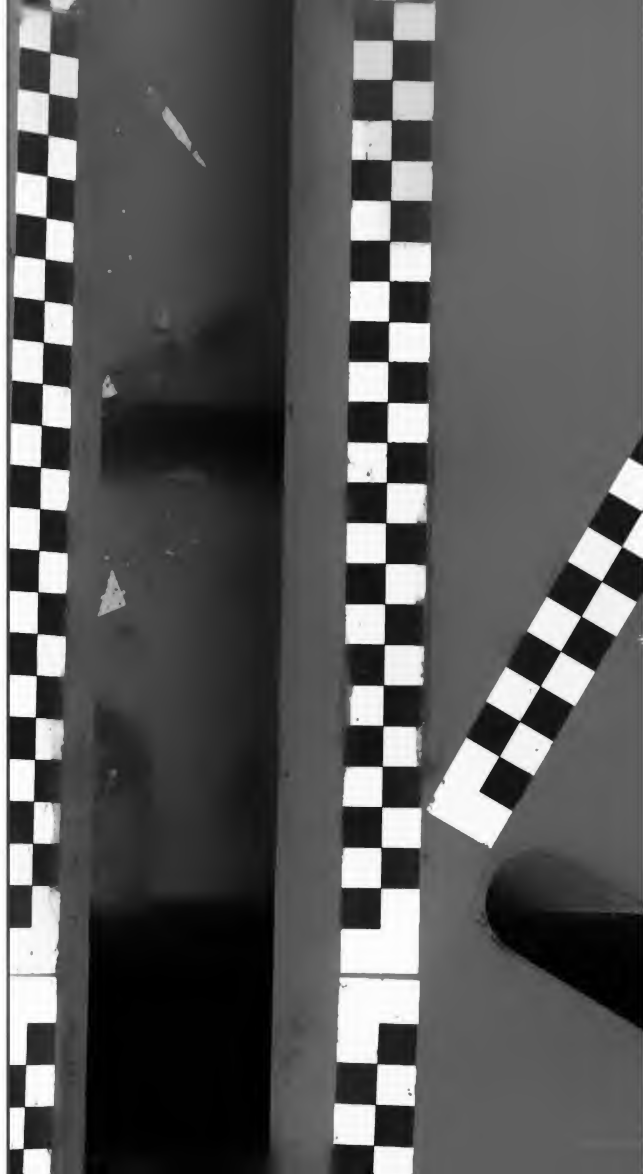
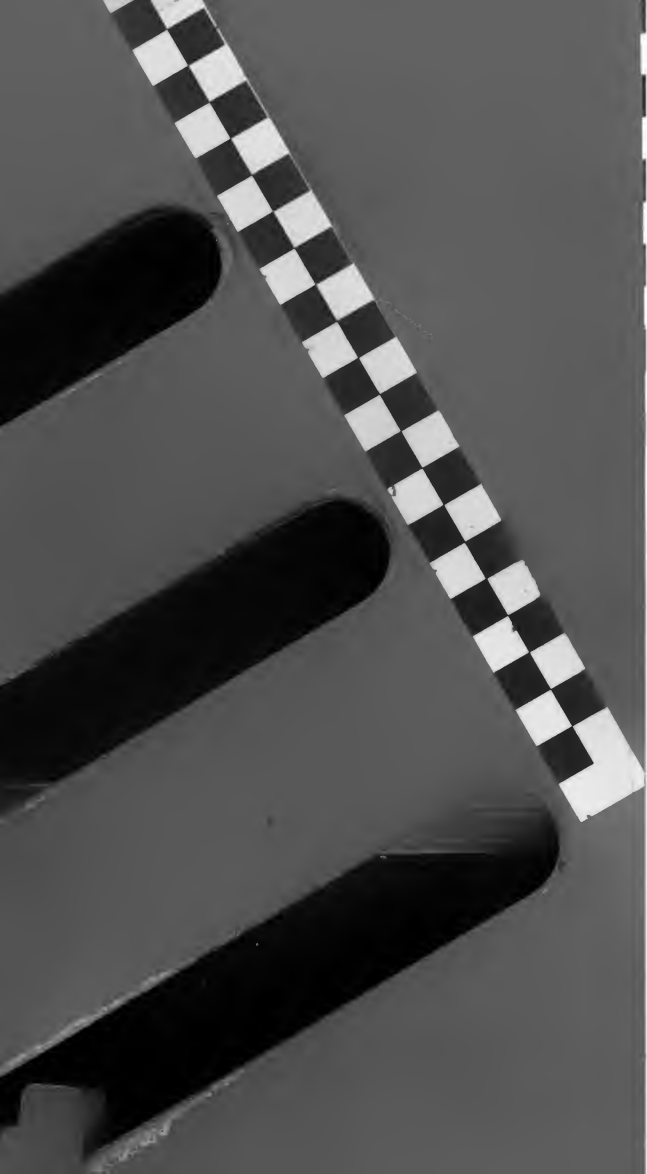


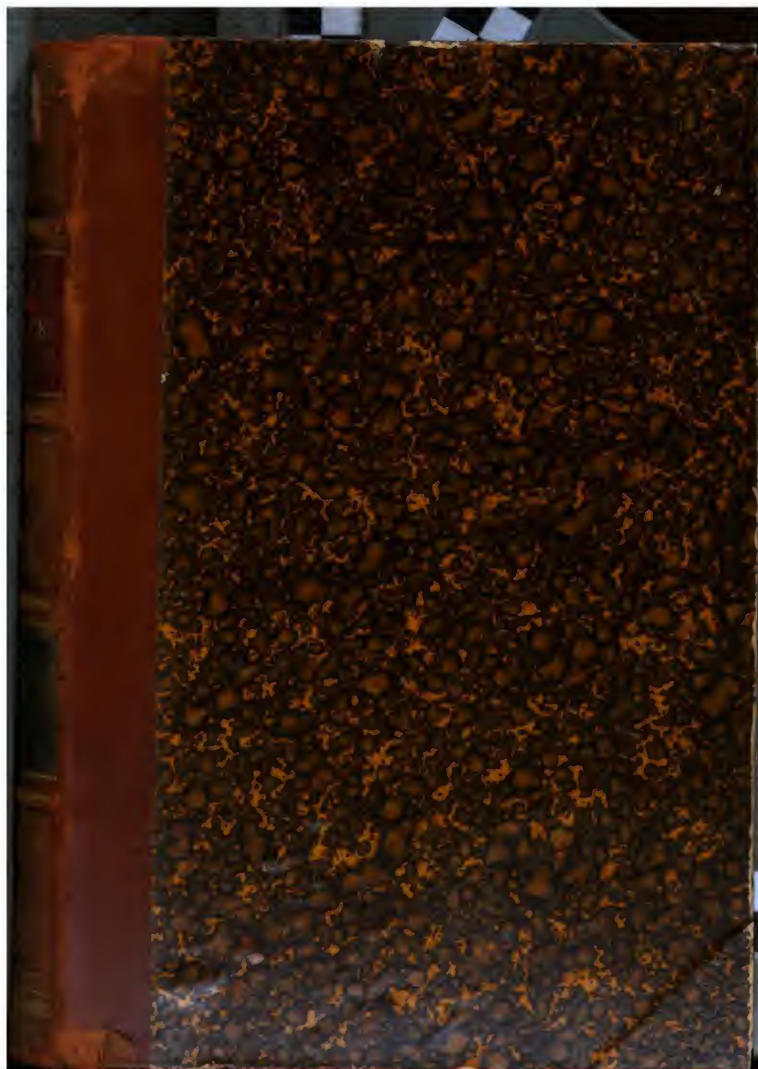












**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

**LIBRARY
O54
REB
v. 49**

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JUN 13 1960

L161—O-1096

REVUE D'ALSACE

REVUE D'ALSACE



NOUVELLE SÉRIE

TOME 12^e



TOME XLIX^e DE LA COLLECTION



NEUILLY-SUR-SEINE

Villa-Blanche, 30, Rue du Nord, 30

et

BELFORT

IMPRIMERIE NOUVELLE

21, Faubourg de France, 21

1898

L'ALSACE

STRASBOURG & VIEUX-BRISACH

D'APRÈS UN

AUTEUR DU XVII^e SIÈCLE

ALSATIA ! Tous les voyageurs qui en parlent sont les bienvenus et je ne manquerai pas de copier ce qu'ils en rapportent, suivant en cela l'exemple du regretté Auguste Stœber, qui préparait avec *humour* une seconde édition ou une nouvelle série de ses *Curiosités de voyages en Alsace*, auxquelles s'intéressait fort un autre maître, en fait d'Alsatiqnes, feu Ignace Chauffour.

On apprend toujours quelque chose en lisant les descriptions anciennes de l'Alsace, qu'elles soient tirées d'un Joanne du temps, comme ce qu'on va lire en ce moment, ou quelles soient des souvenirs de voyage. Tous ceux qui ont parcouru notre belle province ne cessent de parler avec enthousiasme de sa fertilité, de la beauté de ses sites, de l'aménité et de l'industrie de ses habitants.

Malgré que le *Théâtre du Monde* (in-12, 218 pages) ne soit qu'une compilation bien souvent réimprimée, il y a de bonnes choses à glaner. Après avoir parlé de l'Alsace, l'auteur ne cite que Strasbourg, la libre cité impériale et Vieux-Brisach, l'importante forteresse de la Guerre de Trente Ans « l'oreiller de l'Allemagne (1) ». J'ai ajouté

(1) Le *Curieuse Antiquarius*. - Hamburg, 1720, 488 p., appelle la ville *der Schlüssel von Teutschland*, « la clef de l'Allemagne ».

quelques notes sur cette vieille cité du Brisgau que l'on voit des Vosges se détacher si bien de la ligne des montagnes de de la Forêt-Noire et de son rocher dominant le fleuve impétueux et la Plaine du Rhin. La ville mérite bien une excursion, ne serait-ce que pour son église gothique, son jubé et les sculptures sur bois du maître-autel dont nous parlait dernièrement M. Charles Goutzwiller.

Neuf-Brisach et le Fort-Mortier auront aussi quelques notes comme faisant partie du rayon au milieu duquel se dessine l'antique forteresse.

I

De l'Alsace

« L'Alsace est une illustre province de l'Allemagne, située au long du Rhin (1), bornée à l'Orient par la Suisse, au Couchant par la Lorraine, au Midi par une partie de la Bourgogne et la Suisse, et au Nord par le duché de Wurtemberg. Sa longueur est de neuf lieues germaniques et sa largeur est de trois. Son terroir est très plaisant et fertile en toutes choses pour la vie, Bleds, vins, pâturages et fruits; si bien qu'elle

(1) Voici une singulière boutade sur les travaux du Rhin, imprimée en 1789; qu'on en juge :

« Pourquoi, me direz-vous, si ces travaux n'étaient pas autrefois « forcés, en avoir encore exécutés ? C'est une suite et une conséquence funeste de tous ceux qui ont été faits. Lorsque le Rhin n'était pas contenu, il suivait sa pente naturelle et ses dévastations s'étendaient tantôt sur une rive, tantôt sur une autre. Lorsqu'on a voulu sauver quelques terres qu'il eut peut-être mieux valu lui abandonner, *parce qu'il rend toujours d'un côté ce qu'il a pris de l'autre* en lui opposant des obstacles, on ne fit qu'augmenter la fureur qu'il déployait avec d'autant plus de force à quelle distance plus bas. Alors nécessairement, on était forcé d'y construire de nouveaux ouvrages et c'est ainsi qu'on s'est vu hors de mesure d'en fixer dorénavant le nombre, ni l'étendue. C'est un mal auquel on a peut-être donné soi-même naissance et qu'il faut supporter patiemment puisqu'il est sans remède (*Lettre du syndic d'une municipalité d'Alsace à un de ses amis à Paris, 1789*).

est appelée la nourrice de l'Allemagne. Ses monts abondent en mines d'argent, airain et plomb. Othon III, empereur, érigea l'Alsace en Landgraviat ou Comté, l'ayant retranchée du duché de Lorraine. Elle est à présent le cinquième cercle de l'Empire. On y compte 46 villes et 50 châteaux, et un grand nombre de villages. Elle est divisée en Haute et Basse.

« L'Alsace produit du froment en abondance et surtout en la plaine où il y a aussi de très bons fruits.

« Les montagnes et les collines portent de très bons vins et les pâturages sont aussi extrêmement bons aux montagnes et aux vallées.

II

De la ville de Strasbourg

« Cette ville, qui est dans la Basse-Alsace, est connue des Anciens sous le nom d'*Argentoratum* et d'*Argentina*, c'est-à-dire *Ville d'Argent*, et témoigne par ses noms les avantages qu'elle reçoit du commerce et les richesses de ses habitants. Strasbourg signifie en Allemand la *Ville des chemins* à cause de ses chemins pleins qui conduisent aux Pays-Bas, en Lorraine, en Italie et ailleurs. Elle est située dans une plaine grandement fertile, à un quart de lieu du Rhin dont elle reçoit toutes commodités par un canal et par une petite rivière qui, venant des montagnes de la Suisse, passe par le milieu de la ville. Elle a un pont de bois sur le Rhin en forme d'une S pour le rendre plus ferme et assuré. L'assiette de Strasbourg est très avantageuse pour la guerre et ses murailles sont fort bien terrassées, le terre plein pouvant être de quinze à dix-huit toises par en bas, en quoi consiste toute sa force, car les courtines ne sont aucunement flanquées principalement du côté de la Porte-Neuve, qui regarde le Soleil levant. Elle est irrégulière en sa figure aussi bien qu'en sa fortification.

« La ville est divisée en neuve et vieille par une muraille et une fausse braye entourée d'eau et toutes deux ensemble

peuvent avoir huit milles de circuit et contenir 9000 ménages.

« Les rues sont larges et les maisons belles ; car bien qu'elles ne soient la plupart bâties que de charpenterie, elles sont néanmoins tellement enjolivées par dehors, avec des peintures et autres ornemens, que l'aspect en est très agréable.

« Ce qui s'y voit de plus remarquable est la Tour merveilleuse de *Mynster*, attachée à l'église de Notre-Dame qui est la Cathédrale. Cette tour qui sert de clocher est estimée comme une des merveilles du monde ; en son rez-de-chaussée elle a douze pas en œuvre ; et cette largeur règne jusqu'à la moitié de la Tour où l'on peut monter par quatre escaliers différens ; le reste va diminuant jusqu'en haut ; où l'on va par huit escaliers, mais avec un peu de peine et de danger. Pour monter depuis le bas jusqu'en haut, il y a sept cens degrés, et est aussi haute que les Pyramides d'Égypte et ce qui en rend la Fabrique plus admirable, c'est qu'elle est toute à jour, avec diverses figures de relief et que les pierres en sont taillées avec tel artifice et industrie qu'il est aisé d'y monter par dehors. Ceux de Strashbourg tiennent toujours un homme en sentinelle dans cette Tour qui découvre plus de quatre lieues loin à l'entour de la ville.

« L'Horloge pleine d'artifice, qui est dans la même église, où l'on voit les périodes des Planètes et leurs lieux moyens à chaque heure, les Éclipses, le Calendrier, les Fêtes-Mobiles, un enfant qui marque le premier quart d'heure avec un coup de clochette, un Jeune Homme, le second avec deux, un Homme fait le troisième avec trois et un vieillard la troisième partie de l'heure avec quatre ; puis la Mort vient à sortir et sonne l'heure avec sa clochette et Notre Seigneur qui va comme au devant de chaque statue des quatre âges, les cloches qui psalmodient et le coq qui chante à la fin de chaque heure.

« Cette église est encore remarquable pour son merveilleux frontispice orné de plusieurs figures de relief délicates au possible. Ses belles et hautes vitres à personnages. Sa chaire d'albâtre, l'une des plus belles pièces qu'on puisse voir.

« La Tour du Trésor où l'on garde l'or et l'argent de la République.

« Le Palais accompagné de plusieurs belles maisons et de plusieurs grandes places.

« La maison des Chevaliers de Malte, sa bibliothèque ancienne, l'Arsenal et l'Université.

« Strasbourg, comme toutes les autres villes impériales, se gouverne selon ses loix; mais il n'y en a point dont l'état soit si populaire, car il faut que les six qu'ils appellent Aminaïstres, qui sont les suprêmes en dignités, fassent preuve de rôtûre de huit races.

« Cette ville a porté autrefois le nom d'*Argentine* (1), à cause de l'argent qu'on y apportait de toutes parts, comme au bureau de recette des Péages que les Romains y avait établis. Devant la maison des Arquebusiers, on voit un gros Tillot, qui, par ses branches étendues de cinquante pas de circonférence, forme deux chaubres, l'une basse et l'autre haute.

« L'Arsenal de Strasbourg, celui de Dresde et de Cassel, sont les plus remarquables de l'Allemagne.

III

De la Ville de Brisac

« Cette ville est située sur une montagne au delà du Rhin, et par un pont aboutit à l'Alsace et par deux autres ponts elle se joint à deux petites îles prochaines. On dit qu'elle était anciennement au deçà du Rin, mais que le Fleuve

(1) Le P. Bach S. J. prétend que l'emplacement de Strasbourg était du temps des Médiomatriciens une station de chasse aux oies sauvages, d'où le nom *Ar-gento-rat*, c'est-à-dire le passage ou le chemin des oies. Les romains en changeant la station en camp retranché, conservèrent le nom gaulois en lui donnant une désinence latine. Ils dirent *Argentoratum* : *Ar-gento* = des oies, *ratum* = le passage. (P. BACH, *Essai philologique sur les origines gauloises de quelques villes*, (Mém. de la Soc. d'histoire et d'archéologie de la Moselle, Metz, 1864-46).

ayant changé de lit, lui a aussi fait changer de situation. C'est une Place désirée, tant à cause qu'elle est très bonne, que pour la commodité de son assiette. Depuis qu'elle est entre les mains de la France, le Roy a fait abattre toutes les fortifications irrégulières et en a fait faire de régulières. C'est une place des plus importantes de l'Allemagne.

« Brisac est très forte et est la capitale de l'Alsace. Son assiette est fortifiée naturellement, car le Rhin lui sert d'un grand fossé et au Levant, outre que l'abord en est encore plus droit et difficile à monter que du côté du Rhin ; il y a cinq grands Bastions royaux avec des demi-lunes devant, qui sont revêtus, fraisés et palissadés avec une seconde palissade dans le fossé qui est souvent rempli par le Rhin qu'on y fait entrer et il serait assez mal aisé de s'y retrancher sans avoir l'eau jusqu'aux genoux, pour peu qu'on y creuse. La ville est petite et longue et ne consiste presque en une seule rue qui est sur le sommet et tout le long de la Montagne, à un bout de laquelle est le Château, et à l'autre la Grande Église dans laquelle le tableau du Maître Autel, avec ses deux portes et le Retable, est d'une taille de bois la plus belle et la plus délicate que l'on voie. Il y a des feuillages et des draperies, mais surtout l'image d'un Dieu le Père, qui a Jésus-Christ à sa gauche et la Couronne de la Vierge, qui est la chose la mieux travaillée du monde. De cette Église et du Château, qui sont environnés de terrasse, on voit toutes les fortifications d'un coup d'œil et tout ce qu'il y a dans la campagne à dix lieues à la ronde.

« Dans le milieu de la Grand'Rue, on voit un très grand puits carré (1), taillé dans le roc aussi profond, à peu-près que le Rhin, où il y a une source de la meilleure eau de l'Europe ; elle fournit de boisson abondamment à toute la ville.

« On remarque dans le château une grosse tour carrée qui semble un ouvrage antique bâti de grosses pierres, taillées en pointes de diamant, dont les Murailles ont bien une toise

(1) La Tour du puits, surmontée d'un élégant campanile, n'a plus que la hauteur d'un premier étage depuis le bombardement néfaste de 1793.

d'épaisseur. C'est pourtant un bâtiment moderne, fait par les Archiducs d'Insprugh ».

C'est tout ce que dit l'auteur du *Théâtre du Monde*, volume qui a dû être souvent réimprimé, car c'était un véritable guide pour le voyageur.

Nous allons y ajouter quelques notes sur le Vieux-Brisach et ses environs en Alsace, le Fort-Mortier, Biesheim et Neuf-Brisach.

IV

Et d'abord, M. Cestre (1) se livre sur les deux villes à des considérations qui méritent bien d'être reproduites à titre de curiosité. Il voit dans Vieux-Brisach cinq collines, savoir :

1^o *L'Ech-hartz-berg*, au sud de la ville formant promontoire dans le Rhin. — C'est l'*Eggardsberg*, autrefois la citadelle de Brisach et où il y a le monument en l'honneur du grand-duc Frédéric-Charles.

2^o La Falaise du couvent d'où la vue s'étend sur l'Alsace.

3^o Le *Schlossberg*, promenade publique par suite de la démolition du château.

4^o La Falaise de l'église.

5^o *L'Iseberg*, l'*Eissenberg* (la montagne du fer), la plus petite des cinq collines ; jadis fortin en amont de la ville, pris pendant le siège de 1638. Turenne y fit dresser une batterie contre la porte même de la forteresse pour empêcher toute sortie de la garnison. Louis XIV fit raser le rocher et employa les matériaux à bâtir la ville de paille (*Strohstadt* 2), commune de Biesheim. Une porte à gauche de la ville impériale, après avoir passé le pont du Giessen est tout ce qui reste de cette ville, dont le plan figure sur la Carte de l'État-Major. En face sont des guinguettes.

(1) Mémoires de la Société Belfortaine, 1895.

(2) La ville neuve de Saint-Louis est appelée d'après M. Cestre : *Sroistadt* ou *Straistadt* (ville jetée à bas (*Steuern*, faire litière) selon l'inflexion. On sait que le conseil souverain d'Alsace y résida de 1681 à 1698.

Au milieu du Pont du Rhin, continue M. Cestre, se trouvait une redoute, dite des Italiens: il y a près de trente ans, on découvrit dans le fleuve divers objets, entre autres le fourneau en fonte du poste (2)

« Le nom celtique de Brisach nous apprend qu'elle fut « fondée par les Bretons (!) *Brei-sach* — Bris-ach = Breton « d'origine (!!)

« De là vient que nos Bas-Bretons venant jadis à Neuf-Brisach en garnison, ne se faisaient point faute de dire: « Mais « Brisach, c'est chez nous, Brisach ! » Ils ne se trompaient « pas du moins, quant à l'origine...

« Tout poussa l'habitant à s'établir sur le *Mons-Brisiacus*, « surtout les cinq collines, toutes de roche volcanique, se « dressent *en falaise* au milieu du fleuve, défense facile « contre toute attaque. Cette disposition des lieux eut naturellement pour conséquence de faire de *Mons-Brisiacus* « un lieu de refuge. Il fut même un lieu de refuge si fameux « qu'un auteur du VIII^e siècle le dépeint ainsi :

*Brisacum Castellum latibulum semper Deo,
Regique rebellantium...*

« (Brisach, forteresse et lieu de refuge des gens toujours « en révolte et contre Dieu et contre le Roi) ».

« Je ne m'étonne pas, dit l'auteur du *Nouveau voyage d'Italie* (1), que Vieux-Brisach fut autrefois nommé « l'« Oreiller (2) de l'Empire », et sa forme et sa force ont « bien pu lui donner ce nom. Représentez-vous une hauteur « qui semble être de terres rapportées au milieu d'un pays uni « comme la glace. La ville est sur un des bords de cet oreiller, « sur l'autre bout est la Citadelle et une excellente fortification embrasse le tout au pied du château. On passe le Rhin « sur un pont de pierre; et ce pont, du côté de la France est « extrêmement fortifié ».

(1) A La Haye, 1731-99.

(2) Ou mieux « Oreiller de la maison d'Autriche ». On la nommait aussi la Citadelle d'Allemagne et la clef d'Allemagne, mais tous ces noms appartiennent beaucoup mieux à Strasbourg, observe l'auteur.

Brisach était l'oreiller sur lequel reposait la sûreté des états de l'Empire.

Quand on est à Vieux Brisach, il faut parler du sire de Hagenbach, ce féal bailli de Charles-le-Téméraire et que notre collègue, M. Charles Nerlinger, a montré sous un point de vue tout nouveau et très juste. C'est dans les intéressants *Mémoires sur la composition des armées de Charles-le-Téméraire* par M. de la Chavalays, parus dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1878-1879, p. 139*, que nous trouvons quelques détails sur les forces dont pouvait disposer le terrible bailli qui se vantait de rendre les routes du Sundgau si sûres qu'on pouvait y voyager sans armes le jour et la nuit. Au moment des guerres de son souverain, Pierre de Hagenbach, sieur de Belmont, maître d'hôtel du duc, son bailli à Ferrette et dans l'Auxois, fait à Dannemarie la montre de ses mercenaires, composés d'Alsaciens, de montagnards de la Forêt-Noire, de Suisses et des peuples des alliances. Il était en outre capitaine d'une compagnie d'ordonnance. Il y avait en 1468, 3 lances, 51 demi lances, 41 cranequiniers à cheval, 234 longues lances à pied, 116 couleuvriniers, 169 cranequiniers à pied et 68 hallebardiers qui prêtent le serment habituel. A Ravières, le 9 octobre, le reste de la compagnie paraît, 9 demi lances, et 55 gens de pied bien habillés et armés.

La compagnie était d'un homme d'armes, de 60 demi lances à cheval, 48 cranequiniers montés et de 732 hallebardiers, tous cantonnés en Bourgogne. En 1471, Jean d'Igny en était lieutenant. En 1474, le lieutenant Garchacelt commandait la compagnie, forte de cent lances et de trois cents archers. Ils avaient tous la croix de Saint-André en velours vermeil. Hagenbach était mort en soutenant haut et ferme le droit de son seigneur et maître.

Il ne faut pas oublier que Brisach possédait depuis des siècles une petite synagogue où les Juifs faisaient les cérémonies de leur loi en payant un tribut pour chaque famille. En 1823, le beau-père du receveur général de Colmar — un parisien — trouvait leur temple plus propre que les hiboux qui le fréquentent : « Leur quartier, dit-il, est d'une saleté qui « n'a d'égale que leurs personnes. C'est sans doute par esprit « de rivalité que les Juifs ont de l'antipathie pour les « cochons »...

On fit ce distique pendant l'occupation française sous Louis XIV :

Limes eram Gallis, pons et junua sio ;
Si pergunt, Gallis nolibi limes erit.

(J'étais frontière aux Français, j'en suis maintenant le pont et la porte s'ils continuent, il n'y aura nulle part de limite aux Français).

Il me reste à parler du triste aspect de la ville haute de Brisach par suite du barbare bombardement du 15 septembre 1793. Elle fut complètement détruite et les habitants allèrent s'établir dans la ville basse ; on n'y voit plus que l'église et quelques maisons ; les maisons à hauteur d'un mur, percées encore de fenêtres et de portes, servent de clôtures à des jardins. C'est la mort avec l'apparence de la vie ! Quelle tache pour la Convention nationale d'avoir toléré cet acte inqualifiable digne des nations sauvages.

Le 9 messidor (27 juin 1795), un détachement français traversa le Rhin sur un pont volant vers trois heures de l'après-midi. Les soldats furent logés près du Vieux-Brisach, dans de grosses baraques que les Autrichiens avaient fait construire du temps du siège de la ville ; elles étaient couvertes en terre, derrière la ville et hors de la portée du canon. Le lendemain le détachement repassa le Rhin et fut dirigé sur Illingue (1).

Déjà dans la nuit du 25 au 26, il y eut une fausse attaque dans une île du Rhin près de la ville ; une centaine de soldats passèrent le fleuve ; les avant-postes ennemis s'enfuirent ; il y en eut un d'éborgné près d'une batterie. Les Français se saisirent d'un canonier, de trois charretiers et de trois chevaux. A la pointe du jour, quand le canon se fit entendre et ils repassèrent le fleuve.

(1) La pauvre place forte démolie avec le Fort-Louis et Landskron n'est plus seule dans son triste état. Haguenau, Lauterbourg et Wissembourg sous le Second Empire ; La Petite-Pierre, Lichtenberg et Schlestadt depuis 1870, ont partagé son sort. Il ne reste plus en Alsace, des places-fortes du temps de Louis XIV que, Belfort, Landau, Neuf-Brisach et Strasbourg. Quatre sur treize !!

Lors de l'armistice conclue en 1800 entre le général Lecourbe (1) et le général autrichien Starray, Manheim, Kehl, et Vieux-Brisach étaient considérés comme des postes avancés pour les Français, mais cela ne fut pas ratifié par l'archiduc Charles.

Après la paix de Lunéville, les consuls ordonnèrent de raser les fortifications de Neuf-Brisach qui devint une ville ouverte. Les fortifications ne furent plus rebâties.

V

Le Fort-Mortier, commune de Vogelsheim, était jadis la tête du pont de Vieux-Brisach. Ce pont aboutissait en face du château à la porte de France, décorée encore des armes royales et aujourd'hui l'hospice civil. C'est pourquoi le saillant du fort est tourné vers Neuf-Brisach, et est fermé à la gorge par un simple rempart maçonné qui se raccorde aux flancs du saillant par des angles arrondis. Il est entouré d'un large fossé et une petite caserne est contre le rempart qui se trouve sur le bras du Rhin dit, le Giessen (2). Un poste militaire y était établi et en 1858 F. J. Fries parlait de l'ennui des soldats qui y étaient en détachement, n'ayant d'autre société d'un côté que les canards barbotant dans les joncs et de l'autre que les serpents et les lézards se chauffant au soleil. « Je parlerai, dit le spirituel voyageur, de l'antipathie que ressentent pour toutes nos forteresses les Allemands qui se plaisent à qualifier le fort de *Ratten-Nest* » (Nid à rats) (3)!!

(1) Nous avons de ce général les livres d'ordre de sa brigade lors du siège du Luxembourg en 1795.

(2) Un parc de pontons est dans la cour de la caserne sur la rive droite du Giessen près de la route impériale.

(3) La petite commune de Vogelsheim a encore pour écartes le Bock, le moulin à poudre, l'auberge de la Sirène, nom Français du village, la Petite Hollande, en sortant par la porte de Strasbourg, citée souvent dans les sièges de Neuf-Brisach, etc. Le territoire

Le 3 novembre 1870, le fort fut bombardé par des pièces établies à la droite de Biesheim et de Neuf-Brisach — sur les deux rives du Rhin. et enfin par du canon posé sur la terrasse de l'église de cette ville dont le rocher à pic domine entièrement le Fort-Mortier. Celui-ci faiblement armé ne pouvait pas résister longtemps. La petite caserne fut bientôt en flammes, et la garnison dut se retirer dans la casemate. Le lendemain 4, le colonel de Kerhor tenta de soutenir l'artillerie du fort; une pièce de 24 fut chargée de répondre à la batterie de l'église, mais bientôt l'ordre fut donné de cesser le feu, sur les représentations, dit-on, du général von Schmeling qui rendait le commandant de la place responsable du bombardement d'une ville ouverte. Le 6, vers cinq heures du soir, le commandant du fort envoya à Neuf-Brisach deux mobiles en bourgeois portant un drapeau blanc chargés de déclarer « que la petite garnison ne peut plus tenir et « qu'elle tentera dans la nuit de rallier la place par la porte « de Strasbourg en suivant la ligne du télégraphe ». Le fort était toujours bombardé. Des bombes traçant dans l'air leur sillon de feu, s'abattaient des hauteurs de Vieux-Brisach sur ses remparts. Lorsqu'une de ces masses de fer pilait la terre, le sol en était ébranlé jusqu'aux glacis de Neuf-Brisach (1).

Cette ville bombardée à outrance ne pouvait guère venir en aide au pauvre fortin; elle-même, quelques jours après, le 11, était obligée de subir le joug du vainqueur, et une de ses colonnes passait devant le Fort-Mortier où l'on pouvait voir les ravages terribles de l'artillerie des assiégeants. A onze heures du matin les prisonniers atteignirent le Rhin qui fut traversé à l'aide de barques.

de cette ville dépendait du comté de Horbourg, appartenant au duc de Wurtemberg, prince de Montbéliard qui le céda au Roi. Vogelsheim et Volgansheim étaient du même comté en 1790. Rien de plus pittoresque, lors de la récolte du maïs que de voir toutes les maisons des villages de la Hart décorées, afin de la sécher, de cette belle plante à la couleur jaune d'or. On en met même sur les arbres. Cela fait un effet charmant, digne de tenter le pinceau d'un peintre.

(1) C. RISLER et LAURENT-ATTHALIN, Neuf-Brisach, Paris, 1873, 67, 72.

Le 7, à une heure du matin, le feu avait cessé de part et d'autre au fort. Que ce silence fut pénible à Neuf-Brisach! Réduit en cendres, le Fort Mortier ne pouvait plus résister et venait de succomber : deux cent mobiles étaient faits prisonniers (1)!

VI

Non loin du Fort, près du pont est l'anberge du Reinbrück, de la minuscule commune de Vogelgrün qui appartenait en 1790 aux Waldner de Frennstein ainsi que Biesheim, gros village au Nord de la place. Il y avait au Moyen-Age un petit prieuré de Cluny (2), dont M. l'abbé Ingold s'est occupé un peu. Ce prieuré a disparu depuis longtemps. C'est à Biesheim que l'on a trouvé en 1770 au canton dit Oedenbourg (*Olino*) dans un amas de ruines en allant vers Kuenheim, sur la voie romaine de Bâle à Strasbourg, une pierre sculptée en grès rouge des Vosges, représentant en relief saillant le torse d'un athlète nu se mettant en défense. Ce petit monument, aujourd'hui au musée des Unterlinden à Colmar, lui fut donné en 1842 par le docteur Morel, ancien maire de la ville : il le tenait de son père, aussi médecin, qui en envoya une description en 1778 à Oberlin (3). C'est une des meilleures sculptures gallo-romaines que possède l'Alsace. On trouva également des tuiles romaines dont deux sont marquées « S L X X I, et des monnaies.

(1) On voit sur la plate-forme de l'église à Vieux-Brisach une pièce de 24 pointée sur le clocher de Neuf-Brisach. Prise au Fort-Mortier le 7 novembre 1870, cette pièce qui a une éraillure à la gueule, a été fondue en 1782 à Strasbourg, et porte deux L ornementées et entrelacées. Elle a été donnée par le Grand-duc de Bade à son bataillon d'artillerie N° 2 dont un détachement est en garnison au fort.

(2) Le musée de Colmar possède un fragment de sculpture romane provenant de l'église de ce prieuré : c'est une mesureuse tige tenant à la bouche un gland suspendu par sa lige. (Bas-relief en pierre jaunâtre, 45 × 25).

(3) Oberlin en donne une bonne gravure dans son *Almanach d'Alsace*, 1790, (53-58).

Le monument du général Beaupuy (1) est sur le territoire de la commune de Biesheim. C'est Moreau le grand capitaine qui ordonna d'élever des monuments à la mémoire des généraux de l'armée du Rhin tués à l'ennemi. Des soldats blessés devaient garder les tombeaux de ceux qui les avaient conduits si souvent au champ d'honneur. Les malheureux événements qui suivirent empêchèrent la mise à exécution de la belle pensée du général en chef et le monument de Beaupuy qui rappelle de loin le tombeau dit d'Ascagno à Albano dans la campagne de Rome devint peu à peu une ruine avant d'avoir été achevé et orné de ses bas-reliefs. Enfin le colonel Ferru du 63^e régiment d'infanterie en garnison à Neuf-Brisach eut l'heureuse idée de restaurer le cénotaphe et il fut complètement achevé en 1861. Face à la route on lit :

L'ARMÉE
DE RHIN ET MOSELLE
AU GÉNÉRAL DE DIVISION
BEAUCHARTIE DE BEAUPUY
NÉ A MUSSIDAN DORDOGNE
LE 14 JUILLET 1753

Le monument en grès rouge, s'élève solitaire dans la plaine de la Hart. L'on voit au loin dans une ceinture d'arbres émerger le toit rougeâtre du minuscule clocher de Neuf-Brisach et au levant la maigre verdure des rives fangeuses du canal. Il est sur une petite élévation dominant la route impériale ainsi que le chemin qui longe le Giessen pour aller au Fort Mortier.

Malgré son absence d'ornements, le cénotaphe paraît bien mieux que le monument construit dans le même genre en l'honneur du général Desaix près du Rhin. Celui-ci a le malheur d'être dominé par la route impériale, tandis que le monument de Beaupuy est situé dans une position bien choisie qui le fait remarquer malgré sa nudité qui ajoute

(1) Le général de Beaupuy, officier avant 1789, commandait la 5^e Division de l'armée du Rhin : il tomba au combat d'Emmendingen lors de la retraite de Moreau et prêt de repasser le fleuve.

encore à sa beauté sévère. Félicitons le colonel Ferru (1), que nous avons vu au camp de Boulogne tout perclus de rhumatismes gagnés en Afrique, d'avoir eu sa patriotique pensée.

Tout ce que dit le conseiller Huot, à propos du monument de Beaupuy, est du pur verbiage. On contemple avec respect ce pieux souvenir élevé à la mémoire d'un brave et les vers que l'on a mis sur le cénotaphe ne sont qu'un minime détail... Nous le répétons, le monument fait un effet saisissant dans la plaine déserte.

VIII

Neuf-Brisach (2) n'a rien qui fixe l'attention d'un archéologue, mais ses souvenirs militaires vous émeuvent. Les armoiries de l'empire avec les milésimes 1702-1870 ont remplacé les armoiries de la France. A l'avancée de la porte de Bâle, la seule des trois portes en usage (3) qui n'avait pas souffert du dernier siège, l'on voit avec émotion les tombes des décedés pendant le blocus. Sur celle en face l'octroi, s'élève le sabre-bayonnette de Bartholdi avec cette laconique inscription : « A NOS CAMARADES ! 1870 ». C'est d'un bel effet dans sa simplicité et vous remue profondément.

Une autre inscription est encore en Français : FONDATION X. JOURDAIN (4), lit-on, au-dessus de la porte de l'hôpital civil. Elle rappelle la mémoire d'un insigne bienfaiteur des pauvres. A quelques pas à droite, s'élève l'ancien couvent des Capucins dont l'église et le chœur, bien reconnaissables par ses arcs-boutants, servent d'hôpital militaire.

(1) Sorti de l'École militaire en 1821, il eut sa retraite peu après avoir été promu, en 1861, général de brigade.

(2) Neuf-Brisach n'a que 139 Hectares dans son ban, Biesheim 1655, Wolfzansheim 938. Quelle différence ! En 1896, 3397 âmes, dont 1337 soldats.

(3) La porte de Belfort est condamnée depuis longtemps. D'après Vauban, un fort ouvrage devait protéger la place de ce côté.

(4) Citons encore l'HÔTEL DE FRANCE dans la rue de la porte de Bâle. L'inscription se détache seule au-dessus de la porte d'entrée.

Vers la porte de Bâle, quelques petites maisons à un étage rappellent l'époque de la fondation de la ville. L'église paroissiale sur la place, à droite en entrant par la rue de Strasbourg, n'a rien de remarquable. Elle ressemble à une église de village (1). L'hôtel de ville se détache seul sur une petite place attenant à la place d'armes, qui est d'une étendue peu ordinaire. Tel est Neuf-Brisach ; je ne parle pas de ses admirables fortifications ni de ses casernes, ni de ses larges rues dont plusieurs ne sont pas habitées. C'est une véritable ville de guerre (2).

Au commencement de la Révolution, Neuf-Brisach fut un moment converti en prison. On y conduisit le 30 juin 1791, un citoyen et une femme veuve de Colmar ainsi que plusieurs jeunes filles, coupables d'avoir protesté contre la fermeture des églises des Capucins et des Augustins de cette ville. Le serrurier Mutz, qui nous raconte cette lâche vengeance, ne nous dit pas quand furent mis en liberté les détenus (3).

Neuf-Brisach n'eut pas à souffrir d'être insulté par l'ennemi dans les guerres de la République. Tout son rôle se

(1) Neuf-Brisach compte parmi ses enfants le capitaine Brenet, qui prépare une histoire des invasions de 1814 et de 1815, et trois graveurs qui exposent aux Champs Élysées : MM. Louis Boulian, Charles-Julien Clément et Alfred Dubac.

(2) En 1790, le roi nommait comme seigneur, le curé qui était M. Delaunay. A cette époque, le couvent avait pour gardien le P. Irénée d'Ingersheim, puis le P. Remy de Schlestadt.

Le marquis de Conflans était gouverneur et la garnison se composait du régiment Royal-Deux-Ponts, dont le colonel était le prince Maximilien, le futur roi de Bavière et du régiment des Chasseurs d'Alsace, colonel le vicomte de Noailles. Une compagnie d'invalides gardait le Fort-Mortier.

Sous le rapport de la Justice, il y avait à Neuf-Brisach une prévôtée royale.

(3) Au mois d'août 1790, des cavaliers de Neuf-Brisach sont appelés pour remettre le holà à Wintzenheim où les citoyens voulaient chasser un juif. Les soldats trouvant les portes fermées et vexés des clameurs de la foule, tirent au hasard. Un garçon et une fille sont blessés. Trois soldats furent arrêtés et conduits en prison. Le juif fut obligé de payer tous les frais.

borna à loger les soldats qui sillonnaient sans cesse la rive gauche du Rhin, et l'administration ne se mettait guerre en peine de leur casernement : « la garnison n'y était pas « bonne, dit le sergent Fricasse, de la paille sur le pavé et « des couvertes servaient pour concher : l'hiver il y faisait « froid et l'été c'était rempli de puces ; dans les villages, « quoiqu'ils fussent pauvres on y était encore mieux ». (Vendémiaire an VI). Si l'État ne pouvait subvenir au couchage de la troupe, en revanche, il offrait des feux d'artifices, qui se donnaient entre les deux villes de Brisach, dans la petite plaine vers le futur monument de Beaupuy.

Le sergent Fricasse fait un tableau bien vrai de Neuf-Brisach : il y a une belle place entourée de quatre entrées, dit-il, fermées chacune de quatre ponts-levis ; les barrières, les maisons et les casernes ne dépassent pas le premier rempart, la place est entourée de quatre rangs de peupliers qui sont coupés de manière à ce qu'ils ne fassent pas découvrir la place en dehors ; à chaque coin de celle-ci il y a un puits, et tout au milieu on voit les quatre portes (1), les rues sont bien alignées ainsi que les maisons. Sous tous les remparts sont des casernes et sur ces casernes est une belle promenade qui fait le tour de la ville. Ces remparts sont garnis de forts canons ; l'eau arrive dans les fossés par un canal venant de la rivière (2) etc.

La fête de l'anniversaire de la Révolution fut l'occasion, le 5 thermidor an III (23 juillet 1794), de faire voir le peu d'enthousiasme qui régnait alors à Neuf-Brisach. Les cris de *Vive libre ou mourir* et de *Vive la République* ne furent répétés que par ceux qui étaient sur l'autel de la patrie. Les voix ne furent pas unanimes pour chanter la *Marseillaise* et la fête finit assez pitoyablement. « La joie n'était donc pas générale, observe Fricasse, et il n'y a rien d'étonnant. Nous manquons de tout, le prêt était arriéré depuis plusieurs

(1) Sur l'une (de Strasbourg), on lisait : *Brisaco paci dato Ludovicus Magnus novum hoc ex antiquo validis Alsatie securitati fundamentis extruxit. An. M.DC.LC.X.*

(2) Journal de Marche. Paris. 1882-83.

mois, on ne nous donnait aucun vêtement, nous manquions du plus strict nécessaire. Aussi la fête ressemblait-elle à un enterrement (1), la troupe étant fort « mélancolique ». Elle avait de quoi à ne pas se laisser aller à une joie folle, même en entendant chanter la *Marseillaise* par de jeunes citoyennes.

En pleine Terreur, un aventurier fut arrêté à Neuf-Brisach au mois de mars 1794: il se faisait passer pour membre de la Convention nationale, délégué du comité du Salut public et du Comité Exécutif. C'était à qui le saluait le plus bas; il lançait des arrêtés datés de l'An Premier de la Vérité et de la Vertu, « tant il est vrai, que pour réussir dans leurs « criminels dessins les traitres prennent le masque du « patriotisme et de la probité », observe philosophiquement Perlet. Puis il percevait des réquisitions en argent et en nature, etc. Comment ce faux commissaire de la Convention se fit-il arrêter? On l'ignore. Dans tous les cas, ce fut Barrère lui-même, qui le 23 mars (2), annonça à ses collègues de la terrible assemblée, l'arrivée à Paris la veille, de l'intrigant qui se nommait Étienne Thierry, âgé de vingt-cinq ans, né à Sedan, domicilié à Paris, ex-maréchal-des-logis-chef au 8^e régiment de chasseurs à cheval. Sa maîtresse, Catherine Nimant, originaire de Phalsbourg, âgée de vingt-un ans, demeurant à Nancy, profession d'artiste dramatique, l'accompagnait. L'accusateur public, près le tribunal révolutionnaire, fut chargé d'instruire leur procès dans le plus bref délai. Il n'y manqua pas; car le 27, ils passaient devant les jurés sous prétexte d'avoir pratiqué des manœuvres tendant à la dissolution de la représentation nationale, à l'excitation de la guerre civile et d'avoir, à l'aide de faux pouvoirs, exercé une autorité arbitraire et vexatoire. Il n'en

(1) Dans une de ces fêtes si nombreuses à cette époque, les petits garçons de dix à douze ans formaient une compagnie de chasseurs de la garde nationale très instruits, suivis de soixante « jeunes citoyennes », vêtues de blanc, marchant sur deux rangs, etc., etc.

(2) Journal. Paris, 24 mars 1794.

fallait pas tant alors pour avoir une condamnation à mort (1). Thierry porta sa tête sur l'échafaud le même jour ; quant à sa maîtresse, elle était acquittée ; mais vu ses intelligences avec le pseudo-commissaire, elle était maintenue en arrestation jusqu'à la paix.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette affaire c'est que Thierry était parfaitement connu à Neuf-Brisach, son régiment y ayant été en garnison en 1792 (2) avec le 13^e régiment d'infanterie de ligne. Au reste, ces aventuriers ne furent pas rares dans beaucoup de villes en France. Généralement ils se faisaient toujours prendre, mais ne finissaient pas si tragiquement que l'ex-maréchal-des-logis-chef.

Rappelons un épisode inconnu du siège de Neuf-Brisach en 1870. Pendant que la place était encore libre, le colonel de Kerhór reçut l'ordre du ministère de la guerre d'envoyer à Strasbourg, qui venait d'en être privée par le bombardement de la citadelle, tout ce qu'il pourrait en fait d'étopilles. Le colonel, après bien des démarches, parvint à décider des bateliers à fréter pour Strasbourg deux bateaux contenant trente-et-une caisse et 36000 étopilles. Un soldat était sur chaque embarcation. Partis le 6 septembre, les bateliers arrivèrent sans encombre le lendemain vers trois heures et demi du matin jusqu'au poste badois de Linzen Kopf. Le sergent du poste arrêta les bateaux et après une courte fusillade, les fit aborder et l'on se saisit de ce qu'ils portaient. Peu après, le général Werder avertissait Le général Urich qu'il ne devait plus compter sur l'envoi d'étopilles venant de Neuf-Brisach (3).

(1) L'évêque constitutionnel Gouttes, le garde-forestier Jossel, et les deux comtes de Balleroy, furent condamnés à mort le même jour par le terrible tribunal (*Journal de Pertet* 28 Mars).

(2) C'était l'ancien régiment des chasseurs de Guyenne, dont le colonel était M. de Berruyer ; le 13^e régiment ex de Bourbonnais avait pour colonel le prince Victor de Broglie, qui finit comme Thierry. Il y avait donc deux régiments en garnison à Brisach. Cela devait un peu animer la ville.

(3) Autre histoire de bateaux. C'était au mois de juin 1791. Des bateaux-marchands descendaient tranquillement le Rhin. Des

Et pour résumer :

« Neuf-Brisach, ville sans commerce et sans industrie, « d'après Abel Hugo dans sa *France Pittoresque*, n'a « d'importance que pendant la guerre. Je l'ai traversée en « 1828 ; c'était pitié que de la voir. Pour garder ses huit « bastions, elle avait une garnison de deux cents hommes. « Deux de ses portes étaient condamnées. La plupart des « maisons étaient désertes. L'herbe croissait dans les rues, « et le passage de la diligence n'attirait que de rares et « tristes spectateurs (1).

En 1815, à la rentrée de Napoléon en France, les Badois prirent de suite leurs précautions. Quatre régiments de leurs pays étaient logés dans les villages le long du Rhin entre Bâle et Brisach, avec deux régiments et deux compagnies d'artillerie du Wurtemberg, douze pièces d'artillerie et deux obusiers. Près de Vieux-Brisach se trouvaient encore deux bataillons de chasseurs autrichiens et une compagnie d'artillerie. Le 15 juin, le prince royal de Wurtemberg arrivait à Bruchsal, cette ancienne résidence des évêques de Spire. Plus tard, les places fortes françaises étaient gardées par des bataillons de la garde nationale d'élite, Napoléon ayant fait venir près de lui toutes les vieilles troupes de ligne.

Le *Correspondant de Nuremberg* disait que les promesses de paix du souverain n'étaient cimentées d'aucun gage ; qu'il aurait dû les appuyer en mettant entre les mains des alliés, Landau, Strasbourg, Neuf-Brisach, Huningue, Besançon, etc. Alors on aurait pu ajouter foi à ses intentions pacifiques.

malveillants répandirent le bruit que des émigrés voulaient débarquer. On sonne le tocsin, et les soldats et les habitants accourent sur la rive du fleuve où l'on reconnaît l'erreur. (*La Feuille villageoise*, Paris, 1791, Neuf-Brisach, 209).

(1) En 1827, le 2^e dragons était en garnison, comte de Chateaubodeau, colonel ; le 59^e se trouvait à Colmar. En 1831, il y avait le 1^{er} Dragons, (d'Orléans), à Belfort et à Neuf-Brisach, le 36^e d'infanterie dans la première de ces places fortes.

Sauf pour Vieux-Brisach dont les vues et les plans anciens abondent, on ne connaît que des plans plus ou moins exacts de Neuf-Brisach et rien sur le Fort-Mortier. Il est à regretter que quelque officier n'ait pas utilisé ses loisirs en dessinant quelques vues de ces deux derniers postes, qui ont tenu un rang si honorable parmi les forteresses françaises.

Arthur BESOT.

L'ALSACE

AU

commencement du XVIII^e Siècle

D'APRÈS UN

MÉMOIRE INÉDIT DE L'INTENDANCE

Suite et fin (1)

Noblesse et fiefs

La noblesse d'Alsace (2) est non seulement illustre par son ancienneté et par sa pureté exempte de mésalliance, mais elle a l'avantage de prouver cette ancienneté et cette pureté avec une certitude et une facilité particulière pour l'Allemagne. Il est aisé d'expliquer d'où elle tire cet avantage. c'est par l'entrée dans plusieurs chapitres des chanoines et des chanoinesses, abbayes d'hommes ou de filles où l'on n'est admis qu'en faisant des preuves de noblesse plus ou moins étendues, suivant les statuts de chaque maison. Il ne se passe pas cinquante ans sans que quelqu'un de chaque (maison ou) famille ne soit reçu dans les uns ou les autres de ces chapitres ou abbayes ; à chaque réception, l'on dresse des procès-verbaux exacts de la représentation des titres dont on garde dans les archives des copies en forme jointes aux

(1) Voyez pages 433-439 de 1897.

(2) Voir le mémoire de Colbert.

minutes de ces procès-verbaux; ils rappellent ordinairement ceux qui ont été précédemment faits lors de la réception de quelque chanoine, chanoinesse, religieux ou religieuse de la même famille. Ainsy en rétrogradant de réception en réception on remonte aux temps les plus reculés avec des pièces constantes et certaines de chaque quartier de noblesse et communément un simple gentilhomme en un mois de temps fera plus aisément une production de quatre ou cinq cens années en Alsace qu'un gentilhomme d'une autre province du royaume ne la feroit de cent cinquante ans.

Ce qui vient d'être expliqué de la noblesse d'Alsace est par rapport à l'extraction, et il est à observer par rapport aux biens qu'elle possède qu'avant les arrêts de réunion du conseil supérieur d'Alsace de l'année 1680, l'on faisoit en Basse Alsace une distinction de la noblesse immédiate d'avec la noblesse médiata.

La noblesse immédiate étoit celle qui possédoit des fiefs dont elle avoit été investie par l'Empereur comme chef d'Empire.

La noblesse médiata étoit celle qui ne possédoit que des arriers fiefs dont elle étoit investie par des seigneurs particuliers.

Or il est à remarquer sur ces fiefs, qu'il y a une grande différence à faire en Alsace entre les biens qui ne sont pas nobles et ceux qui le sont.

Les biens qui ne sont pas nobles s'appellent allodiaux; ils se transmettent par succession des pères et des mères aux enfants et aux plus proches parents sans distinction de masle ny de femelle, et sont susceptibles de dispositions testamentaires et de toutes celles autorisées par la jurisprudence du droit Romain.

Les fiefs au contraire se gouvernent toujours par les conditions attachées aux investitures qui en ont été accordées.

Ces investitures suivant l'usage d'Allemagne pratiquées en Alsace sont principalement de deux espèces, la première est lorsque l'Empereur ou un autre Prince ou Seigneur a démembré un fief qui luy appartenoit pour en donner une partie sous le même titre de fief à quelqu'un qu'il en a voulu gratifier.

La seconde espèce est lorsqu'un particulier qui avoit des biens allodiaux ou en roture, voulant se ménager une protection plus particulière de l'Empereur ou de quelques autres Princes ou Seigneurs, ou bien souhaitant de soutenir à toujours le lustre de sa maison avec plus d'éclat, et de priver les filles de sa succession pour la faire passer aux masles sans diminution ny legitime, a offert des biens allodiaux à l'Empereur, ou à quelqu'autre Prince ou Seigneur pour s'en faire investir en fief, cette offre s'appelle oblation, et depuis qu'elle est acceptée et recene, que l'investiture est donnée, si les clauses et conditions qui y sont énoncées viennent à ne pouvoir s'exécuter, le fief retourne au seigneur féodal ou direct qui en peut investir qui bon luy semble, et prescrire dans l'investiture les conditions qui luy plaist.

La condition ordinaire et la plus essentielle est le service du vassal en personne en temps de guerre, c'est cette condition qui exclut les filles et les Ecclésiastiques des fiefs qui viennent à vaquer dans leurs familles du chef de leurs ascendants à moins qu'ils ne plaise à l'Empereur, aux Princes et autres Seigneurs directs de passer par dessus cette considération il y en a des exemples, mais ils sont fort rares, lorsque les filles sont appellées par l'investiture au déffaut de masles, ces sortes de fiefs s'appellent féminins, non que les filles y soient appellées directement, mais parce qu'elles peuvent les posséder au déffaut de masles, or ny dans les uns ny dans les autres de ces espèces, ces fiefs ne passent jamais par succession aux collatéraux qui ne descendent pas directement de celui qui a receu la première investiture.

Et c'est par la considération de ces vacances de fiefs qui peuvent arriver sans transmission aux héritiers par droit de succession, que ceux qui possèdent les fiefs en Allemagne et en Alsace ne peuvent les vendre, aliéner, affecter ny hypothéquer sans le consentement du seigneur féodal ou direct, de sorte que la jouissance du possesseur n'est regardée que comme un simple deposit du fond avec un usufruit du revenu.

Il est bien vray que des créanciers peuvent faire saisir ce revenu, tant qu'il est possédé par leur débiteur, mais dès qu'il passe aux enfans ou autres appellés par l'investiture,

l'action de ces créanciers cesse, et ils perdent ce qui leur est dû s'il n'y a point d'allodiaux dans la même succession. Les veuves de même n'ont aucune hypothèque ny privilège pour leurs droits, douaires et conventions matrimoniales sur ces fiefs dont jouissaient leurs maris.

Le droit de donner ces fiefs lorsqu'ils viennent à vaquer est un des plus beaux que le Roy ait en Alsace, Sa Majesté pourroit dans ce cas, si elle le vouloit, les réunir à son Domaine, la jurisprudence des fiefs d'Allemagne n'a rien de contraire à cette faculté lorsqu'il ne reste dans les familles aucun de ceux qui sont appelés par l'investiture. Mais cela ne s'est point pratiqué jusqu'à présent et n'est pas en usage dans l'Empire.

Présidial de la noblesse de la

Basse Alsace

Le corps de la noblesse de la Basse-Alsace a une juridiction appelée présidial ou directoire seant à Strasbourg dans une grande maison que l'on appelle l'hôtel de la noblesse (1). Le Directeur qui y préside est choisi dans le nombre des sept conseillers qui composent ce tribunal, et l'un après l'autre ils font cette fonction par semestre, lorsqu'une de ces sept places de conseillers vient à vaquer, on la remplit par Election à la pluralité des voix de tous les membres du corps, cette Election est ensuite confirmée par le Roy lorsque sa Majesté l'agrée, et elle accorde une commission au gentilhomme élu. Il y a de plus trois assesseurs aussi gentilshommes qui prennent séance au deffaut de conseillers, lorsque par absence, maladie, ou autre légitime empêchement, quelques uns d'eux ne peuvent pas se trouver aux assemblées, ces assesseurs remplacent ordinairement suivant leur ancienneté les premières charges qui viennent à vaquer.

(1) Le directoire de la noblesse de Basse Alsace est transféré de Strasbourg à Nidernay par lettres patentes de Décembre 1680. Puis de nouveau transféré à Strasbourg par lettres patentes du 7 Juillet 1682.

Il y a outre ces conseillers et assesseurs (un syndic, un secrétaire), un Receveur et autres officiers subalternes.

Ce présidial ou Directoire connoit en première instance de toutes les affaires personnelles tant en demandant qu'en défendant qui concernent les Gentilshommes membres du corps de la noblesse nommée immédiate, et par appel de celles de certaines communautés qui sont de la dépendance de cette juridiction, lesquelles ont pour juges en première instance, les Baillis établis par les Seigneurs des terres dépendantes du corps de cette noblesse. Ce Présidial juge au civil en dernier ressort jusqu'à la somme de cinq cens livres, les appellations de ce qui excède sont portées au Conseil supérieur d'Alsace ainsy que celles des jugemens qui se rendent en matières criminelles, avant les arrests de réunion des terres de la Basse-Alsace à la souveraineté du Roy rendus en l'année 1680 et dont il a déjà été parlé, les appellations du Présidial de la noblesse étaient portées à la Chambre impériale de Spire.

Droits de Corvées

Les habitants de la Haute et Basse Alsace sont obligés par titres et possession de faire annuellement des corvées à leurs Seigneurs.

Avant que cette province fut sous la domination du Roy ces corvées étoient illimitées, les seigneurs obligeaient leurs habitants d'en faire autant qu'il leur plaisoit, ou bien ils exigeoient d'eux des sommes considérables pour les en exempter.

Il estoit assez incertain si ce droit de corvées procedoit de la superiorité territoriale comme une émanation de cette espèce de souveraineté, ou bien si on le devoit regarder comme un profit utile attaché à la Seigneurie directe sur les habitants des paroisses que les gentilshommes possédoient quoiqu'il en soit ce droit étoit reconnu dans les terriers que l'on nomme rrbaire dans cette Province.

Comme ces corvées ont paru extrêmement à charge, le

Roy les a fixées à un nombre certain, dans toute la Haute Alsace elles ont été réduites à cinq pour chaque année, c'est à dire qu'un laboureur est obligé de faire annuellement cinq corvées de charrue à son seigneur, un habitant qui n'a qu'un cheval fait cinq corvées de cheval, et un manouvrier qui n'a ny charue ny cheval fait cinq corvées de sa personne.

Ce règlement n'ayant pas été étendu à quelques seigneuries de la haute Alsace, comme dans celles de Ferrette, Belfort, Delles, Thannes, Altkirek (six) et Isenheim appartenantes à M. le Duc de Meilleray ou il avoit le droit de corvées illimitées, par deux arrest du conseil d'État rendus depuis peu contradictoirement avec les habitans de ces lieux, Sa Majesté a ordonné que ces corvées seraient réduites à cinq et qu'il seroit au choix du Seigneur de les faire faire en nature. ou d'obliger les habitans de les payer en argent, scavoir pour chaque corvée de charue trente sols, pour chaque corvée de cheval quinze sols, et pour chaque corvée personnelle dix sols, de manière qu'un laboureur doit payer pour cinq corvées de charue 7 livres 10 sols par an, un habitant qui n'a qu'un cheval, pour cinq corvées de cheval 3 livres 15 sols.

Dans la basse Alsace ou pays de nouvelle domination les corvées ont été fixées différemment.

Dans les terres dépendantes du corps de la noblesse nommée immédiate, elles ont été réglées par arrest du Conseil d'État du 24 decembre 1683 à douze par an, laissant au choix de la noblesse de les faire faire en nature ou d'obliger les habitans de les payer en argent sur le pied de trente sols pour chaque corvée de charue, de quinze sols pour chaque corvée de cheval, et de dix sols pour chaque corvée personnelle, ce qui revient par an pour un laboureur à 48 livres, pour un habitant qui n'a qu'un cheval à 9 livres, et pour un habitant qui n'a point de chevaux à 6 livres.

Dans les terres des seigneurs particuliers qui ne font point corps avec la noblesse immédiate, les corvées ont été fixées par arrest du conseil du quatre avril 1683 à dix par an, avec encore cette différence des précédentes ou l'option est referée aux seigneurs, que pour celles cy, il est au choix des habitans de les faire en nature, ou de les payer en argent, scavoir

trente sols pour chaque corvée de charue, quinze sols pour chaque corvée de cheval et dix sols pour chaque corvée personnelle sur quoy il est à remarquer que les laboureurs qui payent pour leurs charues et les habitants qui payent pour leurs chevaux ne doivent rien pour leur personne, ny dans les terres du corps de la noblesse immédiate, ny dans celles qui n'en sont pas.

*Corvées accordées par Sa Majesté
aux Evêques de Strasbourg*

Enfin par lettres patentes du mois de septembre 1682 Sa Majesté a accordé à Messieurs les Evêques de Strasbourg la faculté de jouir de douze corvées par an des habitants des terres dependantes de l'Evêché, chaque corvée rachetable de dix sols, et de sept corvées de chariot sur ceux qui en ont, ainsy que de sept corvées de cheval de somme sur ceux qui en nourrissent, chaque corvée de chariot attelé de quatre chevaux rachetable de soixante sols, chaque corvée de cheval de somme rachetable de quinze sols, de manière qu'un habitant qui a un chariot attelé de quatre chevaux doit par an pour les douze corvées de sa personne 6 livres, pour les sept corvées de son chariot 21 livres, et s'il a moins de quatre chevaux à proportion, un habitant qui n'a qu'un cheval doit pour ses douze corvées personnelles, 6 livres, pour les sept corvées de son cheval 5 livres 5 sols, et s'il a plus de chevaux à proportion. Un manouvrier qui n'a point de chevaux doit pour ses douze corvées personnelles 6 liv.

De ce qui vient d'être expliqué il résulte que ce n'est que dans l'Evêché de Strasbourg que les habitants payent en même temps pour leurs personnes et pour leurs chevaux, partout ailleurs ceux qui payent des corvées de charue ou de chevaux ne payent rien personnellement.

Entretien des chemins

Le Roy ne fait point de fonds pour l'entretien des chemins d'Alsace, ce sont les communautés les plus voisines qui réparent les endroits où il faut travailler, cela se fait par corvée, et l'on choisit le temps où les gens de la campagne ont le moins d'occupation.

L'on a fait construire et entretenir de cette même manière les redoutes qui ont été placées en temps de guerre de distance en distance sur le bord du Rhin, pour la garde des passages de ce fleuve.

Revenus des Communautés

Il y a en Alsace plusieurs communautés qui jouissent de revenus communs dont l'intendant prend soin de faire adjudger les baux à leur expiration au plus offrant et dernier enchérisseur.

Suivant les derniers qui ont été faits, les revenus de ces communautés montent en haute Alsace à 134555 livres, et en basse Alsace à deux cens dix mil trois cens quatre vingt dix-sept livres, ce qui fait en tout 344952 livres, non compris les revenus de la ville de Strasbourg dont il sera parlé dans la suite.

Les revenus de ces communautés s'employent aux besoins les plus pressants de chacune. Il y avoit de grands abus dans leur administration que l'on tâche de réformer peu à peu par les comptes que l'on oblige les Bourguemestres de rendre où l'on ne peut pas cependant encore réduire les choses à la même régularité qui se pratique en France à cause du génie de la nation allemande qui demande plus d'aisance.

Ville de Strasbourg

La ville de Strasbourg est si considérable qu'elle mérite qu'on en parle en particulier, c'étoit une République sous la protection de l'Empire, comprise dans sa matricule, et ayant sèance aux Diètes, lorsqu'en l'année 1681, le 30^e septembre, elle s'est soumise à l'obéissance du Roy, reconnaissant la souveraineté de Sa Majesté à l'exemple de M^r l'évêque de Strasbourg, le comte d'Hanau, le Seigneur de Fleckenstein, et la noblesse de la basse Alsace. Ce sont les termes de la capitulation.

Cette reconnaissance a dû opérer une entière suppression de l'autorité républicaine et des droits régaliens dont le magistrat jouissoit puisqu'elle a été donnée dans un temps que l'Evêque de Strasbourg, le comte d'Hanau, le Seigneur de Fleckenstein, et la noblesse de la basse Alsace pris pour exemple étoient dépouillés de la supériorité territoriale et des mêmes droits régaliens supprimés précédemment par les arrêts de réunion de l'année 1680. rendus par le Conseil Supérieur d'Alsace à la requeste du procureur général, auquel, comme on l'a cy devant remarqué il n'a point été donné d'atteinte par le traité de Riswick qui n'a cassé et annulé que les réunions des terres situées hors d'Alsace.

Le Magistrat de cette ville (1) a cependant une grande peine à croire qu'il n'a fait que changer de protecteur et qu'il doit à peu près estre traité par le Roy, comme il l'estoit par l'Empereur, sa délicatesse est grande sur cela, et si on le laissait faire, toutes les affaires se tourneroient en négociation. Les termes de déférence, de zèle et d'affection au service de Sa Majesté étant assez communs, mais celui d'obéissance plus rare.

Ces affectations sont à un tel point qu'il sera bon d'y remédier lorsque les temps deviendront entièrement tranquilles.

(1) C'est le passage cité par M. Rod. Reuss dans son édition des *Reisseissens Memorial*, p. 166, n^o 1.

mais cela devra estre fort ménagé, et pour ne point aliéner les Esprits des habitants d'une place de cette importance, il est également à propos de les maintenir dans leurs privilèges ou l'autorité souveraine du Roy n'est point intéressée, et de leur faire reconnaître entièrement cette même autorité lorsqu'il faut qu'elle agisse.

La ville de Strasbourg y est soumise plus que jamais par le traité de paix de Riswick, ou l'Empereur et l'Empire l'ayant cédé au Roy comme un équivalent d'autres villes importantes que Sa Majesté a abandonné, celle cy ne peut plus se prévaloir d'une capitulation couverte par une cession aussi authentique, outre que cette capitulation dans sa plus grande force n'auroit point l'étendue que les magistrats vouloient luy donner.

Le Magistrat de Strasbourg est divisé en plusieurs chambres, scavoir celle des treize, celle des quinze, celle des vingt un, et celles du grand et du petit sénat (1).

La chambre des treize a l'administration des affaires publiques, et avant que la Ville se fut soumise à l'obéissance du Roy, on l'appelloit la chambre d'État, elle est encore aujourd'hui la principale de la Magistrature, connoissant de de toutes les affaires de conséquence, et recevant les appellations interjettées du grand et du petit sénat en matières civiles pour les juger en dernier ressort lorsqu'il ne s'agit pas plus de mille livres. L'appel de ce qui excède est porté au conseil supérieur d'Alsace, mais les sentences de cette chambre des treize s'exécutent par provision nonobstant l'appel jusqu'à concurrence de la somme de 2000 livres.

Cette chambre est composée de quatre statthombres Prêteurs qui sont gentilshommes, de quatre Ammestres consuls qui sont bourgeois, de quatre autres bourgeois d'une expérience distinguée, lesquels avant que d'estre admis au nombre des treize ont pris longtemps connoissance des affaires.

Il doit estre dit en passant que ce qui représente le plus

(1) Pour bien comprendre le Magistrat de Strasbourg nous renvoyons nos lecteurs à l'introduction du livre de E. Muller, publié à Strasbourg en 1862 sous le titre de *Magistrat de la Ville Strasbourg*, page 1 et suivantes.

dans le corps du magistrat de Strasbourg sont les six stattmestres prêteurs gentilshommes.

Les six ammistres consuls principaux bourgeois qui sont officiers perpétuels et dont le service est distribué en différentes chambres comme on vient commencer de l'expliquer par rapport à celle des treize.

Il y a pour toutes les chambres un Prêtreur Royal, c'est Mr Obrecht (1), et un Procureur sindic pour le Roy, c'est Mr Klinglin (2), ces deux officiers principaux sont surtout établis pour veiller à ce qu'il ne se passe rien dans les délibérations du Magistrat qui ne soit conforme aux intentions de Sa Majesté.

Outre les douze Conseillers de la chambre des Treize, celui des six Prêteurs stattmestres qui est en quartier de régence, (ce qui change tous les trois mois) y a sa place ainsy que l'Ammistre consul Régent pendant l'année de sa Régence qui revient de 5 ans en 5 ans, les 6 Ammistres étant régents chacun à son tour.

La chambre des quinze consiste en cinq gentilshommes dont un ou deux sont prêteurs stattmestres, les dix autres quinze sont tirés d'entre les plus honorables bourgeois sans distinction, pourvu seulement qu'ils soient recommandables par leur prudence et intégrité; cette chambre a la direction de toutes les affaires que regardent l'économie des revenus de la ville.

La chambre des vingt un tire son nom du nombre de personnes qui la composoient anciennement, car présentement il est réduit à six, scavoir un gentilhomme, deux personnes de dignité consulaire, et trois autres des plus notables bourgeois. Cette chambre pour ainsy dire n'a d'autres fonctions

(1) Ulrich Obrecht décédé le 8 août 1701, s'était converti à la religion catholique pour devenir prêteur royal en 1685. Son fils Jean Henri, né en 1665, sénateur noble en 1696. Korameister en 1699 devint prêteur royal le 15 août 1701; démissionnaire en 1705 il est dégradé plus tard à Paris.

(2) Jean Baptiste de Klinglin, avocat à Brisac, nommé secrétaire de la ville de Strasbourg en 1688; sindic en 1696; avocat général en 1703; prêteur royal en 1706; Mort en 1725.

que celles de fournir de bons sujets d'augmentation pour entrer aux Chanibres des treize et des quinze lorsque le cas le requiert.

La Chambre du Grand Sénat est composée de 30 citoyens dont dix sont gentilshommes, et les 20 autres simples bourgeois c'est où se portent les affaires civiles et criminelles, ces dernières s'y jugent en dernier ressort, cette chambre se renouvelle tous les ans.

La chambre du Petit Sénat, est composée de 6 gentilshommes et de 42 bourgeois notables. L'on n'y connoit que des affaires civiles moindres que celles qui se portent au Grand Sénat et jusqu'à concurrence seulement de la somme de 1000 livres de principal à la charge de l'appel à la Chambre des treize.

Jurisdiction civile et criminelle

Il est à propos de faire icy une observation bien importante par rapport à la juridiction civile et criminelle de la ville de Strasbourg (1), qui est que l'ordonnance civile de 1667 n'y la criminelle de 1670 n'y sont point observées, on a laissé jusqu'à présent au Magistrat l'ancien usage de ses procédures judiciaires différentes en beaucoup de choses de celles de France.

Quant au criminel cela choque moins parce que le Magistrat en connoit et juge en dernier ressort, mais pour le civil et les appellations de ce qui excède la somme de mil livres sont portées au conseil supérieur d'Alsace, il est bien extraordinaire que des premiers juges n'observent pas une ordonnance à laquelle leurs juges supérieurs sont obligés de se

(1) Consulter le mémoire envoyé à Monseigneur le garde des sceaux par M. le baron de Spon, premier président du conseil souverain à Colmar, en réponse à différentes questions élevées au bureau des cassations sur la constitution et juridiction du Grand Sénat de Strasbourg.

Communiqué par M. Léon Brièle ancien archiviste du Haut-Rhin et publié dans la *Revue d'Alsace*, 1889, T. 3, p. 387.

conformer. L'on ne croit pas cependant qu'il convint quant à présent de rien changer à cet usage, surtout jusqu'à ce que la langue française soit plus familière dans la ville de Strasbourg, toutes les procédures, délibérations et jugements du Magistrat s'expédiant en Allemand (1).

Division de la Ville de Strasbourg

en 20 tributs

Pour revenir au gouvernement politique de cette ville, il faut ajouter qu'elle est divisée en vingt tributs ou tous les bourgeois sont distribués. Chaque tribu a un chef, des Échevins, et une justice particulière qui y connaît seulement des affaires les plus sommaires.

Lorsque la ville s'est soumise à l'obéissance du Roy, le corps du Magistrat étoit tout Luthérien, depuis, Sa Majesté a ordonné que les places venant à vaquer, elles seroient remplies alternativement par des catholiques et par des luthériens, ce qui s'exécute exactement, et le nombre des uns et des autres ne sera égal qu'après que toutes les places originellement remplies par des Luthériens auront vaqué, ce qui n'arrivera que par succession des temps.

•

Revenus de la Ville de Strasbourg

Les revenus de la ville montent ensemble environ à cinq cent mil livres, ils sont administrés par le magistrat sans inspection de la part de l'Intendant, ny autre examen des comptes que celui qui se fait lorsque les commissaires pré-

(1) Malgré l'arrêt du conseil d'état du 30 Janvier 1683 portant que tous les jugements et actes publics seraient rédigés en langue française.

posés du corps de ville les rendent en pleine assemblée.

Les principales dépenses sont le paiement de 57456 livres dont la ville fait fond tous les ans pour l'entretien des nouvelles fortifications, jusqu'à présent ce fond avait été de (1) [60000 livres, mais à l'occasion de la réunion de l'abbaye Luthérienne de St Estienne de Strasbourg (2) au couvent des religieuses de Sainte Marie (3) de la même ville, le Roy a trouvé bon que le magistrat retint par ses mains la somme de deux mil cinq cens quarante quatre livres pour l'entretien de quelques ministres dont cette abbaye de Saint Etienne estoit tenue, ce qui a diminué d'autant ce fond précédent de soixante mil livres.

Entretien des bâtimens publics

L'entretien des bâtimens publics y compris celuy des anciennes fortifications qui peut aller par an à quatre vingt mil livres.

Entretien des casernes

L'entretien et fourniture des casernes, bois de chauffage des troupes et bois et chandelles des corps de garde de la ville évaluées, environ à cinquante quatre mil livres.

(1) Cette page manque dans le manuscrit original.

(2) Lettres patentes d'octobre 1707.

(3) Religieuses de la visitation de S^{te} Marie.

Appointemens des officiers

Les appointemens des officiers du magistrat et les frais de régie des revenus, ce qui se monte environ à cinquante mil livres outre ce que l'on paye au officiers de l'État-major ainsy que le Roy l'a réglé].

De plus la ville doit payer tous les ans environ 96000 livres d'interêts de sommes empruntées au denier vingt dont les capitaux appartiennent à des sujets du Roy, car à l'égard de ce qui est dû en Allemagne, la ville ne l'acquitte point en considération de ce qu'elle n'est pas payée de plusieurs sommes considérables qui luy sont dues anciennement par l'Empire.

Université célèbre

Il y a dans la ville de Strasbourg une université assez célèbre composée de quatre facultés, de theologie, de droit, de médecine et des arts.

Les professeurs sont tous Luthériens et confèrent néanmoins des degrés aux catholiques comme aux autres, hors pour la théologie. Cette université se gouverne suivant les anciens statuts des Empereurs ou du magistrat et les réglemens que le Roy a fait pour les Etudes des Universités de France ne s'y exécutent pas.

*Hôtel pour la fabrication**des monnoyes*

Il y a dans Strasbourg un hôtel pour la fabrication de la monnoye. Le bâtiment et la place appartiennent au Magistrat

qui y faisoit battre monnoye avant que la ville fut sous l'obéissance du Roy, ce qui a même continué depuis, jusqu'à ce que des ordres ayant été envoyés pour la réformation des espèces en 1694, Sa Majesté y a établi les officiers et les ouvriers nécessaires pour fabriquer en son nom.

Le travail depuis le commencement de l'année 1682, jusqu'en 1689, en pièces de trente sols de Strasbourg (de plus bas aloi d'environ un huitième que celles de France) en pièces de quinze sols du même titre, en pièces de dix deniers de quatre deniers et d'un sol, en sols d'Allemagne, qui faisoient un sol quatre denier la pièce, a monté à 7506750 livres.

Les magistrats de Strasbourg ont alors cessé de travailler, et depuis l'année 1694 que le Roy a fait ouvrir cette monnoye sur son compte, il a été fabriqué ou réformé en toutes sortes d'espèces jusqu'au 1^{er} janvier 1701, 16947005 livres (seize millions) valeur d'Alsace dont on ne sauroit donner une plus juste idée pour la différence de la valeur de France, qu'en expliquant qu'une somme de cent mil livres de toutes espèces d'or et d'argent transportée de France en Alsace, y vaudroit 112000 livres, moins 75 livres. Sur le pied du cours qu'y ont les espèces suivant le dernier arrêt du règlement donné pour cet effet (1).

La valeur est encore plus haute au delà du Rhin, les écus de France qui ont cours présentement pour 3 livres 15 sols en Alsace, étant receus en Allemagne pour 4 livres. Ce qui fait qu'il n'en demeure presque point dans cette province, par le profit que l'on trouve à les transporter dans les terres

(1) On trouve en marge la note suivante. N^o que ce mémoire a été fait dans le mois de mars 1701, (écriture différente mais à peu près contemporaine).

En septembre 1696 sous prétexte que les monnaies françaises obtenaient en Allemagne un cours plus élevé qu'en Alsace, le Louis avait été mis à 14 livres 10 sols et l'écu à 76 sols, la pièce de trente sols avait été mise à 35 sols.

D'après des tarifs imprimés la livre française valait, le 1^{er} avril 1700, 22 sols 5 deniers d'Alsace, le 1^{er} janvier 1701, 22 sols 4 1/2 deniers; le 1^{er} juillet, 22 sols, 7 deniers. (Hanauer note de la page 177, vol. I).

de l'Empire (1). Ce sera un mal sans remède tant que ces espèces seront d'une plus haute valeur, de l'autre côté du Rhin, qu'en deçà, étant impossible de garder des passages ouverts de tous côtés contre l'artifice des négociants qui se pressent la main pour commercer, et qui cachent l'argent qu'ils envoient en Allemagne, dans des tonneaux de tabac, de vin, d'huile, de sucre, de goudron, et de toutes autres sortes de denrées dont il seroit impossible de faire la vérification (2).

(1) Ceux qui acceptaient ou donnaient une monnaie au-dessus du tarif, étaient traités de billonneurs punis par la confiscation et par une amende, moitié de cette amende revenait au dénonciateur.

L'exportation des espèces était surtout poursuivie avec une grande rigueur. La dépréciation factice qu'on imposait aux monnaies nationales rendait ce commerce lucratif dans les provinces frontières. Aussi les Edits ne cessent-ils de flétrir un trafic qui emporte l'abondance du Royaume qui tarit une fontaine publique et qui ôte à Sa Majesté des sommes considérables dont elle profiteroit. L'article 2 de la déclaration du 28 août 1693, le défend « à peine de la vie contre les contrevenants et de confiscation des dites espèces et matières, des marchandises dans lesquelles elles pourroient être emballées, des chariots, chevaux, mulets et autres équipages qui auront servi au dit transport ». (Hanauer loc. cit.)

(2) Dans une lettre du 13 novembre 1701 M. de la Houssaye dit : Cette province est située de manière, appuyée sur le Rhin dans toute sa longueur, et ouverte dans la communication à Landau par les terres de l'évêché de Spire du Palatinat et du duché des Deux-Ponts, que, quelque précaution que l'on prenne pour empêcher la sortie des espèces, on ne peut jamais s'assurer d'y réussir; une garde continuelle de mille hommes n'y seroit pas suffisante. Il faut donc, pour ainsi dire, plus attendre de la bonne foi des marchands et négociants, que de toutes mesures et formalités que l'on pourroit leur imposer.

Dans l'acte de capitulation signé à Illkirch le 30 septembre 1684, le droit de battre monnaie fut soigneusement sauvegardé. Sa Majesté accorde aussi à la ville que tous les Revenus, Droits, Péages, Pontenages et Commerce avec la Douane, soient conservés en toute liberté et jouissance, comme elle les a eus jusqu'à présent, avec la libre disposition de la Pfénningthurm et la Monnaie.

Rassurée par cette stipulation, la ville de Strasbourg se mit à monnayer des espèces françaises, d'après un pied spécial, arrêté

Impositions

La Province de la haute et basse Alsace a payé annuellement jusqu'en l'année 1701, la somme de 99000 livres de subvention ordinaire.

entre elle et Louvois. Mais suivant les habitudes de l'administration française le système de la ferme fut substitué à celui de la Régie directe. La ville se réservait la fabrication des espèces d'or (ducats, florins), des épices du conseil (*Rath und präsentgeld, groschen, schilling*) et celle des deniers et des oboles (*Heller*) le reste fut affermé à des banquiers.

Le sieur Dietrich prit la monnaie en 1682 moyennant un canon annuel de 2000 écus d'Empire ; son bénéfice était de 2 000 sur les pièces fabriquées. Ce bail fut renouvelé en 1685 ; mais le sieur Damont fut substitué aux droits de Dietrich en 1687. Dans deux autres baux de 1688 et 1691 le fermage resta fixé à 2000 écus ou 6000 livres ; la ville cédait les bâtiments, l'outillage, le droit de faire venir sans frais de douane « le sel Cologne, le meilleur pour le blanchiment des deniers ». Le fermier était libre dans le choix des ouvriers ; mais le magistrat lui imposait son maître monnayeur.

Ces dernières conventions ne purent être exécutées qu'en partie. Le 9 Mars 1690 parut une ordonnance royale, qui défendait aux officiers de la Monnaie de Strasbourg de continuer leur travail sous peine de mille écus d'amende. Le 30 du même mois, l'intendant de la Grange, vint, par ordre de Louvois, signifier aux autorités municipales la volonté du Roi.

C'était une violation flagrante de la capitulation de 1681 ; mais c'était aussi la conséquence nécessaire d'un système de spéculations monétaires, que les financiers de Louis XIV inauguraient en ce moment et qui devait faire pendant trente ans le malheur de la France.

Le magistrat de Strasbourg réclama mais on passa outre et par arrêt du 6 octobre 1693 le roy statuait que la Monnaie de Strasbourg serait rouverte pour son compte pour réformer les anciennes espèces et en fabriquer de nouvelles ayant cours en Alsace seulement. Mais la ville conserva le monnayage des ducats et florins d'or, des jetons de conseil, des deniers et oboles de Strasbourg jusqu'en 1693.

A partir de ce moment, la prise de possession de la Monnaie par le roy fut définitive (édit mars 1702). Études économiques sur l'Alsace par l'abbé Hanauer T. I, p. 57.

En l'année dernière 1700, cette province a offert de payer au Roy la somme de 300000 livres valeur de France au lieu de 99000 livres (1), s'il plaisoit à Sa Majesté de la mettre à couvert des poursuites et procédures des officiers des maîtrises particulières des eaux et forêts d'Ensisheim et Haguenau

(1) Lettre de Novembre 1703.

Le Controleur Général
à M. de la Houssaye
Intendant d'Alsace

Pendant la précédente guerre, la Province d'Alsace fournissait au Roi 1200000 livres par an, savoir 99000 livres de subvention ordinaire, 600000 d'extraordinaire et 500 tant de mille livres de capitation. En 1700, après la paix de Ryswick, toutes ces impositions étaient réduites aux 99000 livres de subvention ordinaire, et s'agissant de l'établissement des lieutenants généraux de police dans les villes et de plusieurs autres nouvelles affaires, la province pour s'en exempter, offrit à S. M. 300000 livres par an de subvention ordinaire pendant la paix, au lieu de 99000 livres susdits. Et aujourd'hui quoique la guerre présente demande des fonds extraordinaires proportionnés aux grandes dépenses qui sont nécessaires pour la soutenir, la province ne fournit en tout que 900000 livres dont 600000 livres de capitation. On augmentera la subvention de 300000 livres.

Malgré l'intendant qui protestait qu'on ne pouvait faire autre chose que de porter la capitation à 500000 livres et d'obtenir un don gratuit de 100000 livres de la ville de Strasbourg qui avait moins souffert de la guerre que le reste du pays, ou qui même avait bénéficié du séjour des troupes, le contrôleur général exigea que ce don fut porté à 200000 livres et la subvention augmentée de 100000 livres ainsi que la capitation. Le don de 200000 l. fut accordé par les Strasbourgeois, contre exemption des affaires extraordinaires et avec permission de répartir une partie de la somme sur les bourgeois et habitants ou d'emprunter sur hypothèque des biens communs et patrimoniaux de la ville, et même d'augmenter les droits d'octroi ou d'en établir de nouveaux ; mais les mandements de la subvention étant déjà envoyés dans les communautés, l'intendant ne put faire sur cette imposition l'augmentation demandée.

Le bordereau général de la capitation fut porté à 508,841 livres. Ce recouvrement au mois de novembre 1704, s'élevait à 388,295 livres, 18 sols ; mais l'intendant ne croyait plus possible de rien retirer des parties de la basse Alsace ruinée par les opérations militaires.

créés par Edit du mois d'Aoust 1694, en faisant déffenses à ces officiers de s'immiscer à l'avenir en la connoissance des matières concernant les bois appartenant aux particuliers, aux communautés Laïques et séculières et aux bénéficiers et de décharger la même province de l'exécution de l'Edit du mois d'octobre 1699, portant création des offices de Lieutenants généraux de police, et des autres édits de création de nouveaux officiers ou établissemens de nouveaux droits qui pouvoient estre publiés pendant la paix. Ces offres ont été acceptées purement et simplement par arrest du conseil du 29 novembre 1700 et l'imposition de la somme de 300000 livres offerte a été faite pour la première fois en l'année présente 1701.

Il s'impose annuellement sur la province d'Alsace une somme qui s'emploie à la dépense tant de la construction et entretien des Epys faits et à faire le long du Rhin, que de l'entretien et réparations du canal de la Bruche, et au payement des appointemens des éclusiers employés sur le même canal. Cette somme n'est pas toujours égale, et elle est plus ou moins forte selon la dépense qui est à faire pour la construction de ces Epys; elle était de 30000 livres argent d'Alsace en l'année 1700; et en l'année présente 1701 il a été imposé une pareille somme en vertu d'un arrest du 28 novembre 1700. Le fond de cette imposition est payée par les collecteurs entre les mains des Receveurs en exercice qui le remettent au Receveur général, et luy au trésorier général des fortifications ou à son commis à Strasbourg (1).

(1) Les mémoires de l'Intendant Lagrange nous enseignent que en 1697 les impôts étaient ainsi composés :

1 ^o d'une contribution de guerre que la province payait annuellement au lieu d'autres charges imposées au reste du royaume.	600.000 l. s.
2 ^o d'une capitation montant à.	546.433 3
3 ^o d'une contribution destinée à l'entretien des dignes (épys) et des fortifications le long du Rhin	40.000
4 ^o d'une contribution servant à entretenir dix compagnies franches de fusilliers pour la garde du Rhin	50.265
	1.236,698. 3

Les dettes de l'Évêché de Strasbourg affectées sur les communautés dépendantes du même Evêché, situées en deçà du Rhin ont été liquidées tant en principal qu'intérêts à la somme de 501413 livres argent d'Alsace, et par arrest du conseil du 11 septembre 1699 il a été ordonné qu'elles seroient imposées en dix années sur ces mêmes communautés. La première année montant à 50141 livres a été imposée l'année dernière 1700.

Avant cette liquidation Mr l'Evêque de Strasbourg faisoit imposer annuellement sur lesdites communautés la somme de 36000 livres qui s'employoit au payement des arrérages des mêmes dettes, mais cette imposition appelée droit de Schatzung à été abolie par l'arrest dont il vient d'être parlé qui a ordonné l'imposition du principal.

Dr H. WEISGERBER.



En 1726 ils se montèrent à 2.091.600 livres.

« 1763 « « 3.899.540 «

Et en 1789 il étoient de près de 9 millions.

Voyez encore au sujet des impositions le rapport sur les exactions des huissiers et sergents employés par les receveurs au recouvrement des impôts (1700).

Je dois vous observer qu'en Alsace, où la collecte des deniers se fait par les prévôts et baillis, les frais des contraintes de la part des receveurs des finances sont à la charge des communautés, au lieu qu'en France ils sont supportés en pure perte par les collecteurs. Aussi le droit de collecte en Alsace n'est que de 3 deniers pour livre, et en France il est de 6 deniers. — (Boitisle loc. cit).

HISTOIRE

DE LA

VILLE & DU BAILLIAGE DE SOULTZ

Chapitre VI (1)

Institutions communales

Nous avons vu que le territoire de Sultz formait à l'époque franque une marche distincte qui faisait partie du comté d'Illiche. Ce n'est qu'au XIII^e siècle que le bailliage fut définitivement constitué et dépendit du Haut-Mandat de Rouffach. Il comprenait alors les territoires de Sultz, Wuenheim et Jungholtz réunis en une prévôté et les territoires de Hartmanswiller et de Rimbach-Zell formant chacun une prévôté distincte. Ces deux dernières furent démembrées du bailliage en 1760 et échangées à M. de Waldner contre le village de Schweinheim qui se trouvait enclavé dans le bailliage de Saverne. Dans la prévôté de Sultz il y avait encore les fiefs castraux de Freundstein, Ollwiller, Hartenfels et Jungholtz.

Le bailliage de Sultz était limité au nord et à l'ouest par la principauté abbatiale de Murbach ; entre leurs limites

(1) Voy. *Revue* 1893, p.p. 319-594 ; 1894, p.p. 61-210-334 ; 1895, p.p. 57-231-437 ; 1896 p.p. 208-248 ; 1897, p.p. 297-309.

étaient enclavés deux territoires appartenant à la maison d'Autriche : Rimbach et le Walterspath. Ce dernier fut cédé à Soultz dès 1468. Au nord, le bailliage de Soultz était limité par la seigneurie immédiate de Bollwiller, à l'est par la seigneurie autrichienne d'Isenheim (1).

Bien que formant un bailliage distinct, celui de Soultz appartenait à la juridiction immédiate du Haut-Mundat, et son bailli relevait du grand bailli qui siégeait à Rouffach. Celui-ci avait seul la compétence en matières criminelles. Cependant au XVII^e siècle, il semble que le bailliage de Soultz ait été complètement indépendant car son bailli porte le titre d'Obervogt. Mais au XVIII^e siècle l'ancien état de choses est rétabli jusqu'en 1789. Par suite de la nouvelle organisation qui se fit alors, Soultz devint chef-lieu de canton ressortissant de la préfecture de Colmar. Il forma une communauté avec Jungholtz et Wuenheim. Ce dernier village fut lui-même érigé en commune et séparé de Soultz par ordonnance royale

(1) Voici le détail des divisions territoriales qui constituaient le Haut-Mundat et les seigneuries voisines en 1789 : le Haut-Mundat à l'évêché de Strasbourg, comprenait : I le bailliage de Rouffach et les communes de Gueberschwihr, Gundolsheim, Osenbach, Osenbihr, Orschwihr, Pfaffenheim, Rouffach, Soultzmatt, Wintzfelden ; II bailliage de Soultz ; III bailliage d'Eguisheim : Eguisheim, Obermorschwihr, Wettolsheim, plus la seigneurie particulière de Schauenbourg.

Seigneuries particulières et immédiates : Rimbach, à M. de Schauenbourg, Hartmanswiller et Rimbach-Zell, à M. de Waldner.

Principauté de Murbach : I bailliage de St-Amarin : Altenbach, Bitschwiller, Fellingingen, Geismusen, Goldbach, Hüsseren, Krüth, Malmerspach, Mitzach, Mollau, Moosch, Moschpach, Neuhausen, Oderen, Urbey, Ranspach, St-Amarin, Storkensohn, Vogelbach, Wessering et Wildenstein, Willer, Werscholtz ; II bailliage de Wattwiller : Uffholtz et Wattwiller ; III bailliage de Guebwiller : Bergholtz, Zell, Belchenthal, Buhl, Guebwiller, Lautenbach-Zell, Sengern.

Berrviller, seigneurie partienlière à M. de Waldner ; Cernay et Steinbach seign. part. à MM. de la Touche, de Gohr et Clebsattel.

Seigneurie de Bollwiller au prince de Broglie : Bollwiller, Feldkirch, Flachslanden, Heimbbrunn, Reguisheim, Ungersheim, pour 2/3 avec la ville d'Ensisheim.

Seigneurie d'Isenheim, au duc de Valentinois : Isenheim, Mersheim, Radersheim.

du 8 Février 1832, après une première tentative de séparation essayée peu après la Révolution. Aujourd'hui le canton de Sultz ressort du cercle de Guebwiller et Jungholtz a été séparé de la communauté par décret impérial du 2 juin 1882.

On trouvera ce qui concerne les différentes localités de l'ancien bailliage dans les chapitres qui seront consacrés à chacune d'elles. Nous nous occuperons ici tout spécialement de la ville de Sultz.

Droits seigneuriaux et privileges communaux à Sultz

Depuis la constitution de Sultz en ville, son seigneur fut jusqu'en 1789 l'évêque de Strasbourg, sauf au XV^e siècle où le Mundat fut engagé d'abord à Bureard de Lutzelstein puis à Conrad de Bussnang.

On donne l'énumération des droits régaliens des seigneurs de Sultz et des privilèges communaux dans un premier urbaire du XIV^e siècle (Inv. des titres des bailliages de l'év. de Strasb. Arch. dép. du Haut-Rhin), dans un autre plus complet rédigé par le bailli en 1378 (arch. de Sultz), enfin dans une spécification faite en 1789 (ibid). Une charte de 1262 concernant les droits que l'évêque de Strashourg avait dans le Haut Mundat existait aux archives d'Innsbruck n° 185.

La plupart de ces droits tirent leur origine des constitutions romaines et franques et des institutions colongères. Nous les trouvons en vigueur tels que nous allons les spécifier dès l'érection de Sultz en ville. Ils furent maintenus sans grandes modifications jusqu'en 1789.

Les droits dont les évêques de Strasbourg jouissaient comme seigneurs de Sultz sont les uns honorifiques, les autres utiles et domaniaux. Bien souvent quelques uns d'entre eux étaient concédés en fiefs à des tiers qui alors étaient substitués aux évêques dans toute la compétence du droit en question.

Les *droits honorifiques* de l'évêché étaient d'ordre administratif et d'ordre judiciaire.

L'évêque de Strasbourg jouissait à Soultz de tous les droits régaliens sur le ban et ses habitants, sur les eaux, les forêts, les pâturages et les terres, il y exerçait toute juridiction haute et basse.

Il avait la colateur de la cure de Soultz et des offices de bailli, de prévôt, de procureur fiscal et de greffier. A lui seul appartenait la vérification des pouvoirs des autres membres de l'administration communale. Tout bourgeois, tout habitant de Soultz, tout officier et fonctionnaire devait le serment de foi et hommage au seigneur évêque.

Il avait toute discrétion sur les prisons et la forteresse.

Droits utiles

L'évêque percevait à Soultz, sur les habitants, un droit dit de *taille* ou *geuerff*, qui constituait la contribution directe. Puis venaient les droits de corvée en bois, en échalas et en subside pour les officiers seigneuriaux, la gabelle ou *ohmgeld* sur les vins qui se débitaient dans les cabarets, les différents droits de douane qui comprenaient le pontonage aux portes de la ville, le droit sur la vente des grains aux foires et marchés, sur le vin vendu et emmené hors du ban, le *haarzoll* sur le bétail qui passait par la porte de Guebwiller, le *Pfundzoll* sur différentes matières commerciales.

Tous les droits de péage ayant été supprimés par arrêt royal du 3 octobre 1680, le règlement donné en 1682 à l'évêché de Strasbourg, lui donne en compensation le droit de percevoir le trentième denier de toutes les ventes d'immeubles et le cinquantième de toutes celles de biens meubles qui se font dans l'évêché.

Le seigneur évêque percevait encore le produit des amendes prononcées pour délits de basse justice, les dîmes sur le vin, le droit de protection et de réception des Juifs, un droit d'enseigne sur les cabaretiers, le droit de débit de fer et de fouille du salpêtre, le droit de chute d'eau, le droit de réception à la bourgeoisie et le droit d'émigration, les droits de deshérence et de bâtardise qui se percevaient sur toute succession vacante ou caduque ou laissée par un bâtard, un

droit sur tout étranger qui venait recueillir une succession à Sultz.

Un droit d'avocatie était encore perçu par l'évêque sur la commanderie de St-Jean, la chapelle des cisterciens et les biens que le convent des Unterlinden de Colmar avait à Sultz. Par privilège royal de 1782, l'évêque de Strasbourg avait encore reçu le droit de prélever sur ses sujets une contribution extraordinaire pour reconstruction du château de Saverne incendié. Enfin à plusieurs reprises la ville dût contribuer aux frais de guerre de l'évêché. Nous étudierons en un chapitre spécial le détail et l'importance de toutes ces impositions seigneuriales.

Domaines et rentes

Nous avons vu qu'à l'époque franque le seigneur de Sultz y possédait une cour seigneuriale. L'évêque de Strasbourg la possédait encore en 1118, époque à laquelle il la concéda en fief à la comtesse d'Eguisheim et à ses fils. A partir de ce moment on n'en entend plus parler. Par contre vers le milieu du XIII^e siècle l'évêché possède à Sultz un château. ne semble-t-il pas que celui-ci ait remplacé la cour seigneuriale, comme peu après on voit le château d'Ollviller s'élever sur l'emplacement d'une cour féodale ?

Il est fait pour la première fois mention du château de Sultz dans un acte du 5 février 1251, par lequel le comte de Ferrette reconnaît tenir en fief de l'église de Strasbourg les châteaux de Thann, Hohneck et Wineck. C'est au château de Sultz que cet acte fut signé : *acta sunt hæc apud munitionem Sultze.*

En 1254, Guillaume franc-homme de Sultz (miles dictus de Sultz), offrit en fief à l'évêque de Strasbourg sa forteresse sise dans la ville forte de Sultz. L'évêque Henri de Stahleck l'investit du dit château, de la taille à percevoir dans Sultz et d'une rente de 12 livres à toucher dans le village de Sundhofen. *Theloneum nostrum apud villam nostram Sultzen et census XII librarum apud villam Sunthofen dilectum nostrum et fidelem Guilhelum Militem dictum de Sultzen*

percipere et recipere volumus... pro qua pecunie summa dictus miles... suam munitionem in dicto oppido Sultz nobis et omnibus nostris successoribus... presentare ad nostrum usum et ipsam munitionem tam ipse quam sui heredes a nobis et ab Ecclesia Argent. in feudo tenere debet (1).

Le même Guillaume de Soultz donne en 1264, ses reversales à l'évêque Henri, par lesquelles il se reconnaît vassal et homme lige de l'évêché, ces reversales renferment la lettre d'investiture de 1254. Elles étaient scellées du sceau du vassal et de celui de l'abbaye de Murbach (2).

Le château ne resta cependant que peu de temps entre les mains du noble de Soultz, car en 1289, les trois frères Pierre, Henri et Jean de Pfaffenheim abandonnèrent à l'évêque de Strasbourg le château de Soultz avec toutes ses appartenances, *die burg ze Sultze und alles das darzu hæret*, qu'ils possédaient auparavant en fief. Cet abandon se fit du consentement des bourgeois de Soultz *und von den burgera von Sultze gehette und willen dz geschehen ist*. L'acte est daté du jour de Ste-Cécile de la dite année (3).

A partir de ce moment le château ne fut plus inféodé. Il servit de demeure au bailli épiscopal et de citadelle à la forteresse de Soultz. En 1697 le noble Rudolphe Kempf d'Angreth, bailli de Soultz, y logeait.

Les annales des dominicains de Colmar rapportent qu'en 1281 la rivière qui traverse le château de Soultz causa un grand dommage surtout par le gravier qu'elle jeta sur les terres : *Aqua transiens castellum Sultze magnum damnum fecit ibidem et arena plurimos perturbavit*.

Le château porte dans les documents le nom de Buchneck, nous ignorons l'origine de cette dénomination.

(1) Schœpflin d'après Berler fol. 374. Grandidier, œuvres inédites VI p. 374 et notes mss éditées par Méglin n° 21 d'après l'original des archives de Saverne.

(2) Inv. des titres des bailliages, cit.

(3) Grandidier, notes mss, édit. Méglin n° 27 d'après le livre salique du grand chapitre de l'église cathédrale de Strasbourg fol. 53.

Voici la description que l'urbaire de 1578 en fait :

« Le château avec ses dépendances est limité d'une façon apparente par son avant-cour, son fossé et son rempart.

« Il est armé de 4 grandes arquebuses doubles à crocs. *Vier zimliche doppelhocken.*

« Le château a une poterne particulière, depuis qu'il est inhabité cette poterne est murée, mais l'évêque a le droit de la faire rouvrir.

« Une partie de l'eau du Grabenmuhl peut-être dérivée dans les fossés du château en cas de besoin.

« Les réparations du château sont à la charge du seigneur les habitants de tout le bailliage sont tenus de fournir corvée à cet effet.

« En cas de guerre les bailli et prévot ont pouvoir d'ordonner à autant d'hommes armés, du bailliage, qu'il sera nécessaire, de concourir à la défense du château ».

Au commencement du XVIII^e siècle il fut question de remplacer cette demeure par un château plus luxueux. La régence de Saverne rendit en 1719, sur ordres du cardinal de Rohan I, un décret par lequel elle enjoignit au bailli de Sultz de faire enlever par corvées les décombres du vieux château en place duquel l'évêque entendait bâtir un nouveau, elle lui ordonna d'employer corvées d'hommes, de chevaux et de voitures, de faire couper le bois de bâtiment nécessaire pour le nouveau château, dans les forêts de la ville et de le faire conduire sur la place où sera construit ledit nouveau château.

La ville ayant fait quelques observations à ce sujet, la régence écrivit au bailli pour lui ordonner l'exécution dudit décret, surtout, dit-elle, étant d'usage dans toutes les seigneuries voisines, qu'en cas de construction ou réparation des châteaux des seigneurs, les sujets sont obligés de décombrer et de conduire les matériaux nécessaires (1).

Il paraît que la ville continua ses protestations contre la démolition de l'ancien château ; elle fit sans doute valoir ses anciens droits sur une construction qui devait lui servir de

(1) Inv. cit.

citadelle et dont les évêques ne pouvaient disposer sans son consentement d'après l'acte de 1289.

Le château de Buchneck qui existe encore aujourd'hui remonte en effet à la fin du XVI^e siècle. On se borna sans doute en 1719 à des réparations.

En 1789, le château avec son jardin et ses dépendances était affermé pour un canon annuel de 120 livres. Dans l'enclos il y avait un pressoir, une grange dimière, des écuries, des greniers, etc.

Il fut saisi et vendu comme bien national et devint la propriété de la famille Delevielense. Celle-ci le revendit vers 1862 à des industriels bâlois qui exploitaient une fabrique voisine et qui la possèdent encore aujourd'hui.

Le château de Buchneck est une assez imposante construction de forme carrée, massive dont les murs ont encore au troisième étage un mètre d'épaisseur, et deux mètres à la base. Il est soutenu à chaque angle par quatre contreforts bas qui contribuent à lui donner un aspect particulièrement solide. Il est élevé de trois étages sur des caves voûtées et présente une façade à pignon tronqué du côté de la ville. Une tourelle hexagonale contenant un escalier en spirale, flanque la façade nord dans son milieu. Les fenêtres rares ont été modernisées ; elles étaient autrefois à meneaux gothiques. La porte qui donne accès à l'escalier est ornée d'un élégant encadrement avec deux têtes d'anges d'un travail délicat, placées dans les angles supérieurs. Au devant de cette façade est une terrasse demi circulaire limitée à l'est par des bâtiments de service. On accède à cette terrasse par une levée qui a remplacé l'ancien pont levis pour franchir le large fossé qui entoure le château de toute part. Le château est contourné par derrière par le rempart de la ville. On voit encore dans le mur d'enceinte extérieur l'arcade d'une poterne ogivale condamnée. C'est là l'entrée particulière du château dont parle l'urbaire de 1578. Entre le château et la ville était une grande cour carrée renfermant du côté nord les écuries et la grange aux dîmes. Un mur se rattachant au mur d'en-

ceinte intérieur séparait cette cour de la ville. On y accédait comme aujourd'hui par l'impasse de l'hôtel de ville (1).

L'eau arrivait dans le fossé du château par une dérivation faite au canal à la hauteur du Grabenmühl, et s'écoulait dans l'Altbach par une bouche que l'on distingue encore au mur d'enceinte extérieur en face de la commanderie.

Avec le château, l'évêque possédait encore à Soultz une maison de bains (badstube). En 1537 l'évêque Guillaume III la donne à bail emphytéotique perpétuel à un nommé Antoine Chardin, surnommé Ruxingen, bourgeois de Strasbourg, moyennant un canon annuel de deux livres deniers, valeur de Strasbourg. Les clauses du bail sont celles ordinaires aux baux emphytéotiques : le preneur ne pourra aliéner, ne laissera pas accumuler trois canons, tiendra en bon état les maisons et bains (2). Nous ne savons si ces bains étaient alimentés par la source minérale de Soultz.

En 1540 le Sr de Mullenheim vend à l'évêque, Guillaume III les maisons, cour, grange, jardin et écuries situées à Soultz près de la paroisse et appelées cour de Hohenstein, pour la somme de 300 florins. Il est stipulé que si ledit évêque ou ses successeurs veulent les revendre, la famille de Mullenheim aura le droit de préférence (3).

Ces deux propriétés ne figurent plus sur l'état de 1789.

En 1578 l'évêque possédait encore à Soultz une cour avec pressoir, écuries et dépendances, situées d'un côté contre la maison du curé M^r Christophe Legler, de l'autre côté contre le mur d'enceinte, devant sur la rue qui va vers l'église. Cette maison était appelée le pressoir aux dîmes (zehndttrott) de l'évêque. On y pressurait chaque année le vin de dîmes qui comptait à l'évêque seul. La dite maison était la propriété de l'évêque. Le receveur du bailliage avait coutume de l'affermier chaque année pour un certain canon. Les réparations étaient à la charge de l'évêque, mais alors elle tombait en ruines (4).

(1) Selon la légende des souterrains doivent relier le château et la ville.

(2) Inv. cit.

(3) Ibidem.

(4) Urbair de 1578.

En effet le 24 mars 1588 le bailli Michel Pfaffenlapp vendit la cour aux dîmes au nom de l'évêque, à Théobald Wend pour 437 livres dix sols et fit don de la créance à l'hôpital de Soultz. Vers 1649 on construisit un pressoir aux dîmes et une grange au presbytère. La ville fournit le bois à cet effet (1).

L'évêque, comme collateur de la cure de Soultz, possédait le presbytère sur le cimetière, et la ville n'y avait aucun droit. Cependant en 1578, le curé ayant acheté une maison à lui propre, n'y logeait plus depuis quelques années (2). En 1789 le presbytère figure parmi les biens propres de la cure.

L'évêché touchait encore différentes rentes emphytéotiques à Soultz : au commencement du XIV^e siècle la cour dite de Rutschin donnait annuellement un cens de 30 schillings. En 1401 la Rutschanshof à Soultz est citée comme appartenant à Jean Ulric de Haus comme fief de la maison d'Autriche (3). En 1432, *das gesess zu Sultz genant Rutschanshof*, est engagée avec d'autres biens du sire de Haus à Jean Velker de Sultzbach, avocat (bailli) de Belfort (4). Rutschan était le nom patronymique des sires de Jungholtz ainsi qu'on peut le voir dans l'extrait du livre des fiefs de Strasbourg publié par Berler sous l'année 1355.

En 1578, l'évêque percevait une rente foncière de deux florins ou deux livres 6 sols bâlois sur le moulin de Grabenmuhl, payables à la Chandeleur pour prix de l'autorisation donnée par l'évêque Guillaume, de construire le dit moulin entre les deux murs et dans le fossé de la ville de Soultz.

Il y avait encore une rente de une livre cinq schillings payables par un nommé Jean Bruneisen et assise sur trois schatz de terre.

Stoffel Reehberg payait annuellement une livre sur une maison avec dépendances sise à Soultz et sur deux schatz de

(1) Schuldbuch, archives de Soultz.

(2) Urbair.

(3) Archives d'Esbruck n° 544^a.

(4) Ibidem n° 864^a.

vignes, et ce en vertu d'une constitution de rente de l'année 1568 (1).

Georges Tuecherer payait annuellement à la St-Martin six schillings sur une maison avec cour sise à Soultz au coin de la rue dite Guldenengasse.

En 1575 l'évêque Jean IV convertit en rente en argent une rente en vin due à l'évêché par des particuliers de Soultz (2). C'étaient probablement les rentes ci-dessus.

En 1578. L'évêché percevait en vin : une rente de trois mesures de vin blanc assise sur trois schatz de vignes et payables à la vendange par un nommé Boll Monüss : trois mesures de vin rouge payables par Peter Ritschan sur une maison avec cour et jardin sise à Soultz *in der Stedeltgassen*; deux mesures de vin rouge payables par Jacob Veller sur 6 schatz de vignes sis au canton Hornstein et francs de dîmes parce qu'ils appartenaient autrefois au prieur de Thierenbach.

En 1706 le cardinal de Rohan abandonne à une dame d'Elsenheim quatre schatz de vigne qui se trouvaient vacantes et caduques, et ce moyennant une rente perpétuelle et annuelle de deux pots de vin à livrer à la recette de Rouffach (3).

En 1789 l'évêché percevait à Soultz une rente foncière et emphytéotique de trois rézeaux et trois boisseaux de seigle sur les moulins et huit livres deux sols huit deniers en argent.

En 1530 les seigneurs d'Eptingen donnèrent acte à l'évêque Guillaume III de ce qu'il avait racheté une rente de deux foudres de vin qu'ils percevaient sur les revenus de Soultz (4).

Droits de la ville

Les droits communaux de la ville de Soultz dérivait, les uns d'anciennes coutumes colongères, les autres de privilèges accordés par les seigneurs.

(1) Urbair et Inv. cit.

(2) Inv. cit.

(3) Inv. cit.

(4) Ibidem.

Nous citerons en premier lieu le droit qu'avaient les bourgeois d'élire les membres du conseil de ville. Celui-ci avait en mains toute l'administration communale et la juridiction basse sur tout le ban rural et forestier tant à Soultz qu'à Wuenheim, Jungholtz et autres dépendances de la prévôté. Il présidait à tout contrat, testament ou donation ; il octroyait seul le droit de bourgeoisie et nommait à l'élection les fonctionnaires et employés inférieurs.

Le conseil de Soultz avait en outre la collature de la cure de Wuenheim.

Tous les bâtiments publics appartenait à la ville, et les réparations étaient à sa charge. Elle avait le droit d'ordonner corvée pour les dites réparations.

Le prévôt présidait les audiences du conseil, mais à celles où l'on pouvait prononcer des amendes, il devait se retirer, et alors le conseil était présidé par le bourgmestre.

Les bourgeois jouissaient de tous droits d'usages sur les forêts et les pâturages communaux et du droit de pêche dans les eaux. Ils avaient le droit de s'assembler en tribus pour les élections au conseil et la répartition des impôts et pour contrôler les agissements des pouvoirs publics.

La ville percevait le tiers de l'umgeld. A partir du vendredi saint pendant un mois, elle avait droit de faire servir le banvin par les aubergistes de Soultz et de Wuenheim. L'umgeld perçu sur ledit banvin lui appartenait.

La ville percevait seule le droit dit böes pfenig.

La moitié du pontenage aux trois portes de la ville et le tiers du droit sur le vin d'exportation, une partie des amendes et de l'octroi lui appartenait également.

Elle avait encore le petit débit de sel ainsi que le droit de pesage.

Aux deux foires de la Pentecôte et de St-Mathieu, le Pfundzoll et les amendes lui appartenait en entier durant vingt-quatre heures (1).

Il y avait encore d'autres revenus que nous analyserons plus loin.

(1) Urbair et Arch. de Soultz, passion.

Sceaux

La commune ayant droit de juridiction, possédait dès son origine un sceau qu'elle apposait comme preuve d'authenticité au bas des actes où elle avait à se prononcer comme juge ou comme témoin. C'était comme la signature d'un particulier.

Nous trouvons la première mention d'un sceau communal, *sigillum communitatis de Sulce*, dans un acte de composition conclu le 28 janvier 1260 entre les religieux du Lieu-Croissant et l'ancien tenancier d'Ollwiller. Dans cet acte on se réfère au tribunal de la commune de Soultz, *communitatis de Sulce sententiam*, en cas de nouveau litige (1).

La commune de Soultz a encore apposé son sceau sur des actes de 1271 et de 1286 (2). Il est probable que ce sceau était le même que celui que nous avons vu apposé sur des actes des XIV^e, XV^e et XVI^e siècle.

La plus ancienne empreinte que nous en ayons vue est suspendue sur simple queue au bas d'un acte du 4 mars 1323, portant constitution de rente passée devant le conseil de Soultz (3).

Les empreintes de ce premier sceau de la ville sont toujours en cire brune. Elles portent l'image de St-Maurice, patron de la ville, en costume de chevalier armé de toutes pièces, la tête nue ; monté sur un cheval galopant vers la droite, il tient sur le bras gauche un écu chargé d'une croix, et de la main droite, une lance avec pennon chargé aussi d'une croix. La tête est nimbée, de chaque côté on lit : C. DVX | MAVRITI (us). En légende autour du sceau : + S. OPIDI. DE. SVLZE. DIOC (esis), BASIL (iensis). Dans ce monument la ville s'intitule *opidum*, forteresse, elle se dit du diocèse de Bâle. Nulle mention de la dépendance seigneuriale. On y voit déjà comme une affirmation de liberté bourgeoise. Il semble que

(1) Trouillat, loc. cit. Il p. 96.

(2) Ibidem, p. 215 et 438.

(3) Archives communales de Colmar, Fonds de St Pierre.

notre ville, à l'abri de ses murailles, ne connaisse pas d'autre maître que Dieu, d'autre patron que son saint Maurice, d'autre division administrative que le diocèse au spirituel, et non au temporel. Soultz n'ayant jamais appartenu au temporel de l'évêque de Bâle, n'en dépendait qu'au spirituel.

Il existait à la même époque un sceau plus petit portant dans le champ la même image de saint Maurice, et en légende : SECRETVM. DE. SVLZE (1).

Ces deux sceaux sont restés en usage jusqu'au XVII^e siècle. Ils furent alors remplacés par un simple cachet sur cire et papier. Nous n'en connaissons qu'une empreinte apposée sur un acte d'emprunt de la ville, conclu le 23 décembre 1642, rédigé sur papier (2). La légende porte en caractères gothiques : + Secretum + Civitatis + Sulz + Basilis + Dior. Nous y voyons pour la première fois, dans le champ, à la place de St Maurice, les armoiries de la ville : une croix cantonnée de quatre corbeaux. Il est difficile d'expliquer l'origine de ces armoiries. L'armorial général d'Hozier les décrit ainsi : de gueules à une croix d'argent cantonnée de quatre oiseaux passant de sable. Schœpflin (3) : *Insigna civitatis scutum rubrum, cruce argentea quadripartitum et quatuor corvis nigris conspicuum sistunt*. L'abbé Grandidier : de gueules à la croix d'argent, accompagnée de quatre corbeaux ou oiseaux de proie de sable, becqués, membrés et grilletés d'or (4).

Nous ferons remarquer que sauf les quatre corbeaux, l'écu est le même que celui de l'ordre de Malte et aussi que celui que St Maurice porte sur l'ancien sceau.

Ce sceau subit quelques changements l'année après. Nous retrouvons encore en 1652 les armoiries de Soultz entourées d'une banderolle portant cette légende : + SECRETVM + CIVITATIS + SVLTZ + BASILIEN + DIOC. Le tout entouré d'un tore feuillé.

(1) Acte de cautionnement de la ville, du 24 mars 1431. Coll. Knoll.

(2) Archives de Soultz.

(3) Als. ill. II p. 85.

(4) Notices sur Soultz, in Œuvres inédites, t. VI^e.

Nous avons trouvé sur une constitution de rente faite en faveur de la ville et datée du 29 avril 1663, rédigée sur papier, un petit cachet rond portant seulement les armes de l'évêché de Strasbourg, un écu chargé d'une bande, surmontées du mot SVLTZ et accostées de la date 16-49.

En 1663 le sceau fut encore changé. Il porte les armoiries de Sultz avec la légende SECRETVM. CIVITATIS. SVLTZ. 1663. Ce sceau dont la matrice est conservée au Musée de Colmar servit jusqu'à la Révolution.

Les bailli, prévot, greffier et bourgmestre, avaient leur sceau particulier. Le prévot scellait tout les contrats (*Kauffbriefe, Neuerungen, Kundschaften*) entre vifs et particuliers. Le conseil scellait du sceau de la ville les contrats faits en faveur de communautés, de fondations d'ordre public ou sociétaire et les testaments et donations : *Widumb, Testament, Mannrecht* (1).

Le greffier et le bourgmestre ne se sont servi de leur sceau particulier que rarement et en cas d'absence du prévot. Ils ne pouvaient en faire usage que dans les cas où ils étaient personnellement en cause.

Administration et Offices

Grand-bailli et bailli. — Advocatus, oberrogt, rogt

Le gouvernement du Haut Mundat appartenait dans toutes ses attributions au grand-bailli qui représentait le seigneur et qui recevait son investiture directement de lui. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle cette charge était concédée en fief à la famille de Habsbourg, comme nous l'avons vu. Lorsque Rodolphe de Habsbourg eut résigné ce fief, l'évêque donna la charge de grand-bailli du Mundat à un officier nommé par lui à vie. Il résidait ordinairement à Rouffach. Au XVIII^e siècle le Mundat était administré par un des membres du grand chapitre de Strasbourg. Ce chanoine s'occupait spécialement de la juridiction et des besoins du pays.

(1) Urbaine.

Chaque année vers le soixante-dixième jour, le grand bailli venait à Soultz pour tenir le *Schwertag* ou grand plaid. Il était accompagné du greffier et du receveur du Mundat. Ce jour là on présidait à l'élection et au remplacement des membres sortant du conseil et des employés subalternes s'il y avait lieu. Puis chaque fonctionnaire et chaque bourgeois renouvelait son serment de foi et hommage au seigneur évêque et de fidélité à ses fonctions, à mesure que le greffier en lisait la formule dans le livre des serments ou *Eidbuch*. On lisait encore au peuple les lois us et coutumes de la ville et tous promettaient de les observer fidèlement.

Le grand bailli et sa suite prenaient ensuite un souper que l'on servait dans la chambre du conseil aux frais de la ville. Celle-ci payait aussi les frais d'hébergement des chevaux et le logement des hommes pendant la nuit.

Chaque Quatre Temps les officiers du Mundat venaient ouvrir les tronc de péage et audier les comptes. On avait coutume alors de prendre un repas dans la chambre du conseil et le receveur en prenait les frais sur la recette commune. Les autres frais de séjour des hommes et des chevaux étaient au compte de la ville.

Le grand bailli connaissait seul du criminel et avait seul le droit d'appliquer la torture (1).

Il semble qu'il n'y avait pas dans l'origine de bailli à Soultz. Ce n'est qu'à la fin du XV^e siècle que nous y voyons un officier porter ce titre.

Au XVII^e siècle il porte le titre d'*obervogt* et au XVIII^e celui d'*Amtmann*. Le bailli recevait également son investiture directement de l'évêque auquel il rendait ses reversales. Il n'était pas inamovible et pouvait être déplacé ou cassé au gré de l'évêque. Il était à l'époque germanique, choisi parmi la noblesse ; à l'époque française l'*amtmann* était un homme de loi, ses provisions étaient enregistrées au Conseil souverain d'Alsace. Le commandement de la forteresse lui fut enlevé et donné à un lieutenant du roi.

Les attributions du bailli étaient les mêmes que celles du grand bailli quoique le bailliage relevât directement de celui

(1) Urbaine.

de Rouffach et ait eu son recours et son appel au grand bailli. Le bailli résidait toujours à Sultz, il avait le commandement de la milice du bailliage et procédait aux premières instructions criminelles. L'évêque payait ses émoluments mais les bourgeois de Sultz et de Wuenheim lui devaient à chaque quatre temps une voiture de bois qui devait être menée au château. Les membres du conseil étaient exempts de cette corvée. La ville lui payait aussi chaque année un gobelet en argent doré de 16 onces. Cet usage s'éteignit au commencement du XVIII^e siècle ainsi que la corvée du bois. Elle fut remplacée par une somme de cinquante livres que payait la ville.

Le bailli avait droit d'assister à toutes les audiences du conseil quelles qu'elles soient. En 1712 le conseil de Sultz se plaignit que le bailli tenait les audiences de son bailliage dans ladite ville ou nul n'avait juridiction que le conseil et que le dit bailli connaissait des différends qui survenaient entre bourgeois à l'exclusion du conseil.

Le bailli répondit que ses patentes le nommait bailli de la ville et du bailliage et qu'ainsi il était autorisé à tenir ses audiences en la ville de Sultz. Il rapporta les registres des audiences les plus reculées qui justifiaient que les baillis les avaient toujours tenues dans la ville. Quant à la seconde objection il dit ne connaître que des différends des bourgeois qui d'un commun accord le prenaient pour juge. La Régence de Saverne rendit en 1715 une sentence qui prononça que le bailli pourrait tenir ses audiences dans la ville de Sultz, mais qu'il ne pourrait connaître privativement au conseil d'aucun différend entre bourgeois (1).

Procureur fiscal

Vers la fin du XVII^e siècle, dès 1678, nous voyons apparaître un nouvel officier seigneurial : le procureur fiscal. Il était nommé par l'évêque et était chargé de veiller spéciale-

(1) Inv. cit.

ment aux intérêts du seigneur dans le bailliage. Il assistait le bailli et était en quelque sorte son lieutenant. Il assistait à toutes les audiences du conseil, mais nous n'avons trouvé nulle part ses attributions bien définies.

Greffier

Le greffier, tabellion ou Stadtschreiber, était chargé de tenir le plumitif dans toutes les opérations du bailli ou du conseil, c'était plus qu'un scribe mais ce n'était pas encore le notaire, puisqu'il ne pouvait rédiger et sanctionner aucun contrat sans l'assentiment ou une sentence du conseil. Le greffier était nommé par le seigneur évêque auquel il devait ses reversales et son office était à la discrétion du seigneur. Il n'avait d'autre salaire que la franchise d'impôts, plus une certaine somme qu'il recevait de la ville et qui se montait jusqu'au XVIII^e siècle à 38 livres, 13 sous, 4 deniers pris sur la taille. On lui donnait en outre un gobelet en argent doré de 16 onces.

En 1725 le salaire qu'il recevait de la ville se montait à 80 livres, enfin il percevait encore des taxes fixées pour les actes qu'il rédigeait, lesquelles taxes étaient payables par les contractants (1).

Le greffier assistait naturellement aux audiences du conseil, il y avait voix consultative et en dressait les procès-verbaux et minutes (2).

D'après la teneur de son serment, le greffier était tenu de rester fidèle à l'évêque de Strasbourg et de le considérer comme son maître et seigneur, d'obéir strictement et fidèlement à ses représentants le grand bailli de Rouffach et le bailli de Sultz, ainsi qu'au prévôt, de garder le secret professionnel sur tout ce qui lui serait confié, d'écrire et de lire fidèlement dans les conseils, audiences de justice et autres actes de son ministère. Comme il avait la garde des sceaux il en devait rien sceller sans le consentement du prévôt et sans

(1) Comptes communaux et urbaire.

(2) Raths-protocollen et Gerichtsbücher.

avoir fait lecture au conseil. Il devait percevoir équitablement la taxe selon la coutume et pas plus, et s'il devait prononcer une sentence ou donner un conseil, il le devait faire selon sa conscience et impartialement. Enfin s'il s'apercevait qu'il se fit aucun préjudice aux droits de l'évêché, il devait le lui dénoncer immédiatement (1).

L'augmentation des affaires exigea vers la fin du XVI^e siècle que l'on adjoignit un aide, le commis ou substitut greffier. Celui-ci était tenu à l'obéissance envers les bailli, prévôt, greffier et conseil, à remplacer fidèlement le greffier dans le plumeitif et à rédiger les actes et minutes comme le greffier lui-même devait le faire, enfin à garder le secret professionnel sur toutes les affaires où il aurait part (2). Sous la domination des rois de France, il y eut encore à Soultz un notaire royal lequel était quelquefois le greffier ou son commis.

En 1778 le conseil souverain d'Alsace condamna le prince-évêque Constantin, cardinal de Rohan II, à rendre et rembourser au bailli et au greffier de Soultz dans la proportion de la perte qu'ils firent par le démembrement des deux villages Hartmanswiller et Rimbach-Zell du bailliage de Soultz, la finance que chacun d'eux en avait payée, comme aussi de leur bonifier annuellement et jusqu'à leur mort la non-jouissance à eux occasionnée par le même démembrement, le tout à dire d'experts, à charge d'imputer sur ladite non-jouissance les intérêts de la partie des finances qui sera remboursée : ce faisant condamne le comte de Waldner à porter quitte et indemniser le prince évêque des condamnations prononcées contre lui au-delà des offres retenues ès actes des 30 janvier 1762 et 23 mars 1774 (3).

(1) Livre des serments. Il existe aux archives de Soultz trois éditions de ce précieux manuscrit qui contient la formule des serments de tous les officiers et bourgeois, plus les coutumes et usages ayant force de loi. La première édition est de 1569, la deuxième de 1578 avec quelques changements et additions, la troisième moins complète est de 1687.

(2) Livre des serments.

(3) Inv. cité.

Le prévot, scultetus, schultheiss

Le prévot était nommé par l'évêque et son office était également à la discrétion du seigneur, mais on le choisissait parmi les bourgeois notables de Soultz. Il commandait la milice de la ville, l'ouverture des portes et la forteresse en général était sous ses ordres conjointement avec le bailli. Tout en tenant son mandat du seigneur évêque, il était le chef naturel de la bourgeoisie, le protecteur né des libertés et des franchises communales. Il présidait toutes les audiences du conseil et dirigeait toutes les causes, hormis celles qui étaient passibles d'amendes. Il avait le privilège de posséder un sceau personnel avec lequel on scellait tous les contrats entre particuliers. Dans l'exercice de ses fonctions le prévot portait un bâton, marque de son autorité.

Le prévot avait la franchise d'impôts et en 1578 il avait pour appointements les frais de justice et de scel et un demi-florin comme droit de succession payable par tout étranger qui venait recueillir un héritage à Soultz. La ville lui donnait annuellement un gohelet en argent doré de 16 onces. En 1725 elle lui payait 60 livres de gages.

Le prévot était tenu par son serment de prêter foi et hommage à l'évêque de Strashourg comme à son seigneur et maître, de veiller à ses intérêts, d'obéir aux ordres du grand bailli de Rouffach et du bailli de Soultz comme aux représentants du seigneur, de protéger et de servir fidèlement le conseil et la communauté de Soultz et de veiller aux intérêts de la ville en la défendant de tout préjudice. Il devait réunir et présider les conseils et tribunaux aux jours indiqués par la coutume, les consulter sur tous les objets, et en cas de partage des voix, décider impartialement selon sa conscience, garder tous les secrets, donner selon son entendement et sa conscience les conseils qu'on lui demandait, enfin, rapporter au bailli tout attentat ou crime qui lui serait dénoncé.

Dans la formule du serment de 1687, on remarque plus de subordination du prévot à l'évêché, ainsi il y est dit que dans

un jugement pris par le conseil en majorité, le prévot et le greffier seuls pouvaient former une majorité (1).

En cas de vacance de la charge de bailli, le prévot en prenait les fonctions, il s'en prévalut pour prendre le titre de gouverneur du bailliage : *statthalter der vogtey*. En 1725 la régence de Saverne rendit un décret portant qu'ayant appris que la ville de Soultz donnait le titre de Statthalter à son prévot, elle le lui défendait.

La ville répondit qu'elle était dans l'usage de l'appeler ainsi parceque depuis un très long temps les provisions des prévots leur donnaient outre la qualité de prévot, encore celle de *vogtey Statthalter* ou lieutenant bailli ; qu'en effet ces provisions portaient qu'en cas d'absence, maladie ou autre empêchement du bailli, les prévots administraient le bailliage, qu'en conséquence depuis ce temps-là les prévots avaient été appelés tantôt prévot, tantôt statthalter. Elle joignit une pareille provision donnée en 1620. La régence, sur cette réponse, réitéra sa défense au prévot de se nommer statthalter et de souffrir qu'on lui donnât ce nom (2).

Des contestations ayant eu lieu en 1746 entre le prévot et le bailli au sujet de leurs attributions respectives, une convention ratifiée par le cardinal de Rohan régla définitivement les fonctions, droits et prérogatives de chacun de ces officiers.

Le conseil, magistrat, senatus, magistratus, rath

Le conseil de Soultz se composait du prévot, du greffier et de douze membres qui prenaient le titre de conseillers, *consules, senatores, die Ræthe*; les attributions du conseil étaient de deux sortes : d'une part il exerçait l'administration des affaires communales et nommait les fonctionnaires subalternes de la ville, de l'autre il rendait la justice en matières civiles en décidant de la valabilité des contrats entre particu-

(1) Livre des serments.

(2) Inv. cit. p. 33.

liers et en prononçant dans leurs litiges ; en matière de basse justice, il exerçait la police urbaine, rurale et forestière et prononçait sur les délits encourus.

Les conseillers étaient élus par les bourgeois assemblés dans les poêles de leurs tribus, le vote avait lieu au scrutin ouvert, chacun à son tour nommait à haute voix ses candidats et les votes étaient recueillis par le chef de tribu et ses échevins formant le bureau. Le déponillement avait lieu à l'hôtel de ville en présence des officiers du bailliage et du Mundat. Le grand bailli, au nom du seigneur, vérifiait les pouvoirs des membres élus. Chacun était nommé pour trois ans et le conseil était renouvelé par tiers chaque année.

Tout conseiller était tenu par son serment de prêter foi et hommage à son seigneur évêque et d'obéir à ses représentants, de se rendre à la salle du conseil dès que la cloche de l'hôtel de ville tintait, et les jours indiqués selon la coutume, de prononcer son avis dans les décisions et les sentences impartialement et selon sa conscience, de garder les secrets, de veiller à l'ordre public, de dénoncer tout attentat aux lois et coutumes et de faire rédiger son rapport par le greffier. Et dans les fonctions particulières qu'il remplirait comme bourgmestre, receveur de la taille, collecteur des amendes, marguillier, etc, de les remplir fidèlement et d'agir toujours pour l'avantage de la charge qui lui serait confiée.

Les conseillers, dans l'exercice de leurs fonctions, portaient une robe rouge et un chapeau noir. Leur salaire était dans l'origine un gobelet d'argent de 12 onces et la franchise de corvée. En 1725 la ville leur payait à chacun 30 livres.

Les conseillers se divisaient en deux sections : six siégeaient aux audiences de justice avant la St-Jean, les six autres après.

Chaque année l'un d'eux était choisi comme bourgmestre ; il était spécialement chargé d'exécuter les décisions du conseil en matière administrative et de tenir les comptes des revenus et dépenses communales. Chaque année à la fin de son exercice, il rendait lesdits comptes et les extances étaient portées dans un registre spécial dit *Schuldbuch*. Pour ces fonctions particulières le bourgmestre touchait de la ville

13 livres, 6 sols, 4 deniers, qui furent portés à 16 livres en 1725.

Un autre conseiller avait la charge de la taille, *gewerffer* ; il répartissait cet impôt et en faisait la collecte. Il rendait annuellement ses comptes au *Schuerlag* et recevait un salaire de 10 livres. Deux autres conseillers étaient chargés de la collecte des amendes ; un autre était marguillier et chargé de l'administration des deniers de la paroisse ; un autre percevait l'octroi, *Zoller*, un autre avait la garde des forêts, *Kolmeister*, un autre veillait à l'arsenal, *Büchsenmeister*.

Les conseillers étaient appelés au son de la cloche à sept heures du matin ; on tenait une audience de justice chaque semaine, ordinairement le lundi et quelquefois extraordinairement le jeudi. Les séances du conseil avaient lieu quand besoin était. Cependant il était défendu de les tenir après midi, mais seulement avant le repas.

Aucun conseiller ne pouvait prononcer de jugement dans une cause où un de ses parents jusqu'au deuxième degré était partie.

Par ordonnance du vendredi après SS^{ts} Philippe et Jacques (4 mai) de l'an 1565, il fut ordonné par le conseil qu'aucun de ses membres ne pourrait être pris comme avocat ou caution à moins qu'il n'y ait pas de *Stattknecht* ou sergent de ville (1).

L'inventaire des titres du bailliage de Sultz enregistre différents réquisitoires du procureur fiscal de l'évêché, des années 1669, 1700 et 1707, tendant à faire réformer certains membres du magistrat de Sultz lesquels étaient parents ou alliés entre eux au degré prohibé, différentes requêtes des dits membres du magistrat qui cherchaient à se perpétuer dans leurs charges et différents décrets de la Régence qui ordonnaient leur réforme, laquelle a été chaque fois exécutée (Inv. p. 34).

(1) Livre des serments.

Réformes

En 1743, à la suite d'un long différend avec le magistrat et la bourgeoisie, une transaction fut conclue suivant laquelle le nombre des conseillers de la ville fut réduit de douze à six et leurs émoluments fixés à 50 livres par an. Cet article fut approuvé par le délégué général de l'intendance d'Alsace sous la réserve que les parties se retireraient par devant qui et ainsi qu'elles aviseraient bon être.

La transaction portait en outre que les magistrats expédieraient les affaires avec diligence et que s'ils ne pouvaient les terminer en un jour, ils en emploieraient deux, trois pour ne pas faire languir la justice; qu'on n'admettrait aucun conseiller qui n'ait le titre de bourgeois au moins depuis dix ans on, étant fils de bourgeois, n'ait supporté les charges pendant cet espace de temps; on n'admettrait aucun conseiller qui ne sache lire ni écrire, et la préférence serait donnée à celui qui serait versé dans la langue française; un des trois plus anciens serait choisi annuellement pour faire les fonctions de bourgmestre et en cette qualité avoir l'inspection des bâtiments, droits et revenus de la ville, recevoir les plaintes qui lui seraient faites des désordres qui se commettraient dans l'étendue du ban, sur les communaux, les rapporter au magistrat, être présent aux baux, marchés et contrats qui se passeraient au nom de la ville, examiner les ouvrages qu'on aurait fait et en faire son rapport au magistrat avant de solder les ouvriers. Les magistrats ne nommeraient aux emplois de la ville que des sujets capables et ne recevraient directement ni indirectement aucun argent ni cadeau pour leur suffrage. Ceux d'entre les magistrats qui seraient choisis comme inspecteurs des forêts feraient leur tournée tous les trois mois et rédigeraient un rapport au magistrat des abus qu'ils auraient constatés. Ils marqueraient gratis aux bourgeois les bois de bâtiments qui leur auraient été accordés et ne pourraient toucher d'autres droits que ceux fixés par l'ordonnance de 1733.

Les magistrats ne pourraient exercer l'emploi de receveur qui serait confié à un bourgeois (1).

En 1760 le conseil d'Etat du roi rendit un arrêt qui ordonna que dans toutes les villes dépendantes de l'évêché de Strasbourg, outre le prévot, le procureur fiscal et le greffier, le nombre des officiers serait et demeurerait réduit.... pour Soultz, à un bourgmestre et cinq conseillers de ville.

Deux autres arrêts rendus en 1761 et 1765 réglèrent le mode de suppression du surplus des officiers et le remplacement des autres (2).

Le 6 juillet 1765, le conseil souverain d'Alsace rendit un arrêt qui maintenait les sergents de ville de Soultz, dans le droit de faire exploits et significations dans les causes qui se traitaient devant le magistrat de cette ville. Mais le cardinal évêque de Strasbourg qui, par un règlement du 27 novembre 1759 avait créé des offices d'huissiers à Soultz et à Rouffach, protesta contre l'arrêt du conseil souverain. Il produisit différentes pièces; les habitants de Soultz et de Rouffach en produisirent d'autres en réponse; d'où le Conseil d'Etat, faisant droit sur l'instance, débouta l'évêque de sa demande en cassation de l'arrêt de 1765 et le condamna aux dépens par arrêt du 18 octobre 1771 (3).

En 1777, le conseil souverain sur instances entre la ville de Soultz et l'évêché, annula un règlement de la Régence de Saverne de 1718 où il était dit qu'en l'absence du prévot, celui des membres du magistrat qui le suit immédiatement présiderait et prononcerait les sentences. Le même arrêt refusa aux habitants de Soultz toute justice propre et patrimoniale et fit défense au magistrat de tenir audience sans être présidé par le bailli ou le prévot et sans se servir du procureur fiscal et du greffier. Cet arrêt fut encore confirmé en 1784 (4).

(1) Archives de Soultz.

(2) Inv. cit. p. 35-36.

(3) Archives de Soultz.

(4) Inv. cit. p. 36.

Lorsqu'en juin 1787 le roi Louis XVI, à la suite de la convocation des notables, rendit ses ordonnances sur la constitution des assemblées provinciales et des municipalités, il y eut conjointement à l'ancien magistrat une assemblée municipale composée du curé, du bailli représentant le seigneur, de dix membres élus à Soultz le 20 avril 1788, par la communauté, et dont l'un recut le titre de syndic-agent, tous notables bourgeois, enfin d'un greffier chargé de tenir le plumitif pendant les séances.

Dès la première réunion, le bailli ne se présenta point et une rivalité s'éleva entre les deux assemblées. L'ancienne magistrature suscita toutes les difficultés à la nouvelle municipalité. Celle-ci décida enfin et fit signifier au magistrat le 21 décembre 1788 qu'elle prendrait en mains toute l'administration communale et que le conseil de ville n'aurait plus à s'occuper que des affaires de police et de justice. Malgré cela le désordre le plus grand ne cessa de régner dans les attributions des deux corps jusqu'à ce que l'Assemblée nationale ait complètement modifié le régime administratif et judiciaire des communes.

L'administration de la ville fut alors, dès le 31 janvier 1790, confiée à un conseil municipal élu par la communauté et composé de huit membres, plus un maire et un procureur de la commune remplaçant le procureur fiscal mais agissant désormais pour la commune et non pour le seigneur. La municipalité était encore complétée pour les grandes décisions par dix-huit notables également élus par la communauté et formant avec la première assemblée le conseil général de la commune. Cette municipalité était assistée d'un greffier-secrétaire et le maire constitua avec deux autres membres le bureau exécutif de la commune.

Bientôt l'exercice de la justice fut enlevé aux bailli, prévôt et conseil et la basse justice confiée à un juge de paix nommé à l'élection dans la commune et auquel fut adjoint dans la suite un commissaire de police.

La rédaction et l'exécution des actes et contrats civils furent désormais attribués à un notaire qui succéda à l'ancien greffier tabellion et reçut en dépôt les minutes de son greffe.

Cet état de choses dura jusqu'au Premier Empire où le juge de paix fut nommé par le gouvernement, le notaire par le tribunal de 1^{re} instance et l'administration municipale attribuée à un maire assisté de deux adjoints et d'un conseil composé d'un nombre de membres proportionnel à celui des habitants de la commune.

Fonctionnaires & employés subalternes

Les autres fonctionnaires de la ville étaient les suivants :

Deux sergents de ville, *Weibell*, qui devaient prêter foi et hommage au seigneur évêque, obéir à ses représentants les bailli et prévot, ainsi qu'au conseil de ville ; dans l'origine ils avaient voix aux audiences de justice et alors ils devaient se prononcer impartialement ; ils devaient aussi recueillir les témoignages pour les affaires civiles et criminelles et le faire en toute conscience, ils ne devaient accepter aucun pourboire, mais partager équitablement les salaires et dénoncer aux autorités tout délit, crime etc, et veiller à ce que la garde de la ville et des portes se fasse en temps prescrit. Le sergent exécutait tous les ordres et sentences de la justice ; comme l'huissier actuel il faisait les exploits et saisies, en outre il avait en mains les clefs des prisons (1). Après la conquête française il y eut à Soultz un huissier royal. Nous avons vu que le cardinal de Rohan prétendit vers 1760 nommer un sergent seigneurial mais cette prétention fut condamnée.

En 1665 la Régence rendit un décret par lequel elle consentait à la requête des magistrats de Soultz tendant à ce que les sergents de ville portassent pour livrée un habit moitié blanc et moitié rouge comme les sergents des autres villes de l'évêché au lieu de noir et blanc qu'ils portaient ci-devant (2).

(1) Livre des serments.

(2) Inv. cit. p. 34.

En 1700 les gages des deux sergents étaient de soixante-onze livres que leur payait la ville ; en 1725, quarante livres. Ils avaient en outre des taxes à percevoir sur les parties pour lesquelles ils instrumentaient.

Gardes des portes & porte-clefs,

Thorwachter, Thorschliessler

A chaque porte de la ville il y avait un portier qui logeait dans la tour qui la surmontait. Il devait obéissance au bailli et au prévot, rester constamment à la porte, l'ouvrir et la fermer en temps prescrit, percevoir l'octroi selon les règlements, et en présence de la garde le porter au lieu prescrit. Ne pas quitter la porte sans la permission du prévot ou du bourgmestre et dénoncer tout ce qui pourrait porter préjudice au seigneur ou à la ville. Nuit et jour il devait veiller. Si un courrier apportait un message pour le seigneur ou la ville, le laisser entrer et en avertir la première patrouille qui passerait. Il ne devait pas ouvrir la porte le matin sans avoir regardé par dessus le mur, s'il y avait du danger. Il ne devait pas fermer sans avoir appelé auparavant, et s'il entendait le tocsin il devait fermer le verrou et rester fidèlement à son poste. S'il s'apercevait que quelqu'un mangeait près de la porte et buvait du vin qu'il n'avait pas cherché chez l'aubergiste il devait le dénoncer.

Il y avait aussi un porte-clefs qui devait ouvrir la porte intérieure le matin, au temps prescrit, mais pas avant que la porte extérieure n'ait été ouverte par le portier et rester à la porte jusqu'à ce que la garde soit venue à moins d'un ordre du prévot. Le soir il devait également la fermer à temps et ne l'ouvrir sous aucun prétexte pendant la nuit sans être accompagné du prévot ou de son envoyé (1).

À l'époque française les deux charges furent confondues et il n'y eut plus qu'un portier à chaque porte. — Bien que

(1) Livre des serments. — Ce luxe de précaution marque bien l'insécurité de ces temps-là.

la ville n'eût rien à ordonner relativement à l'ouverture des portes, le salaire des portiers était à sa charge.

Forestiers — Bangards

Il y avait deux gardes-forestiers (Förster) avant la Saint-Jean et deux autres après, plus 'un garde à Wuenheim. Ils devaient veiller à ce qu'il ne se fit pas de dommage dans les forêts, désigner aux ayants droit le bois de marnage et d'affouage, être présent lorsqu'on cherchait du bois de corvée, etc (1).

En 1725, il n'y avait qu'un forestier à trente livres de gages.

Il y avait deux bangards (Banwart) et quatre gardes-venanges (Wintzer). Ils devaient prêter serment à St Jacques ou à St Georges. Ils devaient scrupuleusement faire la garde de tout le ban et ne pas employer leur temps à une autre occupation, ne pas s'arrêter avec les étrangers qui ne font pas de tort. Arrêter quiconque en fera, le mener où il y aura lieu et estimer consciencieusement le dommage. Ils avaient droit à un setier de sel par voiture de cette denrée vendue à Soultz et un schilling pour chaque appel. Ils ne devaient percevoir aucune amende, mais l'inscrire et l'autorité leur donnerait la part qui leur revenait. Les bangards avaient aussi droit à une gerbe de blé que chaque propriétaire leur donnait (2).

En 1700 leurs gages étaient de cinquante-neuf livres six sous huit deniers et en 1725 de trente livres.

En 1751 et 1773 on modifia encore par des règlements l'organisation des bangards (3).

(1) Livre des serments.

(2) Ibidem.

(3) Cfr. Archives de Soultz.

Veilleurs de nuit

Quatre crieurs de nuit, *Nachtwechter* ou *Rueffenderwechter*, devaient veiller, deux avant minuit et deux après, et alterner de façon que la première veille ne soit pas faite deux fois de suite par les mêmes.

Au coup de minuit, ils devaient aller réveiller les deux autres et ne pas quitter leur maison avant qu'ils ne soient descendus sur la rue pour appeler : une heure ! L'un d'eux seulement appelait l'heure, ils ne devaient pas quitter leur garde avant que la cloche n'ait sonné. Dans la formule du serment qui les concerne, il est exactement indiqué à quelles places ils devaient crier l'heure en parcourant les rues et en passant devant les portes de la ville ils devaient essayer si elles étaient bien fermées. Ils devaient alterner entre eux deux le cri des heures, et aller l'un au devant de l'autre de façon à passer par toutes les rues chacun en une heure. Il leur était interdit d'entrer dans aucune maison, auberge, etc. avant d'avoir achevé leur garde. Ils ne devaient craindre aucunes intempéries et achever leur année de garde à moins qu'ils ne tombassent malades. Ils devaient fidèlement garder le château et la ville ainsi que les bourgeois et si l'on était en guerre, veiller entre les remparts sans réclamations. Ils devaient avertir le bailli, le prévôt ou l'un des conseillers s'ils voyaient éclater une dispute, une émeute ou s'ils entendaient des cris, soit dans les rues soit dans les auberges, et surtout veiller au feu (1).

La ville leur payait pour salaire en 1700, trente-deux livres pour deux gardes, et en 1725, vingt-huit livres à chacun.

Un garde (*Thurnwechter*) devait monter à la tour de l'église aux heures prescrites ; il devait monter seul et ne pas se faire accompagner pour porter une lumière. Il devait sonner et appeler chaque soir à neuf heures et chaque matin à quatre heures, et à toutes les heures de la nuit, voir s'il n'entendait rien. Et s'il entendait crier au meurtre ou à l'ennemi,

(1) Livre des serments.

il devait d'abord tinter la grosse cloche. S'il entendait crier au feu il devait voir où celà était et dès qu'il apercevait le feu sortir du toit, tinter d'abord la petite cloche.

Il y a encore des détails sur ses obligations dans le cas où il aurait été en même temps crieur de vin (1).

Poste

Le service de la poste publique et privée était fait en ville par un facteur (*Stadtbot*) et à l'extérieur par un courrier (*Leufferbot*). Ils devaient s'acquitter fidèlement et avec promptitude des commissions dont on les chargeait, soit orales, soit écrites, de la part des autorités comme des particuliers. Ils en percevaient le salaire selon la coutume, soit 2 schillings des autorités et des bourgeois et six kreutzer des étrangers par mille de distance. Ils avaient la franchise de taille pendant le temps qu'ils étaient au service. En 1687 ils avaient cinq kreutzer pour service public, et pour les particuliers le prix était à débattre (2).

La ville chargeait un charpentier de l'entretien des bâtiments et constructions communales (*Werckmeister*). Il devait fidèlement prendre soin des portes, ponts, tourelles, tant en dehors qu'en dedans de la ville et avertir le bourgmestre de toutes les réparations nécessaires. La ville lui payait en hiver 4 schillings, en été 5, de la St Georges à la St Gall.

Il ne devait pas quitter la ville un seul jour sans permission du bourgmestre. Il n'avait droit à aucun déchet de bois de chêne, mais il pouvait prendre du bois de sapin tout ce qui avait au-dessous de 3 pieds. S'il devait percer des tuyaux de conduite, on lui donnait 7 rappen par pièce (3).

(1) Livre des serments.

(2) Ibidem.

(3) Ibidem.

Accoucheuse

Il y avait une sage-femme assermentée (*Hebamen*) qui ne devait jamais quitter la ville, porter son assistance partout où l'on en aurait besoin, que ce soit chez un riche ou chez un pauvre, accomplir fidèlement et consciencieusement son office et en accepter le salaire selon l'usage.

Si l'on appelait la sage-femme en deux endroits en même temps, elle devait aller au plus urgent et ne pas quitter à moins qu'il y eût une femme de confiance pour la suppléer. Si quelqu'un appelait une autre sage-femme, il n'en était pas moins tenu à payer son salaire à la sage-femme assermentée (1).

Appariteur

Il y avait à l'hôtel-de-ville un appariteur ou valet de ville (*Stubenknecht*) qui devait obéissance au seigneur évêque et aux autorités ; il devait exécuter les ordres du bailli, du prévôt, bourgmestre, greffier et conseillers, il devait entretenir la propreté dans tous les appartements de l'hôtel-de-ville, lui et sa femme devaient remplir fidèlement les fonctions qui leur étaient confiées quant au débit de sel et à la perception de l'octroi ; ils devaient tenir un compte exact du sel vendu.

Si l'on tenait un repas à l'hôtel-de-ville, il devait présenter le pain au comptable et en tenir compte. Il ne devait pas servir plus de trois livres de viande bouillie sur un plat. Il ne devait pas non plus présenter plus de rôti que nécessaire. Il ne devait pas servir de grandes bouteilles de vin sans ordre particulier, et présenter au bourgmestre un double du compte qu'il avait avec l'aubergiste. Il ne devait permettre à personne de danser, célébrer les noces, banqueter, etc. à l'hôtel-de-ville à moins que ce ne soit un membre du conseil.

Il devait également veiller à ce qu'il n'arrive aucun dom-

mage au bâtiment ou à l'ameublement et avertir les autorités de ce qui pourrait arriver. Aux jours dits *Hellstagen* (carnaval) et le mercredi des cendres, quand les habitants mangeaient à l'hôtel-de-ville selon la coutume, deux députés du conseil étaient commis à l'effet d'acheter des victuailles qui devaient être apprêtées par la femme de l'appariteur. On lui donnait un pourboire. Il y a encore des règlements sur la manière de percevoir les droits au marché et sur les pesées qui étaient faites à la balance communale à l'hôtel-de-ville (1).

— Bedeau —

Un bedeau (*Kilchwart*) devait obéissance à l'évêque de Strasbourg et aux autorités de la ville, tenir équitablement le compte des dépenses avec le marguillier, veiller à la conservation de tous les ornements d'église qui lui étaient remis selon inventaire. Il devait prendre soin de l'église, la fermer selon l'ordre, et avant de la quitter visiter tous les recoins avec une lumière pour voir si personne n'y était caché, car il était responsable de tout ce qui lui était confié pendant l'exercice de ses fonctions. Il devait se conduire convenablement tant avec le clergé qu'avec les fidèles. Il devait entretenir et régler les deux horloges de l'église et de l'hôtel-de-ville moyennant un salaire de deux livres par an. Il devait également dénoncer aux autorités de la ville tout dommage qui pourrait être fait à l'église soit du fait d'un prêtre ou de toute autre personne (2).

Mesureur — Balance publique

Un mesureur de grains (*Kornmesser*) devait tous les mercredis et jours de marché ouvrir et fermer les halles au temps prescrit, percevoir régulièrement son salaire pour

(1) Livre des serments.

(2) Livre des serments.

mesurer et le droit sur le grain qu'il devait fidèlement apporter dans les troncs sans faire d'avantage à personne. Il devait également arborer et enlever le pavillon de franchise du marché aux heures prescrites et assister à la collecte de l'umgelt. Le mesureur percevait un rappen du rézeau de grain, ceux d'Isenheim et de Réguisheim en étaient affranchis. Il avait un heller des habitants et un rappen des étrangers pour *mitterlohn*, droit de courtage. Les conseillers en étaient affranchis. Il devait nettoyer les fontaines publiques tous les quinze jours (1).

En 1565 une balance publique fut installée à Soultz et confiée à un garde assermenté (*Wagmeister*) chargé de faire équitablement les pesées de grains et de farines. Il devait tenir registre de la qualité, du poids des marchandises et du nom du propriétaire pour chaque pesée. Et lorsque le meunier rapportait la farine, veiller à ce qu'il ne retienne que la qualité qui lui était assignée par la coutume et les règlements. Il devait également veiller à ce que les sacs ne soient pas fraudés en poids et dénoncer toute fraude aux autorités. Il percevait également le droit de pesage qu'il devait consciencieusement remettre au tronc (2).

Ces fonctions étaient souvent cumulées avec celles du collecteur de l'octroi, et du valet de ville ou du mesureur de grains.

Mendicité — Assistance

Un surveillant de la mendicité (Bellelvogt) ne devait pas garder les mendiants plus d'une nuit. (Les bourgeois ne pouvaient également garder les étrangers plus d'une nuit sans permission des autorités). Il devait fermer l'hôpital à l'heure prescrite afin d'empêcher les mendiants d'errer dans

(1) Ibidem.

(2) Ibidem.

les rues. Il devait maintenir l'ordre dans ledit hôpital, dénoncer tout désordre aux autorités et veiller à ce que tout feu soit éteint pendant la nuit (1).

Il y avait encore un fermier de l'hôpital (*Spitalbaùr*) assermenté qui devait entretenir et faire fructifier équitablement les biens de l'hospice.

Inspecteurs du pain & de la viande

Outre ces fonctionnaires, il y avait deux inspecteurs du pain et du sel et de la viande : *Brotschäuer*, *Salz und Yrtenmeister*, *Salzanschneider*, *Weinanschneider*, *Fleischschauer* : un receveur de la maladrerie, *Gutleutpfleger*, un receveur de l'hôpital *Spitalpfleger*, un receveur de St Georges, *Georgenpfleger*, trois avocats ou défenseurs. *Fürsprecher*, un collecteur des impôts, *Schatzunguffheber*, un commissaire-priseur, *Statthkeüßler*, des employés assermentés pour le commerce du vin, *Weinträger*, *Weinländer*, *Abläser*, *Schwencker*, *Spanner*, un porcher, *Schweinhirt* qui avait la jouissance d'une petite maison communale dans le faubourg, un vacher, *Küehirt* (2).

Le vacher qui gardait les taureaux était exempt de taille sur 5 journaux $\frac{2}{3}$ de pré et sur 2 pièces de terre. L'autre vacher de même.

Les sergents, bangards, forestiers, gardes de nuit et sage-femme jouissaient pour leur service de 5 schatz de terres et $\frac{1}{2}$ journal de prés francs de taille. (Le fossé près la Langbrück).

(1) Livre des serments.

(2) Ibidem.

Les trois gardes des portes jouissaient outre leur logement de 2 schatz $1/2$ de terre et 1 manwerck $1/2$ de fossés de la ville, le tout franc de taille.

Les pâtres jouissaient pour leur service de 3 schatz $1/2$ de terre et de $3/4$ de schatz de vigne (1).

(A suivre)

Aug. GASSER.

(3) Archives de Soultz.

A TRAVERS LE PASSÉ

SOUVENIRS D'ALSACE

PORTRAITS. PAYSAGES

(Suite (1))

XLV

Dans l'azur. — Un intrépide voyageur. — Aux sommets de l'idéal. — Le Cap Nord et le soleil de minuit. — Au mont Sinaï. — L'isthme de Suez. — Carrière politique de Grad. — Au Reichstag. — Pèlerinage à Lourdes.

Voici la profession de foi qui peint l'homme tout entier :

« Tous ceux qui ont aimé, qui ont désiré la vérité, qui ont rêvé une félicité suprême, qui ont brûlé du désir de pénétrer dans les mystères de ce monde, qui se sont laissé ravir aux

(1) Voy. pp. 332-365 du trimestre Juillet-Août-Septembre, pp. 436-465 du trimestre Octobre-Novembre-Décembre 1895 ; pp. 24-50 du trimestre Janvier-Février-Mars, pp. 156-207 du trimestre Avril-Mai-Juin, pp. 319-377 du trimestre Juillet-Août-Septembre, pp. 529-559 du trimestre Octobre-Novembre-Décembre 1896 ; pp. 104-128 du trimestre Janvier-Février-Mars, pp. 143-184 du trimestre Avril-Mai-Juin, pp. 319-334 du trimestre Juillet-Août-Septembre, pp. 469-489 du trimestre Octobre-Novembre-Décembre 1897.

étincelles de beauté qu'ils trouvaient dans les ombres d'ici-bas, tous ceux-là ont-ils songé sérieusement à ce que c'est que d'être admis à posséder réellement, sans partage, la vérité et le beau ? S'ils se sont attachés avec une foi sincère, vivante, à la certitude de l'avenir qui nous est promis et nous attend, ils ont vu cet avenir comme une réalité toute proche de nous. Ils savent ce que peut être l'éclaircissement de toutes les ignorances, la perception claire de tant de choses qu'ils avaient soif de comprendre, la possession d'une beauté infiniment au-dessus des images qui les faisaient languir de désir, la pleine jouissance d'un amour auprès duquel les rêves les plus doux sont seulement de pâles et froides impressions.

... Une pareille certitude doit nous détacher de la vie qui nous en sépare, et doit nous donner aussi, par la solidité d'une telle espérance, le courage de tout supporter.

« A ceux qui nous demandent des preuves et la raison de notre confiance en l'immortalité, nous répondrons qu'il ne s'agit pas ici de démonstration mathématique et que les sentiments de notre cœur sont des arguments aussi légitimes, tout aussi solides que les raisonnements de notre intelligence ».

On voit que Grad, ce possédé d'amour infini et d'idéal, savait draper sa pensée sous le charme d'une phraséologie brillante et que ses envolées dans un au-delà que personne ne connaît, dont personne n'est revenu, témoignent au moins de sa soif sérieuse de connaître. On dirait que dans ses rêves de jeune homme flottait, comme une apparition mystérieuse, la rayonnante image d'une Béatrix terrestre à laquelle son cœur captivé rendait un culte idéal. Elle planait au-dessus de lui dans des régions inaccessibles et ignorait, paraît-il, le culte intérieur dont elle était l'objet. Grad, mort jeune, a emporté son secret : il s'était condamné à embaumer sa passion au fin fond de son être ; mais il est permis de le croire, cette passion idéalisée devint le levier qui lui fraya le chemin de la célébrité. Rien, dès lors, ne l'arrêta dans cette course au clocher vers tous les points culminants où allait se poser l'oiseau bleu, fuyant sans cesse vers d'autres régions inexplorées, inaccessibles de son rêve. Il me

rappelle ce chasseur légendaire de Marseille qui, s'étant mis à la poursuite d'un *châstre*, oiseau légendaire comme lui, arriva d'étapes en étapes jusqu'à Rome et brûla sa poudre sans parvenir à lui mettre un grain de plomb dans l'aile. C'est, hélas ! le sort de tous les idéalistes emportés par l'hippogriphe de leurs rêves passionnés, passant à côté de l'humanité vivante et prosaïque.

Sans doute l'idéal, cette émanation divine, ce consolateur des âmes meurtries, a sa raison d'être et doit occuper une large place chez le penseur dont l'existence est assurée et qui trouve en lui l'oubli de ses petites misères et un encouragement à élever son âme ; mais au banquet de la vie de tout le monde, de l'humble travailleur et du déshérité, il n'est qu'un rare et délicat hors-d'œuvre.

. .

« Il me faut partir pour les hauteurs » s'écriait Grad, et il reprenait sa marche vers le double idéal de sa vie, l'amour de Dieu et l'amour de la terre natale.

Vers la fin de sa courte existence il écrivait dans son Journal intime : « La gloire ! illusion souveraine, dernière vanité, je m'en dégagerai aussi ».

Quel est l'homme et surtout le savant qui n'a pas sacrifié quelque peu à la vanité ?

On ne saurait en vouloir à Grad d'avoir eu une excellente opinion de lui-même. Dans les *Lettres d'un bourgeois*, il fit de sa personne un portrait flatté, terminé par cette aimable boutade : « Grand Dieu ! Comme les savants sont ennuyeux, même doublés d'un député ».

Autre petite vanité moins pardonnable. Comme bien d'autres, il était simple *correspondant* de l'Institut de France, ce qui n'implique point la qualité de *membre* de l'Institut, comme semblait le faire croire la mention faisant suite à sa signature.

Voici, condensée en quelques lignes, son amère conviction d'avoir embrassé trop de choses à la fois : « Si j'ai une ambition, c'est de faire rendre à mon existence, sous la règle

du devoir, son maximum d'effet utile. Seulement pour atteindre ce maximum, ma vie actuelle est trop dissipée. Je me suis engagé dans trop de choses ; je suis pressé de trop d'affaires pour les mener toutes de front, abandonné à mes seules forces.

« J'ai travaillé beaucoup et je reste pauvre ».

Dans notre siècle d'argent, rester pauvre quand on possède une somme de savoir bien supérieur à celui de certains alchimistes de la finance, n'est-ce pas faire preuve d'un détachement vraiment chrétien ? C'est là le grand honneur de sa vie.

. . .

Alors, dans des voyages lointains, Charles Grad chercha à satisfaire sa soif de l'inconnu. Comment fit-il pour subvenir aux dépenses incessantes de ces courses lointaines incessamment renouvelées ? On a beau être sobre comme un trappeur, la locomotion est toujours coûteuse. On dit qu'il avait un vieil oncle curé qui lui ouvrait sa bourse. Et puis M. A. Herzog à qui il rendait de grands services, se montra probablement généreux en lui fournissant le viatique indispensable. C'est ainsi qu'il put visiter toute la France, l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Hollande, l'Égypte, la Palestine, l'Angleterre, la Suède et la Norvège, explorer tous les pays miniers, descendre dans ces enfers de travail où grouillent les populations noires qui ne connaissent pas le soleil et qui, à coups de marteau, gagnent les millions que se partagent les rois du jour, gavés de toutes les jouissances..... les vampires de la haute finance. Son insatiable curiosité le poussa jusqu'au Cap Nord, au pays des Lapons et des rennes, aux régions désolées où le soleil ne se couche pas pendant six mois, jetant ses lueurs blafardes sur les dentelures des montagnes fantastiques.

.
.
.

Au mois de Juillet 1883, Grad est sur les côtes de la Laponie, aux îles Loffoten dont les montagnes aux découpures étranges semblent appartenir au monde des rêves quand le soleil de minuit les illumine de sa lumière spectrale. Il a vu aussi de très près le périlleux tourbillon du Mælstrom et a manqué d'y être entraîné par la danse vertigineuse des flots. On visite aujourd'hui le Cap Nord aussi facilement qu'on fait une excursion à Jersey ou au Mont-Saint-Michel, grâce au service de paquebots mis à la disposition des touristes, avec tout le confortable nécessaire.

Voici les impressions du touriste Grad, en face de l'Océan glacial :

« Le Cap Nord se dresse superbe, pareil à un gigantesque bastion avancé, à l'extrémité de l'Europe, en face de l'Océan glacial. Un coup d'aile semble suffire pour atteindre le sommet. Manquant d'ailes, j'ai tâché d'y monter à pied comme le premier bourgeois venu. Point de chemins, d'ailleurs, ni de sentier tracé. On s'élève du fond d'une gorge par dessus les éboulis. Des deux côtés de la gorge ou plutôt de la cheminée, où vous vous hissez en vous aidant des mains, les escarpements rocheux de grès métamorphiques s'élèvent en murailles verticales.

Cette gorge sert de lit à un ruisseau. Le ruisseau naît d'un champ de névé sur les éboulis. Ses bords sont gazonnés, verts, rians, émaillés de fleurs en plein épanouissement. Qui le croirait ? Presque toute la flore du Hohnock vosgien se retrouve ici, avec la même fraîcheur vigoureuse, la même vivacité de couleurs que dans nos hauts pâturages. Trouver les fleurs des Vosges, jusqu'au tendre myosotis, la fleur du souvenir, *Vergissmeinnicht*, sur les rives immédiates de l'Océan glacial, quelle grande surprise ?

.

« Lorsque je vis le soleil de minuit pour la première fois, pendant une éclaircie, à travers l'ouverture d'un bras de mer

et entre deux rangées de monts élevés il était tout à fait splendide et dans son plein éclat.

Le ciel, absolument pur dans cette direction, avait un coloris d'un rouge sang sur lequel les sommets du littoral se détachaient en relief. Cette lumière rouge se tamisait avec ses tons pourpres, à travers le feuillage d'un bois de bouleaux nains qui revêtait les parois du chenal rocheux où nous passions, se reflétant sur les arêtes nues des montagnes plus hautes et sur des flots de la mer. Chaque lame de la mer reflétait l'image de l'astre radieux qui descendit lentement et se releva de nouveau sans disparaître au-dessous de l'horizon. Quand le soleil de minuit reste masqué par les montagnes, l'atmosphère vaporeuse étale au ciel, du côté opposé, toutes les couleurs du prisme avec des reflets rouges, jaunes, orangés, verts, bleus, indigos, violets fondus les uns dans les autres en tons adoucis, moelleux. Ce n'est plus la lumière vive du jour, ce n'est pas non plus la nuit, mais quelque chose d'indécis, un crépuscule lumineux ».

Sa curiosité le poussa aussi à traverser les déserts brûlants pour gravir la montagne Sainte du Sinaï aux sommets étranges, glacés de neige, où tonna la foudre de Jéhovah, dans un paysage biblique qui bouleverse l'imagination, où sont les grottes bondées de trésors qu'habitent depuis de longs siècles les moines syriaques conservant des parchemins mystérieux qui remontent à la plus haute antiquité.

Pierre Loti, lui aussi, a visité récemment ces parages sans vie où le silence éternel n'est interrompu que par le cri rauque du vautour, où le paysage sinistre rappelle ceux de l'Enfer de Dante.

Sous toutes ces latitudes, dans ces mondes si différents du nôtre, foulés par le pied infatigable de notre pèlerin, c'était une mine inépuisable d'observations, d'études de toutes espèces qui firent l'objet de brochures et d'articles de Revues, en somme œuvres d'un dilettante qui n'apprent rien de neuf à l'humanité, quelque chose comme les relations de voyages de Xavier Marmier, ayant avec celles-ci la parenté littéraire. Ces études lui valurent toutefois, le titre de correspondant de l'Institut qu'il sut utiliser dans ses ouvrages

subséquents en faisant suivre sa signature de ces mots : « de l'Institut de France ».

Rien de ce qui touche aux grands problèmes scientifiques et industriels des temps modernes n'est resté étranger à notre jeune savant. Bien avant M. Ferdinand de Lesseps il avait cherché à étudier la question si controversée du percement de l'isthme de Panama ; il avait étudié les travaux publiés par les ouvriers de la première heure et, dans un article très documenté, inséré dans la *Revue d'Alsace* en 1863, il a fait un résumé comparatif des données fournies par les ingénieurs Garella et Courtlines envoyés à Panama par le Gouvernement Français, par Alexandre de Humboldt, par le colonel Lloyd, que le président Bolivar avait chargé en 1825 d'étudier la question du canal interocéanique, par l'explorateur allemand Moritz Wagner, par Kennish et par Félix Belly. Il a condensé dans vingt pages tout le côté technique, hypsométrique, orographique de la grande question du percement.

Voici la fin de cette intéressante étude :

« Le climat de l'isthme et sa chaleur excessive, les miasmes pestilentiels des côtes et les forêts vierges à l'intérieur sont des obstacles que tout voyageur ne parvient pas à surmonter. Cependant malgré ces difficultés énormes, malgré des obstacles qui peuvent paraître insurmontables, on ne saurait trop apprécier l'importance de cette contrée pour l'avenir de la civilisation. Sans doute on ne trouve pas dans l'Amérique Centrale cette vallée admirable disposée d'une manière si providentielle dans l'étroite langue de terre de Suez, mais quel essor l'industrie et le commerce ne prendraient-ils pas, si notre époque devait résoudre le grand problème de la double canalisation de l'isthme de Suez et de celui de Panama ».

Le grand problème de Suez a été résolu par M. de Lesseps, en dépit de l'opposition anglaise qui exploite aujourd'hui son œuvre et couve le projet de l'absorber complètement.

Quant au Panama, le colossal effort de l'ingénieur français pour vaincre les résistances de la nature et les influences néfastes de certains hommes, a sombré dans le cataclysme dont nous avons vu récemment le triste spectacle. Que sont devenus les centaines de millions sortis des bas de laine français ? Ils sont entrés dans la poche de financiers aussi véreux que cosmopolites. A la place de ce mot trop complaisant les bons entendeurs sauront en mettre un autre plus typique.

. . .

Après les tristes événements de 1870, Grad fut porté par les circonstances à assumer un rôle politique qui semblait étranger à sa mission de savant mais devant lequel son patriotisme ne recula pas.

Glissons rapidement sur cette période de sa vie qui fut pour lui un calvaire où, malgré sa perspicacité, il sembla ne pas s'être assez rendu compte des responsabilités et suivit notamment à Neuf-Brisach, une ligne de conduite qui ne fut pas approuvée par ceux-là même qui lui étaient le plus dévoués.

Ses occupations au Reichstag de Berlin et au Landesausschuss ne l'empêchèrent pas, toutefois, de faire continuellement des voyages à Paris où il soignait sa réputation de savant en écrivant dans la *Nouvelle Revue* des articles économiques très étudiés.

Le pèlerinage de Lourdes, devenu une attraction souveraine pour le monde des âmes crédules, avait séduit Charles Grad comme une grande panacée.

Voici ce qu'il en dit :

« 15 août 1875 à Lourdes. Jamais de ma vie je n'ai eu des heures meilleures qu'hier soir. Je me promenais au bord du Gave, près de la Grotte des apparitions de Massabielle. Le soleil était à son déclin, éclairant de ses derniers rayons un site magnifique... Oui, j'étais venu ici pour me recueillir et demander à ma bonne Mère du ciel son inspiration ou ses grâces. J'ai prié avec effusion.... Aujourd'hui je prie

encore. Je suis revenu à la grotte le soir, suppliant Marie de me rendre la santé ou de m'éclairer malgré ma foi chancelante et les distractions qui me tourmentent ».

Involontairement, devant cette foi naïve du charbonnier et du breton, je songe à l'écureuil cause innocente d'un ébranlement du cerveau.

Atteint depuis longtemps d'une maladie de cœur, il ne sut pas ménager sa santé et continuait à prodiguer son activité fiévreuse dans des pérégrinations de tous genres et dans des études absorbantes. Voulant laisser à l'Alsace un monument durable de son filial attachement il fit paraître dans le *Tour du Monde*, une longue suite d'articles sur l'Alsace ancienne et contemporaine, accompagnés de charmantes illustrations dessinées par le peintre alsacien Frédéric Lix, un des maîtres de l'illustration moderne. Ce fut même aux dessins de cet artiste que la publication dut son principal attrait.

Compositeur hors ligne, Lix a semé dans tous les ouvrages à gravures des milliers de planches, vrais trésors d'art et d'érudition. Dire que ce grand travailleur est mort le 24 février 1897 sans avoir reçu la décoration de la Légion d'honneur due depuis longtemps à son mérite exceptionnel, n'est-ce point rappeler que le mérite modeste a de la peine à se faire jour quand il n'est pas soutenu par des influences souveraines ? Cet homme de haute valeur a sombré dans l'indifférence égoïste de ses contemporains.

La première partie de ce travail de longue haleine, mais hâtivement composé de pièces et de morceaux empruntés de droite et de gauche, est consacrée à la Haute-Alsace. Une large place y est faite au musée de Colmar et aux œuvres des anciennes écoles rhénanes qu'il renferme, puis à la biographie et aux œuvres de J.J. Henner avec la reproduction, gravée par Thiriart, de son portrait peint par lui-même pour la galerie des Offices de Florence. Tous ces articles ont été réunis en un fort beau volume qui devait être suivi de celui de la Basse-Alsace pour lequel Grad avait déjà réuni de nombreux matériaux, mais que son état de santé de jour en jour plus chancelant ne lui permit point d'entreprendre.

Lui qui admirait les beaux spectacles de la nature, manquait absolument du sens artistique, ce sixième sens qui

qui est le privilège d'une élite. Mais on ne peut pas tout avoir.

Dans son écriture saccadée on chercherait en vain une parenté lointaine avec la calligraphie. Mon Dieu ! que de pattes de mouches sont sorties par millions de ce cerveau encyclopédique, véritable arithmoinètre, où les chiffres arabes, mêlés aux signes algébriques, arabes aussi, dansaient leur sarabande échevelée !

NLVI

Conférences à l'exposition de 1889. — Mort prématurée du savant. — Son monument à Turckheim. — Séjour champêtre du Logelbach. — La famille Herzog. — Le peintre miniaturiste Hertrich. — Chapelle construite par M. Ant. Herzog.

Tout en rendant hommage à l'infatigable travailleur, à la sagacité de ses recherches et à son talent de mise en scène, on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette œuvre porte l'empreinte d'un travail trop hâtif. Toujours préoccupé de produire à jet continu les ouvrages les plus divers, l'auteur ne songait peut-être pas assez à la devise *Chi va piano va sano*. Malgré son triste état de santé il était très assidu aux séances du Reichstag et continuait à collectionner partout des documents statistiques qu'il utilisait pour ses publications.

Ma dernière rencontre avec Grad eut lieu à Paris chez un ami commun, au mois de juillet 1889, pendant l'exposition universelle. Il était venu, en sa qualité de membre de plusieurs sociétés savantes faire des conférences dans le local affecté sur l'Esplanade des Invalides, à ce genre d'exercices oratoires. En dépit de son état de santé déplorable, il ne voulut point manquer cette grande occasion de se produire devant le public international qui suivait ces conférences persuadé qu'il était, que le monde perdrait à ne point l'entendre. Il se surmena dans ce métier échauffant devant lequel reculaient de plus vaillants que lui ; et quand il s'était bien mis

en nage sans prendre la précaution de changer, lui, atteint d'une maladie cardiaque, il allait absorber des boissons glacées. Ses amis le considéraient comme perdu ; car cette tension sans cesse ni trêve de toutes ses facultés vitales, était un véritable suicide.

Sonder les arcanes du cœur humain n'est pas chose facile ; mais dans la vie il n'y a pas d'effet sans cause. Sera-t-on suspecté de fantaisie romanesque en émettant discrètement l'opinion que toute cette activité surchauffée, toute cette production hâtive, en serre et chaude, tout ce mépris d'une mort qui le guettait depuis longtemps, avaient peut-être pour moteur une passion voilée pour une âme sœur qui hantait ses rêves et à laquelle son affection, contrariée sur cette terre, donnait rendez-vous dans les sphères éthérées ? Il mourut en 1890, dans sa maison natale à Turckheim, à peine âgé de quarante huit ans, donnant à sa famille et à ses amis l'édifiant spectacle du chrétien stoïque acceptant avec résignation le sacrifice suprême. Heureux ceux qui meurent jeunes ! Ils sont aimés des dieux.

. . .

J'ai cherché à esquisser les grandes lignes de cette physiologie curieuse à bien des titres en consultant mes souvenirs et mes propres impressions.

Pour tracer le portrait à la plume de cette étrange personnalité, si déconcertante pour l'observateur impartial, je pourrais faire des emprunts à l'excellent panégyrique qu'a dédié à sa mémoire son ancien condisciple au collège libre, M. l'abbé Cetty, aujourd'hui curé à Mulhouse. Mais ce volume biographique de plus de trois cents pages (c'est beaucoup), écrit par un styliste à la plume élégante, part d'un point de vue tout à fait différent du mien et où l'on sent l'empreinte d'une éducation commune dominée par un courant exclusivement religieux. J'ai préféré me tenir à mon appréciation indépendante et étudier en toute liberté, avec la curiosité d'un amateur épris de belles choses, l'homme intime, le savant, le penseur et aussi... le rêveur. Cela

me suffit, d'autant mieux que je ne trace ici qu'une simple esquisse sans toucher au côté politique de la vie de Grad, qui a été le tourment de ses dernières années. le sentier épineux où il a laissé des lambeaux de sa chair. J'ai pu me tromper, puisque le milieu où vivait et s'agitait cette belle intelligence, n'a pas encore acquis le recul nécessaire pour permettre de l'embrasser d'un coup d'œil d'ensemble.

Dès aujourd'hui, pourtant, ne peut-on pas se demander ce qui reste de tant d'activité dépensée, de tant de papier noirci, de tant de brochures publiées, de tant d'articles semés aux quatre vents de l'horizon ? Il en reste, sans doute, le souvenir d'un homme de grande valeur intellectuelle, d'un chercheur inquiet de tous les inconnus de la nature, d'un doux rêveur, mais qui, en se fourvoyant dans la politique autonomiste, a dépensé en vains efforts une activité qu'il eût, peut-être, pu employer plus utilement.

Mais sa bonne volonté, ses persévérants efforts, son dévouement indiscutable au cher pays natal, ont reçu avant le jugement définitif de la postérité, leur récompense anticipée. A peine avait-il rendu l'âme qu'un comité se forma à Turckheim et à Colmar dans le but de lui ériger une statue ou au moins un buste dans sa ville natale. La statue que j'ai vue ébauchée dans l'atelier du sculpteur, a cependant paru un peu excessive et l'on est revenu à l'idée plus modeste d'un buste. Espérons que la postérité, mieux éclairée que nous, ratifiera le jugement des contemporains car il s'agit d'un homme qui est une exception brillante, qui a résumé en lui tout un cycle de connaissances, dévoué comme pas un à son cher pays, et possédant la vertu antique des preux.

Le monument fut mis au concours en 1892 et une commission spéciale, choisit le projet présenté par deux jeunes artistes d'origine alsacienne, M. Enderlin (1), sculpteur et M. Umbdenstock, architecte, de Colmar, tous deux élèves de

(1) M. Enderlin, artiste de talent, appartient à une famille originaire de Dirlinsdorf, canton de Ferrette. Son grand-père était maire et conseiller général.

l'École des Beaux-arts de Paris. Ce monument, dont j'avais vu l'ébauche dans l'atelier de l'artiste, se compose d'un piédestal très simple sur lequel s'appuie une figure allégorique bien mouvementée représentant la muse de l'histoire et surmonté du buste en bronze de Grad, qui est fort ressemblant. Il a été exposé en 1896, au salon des Champs-Élysées et l'inauguration a eu lieu dans le courant du mois d'août de la même année.

. . .

Cette figure énigmatique de Ch. Grad avait emprunté un cachet particulier au milieu où elle a vécu et où elle a reçu son empreinte indélébile. La famille Herzog, du Logelbach, qui compte parmi les premières de la grande industrie alsacienne, était un de ces foyers sympathiques attirant dans son orbite toute la société bien pensante de Colmar.

Madame Antoine Herzog, mieux connue sous le nom de Madame Ernestine, était le génie bienfaisant de la maison, animant tout autour d'elle. Dans cet intérieur bourgeois et patriarcal vivifié par une belle jeunesse, elle trônait respectée et adulée comme une reine, faisant rayonner autour d'elle ses œuvres de bienfaisante assistance.

. . .

Cette petite galerie de rapides croquis demande à être complétée par celui d'un type curieux. Dans ce milieu où dominait la sévère figure de M. Antoine Herzog, que Grad appelait *Magnus*, on voyait s'agiter un personnage curieux, espèce de pince-sans-rire, qui jouait le rôle d'amuseur dans la famille et avait su s'y rendre aussi indispensable qu'un chambellan dans un palais. C'était M. Michel Hertrich, peintre miniaturiste, poète à ses heures, peintre et poète d'un certain talent. Il était l'organisateur, le boute-en-train de toutes les fêtes, le chantre attitré, l'aimable familier de la maison. Sans lui pas de partie de plaisir complète. Ce loustic

peignait très agréablement la miniature, art charmant détrôné par la photographie qui a détrôné tant de choses, et avait remporté une médaille au salon de peinture de Paris. Son portrait du chanoine Maimbourg, curé de Colmar, autre personnalité originale de l'époque, figure au musée de cette ville avec une collection de peintures à l'huile très consciencieuses représentant des vues de Colmar et des environs. J'aime à retrouver son nom sous ma plume pour rappeler son talent d'artiste et même de poète, à ceux de ses contemporains qui auraient pu l'oublier.

Dans cet intérieur patriarcal, l'élément féminin, rempli de distinction et de grâces attractives, dominait facilement son entourage un peu effacé. Madame Ernestine, devenue le bon génie de la maison, partageait avec sa sœur et ses jeunes filles, le privilège de répandre une atmosphère de sociabilité et de gaieté communicative dans cet intérieur parfois sévère qui avait besoin d'un certain stimulant. Attirés dans la sphère d'influence de cette aimable colonie, des artistes, des savants, des hommes de lettres, des ingénieurs, des magistrats, des ecclésiastiques surtout, prenaient volontiers le chemin du Logelbach où la famille Herzog avait su multiplier sous toutes les formes, les charmes de son séjour champêtre.

Le Letzenberg, petit contrefort des Vosges, enclavé dans son vaste domaine, surmonté d'un châtelet où l'on accédait par un énorme escalier ; le charmant vallon du Florival traversé par le cours d'eau de la Fecht, des jardins splendides, un parc aux doux ombrages, des concerts et des dîners fins, il n'en fallut pas davantage pour attirer dans ce domaine du bon Dieu une société choisie. Ce n'était là, toutefois, que l'aimable côté des choses temporelles. Pour répondre aux besoins spirituels, qui occupaient une place prépondérante dans la maison, M. Ant. Herzog avait fait construire vis-à-vis de ses établissements, une chapelle gothique dont la silhouette gracieuse se détache sur le fond violet de la montagne. Ce monument, inspiré sans doute par la piété de sa femme et dont les plans ont été dressés par un architecte belge, d'après ceux de la Sainte-Chapelle de Paris, a dû lui coûter fort cher et fait grand honneur à sa mémoire.

Quand il fut terminé en 1862, j'en fis un dessin d'après nature qui fut reproduit par le *Monde illustré*.

Mais n'oublions pas que je ne parle ici que par ouï-dire. La seule occasion où j'ai eu l'honneur de voir de près M. et Madame Herzog, est celle dont il est question dans les lignes suivantes.

. . .

Peu après la guerre, M. Herzog acquit à Paris, rue Murillo, un magnifique hôtel dont l'une des façades donne sur le parc Monceau. On préludait alors à la création du grand quartier aristocratique de la Plaine Monceau, devenu depuis une grande ville peuplée d'hôtels princiers, de squares et de statues. M. Herzog acheta dans ce quartier d'avenir un lot de terrains qu'il revendit à la Société immobilière qui venait de se former et qui a remué là, tout un monde d'ouvriers et de matériaux. C'est lui qui fit donner à l'une des nouvelles rues le nom de rue du Logelbach, en souvenir du faubourg de Colmar où sont ses établissements industriels.

Dans le courant de l'automne 1874, je fus abordé au Parc Monceau par M. Herzog que j'eus quelque peine à reconnaître tant il avait blanchi. Il me conduisit dans son hôtel situé en bordure de la promenade et où il comptait venir, en famille, passer l'hiver. Dans son cabinet de travail il me montra le portrait en pied et en robe rouge de M. Fauconneau-Dufresne, premier président de la cour de Besançon et père de son gendre.

Connaissant le talent d'Henner comme portraitiste, il avait conçu le projet de faire faire par lui le portrait de sa femme, grandeur naturelle. Quelque temps après, M. et Madame Herzog, sachant que j'étais lié avec Henner, vinrent me trouver et me prièrent d'être l'intermédiaire entre l'artiste et eux pour régler les conditions d'exécution de cette œuvre. Avant d'entreprendre le tableau en grand, l'artiste fit, à titre d'étude préalable, un portrait en buste d'une merveilleuse ressemblance qui lui servit de point de départ pour l'exécution du

grand portrait. Cette tête d'étude fit partie de l'envoi d'Henner à l'exposition universelle de 1878.

Peu de temps après la célébration de la cinquantaine du mariage de M. et de Madame Antoine Herzog, la mort est entrée dans cette maison hospitalière où, pendant une longue série d'années, tant d'amis avaient trouvé bon accueil.

XLVII

Le colosse de New-York. — Dix-sept ans de labeur. — Mode de construction. — Le Monde de la féerie. — Triomphe de l'artiste. — Christophe Colomb. — Jean Rœsselmann. — Le Lion de Belfort. — Monument de Bâle. — Médaille d'honneur.

Comme nous l'avons vu plus haut, M. Bartholdi rêvait depuis longtemps de signaler sa carrière artistique par une de ces œuvres grandioses qui immortalisent leur auteur.

Consacrer le souvenir de l'indépendance américaine à laquelle la France avec Rochambeau et Lafayette, avait pris une si grande part, était devenu pour lui le plus cher objet de ses rêves, à mesure qu'approchait le centenaire de cet événement historique. La France, se disait-il, dont la révolution de 1789 avait affranchi l'esprit humain, ne pouvait manquer de partager l'idée d'offrir aux États-Unis un monument rappelant ce grand souvenir. De là, naquit l'idée d'une statue colossale de la Liberté éclairant le monde, qu'il proposa de placer comme un phare dans la rade de New-York, sur l'ilot de Bedloë.

Après la guerre, au mois de septembre 1871, il partit pour l'Amérique avec l'idée bien arrêtée d'y provoquer une manifestation française en créant un monument franco-américain à frais communs entre les deux peuples. Il avait à cet égard, pleins pouvoirs de MM. Oscar de Lafayette, Ed. Laboulaye et Henri Martin, qui, plus tard, firent partie du comité organisateur. Il s'agissait d'un monument colossal, d'une œuvre exceptionnelle destinée à frapper l'esprit public. L'immigration allemande aux États-Unis, avait pris des proportions

considérables et se remuait beaucoup pour assurer davantage son expansion sur le nouveau continent. En plantant son œuvre patriotique sur le sol libre de l'Amérique et en prouvant ainsi l'indéracinable vitalité de son pays, Bartholdi cherchait à enrayer le mouvement contraire.

L'artiste m'a conté par le menu tous les déboires, toutes les luttes homériques, toutes les démarches sans trêve, toutes les angoissantes péripéties, qui durant dix-sept ans, furent son partage dans cette poursuite à outrance de la grande œuvre intercontinentale. En pouvait-il être autrement quand on songe à l'immensité de l'effort et de la dépense, à l'incertitude des ressources qui toutes étaient à créer, à toutes les petites vilenies que certains détracteurs se plaisaient à accumuler pour décourager l'auteur de ce nouveau travail d'Hercule ? Il est sorti triomphant et indemne de l'épreuve. C'est là ce que nous devons retenir en songeant au renom que cette œuvre virile entre toutes a fait jaillir sur lui-même et sur son pays natal.

. . .

Le comité franco-américain s'était constitué en 1875 et avait pris en main la création des voies et moyens d'exécution.

Voici la composition de ce comité :

SECTION FRANÇAISE

Président, C^{te} Ferdinand de Lesseps ;

Vice-Présidents : Dietz-Monnin, Comte Sérurier, Bozérián, A. Bartholdi, J. de Castro, secrétaire général.

E. de Lafayette, P. de Rémuzat, Waddington, C. de Witt, Simonin, Jean Macé, Th. Robin, Caubert, de Lagorsse-Goupil, N.

SECTION AMÉRICAINE

Président William M. Ewarts.

Rich. Butler, secrétaire général.

James W. Pinchot, trésorier.

Jos. W. Dunel, Chairman.

Edwin, D. Morgan, John Jay, Will. Cullen-Bryant, Parke Godwin, Mumford Moore, Samuel D.

Appleton, G. Glænzer, Alfassa, Beurdeley, Grimault, Millaut, J. Cazot, Arbel.

Babcock, Will H. Wickham. John Taylor, Johnston, Henri F. Spaulding, Théod. Roswell, Frédéric Coudert, Clark Bell, W. H. Appleton. Théod. Weston, John F. Denny, Anson Ph. Stokes, Samuel P. Avery, Seaver Page, Worthington, Witteredge.

Ingénieur Gén. Stones.

Architecte, R. Hunt.

De l'appel adressé au public par le Comité nous devons retenir les lignes suivantes :

« L'Amérique va célébrer prochainement le centième anniversaire de son indépendance. Cette date marque une époque dans l'histoire de l'humanité ; au Nouveau monde elle rappelle son œuvre, la fondation de la grande république ; à la France une des pages qui font le plus d'honneur à son histoire.

« Il s'agit d'élever, en souvenir du glorieux anniversaire un monument exceptionnel. Au milieu de la rade de New-York, en face de Long Island où fut versé le premier sang pour l'indépendance, se dresserait une statue colossale se dessinant sur l'espace, encadrée à l'horizon par les grandes cités de New-York, New-Jersey et Brooklyn. Au seuil de ce vaste continent plein d'une vie nouvelle, où arrivent tous les navires de l'univers, elle surgira du sein des flots ; elle représentera la *Liberté éclairant le monde*.

« Ce monument sera exécuté en commun par les deux peuples, associés dans cette œuvre fraternelle, comme ils le furent jadis pour fonder l'Indépendance. »

Le Congrès du sénat et de la chambre des représentants des États-Unis, réuni le 22 février 1877, ratifia l'œuvre du Comité et mit à sa disposition l'îlot de Bédloë comme emplacement futur du monument. Cet îlot était un fort commandant la rade et son mur d'enceinte, entourant la base du piédestal, est resté debout.

Une fois lancée dans le monde parisien, l'idée fit rapidement son chemin, et les moyens d'exécution ne tardèrent pas à se créer. Une souscription nationale fut ouverte à la quelle l'État prit part dans une large mesure. Une loterie d'objets d'art fut organisée, dont le tirage eut lieu en juin 1880. La plupart des artistes de Paris y apportèrent leur offrande. Enfin les procédés les plus ingénieux furent mis en œuvre pour réaliser les ressources nécessaires.

La statue devait avoir quarante-six mètres de hauteur, non compris le piédestal. Avec de pareilles proportions il ne fallait pas songer à la fondre, ni en un seul jet, ni en plusieurs. Sans parler de l'énormité de la dépense, il fallait considérer l'impossibilité absolue d'établir un moule dans des dimensions aussi considérables. L'esprit inventif de l'artiste s'arrêta alors à l'idée de modeler la statue en plaques de cuivre de deux centimètres d'épaisseur martelées sur un patron en bois ayant la forme de la statue grandeur naturelle et solidement rivées entre elles, de manière à emprunter complètement la forme du modèle et à prendre l'aspect d'une statue de bronze.

Un escalier tournant a été ménagé dans le corps de la statue, depuis la base jusqu'au sommet de la petite galerie circulaire qui entoure le flambeau. La statue est absolument vide : elle tient par douze boulons en fer de 15 centimètres de diamètre sur 15 centimètres de long scellés dans le piédestal.

. . .

On commença par exécuter la tête et une partie du buste qui furent exposés au Champ-de-mars, lors de l'exposition universelle de 1878 où elles provoquèrent l'étonnement et l'admiration des visiteurs. En même temps M. Bartholdi exposa l'une des mains du colosse pour permettre aux visiteurs de juger des proportions extraordinaires de son œuvre. Il suffira, pour les faire apprécier, de dire que l'oreille seule a un pourtour de 1 mètre 60 centimètres.

Avec la carte d'entrée permanente que l'artiste avait en la gracieuseté de m'offrir, j'ai pu suivre graduellement jusqu'en 1885, l'exécution des différentes parties de la statue qui se trouva mise sur pied dans le courant de cette année. C'est alors que l'auteur put dire sans fausse modestie : « *E regi monumentum aere perennius* ».

Quel labeur énorme, quelle attention de tout instant a exigés la mise au point de cette œuvre titanique ! Tout ce que l'énergie de ce pygmée qui s'appelle l'homme a pu déployer pour vaincre la matière rebelle a été employé dans la préparation longue et pénible de ce projet, comme dans son exécution tout aussi longue et aussi incidentée.

Et cependant M. Bartholdi était loin d'être au bout de ses peines. Il fallut s'occuper du démontage, du transport des énormes morceaux au Havre, de leur embarquement sur un vaisseau de l'État et du remontage de la statue dans la rade de New-York.

Les américains avaient pris à leur charge les frais de construction du piédestal sous la direction du général Stones. Il fut établi en granit avec un escalier intérieur donnant accès jusqu'au sommet de la statue d'où partent les rayons électriques du phare.

. . .

Le modèle de la statue a passé par deux opérations de grandissement. M. Bartholdi exécuta d'abord une figure d'étude mesurant 2^m 11 de hauteur, du talon au sommet de la tête. Le second modèle qui mesurait 8^m 50 fut divisé par sections reproduites mathématiquement. La forme générale fut ébauchée en charpentes de bois recouvertes de lattes et de plâtre, mise au point et amenée à sa forme définitive par les ouvriers marteleurs qui imprimaient les feuilles de cuivre par pression et battage au maillet.

La puissante armature en charpente de fer qui sert de point d'appui à toute l'enveloppe de la statue, a été étudiée et exécutée par M. Eiffel l'auteur de la fameuse tour de 300 mètres.

Enfin MM. Gaget, Gauthier et Cie (25 rue de Chazelles) qui ont organisé avec M. Bartholdi ce travail de cyclopes, ont, eux aussi, bien mérité du comité franco-américain. En approchant de leurs ateliers retentissants où une soixantaine de pygmées s'acharmaient à dompter un géant, on croyait entrer dans le monde de la féerie, dans le pays des Lilliputiens essayant d'enchaîner Gulliver.

M. l'ingénieur Talanzier a publié, en 1883, dans le *Génie civil*, une étude approfondie de ce procédé de travail au repoussé qui avait déjà été employé pour la statue de Saint Charles Borromée sur le Lac Majeur. Il est curieux de rapprocher les dimensions des diverses statues colossales depuis les temps anciens jusqu'à nos jours :

Statue de la Liberté	Colonne Vendôme	Colosse de Rhodes	Arminius en Westphalie
—	—	—	—
46 ^m 08 ^{cm}	44 ^m	41 ^m 60 ^{cm}	28 ^m 30 ^{cm}
Saint Charles Borromée	Vierge du Puy	Bavaria	—
—	—	—	—
23 ^m	16 ^m	15 ^m 70 ^{cm}	

Splendides furent les fêtes de l'inauguration du monument. L'écho m'en est revenu par les lettres de mon ami Hubert Diss qui habitait alors New-York et me tenait au courant de l'enthousiasme des Yankees. M. Bartholdi entraînait vivant dans la gloire. On donna son nom à une rue, à une place, à des docks, à des établissements divers. Des marchands plaçaient leurs magasins sous le vocable de l'homme célèbre du jour. Ainsi Diss, qui faisait le commerce de tableaux, intitula son salon : *Bartholdi's arts room*, (Salon artistique Bartholdi).

Ceux qui, le 26 octobre 1886, ont assisté à cette solennité, ont dû conserver l'impression vivace de l'hommage rendu aux inspireurs d'une œuvre qui scella de nouveau l'ancienne amitié de la France et des États-Unis. La mise en scène, merveilleuse à tous égards, était faite pour émouvoir les plus indifférents. Toute la rade remplie de vaisseaux et de

milliers d'embarcations aux pavillons éclatants, les musiques civiles et militaires jetant leurs notes entraînantes dans cette manifestation populaire que dominaient le grondement du canon, les hurrahs, les acclamations, les trépignements de joie sous un soleil splendide, le bruit sourd et solennel des grandes foules galvanisées par une grande idée, tel était l'inoubliable spectacle, inoubliable surtout pour notre artiste alsacien, qui au pied de son œuvre colossale, contemplait profondément ému, ce prestigieux tableau des Mille et une nuits.

. . .

La colonie américaine de Paris se cotisa pour faire ériger le modèle original de la statue sur la place des États-Unis. Au moment où ce modèle allait être détruit, M. Morton, ministre des États-Unis, et quelques amis, MM. Mackay, Bennett et autres ont fait les frais de la fonte de ce modèle que M. Bartholdi leur avait donné. Un autre exemplaire de la statue fut érigé à l'extrémité de l'île des Cygnes près du pont de Grenelle. Pour que rien ne manquât aux hommages décernés au sculpteur Colmarien, qui était déjà officier de la Légion d'honneur il fut nommé commandeur de cet ordre. Pouvait-il rêver mieux lors de ses modestes débuts, quand je le vis en 1857, dans son petit atelier de Colmar, pétrir avec enthousiasme cette terre glaise d'où devait sortir une œuvre immortelle ?

Il a continué, depuis, la série de ses succès par la création d'autres œuvres importantes, comme par exemple, la statue de Christophe Colomb qui vient d'être fondue en argent massif par un orfèvre de New-York, la fontaine de Jean Rossemann, prévôt de Colmar, cet ami de Rodolphe de Habsbourg que l'artiste a représenté en costume de chevalier du Moyen âge, sous les traits modernes et chevaleresques d'un maire de Colmar très connu ; le remarquable groupe en marbre qu'il vient d'exécuter en souvenir de l'assistance donnée par la Suisse aux assiégés de Strasbourg en 1870, groupe érigé sur la place de la gare à Bâle et qui a valu à

son auteur la médaille d'honneur du salon de sculpture en 1895.

Une de ses œuvres les plus populaires et les plus attachantes dans sa note patriotique, c'est le *Lion de Belfort*, enlevant sa fière et colossale silhouette sur le rocher que domine le château-fort, et rappelant l'invincible résistance de ses défenseurs. La réduction en bronze de ce monument national, qui figure sur la place Denfert-Rochereau à Paris, donne une idée frappante de cette œuvre aussi puissante par sa conception que par la noble simplicité de ses lignes sculpturales.

N'oublions pas le beau monument élevé par les Alsaciens-Lorrains à Gambetta aux Jardies où le grand patriote termina sa trop courte carrière, et la dernière œuvre colmarienne de M. Bartholdi, la statue assise de Gustave-Adolphe Ilirn, le savant mathématicien et astronome ; enfin le groupe *Lafayette et Washington*, donné à la ville de Paris par un citoyen de la libre Amérique, M. Joseph Pulitzer, directeur-propriétaire du journal le *World*. Ce monument, inauguré le 1^{er} décembre 1895 dans le square des États-Unis, repose sur un piédestal en grès des Vosges de 3 mètres de hauteur.

N'oublions pas non plus qu'au cours de sa carrière d'artiste déjà longue, M. Bartholdi a réalisé d'autres œuvres durables, telle que la statue de Vercingétorix (au musée de Clermont-Ferrand), celle de Champollion au collège de France, celle de Vauban à Avallon, celle de Gribeauval, grand maître de l'artillerie, aux Invalides et le fronton du Musée de Rouen.

Au salon des Champs-Élysées de 1897 nous avons vu la plus récente œuvre de M. Bartholdi, le modèle en plâtre d'une nouvelle fontaine monumentale destinée à la ville de Colmar déjà très largement dotée des œuvres de notre sculpteur. Pour en apprécier la valeur décorative, qui paraît très originale, il faudra la voir dans son cadre, à côté du vieil édifice du *Kaufhaus* où s'épanouit l'architecture du XVI^e siècle, qui est celle adoptée par l'artiste. Élevé en souvenir d'un vieux chevalier alsacien bardé de fer, Lazare de Schwendi, à qui on attribue l'introduction du raisin de Tokay dans le vignoble alsacien des environs de Colmar, il représente le vieux seigneur de Hohlandsperg, armé de pied en cap et brandissant

fièrement son raisin. Pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec la chronique locale, ce mouvement exigera une légende explicative. Ayant demeuré au milieu du vignoble de Kientzheim, où se trouve son tombeau, le vieux chevalier devait s'intéresser beaucoup au perfectionnement du cépage de ce charmant coin de pays. Les amateurs de la liqueur dorée de Riquewihr s'associeront de grand cœur à cet hommage très posthume rendu au vieil amateur cuirassé.

(A suivre)

Charles GOUTZWILLER.

THÉOPHILE CONRAD PFEFFEL

ESSAI BIOGRAPHIQUE

DEUXIÈME PARTIE

I. L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

1. Débuts (fin) (1)

Les *Récréations théâtrales* que Pfeffel rédigea périodiquement de 1763 à 1774 sont des traductions libres de pièces n'ayant jamais été traduites en allemand, surtout de drames français. Il s'y écarte souvent à tel point de l'original que son œuvre peut être qualifiée d'indépendante et de personnelle. C'est bien ainsi que le public l'accueillit et la comprit. Car ces *récréations* furent universellement appréciées dans les cercles particuliers auxquels elles s'adressaient. Il n'en fut pas de même d'une autre publication périodique tentée par Pfeffel en 1764, pour familiariser les lecteurs alsaciens avec les meilleurs productions de la littérature allemande contemporaine qui, s'acheminant à grands pas vers sa période classique, devenait d'année en année plus intéressante. Nous voulons parler de la *Bibliothèque universelle du beau et du*

(1) Voir 1896, p. 479 à 498.

bien, qui, bien qu'elle s'apprêtât à donner aussi, dans d'excellentes traductions, les chefs d'œuvres des littératures française, anglaise et italienne, ne put fournir, faute d'abonnés, qu'un volume paru chez Decker (Bale et Colmar).

En revanche, la *Société de lecture* que Pfeffel fonda à la même époque et dans le même dessein, subsista avec honneur jusqu'à la révolution, après laquelle la *Société d'émulation du Haut-Rhin* prit sa place.

En 1766, nouveau volume de périodes diverses: *Neue Beyträge zur deutschen Makulatur* (Francfort chez Garbe). Des 50 pièces environ qu'il renferme, la moitié seulement (nous trouvons la même proportion dans les *Essais* de 1761) fut admise dans l'édition définitive de Cotta en 1802. L'avant-propos (*dédicace à l'oubli*) et la table des matières gardent le ton humoristique adopté dès le titre. Exemples empruntés à la table des matières:

Galathée. Une églogue comme Virgile aurait dû faire les siennes.

La puce. Les rimes sont de moi, le reste est dans *Esopé à la cour* etc.

Si cet esprit n'est pas toujours du meilleur goût, partout du moins règne cette agréable bonne humeur qui n'abandonna jamais complètement le poète, même dans ses jours les plus sombres (puisqu'il osa même plaisanter Robespierre proclamant l'existence de l'Être Suprême) et qui l'aïda à porter en patience des peines physiques et morales qui auraient aigri tout caractère moins trempé ou moins heureusement formé. D'ailleurs à côté de la note plaisante cultivée jusqu'alors, il commençait à s'exercer dans un genre plus grave, la poésie religieuse, dont sa meilleure œuvre, le cantique dit de Jéhovah, retentit encore dans les temples d'Alsace. Ses débuts dans ce genre sont marqués par l'éloge en six strophes chantée au service funèbre qui fut solennellement célébré à Colmar le 12 juillet 1768 à l'occasion de la mort de la reine Marie Leczinska.

En 1769, l'éditeur strasbourgeois Bauer publiait les *Dramatische Kinderspiele*, petits drames que Pfeffel n'avait d'abord écrits que pour ses enfants et ceux de ses amis, et que Berquin jugea digne de figurer dans ses *Lectures*. Presqu'en même temps, Treuttel éditait en deux volumes son *Magasin*

historique pour l'esprit et le cœur, recueil de 300 anecdotes tirées des meilleurs écrivains français et reproduites dans le texte original aussi bien que dans la traduction de Pfeffel. Ce recueil fut adopté d'abord par l'École Militaire de Paris, puis par d'autres collèges et compta un grand nombre d'éditions. Il n'est pas étonnant que Pfeffel ait réussi dans l'œuvre si difficile de traducteur. Il s'y était exercé de bonne heure. Déjà comme étudiant, il avait traduit à Halle les *Pensées sur les destinées de l'homme* du pasteur Spalding ; et à l'époque de la vie qui nous occupe en ce moment, il traduisait, de la géographie de Büsching paru à partir de 1754, d'abord le tome relatif à la France, puis trois autres en y joignant des additions et des rectifications. Il osait même aborder, sans les terminer, bien entendu, les 20 volumes de *l'Histoire ecclésiastique*, de l'abbé Fleury, que Didier a réédités en 1840 et que Voltaire estimait le meilleur livre de ce genre qu'on ait jamais écrit. Enfin Pfeffel secondait le comte Maurice de Brühl, colonel de Royal-Alsace, dans ses études sur les principes de la tactique.

Tous ces travaux si divers, si merveilleux de la part d'un aveugle ne passèrent pas inaperçus. Bientôt honneurs et distinctions affluèrent. En 1763, le landgrave de Hesse-Darmstadt, qui résidait souvent à Bouxwiller, le nomma son conseiller aulique, et en 1767 la Société latine de Carlsruhe l'élut membre honoraire. Aussi son nom était connu et estimé, lorsqu'il conçut l'idée, extraordinaire dans sa situation, de créer une école. Avant de le suivre dans son activité pédagogique, jetons un coup d'œil d'ensemble sur son œuvre poétique et prosaïque.

2 Les Essais poétiques

En 1783, la ville de Bienne venait de lui décerner le droit de bourgeoisie ainsi qu'à toute sa famille, et le grand conseil de le nommer membre d'honneur, ce qui le rendait citoyen suisse, lorsqu'une nouvelle indiscretion l'obligea à publier ses fables, qui circulaient depuis longtemps entre les mains de ses amis en manuscrit, mais qu'il n'avait pas encore jugé nécessaire de faire imprimer.

Thurneysen de Bâle se chargea de les éditer et Pfeffel les dédia à la Société Helvétique, dont il était membre depuis sept ans, et dont, en 1785, il allait ouvrir, en qualité de président, la session annuelle par un discours *Über die europ. Kriegsverfassung vor Erfindung des Feurgewehrs und über die Veränderungen, welche diese Erfindung in unserm Welttheil überhaupt u. in Helvetien insbesondre hervorbrachte*.

En 1789, il était alors membre d'honneur de l'Académie des Arts et Sciences de Berlin, une nouvelle édition de ses fables parut s'imposer. A la demande commune de tous ses amis, il y joignit cette fois ses autres productions poétiques, anciennes et nouvelles, et le tout parut encore à Bâle, chez son élève Guillaume Haas, dont ce fut la première publication, en trois volumes comme en 1761 et sous le même titre d'*Essais poétiques*.

Le premier volume embrasse les années 1758-83. Tout ce qui a déjà été imprimé y est remanié, nous dirons plus loin dans quelle mesure. Ici, voyons surtout les dédicaces qui éclairent les relations du poète aux différentes époques de sa carrière. Voici d'abord la première des sept fables de 1765, qui est dédiée au pasteur Grynæus, probablement un beau-frère de Georges-Jacques Decker, imprimeur de la cour de Berlin. Des trois pièces datant de 1773, l'une est adressée à Götter (Voir *Jahrbuch des Vog. Clubs*, 1895, p. 28). Parmi les six de 1775, citons *Theone*, à Serena, qui est le nom bucolique de M^{lle} Steinheil, fille d'un conseiller de la régence des Deux-Ponts à Ribeauvillé et, depuis le 14 mai 1776, épouse du théologien de Göttingue Godefroy Less, qui reçoit la dédicace de la fable intitulée *La torche* (1876).

1776. *Le cheval et le poulain*, à Lucé.

1777. *Le hanneton*, à Sarasin (*Jahrbuch des Vog. Clubs*,

1778. *La trouvaille*, à Lersé, le fidèle collaborateur de Pfeffel à l'École Militaire.

L'enfant et son père, au jeune comte de Custine, élève de Pfeffel pendant que son père commandait un régiment à Colmar et à Brisach, et caché par lui dans sa propre chambre pendant la Terreur.

L'amitié, à Zoé (M^{me} Sarasin).

1781. *Baharam*, à Bodmer, qui répond en envoyant deux de ses écrits (Voir *Epistel an die Nachwelt*, p. 44). avec une lettre que Stœber a vue encore, mais qui a disparu depuis. Pfeffel remercie à son tour par une missive du 22 octobre 1781, qui est à la Bibliothèque de Zurich. Bodmer mourut deux ans après, âgé de 85 ans.

Les pèlerins, à Lavater. (Au même, en 1787 : *Les béquilles*.)

1782. *L'ours et le lion*, au prince héréditaire d'Isenbourg-Birstein, dont le père régnait à Büdingen, au N.E. de Franckfort, sur une principauté que la Révolution médiatisa et qui fait partie maintenant de Hesse-Darmstadt.

Le nouveau mentor, à Sander (*Rev. d'Als.* 1896, p. 483).

La description de Jupiter, à Schlosser, qui était depuis 1773 beau-frère de Goethe et bailli du comté de Hochberg, avec résidence à Emmeindingen. François Lersé, ami d'études de Goethe, fit faire à Schlosser la connaissance de Pfeffel au printemps de 1776, dès qu'il fut installé à Colmar comme inspecteur de l'École Militaire. Cornélie Goethe, la première femme de Schlosser, mourut en 1777 et fut remplacée un an après par Jeanne Fahlmer.

1783. *Le vieux corbeau*, à son frère, qui avait passé l'été de 1781 dans sa nouvelle propriété de Fortschwihr, où le pasteur de Vogelsheim, André Muller, le maria le 24 septembre à Marie Stœrtz, fille d'un officier au service de Deux-Ponts.

Cupidon transformé, à Minna Wild, Madame Lucé depuis 1775, et grand'mère du botaniste Kirschleger et du sculpteur Bartholdi.

La Dryade, à Hoffmann de Landau, collaborateur et beau-frère du poète.

Le Dogue, à Sophie de la Roche.

2^e volume (1754-88)

Son contenu est semblable à celui du premier : pièces nouvelles ou remaniées, imitation ou adaptation de fables étrangères, anecdotes ou traits historiques. Exemples :

1776. *Emma et Eginhard*, à Betty, une inconnue ; car il ne saurait être question de Betti de Clermont, qui épousa le philosophe Fritz Jabobi en 1764 et ne fit la connaissance personnelle de Pfeffel que le 28 mai 1780. Elle n'était d'ailleurs plus d'âge, en 1776, à se voir adresser ces vers, par lesquels la poésie débute :

« Geh, Betty, schliess'die Halle zu,
Und gib die Harfe mir ;
Von einem Fräulein, schön wie du,
Sing'ich ein Liedchen dir », etc.

1784. *Théonice*, à Lina Pfeffel, depuis Mme Berger.
Ibrahim, à Charles Pfeffel, depuis banquier à Francfort.
Les deux chiens, à Auguste Pfeffel, volontaire de 1792, mort dans les bras paternels, des suites de la campagne (*Rev. d'Als.*, 1895, p. 82).
Therese Paradis, à elle-même (*Jahrbuch des Vog. Cl.* 1897, p. 137).
1785. *L'aéronaute*, au conseiller badois Wild, ex-professeur de l'École Militaire, laquelle ce dernier venait de quitter pour occuper un poste officiel à Mullheim, où son oncle Emmanuel Groos avait été bailli (il l'était alors à Winterberg et Martinstein dans le comté de Sponheim). Les frères Montgolfier venaient de faire, à Annonay et à Versailles (5 juin et 20 septembre 1783) leurs essais, imités bientôt par François Blanchard qui alla en ballon de Douvres à Calais (1785) et allait faire sa vingt-sixième ascension à la citadelle de Strasbourg le 25 août 1787. Un élève de Pfeffel, Richard Bach, de Soultz près Guebwiller, depuis homme de loi à Colmar (*Epistel an die*

Nachwelt p. 64-5), fit aussi (1784), à Schweighausen près Thann, une tentative d'aérostation, à laquelle Wild a dû prendre part, d'après l'allusion que nous trouvons au début de la poésie :

« Freund, dessen Hand am stolzen Fuss
Des traubenreichen Vogesus
Ein Segel durch die Wolken führte;
Da man mit skoptischem Geschrey
Am Harz noch immes de monstriert.
Dass diese Fahrt unmöglich sey... », etc.

L'Étoile, au baron Joseph de Béroldingen, que Pfeffel remplaça le 1^{er} janvier 1785 comme président de la Société helvétique. Né en 1738, chanoine à Hildesheim, président de la Chambre des Comptes de Spire, membre de plusieurs sociétés savantes de Suisse, ami de Merck et grand dilettante d'art, il eut deux frères, dont l'un, chambellan de l'Électeur de Trèves, puis maître des cérémonies à la cour de Stuttgart, obtint le titre de comte en 1800, tandis que l'autre est le chanoine de Murbach qui devint Français en 1768.

La famille était de Thurgovie, où naquit en 1673 Sébastien Pérégrin de Béroldingen qui, sous le nom de Célestin, fut en 1704, coadjuteur et en 1720 prince-abbé de Murbach, (Gatrio, *Die Abtei Murbach* II, 548) et semble avoir été l'oncle des trois frères.

1786. *Les ciseaux d'Atropos*, à Jean-Georges Jacobi, professeur de littérature à l'Université de Fribourg depuis 1784 (*Zeitsch. f. Gesch. das Oberrh.*, 1896, p. 36).

Le renard, le chien de chasse et le lynx, à ses élèves, auxquels il dédia, la même année, vingt quatre de ses fables les plus connues, publiées en recueil (*La pipe turque, La mère des Gracques, Les deux chiens, L'image de la mort, Le salaire de la vertu*, etc.)

1787. *La chapelle de Sempach*, au bourgmestre Glutz à Soleure.

L'éléphant, au banneret Wildermett à Bienne. Deux Alexandre W., père et fils, commandèrent successivement la milice à Bienne. Le fils fut élève de Pfeffel (1777-80),

puis étudiant à Göttingue, et eut un cousin qui, après avoir aussi été à Colmar (1779-82), entra dans l'armée prussienne. Avec le fils de ce dernier (décédé en 1888), la famille W. s'est éteinte à Bienne.

1788. *Gessner*, à la mémoire du poète idyllique de Zurich, mort le 2 mars 1787 comme conseiller et libraire. Dans une fiction qui nous paraît froide, Pfeffel l'égale à Théocrite et compare à Esope le fabuliste contemporain Lichtwer (1719-83), presque oublié aujourd'hui. C'est ainsi que nos descendants riront de nos jugements.

3^e volume

Paru en 1790, il comprend quatre parties, dont la première s'ouvre par une *Épître à Schlosser* (1787), que les contemporains apprécèrent fort, mais qui ne peut plus guère se lire aujourd'hui: les allusions mythologiques qui y abondent et une recherche trop visible de traits d'esprit fatiguent vite le lecteur que ne rebuterait pas l'absence fréquente de bon goût. Par contre,

Le Matin, à Doris (1763) est d'une lecture moins fastidieuse, quoique les mêmes défauts y reparaissent, voilés toutefois par un certain entrain juvénile et par l'intensité et la véracité du sentiment qui perce par endroits au milieu du badinage. Puis vient une causerie à *Sarasin* (1777), réminiscence de la seconde entrevue de Schinznach, ici encore le sentiment paraît vrai, mais s'exprime en termes ou trop prosaïques ou trop pathétiques.

Le morceau suivant, *Amitié et amour* (1789) trouve des accents passionnés et quelques expressions énergiques qu'il est permis d'appeler heureuses. Il suffirait de retoucher certaines tournures vieilles ou déplacées pour captiver encore notre intérêt, puisque le sujet est éternellement actuel et, bien exprimé, éveillera toujours un écho assuré dans les âmes sensibles.

C'est une anecdote de l'an 1480, emprunté à la Vie de Louis II de la Trémonille (Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'Histoire de France, (XIV, 421).

Avouons toutefois que le poète ne s'adresse pas à des lecteurs trop prudes, les preuves abondent. En voici une, que nous donne le quatrain intitulé *Les pères* (1789).

« Zween Jungen balgten sich wie zween erboste Kater.
Der Bastard Gœrgel drosch auf Junker Fritzchen zu.
Geh, Lümmel, brüllet Fritz, du hast ja Keinen Vater.
Oho, rief Gorgel, mehr als du. »

L'élection d'un roi (1786) est une fable réussie:

« . . . Das Reich der Affen ist wie Polen.

Ein Wahlreich . . . »

ainsi que les deux dernières poésies de la 1^{re} partie ;

Galathée (1775) et *L'Arcare puni* (1779). La bonne humeur qui y règne est d'excellent aloi et s'exprime sans pécher contre le goût.

La 2^{me} partie commence par une *Épître à Phébé pour son 14^{me} anniversaire* (1778). Phébé est la fille aînée du poète : nous la retrouverons sous le nom de M^{me} Berger. *Le Sapin*, à Doris est de la même année. *Un petit bouquet à Zoé pour son anniversaire* (8 Janvier), est de 1786. Déjà 10 ans avant, il avait dédié une poésie à M^{me} Sarasin qu'alors il appelait encore *Séraphine*.

L'Épître à Gœckingk (1785. Voir *Jahrbuch des Vog. Clubs* 1895, p. 32) inaugure la 3^{me} partie et est suivie de quelques vers adressés au prince héréditaire de Hesse-Darmstadt (1772). Ils renferment un habile éloge de la landgrave, sa mère, dont la générosité venait de permettre à Pfeffel de se charger de l'éducation des enfants du comédien Schröder (*Annales de l'Est*, 1895, p. 542).

Le rubis (1788) finit par cette sentence digne d'être méditée :

« Was Staub ist für gemeine Seelen
Wird für den Weisen zu Juwelen ».

Il est adressé au baron de Salis-Seewis, le poète connu, qui, comme officier de la garde suisse à Versailles, avait visité Pfeffel au printemps de 1784 et lui avait envoyé, un an après, une poésie, à laquelle son collègue colmarien répondit sans doute par le *Rubis*. Disons à ce sujet que le poète Salis ne fut pas élève de Pfeffel. Ce sont deux autres

barons de ce nom, venant des Grisons, qui quittèrent l'École militaire en 1785.

Signalons encore, comme digne d'être lu, le début du *Nain jaune* (1789).

La dernière partie donne d'abord l'*Épître au comte Maurice de Brühl à Dresde* (1789) qui célèbre en termes touchants l'aurore si vite obscurcie de la Révolution. Les belles espérances qu'elles exprime étaient déjà ébranlées au bout d'un an, comme le prouve la fin de la pièce suivante : *Les trois Etats*, au conseiller Petersen à Darmstadt, et cet autre, *Le philosophe et son tailleur*, à Metzger conseiller aulique de Hesse-Darmstadt (comme Pfeffel), dans laquelle la nouvelle constitution est comparée à un habit trop large donné à un enfant et qui sera usé au moment où il sera juste.

Aurore et Tithon (1765) nous ramène en pleine passion juvénile.

Le Grenadier (1789) qui mentait et se battait également bien nous amuse encore.

Le chant d'un esclave nègre (1778) est une allusion à la conduite honteuse de quelques princes allemands qui vendaient leurs propres sujets au gouvernement anglais pour combattre les américains révoltés, ce qui n'empêcha pas la capitulation de Saratoga (octobre 1777). *La vengeance*, la dernière en date des pièces du recueil, raconte un épisode touchant la Révolution en Quercy.

Voilà un aperçu des *Essais poétiques* éditées en 1789-1790, par Guil Haas qui s'appretait à en préparer une deuxième édition, lorsqu'il mourut prématurément en 1800. Son vieux père ne voulant plus aborder une aussi grosse entreprise, en c'éda l'exécution à Cotta, qui publia non seulement les poésies en dix petit volumes, de 1802 à 1810, mais aussi de 1810 à 1812 les œuvres en prose en neuf volumes complétés en 1820 par un dixième. Ce dernier renferme d'abord la biographie du poète par Rieder, puis un registre alphabétique des pièces, tant en vers qu'en prose, qui figurent dans les dix-neuf volumes. Enfin, pour ne pas parler de l'édition Reclam en quatre volumes, disons que Heitz en fit une autre en cinq

volumes (1) en 1834. C'est cette dernière, dont la table des matières nous donne les poésies par ordre chronologique, qui va nous permettre, avant de passer aux œuvres prosaïques, de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre du fabuliste colmarien.

3. Le fabuliste

L'avant-propos, qui est le même que chez Cotta, énumère les modèles français imités par l'auteur. Outre Florian, ce sont d'abord, La Motte, Desbillons, Aubert, Imbert, Dorat, Vitalis et Nivernois, puis Cazotte, Du Belloy, Pavillon, le Cardinal de Bernis, d'Ardène, Fénelon, Mme Deshoulières, St-Gelais, La Fontaine, Combault, Boileau.

C'est, on le voit, un mélange bizarre de noms bien connus et d'autres presque oubliés. Arrêtons-nous un moment auprès de quelques uns de ces derniers.

Après la dissolution de sa Société, le Jésuite berrichon Desbillons (1711-1789) se retira dans la ville de Mannheim, à laquelle il légua sa riche bibliothèque et où son souvenir n'est pas éteint. Il y publia ses quinze livres de fables en latin, *Fabulae Aesopicae* (1768); deux autres livres se trouvent dans ses *Miscellanea posthuma* (1792).

L'abbé Aubert de Paris (1773-1814), se fit connaître dès 1756 par un recueil de fables qui eut un grand succès et dont Voltaire dit que c'était du sublime écrit avec naïveté. Plus tard (1774), il en publia une édition (deux volumes) fort augmentée.

Le Nîmois Barthélemy Imbert (1747-90) écrivit des *Fables nouvelles* (1773) et un *Choir de fabliaux* en vers (1788).

Le fils de chapelier Ant Houdard de Lamotte (Paris 1672-1731), aveugle à 40 ans et perclus, est moins connu par ses fables et opéras que par sa querelle avec Mme Dacier, sur les Anciens et le Modernes.

(1) Dont chacun en plusieurs livres, comme les fables de La Fontaine.

Étienne Pavillon, le neveu de l'évêque d'Alet, fut avocat-général à Metz. Ses *Poésies*, dans le genre de Voiture, furent imprimées à La Haye en 1715 et 1720. Celle de Bernis (1715-94) le furent à Paris (1797 et 1825).

Les œuvres de Mellin de St-Galais furent réunies à Lyon (1574) et à Paris (1719); celle de Cazotte (1720-92) le furent à Paris par Bastien (4 volumes, 1816). Enfin celles de Dorat (1734-80), l'ami de Fanny de Bauharnais, forment vingt volumes in-8°, dont un choix en trois volumes in-12 a été fait par Sautereau de Marsy, qui publia l'*Almanach des Muses* (1765-93) et les *Annales poétiques* (1778-88). Henri Richer (1685-1648), avocat au parlement de Rouen, écrivit ses douze livres de *Fables* de 1729 à 1744.

Imitant ces modèles français, Pfeffel devait nécessairement adopter et pratiquer leurs théories sur la fable, telles que La Fontaine les réalisa et l'abbé Battenx les formula dans ses *Principes de littérature* (1774). Marmontel dans les articles qu'il fournit à l'Encyclopédie vers 1750 et qui dans la collection de ses Œuvres, réunies par lui-même en dix-sept volumes (1786) portent le titre d'*Éléments de littérature* (réédités en trois volumes par Firmin Didot en 1846), dit de la fable que son artifice consiste à déguiser la sagesse sous un air de naïveté. « C'est, ajoute-t-il, le secret de La Fontaine que La Motte n'a point connu..... le poète doit jouer le rôle d'un homme simple et crédule car il s'agit de ménager la répugnance que chacun sent à être corrigé par son égal...

Telle est donc l'espèce d'illusion qui rend la fable si séduisante : on croit entendre un homme assez simple pour répéter sérieusement les contes puérils qu'on lui a faits ; et c'est dans cet air de bonne foi que consiste la naïveté du récit et du style....

Il faut encore que la crédulité du conteur soit amusante, et c'est encore un des points où La Motte s'est trompé : on voit que dans ses fables il vise à être plaisant et rien n'est si contraire au génie de ce poème » etc.

Si Marmontel a raison sur ce dernier point, les fables de Pfeffel ont un tort grave, que nous avons déjà signalé en passant. Comme celles de La Motte, elles visent à être plaisantes

et n'ont rien de la candeur, artificielle sans doute, de celles de La Fontaine. Comme La Motte aussi, Pfeffel laisse trop voir l'importance qu'il attache à la moralité, que La Fontaine « semble quelquefois chercher après avoir composé sa fable, soit qu'il affecte cette incertitude pour cacher jusqu'au bout le dessein qu'il avait d'instruire, soit qu'en effet il se soit livré d'abord à l'attrait d'un tableau favorable à peindre » (Marmontel, Ed. de 1845, II, 159). La première alternative semblera la plus vraisemblable à qui connaît la feinte naïveté du *Bonhomme*. Lui aussi ne voit dans la fable que le but didactique et ne se distingue à ce point de vue de ses collègues qu'en ce qu'il sait mieux le voiler qu'eux.

Mais, nous demanderons-nous à ce propos, la fable a-t-elle réellement pour fin unique de nous instruire en nous amusant, et ne peut-on pas lui appliquer, comme à toute autre poésie digne de ce nom, les vers de Goethe ?

« Ich singe wie der Vogel singt,
Der in den Zweigen wohnt,
Das Lied, das aus der Kehle dringt,
Ist Lohn der reichlich lohnet ».

Lessing, qui combat si vivement la théorie française de la fable, en affirme aussi, en exagère même encore, dès le début de son argumentation (*Abhandlungen über die Fabel*, 1759), l'intention didactique, parce que, tout comme ses adversaires, il voyait dans la fable ésoopique la forme primitive du genre, l'idéal en un mot, auquel il s'agissait de la ramener, en la dégagant des fausses interprétations dont les classiques l'avaient obscurcie. Il voulait faire ici pour la fable, en d'autres termes, ce qu'il allait essayer bientôt pour la tragédie dans la *Dramaturgie de Hambourg* : ramener la théorie faussée, dévoyée, à sa pureté grecque, aristotélique. Toujours logique et conséquent, il se disait : Puisque le but de la fable est d'instruire et d'amender, subordonnons à ce but tous les accessoires et réduisons-les au strict minimum, tandis que La Fontaine cache si bien le but sous les enjolivements du style, que le récit finit par paraître l'essentiel et par faire oublier la morale.

En faisant ce raisonnement, Lessing avait la logique pour lui, ce qui n'empêchait pas sa prémisse (l'intention didactique de la fable) d'être fausse, ni La Fontaine d'avoir raison en reléguant la morale à l'arrière-plan et en se complaisant dans les détails du récit. L'erreur de Lessing vient de ce qu'il ne connaissait que la fable ésopique. S'il avait pu appliquer à l'étude des origines indo-germaniques de la fable la sagacité et la profondeur de vues qu'il a déployées dans l'examen de la fable classique, il serait certainement arrivé aux résultats que Jacques Grimm a développés plus tard dans son Introduction à *Reinhart Fuchs* (1834) ; à savoir qu'à l'origine la fable populaire n'avait pas plus d'intention didactique ou satirique que l'épopée, dont elle n'est qu'une sorte de miniature et dont elle a aussi le calme inconscient et la naïve prolixité. La Fontaine en a fait « un drame aux cent actes divers » pour l'accommoder au goût raffiné de ses contemporains, qui n'auraient guère apprécié la paisible simplicité de la fable naturelle, telle qu'elle est née de l'imagination enfantine des civilisations primitives. Car, répétons-le, les créations de cette imagination n'ont d'abord d'autre cause que d'une part le besoin de répandre la poésie sur toute la nature, d'associer les bêtes aux sentiments même humains, comme le fait encore l'enfant d'aujourd'hui ; d'autre part, le plaisir de conter et celui d'écouter.

Ainsi concluons cette digression théorique en renvoyant dos à dos Lessing et La Fontaine : ni l'un ni l'autre n'ont compris l'essence de la fable. L'un et l'autre l'ont dépouillée de sa gracieuse naïveté et ont créé, pour ainsi dire, deux genres nouveaux.

Ajoutons, pour être équitable, qu'ils n'ont pu agir autrement. Car, d'une part, ils ne connaissaient pas la fable populaire arienne ; d'autre part ils ne pouvaient ressusciter une naïveté qui n'est plus dans nos mœurs ; ils ne pouvaient adapter la fable à notre état de civilisation qu'en la transformant. Leurs contemporains ne la goûtaient qu'à cette condition. Pour s'en convaincre, il suffit de relire le jugement de Laharpe : « Il n'existe qu'un genre de poésie, dans lequel un seul homme a si particulièrement excellé que ce genre lui est resté en propre et ne rappelle plus d'autres noms que le sien. Nommer la fable, c'est nommer La Fontaine ; il avait appris des Anciens cet art de se mettre quelquefois en scène dans

son propre ouvrage, art très heureux, lorsqu'on sait également et le placer à propos et l'employer avec sobriété.....», etc. (Cours de littérature, Ed. Firmin-Didot I, 724).

Écoutons, comme contre-partie, le jugement de Jacques Grimm :

« In Franckreich möchte es bald an der Zeit sein, das langüberschätzte Verdienst Lafontaines, auf seinen wahren Werth zurückzuführen. Wennschalkhafter Witz, frivole Auspielung auf den Weltzustand, epigrammatische Wendung in der Thierfabel an ihrer Stelle sind, so muss er ein trefflicher Fabulist heissen. Er ist ohne epischen Takt und viel zu sehr mit sich beschäftigt, als dass er beider Entfaltung des alten Materials, das er sehr oft zu Grunde richtet, verweilen wollte. Von der Äsopischen Natürllichkeit, selbst, der Phædrischen Präcision ist er absichtlich gewichen, um in einem freien und losen Versmaas die Arbeit nach dem Geschmack seiner Zeit aufzuheitern ».

Placés ainsi l'un en face de l'autre, ces deux jugements contradictoires également exagérés, se corrigeront l'un par l'autre.

Et Pfeffel, car il est temps maintenant de revenir à lui, après avoir éclairé notre opinion sur l'essence de la fable, Pfeffel, qui ne pouvait connaître les théories de Grimm, penche-t-il plutôt vers La Fontaine ou vers Lessing? Sa position est intermédiaire : il affecte plus de sécheresse et moins de naïveté que le premier, tout en restant plus plaisant et plus verbeux que le second. Ne jugeons donc pas ses fables d'après une idée préconçue, d'après des théories prises ailleurs. Prenons-les telles qu'elles sont, laissons-les produire directement leur impression sur nous, et puis tâchons d'analyser cette impression sans arrière pensée, en leur empruntant à elles-mêmes la norme de notre jugement.

(A suivre)

TH. SCHOLL

NOTES & DOCUMENTS

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE LA PRESSE EN ALSACE-LORRAINE

Suite

IX

Liste des périodiques de la Meurthe et des Vosges

Le Narrateur de la Meuse, propriétaire-gérant, Claude-François Denis (1), imprimeur à Commercy avec cette épigraphe : *Prudence et Vérité*.

Journal autorisé par arrêté du 7 thermidor an XII. Mil huit cent quatre vingt treize numéros formant cinquante volumes in-8° et le dernier in-4° du 27 décembre 1804 au 30 juin 1830.

Le journal fut remplacé à Bar-le-Duc par *l'Écho de l'Est*.

Le Barisien, feuille d'annonces. Bar-le-Duc 1828.

L'Écho narrateur de la Meuse, 1831.

(1) Né à Commercy le 14 décembre 1762, y mourut le 22 juillet 1853. Son journal eut beaucoup de succès, il était politique, littéraire et archéologique. On cite de M. Denis un bien beau trait : Pendant l'invasion de 1815, un quidam lui proposa d'imprimer une pièce de vers en l'honneur d'un souverain étranger, il répondit qu'il aimerait mieux briser ses presses que de se déshonorer par cette antipatriotique publication (MICHEL, 76.)

Le Journal de la Meuse, politique, commercial et littéraire, etc. ; feuille d'affiches, d'annonces, avis divers, paraissant une fois la semaine. Prospectus, Bar-le-Duc, le 15 décembre 1829, 4 pp. in-4°, imprimerie Laguerre, Bar-le-Duc.

Journal de la Meuse, paraissant tous les samedis, premier numéro, 6 janvier 1829. Un vol. in-4° 432 pp. ; le 2 décembre paraît tous les mercredis et samedis. Parisot, rédacteur en chef. Deuxième année, 1830, in-4°, 456 pp. (1), en 1845. Laguerre directeur et gérant ; en 1848, F. Dabadie. Ce journal dû disparaître à l'avènement du Second-Empire.

L'Écho de l'Est, Courrier de la Meuse. Parût dans les premiers Jours de Juillet 1830, 22 francs par an. Rédacteur Cartier-Vinchon (2). Imprimerie de Cartier-Vinchon à Bar-le-Duc. Il paraît les mercredis et samedis. Feuille ministérielle.

Plus tard il fut rédigé par Numa Rollin, imprimeur et parut trois fois par semaine. Seul journal en 1870. En 1864, une seconde édition paraissait le mercredi et le samedi.

Le Journal d'annonces de Verdun, 1829-1830.

En janvier 1830 parut le prospectus du *Journal de la famille*, feuille catholique et littéraire qui devait paraître à Verdun sous le patronage de l'Évêché. Ce journal avait cette épigraphe :

*Semper ego auditor tantum ? Nunquam ne reponam
Vexatus toties ?...*

Le Journal de la famille parut à Verdun en avril 1830 ; son rédacteur était un poète, Bonnaire (3) Mansuy, né à Saint-Mihiel.

Le journal cessa de paraître le 24 juillet 1830.

En février 1830 parut le prospectus de *l'Abeille Meusienne*, à Bar-le-Duc. La feuille devait comprendre les nouvelles des départements de l'Est. Elle ne parût pas.

(1) Bibliothèque A. Benoit.

(2) Cartier Vinchon avait été directeur du *Journal de l'Aube* à Troyes et de *l'Athénée des Dames* à Paris.

(3) Bien connu par ses travaux sur Ligier Richier, le célèbre sculpteur de Saint Michel. Bonnaire mourut avocat à Nancy. C'était un digne et honnête homme.

Le *Courrier de Verdun* journal politique, paraît à Verdun, le lundi, le mercredi et le vendredi en 1867. Lipmann, gérant. C'était en 1870, avec le *Journal de Montmédy*, l'*Echo de l'Est* et la *Meuse*, les seuls journaux paraissant dans le département.

Le *Journal de Montmédy* fondé en 1847, deux numéros par semaine, le mardi et le vendredi : Henry puis Delalonde, (1862) imprimeurs à Montmédy. En 1865 ce fut M. Philoxène Pierrot, mort en novembre 1896 qui le rédigea et l'imprima.

Les *Affiches de la Meuse*. Louis Bonnet, éditeur à Saint-Mihiel, 1840 ; paraît le samedi.

Le *Journal de Verdun* fondé en 1847 par M. Laurent, imprimeur de l'Évêché : mercredi, samedi et dimanche ; paraissait encore en 1844.

Le *Père de famille*, journal d'instruction publique, Bar-le-Duc, 1837.

La *Sentinelle de la Meuse* parut en 1832 à Verdun.

En 1837 elle fut remplacée par le *Franc parleur de la Meuse*, paraissant à Verdun les mardi et vendredi. En 1844 M. Lypmann était gérant.

1870.

Les *affiches de la Meuse*. Casner 1844, imprimeur à Saint-Mihiel, paraissent le samedi.

La *Revue du Monde catholique*, paraît le 6 et 21 de chaque mois, in-8° de quatre feuilles. Guérin directeur et imprimeur à Bar-le-Duc, 1861.

La *Meuse* paraît à Saint-Mihiel le samedi, Quenette gérant, V^e Casner, imprimeur, 1862.

Le *Foyer israélite* ; recueil bis-mensuel, premier et dernier samedi de chaque mois. Isaac Lévy, rabbin à Verdun, gérant. 12 francs par an, 1864-1865. Lallemand imprimeur à Verdun.

Le *Glaneur*, journal littéraire, recueil mensuel, paraissant à Verdun, 1844, propriétaire Lippmann.

L'*Indicateur bibliographique*. recueil mensuel in-8°. Louis Guérin, imprimeur-gérant à Bar-le-Duc ; 3 francs par an.

Le *Glaneur*. journal littéraire, industriel, commercial et agricole, paraissant les mercredi et samedi, fondé en 1865, gérant, Lallemand propriétaire à Verdun, 1868.

La *Revue provinciale*, suite de la *Revue de l'Est* fondée en 1840 par M. F. d'Olincourt, propriétaire et gérant à Bar-le-Duc, paraissant en 1844 trois fois par semaine.

Journal agricole de la Meuse, recueil mensuel fondé à Bar-le-Duc par Numa Rollin, 1840.

Le *Producteur de la Meuse* et des départements voisins. journal des intérêts commerciaux, manufacturiers et agricoles, fondé en 1843 par Numa Rollin : paraît le dimanche (1844).

Le *Bulletin de la Société d'Agriculture* de l'arrondissement de Verdun, (le 19 et le 25 de chaque mois) 1866-1870. Doublet, imprimeur, Verdun.

Journal progressif de l'Instruction populaire, Mémorial des intérêts, des droits et des devoirs des instituteurs et des institutrices, par F. d'Olincourt à Bar-le-Duc, mensuel, in-8°.

Bulletin de l'Instruction primaire pour le département de la Meuse, paraissant le 1^{er} de chaque mois. Bar-le-Duc, rue Rousseau, 44, 1860, paraissait encore en 1870.

Almanach du département de la Meuse pour 1792, Bar-le-Duc.

Almanach historique de la ville et du diocèse de Verdun-sur-Meuse, par un Verdunois (Dom Cajot) 1775, in-16, 156 p.

Annuaire statistique de la Meuse pour 1804, Bar-le-Duc.

Annuaire du département de la Meuse pour 1824. Chopin imp. 224 p. in-8°.

Annuaire de la Meuse pour 1830, se vend 2 francs 25 chez Chopin, Laguerre et Richard, à Bar-le-Duc.

Annuaire du département de la Meuse, année 1840, in-16. Bar-le-Duc, Numa Rollin, imprimeur, 337 pp. in-16.

Annuaire historique, statistique et administratif du département de la Meuse pour 1844, par M. Servais fils, chef de bureau de la préfecture de la Meuse, Bar-le-Duc, Laguerre, imprimeur in-16, 392 pp. et une lithographie. La deuxième année pour 1845 à 356 pp. et cinq lithographies. La troisième et dernière année pour 1848.

Recueil rare et recherché.

Annuaire du Commerce et de l'industrie. Almanach de la ville et l'arrondissement de Bar-le-Duc. pour 1861. avec une vue de Bar-le-Duc. Imp. V^e Laguerre, in-8° deuxième année 1863, (par Florentin et A. Bonnabelle).

Annuaire du commerce et de l'industrie. Almanach historique, statistique et administratif de la ville de Bar-le-Duc et du département de la Meuse par MM. Florentin et Bonnabelle(1). V^e Laguerre imprimeur se continue jusqu'à nos jours.

Almanach démocratique de la Meuse pour l'année 1849 par une société de démocrates... Bar-sur-Ornain, Alex. Laguerre et Madame Barthélemy, libraires. V^e Laguerre, imprimeur.

Revue de la Meuse, Tome premier. Verdun, Lippmann, imprimeur, 352 pages in-8°.

Fondée par Ch. Jussy, Victor Drouaillet et Th. Coursiers, « demeurans à Paris ».

Tome Deux, 390 pp. Tome Trois, 469 pp. Laguerre Imp. Bar-le-Duc.

Mémoires de la Société Philomatique de Verdun (Meuse), Tome premier, 262 pp. T. II, 1843, T. III, 1846, 352 pp. Tome IV, 1850, 502 pp. XVIII planches lithographiées. Les quatre volumes in-8° imprimés chez Lallemand à Verdun : T. V, T. VI 1863, 446 pages.

Ces derniers imprimés chez Laurent (J. B.) à Verdun.

Bulletin de la Société du Musée de Bar-le-Duc, T. I. 72 pp. 1867, Bar-le-Duc, imp. in-8°.

Arthur BENOIT.

(1) M. Bonnabelle est mort en novembre 1896.

VOSGES

Documents rares ou inédits sur l'histoire des Vosges publiés au nom du comité de l'histoire vosgienne par A. Duhamel. Épinal, V^e Gley, in-8°, 1868, 388 pp. T. II. id. 1869, 432 pp. (Se continue).

Journal de la Société d'Émulation du département des Vosges, Épinal, Gérard, 1825, in-8°, tome I.

Annales de la Société d'Émulation des Vosges, Épinal, Gley, etc., in-8° jusqu'à nos jours.

Almanach civique du département des Vosges pour l'année 1791, seconde de la liberté par Thiébaut, cit. d'Épinal. Épinal Hœner, in-8°, 144 pp. pour 1792, in-8°, deuxième volume.

Annuaire du département des Vosges, l'an VIII de la République française. Épinal, Hœner, in-8°, cent quarante sept pages.

Id. imprimé par ordre du préfet, Épinal, Hœner, 1824, in-8°, 279 pp.

Ch. Charton, chef de bureau à la préfecture continua l'annuaire imprimé chez Gley. En 1838, douzième année, Gley, imp. Charton fils, prit la suite de l'annuaire administratif et statistique en 1853 (trente-troisième année), Veuve Gley, 1857 à 1870, 1853, Charton fils, rédacteur, 1865, A. Egal chef de division à la préfecture.

Annonces judiciaires et commerciales du l'arrondissement de Neufchâteau. 1836-1837, in-4°, Beaucolin.

Les Petites affiches de l'arr^t d'Épinal. Gley et Faguier, 1836, in-4°.

Les Petites affiches de Remiremont, Veuve Dubiez, 1836, in-4°.

Les Petites affiches de Mirecourt, Humbert, 1836, in-4°.

Prospectus de la Revue des Vosges, Épinal, Faguier 1000 exempl. in-8°.

Le Courrier des Vosges, moniteur départemental, paraissant le dimanche et le jeudi. Épinal, Cabasse in-folio, 1852-1870, (politique), E. Fricotel.

L'Abeille des Vosges, Neufchâteau, Beaucolin 1851, in-4°, dimanche, Journal d'annonces judiciaires et commerciales.

Les Petites affiches de l'arrondissement de Saint-Dié. Trotot. in-4° 1853, dimanche.

L'Écho des Vosges, journal d'annonces judiciaires, commerce, agriculture, sciences, littérature, nouvelles diverses et petites affiches du département. Remiremont, Mougín, 1848, in-4°, samedi, 1870.

La Presse Vosgienne, commerce, industrie, agriculture, tribunaux, littérature, nouvelles, faits religieux, annonces, instruction primaire. Mirecourt, Humbert, 1845, in-8°, le lundi.

Annales du comice agricole de Rambervillers. Épinal, Cabasse, 1848, in-4°.

Annales du comice agricole de Saint-Dié, Trotot, 1847 in-4°.

Almanach de l'Instruction publique, par Malgras, directeur de l'École Normale; Mirecourt, Humbert. 1853, in-4°.

Le Journal des Vosges, moniteur départemental, politique, agriculture, annonces diverses, littérature. Épinal, Cabasse, in-folio., 1832-1851, Levasseur, gérant, dix-neuf années.

Journal des Annonces administratives, judiciaires et commerciales de l'arrondissement de Saint-Dié. Ed. Trotot in-4°, 1838-1851, lundi, 13 années.

Le Sentinelle des Vosges, Épinal, Gerbaut, jeune, in-4° 1833, mardi, Samedi.

Petites Affiches Commerciales et judiciaires pour le département des Vosges, Épinal, Gérard, 1835.

Le Vosgien. Neufchâteau Demougeot 1836-1837.

Affiches, Annonces et Avis divers du département des Vosges, Remiremont, V^e Dupriez, in-8°, 1836.

L'Écho des Vosges, science, littérature, Beaux-Arts, Industrie, Progrès, Mirecourt, Humbert. 1837. T. 1^{er} 376, p. in-8°, T. II; 336 p. lithographies.

Almanach de la gaieté par J. C. Docteur. Épinal in-4°, 1861 à 1870, 10 vol; 49 années.

Almanach de la Révolution et de la Charte nouvelle. Remiremont. A. Dubiez, 1830, in-8°, 64 p. (par l'abbé Thiébault, curé de Docelles).

Lettre authentique et véritable du Père Simon, marchand roulant, suivie de la lanterne magique pontificale à M. le curé T. auteur de l'Almanach de la Révolution et de la Charte nouvelle. Remiremont. A. Dubiez, in-8° 12 p.

Compte rendu des actes du Comice agricole de l'arrondissement de St Dié, Trotot fils in-8°. 14 p.

Procès verbaux des séances du Comice agricole de l'arrondissement de St-Dié, Journal des cultivateurs villageois, tous les mois. St Dié, Ed. Trotot, in-8° 1861, 1862, par J. May, ancien cultivateur à Fraize 1862.

POÉSIES D'AUGUSTE STOEBER

Traduites en français

PAR

Charles BERDELLÉ

A Guillaume Tell

Messieurs les savants, messieurs de la critique
Voudraient écorner ta couronne civique :
Tu n'es plus qu'un mythe, un nom, une vapeur
Pour ces beaux esprits. C'est qu'ils ont grande peur,
Esclaves qu'ils sont, que ta flèche n'atteigne
Son but, et qu'enfin la liberté ne règne
Partout à leur honte et pour notre bonheur !

La Trahison de La Fontaine

D'après un motif serbe

Toi et moi, nous deux
Étions bien heureux
A La Fontaine, en nous donnant deux,
Trois doux baisers qu'ami trop tendre
Tu vins me prendre.

Rien que la lune de témoin :
Et cependant dans le village
Tout chien, tout chat le sait dans chaque coin !
C'est La fontaine qui commit ce bavardage
Racontant tout aux cruches, aux cruchons,
Aux seilles,
Aux bouteilles,
Carafes, carafons !
A chaque dame, sa servante
A débité cette importante
Et bonne histoire. Tout valet,
A Monsieur, dit ce qu'il en sait.
A ce sujet que de harangues !
Dans tous les coins les bonnes langues
Soudain se sont mis en travail
Pour tout répéter en détail,
Et, grâce à tout ce bavardage,
Tout chien, tout chat le sait dans le village !

La morale est que tout amant
Doit bien se défier de ce froid élément,
Car pour l'amour l'eau de fontaine
N'a jamais eu que de la haine :
Des projets amoureux, trop souvent, le plus beau
Piteusement tombe dans l'eau.

Toast au banquet en l'honneur de Gutenberg 1840 (1)

Honnie et bannie
Soit la tyrannie !
Que chaque pays
La tienne en mépris !

(1) Lors de l'érection de sa statue à Strasbourg.

Sur toute la terre,
Partout on doit faire
Opposition
A l'oppression !

Mais l'imprimerie
Donna longue vie,
Éclat persistant
Au verbe passant !
Qu'ici, plein son verre,
Chacun vienne faire
La libation
A l'impression.

Les Héros

Les héros qui s'escriment
Derrière le fourneau
Renversent tout, suppriment,
Puis refont du nouveau.

Ils détrônent les princes,
En poche ils font le poing,
Conquièrent des provinces
Sans sortir de leur coin.

De la parole libre
Ce sont les partisans :
Ah ! comme leur voix vibre
En chants retentissants.

Arrive alors un brave :
« Allons ! il faut partir !
Pour briser toute entrave
Périra maint martyr !

Aux armes ! vite, aux armes !
Courons avec fierté !
Bravons dangers, alarmes,
C'est pour la liberté ! »

Le héros qui s'escrime
Près du fourneau là-bas
Est vraiment la victime
D'un bien grand embarras !

Il ne sait où se trouve
Son sabre, son habit ;
Et la soif qu'il éprouve
Hélas ! est sans répit !

Les héros, qui s'escriment
Derrière le fourneau,
Renversent tout, suppriment
Et refont du nouveau !



Dans les montagnes



Dans la montagne altière,
Sur les plus hauts sommets
Je n'aperçois plus guère
Que les cieux, les forêts.
Un Océan immense
Ondule sous mes yeux !
Au loin mon cœur s'élance,
Pour un voyage heureux !
Des courbes vers la cime
Vont mes yeux éblouis !
Je chante et je m'estime
Le seigneur du pays !

En Automne

Terre, tes fleurs sont flétries,
Tes sourires désolés ;
Fuyant les frimas, les pluies,
Tes oiseaux sont envolés ;
Et si le soleil te dore
De son rayon le plus beau,
Ah ! son éclat te décore
Comme les fleurs un tombeau !

En Février

Février ! Et la tristesse
Couvre champs, prés et forêts.
Pour les plaisirs, la liesse,
Tout pourtant est déjà prêt.

Des monts que la neige couvre
L'on n'entend point de chansons.
Nulle fleur encor ne s'ouvre,
Fermés sont tous les bourgeons.

Soyez prêts comme la terre,
Ouvrez vos sens et vos cœurs :
Il fait bon quand on espère
Bientôt la saison des fleurs.

Conditions de la Beauté

A quoi bon ces yeux bleu de ciel,
Et cette bouche où les abeilles
Aimeraient récolter leur miel ?
Beau profil grec, couleurs vermeilles,
Qu'êtes-vous, si sous votre éclat
Un cœur ne palpite et ne bat ?

Que sont encor les plus beaux chants
Empreints du doux parfum des roses ?
Que sont les hymnes du printemps
Chantant les fleurs fraîches écloses,
Si, sous leur éclat, leur senteur
On ne sent palpiter un cœur ?

La Mère

(Musique de Joseph Heyberger)

Vents, faites silence !
Passez sur les fleurs !
Voyez qu'il est beau, le sommeil de l'enfance,
Soufflez doucement, parfumez l'innocence
De saines senteurs !

O source limpide.
Va, coule sans bruit !
Ne me parle pas de ton amour timide
Pour les blanches fleurs, de la course rapide,
De l'onde qui fuit.

Sous d'épais ombrages,
O chantres des bois !
Ne l'éveillez point, arrêtez vos ramages,
Mettez la sourdine dans ces verts bocages,
A vos douces voix.

Voyez le sourire
Qu'il fait en rêvant.
Tu vois donc des anges ? Tu vois donc reluire
Les splendeurs célestes ? Viens nous les redire,
Toi, mon doux enfant.

Les Œufs de Pâques

Gagah ! gagagah ! ga ! le lièvre a pondu !
Quels cris de plaisir ont soudain répondu ?
Chacun des enfants court et se précipite
Au jardin ! c'est à qui courra le plus vite.

Ils cherchent dans l'herbe, détournent le huis,
Fouillant les cachettes, les moindres réduits
Pour trouver les œufs de couleur que vient pondre
Le lièvre. Qui donc, mes enfants peut répondre,
Et montrer ce lièvre ? Il est déjà bien loin
Pour pondre des œufs dans maint coin et recoin,

Mais Fritz (le rusé !) vient d'en trouver un rouge,
Deux bleus. Et puis Georges, voyez ! qui ne bouge
Du grand groseiller, n'a-t-il pas découvert
L'n œuf violet, un jaune et puis un vert,
Dans un petit nid ? Mais Lina qui trotte
Par tout le jardin se dit : « Moi je lambine,
Qui va lentement, sûrement, vient au but ».
Les oreilles d'ours ont caché son tribut
D'œufs roses enrubannés. Rique (1) farfouille.
La belle aux yeux bleus sera-t-elle bredouille ?
Oh non ! car du buis elle en tire plusieurs
Ornés de devises, feuillages et fleurs.
Qu'on est donc heureux, o charmante marmaille,
Quand vous étalez, tout chacun sa trouvaille !

Oui ! j'aime vous voir, mes enfants, si joyeux.
Oh ! profitez bien de ces jours bienheureux
Où tout vous paraît d'aussi belle nuance
Que le sont vos œufs. Vous n'avez souciance,
Ni sombre chagrin. Mais il viendra des temps,
Vous regretterez tous ces heureux moments
Où pour vous, à Pâques, sous fleurs et verdure
Le lièvre pondait ; où pendant la froidure
Le pin de Noël qu'éclairaient mille feux
Portait comme fruits des jouets précieux ;
Où tous vous étiez réunis à la table
De vos bons parents. Le destin, peu traitable,
Vous dispersera pour vous faire bâtir
Chacun son foyer et vous pourrez sentir
Combien ils sont rares, les beaux jours de fête,
Quand l'excellent père qui vous les apprête,
La mère qui vous préparait maint régal
Reposeront depuis longtemps à Saint-Gall (2).

(1) Marguerite.

(2) Nom d'un cimetière de Strasbourg.

Mais laissons cela !... Nous voici tous ensemble.
Puissons nous l'être encor longtemps !... Il me
[semble
Que Kæth vient crier : « Le dîner refroidit ! »
Dînons ! car chacun doit avoir appétit.

Rioz, le 20 Avril, 1897.

Charles BERDELLÉ.

»

L'ANCIEN HOTEL DE LA DOUANE

DE COLMAR

Une construction bizarre, parmi les édifices communaux de la ville de Colmar, vient d'être l'objet d'un ravalement que l'on ne saurait considérer comme luxueux, ni comme superflu. Cette construction est connue sous le nom d'*Hôtel de la douane* à l'Etat-civil français et sous celui de *Kaufhus* à l'Etat-civil purement alsacien. Elle est loin d'être élégante, mais certaines particularités la distinguent et suffiraient, au besoin, pour expliquer l'oubli ou le respect dont elle a joui jusqu'à nos jours, pour les services rendus, en d'autres temps, au négoce de l'Alsace-Lorraine avec les Pays-Bas et les contrées voisines.

Ce *Kaufhus* a donc son histoire : elle est bien esquissée dans X pages d'une notice due à l'archiviste de la ville, M. Waldner, qui a puisé dans son dépôt quelques indications nouvelles et intéressantes.

Ce même *Kaufhus* a aussi sa chronique : notre collaborateur, M. André Waltz, s'est chargé de la mettre au jour en l'accompagnant de deux pages d'introduction, de nombreuses notes historiques et, pour terminer, de la liste nominative et alphabétique des personnes nommées dans le cours de sa publication.

Ce n'est pas tout ! Le *Kaufhus* a une grande salle de gala, une salle véritablement artistique, au-dessus de la halle aux marchandises où se traitaient les affaires courantes, indépendamment des achats et des ventes au détail sur les marchés en plein air. Richement éclairée, de trois faces, par des fenê-

tres gémées et munies à l'intérieur d'un double rang de colonnes, dont chaque groupe est réputé être le chef-d'œuvre d'un sculpteur de la corporation, cette salle est, en effet, très originale et en même temps fort élégante. Abstraction faite de l'effet décoratif, le double rang de colonnes reposant sur le massif des murs de la Halle, semble indiquer clairement le projet que l'on avait d'élever au-dessus de la salle et même des autres parties du bâtiment, un étage tout au moins, agrémenté d'un balcon, dont l'élégante et solide galerie en pierre ouvree, règne sur presque tout le pourtour de la massive construction. Des causes quelconques obligèrent la corporation des marchands de Colmar, ou la ville à interrompre l'exécution du projet et la déterminèrent à substituer, provisoirement peut-être, à l'édification du second étage, le vaste et anguleux couverte dont la surface, remaniée, laisse apercevoir les traces de la garniture primitive, avec son campanile, plus que modeste, au chevet du nord.

Il va s'en dire que l'appendice, système Renaissance, avec son magistral escalier donnant accès à la salle de gala, et le logement — non la loge — du concierge, berceau du général Rapp, sont compris dans la campagne du ravalement et aussi dans le plan de reproduction de l'imprimeur photographe, M. F.-X. Sailé, dont il nous reste à dire un mot.

Douze planches in-4°, de 33 centimètres de face sur 25 de hauteur, et *vice-versa*, quant aux dessins dûs au burin de J. Waltz puis à la phototypie de l'imprimeur F.-X. Sailé, nous donnent l'image bien fidèle de toutes les parties remarquables du bâtiment et de ses divers aspects reçus de l'extérieur. L'une de ces planches, surtout celle que l'on a intitulée : *Fresko-Gemælde in Erdgeschoss*, et qui porte la date de 1520, a un sens qui fait de l'*Album* un excellent document historique par la vie d'autrefois dans l'ancienne ville libre, devenue ensuite le siège du Conseil-souverain de la province, puis de la Cour d'appel et enfin chef-lieu administratif du Haut-Rhin.

Ajoutons, pour terminer ce trop court aperçu, que la chronique a été traduite en français par le directeur de la *Revue d'Alsace* et qu'elle a paru dans ce recueil : pages 243 à 282 et 408 à 423 de l'année 1876.

N'est-il pas regrettable que la chronique, si bien complétée par M. André Waltz, ait paru in-8° au lieu de l'in-4°, comme les planches? Si une deuxième édition devait avoir lieu, nous insisterions pour que l'on eût égard à cette observation.

La Société Belfortaine d'Émulation

Ce Bulletin est un fort in-8°, sur un beau et fort papier, de XXXVI-trois cent dix huit pages et douze planches, dont dix d'archéologie et deux d'histoire naturelle. Ce volume est le seizième dont la publication est due aux études et aux ressources de l'*Émulation belfortaine*.

Les matières dont il se compose sont, comme dans tous les Bulletins de nos Sociétés savantes, étagées d'une façon qui donne à toute la première partie, sinon à l'ensemble du Bulletin, le ton et le vernis de réunions officielles.

Au point de vue matériel, ce volume ne le cède donc en rien aux précédents ni à ceux des Sociétés avec lesquelles il y a échange de publications. Au point de vue des études particulièrement locales, le Bulletin demeure fidèle à la pensée qui a motivé sa fondation; et il faut le dire de suite, s'il n'a pas toujours répondu aux désirs de sa clientèle naturelle, il fait de louables efforts pour y parvenir.

Outre la première partie dont il s'agit, il y a dans la suivante des études spéciales dont nous avons eu l'occasion de dire un mot, pages 563-565 de la *Revue* de 1897. Il s'agit de l'étude historique de Belfort aux XIII^e et XIV^e siècles, traitant accessoirement de l'origine du château et de la ville par M. Henri Bardy; puis trente six lettres inédites du Gardien des Capucins d'Auxonne à Grandidier, suivies de vingt trois réponses de celui-ci, fournies au Bulletin de l'*Émulation belfortaine* par MM. Aug. Gasser et l'abbé Ingold.

Les réserves de notre collaborateur et ami, M. Bardy, concernant l'origine du château et de la ville de Belfort, ne cessent pas de nous paraître timorées, excessives. Plus nous arrêtons notre esprit et nos réflexions sur les circonstances et les faits particuliers se rapportant à la « *trouée de Belfort* », plus nous demeurons convaincu que cet important passage

des éternelles migrations d'Orient en Occident est *farci* de preuves historiques étrangères à celles que nos traditions classiques nous représentent comme étant les seuls guides aboutissant à la vérité historique. Il nous semble cependant que, chaque jour, le hasard fournit à la science des documents nouveaux, divers et tangibles, et dont le chercheur, l'écrivain ne peut se dispenser de tenir le plus grand compte. C'est tout ce que nous voulons dire à ce sujet en passant.

Les trente-six lettres du P. Capucin d'Auxonne à Grandier et les vingt-trois réponses de celui-ci au Capucin ont la seconde place dans la deuxième partie du bulletin. Elles sont suivies de la suite du glossaire du Patois de Châtenois et nous devons avouer qu'à la suite de l'examen que nous attendions avec une douce impatience, c'est un grain de déception qui nous étreint. Avons-nous tort ou bien ne comprenons-nous rien à la logique de ces essais ? C'est ce dont le lecteur demeure juge sans appel !

Nous nous attendions à apprendre si tel ou tel mot de notre patois recueilli dans le glossaire est ou non étranger aux langues classiques et, dès lors, s'il doit ou non être admis comme un mot, comme une locution de langue Celtique ou Gauloise, parlée sur la rive gauche du Rhin avant la conquête romaine et les invasions barbares.

C'est ainsi que la question est posée par nos anciens maîtres et que Schœpflin n'hésite pas à y répondre dans un sens ou dans l'autre, selon les cas. Est-ce à cette proposition que l'auteur du glossaire s'attache ou même paraisse accorder de l'attention ? Nous ne saurions l'affirmer. La suite de ses gloses particulières dissipera peut-être nos doutes, car il reste beaucoup de chemin à faire pour arriver de l'*Alpha* à l'*Oméga* de l'alphabet, les seules quatre premières lettres ayant paru.

Une douce et consolante poésie due à Madame Arsène Zeller de Giromagny. Une note de M. F. Pajot concernant les « Fonilles archéologiques dans la forêt d'Arsot », puis une dissertation étudiée et compétente due à M. D-R. et traitant de « Bracc et des origines de Belfort », continuent à donner au Bulletin le caractère d'un ensemble d'études locales sérieuses et intéressantes.

La relation de M. Félix Voulot concernant ses découvertes funéraires dans l'Enceinte et le *Vallum* du Mont-Vaudois, avec les planches qui l'accompagnent, et enfin la contribution de MM. Rœsch et Lucien Meyer à l'étude des *Diatonées* du Territoire achèvent de remplir le volume. On peut le considérer comme l'un des meilleurs du groupe littéraire de ce lambeau de notre *Alsace-Lorraine française*, où se développe en ce moment le mystère bilinguiste commencé depuis deux mille ans, sur la *rive gauche du Rhin* : aujourd'hui il a pris pied topiquement sur la *rive droite de la Saroureuse* et autres points du vieux pays Gallo-Franc.

Etat de l'Eglise d'Alsace avant 1789.

Quelle était la situation de l'Eglise en Alsace à la Révolution ?... C'est ce que M. Schikelé, curé de Sainte-Madelaine de Strasbourg, nous apprend dans une étude de soixante seize pages in-8°, imprimée à Rixheim chez Sutter et Cie. Sans s'arrêter à des considérations préparatoires, jugées inutiles, l'auteur — nous dirons volontiers le statisticien — entre en matière et nous fait parcourir à pas de géant, et sans vertige, la durée de longs siècles qui ont produit l'organisation à laquelle l'église est demeurée fidèle jusqu'à la Révolution, tout en acceptant ou subissant, cela va sans dire, les modifications partielles ou secondaires que les circonstances exigeaient, ou qu'il était de son intérêt de ne pas négliger.

Mais l'heure de la liquidation avait sonné et il faut remercier M. Schikelé d'avoir ajouté à la somme de nos connaissances historiques sur cette époque, le bilan du Doyenné *citra Rhenum* de l'ancien Diocèse de Bâle.

Ce labeur consciencieux, logiquement présenté et mathématiquement établi, sera consulté avec fruit par tous ceux que notre histoire politique et religieuse ne cesse pas d'intéresser.

Les anciens historiens de l'Alsace

Voici un volume de deux cent cinquante pages essentiellement Alsatiques. Il est écrit en latin académique et résume les travaux scientifiques et littéraires spéciaux concernant le passé de la rive gauche du Rhin. Ce volume, in-8°, n'est pas écrit à l'usage du grand public : c'est une thèse au Doctorat, soutenue dans la vieille langue classique, à l'académie des *sciences morales et politiques* par M. Rod. Reuss, l'un des premiers collaborateurs de la *Revue d'Alsace*, à laquelle appartient l'avantage de consacrer deux mots au volume intitulé : *des criptoribus rerum alsaticarum historiris*.

J. LIBLIN,

ALSACE

ET

RÉGIONS VOISINES

EN TEMPS DE GUERRE

(1794)

Les *chroniques* qui vont suivre sont puisés aux archives du département du Haut-Rhin. Au fond, ils sont la suite de ce qui a paru dans cette *Revue* en 1865 et 1866, pour servir à l'*Histoire de la Révolution en Alsace*.

Des considérations spéciales nous conseillaient, il y aura tantôt trente six ans, de ne pas faire revivre dans le sentiment public les souvenirs de la veille ; c'est pourquoi nos informations sont demeurées dans l'ombre jusqu'à ce jour, car nous ne sachons pas que depuis on ait eu recours à la source que nous signalons.

D'autres considérations — toujours spéciales — nous conseillent, en 1898, de livrer sans réserve nos édifiants renseignements historiques à la curiosité et à l'appréciation du lecteur.

. . .

Commissaire des Guerres

1^{er} janvier 1794 (12 nivôse an 2). On enregistre au département du Haut-Rhin la nomination de M. Gérard comme commissaire des guerres. Il lui est enjoint de se rendre à Haguenau pour exercer les fonctions qui lui sont attribuées.

Réquisitions et Répartitions

1^{er} janvier 1794 (12 nivôse an 2). La commission-révolutionnaire du département fixe aux chiffres suivants les quantités et qualités de foin et de paille qui restent à livrer sur la réquisition des 11 et 14 décembre 1793 :

Foin :

District de Colmar	95.000	quintaux
District de Belfort	115.000	—
District d'Altkirch	95.000	—

Paille :

District de Colmar	16.000	—
District de Belfort	20.000	—
District d'Altkirch	23.000	—

Le lendemain, *2 janvier, (13 nivôse)*, ladite commission, *signée Baur et Blanchard*, nomme Hyppolite Collombel, de Sainte-Croix-aux-Mines, commissaire civil à l'armée du Haut-Rhin, en remplacement de M. Rudler qui cesse de remplir cette fonction. Avis en est donné au général Scherer, commandant l'armée du département.

Alimentation civile

8 janvier 1794 (19 nivôse an 2). La commission des subsistances militaires arrête que le département du Doubs et les districts de Poligny, d'Arbois et de Dôle fourniront au département du Haut-Rhin 50.000 quintaux de grains.

22 janvier (3 pluviôse). L'administration du département considérant que le besoin où se trouvent les habitants est on ne peut plus urgent ; qu'elle doit faire les diligences nécessaires pour y pourvoir. En conséquence, l'administration nomme le citoyen George Dollfus, président du comité de surveillance à Lutterbach, commissaire chargé de se rendre aux lieux requis pour activer la livraison et l'envoi des grains réquisitionnés.

7 février (19 pluviôse). L'administration arrête que les 50.000 quintaux de grains mis à sa disposition par la commission des subsistances ne seront répartis qu'après l'achèvement complet de l'inventaire ordonné des grains existants chez les citoyens, c'est-à-dire lorsque l'administration aura sous les yeux les éléments qui lui permettront de faire une répartition équitable.

Admonitions ministérielles

19 janvier 1794 (30 nivôse an 2). Les représentants du peuple en mission dans les départements de l'Est envoient aux administrateurs du Haut-Rhin copie, sans date, des admonitions du Ministre de l'Intérieur portant : « qu'il est « informé que la masse du peuple du Haut et Bas-Rhin n'est « pas dans le sens de la Révolution : que les administrations « sont mal composées, que les lois ne s'exécutent pas, « notamment celle relative au maximum du prix des denrées ». Il appuie ces observations de la copie de différentes lettres qui lui sont parvenues de commissaires des assemblées primaires du Haut-Rhin. Les représentants invitent les administrateurs à remédier à cet état de choses et à leur donner incessamment avis des succès dûs à leur zèle. A la suite de ces recommandations, les administrateurs invitent les agents nationaux des Districts à veiller à l'exécution des lois, à arrêter l'agiotage, à faire approvisionner les marchés, à faire obstacle au commerce nocturne des denrées, à propager la vérité en détruisant le fanatisme, à veiller à ce que les administrations remplissent leur devoir et à rendre compte à l'administration des moyens et des mesures prises pour remédier aux abus qui peuvent régner dans les districts. Vll. Probst-Jourdain.

Anniversaire de la mort du Tyran

21 janvier 1794 (2 pluviôse, an 2). La société populaire de Colmar informe l'administration qu' « à l'instar des « citoyens de Paris, elle se propose de célébrer l'anniversaire

« de la mort du dernier tyran de France ». Elle invite l'administration à disposer d'une somme quelconque, à prélever sur le fond de secours mis à sa disposition par le tribunal révolutionnaire, pour doter une fille pauvre et vertueuse, qui donnera sa main, en ce jour de fête, à un républicain sans fortune.

L'administration du Département du Haut-Rhin : Considérant que toute occasion de célébrer dignement le triomphe de la liberté doit être saisie avec enthousiasme par des Républicains; que les impressions propres à nourrir la haine contre les tyrans, ne peuvent tourner qu'à l'avantage de l'humanité; que l'emploi des fonds demandés pour doter l'indigence honnête répond au but social et ne les détourne point de leur destination.

Arrête : Que cette fête sera célébrée le 30 pluviôse prochain (18 février 1794); qu'il sera pris sur les fonds de secours, mis à la disposition du département par le tribunal révolutionnaire, la somme de 4800 francs pour la dot de quatre filles vertueuses et pauvres qui donneront leurs mains à des citoyens sans fortune;

Que ces citoyennes et citoyens seront choisis de préférence parmi les orphelins délaissés ou les enfants de la Patrie;

Que la société populaire de Colmar présentera un couple choisi dans cette commune; que le conseil-général du district de Colmar en présentera un choisi dans la campagne et les districts d'Altkirch et de Belfort chacun un, aussi choisi dans leur ressort.

Les quatre groupes se réuniront à Colmar le 30 pluviôse pour assister à l'anniversaire de la destruction du despotisme, qui s'y tiendra à 10 heures du matin.

Il sera délivré par le sieur Lafaye, payeur général, sur les fonds susdits une somme de 1200 francs à chaque couple sur la présentation d'une expédition du présent arrêté au bas duquel le secrétaire général inscrira le nom des mariés.

La municipalité de Colmar est invitée de soigner la police et l'arrangement de la fête.

Pour le Président : LARCHER-JOURDAIN
secrétaire-général

Nouvelles Réquisitions — Landau — Brisach

2 janvier 1794 (14 pluviôse an 2). La Commission des subsistances et approvisionnements de la République requiert du département la fourniture de 20.000 quintaux de grains dont 3, 4 en froment et 1/4 en orge.

Le 7 février (19 pluviôse), l'Administration du Département — c'est ainsi qu'elle s'intitule depuis un mois — répartit ce contingent, comme suit, entre les districts :

District de Colmar, 3.750 quintaux de froment et 250 d'orge.

District de Belfort, 2.250 quintaux de froment et 750 d'orge.

District d'Altkirch, 9.000 quintaux de froment et 3.000 d'orge.

Ces livraisons seront payées sur le pied du *maximum* et seront faites dans le cours de trois décades.

La livraison ne s'opérant que difficilement et le Bas-Rhin se trouvant dans une pénurie extrême, l'administration du Haut-Rhin délègue, le 17 février (29 pluviôse), un commissaire, Geoffroi Bussmann, qui se transportera dans les districts et ne les quittera qu'après livraisons parfaites.

10 février 1794 (22 pluviôse an 2). Le commissaire, ordonnateur en chef de l'armée du Rhin, requiert du département du Haut-Rhin 46.000 quintaux de foin pour l'approvisionnement de la place de Landau et 12,500 sacs d'avoine. La totalité de la réquisition devra être fournie sans délai.

Considérant l'insuffisance de temps pour opérer régulièrement la levée de cette réquisition d'approvisionnement, l'Administration du Haut-Rhin ordonne que les districts feront voiturier sans délai sur Landau tout ce qui peut être disponible dans leurs magasins, sauf aux voituriers requis à décharger à Strasbourg tout ce qui pourra excéder les quantités requises pour Landau.

12 février 1794 (24 pluviôse an 2). Avec l'apostille de Lesmann, représentant du peuple en mission, la ville de Brisach, disposant d'un crédit de 100.000 francs, demande à

l'administration du département de prendre de suite les mesures nécessaires pour l'approvisionnement, sur la base de 2300 bouches de population civile, à pourvoir de subsistances pendant un siège de six mois à prévoir.

Considérant que la population civile de la place est de 1677 âmes au lieu de 2300, chiffre sur lequel la demande est basée; que, vù l'état d'épuisement, il y a lieu de diminuer d'un tiers la quantité des denrées demandées; qu'il est d'ailleurs urgent de prendre des mesures efficaces pour approvisionner la ville avant le retour de la campagne; que la conservation de cette forteresse intéresse au même point tous les districts du département; que la commune n'étant pas à même de faire les avances, il convient de demander au gouvernement un nouveau fond de 280 mille livres à ajouter à celui de 100 mille déjà accordé.

L'administration du département arrête comme suit l'état des approvisionnements de Neuf-Brisach pour six mois de siège calculés sur 1677 personnes, savoir :

Beuf frais, 130 pièces; viande salée, 1600 quintaux; lard salé, 300 quintaux; beurre salé, 40 quintaux; sel, y compris celui de la salaison, 100 quintaux; bois, 100 cordes; chandelles 48 quintaux; vin, 1000 mesures du pays; eau-de-vie, 200 mesures du pays; vinaigre, 400 mesures du pays; farine, 3500 quintaux; riz, 100 quintaux; légumes secs, 600 quintaux; huile de navette, 40 quintaux; foin, 2000 quintaux.

Le département du Haut-Rhin fournira les denrées ci-dessus détaillées.

Il en sera référé au représentant du peuple en mission dans les Vosges et à la commission des subsistances à l'effet d'obtenir que le département des Vosges ou autre de l'intérieur soit requis de livrer à la commune de Neuf-Brisach :

1^o 40 quintaux de beurre; 2^o 300 cochons; 3^o 100 quintaux de sel; 4^o 100 quintaux de riz; 5^o 600 quintaux de légumes secs; 6^o 40 quintaux d'huile de navette et 7^o 5000 boisseaux d'avoine.

Toiles peintes

15 février 1794 (27 pluviôse an 2). Le citoyen Haussmann présente au Directoire un arrêté du Conseil-exécutif du 4 pluviôse (23 janvier) et en demande l'enregistrement sur les registres.

« Sur le rapport fait au Conseil-exécutif de la demande des citoyens Haussmann, Emerich, Jordan et compagnie, manufacturiers de toiles peintes, le Conseil-exécutif, après avoir entendu le commissaire des subsistances ;

« Considérant que les toiles, provenant de la manufacture des citoyens dénommés ci-dessus, sont des objets de luxe ;

« Que la loi du 7 septembre 1792 détermine les toiles qui peuvent être exportées et les formalités à observer pour éviter la fraude ;

« Arrête, que les citoyens Haussmann, Emerich, Jordan et C^{ie} pourront faire exporter librement celles des toiles peintes provenant de leur manufacture pour lesquelles ils auront satisfait à la loi du 4 septembre 1792, et que les employés aux douanes les laisseront sortir après qu'il leur aura été justifié que les formalités nécessaires auront été remplies.

19 mars 1794 (29 ventôse an 2). Le Directoire enregistre un arrêté identique au précédent en faveur de Pierre Dollfus et compagnie, manufacturier de toiles peintes à Wesserling.

Contribution mobilière du département

18 février 1794 (30 nivôse an 2). L'administration du département répartit comme suit la contribution mobilière mise à la charge du département du Haut-Rhin par le décret de la convention nationale du 29 novembre (9 frimaire 1793).

	livres	sous	deniers
District de Colmar	108.092	8	»
» d'Altkirch	32.805	1	2
» de Belfort	53.432	18	1
Totaux	194.329	49	3

auxquels seront ajoutés 2 sous par livre pour fond de décharge et non valeurs :

En outre, le cinquième des dépenses générales du département réservé, faisant la somme de 57.062 livres 10 sous, sera réparti au marc la livre du principal de la contribution, savoir :

	livres	sous	deniers
District de Colmar	31.739	44	11
» d'Altkirch	9.632	16	5
» de Belfort	15.689	17	8
	57.062	10	»

Régie des poudres et salpêtres

21 février 1794 (3 ventôse an 2). L'administration du département enregistre la nomination de Nicolas Schemel comme préposé à la fabrication du salpêtre. Elle est datée de Paris le 12 janvier 23 nivôse et ainsi conçue :

« Nous, régisseurs nationaux des poudres et salpêtres, etc. nommons Nicolas Schemel pour être l'un des préposés que la Régie est tenue d'envoyer dans chaque département.

« Se fera reconnaître ;

« Préviendra les administrations des Districts du lieu et du jour où son école sera ouverte afin qu'elles puissent y envoyer ses agens ;

« Se placera dans un lieu où la Régie a des établissements, auprès de l'atelier d'un salpêtrier afin de se mettre autant que possible à portée de joindre l'instruction pratique à l'instruction théorique.

« Il emploiera tous les moyens de persuasion, toutes les ressources d'activité que peut animer le plus ardent

« patriotisme, pour exciter le zèle des communes et diriger
« tous les citoyens vers la fabrication du salpêtre. — Fau-
« chent. Leblon, Jacques P. Champy, L.-P. Dutourny ».

6 avril (17 germinal an 2). Les administrateurs révolutionnaires Dabaucourt, Carnot et Duroiselle nomment le citoyen Labache pour enseigner dans le Haut-Rhin le travail du salpêtre.

Importations et Exportations

28 février 1794 (10 ventôse an 2). Le comité de Salut-public autorise la commission des subsistances de la République à établir à Bourg-libre (Saint-Louis), Haut-Rhin, un bureau particulier, ou comptoir, à l'effet de faciliter la plus prompte et la plus abondante importation possible de subsistances, denrées, matières et marchandises de première nécessité en échange de l'exportation des vins et des marchandises de luxe qui peuvent exister dans le département.

Le 12 mars (22 ventôse), le citoyen Haussmann, qui est le chef de cette agence, écrit à l'administration du département pour l'inviter à prendre les mesures nécessaires pour lui faire connaître le plus tôt possible la quantité des vins encavés et excédant la consommation ordinaire, qui servira de base aux opérations qu'il se propose d'entreprendre incessamment.

Le 13 mars (23 ventôse), l'administration du département prescrit l'inventaire des vins de la Haute-Alsace, classés en qualités : première, moyenne, ordinaire. Cette mesure est prise en vue de faciliter l'importation du bétail, des denrées et subsistances de première nécessité en échange des vins et des marchandises de luxe qui peuvent exister en superflu dans le département.

Mission Mairan de Belfort

10 mars 1794 (20 ventôse an 2). L'administration enregistre une pièce délivrée à Huningue le 5 ventôse an 2 (23 février 1794), par Baudot, représentant du peuple près les armées du Rhin et de la Moselle, et autorisant le citoyen Mairan de Belfort, à parcourir le Haut-Rhin, les Vosges, le Mont-Terrible et autres environnants, pour y prendre connaissance des productions du pays qui peuvent être utiles aux arts, aux manufactures et principalement à la marine; à charge par lui d'en rendre compte aux représentants du peuple et de faire des mémoires détaillés sur chaque objet de ses observations et de ses découvertes.

Dons patriotiques

11 mars 1794 (21 ventôse an 2). L'administration enregistre la nomination faite par M. Schické, commissaire ordonnateur près l'armée du Rhin, datée de Strasbourg le 10 ventôse (28 février), qui charge le citoyen Schwartz de Colmar de veiller à l'exécution des arrêtés des représentants Lacoste et Baudot des 8 pluviôse et 13 ventôse an 2.

Schwartz, membre du Directoire du district de Colmar, a été présenté par la société populaire pour remplir cette mission.

Il est investi des pouvoirs les plus étendus pour réunir les effets, provoquer les dons patriotiques et diriger le tout sur le magasin de Strasbourg. Sa mission doit être accomplie dans un mois au plus tard.

Évacuation du Palatinat

21 mars 1794 (1^{er} germinal an 2). La commission établie par les représentants du peuple à l'armée du Rhin

pour l'évacuation du Palatinat, écrit à l'administration du département une réquisition ainsi conçue :

« LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

« Landau le 29 ventôse an 2 (19 mars 1794)

« de la République française

« Deux mille voitures peuvent encore être chargées dans le Palatinat. Les représentants viennent de nous prescrire d'opérer avec la plus grande célérité l'évacuation totale de tout ce qui peut encore être transporté. Les mouvements prochains de nos armées nous imposent aussi l'obligation impérieuse de ne rien négliger pour l'effectuer. Le peu de voitures qui nous restent ne peuvent suffire à ce service, d'autant plus que la commission est encore journellement requise de fournir de ses voitures pour les besoins de l'armée ; et quand elle le pourrait il y aurait injustice de les retenir plus longtemps ; il est même instant pour la chose publique de renvoyer les conducteurs travailler à leurs semailles.

« Nous vous invitons donc, citoyens administrateurs, et au besoin nous requerrons :

« 1^o de vouloir bien donner des ordres pour qu'il soit conduit à Landau, du département du Haut-Rhin, la quantité de cent trente voitures. A leur arrivée, toutes celles que nous pourrions encore avoir de votre département seront congédiées.

« 2^o De prendre les mesures nécessaires pour que les voitures que vous allez nous envoyer soient remplacées douze ou quinze jours après leur départ, par des nouvelles, afin de ne pas trop entraver les opérations des campagnes.

« Chaque voiture devra se munir de subsistances pour quinze jours en fourrages dont six seront versées à leur arrivée, dans les magasins de la place. Certificat leur en sera délivré et payé comme fourniture du contingent. Ils seront en outre payés de leur route et de leur jour de travail pour l'évacuation du Palatinat où les subsistances leur seront fournies ainsi qu'à leur retour.

« Forts de votre patriotisme, nous espérons la plus prompte exécution de la présente réquisition, en vous prévenant que vous serez responsable de tout retard.

« Salut et fraternité.

« PARMENTIER-BARTH-RIGEOT »

L'administration du département requiert le Directoire du District de Colmar de donner sur le champ les ordres nécessaires pour faire passer à Landau soixante voitures ; celui de Belfort 35 et celui d'Altkirch également 35, attelées chacune de deux chevaux.

Dans les 24 heures, les Directoires des trois districts rendront compte des mesures prises.

Armes de Guerre

26 mars 1794 (6 germinal an 2). L'administration générale du département fait payer au citoyen Weiss d'Oberbruck, 798 livres pour le prix de 133 piques, livrées par lui lors de la levée en masse, aux communes de Rimbach, Oberbruck, Kirchberg et Wegscheid, soit à raison de 60 livres la pique.

Assistance Interdépartementale

2 avril 1794 (14 germinal an 2). Le département du Doubs se trouvait dans une pénurie extrême de grains pour l'alimentation civile.

Le Haut-Rhin, taxé à 50.000 quintaux pour venir au secours du Doubs, fait opérer le recensement desdits grains existants dans ses trois districts afin d'imposer à chacun d'eux la quote-part à fournir, réserve faite des quantités nécessaires aux semailles et à l'alimentation, pendant six mois au plus, de leurs populations respectives.

Le recensement constate que le district d'Altkirch possède 159496 quintaux de grains, quantité suffisante pour la con-

sommodation de ses habitants pendant sept mois, calculée à une livre par jour et par individu.

Au district de Belfort le recensement accuse 84,513 quintaux, quantité à peine suffisante pour nourrir ses habitants pendant trois mois et demi.

Plus mal partagé encore est le district de Colmar qui ne recense que 77,397 quintaux, quantité qui peut à peine suffire à ses habitants pendant deux mois.

Loin de pouvoir venir au secours du département voisin, l'administration du Haut-Rhin arrête : que le district d'Altkirch, dont la situation est relativement bonne, mettra 36.000 quintaux à la disposition du district de Colmar et 14.000 à la disposition de celui de Belfort : ces deux districts se trouvant dans un besoin urgent et particulièrement celui de Colmar dont la population est près du double plus élevée que celle des autres districts. Ces grains seront payés au prix du maximum par les magasins acquéreurs.

Fabrication du Fer-blanc

6 avril 1794 (17 germinal an 2). Le citoyen Prospère Chaulin, manufacturier à Bains, demande, par l'organe du directeur de l'usine, le citoyen Baltz, que le Haut-Rhin soit requis de lui fournir « trois milliers » de suif fondu, nécessaires à la fabrication du fer-blanc.

Foussedoire, représentant du peuple, dans les départements du Haut-Rhin et des Vosges autorise l'administration du département à mettre en réquisition sur les trois districts ces trois milliers de suif fondu à livrer au citoyen Baltz pour le service de la manufacture.

Armées du Rhin & de la Moselle

11 avril 1794 (22 germinal an 2). A Strasbourg le 22 germinal 2^e année de la République française, une et indivi-

sible. — Le représentant du peuple près des armées du Rhin et de la Moselle « arrête :

« Que le département du Haut-Rhin qui est en retard de verser dans les magasins militaires de l'armée du Rhin 58,000 quintaux de foin et 25,000 quintaux de paille :

« Celui des Vosges 98,000 quintaux de foin, 20,000 quintaux de paille et 87,000 sacs d'avoine pour compléter les différentes réquisitions qui leur ont été faites, seront tenus d'y satisfaire dans deux décades pour tout délai, à peine d'être traduits au tribunal révolutionnaire et d'exposer les administrés à être traités militairement.

« Le département de la Côte-d'Or, dans le même délai et sous la même peine, fera opérer le versement des 50,000 quintaux en foin pour lesquels il vient d'être requis par la commission des approvisionnements.

« Les districts de Strasbourg et de Schlestadt et la partie de Haguenau qui n'a point été envahie, fouruiront dans le même délai et sous les mêmes peines, en déductions de leurs impositions, 12,000 quintaux de foin et 40,000 quintaux de paille.

« Le citoyen Dufort, administrateur des subsistances se rendra dans les départements du Haut-Rhin et des Vosges pour y surveiller l'exécution du présent arrêté et il me rendra compte tous les trois jours des opérations des administrateurs. Il me dénoncera ceux d'entre eux dont la conduite serait fautive ou malveillante : il se transportera ensuite dans le département de la Haute-Saône pour y surveiller l'exécution de l'arrêté du même jour. — J.-B. Lacoste ».

16 avril 1794 (27 germinal an 2). Lacoste ajoute ce qui suit à la mission du citoyen Dufort : Dans le Haut et le Bas-Rhin, les Vosges, le Mont-Terrible, la Haute-Saône et la Côte-d'Or, « il fera une visite domiciliaire chez tous les administrateurs, officiers municipaux et autres fonctionnaires publics pour vérifier si la déclaration des grains qui leur appartiennent est exacte et s'ils ont fait exécuter l'arrêté du représentant du 27 pluviôse, relatif à un nouveau recensement.

21 avril 1794 (2 floréal an 2). L'administration eue-

giste la nomination du citoyen François-Xavier Hauvilliers comme contrôleur des transports militaires comprenant les subsistances et les fourrages, les effets d'habillement d'équipement et de campement, ceux de l'artillerie, ses attirails, ustensils et munitions de guerre, ceux des hôpitaux et enfin ceux des convois en général. Il pourvoira à la fourniture des voitures et des chevaux nécessaires et à l'organisation du service, avec marche régulière.

Cour de Munster à Colmar

Le 8 *avril* 1793 la cour de Munster tirant vers le Levant sur la place Collégiale (place Saint-Martin ; vers le Couchant, sur la rue appelée Schædelgass (aujourd'hui rue des Marchands) estimée à 21,000 fr., est enchérie par Jean-Claude Schwartz, de Colmar jusqu'à 50,400 fr. et lui est adjugée, à l'extinction de la troisième bougie.

Gendarmerie

13 *avril* 1794 (24 *germinal* an 2). Sur le rapport de la société populaire de Colmar, spécialement consultée, le représentant Foussedoire lève la suppression prononcée le 18 frimaire an 2 (8 décembre 1793) par Héranlt de Séchelles contre le citoyen Fritsch, cy-devant, lieutenant de gendarmerie, en considération de ses quarante-cinq ans de service, de ses blessures et de ses infirmités. Mais l'arrêté dont s'agit ne pourra être un prétexte pour déplacer le lieutenant qui a remplacé Fritsch.

Rassemblement séditieux en Suisse

15 *avril* 1794 (26 *germinal* an 2). La société populaire de Belle le 18 *germinal* an 2 (7 avril), dénonce l'ex-capitaine,

Noblat comme étant à la tête d'un rassemblement séditionnel en Suisse. Le général Schérer, à qui cette société avait écrit, lui répond de son quartier général de Blotzheim, qu'il est effectivement vrai que le capitaine Noblat a été un moment à la tête de rassemblements qui se sont formés « des brigands » du Mont-Terrible et qui ont été déjoués ; que depuis ce temps, suivant tous les rapports de ses espions, il s'est retiré à Rheinfeld, où il fomente de nouvelles séditions et conspire contre sa patrie, mais où il échouera s'il ose jamais mettre ses projets liberticides à exécution.

« Considérant que le capitaine Noblat s'est retiré à Rheinfeld, territoire de Puissance en guerre contre la France, où il fomente nouvelle sédition, l'administration du Haut-Rhin arrête que son nom sera porté sur la liste supplétive des émigrés et qu'il sera soumis aux lois applicables à ces derniers. — Ortlieb-Jourdain ».

(A suivre).

LA REVUE.

A TRAVERS LE PASSÉ

SOUVENIRS D'ALSACE

PORTRAITS, PAYSAGES

Fin (1)

XLVIII

EXCURSION DE DEUX ALSACIENS

En Belgique et en Hollande (2)

**Visites aux Musées de Bruxelles, Gand, Bruges, Anvers.
— Une ville morte. — Van Eyck et Memling. — Un marbre
de Michel-Ange à Bruges.**

Eugène Fromentin, le peintre des scènes arabes de l'Algérie, l'artiste écrivain qui a peint le Sahara d'après nature, venait de publier son curieux livre sur les musées

(1) Voy. pp. 332-363 du trimestre Juillet-Août-Septembre, pp. 436-463 du trimestre Octobre-Novembre-Décembre 1895; pp. 24-50 du trimestre Janvier-Février-Mars, pp. 456-297 du trimestre Avril-Mai-Juin, pp. 340-377 du trimestre Juillet-Août-Septembre, pp. 529-559 du trimestre Octobre-Novembre-Décembre 1896; pp. 104-128 du trimestre Janvier-Février-Mars, pp. 145-184 du trimestre Avril-Mai-Juin, pp. 310-334 du trimestre Juillet-Août-Septembre, pp. 469-489 du trimestre Octobre-Novembre-Décembre 1897; pp. 83-106 du trimestre Janvier-Février-Mars 1898.

(2) Je termine mon volume de souvenirs par le récit des impressions de voyage de deux Alsaciens en Belgique et en Hollande.

des Pays-Bas et avait reporté l'attention des amis de l'art sur les trésors qu'ils renferment. Je n'eus pas de peine à me laisser entraîner par ce mouvement de curiosité. Un matin de juillet 1882, sous le charme des longues journées d'été, Henner et moi prîmes le train pour Bruxelles, emportant dans nos valises légères le guide Joanne qui devait nous servir de fil conducteur dans le labyrinthe des musées, monuments et collections particulières que nous tenions à explorer à fond.

Bruxelles, un petit Paris, a de magnifiques édifices, anciens et modernes, des boulevards comparables à ceux de Paris, mais dont les dimensions excèdent les besoins d'une circulation restreinte et semblent leur enlever toute animation. Le Palais de la Bourse, le Palais de la Justice, le théâtre, constructions toutes modernes, se distinguent par leur architecture somptueuse trahissant la recherche du grandiose. Dans certains édifices religieux où le style jésuite domine avec son clinquant et son ornementation de mauvais goût, apparaît encore la trace vivante de l'ancienne et cruelle domination espagnole. Mais l'œuvre maîtresse où se résume toute l'histoire du vieux Bruxelles, où chaque pierre rappelle de navrants souvenirs, où se sont figés sous la rude patine du temps les efforts et les douleurs d'un peuple avide de libertés, c'est le fameux hôtel de ville, cette dentelle de pierre avec ses pignons façonnés, ses galeries à jour, ses consoles, ses clochetons, ses balcons fleurdonnés et son beffroi aux élancements superbes qui semble monter comme une prière dans l'azur, et qui a bien souvent sonné le glas des guerres civiles.

Monument d'architecture gothique, situé presque en face de l'hôtel de ville, l'église Sainte-Gudule, d'un style assez sévère à l'extérieur, a subi dans son mobilier les exigences disparates du style rococo des Jésuites qui semblent avoir

Ces pages où se reflètent la nature et l'art d'un beau pays, ne seront peut-être pas indifférentes aux lecteurs qui ont eu la patience de me suivre jusqu'ici dans l'œuvre de bon souvenir vouée à la terre sacrée de nos aïeux où l'art a toujours été en honneur.

pris à tâche de dénaturer à plaisir la belle ordonnance des nefs anciennes. Ainsi, la chaire à prêcher, considérée généralement comme un chef-d'œuvre de sculpture et de patience, est plutôt une composition extravagante qu'une vraie œuvre d'art. Au milieu d'une végétation luxuriante, qui a la prétention d'être paradisiaque, on voit un ange armé du glaive et chassant Adam et Ève du paradis ; des singes, des écureuils, des paons, des perroquets, des coqs et des poules, aimable ménagerie de l'Eden, forment contraste avec le squelette grimaçant qui poursuit nos deux premiers parents. Lors de la publication dans le *Tour du Monde* des intéressantes notices de M. Camille Lemonnier, sur la Belgique, la maison Hachette m'a demandé de lui dessiner cette chaire aussi célèbre que fantaisiste par l'exubérance de ses détails, œuvre d'imagination sinon de talent d'Henri Verbruggen. Parmi les autres monuments belges que j'ai dessinés pour la même publication, figure la petite fontaine du *Maenne kerpis*, dont le nom flamand assez transparent laisse deviner le caractère ultra-naturaliste. On semble très fier à Bruxelles de cet impertinent petit bonhomme, savez-vous ?

Après avoir visité rapidement les principaux monuments de Bruxelles, nous faisons une longue station au musée de peinture qui est très riche en primitifs flamands. M. Fétis, le savant conservateur du musée, pour qui l'ami Havard nous avait donné un mot de recommandation, se fit plaisir de nous montrer les toiles les plus célèbres de Rubens, de Rembrandt et de Van Dyck, que possède le musée et d'appeler notre attention sur les rares panneaux des frères Van Eyck, de Memling et de Roger van der Veyden. Nous avons été tout particulièrement intéressés par les deux volets latéraux du fameux triptyque des Van Eyck, l'*Adoration de l'Agneau mystique*, dont le panneau central est conservé dans l'église de Saint Bavon à Gand. Sur ces deux volets sont peintes les figures nues d'Adam et d'Ève. Elles sont reproduites évidemment d'après nature, tellement leur expression et leur anatomie sont remarquables. Un autre fragment du triptyque de Saint-Bavon est au musée de Berlin, de sorte que le chef-d'œuvre de Jean et d'Hubert van Eyck est aujourd'hui dispersé, grâce à la coupable indifférence de la fabrique

de Saint-Bavon qui a laissé mutiler cet incomparable monument de l'art du XV^e siècle.

« Quoiqu'il en soit, ces restes sont grandioses, ils nous étonnent, ils nous confondent par leur science, ils nous émeuvent par leur élévation et par leur ampleur. On se sent écrasé par ce miraculeux savoir qui éclate ainsi dès le début, par cette expérience consommée qui se manifeste dès le principe. On cherche des précurseurs, des initiateurs, et les obscurités de l'histoire enveloppent si bien cette prodigieuse éclosion, qu'elle paraît comme une sorte de génération spontanée, sans précédents d'où elle découle sans antécédents qui l'expliquent.

« Où les Van Eyck avaient-ils appris cette technique merveilleuse qui représente l'accumulation des études de plusieurs générations ? Question redoutable et bien loin encore d'être résolue (1) ».

. . .

Le surlendemain de notre arrivée à Bruxelles nous partons pour Gand, ville commerçante, animée, agitée, vibrante où l'on sent une puissante volonté de conserver la fortune acquise et de l'agrandir encore, une de ces vieilles cités municipales, fières de leurs franchises séculaires, qui, tout en suivant le progrès moderne, n'a point renoncé au culte du passé, comme le prouve le respect qu'elle porte à ses vieux monuments. Nous débarquons en plein marché, devant la belle façade de l'hôtel de ville et en face de la tour du beffroi située au bout de la grande rue, sombre décor du moyen âge. Sur la place du marché les cuisinières portant au bras gauche de grands paniers à anse, en fer blanc, nous semblaient de vieilles connaissances tant leurs costumes et leurs allures se rapprochent de ceux des ménagères alsaciennes. Notre première visite fut pour l'église Saint-Bavon où nous contemplâmes longuement le fameux panneau central de

(1) Henry Havard, — *La Flandre à vol d'oiseau*.

L'*Agneau mystique* des frères Van Eyck, avec ses légions d'élus agenouillés au pied de la fontaine de vie. Nous admirons l'étonnante conservation de cette œuvre, vrai trait d'union entre le Moyen-Age et la Renaissance par la perfection de ses procédés techniques rappelant celle du *Condottiere* d'Antonello de Messine, au Louvre, œuvre contemporaine tout aussi étonnante.

C'est aux Van Eyck que la tradition attribue l'honneur d'avoir inventé la couleur à l'huile et d'avoir communiqué leur secret aux artistes italiens de l'époque.

Nous visitons ensuite l'église de Saint-Nicolas, qui renferme de superbes tableaux de Rubens et de Van Dyck. Ce dernier figure aussi à Saint-Bavon où nous admirons son Christ en croix popularisé par de nombreuses copies et des milliers d'estampes. Puis, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les canaux couverts d'embarcations, sur les quais animés et les pignons si pittoresques des maisons qui les bordent, nous retournons à la gare prendre le train de Bruges.

Ces gares belges sont vraiment étranges : elles ressemblent à des cathédrales gothiques se détachant comme un anachronisme sur les édifices modernes qui les entourent.

. . .

Nous arrivons à Bruges à midi, ce qui prouve que ces vieilles villes flamandes, Bruxelles, Gand, Bruges, sont très peu distantes l'une de l'autre. Pour ne point perdre de temps — car nous voulions aller le même jour à Ostende — nous déjeunons à la table d'hôte d'un hôtel voisin de la gare. Il y avait là une dizaine de convives paraissant tous appartenir à la population du pays. C'était un vendredi, jour strictement maigre dans cette vieille ville catholique déchue de son ancienne splendeur, dans cette ville morte, aux rues désertes qui ressemble à un immense béguinage.

On nous servit quatre à cinq plats de marée, des moules, de la raie, du maquereau, de la sole, du homard en salade; puis, pour les mécréants assez audacieux pour demander de la viande, on consentit à terminer le repas par un bifteck aux petits pois. N'importe, ce repas maigre, qui aurait contenté le moine Gorenflot, était fort bien accommodé et nous y fîmes honneur. Au dessert nous eûmes le spectacle d'une scène de mœurs locales assez typique.

Un homme du peuple, en état d'ivresse, vint s'abattre sur le trottoir, sous les fenêtres de la salle à manger. Tous les convives furent scandalisés de voir un ivrogne dans cette ville cléricale réputée pour ses bonnes mœurs et sa tempérance : un agent de police s'empressa de le relever et de le mettre à l'ombre. Nos voisins de table semblaient tout honteux qu'un pareil spectacle pût être donné à des étrangers dans la vieille et respectable cité flamande.

. . .

Une impression étrange s'empare du touriste au moment où il pénètre dans cette ville du silence figée dans sa solitude et dans sa ruine comme le château effrité, plein de ronces, de la Belle au bois dormant. Sous le ciel bleu, sous le soleil éclatant tout y est vide et morne.

En regardant les clochers et leurs clochetons, les pignons déchiquetés se découpant sur le ciel avec la rigidité cadavérique des matières inertes, on s'attend à entendre sonner le glas de tout un monde évanoui, d'un monde qui, jadis jetait sa note vibrante sur ces canaux enjambés par des ponts en dos d'âne, pleins de bateaux et de bateliers affairés, sur ces maisons si pittoresques, aux fines découpures, sur ces quais et ces ruelles autrefois si vivants. Toutes les maisons sont fermées, les rideaux tirés, les habitants calfeutrés chez eux, égrenant silencieusement le chapelet, toujours le même, toujours implacablement monotone, de leurs journées incolores.

De cette cité si chère aux ducs de Bourgogne, si commerçante jadis, où des navires du monde entier venaient chercher les toiles, les dentelles et les draps des Flandres, faisant ruisseler l'or dans les comptoirs des marchands, il ne reste qu'un souvenir.

Par ci, par là, un chat noir traverse la rue comme un éclair, une vieille religieuse coiffée de son béguin passe comme une ombre lamentable, une ouvrière dentellière, assise sur le pavé où pousse l'herbe, agite fébrilement et d'une façon inconsciente ses fuseaux et ses bobines, sans lever la tête, sachant parfaitement qu'aucun incident de la rue ne viendra la troubler.

Seul, comme battant les dernières pulsations d'une vie presque éteinte, le carillon du beffroi, ce même carillon qui jadis, chantait les fêtes d'une population en liesse ou marquait d'un glas sinistre les tragédies des guerres religieuses dont ce pavé porte encore la sanglante empreinte, seul le carillon, comme un dernier sourire, envoie son mélancolique salut à la ville engourdie que rien ne galvanise plus, pas même un chant d'ouvrier, pas même le rire sonore d'un enfant. Car — c'est là encore un des caractères dominants de cette nécropole — on ne rencontre point dans ses rues une troupe d'enfants, réveillant par leurs jeux et leur gaieté les échos amortis.

Il ne reste au touriste saturé de l'immense ennui qui suinte partout sur ces murs moisies, sur ces ponts lépreux, sur ces tours lamentablement gercées par le champignon de la ruine, qu'à se retremper au contact des œuvres d'art qui abondent dans les musées, les églises et l'hôtel de ville. Là il y a une moisson de jouissances à recueillir. Dans ce cimetière du passé, dans ce Campo Santo de l'histoire, tout évoque les grands noms qui ont fait la gloire artistique du pays. Anvers a son Rubens, Gand a ses Van Eyck, Bruges a son Memling. Celui-ci a sa légende que nous raconte l'ami Havard, dans son beau livre, *La Flandre à vol d'oiseau*.

« Ce n'est pas à l'Académie qu'on doit étudier Memling : c'est à l'hôpital Saint-Jean qu'il nous faut le chercher. Là, on le retrouve dans son milieu et sur son terrain. Il est chez lui.

Il y est si bien que de cette convenance parfaite entre l'œuvre et le cadre, entre l'hôpital et les tableaux qui l'illustrent, il est sorti une légende toute faite qui a traversé les siècles et à laquelle, si nous en croyons la critique moderne, il faut renoncer.

« Cette légende nous raconte qu'après la bataille de Nancy (1574), un jeune soldat blessé vint, par une froide nuit d'hiver, heurter à la porte de cette sainte demeure, réclamant un gîte et des soins. Il avait été attaché à la personne de Charles-le-Téméraire en qualité de peintre. A la mort de son maître il avait été rudoyé et chassé. Mourant d'épuisement et de faim il était venu demander du pain et du repos. On le soigna, il guérit ; et c'est alors que, par reconnaissance, il commença ces ravissantes peintures qui, en payant l'hospitalité reçue, allaient rendre son nom immortel. »

. . .

Donc nous sonnons à la porte de l'hôpital Saint-Jean. Nous traversons l'ancien cimetière Notre-Dame, puis toute une série de cours humides et de murs de forteresse pour arriver à la chapelle isolée qui, au siècle dernier, a été transformée en musée. Hans Memling y est représenté par ses deux œuvres capitales, la *Nativité* et la *Chasse de Sainte-Ursule*, jouissant dans le monde de l'art d'une réputation égale. Deux merveilleux portraits et le *Mariage de Sainte-Catherine*, y proclament aussi son génie. Mais c'est le triptyque de la *Nativité* qui l'emporte sur tout le reste. Ce n'est plus la peinture un peu hiératique des Van Eyck. Le souffle de la Renaissance a passé par là.

Ce qui nous frappa de prime abord, en examinant de près le triptyque, c'est la prodigieuse conservation de ces peintures qui ont l'air d'être saturées d'huile à l'excès. N'est-ce pas à cette circonstance qu'est dû leur aspect jeune, gras et brillant ? Le panneau central représente l'*Adoration des mages*, celui de gauche *Jésus adoré par sa mère*, celui de droite la *Présentation au Temple*.

Les figures sont de vraies miniatures peintes avec un fini merveilleux. « Toutes les figures posées dans le sens qu'il convient, drapées dans la mesure qu'il faut, sont reliées par une dépendance absolue au reste de la scène. Et cette dépendance, cette subordination des personnages, de leurs attitudes, de leurs vêtements, des ornements qu'ils portent, de la lumière qui les baigne, à l'expression de la pensée-maitresse de l'œuvre, est comme l'aurore d'un art nouveau inconnu jusque là, mais qui va conquérir le monde (1) ».

Les peintures de la *Chasse de Sainte Ursule* sont également des miniatures à l'huile, mais moins parfaites que celles du triptyque. C'est là une œuvre décorative plutôt qu'une suite de tableaux dans la vraie acception du mot, la glorification d'une légende née sur les bords du Rhin et qui s'est déroulée d'une façon tragique depuis Cologne jusqu'à Rome. Qui n'a entendu parler du martyre des onze mille vierges compagnes de Sainte Ursule, se promenant à travers le monde de la féerie, et allant, brebis innocentes, se faire massacrer par les barbares à Cologne ?

Nous quittons le sanctuaire de Memling pour aller visiter la chapelle du Saint Sang et l'hôtel de ville, deux adorables monuments gothiques qui se touchent, étonnant assemblage de lignes et de couleurs, de niches et de pinacles, de balustrades et de statues, un rêve traduit en pierres, une dentelle murale tissée par une fée.

Aucune description par le pinceau ou par la plume ne saurait donner une idée de la splendeur que dégage aujourd'hui encore cet ensemble de monuments aériens de la vieille capitale flamande, si industrielle, si célèbre dans le monde entier sous le règne des ducs de Bourgogne. Quelle richesse dans cet intérieur de la chapelle du Saint Sang dont la relique, rapportée de Terre Sainte par Thierry d'Alsace, est conservée dans une chasse en or et en pierreries, vrai chef d'œuvre de l'orfèvrerie flamande !

(1) Henry Havard. — *La Flandre à vol d'oiseau*.

L'église Notre-Dame toute peuplée de chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, renferme les tombeaux de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne, sa fille, *la plus riche héritière de la chrétienté*, comme disent les chroniqueurs ; elle renferme aussi les écussons armoriés des chevaliers de la Toison d'or, dont j'ai raconté ailleurs les origines assez équivoques et, en tout ces, singulières.

Mais toutes ces splendeurs historiques s'éclipsent devant une œuvre puissante due, dit-on, au ciseau de Michel Ange : un groupe en marbre, *la Vierge et l'enfant Jésus*, placé dans la chapelle du Saint Sacrement. Si réellement comme le prétend la tradition, ce groupe est de la main même du grand artiste, il nous ferait voir son talent sous un aspect tout différent de celui de ses autres œuvres. Celle-ci, en effet est d'un fini impeccable, d'une grâce et d'une distinction auxquelles ce génie si fier et si indépendant ne nous avait pas habitués. On n'y sent pas la fougue de son ciseau souvent incorrect mais toujours magistral.

XLIX

Plage d'Ostende. — Un caravansérail cosmopolite. — Cathédrale d'Anvers. — Descente de croix de Rubens. — Architecture des jésuites. — Jardin botanique. — Haarlem et ses tulipes. — Franz Hals.

On a peine à s'arracher à l'obsession de tant de belles choses : mais notre voyage avait son programme tracé d'avance et nous partons à trois heures pour Ostende, une de ces plages maritimes chères aux pays du nord, qui, avec Blankenberghe sa voisine, est le rendez-vous de la haute société allemande, anglaise et belge. Pays de plaine unie, sans accidents de terrain, sans ces falaises pittoresques qui font le charme des plages normandes, Ostende a un aspect plutôt sévère que gai et réfléti, dans tout son extérieur, la raideur anglo-sa-

xonne et le cant britannique. Sa gare est une cathédrale comme celles de Bruges et de Gand, son music-hall une immense et froide rotonde ; ses maisons alignées sur la plage ressemblent à des hôtels princiers. Tout cela, comme le dit avec justesse l'ami Havard, produit l'effet d'un caravansérail et paraît être le refuge préféré de toute une colonie cosmopolite qui vient chercher là le plaisir plus que le repos. Le roi des Belges y a fait construire, au bord de la mer, un vaste châtelet de plaisance où il passe une partie de la belle saison à la bourgeoise, et sans aucun déploiement d'apparat. Dans cette ville animée aujourd'hui par toutes les vanités mondaines, par toutes les élégances d'une société plus ou moins parvenue, on chercherait en vain un coin pittoresque rappelant ses vieilles origines. Le champignon moderne a tout envahi : il a fait craquer les vieux murs, effacé les vieux souvenirs. On a remplacé tout cela par des hôtels, des restaurants, des cercles, des cafés, des salles de concert et de jeu, de quoi faire le bonheur du high life et de la finance qui se moque des souvenirs historiques comme d'un ennuyeux hors d'œuvre. Ostende fut fortifiée dans le temps par Guillaume-le-Taciturne et soutint un siège mémorable ; elle avait le plus beau port du littoral. Une ancienne gravure nous a conservé le dessin et les proportions monumentales de son hôtel de ville d'alors, en grande partie disparu aujourd'hui.

Après avoir visité la jetée du port, qui est superbe, le parc aux huîtres qui a acquis un grand renom dans le monde des gourmets, après une longue promenade sur la plage immense où grouillait le monde des baigneurs avec ses cabines roulantes, après avoir coudoyé toutes les banalités de ce lieu de plaisir qui n'apprend absolument rien aux hommes d'étude, nous prenons à huit heures du soir le train d'Anvers qui devait nous dédommager de notre ennui d'Ostende et où nous arrivons vers une heure du matin, harassés de fatigue et affamés, ne trouvant plus qu'un garçon endormi qui ne peut nous offrir qu'un poulet étique. Le lendemain, pendant que nous prenions le café, le maître d'hôtel vint nous présenter l'un air obséquieux un album destiné à recueillir les autographes des voyageurs de marque, comptant sur le grand renom d'Henner pour exciter la curiosité de sa clientèle. Qui sait ?

peut être l'artiste pousserait-il la complaisance jusqu'à griffonner un croquis de nymphe sur ces pages blanches étreignées par une actrice parisienne, autre nymphe dont les pattes de mouche célébraient, en dix lignes émuës, la gloire de Rubens. Henner, toujours sobre en tout, se borna à inscrire son nom sur l'album.

. . .

La place verte dont le centre est occupé par une statue assez médiocre de Rubens, doit son nom au marché aux légumes qui s'y tient et aux beaux arbres dont elle est entourée. Son vaste carré est circonscrit par des hôtels et de vieilles maisons assez vulgaires que domine la silhouette majestueuse de la cathédrale avec ses deux tours, dont l'une inachevée, et que le vent salé de la mer continue, depuis des siècles à ronger comme un cancer déchiétant à la longue les délicates sculptures de ses clochetons, de ses statues et de ses galeries gothiques. En entrant par le transept de droite qui s'ouvre sur la Place verte, nous nous trouvons en face du rideau qui masque la *Descente de Croix*, ce chef d'œuvre de Rubens. Des pèlerins du monde entier viennent admirer la grande page du maître dont l'inspiration prodigieusement féconde a peuplé de tableaux tous les musées d'Europe et dont la gloire incontestée plane comme un diadème étoilé sur sa ville natale. Le rideau s'écarte devant la foule des spectateurs attentifs, la lumière d'un grand vitrail jette ses rayons obliques sur l'œuvre du grand maître qui, instantanément, devient vivante comme la réalité même. Un silence solennel, le silence de l'admiration, règne parmi les spectateurs fascinés par cette étonnante puissance de l'art humain. Un instituteur de campagne arrive avec une troupe d'écoliers avides, eux aussi, d'admirer le chef d'œuvre dont on les a entretenus au foyer de la famille comme d'une chose surhumaine. Chacun d'eux, semblant obéir à un mot d'ordre, tire de sa poche un petit calepin sur lequel il inscrit ses impressions ou plutôt ses émotions naïves. Ce sera évidemment, le canevas d'un

devoir de classe qui restera chez ces enfants le souvenir d'une excursion bénie.

A la gauche du chœur se trouve le pendant du célèbre tableau, l'*Assomption de la Vierge*, œuvre tout aussi remarquable peut-être que la *Descente de Croix*, mais bien moins célèbre et bien moins admirée.

Nous aussi, séduits par la chaude coloration et les touches vigoureuses de ce dernier tableau, nous nous sommes mis d'accord avec les préférences générales, sachant qu'elles sont justifiées par l'influence des écoles d'Italie que Rubens était allé étudier et dont s'était inspirée sa nouvelle manière de peindre.

. . .

Anvers est la grande cité catholique du Nord. Partout sa foi éclate dans des images pieuses, dans des calvaires, dans des madones nichées à l'angle des maisons. Malgré les troubles religieux et politiques qui l'ont ébranlée depuis la Réforme, malgré les bandes révolutionnaires qui ont promené le fer et le feu devant les sanctuaires de son culte, ces signes extérieurs de sa dévotion imagée sont restés là, respectés depuis des siècles. Ce respect pour les manifestations du culte a créé toute une floraison architecturale, multiforme et multicolore, qui couvre l'intérieur des églises de sa végétation parasite et jette une note discordante dans les belles lignes gothiques de ces édifices. Cette ornementation exubérante et de mauvais goût triomphe surtout dans l'église Saint-Charles bâtie par les Jésuites dans un style théâtral fait pour amorcer la naïve crédulité des fidèles. Le plan est celui des basiliques romaines et semble avoir été choisi pour diriger leurs regards et leurs prières vers la ville éternelle.

Dans chaque église une statue de la vierge couverte d'or, de brocart et de pierreries, au regard fixe et dur, à laquelle on attribue tout naturellement de nombreux miracles, attire les hommages des croyants et devient, pour les femmes, l'objet d'un culte passionné, intransigeant.

Mais le monument qui résume le mieux cette prodigieuse influence du clergé sur la population d'Anvers, influence qui s'étend à tout le pays belge, c'est l'immense calvaire qu'il a fait édifier tout auprès de l'église Saint-Paul pour frapper l'imagination des plus indifférents. C'est une rocaïlle gigantesque (elle a vingt mètres de haut) où sont figurées par des statues grandeur naturelle toutes les scènes de la Passion. Au dessus de cette montagne est le Christ en croix foulant aux pieds la mort.

« A la base de ce rocher postiche il existe une caverne sombre. Fouillez cette grotte du regard sans vous laisser arrêter par les deux Romains en tôle peinte, qui semblent garder le Saint-Sépulcre. Tout autour, enfermés dans des trous grillagés, derrière des barreaux énormes, de pauvres damnés à moitié calcinés, effrayants d'angoisse et de douleur, se débattent au milieu des flammes, tendant vers le visiteur leurs bras désespérés, lançant vers lui leurs regards suppliants (1) ».

Des esprits simples, des cerveaux crédules et naïfs sont saisis d'effroi devant ces fictions renouvelées des Mystères du moyen Âge. Comment n'exerceraient-elles pas une influence énorme sur le peuple qui les coudoie chaque jour et finit par se familiariser avec l'idée de l'enfer ?

Le musée, que nous visitons ensuite, renferme des Rubens de premier ordre ; nous allons voir aussi toutes les églises où figurent des travaux du maître et la jolie maison d'architecture italienne qu'il a fait construire et où il avait installé, dans une rotonde située entre cour et jardin, une merveilleuse collection d'objets d'art antique.

La maison des Plantin, ces anciens et célèbres imprimeurs dont les descendants ont respecté l'habitation et les ateliers typographiques avec leurs presses primitives et les magistrales épreuves qu'ils en ont tirées a ensuite fixé notre attention et nous a vivement intéressés comme un monument de la science et de la littérature humaines.

(1) Henry Havard. — *La Flandre à vol d'oiseau*.

.

Une des gloires les plus incontestées d'Anvers, c'est son port de commerce sur l'Escaut, dont l'estuaire sur la mer du Nord ressemble à une véritable mer sillonnée par les navires du monde entier. Il a ruiné, à son profit exclusif, le *Damme* ancien port de Bruges la superbe qui se meurt aujourd'hui tandis qu'Anvers grandit et étend chaque jour sa puissance maritime au détriment de Dunkerque et du Havre. Ce port d'Anvers dont les quais se prolongent à perte de vue, présente un aspect des plus curieux. Tous les pavillons du globe s'y entrecroisent, y débarquent fiévreusement leurs ballots de marchandises, que d'autres emportent ou qui s'accumulent dans les immenses docks construits récemment. Bien qu'il s'agisse là de manifestations exclusivement matérielles, nous nous sentions vivement intéressés par l'immensité de l'effort qu'a exigé la création de cet ensemble commercial rappelant Tyr et Carthage, mais n'atteignant pas encore le développement de Hambourg.

Nous passons la soirée dans un de ces grands halls internationaux, un de ces concerts beuglants que le faux goût moderne a installés dans tous les grands centres de population pour offrir une distraction plus ou moins saine au monde du travail comme aux blasés de la vie. C'est ce qu'on peut appeler, à juste titre, un concert européen ; car on y entend des chanteuses françaises, anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, flamandes qui, tour à tour, provoquent les applaudissements d'une foule brayante. Ces virtuoses sont condamnées au rôle humiliant de venir, un plateau à la main, faire le tour de la salle et recueillir les gros sous prix de leurs couplets, pendant que les spectateurs se gorgent de bière. Cette corvée dégradante de la quête imposée aux artistes du chant nous a vivement choqués.

Le jardin botanique d'Anvers, avec sa ménagerie de fauves est un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe. De même que dans les musées on n'y entre qu'en

payant. Les dimensions des cages sont très grandes, et les lions, tigres et panthères peuvent y bondir à leur aise. Une propreté vraiment flamande y est entretenue par un nombreux personnel de gardiens. Nous regardions deux belles lionnes qui, à travers les barreaux, léchaient les mains d'un gardien qui les avait teintes de sang en découpant les quartiers de viande destinés au repas des animaux. Sans se soucier des crocs ni des griffes de ces bêtes, cet homme avait l'air de jouer avec des chats domestiques, ce qui ne laissa point de nous causer une certaine admiration pour ce mépris inutile du danger.

On sait qu'Anvers est depuis longtemps le grand marché des bêtes fauves, l'entrepôt zoologique où viennent puiser les grandes ménageries d'Europe, qui fournit au Jardin des Plantes de Paris ses spécimens d'animaux rares. Tout un monde de voyageurs belges, allemands et hollandais parcourt les régions torrides comme les glaces du nord pour se procurer à grand prix et souvent dans des conditions périlleuses, les lions, les tigres, les ours blancs, les rhinocéros, les hippopotames, les éléphants, les gros serpents, etc., qu'ils amènent ensuite au marché d'Anvers où ils trouvent acheteurs.

. . .

Après cette intéressante visite nous allons prendre le train de Hollande qui nous fait traverser un pays plat à peine mamelonné de quelques collines où l'on trouve la jolie petite station de Rosendael (vallon des roses). A partir de là et tout le long de la voie, nous jouissons de l'aspect riant des prairies animées par les troupeaux de vaches et de bœufs qui, pendant tout l'été, sont jour et nuit à la pâture. Pour les préserver des bronillards nocturnes, on les recouvre d'une grosse toile rattachée sous les fanons. Ainsi costumées, ces bêtes prennent, à la chute du jour, une physionomie étrange. On dirait des fantômes d'animaux préhistoriques se promenant comme des ombres chinoises dans un paysage imagi-

naire. Des troupes de vanneaux viennent s'abattre autour d'elles, cherchant dans les prés les insectes dont ils se nourrissent. Des pâturages à perte de vue, dans la région des *polders*, conquis sur la mer par le génie et la persévérance d'un peuple industrieux, s'étendent le long de la ligne du chemin de fer jusqu'à l'estuaire de la Meuse qui, aux environs de Dordrecht, devient un véritable bras de mer connu sous le nom de Moerdijk (digue de la mer). Sur ce bras de mer, un pont en fer de deux kilomètres et demi de longueur, construit, je crois, par une maison française, donne passage à la ligne du chemin de fer. Ce n'est pas sans une sensation de légitime orgueil qu'on se sent entraîné par dessus les vagues de la mer qui battent incessamment les piles du pont secouées par la locomotive et maintenues en place par des amoncellements de rochers que les ingénieurs sont forcés de remplacer sans cesse.

De Dordrecht à Rotterdam, c'est une véritable région de cours d'eau et de marais. Sans vouloir nous arrêter dans ces deux villes commerçantes qui ont joué un rôle important dans l'histoire des Pays-Bas, nous nous bornons à les admirer au passage, car le chemin de fer traverse les faubourgs et nos regards plongent dans les maisons élégantes et les cafés qui bordent la voie. Tout le monde est aux fenêtres pour voir passer le train. Nous ne nous arrêtons non plus à Delft, la ville des vieilles faïences dont la cathédrale historique s'enlève majestueuse sur l'horizon, abritant les tombeaux des princes d'Orange, souverains des Pays-Bas. Il me semble être ici en pays de connaissance tant j'ai vécu par la pensée au milieu de ce monde d'artistes et d'artisans que mon ami Havard a fait revivre dans son *Histoire de la faïence de Delft*, dont j'ai patiemment étudié toutes les propriétés en dessinant les chefs-d'œuvre de sa céramique. Une portion de notre vie à tous deux est condensée dans l'étude des gracieuses arabesques bleues qui ornent ce volume écrit par un passionné chercheur, épris de toutes les curiosités de l'art.

À l'horizon, le long de la mer du Nord, de grandes dunes de sable jettent leur note triste et jaunâtre dans le paysage. Une

légère brume les enveloppe, masquant les dunes qui, aux abords du Zuyderzée, protègent le pays contre l'invasion des flots.

. . .

Laissant à gauche la ville de La Haye (s'Graven Haage) que nous nous promettons de voir au retour, et traversant rapidement la vieille et célèbre ville de Leyde, assise près de l'embouchure du vieux Rhin, nous nous dirigeons sur Haarlem dont le musée, plein d'œuvres de Franz Hals nous attire comme un fruit défendu. Franz Hals, un des peintres les plus étonnants de la pléiade hollandaise, dont Rembrandt est le grand maître, semble n'avoir pas eu conscience de son talent tout en devinant d'instinct l'intensité de vie qui anime ses personnages. Son immense toile, *La réunion des arquebussiers*, est une collection de portraits parlants : ils vivent d'une vie exubérante dans leurs collerettes blanches tuyautées, dans leurs chapeaux noirs à larges bords. Ils sont là, bons vivants, assis au tour d'une table, riant, gesticulant comme de braves hollandais qui ne tourmentent pas les soucis de la vie. Tout à côté, un autre grand tableau représentant des religieuses béguines en costume blanc et noir, brodé avec la puissance d'un maître accompli. C'est par le portrait, vibrant comme la vie même, sortant du cadre comme une étonnante manifestation de la réalité, comme une apparition à fleur de peau de l'être intime, que Hals s'est imposé à l'admiration de la postérité. Le musée du Louvre possède de lui le portrait de Descartes, et dans la salle Lacaze, celui de Hille Bob, tête de femme étrange.

. . .

Le musée de Haarlem est installé à l'hôtel de ville, bel édifice de la Renaissance, crénelé comme un château fort. Un escalier extérieur très ancien donne accès à une vaste salle avec plafond à poutres apparentes, une estrade et des rangées

de stalles, comme dans un oratoire et qui, depuis l'introduction du code civil, est devenue la salle des mariages. Elle est comme une antichambre du musée dont la porte s'ouvre dans le fond.

Franz Halz a été long à conquérir la célébrité qui, aujourd'hui, s'attache à son nom. Peu connu des critiques modernes, ce nom était resté discrètement enveloppé d'ombre, laissant en pleine lumière ceux de ses élèves Adrian Van Ostade et Brauwer, dont les œuvres, cependant, pâlisent devant la fougue d'exécution, devant la bravoure de pinceau du maître.

Comme un rare joyau, comme une de ces perles sans prix, qui fait l'orgueil de ses possesseurs, le musée de Haarlem exhibe aux yeux des visiteurs, un tableautin signé du nom de *Pieter Lastman*, 1629, représentant une *Petite Nativité*. Au premier coup d'œil on se dit : c'est un Rembrandt ! tellement la facture de ce petit tableau est empreinte de l'âme du grand maître, de son inimitable et mystérieuse lumière rappelant le monde des rêves. Je laisse ici la parole à Henry Havard qui a trouvé la solution du problème :

« Mais d'abord, est-il bien de Lastman, ce petit tableautin qui s'abrite sous le nom du maître de Rembrandt ? Ce ne sont là ni les sujets qu'il préfère, ni les compositions qu'il choisit d'habitude, ni son dessin ni sa couleur.

« Je sais ce que vous pouvez me répondre : la signature est là. En lettres bien visibles on peut lire : P. LAST. ME. F. 1629. Mais que prouve cette signature du maître ? Ignorez-vous que, pendant toute la durée de l'apprentissage, l'élève n'avait l'autorisation de signer ni de vendre aucun de ses tableaux ; que le maître les revêtait de sa griffe pour leur donner une valeur marchande ? Que cette signature était la marque de fabrique, le pavillon couvrant la marchandise ?

« Or, quel était l'élève fréquentant en 1629, l'atelier de Lastman, dont le faire et les préoccupations offrent l'analogue avec ce tableautin ? Ne voyez-vous pas des rapports nombreux, irréfragables, entre ces petits personnages et un tableau du musée de La Haye : le *Siméon au Temple* ? Mais alors... Eh bien, pourquoi non ? Pourquoi ne pas sup-

poser que cette œuvre imparfaite et cependant si typique est l'ouvrage d'un débutant de génie, encore élève, encore étudiant, un essai de Rembrandt en apprentissage ? La question est posée : laissons au temps le soin de la résoudre (1) ».

Pour Henner, qui a particulièrement étudié Rembrandt, la question est toute résolue. Rendons à César ce qui appartient à César. En sortant du musée nous jetons un coup d'œil sur l'église de Saint-Bavon, grande bâtisse froide et triste du quinzième siècle, dont l'intérieur n'a de remarquable que ses orgues, célèbres par leurs cinq mille tuyaux, vraie attraction pour les étrangers. Entendre jouer cet orgue monstre doit être une jouissance sans pareille. On se figure les prodigieux effluves harmoniques, les grondements de tonnerre, les mélodieux soupirs de violoncelle, et les sonorités puissantes des cuivres, passant à travers cette légion de tuyaux animés comme un corps vivant, par les touches magistrales de l'organiste.

A côté de l'église nous admirons la grande boucherie, édifice du XVII^e siècle, une dentelle de pierre d'où jaillit une exubérante floraison de pinacles, d'obélisques, de consoles, de frises, de festons, de moulures ornées de têtes de brufs et de moutons, où la pierre et la brique ont contracté une alliance agréable à l'œil. Cet édifice qui, au temps de la splendeur commerciale de Haarlem, a vu couler tant de sang et a entendu le râle de tant de bêtes, a été converti en hôtel des ventes, destination qui contraste avec la ruine de la vieille cité qui n'a plus d'autre source d'activité que l'industrie des pépiniéristes.

..

Qui ne sait qu'une des gloires de cette ville a été, de tout temps la culture, je devrais devrais dire le culte des tulipes ? Qui n'a lu les histoires extraordinaires, les invraisemblables

(1) Henry Havard. — *La Hollande à vol d'oiseau*.

légendes, les contes fantastiques qu'a fait éclore cette passion extravagante des vieux hollandais pour leur fleur préférée ? Qui n'a lu l'étonnant roman de Dumas père, *la Tulipe noire*, dont les péripéties se passent à Haarlem même ? Ville paisible et silencieuse comme une thébaïde, ses rues sont aujourd'hui désertes. Dans cette nécropole presque pareille à Bruges nous avons cependant rencontré une compagnie d'infanterie allant à l'exercice, tambours battants, clairons sonnants.

Les uniformes et les sonneries, qui ont beaucoup d'analogie avec ceux de France, nous ont produit l'illusion d'un soubresaut galvanique réveillant pour un instant les échos assoupis. C'est à Haarlem que nous avons pu nous faire une idée de la propreté merveilleuse qui règne dans toutes les villes hollandaises. Pas un brin d'herbe dans les pavés, pas un fétu de paille ou de crottin dans les places ou les rues, pas une tache sur les maisons ou les édifices publics ; partout on voit s'agiter les servantes, lavant, frottant, astiquant, époussetant les portes, les serrures, les vitres, les pavés, les escaliers, les balcons.

N'est-ce pas encore là un des côtés curieux de la physionomie que présente ce peuple aquatique, usant de l'eau à profusion pour l'embellissement extérieur et intérieur de ses habitations, n'en usant pas du tout pour sa hygiène corporelle ? Est-ce croyable ? On prétend qu'il n'existe point d'établissements de bains publics en Hollande, circonstance qui a fait enrager ce malheureux Maxime Lalanne, l'habile dessinateur qui accompagnait Havard dans sa pérégrination à travers toute la Hollande. Il endurait le supplice de Tantale dans la république aquatique si spirituellement célébrée par La Fontaine.

Haarlem et Leyde sont situés au milieu d'un vrai paradis terrestre. Autour de la cité artistique comme autour de la cité savante c'est une succession de cottages et de villas, abrités

sous de grands arbres, embaumés de parterres de fleurs, résidences de nababs enrichis dans les Indes néerlandaises et revenus au pays natal pour y jouir au sein d'une belle nature où les serpents et les bêtes fauves de Java sont inconnus, de leur grande fortune gagnée dans les épices. Il y a un demi-siècle à peine que Haarlem avait dans son voisinage un lac ou plutôt une petite mer de dix huit mille hectares de surface. Par un de ces prodiges d'industrie et de persévérance empruntés au génie des castors, les Hollandais ont réussi en huit ans à le convertir en terre ferme. Là où les vagues menaçantes battaient les chaussées de communication et tenaient sans cesse en éveil les populations alarmées par la perspective d'un désastre, on voit aujourd'hui des jardins plantureux, des pépinières florissantes, et des villages aux doux noms champêtres, comme Bleemendal (vallon des fleurs) et Vogelenzang (chant des oiseaux).

Rencontrer ces noms idylliques dans la langue hollandaise, c'est respirer le parfum d'une fleur dans les landes rocailleuses d'un désert. Rien ne saurait donner une idée de la rudesse de l'idiome batave. Dans sa langue imagée notre grand fabuliste appelait la Hollande une république de grenouilles vivant dans des marais. Il aurait pu ajouter que leur langue est rebelle à la notation musicale ; que les sons gutturaux en sont le plus bel ornement et que Térée, l'ennemi des rossignols, qui a arraché la langue à Philomèle, n'aurait jamais pratiqué cette opération cruelle sur un gosier batave. Après tout, les hollandais trouvent peut être leur langue harmonieuse. N'insistons pas : c'est affaire de goût.

Chapitre L

Amsterdam, la Venise du Nord. — Ronde de nuit de Rembrandt. — Pléiade d'artistes — Tailleries de diamants. — Jardin botanique — Panthère noire de Java. — La Haye & Schweningen. — Les trésors d'un Musée.

De Haarlem à Amsterdam, cette Venise du Nord, la route traverse un paysage idéal, plaqué de touffes de verdure,

piqué de maisons de campagnes plus jolies les unes que les autres. La digue du chemin de fer et la gare audacieusement plantée au milieu des flots et la silhouette de la grande ville d'où émergent ses clochers, ses campaniles et ses pignons pointus, peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, semble s'estomper dans la brume azurée de la mer.

Quelle est belle et pittoresque cette grande cité bâtie sur pilotis, qui semble sortir de la mer comme Amphitrite, où se croisent dans un fourmillement ininterrompu, sur ses canaux enchevêtrés du Rosegracht, du Herregracht, du Prinzegracht et autres Gracht tout aussi sonores, les bateaux, les pontons, chalands, les paquebots déchargeant leurs marchandises couvertes de tous les pavillons du monde ! D'un côté, les maisons baignent leurs pieds dans l'eau comme à Venise, de l'autre, on a créé de beaux quais conquis péniblement sur la mer depuis cinq cents ans, au moyen des fascines et de terres rapportées.

Sur le Dam, place de forme bizarre qui a donné son nom à la ville, nous trouvons la grande masse du palais du roi, œuvre d'une hardiesse inouïe, colosse construit par des pygmées sur un emplacement que recouvrait la mer. Et ces pygmées qui n'avaient ni bois, ni pierres, ni marbres, sont allés chercher en Norwège les treize mille pilotis sur lesquels repose leur palais, ont amené à grands frais d'autres pays lointains les blocs de pierre et de marbre qui en forment les assises.

On ne peut que s'incliner devant de pareils efforts et les admirer. Et dire que ce palais est aujourd'hui abandonné, qu'Amsterdam a perdu son ancien titre de capitale de la Hollande, et que c'est s'Graven Haage (la Haie du comte), qui est devenu le chef-lieu, siège du gouvernement.

Amsterdam, néanmoins, s'agrandit sans cesse. Sa forme d'éventail dont le port forme la pointe extrême, rayonne en tous sens, se développe sans trêve par de nouveaux pilotis, de nouveaux ponts, de nouveaux canaux. Voyez le *Vondelpark*, ce bois de Boulogne d'Amsterdam ; il est

sorti de terre en quelques années comme par enchantement. Autour du polder dont la baguette d'une fée semble l'avoir fait émerger, se cachent aujourd'hui des villas charmantes sous de verts ombrages. On ne peut que s'incliner encore et admirer encore.

Nous avons mis pied à terre à l'hôtel du *Café français*, situé au beau milieu de la Kalverstraat, cette longue rue qui amène la vie, c'est-à-dire la fonde au Dam comme l'artère principale du corps humain fait affluer le sang au cœur. La Kalverstraat (rue des veaux), quoique peu large, est la voie fameuse et grouillante, cette autre Canchière où se trouvent les plus beaux magasins et où les fumeurs sont à l'aise comme le poisson dans l'eau. Les marchands de tabacs y sont en légion. De trois en trois maisons on rencontre de ces toutes petites boutiques, où, à côté des havanes les plus purs, des panatelas les plus authentiques, des manilles les plus exquis, vous trouvez, aux prix les plus bas, de ces produits infimes, parents de la feuille de choux, qui n'ont du tabac que le nom et sont infumables pour les amateurs habitués au parfum des tabacs français et ont encore l'arrière goût des mauvais tabacs belges. Il n'est pas étonnant qu'on fume énormément dans cette ville aquatique habitée par des légions de moustiques qui, pendant les chaleurs, deviennent très agaçants. Ces affreux insectes nous ont littéralement empêchés de dormir pendant les deux nuits que nous avons passées à l'hôtel. En y songeant la peau m'en démange encore.

..

Mais n'oublions pas que nous sommes venus en Hollande, non point pour faire des études commerciales, géographiques ou économiques, mais surtout pour y respirer, au milieu d'une nature prodigue, ce parfum d'art que dégage la patrie de Rembrandt, de Franz Hals, de Paul Potter, de Van der Helst et de tant d'autres grands artistes. Le nouveau musée

d'Amsterdam était alors en construction et les chefs-d'œuvre de Rembrandt se trouvaient encore dans l'ancien musée du *Trippenhuis*. C'est là que nous allons contempler cette grande toile, cette troublante merveille, que l'accumulation des vernis successifs avait noircie, au point d'en faire un effet nocturne. Un intelligent débadigeonnage nous montre que ce tableau, célèbre dans le monde entier, est tout simplement une sortie matinale de la compagnie des arquebussiers d'Amsterdam. N'importe, la légende de la *Ronde de nuit* incrustée dans la mémoire des touristes et dans les innombrables volumes de l'histoire de l'art, continuera à subsister longtemps encore, sinon toujours.

Pour donner une idée des richesses accumulées dans le Trippenhuis, Havard a écrit ces lignes que je tiens à citer :

« Jamais œuvres plus étonnantes ne se trouvèrent nulle part en meilleure compagnie. Quelle glorieuse assemblée que celle qui réside dans ce Trippenhuis ! Les Ostade, les Steen, les Dusart y personnifient la verve et la gaieté de leurs contemporains. Les Franz Hals, les Bol, les Flink, les Mierevelt nous présentent leurs variétés civiles et leurs prétentions guerrières. Pieter de Hooch et Brekelenkamp nous dévoilent leur intérieur honnête et familial. Van der Heyden, les deux Berkheyden et Beerstraaten nous disent le culte qu'il nourrissaient pour leur ville natale; pendant que Hobbema, les Ruysdael, Wynants, Aalbert Cuyp, Van Goyen, nous initient à leur amour des champs. C'est une réunion complète dont on chercherait en vain ailleurs l'équivalent. Tous y sont, les grands et les petits, les grands surtout, Terburg et Metz u avec leurs jolies scènes d'intérieur et leurs mignons portraits, Van Huisum avec ses fleurs, Karel Dujardin et Berghem avec leurs animaux spirituels et leurs scènes d'Italie, les Van de Velde avec leurs vaisseaux, Bakhuizen avec ses tempêtes, Asselyn avec ses batailles, Paul Potter avec superbes ruminants et les Both avec leurs couchers de soleil dont ils semblent avoir dérobé le secret à Claude Lorrain. »

.

Une chose particulièrement intéressante, que nous n'avons pas eu le temps de visiter, c'est le quartier israélite, le *Ghetto* d'Amsterdam. A en croire les impressionnistes, tout un peuple grouillant vit là en plein air pour ainsi dire, comme il vivait jadis sous la tente en Orient. Il y a là des étalages de marchands qui y vendent toutes les camelotes, toutes les friperies, tous les déchets, toutes les loques, toute la ferraille du bric-à-brac, toutes les fritures nauséabondes et toutes les boissons plus ou moins alcooliques. De ce milieu dépeupillé où la propreté est inconnue, sortent des cris rauques, des appels stridents, des interjections gutturales dans une langue sans nom. C'est là que Rembrandt allait chercher les modèles de ses mendiants loqueteux et qu'il trouvait ces admirables figures de rabbins, de docteurs du Talmud que la fièvre de son pinceau savait fixer en pages immortelles. Pour réaliser sur la toile ces types curieux, perles rares sorties d'un milieu infect, il n'avait pas un long chemin à parcourir, car sa maison était située tout près du fameux quartier.

Là aussi, à deux pas, sur les bords de l'Amstel, sont les taileries de diamants. Là, sous son vrai jour, dans la splendide réalisation de ses rêves d'or, remuant les millions à la pelle trône la fière Israël, la fille aimée de Jehowah, qui a su accaparer à son seul bénéfice toute l'industrie de la taille des diamants. Et encore l'exploitation de ce Pactole est-elle devenue le monopole de quelques familles seulement. Tous les placers du monde entier, du Transwaal à Golconde, de Calcutta à Tobolsk, de l'Oural au Mexique, sont ses tributaires. Depuis deux siècles sont sortis de cette usine des Mille et une nuits tous les brillants, tous les solitaires, toutes les rivières et tous les diadèmes que nous voyons scintiller dans les vitrines des joailliers, allumant de leurs feux toutes les convoitises humaines. Étonnez-vous, après cela, que ce génie commercial, que cette volonté de fer, concentrés dans le

cerveau d'une seule race, soient en train de conquérir le monde !

Nous allons au Herengracht, (canal des seigneurs) frapper à la porte d'un bel hôtel moderne et admirer deux célèbres portraits peints par Rembrandt, le bourgmestre Zix et sa femme, deux chefs-d'œuvre conservés comme de précieuses reliques par les descendants du bourgmestre.

.
.

Enfin la réputation universelle du jardin botanique et de la ménagerie d'Amsterdam nous attira et nous fit passer quelques instants agréables. Possédant un domaine colonial bien plus important que la métropole, il n'est pas étonnant que la Hollande soit fière de montrer aux étrangers des spécimens de sa flore des tropiques, de sa faune de Java, de Sumatra et de Bornéo. Nous avons vu là cette fameuse panthère noire de Java, qu'Eugène Suë a illustrée dans son *Juif errant*, faisant des bonds prodigieux dans sa cage grande comme une maison, des éléphants monstrueusement gros dont on avait scié les défenses et qui semblaient humiliés d'avoir perdu ce signe de leur force. Mais une scène vraiment étrange se produisit devant la cage d'un lion qu'Heuner électrisa de son regard à tel point que l'animal poussa des rugissements formidables et se précipita vers lui en cherchant à briser les barreaux de sa cage : il entra dans un vrai paroxysme de fureur. Scène d'autant plus inexplicable qu'Heuner a l'œil doux et sympathique, qu'il aime les bêtes et serait incapable de les agacer de parti pris. Quoiqu'il en soit, le fait est là et prouve que les hommes doués d'une certaine acuité de vision peuvent exercer une mystérieuse fascination sur les animaux.

.

Ce n'est pas sans regret que nous quittons cette cité étonnante que le prodigieux effort de l'homme a fait jaillir du sein des ondes. En prenant le train pour La Haye nous sommes poursuivis par l'éblouissante obsession de tout ce qui avait frappé notre vue et notre imagination dans cette vaste fourmilère. La nouvelle capitale, quoique possédant une histoire et des monuments intéressants, nous a bien moins séduits qu'Amsterdam. C'est à La Haye, que l'excellent Henry Havard, devenu récemment inspecteur général des Beaux-Arts, a passé plusieurs années de son exil volontaire, travaillant comme un bénédictin à faire revivre les annales artistiques de ce petit pays qui a constitué pendant longtemps, au milieu de l'Europe, un de ces foyers où venaient se réchauffer tous ceux qui vivent dans le monde de la pensée et de l'amour du beau. Aujourd'hui encore, ce foyer si intense continue à éclairer de son rayonnement l'histoire de l'humanité, restant pour les fidèles du monde entier, pour les pèlerins de tous costumes, une des plus magiques attractions de l'art et de la nature.

Havard demeurait sur la Place d'Orange (Oranje Plein). De là il rayonnait dans toute la Hollande et dans tout le pays flamand, butinant comme l'abeille, *apis Matine more modoque*, fouillant les vieux livres, explorant les vieux manuscrits, les vieux monuments, lisant et parlant le hollandais comme un vrai Batave, s'assimilant la langue pittoresque mais peu mélodieuse de la Flandre flamingante, constituant de pièces et de morceaux, assemblage d'heureuses trouvailles, tout un arsenal de matériaux pour ses publications futures!

Là il écrivit cette *Histoire de la Faïence d' Delft*, œuvre de grande érudition, à laquelle il a bien voulu m'associer comme collaborateur artistique. Dans ces pays si fiers, à juste titre, de leurs vieilles gloires dont il a été un des passionnés évocateurs, Havard a laissé des sympathies et des

amitiés inaltérables. Dans sa *Flandre* et sa *Hollande à vol d'oiseau*, où le charme du style rivalise avec la profondeur de la pensée il fait entrer le lecteur dans le vif de son sujet, lui faisant toucher du doigt les hommes et les choses, les tragédies de l'histoire et les comédies de la vie, les singularités des mœurs relevées par de piquantes anecdotes.

. . .

Je disais tout à l'heure que La Haye nous a bien moins séduits qu'Amsterdam. Entendons-nous : il n'y a aucun point de comparaison entre les deux villes. S'Graven Haagen, *La Haie du comte*, est l'ancien village, le rendez-vous de chasse, l'oasis charmante qui, aujourd'hui, a une population de près de cent mille âmes, située à l'entrée d'un bois, peuplé d'arbres centenaires, hauts comme des cathédrales : « c'est la cité aristocratique, par excellence, la ville polie, élégante, des grandes manières et du bon ton ». Cité de grands souvenirs, La Haye a joué un rôle dans l'histoire politique de l'Europe. Le stathouder Guillaume d'Orange, le *Taciturne*, y a laissé sa profonde et indestructible empreinte. Dans le Mauritzhuis, sur la Place des Stathouder est le musée de peinture, une des plus intéressantes galeries de l'Europe, non point par le nombre des tableaux, mais par la qualité des œuvres maîtresses qu'elle offre à l'étude et à la méditation des amateurs. Ici on salue avec un profond respect l'œuvre capitale de Rembrandt, sa *Leçon d'anatomie*, sa *Suzanne et son Siméon au Temple*, plus loin, le *Taureau* de Paul Potter, œuvre géniale dont la puissance de relief est prodigieuse, le talent de l'artiste ayant victorieusement lutté avec la nature ; tout à côté est son portrait peint par lui-même, tenant sa palette et ses pinceaux à la main. Henner me fait remarquer que ces pinceaux sont minces et pointus, ce qui explique le procédé de l'artiste habitué à peindre, non à larges coups de brosse, mais par petites hachures et arrivant néanmoins à produire de grands effets d'ensemble.

Nous sommes ici au milieu d'une aristocratie de la peinture, devant un choix de trois cents œuvres hors ligne signées des maîtres les plus admirablement doués, les Rubens, les Van Dyck, les Holbein, les Wouwermans, les Téniers, les Ostade, les Hondekoeter, les Gérard Dow, les Brenghel, les Bergheim, *e tutti quanti*. Toute la magie de ces sorciers du pinceau est là exerçant son étrange fascination sur l'œil des visiteurs ! Ceux qui ne comprennent pas, ceux qui restent froids devant cette majesté de l'art humain, sont à plaindre. Il leur manque ce je ne sais quoi qui constitue une des plus intimes jouissances de la pensée, ce sixième sens qui est le sens du beau... en un mot l'idéal. La gravure a popularisé tous ces chefs-d'œuvre où trône comme une reine la *Femme au chapeau de paille*, de Rubens, où Metz, Terburg et Jean Steen étalent ces ravissantes scènes d'intérieur faites pour séduire les plus indifférents.

Le palais des anciens comtes, le Binnenhof, est le centre politique de la ville : sur la petite place qu'il occupe et où se groupent très irrégulièrement les édifices du gouvernement, il s'est passé des événements tragiques : les pages d'histoire qui les rappellent sont couvertes de taches sanglantes. C'est à l'entrée même de la cour que fut arrêté Grotius et c'est en face, devant le perron de la chapelle, un peu à droite, sur un échafaud bâti en une nuit, que fut décapité à l'âge de soixante et onze ans, l'homme d'état le plus grand, le plus considérable que la Néerlande ait produit, l'un des plus honnêtes citoyens dont l'Europe s'honore, Jan van olden Barneveldt, grand pensionnaire de Hollande, le fondateur de l'indépendance des Provinces réunies (1). L'exécution de ce grand homme, sacrifié par une vengeance politique, parce qu'il appartenait au parti républicain, pèsera éternellement sur la mémoire du stathouder Maurice de Nassau. Cornélius et Jean de Witt, les deux grands patriotes républicains, expièrent sur la même place leur libéralisme et y furent massacrés par une populace en délire.

(1) Henry Havard. — *La Hollande à vol d'oiseau*.

Laissons ces souvenirs sinistres, ces hantises tragiques qui, malheureusement, se rencontrent trop souvent dans l'histoire des peuples ; jetons un regard rapide sur la belle perspective du Vivier toute bordée de palais princiers et allons faire notre visite obligatoire à la plage maritime de Scheveningen. Aller à La Haye sans voir Scheveningen serait chose tout à fait incorrecte et anormale. Comme la préface enchanteresse d'un livre inconnu, les abords de la petite plage forment un tableau ravissant de verdure, de fleurs, de villas ombragées d'arbres séculaires, de pièces d'eau rayées par les blanches évolutions du cygne. Un tramway traverse les bosquets touffus et frissonnants qui s'appellent *Scheveningsche boschjes* et qui, par une belle allée couverte, vous mènent à l'entrée de ce village-bijou, au milieu d'un océan de sable et de dunes, contraste d'autant plus sévère que la mer du Nord, dans ces parages, a l'aspect jaune d'une eau bourbeuse. Sous les arbres de l'avenue sont installées de nombreuses boutiques où se vendent les bibelots du souvenir, et les petits verres de ce fameux curaçao de Hollande dont la réclame, sous le vocable de Wynand Foking, a inondé la quatrième page de tous les journaux du continent.

Sur la plage jaune comme la mer, au milieu du fourmillement des baigneurs aux costumes exotiques se détachent les notes crues de la livrée multicolore des hommes attelés aux cabines montées sur roues. C'est un vrai carnaval, très peu élégant, de bleu, de rouge, de jaune criard qu'on semble avoir inventé tout exprès pour mettre un peu de gaieté sur ce fond mortellement triste de la mer du Nord où la déesse Amphitrite ne se pare jamais d'une écharpe d'azur.

Malgré tous ces effets disparates, cette coquette plage de Scheveningue a conquis, en raison de son voisinage du parc enchanteur de La Haye, une réputation européenne. Involontairement en regardant cette mer houleuse, toujours frémissante, on songe aux longues nuits d'hiver où la tempête déchaîne ses colères, où les vagues monstrueuses et

sinistres viennent battre les digues et font trembler la modeste bourgade déjà éprouvée par des cataclysmes historiques.

Des hôtels splendides, alignés le long de la plage, tournent leurs façades vers l'horizon lointain et embruni, n'ayant d'autre distraction que cette mer immodérément maussade. Nous allons visiter le joli belvédère qui domine la dune, avec son balcon arrondi tout étincelant de propreté, puis le panorama de Scheveningue pris du haut de ce belvédère par le peintre Mesdag, dont les superbes marines figurent tous les ans au salon de Paris. Mesdag est le peintre attiré de la mer du Nord, comme Canaletto a été celui de Venise : il en a pénétré, en vrai poète, toutes les tristesses, toutes les profondes mélancolies, pareilles à celles du ciel gris et violacé sur lequel s'enlèvent ses vagues tourmentées : son pinceau sait rendre l'âpre grandeur de leurs colères avec leurs crêtes écumantes, leurs hanches moutonneuses et leurs glauques perspectives qu'anime le vol saccadé des pétrels.

Pêcheurs et pêcheuses de Scheveningue, tous bien attifés et d'une propreté légendaire, ont l'air de personnages d'opéra comique, les hommes avec leurs casquettes en cuir couvrant leurs visages, les femmes avec leurs casques d'argent et leurs jupes volumineuses. Car c'est là encore un des traits distinctifs de la femme du peuple en Hollande, c'est que plus elle a de jupons superposés plus elle est fière d'elle-même.

Rentrés à La Haye, nous y prenons le train pour Paris, emportant toute une collection de beaux souvenirs que je me promettais bien de fixer sur le papier avec les clichés instantanés que j'avais emmagasinés dans ma mémoire où quatorze ans écoulés ne les ont pas fait trop pâlir.

Au moment de clore cette série de mes mémoires, au seuil de l'année néfaste qui a vu se dérouler dans notre cher et merveilleux pays d'Alsace tant de pages tragiques je ne sais si je pourrai jamais poursuivre

une tâche si absorbante. L'homme propose, mais les hasards de la vie, le destin souvent inclément, se jouent des meilleures intentions.

Dans ma longue promenade à travers le passé, tout en suivant un chemin plein de ronces et bordé de tombeaux, j'ai pu cueillir çà et là quelques fleurs cachées dans la lande et respirer leur parfum discret; me retournant parfois pour voir s'évanouir dans la brume du couchant les rêves d'or, les visions capiteuses, l'azur trompeur des illusions.

Et malgré les heures amères, malgré les spectacles navrants coudoyés en chemin, je reste sur ma conviction, consolante pour ma vieillesse, que la vie n'est pas à dédaigner quand on sait la comprendre et y associer, avec une foi ardente dans l'avenir, une large part d'idéal et de bonté

Charles GOUTZWILLER.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

THÉOPHILE CONRAD PFEFFEL

LA VIE ET L'ŒUVRE

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

3. *Le Fabuliste (suite)* (1)

Pour pouvoir, en pleine connaissance de cause, mesurer la place qui revient à Pfeffel dans la littérature allemande, il est opportun de se rappeler les travaux de ceux qui l'ont précédé sur la voie où il s'est spécialement illustré.

La Fable en Allemagne avant Pfeffel

Patrimoine commun de la race aryenne et issue peut-être de la même source mythique que le conte dont elle se rapproche fort, au début, par la naïveté de ton, la fable, sans exclure le but didactique, ne l'avait pas primitivement pour objet principal, et attachait plus d'importance au récit qu'à la morale.

Ainsi il se trouve que La Fontaine, guidé par son seul génie poétique, a senti le vrai sans s'en rendre compte ou plutôt en

(1) Voy. p.p. 107 à 125 précédentes.

s'en excusant, et a montré son originalité en écrivant, avant la déconverte de celles de Babrius, des fables «où la poésie exhale tout son parfum, au lieu de s'attacher à cet herbier desséché qu'on appelle le recueil ésoopique » (1). Babrius avait rendu à l'apologue cette vivacité primitive, cet accent poétique qui en faisaient le charme dans la bouche de ses premiers inventeurs. Exhumé en 1844, édité la même année par Boissonade, il fut étudié par Dareste et par Egger, traduit par Hertzberg et par Levêque, et est venu renverser les savantes théories de Lessing, en prouvant que la fable, à l'origine, n'avait rien de la brièveté et de la sécheresse de Phèdre et d'Esopé, mais ressemblait plutôt, dans ses éléments essentiels, au poème épique. Cette ressemblance contribue à éclairer les liens de parenté qui rattachent à la fable primitive le *Roman de Renart*. Cette épopée des animaux, comme celle des héros d'Homère, se forma de la fusion et de la juxtaposition de pièces isolées dont le groupement, plus ou moins méthodique ou fortuit, finit par créer des traditions, de véritables cycles légendaires comparables à ceux des paladins de Charlemagne, et une source inépuisable pour le symbolisme si cher au moyen âge.

« L'animal est essentiellement symbolique. Son instinct fait tourner toutes ses actions dans un cercle fatal. Aux changements subits des idées et des passions humaines, il oppose la persistance invariable des mêmes types, et correspond ainsi admirablement à ce qu'il y a aussi de perpétuel dans le retour inévitable des faiblesses du cœur humain. La distance qui le sépare de nous fait que cette analogie n'est jamais gênante et qu'un léger effort de l'imagination l'adapte aux civilisations en apparence les plus opposées. On étudia donc ses mœurs avec passion, pour en faire la satire de l'homme. L'animal eut le privilège de chevalerie aussi bien que celui de *clergie*, et le *Roman de Renart* devint l'image de la société féodale » (2).

Le débat sur les origines de cette célèbre épopée a été envenimé par les rivalités de l'amour-propre national.

(1) I. Kant, *Choix de contes et de fables* (Garnier, 1892).

(2) Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, I. 347.

Transportant dans la littérature le rêve de Rousseau sur l'état de nature, la critique allemande en appelle à l'existence d'un âge d'or primitif, où la vie, encore exempte de troubles, aurait établi un commerce intime et enfantin entre l'homme et les animaux (Vilmar, *Geschichte des deutschen Nationalliteratur*, 1875, p. 199). Mais les luttes implacables qui assaillirent nos ancêtres à l'aube des civilisations lui laissèrent-elles le loisir de couler des jours aussi idylliques ?

Puis comment se fait-il que cette légende, qu'on nous dit si profondément nationale, n'ait laissé aucune trace dans les plus anciens textes ? Car on sait que la littérature allemande n'a gardé nul souvenir d'un temps où l'épopée des animaux n'aurait eu ni couleur satirique, ni tendance didactique ; il est impossible d'y trouver un seul vers sur *Renart* avant le moment (1147) où nos trouvères commencèrent à chanter ce sujet qu'ils puisèrent dans les bibliothèques latines des monastères.

Ce n'est que vers 1170 que le seigneur alsacien, qui se cache sous le pseudonyme de *Henri le dissimulateur*, le leur emprunta pour le traiter, avec une intention manifestement allégorique, dans un poème remanié cinquante ans plus tard par un anonyme.

À côté de l'épopée satirique, dont nous n'avons pas à suivre ici les innombrables transformations qui aboutissent au *Reneicke Fuchs* de Goethe, les fables détachées continuaient sous le nom d'*Exemples*, *Beispil* ou *Bischoft*, leur existence propre dans la littérature, où elles occupent, dans le temps des *Minnesänger*, une place importante, en rapport avec le goût si prononcé du moyen âge pour les symboles dans l'art et la poésie, mais en participant toujours plus du genre moralisant et satirique. Esope ne fut traduit que vers 1480 ; mais, dès le début du siècle précédent, l'Allemagne possède un véritable fabuliste dans le dominicain Ulric Boner de Berne, qui dédia vers 1330, à un des magistrats de cette ville, son *Edelstein*, recueil de 100 pièces imprimé à Bamberg en 1461 et, ainsi un des plus anciens monuments de la typographie allemande (un exemplaire de cette édition est à la bibliothèque de *Wolfenbüttel*). Imitateur d'Avianus, qui se traduisit 42 fables d'Esope en hexamètres latins (fin du

siècle), Bonet prêche une morale pure et austère qui ne fait grâce qu'aux sentiments vrais, aux affections naturelles, mais qui n'exclut point l'esprit d'observation et même une pointe de malice. On est étonné de trouver sous sa plume des sujets qui sont familiers à notre enfance. Le meunier, son fils et l'âne. — La matrone d'Ephèse. — La poule aux œufs d'or. — Le rat de ville et le rat des champs. — Le loup et le chien, etc.

Considérant la création entière comme un immense miroir dans lequel Dieu nous présente nos vertus et nos vices, et la fable comme un simple appel aux hommes pour les inviter à y porter leurs regards, Boner prend ses sujets un peu partout. Il servit de modèle aux auteurs d'épopées burlesques qui empruntèrent à la vie des animaux la matière de leurs fictions. Parmi eux nous citerons Wolfart Spangenberg qui publia son *Ganskernig* à Strasbourg, en 1607. Une petite pièce comique de Mellin de Saint-Gelais sur un clerc amoureux semble aussi imitée de Boner. Mais comme celui-ci était sûrement inconnu en France, une fable latine a dû être la source commune des deux auteurs,

D'ailleurs Boxer lui-même ne fut pas le premier en date des fabulistes allemands. Cet honneur revient au *Tricoteur* (*Stricker*), cet inconnu, dont on sait seulement qu'il composa vers 1240 son recueil de fables et de récits, intitulé *le Monde* dont quelques fragments ont été conservés par les frères Grimm-Boxer, eut aussi un rival presque parmi ses contemporains, le Bas-Allemand Gérard de Minden, qui composa, en 1370, 102 fables, dont Wiggert découvrit et publia 21 en 1836.

Nous passons le XV^e siècle, dont les épigrammes et sentences sont proches parentes de la fable, mais nous entraîneraient trop loin, et arrivons à Luther qui, lui-même, s'essaya dans l'apologue et surtout le mit en grand honneur par l'estime singulière qu'il professait pour Esope, surpassé seulement, disait-il, par la Bible. Aussi ce genre adopta-t-il les aspects les plus divers. Développé chez Hans Sachs au point d'affecter les proportions d'un petit poème, il prit une allure correcte et vive dans les 49 fables qu'Erasmus Alberus publia en 1534 sous ce titre : *Das Buch von der Tugend und Weissheit mit guten Reimen verkleret*. Mais cet écrivain les ayant

reprises en 1550 pour en faire un objet de polémique religieuse, il en affaiblit le mérite littéraire par d'interminables additions. Par exemple, *l'âne revêtu de la peau du Lion* devient le pape, que le grand sot de la foule ignorante croit terrible et vénérable, mais dont Luther a aperçu la longue oreille et révélé la niaiserie et l'impuissance. C'est ainsi qu'Alberus se laissa surpasser par Burkard Waldis, Hessois de famille considérée, moine défroqué de Riga, devenu ferblantier itinérant, puis pasteur dans son pays natal et qui, quoique mêlé si intimement aux luttes du moment, sut pourtant garder plus de mesure dans son *Esopus gantz neu gemacht und in Reimen gefasst* (Francfort, 1548), collection de plus de 400 récits, dont plusieurs ont une véritable valeur. Il partage avec Bodmer l'honneur d'avoir produit une série d'imitateurs : tel Lazare Sandroß, qui dégagea l'apologue des allusions théologiques, le ramena à sa brièveté ordinaire, mais n'y laissa pas assez subsister l'intention morale, en subordonnant tout au désir d'amuser. Il remplace les moralités par la moquerie et inonde ses petites pièces de comique, comme pour dédommager le lecteur des sermons et polémiques de ses prédécesseurs.

Il faut avouer que le XVI^e siècle n'offrait pas à la fable les conditions nécessaires pour garder ce juste équilibre qui doit la distinguer et des contes badins et de la satire. Les controverses passionnées du temps fournissaient trop aux littérateurs l'occasion de ces succès faciles qui sont rarement la promesse d'une réputation solide. Nous avons encore, sans prétendre pour cela à une énumération complète, Eucharius Eyerling, né à Kœnigshofen (Basse-Franconie), pasteur de 1578 à sa mort (1599), et auteur de *Etlich viel hundert lateinischer und deutscher Sprichwörter, mit... Historjen, Apologjen, Fabeln und Gedichten geziert*.

(3^e volume 1601-3)

Le 17^e siècle, dont toute la littérature n'a guère fait que végéter, ne pouvait rien produire d'original dans notre domaine. Mais avec lui commence un nouvel élan qui durera jus-

qu'à la période classique. Cette résurrection peut se ramener à trois causes : l'exemple de La Fontaine et des autres fabulistes français, surtout de ceux qui, comme Lamotte et Richer, ont joint la théorie à la pratique ; ensuite l'influence moralisante de la littérature anglaise ; enfin les discussions critiques provoquées par la lutte entre Gottsched et Bodmer qui, tous deux, assignèrent à la fable une place prépondérante, en vertu de l'importance capitale... toute poésie du vers d'Horace : *Et prud. assesse voluit et delectare poetæ*. Le P. Le Bossu avait défini la fable comme un discours inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous les allégories d'une action, comme devant être universelle, imitée, feinte, et contenir allégoriquement une vérité morale. Le chapitre que la Poétique de Gottsched consacre à la fable n'est guère que la paraphrase de cette théorie, qui séduit en effet par sa clarté et sa précision apparentes. Ajoutant que tout dépend ici du précepte moral, le législateur de Leipzig donne la recette pour fabriquer la fable : On n'a qu'à choisir, selon le but qu'on veut atteindre, la doctrine morale qui doit faire le fond de tout le poème. Ensuite il faut inventer un événement, c'est-à-dire une action, qui montre jusqu'à l'évidence le précepte moral qu'on veut enseigner.

Selon les Suisses, qui cherchaient surtout le merveilleux uni à la morale, un poème avait atteint son but, lorsque, à côté d'autres mérites, il avait celui d'être utile. Cherchant le genre qui imitait le mieux la nature sans négliger le merveilleux et qui avait en même temps une fin et une utilité nettement morales, leur théoricien Breisinger décida que c'était la fable d'Esopé.

Cette prééminence également décernée à l'apologue dans les deux camps ennemis explique assez le goût prononcé qui porta les contemporains de ce côté et le grand nombre de fabulistes qui vont se succéder jusqu'au moment où la diffusion des théories de Lessing arrêtera net ce bel essort.

Lessing a appliqué à l'étude de la fable ce même esprit investigateur et critique qui a valu à l'Allemagne la régénération du théâtre national et qui a imprimé au génie allemand, dans toutes les branches de l'activité intellectuelle, une impulsion si irrésistible. « La renommée de nos fabulis-

tes dit Heinrich (II, 126), avait suscité une foule de pâles copistes ; chaque foire de Leipzig voit éclore de nouveaux recueils ». En présence de ce spectacle, un Lessing devait se dire que ses compatriotes avaient suffisamment montré au moyen âge qu'ils savaient donner une forme originale même aux sujets antiques et étrangers, pour qu'il suffît de les rappeler à cette tradition plus glorieuse. Tout d'abord, Lessing lui-même avait, il est vrai, suivi le courant général, et essayé dans ses *Fables et contes en vers* (1753), de reproduire la grâce de La Fontaine, auquel Gellert seul, chez ceux de sa nation, lui paraissait comparable. Mais il ne tarda pas à sentir combien lui faisaient défaut l'aimable bonhomie et la fine ironie qui donnent tant de charme aux leçons du bon sens de notre grand fabuliste. « Les natures germaniques (Heinrich, l. c.) ne comprennent guère que la louange ou le sarcasme ; et la malice, ce mélange délicat d'une raillerie badine et d'une irréprochable urbanité, leur est presque inconnue ; elles ne savent que frapper fort, et l'amabilité caustique qui blesse adroitement au milieu d'une caresse, pour guérir aussitôt la piqûre, leur a toujours paru fausse et méchante. Leur langue est tout aussi impuissante à rendre nos réticences grivoises, et tombe dans l'indécence dès qu'elle passe les bornes de la pudeur ».

D'ailleurs, Lessing avait beau posséder parfaitement le vocabulaire de notre langue et être tout imprégné de l'esprit de notre XVIII^e siècle, au point d'en partager les passions et les aveuglements aussi bien que les ardeurs généreuses ; il lui manquait quelque chose pour la véritable intelligence de nos auteurs : Pour bien comprendre une littérature, et sentir réellement les beautés d'une langue, pénétrer dans l'intimité du peuple qui les a créées, s'identifier avec lui, il faut partager littéralement son atmosphère physique et morale, en un mot, vivre de sa vie pendant quelque temps. Ne voyons-nous pas journellement l'étranger, même non cultivé, qui habite au milieu de nous, juger plus équitablement nos usages et notre caractère que le plus savant docteur qui ne nous connaît que par ses livres ?

Quoi qu'il en soit, Lessing sentit le besoin de changer de tactique, et lorsque six ans après, il donna un nouveau re-

cueil de fables, elles étaient en prose, et accompagnées d'une longue dissertation critique qui constituait un manifeste en règle contre nos fabulistes. L'apologue n'est plus désormais qu'une dépendance de la philosophie morale et a rompu tout lien avec la poésie ; elle ne doit être que l'expression sèche et nue d'une vérité illustrée par un exemple, et que tout ornement défigure, que tout développement affaiblit.

Hâtons-nous de dire que l'auteur de cette théorie austère en a, dans la pratique dépassé les limites étroites. Ses fables sont arides et brèves, mais d'un style irréprochable. On peut dire, il est vrai, que ce sont plutôt des maximes que des fables. Quoique la moralité en soit paradoxale et subtile, les observations fines et les vérités solides n'y manquent pas, et l'on y voit éclater à chaque ligne la force de caractère, la haine des coteries, de la bassesse et de la fatuité médiocre. Surtout, elles ont rendu le grand service que Lessing attendait, celui de jeter le discrédit sur les pâles contrefaçons dans lesquelles nos fables continuaient à être délayées. A ce point de vue elles ont même dépassé le but : le discrédit fut si fort, que personne n'osa plus écrire dans ce genre, faute de pouvoir rivaliser de concision et de clarté avec Lessing.

Les principes généraux de sa critique dogmatique expliquent assez, au reste, les raisons de la guerre violente qu'il a faite à nos fabulistes. Sa tendance fondamentale étant de substituer partout, à l'imitation des Latins et des Français, celle de l'hellénisme comme plus primitive, plus authentique et aussi plus riche en affinités naturelles avec le germanisme, il crut remonter à la source même de la fable en allant droit à Esope et en ramenant l'apologue à cette simplicité « aussi peu semblable à celle de la vraie fable antique que la plante desséchée d'un herbier à la fleur épanouie sur sa tige... Plus les études sur l'origine et le développement de la fable ont été approfondies, plus l'erreur est devenue évidente. Mais n'attribuons pas à la mauvaise humeur ou à la haine une théorie qui trouve son explication dans les principes dogmatiques (Kont. I. c.)

Nous voilà revenu à Pfeffel, notre point de départ. Comme fabuliste, il procède en droite ligne de Gellert, qu'il connai s

sait personnellement depuis sa jeunesse (1) et pour lequel il professa jusqu'à sa mort une grande vénération (2). Ce que Gellert dit de sa propre muse dans l'Ode à la Renommée, peut s'appliquer avec non moins de justesse à celle de son disciple : « Si tu écoutes la voix de la Sagesse et que ton zèle égale ton devoir, la gloire couronnera tes efforts. Et quand même tu ne l'atteindras pas, ta conscience, en dépit de tout, te la donnerait pour l'éternité. »

Voici comment Heinrich caractérise les deux fabulistes (I p. 560-562) : « Les fables de Gellert ont un tour familier et vrai. Leur seul défaut est d'avoir une intention morale trop accentuée, de conclure souvent par des répétitions inutiles de la vérité que l'auteur veut faire pénétrer dans l'esprit de ses lecteurs. Ceux de ses apologues où il a su éviter cet excès sont les meilleurs... Toutes ses œuvres se recommandent pourtant à l'indulgence et même aux sympathies de la critique par le parfum d'honnêteté qu'on y respire.... C'était une de ces âmes honnêtes pour lesquelles le culte des lettres obtient comme une seconde religion... Il peut, à défaut d'autre gloire, prétendre à ce respect qui s'attache au littérateur sérieux et à l'homme de bien.... Son succès suscita d'autres fabulistes. Le meilleur de ses imitateurs est Lichwer qui a même parfois dépassé son modèle en originalité et en vigueur... Pfeffel, s'inspirant à la fois de Gellert et des grands fabulistes français, a donné souvent à l'apologue un tour simple et heureux. Bien que sa carrière se soit prolongée pendant la période classique, il appartient entièrement, par sa manière, à l'âge de transition. C'est une noble et grande figure que celle de cet homme de lettres qui, devenu

(1) *Revue d'Alsace* 1896, p. 486.

(2) Voir les vers touchants qu'il adresse à son élève, le jeune comte de Custines :

Freund, pflanzet der auf deutsche Wälle
Einst dein Papier mit tapfrez Hand,
So denke stets : Auch diese Stelle
Gehört zu Gellert Vaterland ! (Ed. Cotta, II, 118).

Dans *Phébus et le pâtre* (id. I. 3, il proclame lui-même Gellert son maître (Cp. Störber, *Blätter den Andenken*, p. 37-38).

aveugle à 21 ans, continua à travailler avec ardeur, écrivit en français et en allemand, fonda à Colmar une école importante et consacra, malgré ses infirmités, toute sa vie à faire le bien. Ses fables, en général assez courtes, attestent un esprit judicieux et une exquise sensibilité. Leur morale est pure sans être morose, et ça et là de riantes descriptions montrent que l'imagination de l'auteur n'a rien perdu de sa fraîcheur, et que cet aveugle savait voir par les yeux de l'âme».

Rieder, d'autre part, juge ainsi les poésies de celui dont il fut d'abord le secrétaire, puis l'ami et enfin le biographe : « C'est dans la fable ésopique qu'il excelle ; il y a créé un genre spécial, qu'on pourrait appeler la fable épigrammatique, parce que son caractère distinctif réside dans la pensée finale et spirituelle, vers laquelle converge tout ce qui précède : aussi commençait-il souvent par écrire la fin de ses fables. Le sujet en est souvent de son invention, il le trouvait aisément dans ses lectures et plus encore dans les rapports et les événements de la vie publique et privée. Il manie l'épigramme avec une grande force, mais l'on peut affirmer en toute vérité que jamais il n'a blessé les mœurs pour faire un trait d'esprit... Il a surtout enrichi l'épître poétique, genre qui n'était guère cultivé en Allemagne et dans lequel il a joint avec beaucoup de bonheur Despréaux et les Français » (1).

Il nous reste à vérifier à notre tour l'exactitude de ces diverses appréciations en parcourant rapidement l'œuvre du fabuliste, d'après la dernière édition (Heitz, 1834) qui nous la présente dans l'ordre chronologique.

Terminons auparavant la série des jugements sur lui en citant celui de M. Kout, prof. au lycée du Havre, qui dit dans l'introduction de son *Choix de Contes et de Fables* (Garnier, 1892) : « Pfeffel est peut-être le fabuliste allemand qui a le mieux réussi à rendre la grâce nonchalante des fabulistes français. Il s'inspire surtout de Florian, ses récits

(1) *Biographischer Entwurf*, p. 80.

marchent d'un pas plus rapide que ceux de Gellert ; la morale austère est remplacée par le badinage innocent. Son compatriote Nicolay (1) lui ressemble de loin ».

Edition Heitz.

L'avant-propos est celui même que l'auteur écrivit en avril 1802 pour l'édition Cotta. Les plus anciennes pièces (1754) sont complètement remaniées. Exemple : La toute première fable, *La femme noyée*, qui, dans l'édition de 1761 (p. 164) avait trois strophes, chacune de sept vers à 3-4 pieds, en a maintenant (p. 10) 4 de 4 vers à 3-6 pieds. La troisième, *Le cuisinier*, n'a guère modifié sa forme rythmique, mais d'autant plus les termes, au point que l'idée seule est restée la même. Par contre, le quatrain, emprunté à Boileau, *Preuve à posteriori*, de 1755, n'a changé qu'une expression. *La fidélité* (même date), imitée de Destouches, est réduite de plus de moitié. *Le prédicateur criard* (1759), composé d'après Saint Gelais, n'a subi de changement que dans les mots et garde la même étendue. D'autres enfin n'ont maintenu que le titre, dont le sens même est parfois altéré, comme dans *Chloé* (1758) et *La mort*, titre d'un récit en prose de 1761 (p. 192) et qui ici (1, p. 91) traite en vers un sujet tout différent (2).

Pour la revue des fables elles-mêmes, telles qu'elles se présentent sous leur forme définitive, nous nous en tiendrons aux plus connues ou, ce qui n'est pas toujours identique, à celles qui méritent le plus de l'être, laissant dans l'ombre la partie médiocre de l'œuvre, où le mauvais goût s'étale avec complaisance, et dont les allusions obscures, mythologiques et autres, achèvent de rendre la lecture pénible. En d'autres termes, au lieu de faire une simple critique négative en signalant les défauts, chose aisée en somme, faisons plutôt un travail positif en glanant ce qui reste digne d'être admiré. Dans ce travail de sélection, hâtons-nous de le dire, nous n'aurons que l'embarras du choix. Car combien l'on pourrait

(1) *Annales de l'Es*, 1893, p. 570.

(2) Reproduit par Edel à la fin de sa brochure.

donner de preuves de la sensibilité la plus vive et la plus pure, d'un goût exquis, des plaisirs simples et des choses de la nature, d'une sagesse, sereine comme celle d'un philosophe antique et charitable comme celle d'un chrétien ! Mais il faut se restreindre pour ne tirer de cette gerbe abondante que les épis les plus pleins et les plus savoureux.

Voici ce qui, dans le premier volume, se recommande à notre attention par l'intérêt particulier du sujet, l'exécution plus réussie de la forme ou la nature de la dédicace :

La mère des Gracques, à sa femme (p. 2. 1768) *Emma et Eginhard*, à une inconnue, Betty (p. 27. 1776), récit gracieux des amours de la fille de Charlemagne.

L'Enfant et son père, à son élève, le comte de Custine (p. 144. 1778).

Le début de l'*Épître à Phœbé*, sa fille aînée, pour son quatorzième anniversaire (p. 162. 1778).

Le vieux serviteur, à son frère (p. 171. 1783) *Le Pélican* à ses enfants (p. 173. 1780).

Usqué te Zacchi, histoire japonaise (p. 184). *Rosette*, (p. 99).

La pipe turque (p. 137. 1782), une des productions les plus populaires du poète.

Combien d'autres mériteraient une mention ! Partout le sentiment est vrai, profond, naturel, même quand il revêt une expression peu élégante. Car, disons-le une fois pour toutes, si la forme laisse parfois à désirer, toujours le fond est sain et instructif, digne d'un homme de bien qui n'est pas un sot.

Le deuxième volume va de 1783 à 1792 et débute par deux perles : *Les Colombes*, (p. 7) à Doris, sa femme, à laquelle il ne désire pas survivre ; et *Théonise* (p. 8) à sa fille Lina, Nous nommerons ensuite l'*Épître à Gæckingk* (p. 26) et celle à *Thérèse Paradis* (p. 31), le quatrain intitulé *Le vieux général* (p. 89), *Le philosophe et la vérité* (p. 59), qui nous rappelle que cette dernière ne se révèle pas à la foule des orgueilleux et ne rencontre pas sur le bord de la

(1) Sur ces deux personnages, voir *Jahrbuch der Vog, Clubs*, 1895, p. 32 et 1897, p. 137

grande route. *Le luxe* (p. 61) est un vrai petit drame, dont la conclusion nous effraie pour nous assagir. *Le rubis* (p. 51 1788 s'adresse au baron de Salis, le poète connu, alors officier des Suisses à Versailles, et *La cigogne de Delft* à Mme Schlosser la deuxième femme du beau-frère de Goethe (p. 83. 1789). *Le Bavard*, autre quatrain (p. 137) et *Die Junfrau* (p. 176. 1792), qui devrait plutôt s'intituler *Le cygne*, viennent clore dignement cette liste, que nous pourrions prolonger sans peine. Elle suffit pour montrer que le livre qu'elle représente n'est pas inférieur au précédent. Le suivant renferme encore quelques pièces de 1792, dont nous signalons celle qui salue les Suisses survivants du 10 août, rentrant chez eux en octobre, et dont plusieurs strophes peuvent compter parmi les plus belles productions de Pfeffel. La légende de *Bathille* est aussi, sauf quelques légères incorrections de style et de goût, d'une lecture très agréable.

L'année 1793 n'est pas moins bien fournie. *Le lièvre et ses amis* (p. 49) cache d'amères expériences sous un ton enjoué et adresse, par son dernier vers, une louange délicate au destinataire, Jacques Sarasin de Bâle. Une expérience aussi profonde et aussi triste se dégage des *Vites* (p. 88), dont la forme est un peu triviale et d'autant plus expressive.

L'année suivante est introduite par un épître *A la Société Hébraïque*, dont le début donne ces curieuses allusions personnelles :

Schon wieder, ach ! zum sechstem male,
Versagt das Schicksal mir die Lust,
Aus Tells geheiligtem Bkale
Nilt euch zu trinken, meine Brust
An eures biedern Brust zu wanner
Und, wie es Vater Flaccus heint,
Am rechte Orte sün zu schwärmen !
Ja, Brüder, Krank an Leib und Geist,
Weiss ich nicht mehr wie mann sich frenet.
Duch meine mürben Verden reisst
Die wilde gicht ; von aussen draüet,
Gleich eine tohenden Vulkan,
Der rund umher Verderben speiet,

Des Ares Glut ; des Viperzahn
 Des sorge nagt an meinem Aerzen,
 Das sonst so gern den heitern Scherzer
 In euerm Zirkel offen stand,...

Nous nous arrêtons à regret, car l'épître continue jusqu'à la fin sur le même ton cordial et humoristique, en vers aussi coulants et gracieux.

1795. *Le calendrier républicain* (p. 60).

Der Franken almanach ist wunderschen :
 Er gibt für Heilige mir Schepse, Gänse, Fische,
 Allein seitdem sie im-Kalender stehn,
 Stehn sie nicht mehr auf meinem Tische !

1. *Annette de Rathsamhausen* (p. 71).

. . . du Kennst den Eigensins

Des alten Belisars (1) ; er reicht die Schale.
 Der Freundschaft keinem dar, der nicht zuvor
 Den Kelch des Leidens trank. Auch du hast ihn getrunken,
 Du die, was das geschick uns rauben Kann, verlor.
 Allein je tiefer du durch seine Wacht gesunken,
 Je höher hob dich eigne Kraft empor.
 Annette prangte ine mit angeerbtem Schimmer :
 Die Schloesser stürzten ein, die Burgherrn Hohn :
 Si blicht n, setzte sich auf ihres Glückes Trummer !... »

Les 12 morceaux de 1796 mériteraient d'être cités tous, depuis l'ode *An Beide* (p. 94), adressée aux aînées des demoiselles de Berckheim, jusqu'à celle à *Mon grillon domestique* (p. 167), dont la verve et le rythme animé contrastent avec le sentiment résigné et mélancolique qui perce surtout dans la dernière des cinq strophes. Cette pièce ne porte aucune marque du temps et se lit aujourd'hui comme si elle était l'œuvre d'un contemporain. Plus loin, nous relevons deux

(1) Nom symbolique de l'auteur dans la *Bergerie* strasbourgeoise, dernier souvenir des écoles silésiennes aux jeux allégoriques et aux termes de pastorale. Strashourg avait en sa *Taunengesellschaft* en 1633 (Heinrich I. 473. II. 68).

dédicaces : *Le phénix mourant*, au professeur Jacobi, d'allure un peu pédante, et *Le Moine à Madras*, qui loue l'esprit large et tolérant, quoique profondément religieux, d'Aug. Périer. Ces 12 fables d'ailleurs sont loin de représenter tout le travail de l'année. Elle en a vu produire 70 autres que nous trouvons au début du

Théodore SCHEL.

(*La fin au trimestre prochain*).



LA VIE A STRASBOURG

AI

commencement du XVII^e siècle

Suite A

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME

De l'Escorcheur et Curéur de privez (1)

Je m'esmerveille comment il se trouve de gens, qui s'addonnent à de si villains mestiers que d'escorcher les bestes mortes et charognes puantes et souvent fourmillantes de vers. Je ne prendrois pas tous les biens du monde, pour estre employé à une telle besogne et avoir mon ordinaire astelier en la voirie (2). Ne vous en esbahissez point, l'odeur du gain et le plaisant aspect de l'or et de l'argent, sert de pomme de senteur et d'antidote contre la puanteur et horreur de ceste villenie.

(1) Voy. pp. 78-103, du trimestre de Janvier-Février-Mars; pp. 243-281 du trimestre Avril-Mai-Juin; pp. 387-426 du trimestre Juillet-Août-Septembre, 1897; pp. 497-526 du trimestre Octobre-Novembre-Décembre, 1897.

(2) *Schinder und secret feyer.*

(3) *Die Schlut.*

Que dites-vous donc des cureurs de privez (1), qu'on appelle aussi maîtres fi fi ou maîtres des basses œuvres ?

Je les tiens pour cousins-germains et mesme ne font qu'une mesme chose en Allemagne, car les gadouards y escorchent et les escorceurs mènent le tombereau de la gadouë, et s'appellent en Autriche Roys de nuict, comme en ceste ville.

D'où leur peuvent venir ces sangrenez noms ?

Ceux d'Autriche les appellent seigneurs de nuict, parce qu'ils voident les privez et mènent ces immondices de nuict et sont maîtres des rües tant pource que chacun dort alors, qu'à cause que le peu de gens, qui a à faire par la ville s'éloigne d'eux. leur fait large tant qu'il peut, pour éviter la puanteur de leur drogue. Mais icy l'on les nomme maîtres de treille ou de gazon, d'autant qu'ils mènent hors leur lie de froment en plein midi et de jour, sur des prairies vertes.

Ne font-ils point de chef-d'œuvre, comme on fait des autres mestiers, pour estre recens maîtres jurez ?

Je ne say : mais j'ay bien ouy dire qu'ils se servent d'une estrange tentative pour espronver le bon cœur des candidats gadouards et merdeux apprentifs.

Faites-m'en le récit, je vous prie.

Après que les maîtres ont osté la selle du retraict, et decouvert le pot aux roses (2), on fait avancer le novice chapeau bas, au près de la gueule du privé, un des maîtres luy plaque une poignée de cire de blé (3) contre le front au-dessus du nez, à laquelle il attache un bout de chandelle, afin que se tenant là en droicte posture, il esclaire à ceux qui puisent la matière fécale, dont ils emplissent leur tombereau, sur laquelle ils mettent une large et longue planche, qui nageant au-dessus de ceste liqueur musquée, empesche qu'elle ne re-

(1) *Scheisshaussfeger die man auch Wasen oder Kleemeister heisst.* Strasbourg était alors sillonnée de canaux. Tous ces fossés étaient surplombés de *Sprachhäuser* ou latrines, suspendues au revers des maisons et recevaient les immondices de toutes natures qui croupissaient ensuite sur place, à ciel ouvert. (Reuss, la justice criminelle p. 64. Cf. Schmidt l. c. p. 19.)

(2) *Die Bisenbüche.*

(3) *Menschenwachs.*

jaillisse dehors, et embrene les passants en charriant par cahots sur le pavé raboteux des rues. Bren, ma plume, n'en parlez plus autrement, vous me ferez lever le cœur.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME

Du Colporteur

Un dernier jour, tout le monde sera colporteur.

Pourquoy cela ? Comment l'entendez-vous ?

Chacun portera sa balle ou son panier.

J'aperçois bien à ceste heure où vous voulez venir. C'est que personne ne pourra estre sauvé par les mérites d'un autre, et dira envain, Seigneur, tu me dois donner la vie éternelle et les ioyes de Paradis, nonobstant que j'aye meschamment vescu et porté les armes à la solde de ton ennemi, car j'ay eu bonne dévotion et me suis recommandé à tel et tel, qui a mené une vie austère et saintement vescu : mais chacun portera en son corps et son âme la peine et les tourmens desservis par ses propres pechez, s'il ne s'en descharge sur l'Agneau de Dieu, qui porte et oste les pechez du monde et en rende clair tesmoignage par une vraye repentance, suyvie d'amendement de vie.

Mais proprement, quest-ce qu'un colporteur ?

C'est un mercerol (1) qui porte un panier pendu à son col, garni de rubans de soye, de fleuret ou de laine, lacets, aiguillettes, peignes, petits miroirs, estuys, aiguilles, aggrappes, et autres semblables chosettes de petit prix. Il y en a d'autres, qui portent çà et là des almanacs, livrets d'Abe-cé, la gazette ordinaire et extraordinaire, des légendes et petits romans de Melusine, de Maugis, des quatre fils Aymon, de Geoffroy de grand'tient, de Valentin et Orson, des Chasse-ennuys, des chansons mondaines sales et villaines dictées par l'espris immonde, vaude-villes (2), villanelles, airs de c... r, chansons

(1) *Ein Heckenkremerle*.

(2) *Gassenhauer*.

à boire, le tout composé par les sacrificateurs et prophètes d'Apollyon, inspirés par cest ange de l'abyssme à l'usage de ceux qui ont dévotion à son service.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME

Du Cordonnier

Mon maistre, que faites-vous ces escarpins et ces mules ?

Monsieur, c'est de la besogne de commande, ils ne sont pas à vendre, ils appartiennent à un vieux marchand demeurant au coin de ceste rue. Qu'en voudriez-vous faire ? Vous estes encore trop jeune pour vous servir de telle chaussure.

Je le demande seulement pour en pouvoir dire le prix à mon beau-père, qui demeure toute la journée en sa boutique, et en veut faire faire une paire doublée de feutre, pour avoir plus chaud.

Qu'il les commande, quand il luy plaina, je les luy feray si belles et si bonnes, qu'il en sera content et espère qu'il me contentera du prix sans dispute ou débat, car je sçay qu'il est homme de raison, à laquelle je suis tousiours prest de me soumettre.

Je le luy diray. Au reste je voudrois que vous me fissiez trois paires de souliers, une de vache, l'autre de veau, et la troisième de marroquin, et mesme une paire de pantouffles. J'aurois aussi volontiers une paire de bottes avec les galoches, si vous m'en vouliez faire bon marché.

Je vous en feray si juste prix que vous n'aurez pas occasion de dire que je vous aye escorché. Ce n'est pas à mes vieux chalands et combourgeois que je me veux recourir. Dites seulement comment vous les voulez avoir, et je vous serviray à vostre guise.

Je les voudrois avoir de marroquin retourné, bien concaillées à la mode, ayans les attaches bien cousues, la genouillère assez large et doublée de cuir rouge : la tige ni trop large, ni trop estroiete, (principalement à l'endroit du gras de la

jambes) avec des souliers quarrez ou larges vers les orteils, et des talons à pont-levis (1) : et voudrois les avoir pour dimanche.

Je feray tout de poinct en poinct, comme vous me l'avez prescrit et mesme à poinct nommé.

Vous serez un galant homme et me donnerez sujet de bailler le vin aux valets. Quand un jeune maistre veut ouvrir boutique, luy faut-il beaucoup d'argent pour se fournir des outils du mestier ?

Ouy vraiment : car il ne luy suffit pas d'avoir des formes de souliers à tous pieds, un trenchet, des alesnes, du chegros ou fil gros poissé avec de la soye de porc au bout, des talons de bois, du liège, une mesure, des carlets, et des chausse pieds ; mais aussi se doit assortir de plusieurs façons de cuir, tant pour les empeignes, que pour les semelles et doublures (2).

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIEME

De l'enterreur des morts

Ah, le pauvre homme a rendu l'à ne à Dieu, il est trespasé ou décédé, il a passé le pas, c'en est fait. Voyez comme il est palle et sans souffile, il n'a plus de poulx, le cœur ne luy bat plus, les lèvres ont changé leur couleur vermeille en blesme.

(1) *Ich wolte sie haben von umgekehrtem cordouan, wohl alla mode gewachtelt, daran die strupffen steiff angenehet, der stolpe weit genug, unnd mit rothem ledler gefüttert; der schafft weder zu weit noch zu eng (insonderheit umb die Waden) mit alla mode Schuhen, cornen breit und mit hohen absätzen.*

(2) *Allerley leysten, ein knetzen säulen, draut (so ein starcker gepichter netz ist mit einer saubürsten an der spitzen) steckeln, pantoffelholtz, ein messrahmen, schuchnadel und anzieher.*

Ses membres se roudissent à mesure que la chaleur naturelle s'évanouit. Fermous-luy les yeux, et l'enveloppons d'un linceul et le portons sur une paillasse en une chambre à part selon la costume d'icy. Je voyois bien à ce matin qu'il ne la feroit plus guère longue, lorsqu'il a commencé à rasler, qu'il a perdu la parole, que les yeux luy sont enfoncés et que ses pieds sont devenus froids comme glace. Qu'avez-vous à pleurer et lamenter, quand bien vous vous tueriez de tristesse et regret et feriez retentir l'air de cris continuels jusques à la fin du monde, vous ne le resusciteriez pas.

Je le scay très bien, et même que le deuil ne profite de rien au mort, et nuit beaucoup au vivant : néanmoins, la playe estant encore si fresche, et la perte que j'ay faite si sensible, il m'est impossible de m'abstenir de me doulour et me résoudre si subitement à la patience. Je scay bien que nous ne sommes pas séparés pour jamais, et qu'il est seulement parti pour quelques jours devant moy, pour arriver de meilleure heure là, où aussi j'aspire scavoir est au Paradis céleste; car il estoit vrayement chrestien, il avoit la gloire de Dieu pour but : pour règle sa volonté manifestée en sa Parole, sa Providence pour guide, et ses promesses pour consolations. Je ne doute non plus de son salut, car qui vient bien meurt rarement mal : et celuy meurt bien qui meurt volontiers, comme il a fait : au contraire mourir envi c'est mal mourir. Vous savez qu'il a dit souvent à son liet de la mort, Que celuy-là craigne la mort qui n'a point d'espérance de vie après la mort. Il a en une mort que les sages appellent heureuse, assavoir une mort, qui a rencontré une ame forte en un corps foible : pourtant l'a-t-il rendue à Dieu sans se débattre et contourner les yeux de douleur. Elle a esté menée, suyvante gayement, hors de sa prison caduque, au lieu de franchise éternelle, où Dieu essuyera toute larme de ses yeux : et non traînée par force, comme celles de ceux, qui savent qu'on les mène devant le tribunal du juge justement rigoureux, pour recevoir le loyer de leur meschante vie sans foy et sans repentance. Mais vous pourriez dire qu'il estoit encore en la fleur de son aage, et eust encore pu servir d'aide et d'appuy à tous les siens. Mais je vous responds que la mort ne demande à personne quel aage il a, et que per-

sonne ne meurt qu'en son jour, et ne perd rien de son temps, celui qu'il laisse estant à autrui, aussi bien que le temps précédant sa naissance. Pour l'appuy que vous avez perdu, soyez certaine que Dieu vous en donnera un autre aussi bon, ou meilleur, si vous vous confiez en luy seul, qui dit par son prophète Jérémie, chapitre 17, verset 3 Maudit soit le personnage qui se confie en l'homme, et qui de la chair fait son bras. Dieu est protecteur des veuves, et tuteur des orphelins. Quiconque en Dieu espérera, jamais confus on ne verra.

Vous avez raison, c'est aussi toute ma consolation, et ce qui fermera les boudes de mes larmes, pour penser et adviser à faire honorablement porter feu mon mari d'aggreable mémoire en son lit de repos. J'envoyerai ma servante au fossoyeur ou enterreur de morts, commander la fosse pour demain après le disner : car il fait une trop grand'chaleur pour le garder plus longuement.

Gardez-vous en bien, cousine Ursule ; vous feriez parler le monde au désavantage de vostre honneur.

A quelle occasion, cousine Dorothée ?

Vos ennemies, et celles qui ne savent pas en quelle amitié et concorde vous viviez ensemble, prendroient subject de mal parler de vous, et de dire que vous estes bien aise qu'il est allé *ad patres*, et que pour la peur que vous avez qu'il ne revienne à soy, et ressuscite, vous vous hastez de l'envoyer coucher sous les draps verts au royaume des taupes : et que vous estes du parentage de celle qui entendant que la hière dans laquelle estoit son mari, estoit si grande que les porteurs de morts avoient beaucoup de peine de la dévaler en bas de la montée, leur cria : Culbutez-le du haut en bas, s'il vent se revenger de faire le mauvais.

Nous remettrons donc l'enterrement à dimanche, tant pour fermer la bouche aux mes-disans, que pour avoir un plus grand et beau convoy, à cause que chacun a meilleur loisir qu'un jour-ouvrier.

En quel cemetière le ferez-vous porter ?

Aux Bons Malades (1). La plus part de nos parents y gisent ensevelis, nous y avons notre sépulture particulière à costé de la chaire du ministre.

Qui voulez-vous prendre pour prier à l'enterrement ?

Le maistre d'école de l'église de N

Il fort est honneste homme de vray, mais il commence à devenir fort caduc, les jambes ne le portent plus si gaillardement qu'elles faisoient il y a neuf ou dix ans, il ne trotte plus si habilement.

Ce n'est pas merveille, car depuis ce temps-la la mortalité a esté très grande, et partant, luy, comme le principal sermonneur d'enterremens (2), a esté harassé plus que quatre autres à tracasser tous les jours par la ville. S'il a eu du travail, il a esté bien récompensé : la peste, le chaud-mal, la dysenterie, et les convulsions ont esté de bonnes et fertiles moissons à ces gens-là que quelques uns par dérision appellent oiseaux de la mort (3), mais à tort : car ils ne prédisent pas la mort à-venir, mais advenue (4). Je vous conseillerais de prendre le cler du poile des Gourmets, il a la langue bien pendue, la voix forte et intelligible, ne demeure iamais court, et court comme un verrier deschargé, ou comme un chien maigre. Il priera à l'enterrement, remerciera et congédiera à la porte de la ville. Autrement il vous faudroit avoir deux hommes, et faire double payement.

(1) *Zu den Gutleuten*. — Cimetière Sainte-Hélène actuel : Voyez la notice sur l'église rouge et la léproserie de Strasbourg par Ch. Schmidt dans son Bulletin de la Société pour la conservation de mon histoire d'Alsace, tome X.

(2) *Leichlader*.

(3) *Weckvogel*.

(4) Il n'est peut être pas sans intérêt de comparer ce passage avec celui du médecin Mauge qui écrivait vers 1720-1725 son Hist. naturelle d'Alsace où on lit le passage suivant :

Lorsqu'un homme est mort on l'expose sur son lit de parade vêtu d'une longue robe de satin blanc, où il est gardé pendant cinq

Envoyez-le donc quérir, et luy donnez ceste liste des noms de nos parens et amys et luy enchargez bien de n'en oublier pas un, afin que nous ayons un beau convoi (2). Il conste merveilleusement à mettre un pauvre corps en terre. Car premièrement on paye cent sols d'une simple bière ou d'un sarcueil de bois de sapin noirci, avec une croix blanche dessus: on donne vingt-quatre sols pour la fosse et l'enterrement ou ensevelissement: dix-huit sols pour le prest du

ou six jours à la manière des Romains; on le porte ensuite dans le poêle de sa tribu, et on annonce le convoi, comme on le pratiquoit anciennement suivant le Phormion de Térence. *Exequias chremetis quibus est commodum ire, jam tempus est.*

Ceux qui assistent au convoi sont les parens et les amis qui s'assembloient dans le poêle où le cors a esté déposé le matin. De là on le porte devant le portail de l'église pour le placer dans le charriot dont je parleray dans la suite.

On porte les corps du poêle à l'église sur des espèces de petits lits que les Romains appelloient *lecticae*, lectiques. Ces lectiques estoient appellés *exaphores* lorsque six hommes les portoient ou *octaphores* lorsqu'il y en avoit huit; ces porteurs estoient appellés *vespillones* de *vespera*, parce qu'on entéroit le soir.

Si le mort est stadmestre ou hamestre, ces porteurs sont bottés et toujours habillés de robes noires courtes et un grand crêpe.

Le mort est accompagné du Poêle à l'église par tous ceux qui se sont assemblés au rendés vous; les hommes deux à deux en habit noir, et les femmes qui les suivent en grand nombre, et deux à deux, coëffées d'aisles de toile blanche, comme on le voit dans la taille-douce, et conformément à la coutume des Romains.

Lorsque le convoi est arrivé à la porte de l'église, on place le mort dans un long et grand charriot ouvert de toutes parts à l'exception du dessus qui est couvert de noir tel qu'il est représenté.

Les conviés qui ont honoré la pompe funèbre, entrent dans l'église; le ministre monte en chaire et fait une sincère oraison funèbre, sans mettre à couvert les deffauts du mort à la différence des Romains qui ne portoient le défunt aux rostra ou tribunes que pour y faire son éloge et y étaler ce qu'il avoit fait de grand. Après l'oraison funèbre chacun se place selon son rang et proximité du sang dans les charriots qui sont quelque fois au nombre de vingt destinés à l'accompagner au cimetière.

Lorsqu'il meurt quelque enfant ou quelque vierge on couvre le cercueil de fleurs artificielles qu'on y laisse en les enterrant dépense aussi grosse qu'inutile.

drap-mortuaire : à chacun des six porteurs de morts douze sols, une miehe, et du vin tout le saoul, ce qui monte en ceste année 1637 à environ six livres tournois : un florin d'or ou deux risdales au Semonneur et Congédieur : item un risdale aux pauvres escoliers de Sainct Guillaume, qui chantent les cantiques funèbres, sans spécifier la discrétion qu'on doit par honneur à celui, qui fait le presche-funebre. J'avois presque oublié le marchand, à qui on doit une honnesteté pour le drap noir, qu'il preste pour couvrir les tables, lits, buffets, banes et selles : il couste aussi quelque chose à traiter le tailleur, qu'on employe à cloûer ledit drap, et encore plus si l'on fait un banquet d'obit (1), comme en plusieurs lieux. Tellement que tout bien calculé, on n'en peut eschapper à moins de vingt-cinq ou trente livres. Pour les gens de qualité, il couste bien d'avantage, pour ceste quantité de cresse qu'on distribue aux gens qui portent le deuil, pour en entourer leurs chapeaux, et en laisser pendre une longue queue sur le dos : item pour les chars couverts de drap noir, dans lesquels on rameine les dames en la ville. Somme toute, l'homme couste force argent, soit qu'il naisse, soit qu'il se marie, ou bien qu'il meure.

J'ay baillé la liste des noms au Semonneur, il m'a promis de commencer demain dès six heures à prier, et n'en passer ou sauter pas un.

Le semonneur prie ou semond à l'enterrement.

Toc toc toc toc.

Élisabeth, regardez qui c'est qui heurte ou frappe si fort et dru à notre porte, il est sans doute de bien loing, il a haste. Qui heurte là-bas ?

C'est moy, dites à Monsieur et à Madame, que Madame Ursule leur commère les prie tres affectueusement tous deux de luy faire l'honneur d'assister à l'enterrement de son mari demain à douze heures et demie. Ne manquez pas de le leur dire je vous prie.

(1) Ces repas de funérailles sont encore en usage dans certaines localités d'Alsace. On en trouve un exemple dans le roman d'Erckmann-Chatrian : *Les Deux Frères*.

N'en ayez peur je n'y manqueray pas.

Ilé bien, qui est-ce Elisabeth ?

C'est le semonneur d'enterrement, qui vous prie à l'enterrement de vostre compère Nicolas, qui a laissé son escuelle à un autre (1).

Ah ! je plains la commère Ursule, de la voir perdre un homme qu'elle aimait tant, et de qui elle estoit étant aimé.

Il n'y a remède que la patience.

Vous avez raison, mais elle est plus aisée à conseiller, qu'à pratiquer : c'est une très bonne herbe, mais elle ne croist pas au jardin de chacun. Quand est-ce qu'on l'entertera.

Demain à midy et demi, c'est à dire, à une heure car on met tousiours une bonne demie heure à s'assembler.

Qui sera-ce, qui mènera le deuil, et recevra les condoléances ?

Ce sera sans doute son cousin Robert, c'est le plus proche parent de son costé : et le frère de la vefve luy pourra assister.

Chambrillon as-tu tourné le sable (2) à midi, comme je t'avois enchargé ?

Ouy, Monsieur, il en est desia escoulé un quart.

Il est donc temps que nous nous apprestions : car cela est fascheux, quand il faut donner la main à tant de gens, et faire tant de révérences et chinagrées. Apporte-moy mon grand manteau, et mon cordon de crespé, je veux aussi tesmoigner extérieurement, le deuil intérieur, et le regret que j'ay au cœur de la perte d'un bon amy.

L'homme entrant en la maison fait la révérence et aborde ainsi celui, qui est au haut bout pour recevoir les condoléances des survenans.

Monsieur, la cognoissance réciproque, que nous avons tous deux de nostre sensible perte, en ce que nous nous voyons

(1) Welcher aus dem letzten Loch geffissen hat.

(2) Le sablier (das Stundglass).

privez, vous d'un bon et aimable cousin, et moy d'un honorable compère, et singulier amy à l'espreuve, me défend d'user de beaucoup de paroles pour tesmoigner ma douleur : c'est pourquoi je me tourne à la consolation, plus tost qu'au renouvellement de la playe récente, et vous prieray d'ensuyvre mon exemple, sousmettant vostre volonté à celle de Dieu, qui nous fait entrer et sortir de ce monde, quand bon luy semble, croyant fermement que les afflictions mesmes sont bénédictions à ceux qui craignent Dieu et l'aiment, et qu'il tourne en bien les accidens désastreux en apparence. Au reste je prie le tout-Puissant qu'il vous vueille consoler par son bon Esprit, aussi bien que moy, et nous préserver par longues années de semblables accidens.

Monsieur, le commun ressentiment, que vous avez de l'affliction de ceste triste famille et maison, m'est un grand allègement en mon deuil, et vostre présence, qui honore le convoi du défunct, oblige tous ses appartenans à vous en savoir gré, et vous en rendre grâces, et outre plus à prier la source de tout bien et prospérité, de leur fournir un plus agreable sujet que celui-cy, de vous rendre des offices réciproques.

La femme fait ses condoléances à la veuve en ces termes :

Madame ma commère, et chère amie, j'ay entendu la nouvelle de vostre désastre avec un extrême regret, tant pour la compassion, que j'ay de vous, qui avez perdu une si chère et douce moitié, que pour vostre propre interest, estans par son decez, privez d'un ami franc et loyal. Mais puisque ça esté la volonté de Dieu de le retirer en son repos, il nous faut en commun nous résoudre à croire, bien que contre toute apparence humaine, que c'est nostre bien autant que le sien, et qu'il vous suscitera un autre support, ou se montrera luy-mesme, par une manifeste assistance, vostre tuteur et puissant protecteur en vostre veufvage, comme je ne manqueray point de l'en supplier humblement en mes prières ordinaires.

Madame ma commère, le penthelement de ma poitrine, et l'angoisse de mon pauvre cœur outré d'indicible tristesse, m'empeschant la parole entrecoupée de sanglots, je remettray et différeray à une autre fois les remerciemens pour les salutaires consolations, que vous me donnez, et l'honneur, que vous daignez faire à une pauvre veuve confiée en amertume, et affligée jusques à l'extrémité : et prieray Dieu de destourner pour longtemps un si pesant fléau de vostre maison.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME

De l'Escuyer-trenchant

Y a-il un Escuyer-trenchant en ceste ville ? Quel homme est-ce ?

C'est un homme qui s'entend bien à découper la viande avec bonne grâce, comme il y en a en Italie (1), qui font profession de ce bel art et l'enseignent à ceux qui hantent la cour. S'il y en avoit un icy, j'employerois volontiers deux ou trois mois de temps, et une quarantaine de Risdals à l'apprentissage de ce bel art. Car qu'y a-il de plus beau et mieux séant à un jeune homme qui hante les compagnies, et se trouve souvent en des banquets, ou nopces, où il y a de jeunes dames et demoiselles, qu'après avoir voyagé, et acquis le bruit d'avoir bien estudié, et appris plusieurs langues estrangères, d'estre aussi adroit à table, et n'estre contraint par ignorance et lourdisse, de repousser une volaille

1) Vom Vorschneider. — D. Martin fait sans doute allusion au curieux volume intitulé : *Trincier oder Vorlegbuch darinnen berichtet wird wie man allerhand gebrat. ne und gesottene Speisen so auff fürstliche und andere Tafel getragen werden mögen... zerlegen soll von dessen von Giacomo Procacchi in italienischer Sprach bescrieben anjetzo in das hochdeutsche treulich versetzet und auf den signirten Kupferstichen... gezieret.* — Leipzig, bey Henning Grossen des jungen, 1621, in-fol.

qu'on luy présente à découper : mais après une petite excuse des fautes qu'il pourroit faire, embrocher un chapon de bonne grâce avec la fourchette, luy couper le col net tout à un coup, lever les cuisses et les ailes sans difficulté, comme s'il n'y avoit point d'os, couper le croupion, puis trancher le blanc, et présenter chaque morceau, selon qu'il est estimé bon et friand, à chaque personne, suivant son degré et mérite : et en savoir ainsi faire de mesme de toutes autres sortes de rosti, de bouilli et de fruit. Si d'aventure quelque téméraire entreprenoit de ce faire, sans avoir esté instruit par un maistre bien expert en l'art, il pourroit aisément tomber en l'infortune d'un bouillant fanfaron, lequel estant venu à un festin de nocce, botté et esperonné, avec la plume à l'entour du chapeau pour faire la roffe, comme un paon : bien qu'il fust de ces gentilshommes, dont les pères vont à la chasse avec un couple de *harufx* (1), se mit à la table des demoiselles et autres jeunes filles, pour les servir, et après le potage mangé, entreprit de découper un oison farci, qu'il mit sur son trenchoir (2) (à la mode du pays) mais ne sachant par quel bout commencer, se mit à scier l'os d'une aile, ne pouvant trouver la jointure : mais en poussant fort, il fit rouler l'oison de dessus le trenchoir sur ses chaussees, (car il avoit la serviette sur l'épaule) et de là à terre. Ce désastreux accident troubla de sorte monsieur le courtisan fait à la haste, toute la tablée s'esclatant de rire, qu'il se leva à l'estourdie, pour relever l'oison, qui se saloit, celoît et salissoit dans la pous-sière : mais comme un malheur n'arrive guère seul, ainsi qu'il levoit le second pied, pour le passer par dessus le banc, la nappe qui estoit languette s'accrocha à la molette de son esperon, et en la haste impétueuse qu'il avoit de r'attrapper son gibier, la tira en bas avec tout ce qui estoit dessus, afin de faire disner les dames chrestiennes à la turquesque sur le beau plancher.

Ce second malheur renvoyant sur le premier, fit qu'il voulut prendre la fuite, tant pour éviter la moquerie, que la baterie :

1) Welche die Bauern Vetter nennen.

2) Assiette *Teller*.

mais comme on dit en allemand, que ce qui se double se triple volontiers, en courant, sans dire gare, il rencontra une servante à la porte du poile, laquelle apportait une grande jatte de ris avec la poulle cuite dedans à la mode du lieu, la heurte si rudement, qu'il la renverse par-terre avec la viande sur le visage et dans le sein, et eschappa à toute peine de ce logis, comme d'un embarras de disgrâces et malheurs, et fut la honte de tant d'affronts si grande et puissante en luy, que dès l'heure il prit la poste, et s'absenta pour quelques années de la ville, jusqu'à ce qu'on en eut aucunément perdu la mémoire.

Pardonnez-moy, Monsieur, si je tiens ce conte pour un peu subiect à caution. S'il n'est vray, la bourde est belle, il n'y a tontesfois rien, qui ne soit faisable. Pour le moins n'y a-t-il point de contradiction. Quant à la chente de l'oison du treuchoir sur le gyron, c'est une chose ordinaire à un lourdant qui entreprend de découper de la viande, et ay veu arriver plus d'une fois un cas semblable. Or est-il que du gyron en terre la descente en est aisée. S'il est vray, il peut bien être, j'aime mieux le croire que d'y aller voir.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME

Du Faquin

Qu'est-ce qu'on appelle faquin ? Il me semble que ce n'est pas un mot françois ?

Aussi n'est-ce, c'est un mot italien *facchino*, comprenant généralement tout homme, qui a force de corps (1), sans art ou mestier, gaigne sa pauvre vie, comme sont porteurs ou portefaix, crocheteurs, et tire-charrettes (2), lesquels derniers

(1) Ein *Bossler* Auj. *Bossel* — domestique à tout faire, Bosselarbeit thun (Geiler, Bilg. (188 b.) — Kein Mensch auff Erden hie — Dete Solliche Bosselarbeit wie Christus (Murner Baden. G. 6 a. — Soll ich nur allewil ehrt Bossel sin ? — *Bossle*, s'acquitter des grosses besognes de la maison (Ch. Schmidt, Wörterbuch der strassburger Mundart).

(2) *Sackträger, Kretzträger und Kerchelzieher.*

sont à Strasbourg et Francfort des chevaux à deux pieds, qui s'attellent eux-mêmes à une charette avec une sangle en escharpe, comme limonniers, pour transporter du grain, du vin, ou de la marchandise d'un lieu à l'autre : si le fardeau est par trop pesant, leur femme ou un de leurs compagnons pousse au cul de la charrette. Le crocheteur porte de toutes sortes de fardeaux plus légers, comme des fagots, bourrées, une caque de vin etc., sur des crochets faits en façon de deux harpes (1) : c'est pourquoy par gausserie on appelle harpeurs (2), ceux qui les portent, et les crochets misère-en-dos.

Comment est-ce qu'ils font tenir ces crochets à leur dos ?

Il y a des bretelles, comme à une hotte, dans quoy ils passent les deux bras avec les épaules. En voicy un tout à propos pour porter mon bahut (3) Mon amy, voulez-vous porter ce bahut en mon logis en payant ?

Ouy-dà Monsieur : où estes-vous logé ?

À la place de Saint-Etienne auprès du Cloistre.

C'est bien loing, si le bahut est pesant.

Il est fort léger : il n'y a dedans, qu'un pen de linge blanc, et un habit d'esté, avec deux ou trois livrets.

Aidez-moy un pen à le charger sur mes crochets.

Ilé bien, baissez-vous.

Là de par Dieu, le voilà bien... Marchez devant je vous suivray.

Gardez bien qu'il ne glisse et tombe en marchant.

N'en ayez peur, la corde qui le serre par-dessus, et que je tiens ferme en la main, l'empeschera de glisser. Il ne courra point de risque, si d'aventure quelque lourdaut estourdi ne me heurte trop rudement en passant : mais je luy donnerais de mon gourdin.

Voicy mon logis, tournez vous de costé, autrement vous ne sauriez entrer, à cause que la porte n'est pas si large, que le bahut est long. Servante, aidez à cest homme à se descharger. Que faut-il mon maistre ?

(1) *Kretzen oder holtzene Haacken die zworn Harppfen ähnlich sehen.*

(2) *Darumb werden die Kretzrager schimpflich Harppfennisten genennet.*

(3) *Reisskasten.*

Un demi-quart d'escu, car le chemin est long, et le fardeau non si léger, que vous le faisiez. Je suis tout en eau de sueur : il m'en faudra employer la moitié à une pinte de vin pour me rafraîchir et l'avoir.

Tenez, le voilà. Dieu vous en donne chance.

Grand-mercy, Monsieur.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME

Du fendeur de bois (1)

N'êtes-vous pas un fendeur de bois mon amy ?

Ouy Monsieur, comme vous pouvez voir à mon merlin (2). Je viens d'acheter du bois au quay, le voulez-vous fendre ?

Ouy, combien en avez-vous ?

Trois cordes : deux de chesne, et une de fau (3).

Est-il aisé à fendre ?

Venez-le voir. Il est jeune, non pourri, ni noueux : il y a aussi fort peu de souches. Il est desia corde (4), comme je voy, et si les charretiers commencent à le mener au logis. Voulez-vous suyvre ceste charette ? elle va droit à mon logis.

Il me faut premièrement aller en ma maisonnette qui n'est pas à moy, quérir mon maillet et mes coins (5).

Revenez donc bien tost, car il faut qu'il soit aujourd'huy fendu : je ne le veux pas laisser de nuict devant la porte, il n'y croistroit pas.

Me revoicy desjà. Je suis léger comme un oiselet de plomb, dit l'Allemand, c'est à dire comme l'oiseau St Luc, qui est un bœuf.

Là fendez mon bois bien menu, je vous payeray non seulement six sols pour corde, selon la taxe et ordonnance, mais aussi vous donneray une pinte de vin, et une pièce de pain quand vous aurez fait.

(1) *Holzspalter*. — (2) *Holzart*. — (3) *Buchenholz*. — (4) *Gelegt oder gemessen*. — (5) *Mein schlegel und meine Wecken*.

Je le gagneray bien, si je le fends en menus éclats comme les boulangers (1), car les busches sont grosses et y a fort peu de rondins. J'aimerois mieux fendre de la saulx, de l'aune, du sapin, du tremble, de l'érable, de l'orme, du cerisier, du fresne, du pommier, poirier, prunier, tillet, plane, bouleau, charme ; car le chesne, le buis, le cornoiller, le noyer sont le plus dur bois de la forest (2).

CHAPITRE QUARANTE HUITIÈME

Du vendeur d'amorce et de fusils (3)

Nous n'avons plus ni amorce, ni pierre à feu qui vaille en nostre boîte à fusil : Vas en acheter d'autre.

Où trouve-t-on cela ?

Sur la place Saint Martin au dessus de la maison de l'espicier, qui est auprès du puits des pescheurs (4). Là tu verras un homme contre la maison, avec une petite table devant luy, chargée d'amorce, ou cordons soulfrez, pierres à feu, pièces d'acier, ou fulsis : pour des allumettes en bottes, ou chenevottes ensoulphrées par les bouts, on n'en a point icy. Voilà son traffique et sa marchandise.

(1) *Backscheidlein.*

(2) *Ich wolte lieber Weiden, Erten, Dannen, Espen, Massholder, Rüstenholtz, Kirschenbaum, Eschenbaum, Apffelbaum, Birenbaum, Lindenbaum, Ahorn-Bircken-Spindelbaum, hawen dann das Eichenholz : der Barbaum, Welschenkirschenbaum, Nussbaum seind das herteste Holz im Wald.*

(3) *Vom Zundelmann.*

(4) Le *Fischbrunnen* se trouvait à l'angle de la place Gutenberg actuelle vis-à-vis de la rue Mercière. Nos ancêtres y rattachaient une foule de légendes de souterrains correspondant avec les fondations de la cathédrale et de barques en cuivre dans lesquelles on naviguait. Il est déjà cité en 1419, fut transformé en 1575 en pompe monumentale et supprimé en 1843 (Piton I. 177). D'après Seyboth (Strasbgsht 522) il est déjà mentionné en 1305 sous le nom de *Heringsburne*. L'antique pompe, d'abord en bois, avait été remplacée en 1575 par un petit monument à pilastres cannelés, avec, dans une niche, l'écu de Strasbourg surmonté d'un cartouche avec la date de reconstruction. — La place St-Martin correspondait à peu près avec la place Gutenberg actuelle.

Comment est-il possible qu'il vive, et s'entretienne de cela ? Tout son estau ne vaut pas un bon desjeuner.

Il n'y a si piettre traffique, ni si chetif mestier, qui ne nourrisse un homme, qui y vaque soigneusement, et vit avec mesnage : celui, dont je parle, ne meurt de faim, ni ne va pieds nuds ou deschaux par les rues : il est bien vray qu'il ne peut pas jetter les gigots de mouton tous rostis par la fenestre.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME

Du Jardinier

J'ay ouy dire, que vous avez un beau et grand jardin. Est-il vray ?

Oui, mais nous l'avons loué à moitié à un jardinier, qui le doit cultiver, ensemer, esherber ou sarcler : et n'en avons retenu pour nous qu'un petit cofn pour y planter de rares plantes, et fleurs estrangères.

Est-il clos de murailles ? ou de palis ou d'une palissade ?

Nenny, mais de haye vive, espesse et forte. Il y a une maisonnette de plaisance, toute environnée de treillis verds : et aussi un puits, tant pour y rafraeschir le vin, quand nous y allons collationner, que pour arrouser les quarreaux, aires, parterres, avec un arrousoir de terre ou de cuyvre, en temps de trop longue sécheresse.

Mais qui est tenu de fournir le fumier pour le fumer ?

Mon père s'est offert luy-mesme de le faire, parce que nostre cheval, et nos vaches en font assez, sans qu'il soit besoin d'en acheter d'autre.

Je le verrois volontiers en ceste saison, que la pluspart des fleurs sont espanouyes.

Je vous y meneray demain, s'il vous plaît : c'est jeudi, jour de campos ou de récréation. Nous ferons des bouquets

de roses, œillets, violettes, giroflées (1), mignotises, passevelours etc et rapporterons une poignée de lys, pour mettre dans un vase plein d'eau sur notre buffet, afin de faire sentir bon tout nostre poile. Quand le fruit sera meur, je vous y meneray aussi, pour manger en la saison des cerises etc. Voyez ces sortes de fruits en la Fruitière.

N'y a-il point de mugnets ?

Nenny, il ne croist qu'ès garennes et bois, que je sçache.

Qu'est-ce que vostre jardinier sème et plante de bon en sa part de jardin ?

De toutes sortes d'herbes potagères et de cuisine, comme des choux verts, choux blancs, ou cabus, de la jotte, du persil, du cerfeuil, des naveaux, des oignons, des pois, des fèves, phasioles ou fèves de Rome, cibolles, aulx, pastenades, carottes, artichauts, salsifis, de l'oseille, chicorée, endive, laitûes, épinars, mente, cresson, pouliot, reponces, marjolaine, serpolet, sarriette, hysope, sauge, rue, asperges, bourrache, des raves, du pourpier, des porreaux : et autre, comme de la lavande, du rosmarin, de l'anis, du fenouil, des melons, concombres, citrouilles. (2)

Il me semble que vous y avez meslé quelque chose, qui croist hors des jardins.

Il n'importe. Nostre jardin porte de tout ce qu'on y plante ou sème.

Y a-il aussi beaucoup d'arbres fruitiers ?

Assez: car il y a un pommier, un poirier, cerisier, reniffler, meurier, cormier, noyer, peschier, prunier, abricotier, cornouiller, coignier, et quelques arbrisseaux, comme un gro-

(1) *Galbe Nægelein, Muthwurillen, Tausendschoen.*

(2) *Allerley Ess-oder Kochkrauter, als Kohlriskraut, Mangold, Peterlein, Kirtelkraut, Kûlen, Zwiebeln, Erbsen, Bohnen, Welschebohnen, Schnittlauch, Knoblauch, Pestancken, Gelbe Ruben, Artischoken, Artisiven, Saurampfer, Wegwart, Endivien, Lâtlich, Birtsch oder Grün Kraut, Mântz, Kressen, Poley, Rapunzeln, Mejozan, Quendel, Sedeney oder Kûnel, Hysop, Salbey, Rante, Spargen, Burretsch, Râtlich Birtzelkraut, Lauch, und andere als Spick. Rosmarin. Enis, Fenchel, Melonen, Cucumern, Kirbssen.*

sellier, rosier etc. En la haye il y a un esglantier, un sureau, un prunellier, une ronce, un framboisier, et un coudrier blanc (1). Si l'air estoit plus chaud en ce climat, mon père y feroit planter un amandier, un laurier, un figuier, orangier, citronnier, limonnier, grenadier, olivier.

N'y a-il point de saule ou saux à un des coins de la haye?

Ouy-dà, et du lierre repant à la muraille de la maisonnette, et une petite treille de vigne.

CHAPITRE CINQUANTIÈME

De la Lavandière

Adressez-moy une bonne lavandière, qui blanchisse bien mon linge et à bon marché.

En voicy une, qui pour sa propreté et sa netteté, a la chalandise de la plupart des gentilshommes et estudians de ceste Académie.

Comment vous appelez-vous?

Je m'appelle Marthe-Anne Monsi^{er}.

Où est-ce que vous demeurez?

Je demeure en la ruelle du Bouc (1), non loing de Sainct Nicolas.

N'estes-vous pas ceste femme, qui manie son mari en courbettes, le contraint d'aller quérir le linge sale, reporter le blanc, et aider à laver et à savonner?

Nenny, Monsieur. Je n'ay pas si grand besoin d'un sot que j'en vueille faire un de mon mari, à qui j'ay promis,

(1) *Ein Apfel, ein Byren, Kirschen, Nespel, Maulbeerr, Eschresslin, Nuss, Pfersich, Wallteleu, Welschkirschen, Kitten oder Quittenbaum, wie auch etliche Brumlein oder Stauden als ein Triselberstaud, Rosenstoch etc.*

(1) Rue déjà mentionnée au XIV^e siècle. Vieux dicti Bockelin. trans novumpontem 1315. Ainsi nommée d'après la vieille famille patricienne des Boecklin. (Schmidt l. c. 40).

devant Dieu et les hommes, de rendre honneur et obéissance.

Vous en parlez tres-sagement. Mais venons à nostre propos, qui est-ce que vous demandez chasque quartier, ou tous les trois mois pour le blanchissage de mon linge ?

Je ne vous demande pas plus qu'aux autres : chascun de mes chalands me donne deux florins et demi : si vous ne me voulez croire, vous le pouvez demander.

C'est beaucoup.

Je l'advoûe franchement, mais il m'est impossible de prendre moins : car non seulement le blé est quatre fois plus cher, que lors qu'on me donnoit un risdale, mais aussi toutes autres choses à l'advenant, et nommément le savon de Venise, le savon noir, l'amydon et la couleur bleuë, dont on fait l'empoix, pour empeser tant les rabats, que les fraises, que l'on godronne par après : Je vous croy si raisonnable homme, que vous ne voudriez aucunément souffrir que je vous servisse à mon dommage.

Nenny dà, je m'enquêteray de ce que les autres donnent, et me soumettray à leur taxe.

J'en suis contente. Tenez vostre linge sale prest tous les lundis, avec une liste de tout ce que vous me délivrerez, et je vous le rapporteray, ou renvoyeray tous les samedis, et si je vous perds quelque chose, je vous le feray bon.

Vous ne sçauriez mieux dire, si vous ne recommencez. Mais je vous prie de prendre garde, quand il y aura quelque chose de deschiré, de le vouloir refaire et recoudre, je vous le payeray particulièrement.

Je n'y manqueray point.

De quel outil vous servez-vous pour sécher les rabbats ?

D'une platine de laiton (1) sous laquelle on met un réchaud plein de braize, ou bien un quarreau d'estain creux, ayant un fer chaud par dedans. Excusez-moy Mr. si je ne puis vous

Ein Trachelhut darunter man eine glutpfanne setzt.

entretenir plus longtemps, j'ay une savonnée au logis, qui m'empesche de la faire plus longue icy.

Vous me donnerez congé, s'il vous plaît.

A Dieu donc, m'amie.

A Dieu Monsieur.

CHAPITRE CINQUANTE UNIÈME

Du Larron

Quel est le plus meschant mestier du monde à vostre advis?

Je tiens qu'il y en a deux les plus meschans de tous, sçavoir est, le jeu et le larcin ; car cestuy-là ruine son homme, et le conduit à l'hospital ou à la besace, et cestuy-cy à la potence ou au gibet. Je les accouple ensemble parce qu'ils sont cousins germains : car un joueur ordinaire ou brelandier qui fait un mestier de ce qui n'a esté inventé, que pour servir de récréation, est ordinairement tricheur, pipeur, escamoteur, et par ruses esloignées de toute charité, attrape meschamment l'argent de son prochain, et par conséquent est larron foûettable, si non pendable.

Pourquoy mesprisez-vous tant le larcin ? Veü que la pluspart des hommes ne vit d'autre chose.

Je ne parle pour le présent que des petits larrons, des coupeurs de bourses, voleurs de nuict, lesquels ont plusieurs noms, car on les appelle filoux, tireurs de laine, grisets, rougets, plumets, chercheurs de barbets (1), dont le gain est le but et le gibet le bout. Il y en a d'autres qui non contens de la dignité d'evesque des champs, et de la charge de garder les brebis à la lune: deviennent voleurs ou brigands, guetteurs de chemins, assassins, afin de monter sur

(1) *Filonx, wollzieher, grawlichte, rothlichte federhansen, barbonsucher*... Voy. sur les voleurs : Reuss : La Justice criminelle à Strasbourg p. 117 à 128.

la rouë d'infortune, ou pour parler plus ouvertement, estre ronöz ou rompus sur la rouë.

Si l'on reçoit un si mauvais payement d'un tel mestier, d'où vient que tant de gens s'en meslent, et n'en sont desgoustez ?

L'espérance d'impunité, et la paresse jointe à la gourmandise leur fait oublier le danger. Quelques uns ayans laissé une oreille ou deux en Gascogne, pour entendre ce qu'on dit d'eux et de leurs beaux faits en leur alsence; ou bien ayans esté menez triomphans au cul d'une charrette, ou eschappez de la main du bourreau, viennent trainans leur licol se fourrer et pestemesler dans ceste fourmillière de peuple séjournant à Paris pour s'y musser et tenir à l'abri de la mescognoissance. Mais ces honnestes chevaliers de la courte espée, n'ayans ni rentes ni revenus, sont bien tost contraints de retourner à l'exercice de leur mestier, et commençans par celui de contrefaire l'Allemand pour attrapper la duppe, continuent par la recherche des barbets, entrent hardiment dans les maisons, mettent la main sur la première chose de valeur, qu'ils trouvent, s'ils sont rencontrez, et qu'on leur demande ce qu'ils vont chercher, ils respondent que le barbet de leur maistre y est entré : si on les attrappe sur le fait, en flagrant delict, le larcin sous le bras, ou en la main, ils sont appréhendez, menez en espousées à couvert de peur du hasle, et sont faits pensionnaires du Roy, mangeant de son pain, et non pas de celui de la Reyne.

Que donnent-ils de pension ?

Après qu'ils ont demeuré quelque temps en la Cour du Palais, au Fort-l'Evesque, au petit ou grand Chastelet (1),

(1) Il est question ici des prisons parisiennes. Il est assez curieux que Martin ne parle pas de celles de Strasbourg. Les prisons de la ville se trouvaient anciennement établies dans la plupart des tours d'enceinte et particulièrement dans celles encore existantes près des Ponts-Couverts et qui datent de la deuxième moitié du XV^e siècle (Piton II 99). On en trouve les noms suivans : *Henkers Turm* (1286) *das alte Stoghus* (1357), *der nure Turn* (1403), *Kettelthurn* ou *kettenthurm* (XV^e au XVIII^e siècle) *Galeerenthurm* (1779). Les Ponts Couverts servaient également de prisons de la ville au XVIII^e siècle et pour les gardes nationaux en 1848. Le Raspehüs actuel, maison des chevaliers du Temple, puis de Saint Jean ne devint prison que dans le courant du XVIII^e siècle. Quant aux prisons de la rue du Fil elles ne datent que de 1815 à 1823 (*Seyboth das alte Strassburg* p. 11, 93, 282 etc.)

on dresse leurs parties, on en fait revenue, puis le compte fait et arrêté, il faut procéder au paiement, lequel se fait par quelques uns avec le parchemin du dos que maistre Guillaume parafle d'une plume à quinze pointes ; les autres sont faits héraulds, ayans l'honneur de porter les armoiries du Roy, ou une belle fleur de lys ineffaçablement empreinte d'un fer chaud sur le dos : les autres sont invitez à une collation de poires d'estranguillon ou d'angoisse, et à danser un branle sous la corde. Parfois il arrive que quelques uns (par une grâce dont Dieu nous garde :) sont envoyez à l'escole à Marseille, pour apprendre à escrire toute leur vie sur le dos de Neptune avec une longue et large plume, que les gens du pays appellent une rame.

J'entends bien minon sans dire chat, vous voulez dire qu'ils deviennent forçats galériens attachés à la cadène.

Vous avez trouvé la cache, vous y estes sans chausse-pied.

Je m'attendois bien que vous m'en conteriez des Juifs baptisez, qui joient du baston à deux bouts, qui sçavent le tour du baston, mais vous me frusterez de mon espérance.

Je n'y ose toucher pour ceste heure, que j'en suis si près et qu'il me faut encore presque tous les jours passer par leurs mains : je remets la partie à un temps plus commode.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME

De la Lingère

Que demandez-vous, Messieurs ?

Nous cherchons des chemises, des calsons, (1) des bas de toile et des rabats : en avez-vous de faits :

Ouy, Messieurs, entrez seulement en la boutique, je vous

(1) *Schlafrhosen*.

en montreray. En voulez-vous de fine toile ou grosse ? Nous en avons de tous prix, selon l'argent l'ouvrage.

Montrez-nous des chemises de moyenne toile, forte et bien blanchie.

En voilà comme vous les demandez, sinon qu'elles sont froncées au collet et au poignet au bout des manches.

N'en avez-vous point sans froncis à la Françoisse ! Celles-là ne sont pas nostre fait, qui portons les armes, et sommes subjects à la vermine. Les poux feroient leur retranchement de ces plis.

J'en ay bien, mais la toile en est plus fine.

Il n'importe, c'est tout un, montrez les nous.

Les voilà, les desplieray-je ?

Ouy. Combien faites-vous la pièce ?

Quatre florins au dernier mot.

Comment ? quatre pour un florin ! Je vous prends au mot, c'est bon marché.

Aussi est-ce, qui les peut avoir pour ce prix.

Mais sans raillerie, dites en un mot combien vous la voulez vendre, car vous les surfaites de beaucoup.

Monsieur, je ne me gausse pas, ni ne surfay la marchandise. Pour le faire court, je vous les laisseray à trois florins et demi pièce. Je n'y ay que la façon, et ce bien petitement.

Nous vous en donnerons trois florins. Regardez si vous voulez de nostre argent. Nous avons à faire ailleurs, nous ne pouvons longuement marchander.

Mettez-y encore une pièce de six sols.

Nous n'y mettrions pas la maille.

Combien en voulez-vous prendre ?

Chascun trois.

Rentrez donc, et contez de l'argent.

A combien prenez-vous les pistoles ?

A cinq florins neuf bats.

Il me semble qu'elles valent d'avantage.

Pardonnez-moy, Monsieur.

En voilà donc trois, qui à vostre conte ne font que seize florins et douze bats ; puis voilà deux quarts d'écu, qui avec ces deux pièces de dix-huit deniers font justement dix-huit florins.

Il s'en faut un sol ; mais pour peu de chose, peu de plaid. Il me semble que ces pistoles sont bien petites, je crains qu'elles ne soient trop légères. Garçon, baille-moi le trébuchet pour les peser. Elles sont de poids. Ne voulez-vous rien d'avantage ? J'ay de belles coeifes, fraises, fraisettes, manchettes, rabats à dentelle, et de point-coupé : (1) et pour vos ménagères des peignoirs, collerettes, couvre-chefs, cornettes, toilettes, garde-robes blancs et tavayoles. (2) Comme aussi de toutes sortes de toile et filé : de la toile de Cambray, de Suabe, de Hollande, du linon, de la gaze.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIÈME

Du maquignon de chevaux.

Mon maistre, je sçay un Seigneur qui a à faire de deux chevaux de selle, de quatre chevaux de carosse de mesme parure ou poil, de trois chevaux de traict, d'un bon mallier, sommier, d'un petit bidet pour son fils et d'une haquenée ou traquenart pour sa femme. C'est pourquoy je suis venu vers vous, pour savoir si vous l'en pourriez accommoder à prix raisonnable.

Ouy dà, Monsieur : car bien que je ne les aye pas tous, si sçay-je bien où ils sont à vendre, et non seulement ceux, que vous avez nommez, mais aussi plusieurs autres, comme un estalon, une cavalle ou jument, un roussin, un Barbe, un Polonnois, un Sarde, un Genet d'Espagne, un coursier de

(1) *Hauben, Kræss, Handkræsslein, Handüberschläg Umschläg mit Spitzen und von auss geschnittener Arbeit.*

(2) *Haarmaentelein, Nackmaentel, Schleyer, Nachtschleyer, Nachttücher, weysse Schwürtz, und Taufftücher.*

Naples, un guildin d'Angleterre, un courtaut, un Frison, un poullin, une poultre, un cheval de manège, un cheval blanc, grison, gris pommelé, an roüen, rubican, un moreau, mouscheté, bay ou bayard, alzan, alzan-bruslé, balzan, une pie, un fauve, etc.(1)

Menez-moy les voir, je vous prie.

Venez avec moi au haras de N.

Les voilà tous, dites en vostre opinion, vous les cognoissez à la taille, au poil, au pas, au trot, au galop, à la course.

Cestuy-cy est doux, cet autre ruë ou regimbe. Cestuy-là est ombrageux, restif, fort en bouche. Cestuy-là est brusque fougueux, s'abandonne de teste, s'escourmit ou rengorge, est fascheux à ferrer, perce son mors, s'entretaille, ou forge, se balotte. En voicy un qui a bonne bouche, est seur aux esperons, a un bon pas, un bon trot, trotte, galoppe, va l'amble, le traquenart, il court bien. Cest autre ne porte pas bien la teste, il a besoin d'un cavesson, cestuy-cy au rebours se cabre ou enarhre volontiers et pourtant demande le camorre. Voyez-vous ce hongre, il est ferré de toutes ses dens, a les yeux verrons, une estoile au front et le col vouté. Il a belle croupe, longs crins, les paturons courts. En voilà trois, dont l'un est de platte corne, le second de comble corne et le troisième a le pied de mulet.

Qu'est-ce qu'on appelle le garrot :

C'est l'os au bout du col du cheval sous le pommeau de la selle. les flancs sont les costés du ventre. Les canons sont les os, depuis les genoux iusques aux pieds. Outre cela, un cheval a le dos, l'eschine, la queue, le trouc, les jambes. le sabot, la corne, les salières, les remolins, le muffle.

Avez-vous des chevaux de loüage ?

Ouy, les voilà en ceste estable, entrez-y, et les voyez.

O qu'ils sont maigres et desfaits ! Outre celà, il n'y en a

(1) *Ein beschæler, eine Stut, ein Hengit, Ein Barbar, ein Polack, ein Sardanisch, ein Spanisch Pferd, ein Turnierross, aus Neapoli, ein ensylisch-r Zelter, ein Stutzohr, ein Frieständer, ein Bohl, ein junge Stut, ein Schulpferd, Weisschimmel, grauer, apffel-grau, rothschimmel oder sandschimmel, stichelhaarig, ein Rapp, Muckenschimmel, Braunfuchs, schweissfuchs, Weisfuchs, ein Scheck, ein Fahl etc.*

pas un qui n'aye son vice. L'un est gourd-foulé, l'autre fourbeu, l'autre borgne, aveugle, farcineux, O les pauvres haridelles de destresse.

Messieurs les Estudians ou Escoliers (de leur grâce), me les ont ainsi accoustrez. Quand ils ont bien trinqué en un banquet d'Adieu, et qu'ils donnent la conduite à un de leur pays qui s'en va, ils piquent et tourmentent de sorte les pauvres bestes, lesquelles ils font jusner toute la journée, que c'est merveille qu'elles ne tombent mortes entre leurs jambes. La taxe ordinaire de la journée d'un cheval est d'un demi risdale, mais je ne leur en louërâi plus, quand bien ils m'en voudroient donner un florin ou trente six sols : si ce n'est quelqu'un de cognoissance, ou qui donne bon respondant.

CHAPITRE CINQUANTE QUATRIÈME

Du Sellier. — Soliloque.

Nous sommes grandement obligez à Messieurs de la ville de N. de nous y avoir octroyé libre entrée et sortie, pour y acheter toutes nos nécessitez, et notamment le harnas des chevaux de traicts et de selle ; car es villetes que nous tenons il n'y a plus rien, nos devanciers n'y ont laissé ni raffle, ni raffle ; les selliers ne sont pas assortis et n'ont pas la moitié de ce qu'ils devroient avoir. Celuy qui a une selle, n'a point de sangle. Celuy qui a des brides n'a ni poictral ni croupière. Tel a des estrivières qui n'a point d'estriers, beaucoup moins de chapelets. S'il a des fourreaux de pistolets, il n'a ni fauconnière, ni malle, ni valize, ni coussinets à courir la poste ni basts pour les sommiers. Mais icy tout y est en abondance jusqu'aux nerfs de bœufs, camorres et licols, mors, branches, bosselles de brides de mulets, resnes, gourmettes, sous-gorge, testières, surfaix. J'y ay fait recouvrir le pommeau de ma selle, et les argons, parce que le cuir en estoit usé et deschiré, et que l'on en voyoit la bourre. Je l'ay aussi faic

rembourrer par tout. Il ne me manque plus rien que des traicts, escourgées et chassoires, et du cordage, que je trouveray au faux bourg en sortant de la ville.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME

Du Mareschal.

Qu'a votre cheval, qu'il cloche ?

Je ne sçay, si ce n'est que le mareschal, qui l'a ferré à ce matin l'aye paradventure encloué : car la traicte, que j'ay aujourd'huy faite n'a pas été si grande, que de le pouvoir mettre sur les dens, ou rendre boiteux.

Je vous conseille d'y regarder de bonne heure, de peur de luy gaster le pied.

Aussi tost que nous serons arrivez en la ville, j'envoyeray quérir le meilleur mareschal qui y soit.

Nous voicy desjà dans le faux bourg, où il y a une très bonne hostelerie, mettons-y pied à terre et y logeons.

J'en suis content. Garçon, vois-tu ce travail (1) là-bas ? c'est la boutique d'un mareschal ; va dire au maistre qu'il vienne en haste jusques icy, et apporte des fers et des cloux, et des morailles, sans oublier son marteau et ses tenailles.

Le voicy : il m'a falu attendre un peu qu'il eust achevé de forger sur l'enclume un fer qu'il avoit commencé.

Qu'y a-il à faire icy, Messieurs ?

Mon maystre, regardez ce qu'il faut à mon cheval. il commence à clocher de ce pied.

Il est encloué.

Qu'est-il donc de faire ?

Il le faut desferrer ou luy oster le fer, luy bien parer la corne, et le referrer comme il faut.

Faites le donc vistement, et je vous contenteray. Rattachez-luy aussi les fers, qui lochent, où luy en mettez d'autres, s'il en est besoin.

(1) *Nothstall*.

Ferrez le mien à glace mon maistre : il fait une extrême froidure à ce soir, il gelera la nuit, et sera demain glissant par tout.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME

Du Prédicateur.

Où allez-vous tous les dimanches au presche ?

Je vay à Sainct Nicolas (1). quand il fait beau mais lors qu'il pleut, au Dome, au Monstier ou en la Grande Eglise.

Pourquoy est-ce que vous allez si loing, ayant une église si près de vostre logis (2) N'est-ce pas vostre paroisse.

Nenny, j'ay choisi ce petit temple pour plusieurs raisons. Premièrement i'y ay une bonne place vis-à-vis de la chaire du Ministre, auprès des orgues, qui sont au dessus de l'autel ; et mesme en quelque coin que l'on soit, en bas ou sur les galleries, on peut tout entendre sans perdre un seul mot du sermon ou de la prédication. Puis après il y fait plus clair, qu'en nul autre, et i'y puis lire aisément le pseume, ou cantique spirituel qu'on y chante, quelque sombre temps qu'il

(1) L'église St Nicolas est une construction banale de la fin du XIV^e siècle avec un chœur du XV^e. Elle remplace une petite chapelle beaucoup plus ancienne, que le chevalier Gauthier Spender avait élevée en 1182, en l'honneur de Marie-Madeleine, Ste Cécile et des SS. Maurice et Nicolas. En 1311 elle fut incorporée au Chapitre de St Thomass. La grande mortalité qui suivit la peste de 1381 fut une source de richesses pour plusieurs des paroisses de Strasbourg et l'on put faire les frais d'une reconstruction de la nef ; seul, l'antique chœur subsista jusqu'en 1454. Le clocher actuel date de 1585. Le zèle des iconoclastes de la Réforme (1530) et de ceux de la Révolution fut fatal à St-Nicolas ; en 1793, malgré le bonnet rouge dont on l'avait coiffée, une statue du Saint qui ornait la façade, tomba sous le marteau des démolisseurs. (Seyboth, Strasbg. hist. p. 600-601. Schmidt Hist. Chap. St Thomas 248-251. Strassburger Gassen und Heusernamen. 429 Piton 174).

face. Pour le troisième, le Ministre presche d'une voix forte, et parle très distinctement, ce qui est très agréable pour un auditeur qui n'est pas allemand naturel.

Je suis d'avis d'y aller aussi : veu mesme qu'on y retient encore la confession auriculaire, à laquelle je me suis accoustumé en nostre pays de N. où l'on va avant que de se communier, ou communiquer à la Sainte Cène : sans toutes fois spécifier les pechez, si ce n'est du plein gré et propre mouvement du confessant ou de celui qui le confesse.

Pour moy, i'ay esté instruit à confesser mes forfaits, transgressions, iniquitez et toutes sortes de péchez au Dieu de miséricorde, qui peut et veut, selon ses promesses infailibles, les pardonner à pur et à plein, à ceux qui d'un cœur froissé et repentant de leurs mesfaits, et sérieusement désireux d'amender leur vie, se jettent et abbatent devant le throne de sa grace, luy crians mercy, demandans pardon pour le passé et le secours et assistance de son Saint-Esprit pour charrier plus droict à l'avenir, et demeurer ferme dans les sentiers des commandements. Toutes fois je ne désapprouve pas vostre coustume, estant accompagnée de celle que je viens de dire. Aussi les conjoignons-nous. Pour les mardis et vendredis, je vay en l'Eglise Cathédrale, au presche de Monsieur le Docteur Mareschal et de maistre S. (1) curé de Sainte Aureille : il y a très grande presse à ouyr prescher ces deux personnages.

CHAPITRE CINQUANTE SEPTIÈME

Du relieur de livres

Maistre N. auriez-vous le loisir de me relier quelques livres à la haste.

Nenny, s'ils doivent estre lavez : car i'ai lavé à ce matin, tellement qu'il faut attendre qu'il me vienne quelque autre

(1) Le texte allemand porte simplement, *Herrn Doctor Schm. und M. Sch.* (sans doute *Schmidt*).

besogne : car deux ou trois livres ne peuvent porter les frais d'une nouvelle eau.

L'un n'a pas besoin d'estre lavé, estant de papier à escrire : partant je vous prie de le coudre seulement, pour m'en pouvoir servir, jusques à ce que vous ayez le loisir de l'achever.

Envoyez-le moy donc par vostre garçon.

Aussy feray-je, et ce tout incontinent, car je m'en retourne droit au logis.

Maistre S. voicy les livres, dont mon maistre vous vient de parler. Il désire que vous cousiez cestuy-cy en haste, qu'il le puisse avoir encore aujourd'huy devant le souper.

N'a-il pas dit comment il les veut avoir reliez ?

Ouy ; ceste Bible Françoisse doit estre lavée, réglée, bien batuë, reliée en veau rouge avec deux filez d'or, dorée sur la trenche, avec une trenche file de soye incarnate et verte, et deux fueillets de papier marbré tant au commencement qu'au bout du livre.

N'y faut-il point de rubans ?

Nenny, il y veut faire faire des fermetures ou fermoirs d'argent. Mettez de bon carton dedans la couverture, et la laissez longtemps en la presse, ce n'est pas une besogne pressée, faites-là à loisir et bien. Pour cestuy-ci, ce sont les Instituts, qu'il vous faut relier en velin, (que vous appelez bon parchemin) et marbrer la trenche, y fournir et mettre des rubans verts de fleuret, avec la trenche file de filé de mesme couleur. Voicy le code du Droit civil ou du Droit canon, je ne sçay pas bonnement lequel. Releiz-le en cuir de porc avec des ais, si vous en avez.

Hélas ! nenny. Ceux du pays de Bavière, d'où il nous venoit icy, mangent à ceste heure la coïane à fante de lard : encore n'en ont-ils qu'à leche doigts.

Reliez-le donc en basane violette avec de gros carton, sans aiguillettes. Pour ce pseautier, ou livre de pseauxes, il le veut avoir proprement relié en marroquin rouge, doré à petits fers, ainsi qu'on relie ordinairement le pseautier allemand de l'impression de Strasbourg en nonpareille.

Prenez bien garde de les si bien rogner tous, notamment les dorez, qu'il ne faille pas ouvrir les fueillets avec un couteau ou ganif : car il n'y a rien qui dépare plus la trenche.

Collez aussi bien de dos, non de papin, mais de colle forte, afin qu'il ne se rompe pas si tost en les ouvrant.

Dis à ton maistre qu'il laisse faire à George, qu'il est homme d'aage. Je ne suis ni apprentif, ni maçon, ni gaste-mestier.

Je le sçay bien, vous n'avez pas tant voyagé pour ne rien apprendre : mais un homme qui fait faire quelque-chose, dit volontiers comment il la veut avoir. Il vous prie aussi que vous ne le faciez pas longtemps attendre.

S'il ne veut attendre, qu'il coure devant : il me faut achever ceste besogne-cy auparavant : qui premier vient au moulin, premier engrène.

Vous eussiez esté un bon juge, vous n'avez point d'esgard à l'apparence des personnes. Il semble à vous ouyr parler, que mon maistre soit un fendeur de souches ou vostre pareil, je m'esmerveille que des gens de qualité daignent faire gagner de l'argent à un rustaut, qui les rudoye de la façon, et leur porte si peu de respect.

Je suis autant que ton maître, hors-mis son tiltre : il ne me donne rien pour rien. Va t'en hors d'icy, babillard, ou ie te hasteray bien d'aller.

A Dieu donc, car ie hay naturellement les coups. Mais je me plaindray à mon maistre de vostre incivilité plus que rustique : il faut que vous ayez beaucoup d'argent contant, que vous estes si fier et rogue

Si ie t'empoigne, si ie je me rue sur ta friperie.

Que me ferez-vous ? Vous ne me lairrez qu'une oreille d'un costé ou me mettrez la teste entre deux espauls (1).

Attends, attends, ie te le monstrey, ie te planteray la fève, ou te laveray la teste sans lexive. O qu'il a bien fait de gagner aux pieds, ce petit fripon. L'estois en bonne humeur de luy faire manger une salade de coups de poing, ou de luy donner les seaux, ou planter la fève.

Maistre, il y a un defaut en ce livre-cy, la lettre G. y manque.

(1) Expressions populaires très en usage à Strasbourg aujourd'hui encore

Reporte-le donc chez le libraire, et luy demande ceste feuille ; s'il te la donne, bon ; sinon laisse-luy le livre. Tiens, plie cestuy-là et le couds, il est entier, ie l'ay collationné : il a justement deux alphabets. Prends garde sur ta vie que tu n'en laisses perdre ou esgarer un cahier.

Ilé bien, mes livres sont-ils reliez ?

Ouy, Monsieur, les voylà.

Voilà qui va bien, vous estes un brave homme.

Chacun ne le dit pas.

Je le croy bien : quel moyen aussi de contenter tout le monde ? il faudroit estre bien renté. Combien vous faut-il pour la reliure de tout cela ?

Trois florins, trois schillings ; douze schillings pour le Code, autant pour la Bible, cinq pour le Pseautier, et quatre pour les Instituts.

C'est trop à la vérité : ie n'ay jamais payé plus de quatre bats ou trois schillings d'un livre in octavo, comme sont les Instituts ; et puis ce seroit assez de quatre schillings pour ce petit livre de Pseaumes. Faites qu'on aye encore envie de retourner à vous une autre fois.

Je ne me puis plus regler selon la vieille taxe : la cherté des vivres, les tailles, impôts, et corvées nous contraignent de renchérir nostre besogne, pour n'estre contraints de faire le demi-crucifix, ou mendier en travaillant. Je ne vous parleray point des coqs d'Inde, perdrix et beccasses, dont ie n'ay jamais gousté et m'en passeray encore bien : mais du froment, dont le sextier couste neuf, et dix escus : outre celà, un chou cabus ou teste de chou blanc, trois bats ou quatre : une poule, douze schillings, ou trente six sols : un œuf, dix huit deniers. Dernièrement ma voisine m'appella, et me demanda, si ie ne voulois point acheter d'œufs, parce qu'il y avoit quelqu'un en la rue, qui en vouloit donner cinq pour six sols, et pour ce croyoit-elle qu'il les eust desrobbez.

Je sçay bien tout celà, c'est pourquoy ie vous donneray, sans longtemps disputer, ce qui est de raison. Tenez, voilà trois florins en une pièce, c'est un escu sol, ou au soleil.

Bien, ie les prendray en espérance que vous me recompenserez une autre fois, en considération que vous estes un de

mes vieux chalands. Vous les feray-ie porter en vostre logis par mon apprentif ?

Ouy, s'il vous plait. le luy donneray son vin.

CHAPITRE CINQUANTE-HUITIÈME

Du Mari

Misogame. — Que veut dire ceste sonnerie en toutes les paroisses de notre ville ?

Philogame. — Cela veut dire des nopces.

Misogame. — le m'esbahis qu'il se trouve encore des gens, qui se veulent sousmettre à l'insupportable ioug du mariage, durant cestes cherté, principalement de vivres. Ces pauvres artisans ne pourroient-ils pas bien manger ce peu qu'ils gagnent, sans se charger encore d'une autre personne ?

Phil. — Comment voudriez-vous qu'ils tinssent ménage sans femme ? Un ménage sans femelle est une lanterne sans chandelle. Qui est-ce qui relaveroit leur escuelle, referoit leur liet ? ramonneroit leur poile, blanchisseroit leur linge ? etc.

Mis. — Il n'y a point faute de blanchisseuses icy : pour le reste, il n'y a homme, qui ne le puisse aisément faire.

Ph. — Qui est-ce qui travailleroit cependant, que le joerisse ou taste-pouille chambrillonneroit (1) ? Vous voudriez sans doute qu'il sonnast et allast en mesme temps à la procession, ou sifflast et beust tout casemble. Assurez-vous qu'une femme conduisant bien son ménage, et esparquante, fait autant que son mari qui travaille.

Ph. — Ouy bien, si le bonheur en duisoit à chascun et qu'on trouvast la bonne femme, descrite par le Roy Salomon en ses proverbes, mais la race en est périe : elles sont aujourd'huy telles qu'on dit en vray proverbe : Aujourd'huy

(1) *Unterdessen dass der Erbsenzaler oder Hennengretler der Magd Arbeit abwarten sollte.*

mari, demain marri (1), et le pis est que ce marché tient jusques à la mort, et que l'on n'en est pas quitte en payant les vins. Qui mal se marie s'en sent toute sa vie.

Ph. — S'il faisoit si mauvais et dangereux en mariage, on ne verroit pas tant de veufs et de veuves se remarier jusques à trois ou quatre fois.

M. l'en sçay bien la raison. C'est qu'il n'ont pas le don de continence, comme moy, Dieu mercy.

Ph. — — Estes-vous donc des froides queûes, ou maléficié, ou sené, comme un porc qu'on veut engraisser ?

M. — Je ne suis ni sené, ni chaponné, mais j'ay le pouvoir de gouverner mes passions, comme forçats à la cadène.

Ph. — C'est beaucoup, s'il est vray : vous n'en avez pourtant guère la mine, estant si dispos, membru et vermeil aux jouës. Gardez-vous bien de faire comme plusieurs hypocrites qui, vivans en célibat, outre les pechez occultes, qu'ils commettent, et les sales convoitises dont ils polluent leurs ames, tombent à la longue entre les mains de la justice ou Magistrat politique, qui ne souffre ni le concubinat, ni le garoïlage des taureaux banaux, qui par faute de femme légitime, sont en rut continuel. J'ay veu l'expérience de cecy en un joueur de luth, lequel se moquant d'un de ses amys, dequoy il s'estoit marié, et se vantant de sa liberté, allant tous les jours au change chercher fortune, trouva enfin son infortune ; car premièrement une de ses garses ayant été appréhendée et mise au carquan avec un pennache de bouleau au-dessus de sa teste, l'accusa, et ainsi fut cause qu'il prit la clef des champs, de peur de vestir un pourpoint de pierre, et ne rentra point en ville, qu'en payant vingt-cinq risdales : mais la plus grande punition qu'il en recut, fut que par après il devint si parfaitement Napleux (2) sans passer les monts

(1) *Heut gefreyet, morgen gerewet, Heute Ehe, Morgen Wehe.* Ce proverbe très usité au XVII^e s. se rencontre dans les *Joies du Mariage* publiées en 1687 à l'occasion du mariage de Ph. L. Kunast en dialecte strasbourgeois, publiées en 1889 par J. Frélich.

(2) Le mal de Naples ou la syphilis et traduit par Martin simplement *die Frantzosen*.

qu'une fine et exquise vérole luy rougea les os de la teste peu à peu, par l'espace de huit ou neuf ans, tellement qu'estans sortis par petites pièces, le nez s'enfonça et commença à puir de sorte que personne ne le voulant plus loger il fut contraint de se retirer en l'hospital, où il mourut comme il pleut à Dieu. Tels sont les iugemens de Dieu sur ceux, qui mesprisent ses ordonnances. En tel vivier se prend tel poisson. Maintenant racontez-moy toutes les incommoditez du mariage pour voir si elles emporteront le poids des susdites.

M. — Premièrement, qui cherche femme et veut faire l'amour, doit délier sa bourse pour faire des présens à sa bien-aimée, luy donner aujourd'huy de beaux rubans pour ses tresses pendantes, demain un lacet d'argent ou d'or, trois quartiers de quelque belle estoffe pour une pièce, la mener faire la promenade et la collation en un beau jardin avec une brigade de ses compagnes : car la libéralité est la fille aînée de l'amour, et à qui apporte, s'ouvre la porte : et mesmes ; Qui graisse bien ses rouës sort aisément des bouës. Après que ceste vie prodigue a duré un bon espace de temps, et que l'amoureux las de tournoyer à l'entour du pot, veut venir au but, s'il a gagné les bonnes grâces de sa dame, et en a tiré une favorable responce, c'est alors qu'il faut mettre à bon escient la main à la bourse, acheter de belles bagues, des bracelets de coraux et granats, des carquans de perles, et des chaines d'or, et en faveur de la nouvelle parenté, faire présent au beau-frère d'un chapeau avec le cordon de cinq ou six risdales, à la belle-sœur d'une paire de bas de soye, ou pour le moins d'Angleterre, avec la paire de souliers de cuir velonté. Et bien que les futurs espoux soient desja d'accord touchant les articles du contract de mariage, si est-ce que pour observer la forme ordinaire, et faire les frais accoustumez, il faut envoyer deux honorables hommes au père de la fille pour la demander : ausquels il seroit mal sçant de ne rien donner, et ne recognoistre leur peine. Quoy fait, le fiancé se repose un petit pour mieux sauter ; car le père de la fiancée est tenu de faire les frais des fiançailles. Le fiancé n'est pas pourtant franc, veu que par le contract de mariage on l'oblige à donner pour douaire à sa future espouse deux, trois

ou quatre cens florins en propriété, lesquels le lendemain de la noce, advenant le décès subit de l'un ou de l'autre, il faut délivrer aux parents de la mariée, avec toutes les bagues, joyaux et habits, qu'elle a receus de son bienaimé, comme i'en ay un exemple tout frais d'un jeune homme, à qui il a cousté environ trois mille florins pour avoir jouy de sa femme l'espace d'une demi-année seulement. Les fiançailles estaus achevées, il faut envoyer le tailleur chez le marchand non seulement pour lever des estoffes pour s'habiller soy-mesme, mais pour faire une robe à collet à mademoiselle, une juppe ou cotte, un frizon rouge, une sous robe, et du veloux plein et figuré, qu'on envoie au chaperonnier, pour en faire deux chaperons, l'un pour les dimanches, dont le bord soit de soulaine (1) : l'autre de martre pour tous les jours, ou jours ouvriers, les deux revenant avec la façon à quelques vingt quatre ou vingt cinq risdales. Après celà vient une couple de pellicons de peaux d'agneaux, dont la large bordure de dehors soit d'hermines, et le haut couvert de damas et de taffetas renforcé, chascune montant à trente cinq ou quarante florins, ou à peu près, plus tost plus que moins, car i'en ay ven de cinquante. Ces articles vuidez, on va voir la lingère pour acheter ou faire faire des coiffes à dentelle, des fraises, collettertes, garderobbes à la mode, de fine toile blanche comme neige ; et choses semblables pour environ cent florins. De la lingère, il faut faire un tour chez l'orfèvre, pour y acheter une belle poinete de diamant qu'on doit mettre au doigt de l'esposée lors de la copulation en l'Eglise, et laquelle on n'aura pas à moins de trente ou quarante risdales, si elle est belle.

Ph. — Hé bien, avez-vous tout dit ? le sac est-il vuide ?

M. — O que nenny, voicy le meilleur pour la bonne bouche. La semaine de devant la noce on achette de toutes sortes de bonnes viandes : on assure un notaire, qui le vendredi, accompagné d'un des parents invite, convie, semond ou prie à la noce les amis, dont les noms sont escrits en une

(1) *Mit einer Zobeln Brauen.*

liste. A ces semonneurs (1) il faut donner à desieuner, disner et souper, et un risdale en espèce à Mr. le Notaire pour son tracas, qui en gagne encore un autre le jour de la nopce tant à dresser et lire la liste des conviez selon l'ordre qu'ils doivent tenir en conduisant et reconduisant l'espoux et l'espouse de l'Eglise, qu'à les congédier et remercier : outre leur bon loyer, ils sont francs d'escot, n'ayans qu'à torcher leur bouche, et s'en aller bourse et bouche bien garnie. Il faut aussi donner environ un demi-risdale au Cler de la Tribu(2), au poile de laquelle les gens de nopce s'assemblent, et envoyer quelque honnesteté tant à celui qui les a espousez, qu'au marguillier. Deux ou trois florins d'or font aussi le saut pour contenter tant l'organiste, que les musiciens et le souffleur d'orgues. Au retour de l'Eglise on s'assied à table (3) pour dissi-

(1) *Die Lader.*

(2) *Der Bittel.*

(3) La *Polizei Ordnung* de 1628 promulguée sous le gouvernement du stettmeistre Louis Bocklin de Bocklinsau, en usage durant tout le XVII^e siècle contenait un chapitre relatif aux noces. Il y en avait de trois sortes ; les *Freyhochzeiten*, en usage dans la première classe de la bourgeoisie ; les invités étaient traités aux frais des époux et ne donnaient pas de présents ; les *Gaahhochzeiten*, pour la seconde et la troisième classe ; les invités en reconnaissance de l'honneur qui leur était fait, offraient des cadeaux aux époux ; les *Irtenhochzeiten*, apanage commun des trois dernières classes ; chaque convive payait son écot. Aux *Freyhochzeiten* et aux *Gaahhochzeiten* célébrées soit dans la demeure des époux, chez un parent ou dans les tribus pouvait assister la parenté jusqu'aux cousins issus de germains et 20 personnes étrangères seulement. Les fêtes ne pouvaient durer au delà de 2 jours, le 3^e pouvait être affecté aux gens de service. L'edit réglementait le nombre de plats : 8 pour la 1^{re} classe, 6 pour la 2^e et 4 seulement pour les *Irtenhochzeiten* qui ne pouvaient pas être composées de plus de 60 personnes et se tenaient dans les poëles des tribus, dans les hotelleries ou auberges. Elles ne pouvaient pas non plus durer au delà de deux jours et défense était faite de la prolonger dans les villages des environs. — L'ordonnance de 1628 poussaient le soin jusqu'à fixer la quantité et la qualité des vins à boire. Elle enjoignait même à la noce de se rendre à l'église au

per et consumer en peu d'heures ce qu'on a espargné et amassé en toute une année. Le vin exquis y est beu à creve-peau non seulement par les conviez, mais aussi par valets, servantes, relaveuses de vasseille, qui en avalent une partie, et en emportent une autre, sans mettre en ligne de compte ce qu'ils en respandent, estans yvres, comme i'en ay souvent veu avec horreur faire des gaschis par le plancher. Tout est alors de bonne guerre, on fait du cuir du marié larges courroyes, car il doit tout desfrayer. Le lendemain viennent les parens aider à faire de nouveaux despens, sçavoir est un restaurant pour les nouveau-mariez avec du vin, des œufs et du sucre, qui ne couste pas moins de quatre florins, ou trois risdales, maintenant que la livre de sucre couste treize bats ou trente deux sols, et que l'on croid qu'une femme aye desrobé ses œufs, quand elle en veut donner cinq pour six sols : car on en fait une bonne chauderonnée suffisante non seulement aux présens, mais aussi aux amis absens, ausquels on en envoie de grandes escuellées au logis, pour les obliger à faire présent de quelque pièce de ménage, ou d'argent : mais la matinée estant si bien commencée, on ne s'arreste pas en si beau chemin, car ce potage estant avallé, on convre la table de bonnes viandes, de boüilli et rosti de pastez et poissons, à peu près comme le jour précédent mesmes les jeunes gens, tant garçons que filles sont invitez à la collation, qui est un bon repas durant toute l'après-disnée. Le troisième jours sont traictez les pauvres voisins, artisans et ceux qui ont servi à la nopce, et c'est alors qu'on fait bonne vie, que l'on mange des deux costez, et qu'on boit à ventre desboutonné : et par ainsi se passe la semaine sans rien ga-

plus tard à dix heures, « afin qu'elle en revienne d'autant plus tôt et apparaisse au festin à une heure correcte », c'est à dire à onze heures, car « il s'est introduit depuis quelque temps une habitude desordonnée. Le diner des lendemain et des surlendemain commence trop tard ; on se permet souvent de ne se mettre à table que vers midi, à midi, et même plus tard encore ; outre que c'est une chose affligeante pour les invités, le monde est encore induit à tabler au-delà de ce que la raison autorise ».... (Der Statt Strassbg Polizey-Ordnung 1628 ; Gérard l'Anc. Alsace à table 233-3).

gner, et à tousjours despenser. L'ay presque oublié que pendant qu'on est à table le premier jour, le guet ou les deux trompeteurs de la Tour, ou du Monstier, viennent bonnement demander, pour avoir sonnè de la trompette, sans en avoir esté priez. Le prochain dimanche après la nopee, quelques parentes de la jeune et nouvelle femme, la viennent quérir en son logis (là où elle demeure recluse toute la semaine sans se monstrier en rue) pour la mener dehors, comme on dit, c'est à dire la conduire au presche, et l'en ramener. Or ce serait une grande discourtoise de les laisser retourner à jeun en leurs maisons après avoir fait une corvée, mais les faut retenir à disner. Quinze jours ou trois semaines apres, les créanciers luy envoient ses parties de tous costez, s'il n'a tout payé content : tellement qu'il a grand sujet de dire : après la feste gratte la teste. Après liesse vient la tristesse, nul soulas, sans helas.

Ph. — Ilé bien en estes-vous à Amen ? Je suis tantost saoul de ce facheux discours.

M. — Patience, vous estes bien chaud, vous ne seriez pas bon pour conver, il y auroit danger de vous abbreuver à ceste heure. A-peine aura Monsieur le jeune homme repris haleine que le clerc de sa Tribu lui commandera de comparoir devant Messieurs pour recevoir commandement de faire la garde de S. George (qu'on appelle) ou la faire faire par un autre en payant environ sept florins, et un repas ou deux. Puis il luy faudra payer vingt florins d'or en la thrésorerie, en cas qu'il soit estranger et le droiet de la tribu ou argent de Poile (1). Après que tout cet orage est passé, et que le boursot, le boursillon, la bourse et la gibeciere sont espuisez, ou n'ont plus que la lie, ou fondrilles (2), c'est pour lors qu'il faut nécessairement chercher de l'argent, car bien qu'il soit fourni de chair, il faut encore du pain, du sel et de tout : et ce Tout s'estend fort loing : veu qu'il n'y a si petit menage, qui n'aye la gueule plus grande qu'un foar. Premièrement, il faut pourvoir le grenier de blé et légume, la cave de vin, le buscher de bois, la charbonnière de charbon

(1) *Das Stubengeld.*

(2) *Die Mutter.*

pour une année au moins : la cheminée doit estre parée de quartiers de lard, de iambons et chair enfumée ; on doit avoir un baril de vinaigre derrière le fourneau ; un quintal de beurre fondu(1), et un demi de salé en la cave : au cabinet ou armoire en la despense trois ou quatre pains de sucre, de toutes sortes d'espices suffisamment d'une foire à l'autre, et de l'huile d'olive. Si la jeune femme n'a de riches père et mère, qui l'emmeublent, voilà la pitié, c'est un gouffre et abysme d'argent, lors qu'il faut acheter chascue pièce et piécette de meuble. Si i'entrois dans ce labyrinthe, ie n'en sçaurois sortir d'aujourd'huy, pourtant ie vous renvoyeray aux chapitres, qui traitent des meubles, comme sont celui de la cuisinière, du boulanger, rostisseur, servante, garçon, blanchisseuse etc.

Sans passer plus avant, ie laisseray à penser à qui en aura le loisir, que coustent à nourrir deux servantes pour le moins, l'une cuisinière, l'autre sous-servante, en attendant que la troisième viene au bout des neuf mois, après l'accouchement de la jeune femme, pour estre chambrillon d'enfant, le berser et porter sur les bras, et laver ses drappeaux ou maillots : sans conter la gardienne-d'accouchées qu'il faut ordinairement tenir six semaines, à six schillings, ou dix-huict sols la semaine, ce sont iustement trois florins six schillings, sans le présent qu'on luy fait au sortir de la maison, et sa nourriture aussi bonne que celle du maistre et de la maistresse du logis, ie ne toucheray point aux frais du baptisme, ni à ceux de l'enterrement de tels enfans, qui meurent pour peu de chose, comme de catarrhe, de convulsions, de la petite-vérole et semblables accidens, comme un fleuron fanit et chet par un peu de vent froid et fort. Ie m'arresterey icy pour changer de propos, et conclurray par ce proverbe allemand. Petits enfans, petite croix, grands enfans, grande croix, tesmoins en soient Adam nostre premier père dont le fils aîné assomma le puîné : le bon Lot dont les filles le rendirent incestueux, n'ayant pu estre corrompu par les Sodomistes : Noé, qui fut moqué de l'impie Cham : le patriarche Jacob, et le Roy David, que leurs meschants fils envoyèrent en Cornoüilles sans bateau : ce qui ne seroit nullement

(1) *Ein centner Ancken.*

mon fait, qui crains les cornes comme le feu, de peur d'estre deschiré des chiens comme Actéon. Tout ce que vous avez dit ou pourriez dire jusques à demain, ne sçauroit me destourner de chercher ma coste, et ensuyvre la trace de mes ancestres; ils en sont eschappez leurs brayes nettes, l'espère aussi de n'y faire banqueroute ni de biens, ni d'honneur.

Monsieur, tout ce que i'en dis n'est pas pour vous degouster du mariage, si vous vous sentez mal propre au célibat : mon intention n'est autre, que celle de l'Apostre, qui dit en la I, Corinth. chap. 7. Qu'il est bon à l'homme, de ne toucher à femme et de demeurer libre, comme luy pour les tribulations qu'on a au mariage : car (dit-il) celuy qui n'est point marié, a meilleure commodité de vaguer au service de Dieu, que celuy qui employe son soing et temps à chercher comment il plaira à sa femme. Toutes fois son refrain est qu'il vaut mieux se marier, que brusler, et que pour esviter paillardise, ehacun doit avoir sa femme, et chasque femme son mari : à quoy il faut adjouster le commandement de Dieu, lequel voyant qu'il n'estoit pas bon que l'homme fut seul, lui a fait une aide et ordonné que l'homme délaissast père et mère et s'adjoignist à sa femme et mesme nous a denoncé par son apostre que nostre corps est le Temple de Dieu le Saint-Esprit, et qu'il détruira celuy qui détruira ce temple, en faisant des membres d'une paillarde. Il s'ensuit donc que ceste lerne et iliade de maux et incommoditez que vous avez mis en envant : n'est pas bastante, pour emporter le poids de l'autre bacin de la balance.

Nenny vrayement, car toutes les souffrances qu'il y a sous le joug conjugal ne sont que passagères et de peu de durée mais les cruelles supplices et tourmens infernaux, qui talonnent le célibat des putassiers, adultères, bougres, et semblables hypocrites sont éternels, et ne prendront jamais fin. Mariez-vous donc de par Dieu, de peur que vous ne retombiez dans le trébuchet et filez de l'oïseleur et chasseur infernal.

(A suivre)

Charles NERLINGER.

HISTOIRE

DE LA

VILLE & DU BAILLIAGE DE SOULTZ

Chapitre VI, suite (1)

Bourgeoisie.

Les habitants de la ville de Soultz étaient divisés en trois classes : les bourgeois (*Bürger*), les manants (*manentes*, *Lingesass*) et les Juifs. Il semble que, dès la constitution de la cité, il n'y ait plus de serfs dans Soultz. Nous n'avons trouvé aucune mention de cette catégorie d'individus depuis le XIII^e siècle.

Chacune des trois catégories d'habitants avait ses privilèges et ses charges particulières.

Les bourgeois jouissaient de tous droits communaux à l'exclusion des manants et des Juifs, qui n'avaient que quelques concessions.

Les bourgeois seuls nommaient les conseillers. Pour être reçu bourgeois de la ville de Soultz, il fallait accomplir certaines formalités ou être fils de bourgeois. Les plus anciennes ordonnances relatives au droit de bourgeoisie portent qu'il était interdit de recevoir un étranger comme bourgeois, à

(1) Voy. *Recue* 1893, p.p. 319-394 ; 1894, p.p. 61-210-334 ; 1895, p.p. 57-231-437 ; 1896 p.p. 208-248 ; 1897, p.p. 297-309.

à moins qu'il n'ait présenté un certificat de vie et bonne mœurs, délivré par les autorités de son lieu d'origine et attestant qu'il était homme libre ou racheté du servage, né de bonne famille et de parents honnêtes. Il était tenu de se procurer son harnachement et ses armes, selon la forme prescrite pour figurer dans la milice bourgeoise. Il devait justifier qu'il possédait une fortune d'au moins 20 florins qui, en 1578, furent portés à 100 florins et qu'il devait garder fidèlement pour les présenter à tout instant. Il devait payer au seigneur 2 florins pour son droit de réception, et sa cotisation selon la coutume au poêle de sa tribu. Enfin il devait contribuer, dans la mesure de ses forces, au maintien de l'ordre public et dénoncer aux autorités toute infraction aux lois et coutumes (1).

Au 16^e siècle, l'administration du Haut-Mundat rendit une ordonnance qui défendit de recevoir dans le pays aucun Wellsch comme bourgeois (2).

Cet arrêt d'ostracisme contre les Wellsch se retrouve encore dans quelques endroits d'Alsace. Ainsi à Munster il était défendu aux jeunes gens d'épouser des Wellsch. (Cette ordonnance ne fut plus en vigueur sous la domination française).

En 1742, il fut établi que nul ne serait reçu bourgeois à moins qu'il n'ait demeuré en ville l'espace de trois ans consécutifs, acquitté les charges et qu'il ne possède dans le ban la valeur de 500 livres de biens fonds. Ils ne jouiraient des privilèges qu'après avoir prêté le serment de bourgeoisie et alors ils n'emploieraient jamais de voies indirectes pour briguer les emplois, à peine de destitution, de 300 livres d'amende pour les pauvres et l'amende du seigneur (3).

Le 26 mars 1767, les chefs de tribu exposaient au magistrat de Soultz, au nom de la bourgeoisie, que les règlements précédents de 1728 et 1748 n'étaient pas exécutés, en sorte que plusieurs manants, habitants de Soultz, prétendaient jouir des droits qui compètent aux bourgeois sans en avoir le titre et

(1) Livre des serments.

(2) Ibidem.

(3) Archives de Soultz.

sans payer les charges; en sorte que les anciens bourgeois sont onérés par eux. En conséquence, le magistrat rendit les ordonnances suivantes qui furent approuvées par l'intendant le 25 juillet 1767.

1^o Nul ne pourra être reçu habitant de la communauté s'il n'est pourvu de certificats de bonne vie et mœurs, religion et catholicité, s'il ne sait pas un métier ou s'il n'est pas en état de travailler dans la campagne, de payer les droits seigneuriaux, royaux et urbains.

2^o Chaque habitant reçu fournira une caution de 400 livres et fera sa soumission au greffe pour l'acquiescement des deniers et dont il sera délivré copie à la tribu à laquelle il aura été agrégé, aux frais du récipiendaire qui en outre, paiera le droit de réception ordinaire qui est de 33 sols 6 deniers et un seau à feu.

3^o Chaque habitant de la ville et dépendances se présentera tous les ans la semaine avant Noël pour demander continuation du droit de manance au Magistrat qui ne le leur accordera que s'ils se sont comportés en gens de bien et d'honneur, et s'ils ont observé tous les droits et payé toutes les charges, ce pour quoi les chefs de tribu fourniront au Magistrat un état des manants de la ville et de la manière dont ils se sont comportés, en sorte que s'ils n'ont point satisfait à leurs devoirs ils seront déchus du droit de manants et devront quitter la ville et dépendances, sur la notification du magistrat sans autre forme du procès.

4^o Chaque habitant paiera à l'avenir pour droit d'habitation et jouissance des communaux, 1 livre 13 sous 4 deniers à la ville, dont 1 3 sera employé pour l'entretien de la maison de ville, les 2 3 pour l'entretien des deux tribunes.

5^o Les habitants ou manants seront assujettis comme les bourgeois, soit pour les réglemens de feu, guets, gardes, et corvées, sans qu'au surplus, ils puissent se mêler d'aucune affaire de communauté, ni de se trouver dans les assemblées générales de la bourgeoisie.

6^o Chaque habitant pourra chasser une vache seulement dans le troupeau communal sans payer autre rétribution que les frais de la garde, comme un autre bourgeois; il

pourra chasser dans le même troupeau un ou deux porcs, mais il ne pourra mettre sa vache pendant l'été à la montagne, ni chasser ses porcs à la glandée. Il pourra également se procurer son chauffage dans la forêt communale, mais ne pourra prendre de bois mort que ce qu'il pourra porter sur son dos, sans se servir d'aucune bête de somme, car la forêt et les pâturages de la montagne n'appartiennent qu'à la bourgeoisie.

S'il se trouvait qu'un manant possède une maison en propre, il lui sera délivré les bois de ménage nécessaires à la construction et réparation de sa maison, pour un prix raisonnable et il aura la préférence pour les matériaux dans la tuilerie de la ville devant un étranger.

7° Il est défendu tant aux bourgeois qu'aux manants de donner asile ni retraite à aucun étranger sans la permission des préposés et ce à peine de 50 livres d'amende (1).

En 1776, les bourgeois de Soultz contestèrent encore sur les réceptions au droit de bourgeoisie qui se faisaient en audience du magistrat, sans la présence du bailli ou du procureur fiscal.

Le 6 mai 1778, les avocats du C. S. d'Alsace établirent, par consultation, que le magistrat de Soultz était en possession depuis plusieurs siècles d'accorder le droit de bourgeoisie et manance sans le consentement du prince évêque de Strasbourg. Le règlement fait par la Régence de Saverne, le 11 juillet 1731, annonce même que le droit de l'évêque se réduit pour la réception d'un bourgeois ou manant de la ville de Soultz, à la perception d'une taxe purement pécuniaire. Cette possession du magistrat vaut un titre (2).

Le droit de bourgeoisie n'a plus été après la Révolution qu'un titre honorifique. Nous le voyons conféré en 1817 au docteur Méglin en reconnaissance de la publication qu'il fit à cette époque de notes historiques sur Soultz. Les Soultziens prièrent longtemps bien haut ce titre de bourgeois de leur ville. Lors des fêtes qui furent célébrées à l'occasion du passage en Alsace du prince Napoléon, président de la Républi-

(1) Archives de Soultz.

(2) Ibidem.

que, deux jeunes clercs habitant alors Soultz se virent refuser l'entrée du bal donné aux bourgeois à l'Hôtel de Ville, sous prétexte qu'ils n'étaient pas bourgeois de Soultz. L'un d'eux cependant occupe aujourd'hui dignement la charge de maire de cette ville.

Le bourgeois de Soultz était tenu, en vertu du serment qu'il prêtait chaque année au Schwertag, de donner foi et hommage à l'évêque de Strasbourg comme à son seigneur et maître, et aux autorités établies par lui comme à ses représentants. Il devait veiller à ce qu'il ne soit fait aucun préjudice à son seigneur, ni à la ville. Si les circonstances obligeaient à lever le ban, il devait suivre sa bannière, obéir à son capitaine partout où il le mènerait et ne pas le quitter sans permission. Il devait s'acquitter fidèlement des impositions et des fonctions qui pourraient lui être confiées et ne pas loger un domestique avant qu'il n'ait prêté son serment au seigneur. (1)

Quand un bourgeois voulait aller s'établir ailleurs et résilier son droit de bourgeoisie, il devait le faire devant le conseil et jurer que dans le délai d'une année à compter du jour de sa résiliation, il réglerait toutes les affaires qu'il pourrait avoir dans la ville et qu'il ne citerait aucun bourgeois de Soultz devant un tribunal étranger, à peine de parjure. Il devait aussi acquitter le droit de succession, ou Erb gelden, soit un florin à l'évêque et 1/2 au prévôt. (2)

Un domestique qui voulait entrer à Soultz, devait prêter foi et hommage à l'évêque, promettre obéissance aux autorités de la ville, veiller à ce qu'il ne fut porté aucun préjudice ni au seigneur, ni à la ville. Si on levait le ban, il devait suivre son maître partout où celui-ci serait appelé et ne citer personne devant un tribunal étranger, mais seulement devant celui de Soultz. (3)

Toute veuve ou orphelin était placé sous la tutelle d'un bourgeois nommé par le conseil. Ce tuteur devait prêter

(1) Livre des serments.

(2) Ibidem.

(3) Ibidem.

serment d'administrer consciencieusement et fidèlement tous les biens qui lui seraient confiés, d'acquitter les charges et veiller aux créances. Faire dresser par le greffier, en double expédition, un inventaire fidèle de la fortune de ses pupilles et ce, en présence du prévôt et de quelques parents. En remettre une copie au conseil et garder l'autre en mains. Protéger contre tout préjudice les biens et la personne de ses pupilles. Chaque année il devait rendre compte de sa gestion au conseil en présence des dits pupilles et de quelques-uns de leurs parents. S'il devait, avec le consentement du conseil, vendre quelque bien de ses pupilles, il ne pouvait le faire à son profit. Lors de la reddition de ses comptes, le conseil pouvait allouer au tuteur une certaine somme pour sa peine, mais celui-ci ne pouvait rien exiger au-delà. (1)

On choisissait généralement comme tuteur un membre du conseil, mais comme il ne pouvait assumer plus de trois tutelles, s'il arrivait que tous les membres en fussent chargés, on prenait un bourgeois. Quel qu'il soit le tuteur était tenu aux mêmes obligations.

Tribus. Une des institutions les plus fécondes du moyen âge fut certainement la constitution des bourgeois en tribus. C'est grâce aux tribus que les privilèges et les droits communaux demeurèrent intacts dans les villes. C'est au sein de la tribu que se fonda le tiers-état. C'est là que prirent naissance et se fortifièrent les idées de liberté, de démocratie. L'institution de la tribu était en effet d'ordre politique, non moins que d'ordre industriel. C'est du moins ainsi que nous le trouvons à Sultz. Ce sont les tribus qui éliminèrent au XV^e siècle la noblesse aristocratique des villes et cela d'autant plus facilement que celle-ci, imbue de son esprit de caste, se confinait à l'écart (2). Au XVI^e siècle, les tribus embrassèrent avec enthousiasme les idées de liberté propagées par les réformateurs. Dans toutes les villes la majorité des tribus

(1) Livre des serments.

(2) D'après la chronique des Dominicains de Colmar, cette élimination des nobles commence dès 1274. Leur départ du Mundat fut provoqué par les impositions dont l'évêque de Strasbourg les chargea. Selon la chronique de Thann ce fut en 1407 que plusieurs d'entr'eux s'établirent à Thann.

s'allia à la ligue des paysans, qui eût alors déjà triomphé de la féodalité si le peuple n'avait été profondément plongé dans l'ignorance et s'il ne s'était laissé conduire par des moines défroqués.

Au XVIII^e siècle nous avons vu les tribus de notre ville lutter courageusement contre les entreprises d'un magistrat qui, s'appuyant sur le seigneur, cherchait à créer une sorte de gouvernement aristocratique. Elles s'attaquèrent à la gestion des affaires communales, firent réformer les abus dans les finances et exercer plus de vigueur dans l'administration. A la révolution la tribu devint le club, la société populaire toute puissante. Nous ne savons s'il ne faut pas regretter aujourd'hui la disparition de cette institution des tribus. Ce n'est pas assurément le tumulte des meetings qui pourra rendre actuellement au peuple, plus de cohésion, réunir dans un même but, dans un effort commun, le bourgeois, le commerçant, l'ouvrier, le cultivateur, contre les entreprises des gouvernements et de la féodalité financière et industrielle.

Les tribus poursuivaient encore, outre leur but politique, l'organisation du travail, si intimement lié alors à l'existence de la bourgeoisie. Dans ce but chaque tribu était divisée en corporations qui réunissaient les individus exerçant des professions similaires. L'organisation des corporations était semi religieuse, semi-civile. D'un côté on réglementait l'exercice du métier, de l'autre on se portait un mutuel secours par la charité et la prière. Leurs règlements témoignent que les tribus et corporations cherchaient également le maintien de la morale et des bonnes mœurs.

Nous verrons les corporations à l'œuvre quand nous étudierons l'organisation industrielle de notre cité.

Tous les habitants de Sultz étaient, dès l'origine de la ville, répartis en trois tribus, ; celle des cultivateurs, celle des artisans et nobles. Plus tard, quand la noblesse eut été presque complètement éliminée de la ville, il n'y eut plus que deux tribus, celle des cultivateurs : *Oberzunft* ou *Rebleutenzunft*, et celle des artisans : *Thiergartenzunft*. Dès 1513, nous ne voyons plus subsister que ces deux tribus. En 1525 les corporations et les tribus furent dissoutes en

punition de leur adhésion à la ligue des paysans, mais elles furent bientôt reconstituées avec leurs anciennes attributions. Les tribus et les corporations étaient immédiatement soumises à l'autorité du Mundat à Rouffach.

Tout habitant de Soultz devait se faire inscrire au rôle de l'une des tribus, mais les bourgeois seuls avaient droit aux élections. Ils nommaient entre eux un chef ; *Zunftmeister* et deux échevins ou élus, *Yrtenmeister*. Le chef de tribu était élu chaque année. Le chef précédait le remplaçant en son absence. Tous deux portaient aussi le nom de *Baumeister*, architectes.

C'étaient eux qui procédaient à la répartition des impôts d'après les rôles de la tribu, se chargeaient des rapports entre la tribu et les magistrats, signaient les certificats de compagnonage et de maîtrise, servaient d'arbitres dans les différends de métier.

Il y avait aussi, à Wuenheim, une tribu qui dépendait de celle de Soultz. Chaque tribu avait son lieu de réunion, tribune ou poêle, on y buvait en commun, et l'on y discutait les affaires de la commune et du métier.

Le poêle de la tribu haute se trouvait autrefois dans la rue de Wuenheim, dans la maison du charron Wantz, derrière une fontaine ornée aujourd'hui de la statue de Saint Maurice. On ne remarque plus rien qui rappelle l'ancienne destination de ce bâtiment. Le portail d'entrée dans la cour a été démoli. C'est là sans doute que se trouvait l'inscription dont le texte est conservé aux archives de la ville et que voici :

Durch Gottes gnatz der obrigkeit
Bewilligung steur und arbeit
Der Zunftbrueter all insgemein
Bin ich erneunert und soll seyn
Der ræbleit zunft von alters genant
Durch mühe gefeürt zu guetem ent
Im dreynzenten der minder Zahl
Alter zue gericht überall.

Cette inscription place la restauration du bâtiment à l'année 1513, par la grâce de Dieu et le consentement des autorités. Les membres de la tribu ayant contribué en commun de leur argent et de leur travail.

On lit dans le registre des audiences de justice du magistrat de Soultz à la date de 1515, le lundi avant la Nativité de la Vierge, que Hans Munwilt alors chef de la tribu haute et les membres de la dite tribu : Heinrich Zimmerstein, Hans Manere, Diebolt Clingengenfels et Rudolff Salzmann ont emprunté à la fabrique de Saint-Maurice une somme de 25 livres bâloises pour la construction du poêle de la tribu. Cette somme fut remboursée au bout de 3 ans avec un intérêt annuel d'un florin. (1)

Le lundi avant la saint Valentin 1516, Steffan Lieblin, chef de tribu et 8 membres contractèrent un autre emprunt de 45 livres pour le même usage. (2)

La tribu avait du reste ses rentes et ses biens propres.

: Nous avons retrouvé aux archives de Soultz la copie d'un règlement de la tribu haute, approuvé en 1513 par Jacques d'Oberkirch, grand bailli du Mundat. Il y est dit que les deux tribus, haute et moyenne de la ville, ayant été réunie en une seule par son prédécesseur Louis de Reinach, et qu'à cause de la vétusté des deux poêles, la dernière ayant été vendue et la première restaurée, il convenait de faire un nouveau règlement pour la dite tribu haute, sans préjudice des anciens droits de la ville et du seigneur. En conséquence :

1° Quiconque de la tribu acquerra une maison par héritage ou par achat, paiera à la tribu une livre bâloise et au valet du poêle 4 liards de pourboire et au cas où il n'aurait pas l'argent, il devait fournir caution pour payer dans un an.

2° Quiconque louera une maison pourra se tenir dans la tribu avec les compagnons en observant les règlements ; mais il paiera annuellement à la tribu, 4 liards bâlois.

3° S'il arrive qu'un compagnon de la tribu meurt en laissant des fils, celui qui héritera de la maison paternelle paiera aussi le droit de poêle à la place de son père et fournira un

(1) Archives de Soultz, Gerichtsbuch fol. 31 verso.

(2) Ibidem folio 35.

broc de la valeur de 3 liards ou paiera cette somme. Si les autres fils achètent des maisons, ils devront acheter aussi le droit de poêle. Si le défunt ne laisse qu'une fille, si elle se marie et possède la maison, son époux achètera le droit de poêle moyennant 10 liards bâlois. Si le défunt n'a point d'enfants, l'héritier de sa maisou achètera le droit au poêle comme un étranger.

4° Si un compagnon a un fils qui lui succédera et s'il veut le mener avec lui au poêle, il achètera son droit moyennant une livre bâloise.

5° Quiconque aura été reçu compagnon, ne pourra résilier son droit au poêle, il y restera jusqu'à la fin de sa vie.

6° Quiconque aura été reçu à la tribu, qu'il y prenne des consommations ou non, devra payer sans réclamation tous les droits que la tribu peut exiger.

7° Si l'un des compagnons devient infirme de corps et d'esprit, le poêle pourra lui être interdit sans préjudice des droits des héritiers.

8° Quiconque se rendra coupable de désordres, querelles, coups, blessures dans l'enceinte du poêle, paiera une demi-mesure de vin aux compagnons, sans préjudice du recours de l'autorité. Quiconque, dans l'enceinte de la tribu, blasphémait ou exciterait un autre ou fera témoignage, paiera un demi quartaut de vin et 2 deniers à la Vierge.

9° Si une querelle s'élève dans l'enceinte du poêle, entre deux compagnons, celui qui ne se taira pas quand on lui aura ordonné de le faire, paiera à la tribu un demi quartaut de vin, autant de fois que cela lui arrivera et celui qui, dans le cours de la querelle, aura servi une arme, paiera également 1/2 quartaut de vin sans préjudice du recours de l'autorité.

10° Quiconque n'aura pas comparu sur un ordre du seigneur, paiera 2 liards bâlois à la tribu, si l'ordre vient de la tribu, l'amende sera de 6 deniers. Si le chef de tribu invite à une corvée commune, celui qui n'obéira pas paiera 2 liards à boire entre les compagnons.

11° Le chef de tribu percevra pendant l'année de son exercice tout ce qui revient à la tribu et rendre compte de cet argent à son successeur.

12° Chaque compagnon paiera dans le tronc 2 deniers à à chaque Quatre Temps; la somme qui sera ainsi produite sera employée pour l'utilité de la tribu selon l'avis commun des compagnons.

13° Chaque année on nommera quatre échevins (Baumeister) et un nouveau chef de tribu (zunftmeister). Ils veilleront aux intérêts de la tribu d'après l'avis des compagnons. Ils taxeront avec le valet de poêle la consommation de chacun avec équité. Celui qui sera élu comme échevin ou valet de poêle et ne voudra point l'être, paiera une livre bâloise. Le chef de Tribu tiendra à chaque Quatre Temps une assemblée où il exposera aux compagnons leurs devoirs et obligations, et les consultera sur les besoins de la tribu. Celui qui ne se rendrait point à cette séance paiera un liard.

14° Tout compagnon qui héritera 10 livres bâloises à Sultz, devra donner à la tribu un broc de la valeur de 5 liards.

15° Tout compagnon qui aura besoin d'un ouvrier pour bâtir ou autrement pourra, si les ouvriers que lui indiquent sa tribu ne veulent pas lui travailler dans les huit jours de l'ordre, employer alors tout ouvrier qu'il voudra.

Le règlement de la tribu de Wuenheim contient les mêmes dispositions. Elle dépendait de celle de Sultz et était régie par trois *Baumeisters* ou échevins, élus annuellement par la tribu. Son règlement a été approuvé et scellé par le conseil de Sultz. La date manque dans la copie que nous avons eue sous les yeux, mais cette copie même est du commencement du XVI^e siècle.

Le mardi après la saint Antoine 1549 les baillis, prévôt et conseil de Sultz, décidèrent, avec toute l'assemblée des bourgeois, 1^o que les comptes de tribu seraient désormais arrêtés chaque année en présence du prévôt, de deux membres du conseil, des deux chefs de tribu et des quatre échevins. 2^o que chaque chef de tribu percevrait les droits de réception de la tribu et en rendrait compte chaque année, 3^o enfin que les autres revenus seraient perçus par les échevins. (1)

(1) Livre des serments et coutumes.

Le 29 mai 1763, les membres de la tribu haute firent encore entre eux le règlement suivant :

1° Nul échevin ne pourrait servir du vin à quelqu'un qui ne soit pas membre de la tribu, encore moins commander quoi que ce soit à la tribu. Quiconque enfreindra cet article paiera deux pots de vin.

2° Les échevins seraient tenus, sous la même peine, d'obéir au chef de tribu, ou en son absence à l'ancien chef.

3° Quiconque se rendra coupable de blasphème paiera un demi-quart de cire pour l'entretien des torches de la tribu.

4° Quiconque aura injurié un de ses compagnons sera puni de 2 pots de vin.

5° Quiconque aura entamé une querelle avec un autre sera puni de 4 pots de vin.

6° Quiconque s'endormira sur la table de la tribu paiera 2 pots de vin.

7° Tout compagnon sera tenu d'obéir aux ordres du chef ou de l'ancien chef de tribu à peine de 2 pots de vin.

8° Pour prévenir le relâchement dans les pratiques de la religion, il sera interdit à tout compagnon d'assister à une procession sans manteau ou autrement qu'au rang qui lui est assigné par la coutume, à peine d'une amende de 2 pots de vin.

9° Si un compagnon se rend coupable de désordre ou d'ivrognerie et de grossièreté en assemblée de la tribu ; sera puni de 8 pots de vin

10° Comme il existe plusieurs anniversaires et fondations de messe au profit de la tribu, tout compagnon sera tenu d'y assister en manteau à moins de maladie ou de service public. à peine de 8 pots de vin.

Nous n'avons pu trouver aucun document relatif aux règlements de la tribu inférieure, dite du parc ou *Thiergarten-zunft*, mais il paraît qu'ils étaient identiques à ceux de l'autre tribu.

Le poêle de la tribu du parc, qui réunissait ordinairement les artisans, était situé rue de la Fontaine, maison Redler. Les murs extérieurs en étaient autrefois peints à fresque ; on

y voyait toutes sortes d'animaux s'ébattant dans un parc. La maison Werner, attenante à la maison Redler, était autrefois voûtée au rez-de-chaussée. C'était une dépendance du poêle.

Un certificat délivré par la tribu du parc à un compagnon boulanger et daté du 20 octobre 1775, et orné en tête des armes de France superposées à celles des deux landgraviats d'Alsace. Il porte un timbre composé d'un écusson chargé d'une licorne dressée dans un parc, avec l'exergue S. ZVNFT : DIER-GARTHEN. IN SVLTZ. 1667. D'après l'armorial de France, la tribu du parc portait d'argent à trois jumelles de gueules.

Notre collaborateur, M. Gall, a retrouvé chez un de ses collègues, un certificat délivré par la même tribu du parc à un compagnon tailleur.

Il est daté du 17 janvier 1780 et porte en tête une vue de la ville de Sultz. La seule vue ancienne que l'on possède et dont le cliché sur bois est aujourd'hui la propriété de M. le baron de Heckeren-d'Anthès. Ce certificat porte aussi le timbre de 1667.

Une contestation fut agitée à la fin du siècle dernier, entre les deux tribus au sujet du droit de préséance.

Le 2 avril 1767, le magistrat de Sultz avait, à la requête de la tribu dite Thiergarten, rendu une ordonnance qui obligeait tous ceux qui avaient appris un métier d'assister aux assemblées de la dite tribu comme aussi d'acquiescer les droits d'icelle, à peine de 5 livres bâloises. Par contre tout vigneron ou laboureur et non gens de métiers, devaient comparaître à la tribu d'en haut, lors même qu'ils seraient inscrits à l'autre tribu.

Les préposés de la tribu haute protestèrent contre cette ordonnance exposant que, dès avant 1513, la tribu supérieure dite Oberzunft avait eu le pas sur l'influence dite Thiergartenzunft et que cette prééminence lui avait été confirmée par une sentence du magistrat en date du 14 décembre 1730 ; que depuis quelque temps seulement on affectait d'appeler la tribu haute *Rebleuthzunft*, et l'autre Handwercklien-thzunft pour établir l'égalité.

Ils ajoutèrent que partout ailleurs les deux professions de vigneron et laboureurs étaient les plus respectées, tandis qu'à Soultz elles étaient méprisées et ne comptaient guère que 30 à 40 bourgeois tandis que l'autre tribu compterait plus de 400 membres. L'exécution de l'ordonnance du 2 avril 1767 aurait pour effet d'anéantir la tribu haute dont les revenus ne se monteraient plus qu'à la redevance de ces 30 à 40 bourgeois, tandis que l'autre tribu compterait plus de 400 membres.

De temps immémorial, disaient-ils, les bourgeois avaient été libres de se faire recevoir dans la tribu où bon leur semblait, attendu que les deux avaient les mêmes règlements et privilèges. La tribu haute avait de tout temps compté parmi ses membres et même ses chefs des gens de métier. « Outre cela elle conserve comme un monument respectable les portraits de trois vénérables vieillards peints dans le verre, qui, en 1604, étaient les chefs de cette même tribu, l'un desquels, Michel Zipfel, était un meunier »

Comme pièces à l'appui ils présentaient les extraits des anciens rôles de leur tribu prouvant qu'en 1730, l'Oberzunft comptait parmi ses membres, le recteur Ignace Rieden, le bailli Marlois, le prévôt Canneau, le bourgmestre Guillaume Immelin, sept membres du magistrat, M. d'Anthès et autres gens de métiers. Même en 1767 elle comptait Antoine Bach, prévôt, Méglin, médecin et bourgmestre, deux membres du magistrat, M. de Bergeret ancien major de Schlestadt et vingt-trois autres gens de métiers, tandis que dans la tribu inférieure on comptait vingt et un cultivateurs et praticiens.

Enfin elle cherchait à prouver que l'ordonnance n'avait pour but que d'annihiler la tribu supérieure qui, seule, osait s'opposer avec entreprise des praticiens et partisans des officiers du seigneur contre la ville.

Les préposés de la tribu de Thiergarten opposèrent aux moyens de l'autre partie, entre autres pièces intéressantes : un extrait de règlement de leur tribu du 20 août 1678, art. 15, suivant lequel il est d'usage que les compagnons de la tribu sonnent les cloches pendant l'orage, sur l'ordre qui leur est donné tous les 15 jours par le chef : une ordonnance du

9 mai 1593 confirmée par le grand bailli d'alors, Georges Guillaume de Newenstein ordonnant aux gens de métiers de ne plus se répandre dans les auberges, à peine de perdre leurs droits de tribu, etc.

Le conseil de la régence de Saverne, par sentence du 26 avril 1769, confirme purement l'ordonnance du magistrat, mais l'Oberzumft en appela vainement devant le conseil souverain. La sentence de 1769 fut acquiescée par un acte de dépôt signifié le 16 février 1781.

Il existe encore des pièces de procédure contre un échevin de la tribu haute qui ne s'était pas présenté aux assemblées de sa tribu.

Le 22 nov. 1788, la municipalité de Soultz accorda à la tribu de Wuenheim 30 livres de subvention ainsi qu'aux deux tribus de Soultz, mais refusa le traitement payé jusqu'ici à ceux qui prêtaient leur concours aux processions du 1^{er} mai et de la Fête Dieu, ce qui occasionnait une dépense annuelle de 320 livres, comme aussi les 72 livres pour le repas que le magistrat prenait à la Fête Dieu.

Les tribus et corporations ayant été supprimées par un décret de l'assemblée nationale, les notables demandèrent d'occuper les poêles des tribus; la municipalité décida le 16 mai 1790, d'en prendre possession au nom de la ville, de dresser inventaire des titres, papiers et documents qui s'y trouvaient, et d'en donner décharge aux chefs de tribus et échevins.

Le 8 juillet 1792, la municipalité afferma les deux maisons des anciennes tribus ainsi que leur vigne. Elle revendiqua contre le gouvernement les biens de ces tribus comme propriétés communales; puis en 1793 la maison dite Thiergarten fut adjugée au citoyen Jean Bernsviller pour la somme de 5500 livres; la maison de l'Oberzumft demeura le lieu de réunion de la Société des amis de la Constitution jusqu'à la dissolution de cette Société. puis elle fut également vendue.

Manants.

Quand un individu voulait habiter Soultz, il devait au préalable en obtenir l'autorisation du conseil; il était alors

attaché à l'une des tribus, sans pouvoir jouir d'aucun des droits que les bourgeois y possédaient, mais ils devaient en remplir toutes les charges.

Juifs

Il existait encore une catégorie d'individus qui, au moyen âge et jusqu'à l'époque actuelle, formait une classe à part. De pire condition que les serfs, le juif honni, méprisé, en but à toutes les tracasseries de la part de tous les autres hommes, à quelque condition qu'ils appartiennent, semble avoir été la créature la plus misérable que la terre ait portée. Leur religion, leurs mœurs, en faisaient un peuple à part dans l'Etat. Le soin jaloux avec lequel il s'obstinaient dans leurs croyances, en ne se mariant qu'entre eux, fit qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour le type et le caractère des nations orientales.

Dès le 13^e siècle nous trouvons des juifs établis dans le Haut-Mundat et à Soultz. Ils étaient alors serfs de l'Empire. Tous les métiers leurs étaient impitoyablement fermés, ils ne leur resta qu'à s'adonner au commerce et à un métier plus inavouable: l'usure, par laquelle ils ne tardèrent pas à devenir maîtres de la fortune de leurs maîtres. Quand un seigneur était à court d'argent, c'était chez le juif qu'il en trouvait à des conditions d'autant plus dures qu'il en avait plus besoin. Plus tard, ce fut le tour de la bourgeoisie quand elle eût acquis quelque prérogative, et du paysan qui prit l'habitude de mêler le juif dans toutes ses transactions. Cette dépendance dans laquelle se trouvaient ainsi placés ceux qui se croyaient en droit de dominer le juif, ne faisait que les irriter encore contre cette malheureuse race.

Les juifs étaient parqués dans les villes, dans des quartiers spéciaux qui leur étaient assignés et dont il leur était défendu de sortir pour s'établir ailleurs. Souvent ces quartiers étaient séparés du reste de la ville par des murailles et des portes quel'on fermait la nuit. Des règlements particuliers régissaient la juiverie. Nul juif n'osait paraître parmi les chrétiens sans être revêtu d'un vêtement jaune et coiffé d'un bonnet de forme particulière.

(1) Voyez Grandidier, Schœpflin et Inv. des titres du baillage.

La rue où étaient parqués les Juifs de Sultz porte encore le nom de rue des Juifs ; c'est là qu'était leur synagogue. Il y avait aussi une communauté juive à Harsmanwiller où il semble qu'ils aient eu alors leur cimetière. On lit en effet dans le livre des fiefs de l'église de Strasbourg, rapporté par Berler, que les Wadner possédaient à Hartmanswiller un jardin avec une maison située *an der muren bey der Juden Kirchhoff* (vers 1336).

En 1308, Henri, élu roi des Romains, accorde à l'évêque de Strasbourg, Jean I, en récompense des services rendus à l'Empire par ledit évêque, l'échange de différents biens ; il donne en outre à l'évêché tous les Juifs demeurant et qui demeureront à Rhinau, Molsheim, Ruffach et Sultz. Cette donation fut confirmée par les électeurs de l'Empire, par lettres datées de la même année. Dans la lettre de confirmation donnée par le dit roi Henri, après son élection définitive à l'Empire et datée de 1309, la disposition relative aux Juifs est omise.

Par deux lettres de l'année 1315, Frédéric, roi des Romains, confirme cependant la donation des Juifs de Sultz, etc., faite par son prédécesseur à l'évêché de Strasbourg.

Enfin cette donation fut encore confirmée par le roi des Romains Charles, par lettres des années 1354 et 1356. (1)

Dès le commencement du XVI^e siècle les Juifs furent en but à des persécutions de la part des chrétiens ; on en fit périr plusieurs sur le bûcher. Leur plus grand désastre eut lieu en 1338 ; ils furent tous massacrés dans le Haut-Mundat. L'évêque de Strasbourg se mit en possession des biens délaissés par ces malheureux, et obtint à cet effet, en 1342, un nouveau privilège de l'empereur, Louis de Bavière (1). Il donna en fief à Jean d'Eptingen la propriété qui avait appartenu à un certain Juif *in oppido Ruffach* ; de plus il en vendit une autre à Rudolphe de Guebwiller (2). Depuis cette époque les Juifs ne sont plus revenus à Rouffach et leur admission

(1) Berler fol. III.

(2) La Charte était dans Berler fol. 367.

(2) Livre des serments.

dans le Mundat a, du reste, été défendue à perpétuité sous les peines les plus sévères.

Cependant les Juifs venaient toujours faire des transactions dans le pays et les habitants de Soultz se mirent tellement entre leurs mains que les magistrats durent édicter des ordonnances pour défendre à tous bourgeois d'hypothéquer aucun immeuble aux juifs, à peine d'une amende de 10 livres bâloises; ils ne devaient également vendre aux juifs aucune créance, à peine de 5 livres d'amende. Il était défendu, sous la même peine, à tout bourgeois et à leurs femmes d'acheter quoi que ce soit aux juifs à moins de leur payer comptant. Tout bourgeois était tenu, avant de prêter son serment annuel au seigneur, de se délivrer de toute obligation envers les juifs, à peine de poursuites de la part de l'autorité. (4)

L'inventaire des titres du bailliage de Soultz et de Vuenheim qui, contrairement aux réglemens faits au regard des juifs, s'étaient engagés envers eux. (p. 44)

La chronique des dominicains de Guebwiller rapporte qu'en 1666 les Juifs eurent la nouvelle que le Messie était né en Judée. Ils achetèrent alors tout le corail qu'ils purent acquérir afin, disait-ils, d'en orner la chambre et la demeure du Messie. Plusieurs allèrent même en Palestine, et le caustique écrivain ajoute : *miesten aber mit Spott undt iedermannigliches Gelachter, mit der langen Nasen widerumben nacher Hans gehn. O wohl verstockhte blinde Narren.*

Après la guerre de Trente ans, les Juifs revinrent à Soultz; ils y furent même protégés par les seigneurs, moyennant finance bien entendu. A Hartsmanwillers, les Waldner de Sierentz permirent même à quelques juifs de s'établir dans l'enceinte de leur château. Les Schauenbourg en firent autant à Jungholtz et comme alors les Juifs avaient de la peine à trouver un lieu de sépulture pour leurs morts, le seigneur de Jungholtz leur accorda les fossés de son château pour en faire un cimetière. Le droit que les seigneurs de Schauenbourg percevaient sur les ensevelissements qu'y faisaient les juifs, s'élevait en 1789 à une moyenne de 400 livres par an. La plus ancienne sépulture du cimetière juif de Jungholtz datait, selon Silbermann, de 1715. Ce cimetière

(4) Berler, fol. 111.

existe encore aujourd'hui et les israélites viennent de loin y ensevelir leurs morts.

Les évêques de Strasbourg permirent aux Juifs de s'établir à Soultz moyennant un droit de protection. Le roi accorda à l'évêché de Strasbourg, par le règlement de 1682, « le droit de congédier les juifs domiciliés et établis dans les terres de l'évêché et ceux qui pourraient venir s'y établir dans la suite, et de recevoir ce qui « a accoutumé d'estre payé pour cet effet annuellement par les dits juifs qui est pour chaque famille de 11 écus par an et pareille somme de 12 écus pour la réception de chaque juif dans les dites terres, moyennant quoi ils soient exempts de toutes charges ordinaires. » Cependant une lettre du 1^{er} mars 1770 déclare que les juifs ne sont exempts d'aucun impôt.

En 1789, le droit de protection et de réception des juifs rapportait à l'évêché, à Soultz, en moyenne 600 livres par an.

En 1788, il y avait à Soultz dix juifs qui payaient l'impôt du vingtième. D'après le registre foncier de 1698, les juifs Hlyrtz Weyll, Lehmann Reiman, Meyer Jundt, Mars Brunsweyll, Elias Bloch, Lehmann Bloch, Monele, Fromele et Koppel payaient chacun à la ville 3 livres 7 sols 6 deniers pour droit de pâturage, et Koppel payait en outre 5 sols pour le communal où était son panier.

En 1694, le juif Hlirtz, était sous-fermier du débit de fer dans le baillage de Soultz. Avant la Révolution, un autre juif, Leheman Lévy, était fermier des revenus patrimoniaux de la ville.

Dans le cours du 18^e siècle, on vit à Soultz plusieurs Juifs se convertir au catholicisme. Ainsi les registres paroissiaux de l'Eglise St-Maurice, mentionnent au 1^{er} janvier 1720 le baptême de François-Ernest-Joseph Graff ; au 2 septembre 1731 celui de Jean-Antoine fils de Salomon Weil et de Régine He ker ; le 4 juin 1741 Caspar Maurice, fils de Zegell Reinan et d'Esther... Agé de 19 ans, fut baptisé par le recteur de Soultz ; il devint soldat et épousa le 3 juillet 1763, Marie-Anne Roth, bourgeoise de Soultz, dont il eut un fils Henri, baptisé le 12 juillet 1764. Le 2 mai 1745, baptême de Melchior Caspar-Antoine, fils de Heis Borach Hecker et de Tkeille

Spira de Jungholtz, le 30 mai de la même année, baptême de François-Antoine-Philippe Wehl d'Ingolsheim, près de Strasbourg, fils de Joseph. Le 13 octobre 1754, baptême de Joseph-Guillaume Sée de Metz, âgé de 17 ans, fils de Samuel et de Vogell Hassenmar. Le 7 février 1779 le curé de Soultz baptisa encore une juive : Marie-Anne-Christine, fille de Jacob Inkanft de Hartmanswiller.

Ces baptêmes se faisaient toujours en grande solennité; la noblesse et les magistrats tenaient à honneur de tenir sur les fonds baptismaux le nouveau converti.

Le 9 juillet 1721, le conseil souverain d'Alsace, dans un procès entre le juif Hirtz Reiman, rabbin de Soultz, et un sieur Golberi, décide que les juifs se peuvent être appelés en témoignage en faveur de leurs coreligionnaires contre les chrétiens. Dans une autre cause du rabbin Reiman, le même conseil agita, le 22 janvier 1725, la question de savoir, si un acte sous-seing privé en faveur d'un juif pouvait être annulé et devait être passé devant notaire et greffier.

Cette conclusion fut suspendue, ce qui est autant que révoquée, par lettres patentes du Conseil d'État du 12 septembre 1733. (1)

Certains juifs étaient bouchers à Soultz; il y eut plusieurs contestations entre eux et les bouchers-chrétiens: En 1684 le bailli écrit à la régence de Saverne que la contestation entre les bouchers et les juifs de Soultz continuait toujours, qu'ils avaient comparu devant lui, mais qu'il n'avait pu les accommoder; que les juifs insistaient pour tuer dix pièces depuis Pâques jusqu'à la Saint Barthélemy et depuis la Saint Barthélemy jusqu'au carnaval, et pour vendre au poids ce qu'ils ne pourraient consommer dans leurs ménages; quant aux quartiers du devant des dix bœufs qu'ils tueraient depuis Pâques à la Saint Barthélemy. Quant à ceux qu'ils tueraient le reste du temps, qu'ils pourraient vendre par quartiers tant qu'ils voudraient; qu'ils pourraient également vendre la petite viande à volonté toute l'année, soit au poids ou par quartier.

La Régence approuva l'avis du bailli et ordonna que, de Pâques à la Saint Barthélemy, les juifs pourraient tuer dix

(1) Notes d'arrêts du *Conseil Souverain d'Alsace*.

pièces et en vendre au poids ce qu'ils ne pourraient consommer et que de la Saint-Barthélémy au carnaval ils ne pourraient vendre ni grosse viande, ni petite par poids, mais seulement par quartiers. (4)

En mars 1762 le boucher Georges Larger de Soultz ayant été nommé boucher de grande viande, dit qu'il ne pouvait accepter de vendre qu'à la condition qu'il ne serait permis aux juifs que de tuer 12 bêtes pour leur usage et que dans le cas où une de ces bêtes serait impure à leurs yeux, elle devrait être comptée pour deux. Il fit aussi l'offre de fournir aux juifs de ses bêtes à saigner à trois deniers meilleur marché que la taxe, mais que toute bête ainsi donnée était décomptée des douze. Le conseil de Soultz rendit une ordonnance dans ce sens, mais en 1764 la communauté juive fit appel devant le conseil de Saverne contre ledit règlement et présentant un arrêt du Conseil souverain, prononcé la même année entre la communauté de Wissembourg et la tribu des bouchers du dit lieu, permettant aux juifs de vendre la viande que leur loi leur défend de consommer, en se conformant à la taxe et de ne vendre cette viande qu'au refus des bouchers de la tribu, de la prendre à 4 deniers au dessous de la taxe. (2)

En 1699, un Juif de Soultz avait une maison qu'il échangea contre celle d'un chrétien. Le magistrat défendit l'exécution de cet échange. Le Juif s'en plaignit à la Régence de Saverne qui consulta sur ce le bailli. Celui-ci répondit que le Juif n'acquérant pas une seconde maison, et celle qu'il donne en échange valant même mieux que celle qu'il acquiert du chrétien, il ne voyait pas pourquoi l'échange n'aurait pas lieu. La régence en ordonna donc l'exécution. Alors le magistrat se plaignit disant que la maison que le juif acquiert est vis-à-vis la porte de la paroisse, et qu'il serait indécent, dans le cas où l'on porterait le viatique aux malades, qu'il passât devant la maison d'un juif. La régence n'approuva pas ces raisons, mais le magistrat ne se tint pas pour battu ; il s'adressa à l'intendant, disant que le nombre des juifs s'accumulait dans la ville de Soultz, à un point que

(4) *Inv. cit.* p. 44.

(4) Archives de Soultz.

bientôt il surpasserait celui des chrétiens, contrairement à une lettre de l'évêque Robert accordée en 1472 aux villes du Haut Mundat ; que ces juifs possédaient déjà huit des meilleures maisons et étaient fort à charge aux habitants en se prétendant exempts de toutes charges. L'intendant ordonna que les juifs paieraient les charges bourgeoises pour leurs biens et qu'il serait fait un règlement du nombre des juifs qui pourraient rester dans la ville sans être à charge. Les bourgeois de Soultz présentèrent alors, en 1742 et 1743, deux requêtes à la Régence de Saverne pour parvenir à ces fins. Ils ne paraissent pas avoir eu gain de cause. (1)

D'après le registre foncier de 1777, il y avait à Soultz quinze juifs qui payaient chacun 4 livres dix sols pour droit de pâturage. (2)

En 1682, les juifs de Soultz exposèrent à la Régence que pour jouir du droit de pâturage, ils étaient chargés, au temps des vendanges, de faire mener le vin du seigneur dans la ville et qu'en outre ils payaient annuellement une somme de 2 florins ; que malgré cela la bourgeoisie de Soultz prétendait les obliger de payer tous les ans encore 20 florins pour la même cause, contrairement à l'usage ancien, dans lequel ils demandaient d'être maintenus. La Régence décréta que l'on ne pourrait exiger des juifs établis à Soultz, au-delà de 4 livres 10 sols par an. (3)

Vers 1785, la communauté juive de Soultz prétendit avoir des forêts communales, le bois de chauffage à l'instar d'un bourgeois et fit requête à ce sujet vers l'Intendant. Le magistrat répondit en ces termes : « Rien n'est plus hardi et plus entreprenant que la nation juive ; tolérée, elle veut s'assimiler à un citoyen, elle veut participer à tous les avantages que donne dans une communauté la réception à la bourgeoisie. » Il continuait en exposant qu'un juif de Soultz, Emmanuel Bloch, avait été surpris achetant du bois volé à un particulier de Wenheim, dans les forêts communales et que la communauté juive tentait sa requête pour donner gain de cause à Bloch. « Enfin, dit-elle, ces prétentions sont trop

(1) luv. cit. p. 45.

(2) Archives de Soultz.

(3) luv. cit.

absurdes pour mériter une réfutation ; il suffit qu'un juif ne soit point bourgeois, qu'il ne puisse l'être, pour qu'il ne puisse prétendre être traité comme lui. Un manant qui mériterait plus de faveur, n'est pas si osé : mais rien ne coûte à un juif effronté ; par précepte il tente tout. » Et la ville conclut en demandant que les juifs soient déboutés de leur requête et condamnés aux dépens. (1)

Les préjugés contre les juifs étaient tellement enracinés parmi le peuple, que la Révolution débata contre eux dans des campagnes. Ils avaient tellement accaparé la fortune des cultivateurs que ceux-ci cherchèrent d'abord à se soustraire à leurs obligations envers les juifs en fabriquant de fausses quittances. (2) N'ayant pu avoir gain de cause près de la justice, ils usèrent de la force et pillèrent les maisons juives dans le Sundgau, dès 1789 : leurs titres furent brûlés ou lacérés.

L'émeute s'étendit jusqu'à Bergheim où des excès graves furent commis contre les juifs. Un instant Sultz se vit menacé de l'invasion des paysans révoltés, mais la bourgeoisie sut par son attitude en imposer à l'émeute. Les paysans avaient admis comme principe que les juifs étaient payés par les titres qu'on leur avait pris et qu'il fallait les chasser hors de la province. Aussi le député Reubell écrivait-il à la commission intermédiaire du district de Colmar, le 5 août 1789 : Il n'y a pas jusqu'à la nation juive qui ne mérite quelque compassion. Je sais combien elle était haïssable, mais ce sont des hommes, et l'on ne peut dissimuler que la manière dont leur existence était réglée par le gouvernement n'a pas peu contribué à leurs vices à jamais odieux, mais

(1) Arch. de Sultz. Le 27 sept. 1789, la municipalité ordonna aux juifs de chercher leur bois de chauffage à la forêt moyennant 2 livres par corde pour la ville, outre le façonnage, mais elle leur défendit de faire commerce avec ce bois sous peine de 12 livres d'amende.

(2) Voir chron. de Wührlin ad An. 1778 : les paysans achetaient à grand frais, pour les opposer aux juifs, des fausses quittances que leur distribuait des individus revêtus de l'uniforme des gardes françaises, et qu'ils prenaient pour des représentants élevés de l'autorité. Verin-Réville. Ris. du Haut-Rhin p. 40.

comme nous espérons que nos nouvelles lois les rendront honnêtes gens et laborieux, prêchez Messieurs, la pitié pour ces misérables créatures et vous aurez rempli le plus beau des devoirs. (1)

Néanmoins, le Directoire du département adressa le 31 décembre 1790 à l'assemblée nationale, ses observations relativement à l'état civil des juifs de la province d'Alsace ; il fait valoir une foule de considérations tirées de leur état moral, de leurs habitudes d'extorsions, d'usure, etc, et enfin du préjugé qui les frappe, pour repousser leur admission aux droits de citoyens et surtout l'usage de ces droits dans les assemblées électorales (2)

En ceci, le directoire ne faisait qu'exprimer le sentiment du pays tout entier : le 25 avril 1790, le conseil général de la commune de Soultz, en réponse à une lettre de la municipalité de Colmar, déclare s'adjoindre à cette commune pour s'opposer à l'admission des juifs en qualité de citoyens. A Paris, on criait à l'intolérance alsacienne et l'on envoya des représentants en mission, mais ceux-ci modifièrent complètement leurs idées sur les juifs quand ils virent les choses de près et les menacèrent même de mesures exceptionnelles.

En effet, au moment où les campagnes étaient plongées dans la plus profonde misère, suite du rude hiver de 1789, les juifs, forts de l'appui qu'ils se sentaient près des humanitaires de l'assemblée nationale, osèrent saisir partout les récoltes et les vendanges de leurs débiteurs. ils ne reconnurent les bienfaits de la Révolution que par un agiotage effréné sur les assignats et sur les subsistances. Grâce à eux, les assignats se déprécièrent dès les premiers jours de leur émission.

Le 7 janvier 1791, le département rendit un arrêté qui interdit aux juifs toute action en recouvrement de leurs quittances jusqu'à l'institution des nouveaux tribunaux ; on leur enjoignit de fournir un état complet de leurs créances sur les chrétiens, et le district de Colmar leur interdit jusqu'à parachèvement de cette liquidation, de prendre aucune part

(1) Voy. Revue d'Alsace 1862 p. 531. d'ap. arch. dép.

(2) Revue d'Alsace 1866 p. 421.

aux enchères de biens nationaux. Quant à leur personne, le département ne négligea rien pour assurer leur sécurité.

Un grand nombre de municipalités, se plaignant de l'augmentation de la population juive, voulaient les expulser, mais le directoire exigea qu'on les gardât et même que l'on admit ceux qui venaient s'établir.

Cependant à Bollviller, on tenait les juifs bloqués dans leurs maisons et une grêle de pierres venaient les assaillir lorsqu'ils se présentaient.

A Isenheim on les taxait arbitrairement et, s'ils refusaient de payer, on les arrêtait et ils restaient détenus jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés.

Enfin la loi du 15 novembre 1891 régla la situation des juifs de la ci-devant province d'Alsace, et ils rentrèrent dans le droit commun. Le 7 décembre 1792, les juifs de Sultz de mandèrent à prêter le serment civique, ce qui leur fut accordé ; le 26 prairial an II (14 juin 1794), ordre leur fut donné de présenter leurs registres de circoncision pour être paraphés. Le 16 germinal an IV (5 avril 1796), le citoyen Jacob Joseph, ministre du culte hébraïque à Sultz, prête serment d'obéissance aux lois.

Cependant le 1^{er} février 1793, encore, la municipalité de Sultz recevait 66 livres en argent d'un juif, pour avoir le droit de résider à Sultz.

Le 6 mars 1792, des fièvres et des maladies s'étant répandues parmi les soldats d'un bataillon de volontaires en garnison à Sultz, la municipalité, considérant que la communauté juive possédait le plus de lits, décida que les hommes logés chez les juifs seraient retirés, mais que ces derniers fourniraient des lits complets moyennant 10 sols par mois et par lit, ce qui fut signifié au schultz Abraham Bloch.

Le 30 janvier 1792, un lieutenant au 5^e bataillon de volontaires déclara au bureau exécutif de Sultz, que le juif Wormser de Bollviller avait voulu lui vendre du drap à 12 sous en argent ou 16 en assignats, de plus ce juif n'avait pu produire sa patente. Le bureau décide que le juif, prétendant ignorer l'arrêt du département, il serait condamné à fournir au dit lieutenant, le drap à 16 sols en assignats ou en

numéraire au gré de ce dernier; qu'il paierait 4 livres 16 sols d'amende pour n'avoir pas eu de patente, et qu'il resterait en prison jusqu'au paiement de cette somme.

Le 14 vendémiaire an XIII (3 octobre 1805), l'animosité contre les juifs était encore si grande que le maire de Soultz dut prendre des précautions pour les protéger. (1)

Il y a chez le juif une sorte d'instinct qui le pousse, comme toutes les races orientales, à exercer les professions où il faut développer plus d'astuce que de travail. Il répugne à l'exercice des métiers qu'il embrasse très rarement. Il préfère le commerce et alors il ne peut se résoudre à demander au client la valeur exacte de sa marchandise; il la surfait toujours, et comme le client s'en doute, ce sont entre eux des marchandages interminables, dont l'objet finit par être cédé pour la moitié du prix demandé, et le client est encore volé. Une autre profession qu'affectionne le juif, est celle de marchand de biens. A toutes les ventes il achète toujours et se rend acquéreur, souvent par des manœuvres déloyales ou avec la complicité de ses coreligionnaires, puis il va chez le petit cultivateur et à force d'insistance, il parvient à lui faire acquérir une pièce de terre; le cultivateur se laisse prendre, croyant faire un bon marché. Il achète, ne paye qu'un à compte et s'engage à des termes espacés dont le montant est constitué par une fraction du prix d'achat augmentée d'une certaine somme plus ou moins usuraire pour les intérêts. Arrive le terme, le cultivateur est gêné, il a fait de mauvaises récoltes, la maladie lui a emporté quelque bétail, ou l'a atteint lui-même. Si le juif estime que son débiteur a suffisamment de fortune, il lui fait crédit moyennant un surcroît d'escompte; le plus souvent il saisit la récolte et cela jusqu'à ce que le malheureux acculé, soit réduit à l'expropriation, à moins que, lassé, il ait abandonné la culture de sa terre qui est transformée en jachère.

A suivre

Aug. GASSER.

(1) Archives de Soultz, Reg. de délibération de la municipalité.

NOUVELLES ŒUVRES INÉDITES

de GRANDIDIER

Publiées par M l'abbé A. M. P. Ingold
Sous les auspices de la Société Industrielle de Mulhouse

Le volume que nous avons la satisfaction de signaler est le *tome second* des manuscrits réfugiés à Carlsruhe et dont la publication est confiée à M. l'abbé Ingold. Ce volume est d'une corpulence supérieure à celle du précédent : il se compose de 625 pages in 8°, bien remplies et bien imprimées, sur beau papier, par F. Sutter et C^{ie} à Rixheim (Haut-Rhin). Comme le 1^{er} tome, on peut se procurer le 2^e à un prix relativement modeste, aux librairies Häffel à Colmar et A. Picard et fils, 82 rue Bonaparte à Paris.

. . .

Ce tome second se compose, si nous comptons bien, de 442 notices ou embrions de notices concernant des littérateurs et des artistes alsaciens dont nos anciens chroniqueurs avaient déjà signalé les travaux de quelques-uns, mais dont aussi un grand nombre étaient demeurés inconnus ou négligés et auxquels Grandidier se proposait de rendre hommage dans le cours de ses recherches et de ses études.

Ce sont ces notes préparatoires, ces inestimables bribes de l'héritage, ces petits cahiers, ces feuilles volantes, préservés des feux de la civilisation moderne et remisés aujourd'hui de l'autre côté du Rhin, ce sont les reliques de notre intrépide et malheureux piocheur du siècle dernier, que M. l'abbé

Ingold a l'honneur de mettre au jour avec le concours de la *Société industrielle de Mulhouse*.

M. Ingold donne à ce volume le sous titre de *Dictionnaire biographique des Littérateurs et Artistes Alsaciens*. Ce n'est peut-être pas tout-à-fait cela : Si nous comparons ce recueil de notices et de notes aux publications biographiques de notre temps, celles-ci ont une trop grande supériorité sur celles-là, du moins quant au nombre si non quant au fond. C'est ainsi que, dans un recueil moderne concernant les littérateurs et artistes alsaciens, nous comptons 1200 biographies, tandis que Grandidier ne nous en accuse que 400 sur le même terrain. Mais il ne faut pas oublier que Grandidier butinait en vue de l'*Histoire de l'Eglise et des Princes-Evêques de Strasbourg* seulement, et qu'à cet égard le terrain à explorer offrait moins de surface que celui de l'*Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire* dont notre infortuné compatriote eut à peine le temps de faire imprimer le tome 1^{er} et les pièces justificatives du tome suivant.

Plus on avance dans la publication des manuscrits inédits, plus il devient évident que la plus grande partie de ces documents devait servir à combler la lacune de 1202 à 1262 qui existe dans le livre onzième de la publication du premier lot des manuscrits, c'est-à-dire des épiscopats de Henri de Véringén, 1202 à 1223 ; de Berthold de Tec, 1223 à 1243, et de Henri de Staleck, 1243 à 1260. C'est au commencement de ce treizième siècle que s'arrête la copie qualifiée par nous, et AMUSETTE, opérée par la plume du chanoine Métrot, d'une main toujours égale, sur 55 petits cahiers sans marges, dont 29 pour le texte et 26 pour les notes, soit en tout 837 pages qui en remplissent 1209 dans l'édition in-8° de 1865. Il faut ajouter que ces cahiers ont 18 centimètres de hauteur et 11 de largeur.

Une autre remarque aidera certainement M. l'abbé Ingold à excuser l'anachronisme, apparent plus que réel, qu'il inscrit au compte de l'éditeur du premier lot des inédits : Les deux tiers, et même un peu plus, des dits manuscrits étaient copiés par lui seul, avant que l'on mît la main à la composition du tome premier. Une livraison d'essai ayant

paru en 1864, M. le chanoine Halfeld mit à la disposition de M. Liblin « l'*Amusette* » ou, si mieux l'on aime, le *Joujou* de M. Métrot qui est aujourd'hui propriété de la bibliothèque communale de Strasbourg. Ce *joujou* a en effet épargné à M. Liblin deux déplacements de Colmar à Strasbourg pour confronter la fin de sa transcription avec la fin de l'original demeuré à Strasbourg. Si ce complément d'information devait ne pas suffire pour dissiper l'ombre de l'anachronisme relevé par M. Ingold, il resterait à M. Liblin la ressource des circonstances atténuantes dont la galanterie, bien connue, de M. l'abbé ne manquerait pas de lui accorder le bénéfice. On peut se tromper quand il faut faire remonter le souvenir à trente et quelques années dans le passé ; mais, au cas particulier, il n'y a pas d'erreur.

M. l'abbé Ingold est occupé en ce moment de la préparation des Tomes III et IV qu'il intitule : *Alsatia Sacra*. Ce que ces deux Tomes contiendront, le titre l'indique suffisamment. Il s'agit, sans doute, des Maisons-religieuses qui devaient être le sujet d'une partie du *livre onzième* de l'*Histoire de l'Eglise et des Princes-Evêques de Strasbourg*, puis des divers ordres religieux qui occupaient ces *Maisons*, d'où *Alsatia Sacra*, embrassant l'organisation, les règles des divers ordres, leurs fondations, leurs supérieurs, leur administration et l'autorité épiscopale et seigneuriale dont ils relevaient. Il est presumable que l'*Alsatia sepulta*, dont il n'est pas question, se confond dans la première de ces rubriques. La copie que nous avons prise d'un nécrologe écrit au commencement du treizième siècle et tiré du livre du livre de cuisine du Chapitre de la Cathédrale, nous fait croire que la *Sépulta* avait aussi sa place dans les très actives préoccupations de Grandidier.

Si l'on joint à cela la réunion probable au dépôt de Carlsruhe, les manuscrits que Grandidier avait aussi préparés pour l'*Histoire de la forêt noire*, la matière ne manquera pas à son nouvel et dévoué éditeur. Les « monuments de Müllenbach, Steinbach, Bade, Gengenbach ; la notice sur Eltenheim, les limites de l'Ortenau, les évêques de Strasbourg et de Basle, Saint-Fridolin, Saint-Columban, Schutteren et Offenbourg,

Saint-Trudpert, Saint-Landelin, Ettenheimmunster, Gengenbach, Schwartzbach, Saint-Pirmin; les comtes de l'Ortenau et d'Urach : les seigneurs d'Urselinguen, Sainte-Walburge, Ettenheimmunter, Marmoutier, Saint-Jean-des-Choux, Crauffthal, Neubourg, la Toussaint et Brunon de Hohenberg, si tout cela est, disons-nous, compris dans le cadre des *Nouvelles œuvres inédites*, les vrais amis de notre histoire d'Alsace applaudiront M. Ingold et souhaiteront que les encouragements réels et moraux ne lui fassent point défaut.

Quand, en ces sortes de travaux, l'œuvre a de la valeur, il est de règle qu'elle rencontre la critique même parmi les hommes les plus éclairés. Grandidier en savait quelque chose. Il n'y a rien d'étonnant que son œuvre posthume en rencontre encore un peu en arrivant au jour.

Un professeur de la nouvelle université de Strasbourg essaie de faire revivre une vieille question de documents falsifiés, question que l'on croyait épuisée par la plume de Grandidier, accusé par le professeur d'avoir le même reproche à se faire ; un écrivain, au rez-de-chaussée d'un journal de Colmar, relevant sommairement, avec le sourire d'un homme capable au bout des lèvres, les singularités biographiques que Grandidier a respectées dans ses notes, sont, à notre point de vue alsatique, des preuves que la publication ne passe point inaperçue. Mais ne semble-t-il pas, qu'à moins de preuves indiscutables, Grandidier ne peut être accusé d'avoir falsifié, lui aussi, des pièces dont il a tiré parti dans le cours de ses travaux ? C'est pourtant ce que vient de hasarder le dit professeur. M. Ingold a cru devoir protester dans l'avant-propos du tome qui nous occupe ; il a eu raison. En fait, Grandidier n'a pas écrit lui-même toutes les copies des titres dont il a dû faire usage. Ces transcriptions sont si nombreuses, que la vie d'un copiste vigoureux, habile et intelligent n'y aurait pas suffi. Du nombre — assez grand — de ces copies que nous avons sous les yeux, il n'y en a pas une, d'une autre main que celle de Grandidier, qui ne porte des traces nombreuses de son contrôle, des marques saillantes de sa minutieuse révision. La considération qui s'attache à la mémoire de notre historien, repousse, sans

autre examen, l'idée d'une falsification quelconque, mais non l'idée d'une erreur possible, et la *famille littéraire et scientifique de l'Alsace* attend, avec une parfaite tranquillité d'esprit, la preuve que l'on aurait bien fait de produire avant d'accuser.

Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'engager M. l'abbé Ingold à ne pas accorder trop d'attention à la critique et à aller hardiment de l'avant dans la louable entreprise dont l'exécution est commencée et qu'il conduira certainement à une bonne fin.

Frédéric KURTZ.

LE PREMIER JUBILÉ

DE

L'ANCIENNE UNIVERSITÉ

de STRASBOURG

Alfred Erichson. — *Der alten Strassburger Hochschule erstes Jahrhundertfest am 1^{er} Mai 1667*, — 14 pages. Strasbourg, chez Bull.

Les fêtes qui marquèrent le 25^e anniversaire de la nouvelle Université de Strasbourg, du 1^{er} mai dernier, ont donné naissance à une série de brochures relatives au passé de cette Haute École. Citons :

Die Kaiser-Wilhelms-Universität, ihr Recht und ihre Verwaltung, par H. Hoséus, ex-curateur de cette Université, décédé depuis (chez Bull).

Die Kaiser-Wilhelm-Universität, ihre Entwicklung, und ihre Bauten, par S. Hausmann, secrétaire de l'Université (chez Heinrich).

Die alten Matrikeln der Universität Strassburg 1621-1793, par G. Knod (chez Trübner).

Deux brochures parues à la même occasion, sont l'œuvre de M. Erichson, le savant directeur du *Thomasstift*. L'une d'elles, *Das Duell im alten Strassburg*, ayant déjà été analysée en détail, par la *Revue d'Alsace*. Nous ne parlerons ici que de celle dont le titre forme l'entête de la présente notice.

On sait qu'en 1566, l'Académie, issue du Gymnase de Strasbourg, et d'où devait, en 1621, sortir l'Université, fut

reconnue par l'empereur Maximilien II, dans une charte dont l'original se trouve encore aux archives de la ville (Voir Engel et Fournier, *Université de Strasbourg*, I, 100 et 382, n° (1). C'est la célébration du premier centenaire de ce glorieux événement que M. Erichson s'est proposé de nous raconter, et dont nous allons, à sa suite, esquisser le récit succinct :

En 1638 déjà, l'on avait fêté le premier siècle de l'existence du Gymnase par une série de solennités dont le souvenir était encore dans toutes les mémoires, et qu'il fallait, par conséquent, éclipser maintenant par un faste plus grand, semblable à celui qui avait accompagné en 1621 l'inauguration même de l'Université, créée par Ferdinand II (1). Le magistrat choisit la date du 1^{er} mai (conservée aux fêtes de 1872 et de 1897), parceque c'est en ce jour que le Recteur Jean Sturm avait proclamé publiquement, en 1567, le privilège impérial ; mais dès le 6 avril, le programme d'usage, émané du Recteur Jacques Schaller, professeur de théologie, était affiché aux portes de l'ancien couvent des Dominicains, siège de l'Université, invitant professeurs et étudiants à prendre part au jubilé. Les termes pompeux et emphatiques de ce programme, tels que M. Erichson nous les communique, font sourire aujourd'hui, mais étaient tout à fait du goût de l'époque et n'ont pas dû paraître exagérés aux étudiants et aux maîtres d'il y a deux siècles.

Après que le Convent académique eut notifié à l'empereur les fêtes prochaines, y eut invité les comtes palatins de Lützelstein et de Birkenfeld et eut décidé qu'un chant séculaire serait composé pour en perpétuer le souvenir, le Magistrat, de son côté, ordonna que deux médailles commémoratives de cet événement seraient frappées, l'une en or, l'autre en

(1) La fête universitaire de 1621 a fait l'objet d'une autre étude que M. Erichson a publiée au moment de l'inauguration du Palais de l'Université, le 27 octobre 1884, et que l'abbé A. Martin a traduit récemment en français. Cette traduction a été lue au congrès bibliographique de Nancy en juin 1896,

argent et qu'un service d'actions de grâces serait célébré dans les sept églises paroissiales. Ce service religieux introduisit la série des fêtes, le dimanche 28 avril. Le texte prescrit pour cette circonstance (II Samuel, 12, 25), était celui même sur lequel le président du convent, le Dr Jean Schmidt, avait prêché son sermon d'essai à la Cathédrale en 1630.

Le lendemain, les doyens des quatre facultés se rendirent à l'Hôtel de Ville, où le théologien Bebel invita en leur nom, le Magistrat à honorer la fête de sa présence. Celui-ci promit d'envoyer une délégation et supprima aussitôt sa séance du 1^{er} mai. La veille de ce jour, le notaire académique, accompagné d'un étudiant, selon l'usage, alla à son tour porter l'invitation au clergé, aux professeurs du gymnase et aux notabilités de la ville. Enfin le 1^{er} mai, la grande cérémonie se passa à la vieille église des Prêcheurs ou des Dominicains (Temple-Neuf).

Dès sept heures, les Doyens se rendent chez le Recteur pour l'escorter au poêle du Miroir (rue des Serruriers), où leurs collègues les attendent, pendant que les professeurs Stösser et Saltzmann vont chercher le Magistrat à la place Gutemberg. Aussitôt que les deux cortèges sont arrivés dans le chœur, on y introduit les hôtes illustres : le prince Christian de Birkenfeld, les deux jeunes comtes de Linange et le baron de Stein. Alors la musique se fait entendre ; et un nouveau cortège, composé des deux appariteurs et de huit étudiants, apporte les insignes universitaires : les sceptres de 1566 et de 1621 (1), les matricules, le sceau de 1567, les clefs et les statuts. Les seigneurs Wetzels de Marsilien et de Hunolstein ferment la marche, portant chacun, sur un coussin de velours, une des deux chartes impériales.

Après un concert d'orgues, trois orateurs se succédèrent : le Dr Bebel prononça le sermon d'apparat, puis le professeur de droit, Godefroi Stösser, fit un autre discours en allemand, auquel il joignit la lecture de deux privilèges universitaires :

(1) Tous deux étaient en argent et allèrent à la Monnaie le 22 novembre 1793. L'Académie protestante de 1804 en fit faire un autre qui sert jusqu'à ce jour.

enfin maître Schallesins, professeur d'éloquence, parla en latin. La musique, qui avait joué après chaque allocution, termina comme elle l'avait ouverte la cérémonie, dont M. Erichson estime la durée à cinq heures au moins. La grande presse de la foule curieuse ayant occasionné de graves accidents en 1621, les mesures furent si bien prises cette fois que l'ordre ne fut pas troublé un seul instant ; vingt et un halberdiers (*Eine Rotte*) commandés par un *Rottmeister* suffirent à maintenir la multitude et à éviter tout excès. La ville et le fisc académique leur en marquèrent leur satisfaction en leur accordant, l'une deux mesures de vin, l'autre deux risdales, (24 marcs). La municipalité eut d'autres frais à payer. L'ornementation du chœur et la réparation des tableaux lui coûtèrent 192 florins (1536 marcs).

Le lendemain, la faculté de droit accorda 3 diplômes de docteur et, 8 jours après, celle de médecine en octroya un autre ; des facultés restantes ne purent procéder à aucune promotion, faute de candidats. Selon l'usage, les nouveaux docteurs offrirent un banquet, qui eut lieu au Miroir et compta 40 couverts .

La fin des fêtes fut marquée par des gratifications de toute nature, vin, argent ou médailles, que le magistrat fit avec une grande générosité. Des exemplaires de ces médailles sont conservés au cabinet des monnaies de l'Alsace-Lorraine et dans la collection de M. Himly de Strasbourg. Sous une autre forme, le souvenir de jubilé est parvenu jusqu'à nous dans plusieurs odes latines qui glorifient l'événement avec la redondance habituelle de l'époque. L'une d'elles, intitulée *Vive l'empereur Léopold !* a pour auteur le professeur de droit Rebhan, oncle de Spener, et compte 169 hexamètres.

Le 17 mai suivant, la publication du tableau des cours annonçait la reprise du travail académique et le commencement du semestre d'été.

Ce fut la dernière fête anniversaire que célébra l'Université

(1) La minute du discours latin que le docteur Melchior Sabitz prononça alors, existe encore.

de Strasbourg. Car, lorsqu'on s'appêta à organiser celle de 1721, le préteur royal s'y opposa si formellement qu'on n'essaya même pas de commémorer celle de 1767.

En terminant, remercions M. Erichson d'avoir bien voulu éclairer cette page intéressante de nos annales universitaires, et espérons qu'un nouveau travail sorti de sa plume autorisée nous permettra bientôt de nous occuper de lui derechef.

F. B. BALZWEILER.

LES MINES

DE

SAINTE-MARIE

Depuis un an environ une société de recherches a repris les travaux des mines de Sainte-Marie. Sans vouloir se lancer dans l'exploitation proprement dite, cette Société a pour but de se rendre compte si les anciennes mines sont assez riches pour pouvoir être exploitées, et si la montagne recèle encore des trésors dans son sein. Dans ce but, grâce aux documents qu'on a pu retrouver, on a rouvert les anciennes galeries, élargi les passages très étroits qui servaient à l'exploitation, débarrassé les éboulements, et ébranonné à nouveau les parties faibles.

Les travaux, paraît-il, donnent tout espoir à ceux qui opèrent ces nouvelles recherches, et il est très probable que d'ici peu de temps, une activité nouvelle naîtra dans le pays qui jadis ne vivait que de ces travaux.

D'après certains documents les mines paraissent avoir été exploitées dès le neuvième siècle, et ont été successivement abandonnées et remises en activité; elles paraissent avoir été définitivement abandonnées au commencement de ce siècle vers 1828. Les causes d'abandon étaient diverses, certains auteurs, l'attribuent à l'épuisement des forêts dont le bois destiné au traitement des minerais revenait trop cher, d'autres à l'invasion des eaux souterraines, que les moyens mécaniques dont on disposait jadis ne permettaient pas d'épuiser, ce qui n'est plus le cas maintenant, enfin certains auteurs prétendent que les mines sont épuisées.

Si l'on consulte les listes de métaux que les anciens préten-

daient trouver dans les montagnes de la vallée de la Lièpvre, on y trouve l'or, l'argent, le plomb, le cuivre, le mercure, le zinc, le cobalt: toutefois, de fait, on n'en a extrait que de l'argent, du cuivre et du plomb.

On y rencontre aussi de la blende, minéral de zinc, déjà signalée au siècle dernier, mais en petite quantité. L'entreprise actuelle a surtout pour but, dit-elle, l'exploitation du cobalt, connu jadis sous le nom d'azur ou d'azurite et qui est d'un bon rapport. Mais, sans l'avouer franchement, elle espère sans doute tomber sur des poches renfermant de l'argent en quantité aussi notable qu'on en trouva jadis.

Les travaux des mines ont, à toutes les époques, frappé l'imagination des hommes qui s'occupaient de la description du pays, et les notices qu'ils y ont consacré sont nombreuses.

Parmi les spécialistes nous citerons d'abord *Historia und Cronning beschreiben von Herrn Johann Haubensack*, que nous n'avons pas eu entre les mains, mais qui paraît être l'ouvrage complet le plus ancien s'occupant de ces mines. Nous citerons ensuite la *Description des gîtes de minéral* de M. le baron de DIETRICH, Paris 1789, qui consacre dans son second volume p. 138, un chapitre très intéressant et très détaillé aux mines de Ste-Marie.

Enfin dans les temps récents, M. Eugène KÖEHLIN, a sérieusement étudié et décrit ces mines dans sa *Description géologique et minéralogique du Haut-Rhin*, Mulhouse 1867. Vol. 2. p. 407. L'abbé HANAUER dans son premier volume des *Études Economiques sur l'Alsace ancienne et moderne* p. 177-196, a spécialement étudié le côté économique de ces mines, et leur rendement. Ces trois documents sont les plus complets que nous connaissions. (1).

D'autres écrivains se sont occupés de ces mines d'une façon plus générale mais ils n'en méconnaissent pas l'importance. Sébastien MUNSTER dans sa *Cosmographia* s'en est occupé. PIGUËRRE relatant l'expédition de Henri II en Alsace en 1552 (*Histoire des rois de France, 1581*) liv. 2 chap. 6, consacre une page à ces mines et ce passage a été reproduit par Dom

(1) Il faut aussi citer l'Histoire inédite des mines de Ste Marie par M. Lesslin. Archives de Colmar.

CALMET dans son *Histoire de la Lorraine*, et par de DIETRICH dans le livre cité plus haut.

Après l'occupation de l'Alsace par le roi de France, les intendants, dans leurs rapports officiels, consacrèrent quelques lignes à ces mines, mais ils ne durent pas les étudier de près, car le prince de Birckenfeld put assez facilement accaparer ces mines et leurs revenus au détriment du roi.

A côté des intendants se trouvaient d'autres fonctionnaires français, curieux des choses naturelles, qui eurent aussi occasion de décrire ces mines. Nous avons trouvé dans un manuscrit de la bibliothèque Nationale, intitulé *Histoire naturelle de l'Alsace* (1) par M. MAUGUE archiâtre d'Alsace, inspecteur des hopitaux du roi, chevalier de St Michel etc.... le passage suivant, qui peut offrir un certain intérêt, tout en n'apportant aucun fait nouveau.

CHAPITRE III (page 907).

« Des Mines de Ste Marie ou *Lebrethal*. On trouve autour de Ste Marie quantité de vieilles mines où l'on a anciennement travaillé, dont partie sont sur les terres d'Alsace et partie sur les terres de Lorraine. Depuis ce temps les choses ont bien changé puisque les plus gros travaux de ces mines ont été abandonnés il y a desjà longtemps. D'autres ne l'ont été que depuis quatre-vingts ans. On essaya il y a environ trente ans de travailler à deux vieilles mines, sans succès, et on abandonna cette entreprise au bout de deux ans. »

Il seroit surprenant qu'on eut négligé de pareils travaux si ce que Munster avance dans sa cosmographie estoit vray, que depuis 1528 jusqu'en 1550 on eut retiré chaque année 6500 marcs d'argent, et qu'en 1530 on eut tiré du puits qu'il appelle le four et en 1539 de celui de St Guillaume de l'argent pur du poids de 3 talents ou 1800 écus. Il ajoute que dans ce temps on tirait une si grande quantité de métaux dans toutes

(1) Écrit vers 1720. Le manuscrit a été commencé en 1705, mais il n'a été achevé que plusieurs années après; l'auteur y a même intercalé des passages d'une date fort postérieure. (1732).

ces montagnes, qu'il falloit pour les travailler, les fondre et les affiner, douze Martinets qui n'estoient occupés qu'à cela. Le mesme auteur dit que les ouvriers qui travaillaient à ces mines, avoient des loix particulières, sous lesquelles ils vivoient et n'en reconnoissoient point d'autre, ni d'autre autorité que celle de leur juge.

Il y a trois Bourgeois marchands de Strasbourg, nommés Nicolas Cederer (*Vederer*), Jaques Duominguer (*Därninger*), et Simon Knol (Knoll), qui entreprirent en 1711 de faire travailler de nouveau à ces mines. Ils y établirent plusieurs ateliers dans les endroits où il y a des anciennes mines, dont la première est situé dans la vallée de *Rarenthal* et est appelé l'atelier de St Jaques. Ils y ouvrirent une ancienne galerie sur 400 toises de longueur. Au bout de ces 400 toises ils trouvèrent trois grands rameaux faits par ceux qui y avoient travaillé anciennement, contenant les trois ensemble soixante toises de profondeur, ou ils remarquèrent dans le nettoyage quelques veines de mines, contenant de l'argent et du cuivre; ils firent plusieurs petits rameaux, ou ils trouvèrent environ 40 quintaux de mine d'argent et de cuivre qui produisirent environ 7 onces d'argent par quintal et 8 à 10 de cuivre.

Ils ne se sont pas trouvés en estat de poursuivre la grande galerie qui va encore plus loin, parce qu'elle est comblée par un éboulement qui s'y est fait, et ils n'ont pas pu faire approfondir les trois rameaux dont il est parlé cy dessus, à cause de la grande dépense des épuisements d'eau. Cependant feu M. de Regemorte prétendoit qu'on pouvoit les faire écouler en ouvrant une veille galerie qui y communique sur plus de mille toises de longueur, mais la dépense en seroit trop grande et le produit payeroit à peine les frais, ce qui les a déterminés à abandonner cet endroit.

Les fouilles qu'on trouve que les anciens on fait à droite et à gauche, en haut et en bas de la galerie, font juger qu'ils ont trouvé beaucoup de mine dont les éboulements sont si considérables, que les nouveaux entrepreneurs n'ont pas jugé à propos de faire décombrer, de peur de n'en pas tirer ce qu'ils y mettoient.

Ils ont ouvert dans la mesme vallée, une autre ancienne

mine qu'ils appellent St Christian. Ils y ont trois galeries principales qui estoient comblées en partie. Ils ont commencé à parcourir celle du milieu sur 150 toises de longueur. A environ 100 de distance de l'entrée de cette galerie, ils ont trouvé quantité de grands rameaux anciens, qui vont en descendant et en montant, dans lesquels ils ont fait construire plusieurs petits rameaux, ou ils ont trouvé de la mine d'azur commun. Les anciens avoient abandonné cette mine, parcequ'aparament ils n'en scavoient pas faire usage. Ils y ont aussi trouvé quelque'argent cru.

Comme l'azur est le plus gros produit de cette mine, ils ont ouvert les deux autres galeries principales. La plus basse estant de 30 toises au dessous de celle du milieu, et l'autre de 40 toises au dessus. Moyennant la galerie de dessous, les eaux de tous les rameaux de cet établissement trouvent leurs écoulements. L'on y travaille encore et l'on continuera tant qu'on y trouvera de la mine d'azur qui porte le plus de revenu.

Dans le commencement de l'ouverture des galeries, on a trouvé une petite veine de cuivre qui a produit environ 6 quintaux en mine, seulement. Après quoy elle s'est perdue.

Il est à remarquer qu'au bout de la galerie la plus basse, on a trouvé que les anciens avoient fait des rameaux en descendant, que ces nouveaux entrepreneurs ont voulu poursuivre. Pour cet effet ils ont établi avec beaucoup de dépense une machine pour tirer les eaux, construite à peu près comme celle de Marly. Ils avoient déjà vidé les eaux de trois anciens rameaux qui avoient ensemble 36 toises de profondeur, mais aiant voulu travailler a vider les Eaux du 4^e Rameau, il survint un grand débordement qui emporta la machine et remplit les dits Rameaux, ce qui les dégouta de continuer ce travail par rapport à la grosse dépense qu'ils avoient été obligés de faire pour ce rétablissement.

Ils avoient commencé à ouvrir deux galeries que les anciens avoient fait dans la mesme vallée à peu de distance de la mine d'azur, appelée galerie de St Simon. La première est de 30 toises de longueur, après quoy elle se replie par un rameau de 14 toises de profondeur, ensuite se trouve une autre galerie de 100 toises de longueur. Les ouvertures se sont faites avec beaucoup de frais par les éboulemens qui se sont trouvés

dans ces galeries, lesquels il a fallu soutenir par des bois de charpente. Dès que cet ouvrage a été fait, on a découvert quelques petites veines d'azur qui n'eurent point de suite, de sorte que les entrepreneurs furent obligés de les abandonner aussy.

Ils ont fait ouvrir encore deux vieilles galeries, dans la vallée du *petit lierre*, à une petite lieüe de la précédente, auxquelles ils ont donné le nom d'atelier de St Nicolas. La plus haute a 200 toises de longueur, dans laquelle il paroît qu'il se trouve quelques veines de mine d'argent et de cuivre, que les anciens ont poursuivi jusqu'à ce qu'elle se soit perdue. La seconde galerie a 600 toises de longueur. Il paroît qu'il en a été fait 400 depuis son embouchure sans trouver aucuns minéraux, mais sur les 200 autres ils ont trouvé une veine de rocher blanc, en façon de cristail, qui précède ordinairement la mine d'argent et d'azur et qu'ils appellent pour cela spot ou piste; terme dont on se sert également en France et qui signifie proprement indice ou piste. Au bout de cette galerie les anciens ont fait quantité de Rameaux en descendant, ou ils ont fait des fouilles considérables, ce qui fait croire qu'ils y ont trouvé beaucoup de mine. Ils ont fait aussi des rameaux en montant qui joignent la galerie d'en haut, qui est éloignée de celle d'en bas de 60 toises.

Au bout de la galerie d'en bas ils ont trouvé des rameaux qui vont en descendant et qui estoient remplis d'eau. Ils les ont fait vider jusqu'à environ 12 toises de profondeur et ils y ont trouvé deux sortes de mine, dont l'une d'argent, rend sur un quintal 67 livres d'argent, mais on en trouve fort rarement; une autre dont j'ay des échantillons, contient de l'argent et du cuivre. Le quintal de mine rend 10 onces d'argent et 3 livres de cuivre. Ils ont été obligés de faire cesser cet ouvrage à cause d'un accident. Une digue crevée inonda les 72 toises de rameaux qu'ils avoient fait vider avec beaucoup de dépense. Ils entretiennent cependant ce travail dans le dessein de faire vider de nouveau les eaux et de creuser au dessous de la galerie la plus basse.

Les Entrepreneurs ont fait ouvrir une nouvelle galerie dans un valon au dessous de Ste Marie, près d'un petit village qu'on appelle fort d'elbach (*Fortelbach*), ou fertru, ou il paroît que

le ruisseau qui y passe a découvert une veine de mine de plomb, mais ils sont sur le point de l'abandonner, par ce qu'elle diminue à mesure qu'ils avancent.

Il se trouve encore quantités d'endroits où il paroît y avoir eu des mines. Cela se manifeste par les décombres qu'on trouve aux embouchures des galeries, dont les entrées sont recomblées; de sorte qu'on ne peut savoir où elles vont. L'on a seulement trouvé des anciens mémoires qu'il y a une galerie souterraine dans la vallée de Raventhal, qui doit avoir plus de 1000 toises de longueur, et qui servoit aux écoulemens des Eaux du fond des mines de l'atelier de St Jacques. L'on prétend que cette mesme galerie va aussi d'un autre côté à une grande distance.

Les mémoires expliquent encore qu'il y a une galerie souterraine auprès du village de Fertru de 1200 toises de longueur, laquelle servoit aussi pour l'écoulement des eaux des mines sous la montagne au dessus de ce village. Cela parait d'autant plus vraisemblable qu'on voit encore un courant d'eau assés considérable qui sort de la galerie. Il parait par les débris qui en sont sortis qu'on n'y a trouvé que de la mine de plomb et que ce travail est abandonné depuis longtemps.

Enfin par tout ce que l'on voit dans ce païs on peut conclure qu'il y a eu autrefois de très grands travaux mais on ne sauroit décider si la pauvreté des mines ou les troubles de la guerre les ont fait abandonner, ou d'autres raisons inconnues. C'est ce qui ralentit beaucoup l'ardeur des entrepreneurs à faire ouvrir les anciennes galeries.

En ouvrant l'atelier St Nicolas on a trouvé quantité d'outils et de débris de machines qui servoient anciennement aux épuisemens des eaux. Ce qui fait croire que ce travail n'a pas été abandonné faute de minéraux. D'ailleurs la mine est fort riche et ils ont envie de s'attacher à celle là, ne pouvant pas soutenir les autres, encore moins faire de nouvelles découvertes dans ces montagnes, qui indubitablement sont toutes traversées par des quantités de minéraux. Mais il n'y auroit qu'un Prince qui pourroit faire une grande entreprise pour donner à vivre à tout un Pays, en employant un grand nom-

bre de travailleurs, qui gaigneroient bien leur vie et repandroient l'argent dans le commerce.

La manière de travailler aux mines est assez curieuse pour en donner un détail.

Dès qu'on a ouvert la terre, et commencé un puits, on ne la creuse que jusqu'à une certaine profondeur; ensuite on creuse à côté une galerie, et on y ouvre un second puits. Après celui là on creuse encore à côté où l'on fait une 2^e galerie, et on en ouvre une troisième et ainsi de suite jusqu'à la profondeur qu'on doit descendre.

Chaque ouvrier a sa lumière, parce qu'il travaillent dans l'obscurité; pour l'empêcher de s'éteindre ils sont obligés de se servir de soufflets et d'éventail qui agitent l'air.

En terminant il nous faut reproduire les dernières lignes de Piguerre, qui ne sont pas citées par de Dietrich, et qui cependant donnent des détails intéressants.

« Les habitants de ces vallées usent pour la plus-part du langage François, mesmes du costé de la Lorraine, et sont tous adonnés aux questes minérales, lesquelles en fouyllant et creusant ils suivent la conduite et guide du compas ou aymant, ny plus, ny moins que les pilotes en mer, pour l'élévation du pole et cognoissance des climatz. »

Piguerre paraît avoir eu connaissance de l'œuvre de Sébastien Munster, car il donne fort exactement l'orthographe de certains noms.

Dr H. Weisgerber.

NOTE

Nous devons à l'obligeance de M. J. Degermann de Sainte-Marie-aux-mines, une liste des documents qui concernent tout spécialement les mines de la vallée de Sainte-Marie. Cette liste facilitera énormément les recherches à ceux qui voudraient s'occuper de la question, et nous ne croyons pas pouvoir mieux faire pour en remercier l'auteur que de la publier.

H. W.

Mines de Sainte-Marie a m et du Val de Lièpvre

BIBLIOGRAPHIE

- RISLER. D. Histoire de l'industrie dans la vallée de Lièpvre. — Exploitation des mines. Ste-Marie a/m. 8° 1848.
- MUHLENBECK. E. Nos mines. (*Journal de Ste-Marie a/m* 1878-1879.)
- SCHRICKER. A. Die elsässischen Bergwerke in Markirch. (*National Zeitung*, 1879.)
- LOËPER. C. Zur Geschichte der Bergwerke bei Markirch. (*Jahrbuch für gesch. Sprache u. Litteratur Elsass-Loth.* herausgegeben von dem hist. litt. zweigverein des Vogesenclubs. II Jahrgang. Strassb.) 1886 p. 72, et seq.
- DIETRICH. J.-J. La chronique des mines de Ste-Marie par I. Haubensach. (*Bull. Soc. hist. nat. Colmar*, 1875-1876, p. 325 et suiv.)
- DIETRICH. (baron de). Description des gîtes de minerais, forges, salines, etc... de la Haute et Basse Alsace, 3^{me} et 4^e parties. Paris 1789 p. 138 et suiv.
- DELBOS et KÖEHLIN-SCHLUMBERGER. Description minéralogique et géologique du dép. du Ht Rhin. Mulhouse 1866. 2 vol. in 8°.
- HAUSER. E. Das Bergbau-gebiet von Markirch. (*Beilage zum Programm der Realschule zu M.* Markirch. 1893, avec 1 carte.
- BERTHIER. P. Essai sur le cuivre gris de Ste-Marie a/m. (*Annales des mines*. 1^{re} série XI, 1825 p. 121 à 142.
- MONNET. M. Exposition des mines. Londres 1772. in 12°.
- GRANDIDIER (l'abbé). Mémoire historique sur l'origine des mines d'argent de Ste-Marie en Alsace. (*Journal de Mon-sieur*, avril 1779. p. 169 à 180. *Journal de Nancy*. 1779. N° IX à XI, p. 224 à 230; et 269 à 273.
- FRANTZ. G. Rapport au Préfet sur les mines de Ste-Marie. 1850 BRIELE. *Rapport à M. le Préfet du Ht-Rh sur la première partie du fonds de la Régence d'Ensisheim*. s. d. p. 21. et *Curiosités d'Alsace* I. p. 236.

LESSLIN. Ad. Liste des minéraux et des roches de la vallée de Lièpvre, canton de Ste-Marie. (*Bull. soc. hist. nat.* Colmar 1864. p. 97.)

BRIÈLE. L. Archives départementales du Ht Rhin, antérieures à 1790, Inventaire sommaire, Fonds de Ribaupierre, série E. 1929 à 1979.

(TITELIUS). Gott-geheiligte Bergandachten. Markieh 1722. Préface.

SALZMANN. J. R. Verzeichnis der mineralien die in Markkircher Thal, classischer Seite, gebrochen. (*Der Bürgerfreund eine strassb. Wochenschrift.* t. II. p. 706. 1776, et III p. 39. 1777.

STOLZENBERG. Kurzer Bericht über den bisherigen Betrieb auf den Gruben in Markkirch. autogr. 1897.

DEGERMANN. J. Le monastère d'Echery. p. 4 et 36 du tirage à part de Bulletin de la Soc. des monuments hist. 1895. 2^e série T. XVII.

RONNER. E. Die Kupfer, Eisen, Nickel, etc... Bergwerke von Markkirch u. St. Kreutz. Ste Marie a/m. et La Croix a/m. Colmar. Decker 1894. in 4^o. 38 pages.

COR. Jos. Précis en réplique pour M. Cor, liquidateur de la maison Jh. Cor et Larigaudelle, contre MM. de Wimpfen. Paris, s. d. (vers 1829) in 4^o. 40 pages.

Note. Peut-être existe-t-il à Paris d'autres mémoires judiciaires relatifs à ce procès, commencé vers 1826, après la faillite de Cor, Larigaudelle et Cie, et terminé vers 1834, par la vente de la concession et des propriétés des mines.

Vente des mines. Affiches d'adjudication des mines de Ste Marie et de la Croix. 4 pièces, 1833. 1874. 1877.

DESPÉCHES. J. Notice sur les environs de Sainte-Marie et de La Croix a/m. Paris 1878, in-4^o de vingt-sept pages.

— Id. Paris 1879, in-4^o de vingt-cinq pages.

— Mémoire sur les mines des Vosges et des Pyrénées. Paris 1879, in-4^o de vingt-cinq pages.

— Mines de Sainte-Marie. Notice, Paris, 1883, in-4^o de huit pages.

TAYLOR. R. Rapport sur les mines de Sainte-Marie a m et de La Croix a/m. 1860, in-4° de quatre pages.

Prospectus et statuts de la Société Nationale d'Exploitation des Mines. 5 pièces, formats divers 1880.

Id. de la Société-Markirch and La Croix mining Company limited. London. (Simpson et C^o 32 King street, cheapside London. Cinq pièces formats divers.

FURIET. Notice sur les mines métalliques du Haut-Rhin. (*Pull. de la Soc. Ind. de Mulhouse*, XXII, pages 207. 236, 1849.

GRAFFENAUER. J. P. Essai d'une minéralogie alsacienne des départements du Haut et Bas-Rhin. Strasbourg 1806, in-8°.

LEPAGE. H. Recherches sur l'industrie en Lorraine. Exploitation des mines. *Mem. Acad. Nancy*. 1851, p. 228.

BOYD, Nelson R. Rapport sur les mines de Sainte-Marie. Anglais et Français). Paris 1882, in-4° de huit pages.

GEROCK. J. E. Mineralogische Exkursion in das Markircher Thal. 1893. in-8° de trois pages. (*Mittheil. der philomat. Gesellschaft in Elsass-Lothringen*).

LE SURNOM

DE

MAISELOCKER

donné aux Strasbourgeois

Dans notre riche et plantureux pays d'Alsace, où les malicieuses et rabelaisiennes traditions des Geiler de Kaisersberg, des Murner, des Fischart, et de tant d'autres sont loin de s'être perdues, il est peu de villes ou villages qui n'aient été dotés par leurs voisins, plus ou moins bienveillants, d'un surnom caractéristique, dont la plupart sont des jeux de mots sur le nom même de la localité et qu'il est impossible de rendre en français. Stœber en a recueilli quelques-uns des plus curieux (1).

Ainsi, lorsqu'à la brasserie l'un des fidèles désire lever la séance et s'adresse aux autres en disant : *Geh merr? — Leijt nit wit ru Kolmer* (Gémar non loin de Colmar) est la réponse qu'on lui fait invariablement. Quand on veut parler d'une personne peu disposée à la générosité et prompte au refus on dit couramment : *Er isch nit ùs Gewiller* (Guebwiller) *oder Geberschwihr, awer ùs Neewiller*. Les habitants de Wasselonne ont la réputation, parfaitement imméritée du reste, de trop baptiser leur vin, et, en présence d'une mauvaise piquette on dit couramment : *Er isch durich Wassle* (Wasselonne) *getoffe*. Quand on a affaire à une mauvaise langue on dit qu'il a aiguisé sa langue *uff d'r Schnershemer Schliffmüehl*. Les estomacs faibles sont envoyés à *Dauendorf* pour se guérir ; les grands bavards s'embrouil-

(1) *Alsatia* 1854, p. 186-194.

lant dans d'interminables récits, ou les paresseux tirant en longueur le plus simple travail, sont traités de *Langenschleier* ; les lents et les paresseux viennent de *Drüdersche* (Truchtersheim) ; les gens pieux sont de *Gottesheim* ; les tristes de *Thræne* (Trähnheim) ; les gais de Freudeneck ; ceux qui ne doutent de rien et qui savent tout sont qualifiés de diplômés des universités de Wangen ou de Westhalten (où on élève beaucoup d'ânes), ou bien qu'ils ont étudié *Zu Brubi* (Brubach) *in d'r Eselsmüehl*.

Mais parmi les sobriquets les plus connus figure celui de *MAISELOCKER* (*pipeurs de mésanges*) que portent les Strasbourgeois (1). Il semble fort vieux, mais il n'est guère possible de fixer l'époque à laquelle il a pris naissance. La plus ancienne mention qui en ait été faite se trouve dans ce ravissant recueil, si précieux pour l'étude des mœurs strasbourgeoises, écrit par Daniel Martin (2) dans la première moitié du XVII^e siècle, dans lequel il raconte que lors d'un repas d'étudiants un étranger s'adressant à un strasbourgeois lui dit :

— Vous êtes un collationneur et un appell de mésanges !

— Pour le premier, ie l'advoue, et m'en trouve bien, et ne voy point que la coustume de gouter vous déplaie, ni aux autres estrangers, car vous la pratiquez aussi volontiers que moy : mais pour le second i'en voudrois bien savoir la raison.

(1) Les Strasbourgeois n'étaient pas les seuls à porter en Alsace ce sobriquet. Dans toute la Haute-Alsace on désignait les *Ferretois* de la même manière. (Th. Braun. *Mes trois noblesses* fragment de chronique mulhousienne p. 274 note 2). Communiqué par M. Rod. Reuss. — On donne souvent aussi aux Strasbourgeois un autre surnom, celui de *Steckelburjer*, mais il s'applique bien plutôt aux bourgeois de Strasbourg, d'âge mûr, portant invariablement une canne à la main. Dans le *Pfingstmontag* le mot est employé dans ce sens, (page 153).

(2) *Parlement nouveau*, (édition de 1660, p. 797). Une nouvelle édition de ce volume rarissime est en cours de publication dans la *Revue d'Alsace*. La 1^{re} édition est de 1637.

— Je vous la diray en l'oreille, pour éviter scandale, et le danger d'être mis en quelque amende pécuniaire, que ie crains comme le feu, estans désargenté comme un vieux calice de village. Escoutez donc bien.

— l'ay fort bien entendu. S'il n'est vray, la bourde est belle, toutes ces fadaïses viennent de la boutique de ces moqueurs. qui appellent les Viennois, porteurs de flasconnets : les Linciens, larrons de linceux : les Thuringiens, nez de hareng : les Pomeranois, mangeurs de plies : les Erfordiens, sacs à houblon : les Misniens, caphards : les Bohémiens, hérétiques : les Westphaliens, mangeurs de jambons : les voisins du Rhin, cousins. Et mesme s'attaquent aux artisans, appellans les pelletiers, chats : les orfèvres, pieds de lièvres : les tisserands, hérissons : les tailleurs, chevres : les harbiers, eschaudeurs de poux : les apothicaires, souffle en culs : les musniers, larrons de farine : les croche-teurs, harpeurs : les tireurs de charettes, chevaux à deux pieds : les cordonniers, nez de poix : les taverniers, bronille-vins : les messagers, forge-mensonges : les sergents, levriers du bonreau : les jardiniers, testes de choux, ou chenilles : les gens de plume, gratte-papiers : les receveurs, à peine-istes : les escoliers d'Allemagne, mangeurs d'orge : les pédagogues, affamez : les régens, fouïette-culs : les papetiers, chiffetiers : un serviteur de marchand ou mercier, courtant de boutique : le page d'une dame ou damoiselle, porteesponge : les barbiers, eschaude-poux : les patrouillars, seigneurs du mont olivet (1) ».

(1) Voici, à titre de curiosité, le texte allemand de ces différents sobriquets :

Die Wiener fläschelträger ; die Lintzer leylachendieb ; die Thüringer Häringsnasen ; die Pommern Plateisessenfresser ; die Erforder Hopffsack ; die Meissner Gleissner ; die Böhmen Ketzler ; die Westphaler Schünckenfresser ; die Nachbarn dess Rheins Schnaacken pflegen zu schellen und lassen auch nicht die Handwerksleut unangetastet, sondern schellen die kirssner katzen ; die Goldschmid Hasenfuss ; die Leinenweber Igel ; die Schneider Geyssen ; die Apothecker Arssblaser ; die Müller Mäldieb ; die Kretzenträger Harpfenisten ; die Kärchelzieher zweyfussige Ross ; die Schuster Peehnasen ; die Weinschenken Weinverderber ; die Botten Lugenschmid ; die Stalknecht Henckerswindhund ; die Gärtner Krautkopff oder Raupen ; die Leut von der Feder Diutenfresser oder Blackscheisser ; die Schaffner vix iustos, das

Si la réserve de Daniel Martin était prudente de son temps puisqu'il s'exposait à une amende, elle ne nous satisfait guère aujourd'hui et nous eussions désiré en savoir plus long, connaître le récit, chuchoté à l'oreille de son voisin. D'après une tradition qui nous a été communiquée par M. Alfred Touchemolin, le peintre strasbourgeois bien connu, auteur lui-même de travaux fort estimés sur *Strasbourg militaire* et le *Régiment d'Alsace* et qu'il tenait de son beau-père, F. Pitou, le populaire auteur de *Strasbourg illustré*, l'origine du sobriquet serait toute autre, nous la donnons à titre de curiosité.

» Du temps de Daniel Martin, l'anameistre régnant, avait une fille, un peu sottie, et qui possédait une mésange à laquelle elle tenait beaucoup. Un beau matin l'oiseau réussit à prendre la clef des champs. La pauvre enfant tout en larmes court à la *Pfalz* où siégeait son père et s'écria en se précipitant dans la salle des séances : *Babbe, Babbe ! min Meis isch furtgflœnje ! Loss g'schwind alli Door zue mache dass sie nit zue d'r Stadt nūs kann !* » (Papa, papa, ma mésange s'est envolée ! Fais rapidement fermer toutes les portes pour quelle ne puisse sortir de la ville.) Il est possible que Daniel Martin fasse allusion à cette historiette ou à une autre de même genre que colportaient alors quelques mauvaises langues.

Le surnom de *Maisenlocker* est sans doute antérieur au XVII^e siècle bien qu'aucun document ne permette de l'affirmer avec précision. Il est certain cependant que du temps de Daniel Martin le sobriquet était parfaitement courant, comme le prouve un passage de la Chronique, disparue malheureusement, comme tant d'autres, dans le fatal incendie de la Bibliothèque, le 24 août 1870, et dûc au fameux collectionneur

ist kaum gerechten ; die Studenten Gersteuffresser ; die Hausspreceptores Hungerleider ; die lateinischen Lehrmeister Arssfeger, Arssbaucker Sterngucker ; die Papierer Lumpenleut ; ein Gaden-diener Gadenhengst, einen Frawen oder Jungfrawen Edeljungen Schwammentrucker ; die Scheerer Leussbrüder ; die Schaarwachter Oelberger.

L.-B. Kunast (1). Quelques passages de son travail qui contenait une foule de renseignements très précieux, des anecdotes et des légendes nous ont été conservés par L. Schnéegans dans ses : *Strassburgische Geschichten, Sagen* (2) etc.... devenu fort rare aujourd'hui.

L'un de ces fragments concerne l'ancien arsenal de la vieille République de Strasbourg. En énumérant les différents canons, parmi lesquels on trouve avec étonnement *ein Orgelgeschoss mit 32 Rohren*, qui est certes la plus ancienne mention connue d'une mitrailleuse, il cite un canon appelé *Meyssenlocker*, long de dix-huit pieds, ressemblant à une double coulouvre, couverte d'écailles et à gueule étroite. Selon lui un boulet lancé par ce canon du haut des remparts aurait traversé la tente d'un roi de France, établi à Niederhausbergen, et c'est à la suite de ce coup de canon qui débarassa les Strasbourgeois d'un ennemi dangereux qu'ils auraient été gratifiés du surnom de *Maisenlocker* (1).

(1) Balthazar-Louis Kunast, brodeur en soie et négociant, né à Strasbourg en 1589, mort en 1667, parcourut divers pays où il ramassa de nombreuses curiosités et en forma la célèbre collection dont le catalogue fut publié par son fils et qu'il vendit en 1646 pour en recommencer une autre. (R. Reuss. *De scriptoribus rerum alsaticarum historicis*, p. 173). — F. Reiber L'histoire naturelle des eaux strasbourgeoises de Léonard Baldner p. 126-7. V. aussi le n° 7068 de la collection Reiber. — A. Benoit Collections et collectionneurs alsaciens. (*Revue d'Alsace* 1875, p. 58-9. — A. Seyboth, Strasbourg historique p. 541. — Outre sa chronique Kunast avait écrit un *Argentoratum sacro-profanum oder Beschreibung der Stadt Strassburg*, également anéanti. (Reuss l. c. 173.)

(2) Strasbourg, Dannbach 1855.)

(3) In welchem noch verschiedene kleine ganz eysen geschmiedete und theils davon gegossene grosse Büchssen, so von denen allerersten sind als dass Geschütz auffkommen war (« wie dann auch die Strassburger die ersten gewesen so Büchssen gebraucht haben »). Item, ein eysern stück, so sich umwendet ; ein Orgelgeschoss mit sieben Schlachtschwertern ; ein anders mit 32 Rohren ; ein Scharff Metzger der Rohraff genannt, darauff ein Männlein zum Abschen stehet : der also genannte, und von seinem ersten Guss her, den Nahmen behaltende *Meyssenlocker*, so 18 Schuh lang, einer doppelten Feldschlang gleich, ganz schuppicht

L'événement auquel Kunast fait allusion se rapporte à Henri II et aurait eu lieu en 1152. Le roi de France venait de s'emparer des Trois évêchés de Metz, Toul et Verdun et n'eût pas été fâché de s'approprier également la forte ville de Strasbourg afin de posséder un solide rempart dirigé contre le Saint-Empire. Son séjour en Alsace donna lieu à une légende qui n'a été dissipée que de nos jours par M. A. Holländer. Sans nous arrêter longuement à son travail qui est loin d'être parfait nous nous contenterons d'adopter son récit qui est appuyé de preuves suffisamment sérieuses.

La version la plus véridique de cet événement se trouve dans les annales d'Aquitaine de Jean Bouchet. Nous le résumerons brièvement. Au moment où Henri II se trouvait à Saverne les ambassadeurs d'Angleterre et de Ferrare manifestèrent le désir de visiter Strasbourg. Il leur fut accordé par le magistrat, mais à condition de n'amener qu'une suite peu nombreuse. Un certain nombre de Français, poussés par la curiosité de visiter également la ville, se joignirent à eux, en livrée de domestiques, mais quand les Strasbourgeois virent s'approcher tant d'hommes ils crurent qu'on voulait s'emparer de leur ville par surprise, comme on l'avait fait à Metz, et tirèrent un coup de canon qui signifiait qu'on eût à se retirer. L'intendant de Lézigny sortit alors de la ville, puis revint informer le magistrat du désir des ambassadeurs. Ce dernier leur fit une bonne réception, mais n'autorisa que huit personnes à les accompagner, parmi lesquels les sires de

und eines engen Mundes ist von welchem gesagt werden will. als sollte darauss einem mit einer grossen Macht sich dieser Landen und zugleich auch dieser Statt genehertem König in Frankreich (in welchem *Seculo*, ist ohnbekandt), nach mancherley vrübten Feindseligkeit durch sein bey Niederhaussbergen geschlagen gewesenes Zell, geschossen worden sein, ob nun wohl der Weg sehr weit, soll doch die Kugel nicht allein gereicht, sondern auch getroffen und die Strassburger dieser ihrer Meiss wegen, den Nahmen der MEYSENLOCKER biss auff diese Stunde behalten haben (Schneegans Strasbg. Geschichten... p. 117).

Coutey et de Roustain, en habits de domestiques. Ils ne purent toutefois circuler librement (1).

Le lendemain 7 mai se produisit un incident plus grave. Maître Etienne Chalopin accompagné d'un valet se rendait à Strasbourg auprès de l'intendant de Lézigny pour s'entendre avec lui au sujet des approvisionnements à faire à l'armée française quand ils furent tous deux assaillis entre la porte de Pierres et le cimetière Ste Hélène par des soldats demeurés inconnus qui tuèrent le valet et maltraitèrent fort M^e Chalopin. Quand le magistrat eut connaissance de l'incident il donna les ordres les plus sévères pour en éviter le renouvellement mais Henri II se plaignit vivement et accusa des bourgeois d'être les auteurs de l'attentat. Le magistrat répondit qu'il n'en était rien et rétablit les faits d'après l'enquête minutieuse qu'il avait ordonnée. C'est cet incident considérablement exagéré dans les mémoires de Vieilleville qui a servi de point de départ à la légende qui a eu cours depuis (2).

(1) — «La ville de Strasbourg, autrement appellé Argentorat ou Argentine, première des villes impériales d'Allemagne, est mout belle, forte et riche, qui esment les ambassadeurs d'Angleterre et Ferrare d'y vouloir aller, et prièrent les Seigneurs de Strasbourg d'y avoir seur accez, qui leur fut accordé, pourveu qu'ils vinssent en petite compagnée. Plusieurs de France curieux de voir la ville s'accoustrèrent comme serviteurs desdits Ambassadeurs, et se mirent en la compagnée, s'acheminans vers Strasbourg, cuidèrent estre cause de grand meurtre; car ceux de Strasbourg pensoient que ce fust quelque surprise, et qu'on voulust faire insult sur la ville, craignans i ceux mesme accessoire que ceux de Mets. si bien qu'ils laschèrent le canon, signifiant qu'on eust à se retirer. Le seigneur de Leizegni, qui avoit charge des viures, sortit hors la ville, pour voir quelles gens s'estoient, qui raporta la vérité, que c'estoient les Ambassadeurs, auxquels on fit bonne chère. Le seigneur de Leizegni y estoit entré luy ne flesme, au nombre desquels estoient les seigneurs de Coutey, et de Rostain, en acoustrements de valets, pour visiter la ville, car ce sont gens de grand esprit et bonne conception; mais les Germains ne les permirent onques sortir de leur logis où l'on leur fit bon traitement. toutesfois ne fut question de bouger de là, ne se pourmener dans la ville». (Jean Bouchet. Les Annales d'Aquitaine Poictiers, Mounin, 1644, in fol. pages 633-634).

(2) — Il faut se servir avec beaucoup de circonspection des mémoi-

Piton (1) le rapporte également mais donne la version de Kunast, inexacte comme on le voit puisque Henri II n'avait pas poussé jusqu'à Niderhausbergen. Ensuite il est peu pro-

res de Vieilleville. Il est du reste le seul à rapporter ainsi cet évènement. Rabutin, Tavannes, Brantôme, de Thou et surtout Sleidan et Schertlin, bien placés cependant pour être au courant n'en parlent pas. (Hollender: *Strassburg im französischen Kriege* 1552 p. 53 et *Eine Strassburger Legende* du même auteur (p. 4-6) qui rétablit les faits d'après les documents conservés aux archives municip. de Strasbourg.

Voici le récit de Vieilleville reproduit par M. Touchemolin: « De Saverne où il campait, il envoya son intendant général de Lézigny à Strasbourg, pour se procurer des vivres et obtenir pour le roi et les ambassadeurs du pape, de Venise, de Florence et de Ferrare l'autorisation de visiter la ville... Le Sénat consentit à recevoir les visiteurs annoncés, malgré la mauvaise impression qu'avait causée à Strasbourg la manière dont le roi de France s'était emparé de Metz, Toul et Verdun. Le lendemain les ambassadeurs se présentèrent suivis d'un bon nombre de curieux et escortés par deux cents bons soldats, portant valises et malettes, comme valets de leur train. Quand du haut de leurs remparts les Strasbourgeois virent s'avancer cette longue colonne d'hommes armés, les sentiments de méfiance reprirent le dessus et ce fut à coup de canons qu'il reçurent ces serviteurs. Douze de ceux-ci furent tués et les autres rebroussèrent chemin aussitôt ».

Lésigny vint demander des explications sur cette réception si peu conforme aux promesses faites. Pour toute réponse le sénat déclara que le roi n'entrerait à Strasbourg qu'à la condition de ne point amener avec lui plus de quarante gentilshommes... Henri II qui était resté à Saverne et qui tout d'abord parlait de mettre le siège devant la ville, finit pourtant par accepter les conditions proposées se réservant de faire suivre chacun de ces quarantes seigneurs d'un page pour « faire entrer beaucoup de monde à la file », car nous dit Tavannes « le roi marchait à Strasbourg pour y faire de même qu'à Metz ». Mais bientôt revenant à d'autres sentiments, il quitta Saverne le 6 mai, arriva le 7 à Brumath d'où il se dirigea sur Haguenau; puis s'étant donné la satisfaction de faire boire les chevaux de son armée dans le Rhin, il entra dans ses Etats. (A. Touchemolin: *Strasbourg militaire* p. 60-61. V. aussi les Mém. de Vieilleville ds. coll. Petitot T. I p. 415 (ou T. 26 de la coll.)

(1) — Strasbourg illustré I 44. — V. aussi l'art. de R. Reuss: *L'artillerie strasbourgeoise du XIV au XVII^e siècle* (*Revue alsacien-*

bable que la *Meise* malgré sa longue portée, pas plus que le *Rohraff* et la *Rohraffin*, les trois plus célèbres canons de l'ancienne artillerie strasbourgeoise (1), ait pu envoyer un boulet à une pareille distance. Cette portée n'a été atteinte que par les canons modernes et nous ne l'avons que trop cruellement éprouvé en 1870. C'est à la suite du fait d'armes de 1552 que le dicton de nos aïeux, quand l'ennemi s'approchait de la place, avait pris naissance : « Nous allons le piper avec notre mésange : » et le sifflement de la mésange aurait fait dire à ces derniers : *W'eunn die so pfiße so miesse m'r üsriesse*. (Si ces gens-là sifflent ainsi, il nous faudra déguerpir.) Il est probable qu'il faut remonter bien plus, haut car la *Meise* prit part à quelques unes des expéditions guerrières entreprises jadis par les Strasbourgeois.

On a donné une autre explication de ce surnom purement étymologique celle-là. La chasse aux mésanges et aux petits oiseaux (2) a été de temps immémorial une passion des jeu-

ne 1879-80) p. 535. Hermann Notices hist. et litt. sur Strasbourg I. 285. Sur la campagne de Henri II en Alsace voy. : Alc. Hollaender : Strassburg im französischen Kriege 1552 p. 54 et du même : Eine Strassburger Legende p. 5 (dans : Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen, fasc. VI et XVII) et aussi Zeitschrift für die Gesch. des Oberrheins 1894 p. 722-24, 1895 p. 141 la polémique de Engelhaaf contre Hollaender.

(1) Lors de la reddition de Strasbourg en 1681 la ville dut livrer à Louis XIV toute son artillerie soit 260 canons et 17 mortiers dont la majorité fut envoyée à Paris pour y être refondue. La *Meise* ne le fut que plus tard à Vieux-Brisac ainsi que le *Rohraff* et la *Rohraffin*.

(2) — Les strasbourgeois ont été de tous temps d'intrépides chasseurs de gibier à plumes ou à poils. En 1501 l'évêque Albert écrivit à Guillaume de Ribaupierre qu'il vient de défendre aux bourgeois et manants de ses terres d'exercer le droit de chasse. « Ils se ruinent disait-il tant ils mettent d'ardeur à la poursuite du gibier, soit de jour, soit de nuit. » Nos paysans perdirent en général ce droit à la suite de leur soulèvement de 1525. Une ordonnance de 1449 défendait de chasser aux oiseaux du Carnaval à la St Jean. On n'exceptait que les caillies, les hirondelles de mer et les tourterelles. Une ordonnance du XVI^e siècle y ajouta les échassiers et le gibier d'eau. Rien n'est intéressant comme de

nes strasbourgeois qui tendaient de préférence leurs pièges dans les jardins du Finckwiller à l'époque de Daniel Martin et depuis un peu partout aux environs de la ville, jusqu'à ce que la chasse dût en être interdite de nos jours. Rien de plus naturel si les gamins ont été appelés pipeurs de mésanges et si des enfants le nom passa simplement aux pères. Dans le *Pfingstmontag* d'Arnold l'un des personnages, Glæbler de Colmar, traite les Strasbourgeois de; *Ihr Maiselocker ihr!* Théophile Schuler (1) a très fidèlement rendu en tête de cette comédie le type du vrai gamin de Strasbourg partant pour la pipée aux mésanges en exagérant toutefois légèrement son air débraillé. Feu le professeur Ch. Schmidt a adopté cette version (2) qui a été celle d'Ehr. Stæber comme le prouve la poésie que nous donnons plus loin.

Les deux opinions peuvent se défendre, mais il est bien probable, étant donnée la fierté ombrageuse des bourgeois de l'ancienne République de Strasbourg, qu'eux-mêmes faisaient remonter l'origine de leur surnom au célèbre canon, à l'échauffourée de 1552 et à d'autres expéditions guerrières. Künast n'a été que leur interprète et une origine militaire et glorieuse peut être adoptée non sans quelque raison par les descendants des vaillants hommes qui avaient fait de Strasbourg une République grande et forte. La crainte d'entendre la *Meise* siffler à leurs oreilles suffisait pour tenir en respect des voisins trop turbulents. En songeant aux belles pages de notre histoire locale nous pouvons en être fiers à bon droit et répéter avec Théophile Schuler: *Alli Maiselocker solle leure!*

Ch. NERLINGER.

parcourir les listes d'animaux et d'oiseaux tués par Léonard Baldner au XVII^e siècle et dont l'immense majorité a disparu. Leurs noms mêmes n'ont pas laissé de trace dans le souvenir populaire. (F. Reiber. L'hist. nat. des eaux strasbourgeoises p. 53-4.)

(1) — *Pfingstmontag* édit. 1816, 70

(2) — Ch. Schmidt, *Wörterbuch der Strassburger Mundart Vo Maiselocker.*

APPENDICE

D'Maiselocker

E jedi Stadt het halt iehr Fraid,
 Un andre-n-isch es lang wie breit ;
 Es derf mi's keiner heisse,
 Gern sing i vun de Meise.

Jehr Fremdi schaue nit mogant !
 I haw e gsundi, satti Hand ;
 Mit Liemrueth unn mit Meiseschlæje
 Gitt's Passeletang in triewe Dæje.

Wenn kum noch d'Fulefude stehn,
 Unn alli Blueme mien vergehn,
 Wenn d'Bæum nurr wenni Blætter trauje,
 Due i gern nooch de Meise jauje.

Es hett d'r Vøjel allerhand,
 Wytt in d'r Fremd, im Vatterland ;
 Doch myni liebste Vøjele
 Sinn d'Brandele-n-unn d'Bløijeje.

Isch's z'Morjes au d'r Newwel dick
 Unn d'Lockmeis singt : Ziwick ! Ziwick !
 S'hilft nix, es kann nix batte,
 I muess halt nuss uff d'Matte.

Am Widebaum dort hængt d'r Schlaa ;
 Jezz d'Limrueth her !... lo werzina !
 Hytt derf i nitt lang dattre,
 I sieh schon Eini flattre.

E Maisele !... o fercht di nitt !
 Du guetes Dierel ! du muesch mit.
 Was zucksch ? Meinsch's geht ans Lewe ?
 I will d'r e Herberrij gewe.

I due d'r nix. lo s'leit m'r an !
 Wer Dier un Mensche pløje kann,
 So Einer ! O der soll mer numme
 Sin Lebbdà nie vor d'Aue kumme

D'r Winder isch jezz vor d'r Duer,
Myn Stubb isch nett, kumm dü mit mier ;
Vorfenschter haw i, do kanscht flieje,
Unn glatt genue solsch Nusse krieje.

Manch armer Schpatz, dass Gott erbarm,
Er pickt im Schnee unn wurd nit warm,
O kumme, liewi Vøjele,
Iehr Brandele ! iehr Bløije !

(D'r VETTER DANIEL 1824.)

A la suite de la poésie de Støber, il convient de placer la boutade si caractéristique pour l'esprit strasbourgeois qui a été publiée dans l'*Alsatia* de 1853 (p. 171.)

D'r Babbe. — Schakkebel, was hesch ?

D'r Bue. — Babbe, i haw e Mais.

D'r Babbe. — Was frisst sie ?

D'r Bue. — Alle Daa e Nuss.

D'r Babbe. — Dreihundertfünfesechzig Daa, dreihundertfünfesechzig Nusse ! Schakkebel loss m'r d'Mais furt !

NOTES

D'UN

VOYAGEUR ANONYME

vers 1688

Sur

BALE, BRISACH, STRASBOURG

Les divers voyages que j'ai publiés dans la *Revue d'Alsace* étaient d'abord destinés à notre maître et ami Auguste Steber; ce véritable amateur à tout ce qui touchait de près ou de loin à notre chère province, avait bien voulu recevoir mes notes pour les utiliser pour un supplément qu'il comptait donner à ses *Curiosités de Voyages en Alsace* (Colmar, 1874). Le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de réaliser son dessein et, à sa mort, je crus devoir utiliser ce que je lui avais envoyé.

Aujourd'hui je présente aux lecteurs de la *Revue* un voyageur anonyme qui, vers la fin du Grand Siècle, visita l'Alsace. Il y a toujours quelque chose à apprendre d'un touriste instruit, et bien précieuses sont ses notes sur les célèbres chapiteaux de la cathédrale de Strasbourg, connus sous le nom de la *Procession ou Messe des animaux* que l'on voyait encore en 1686 dans la nef de cette église et dont mon ami Ferdinand Reiber, enlevé si jeune aux études alsatiques qu'il menait de main de maître, possédait dans sa riche collection une gravure dont l'excessive rareté l'avait décidé à la faire lithographier à petit nombre avec une savante dissertation comme il savait les écrire.

Cela dit, laissons parler notre Voyageur anonyme (1).

I

LETTRE XXXVIII

« Basle est la plus grande ville », la plus belle et la plus riche de tous les cantons ; quoiqu'elle n'ait pour clôture qu'une muraille appuyée de quelques tours. Son Université la rend aussi fort célèbre. Le Rhin y est déjà large et fort rapide, il passe dans la ville et un beau pont de pierre fait la communication des deux parties que ce fleuve sépare. Celle qui est vers l'Allemagne est fort petite en comparaison de l'autre et cette dernière est sur une hauteur.

« L'évêque, soi-disant évêque de Bale, réside à Porrentru, comme celui de Genève réside à Annecy et celui de Lausanne à Fribourg en Suisse, mais ils n'ont ni les uns, ni les autres aucun pouvoir, ni aucune inspection sur ces villes. Le chapitre de Basle est à Fribourg en Brisgau.

« On peut voir à Basle plusieurs bibliothèques considérables et quelques cabinets de curiosités. Les sénateurs assemblés en conseil avec leurs vénérables barbes et les habillemens dont ils sont revêtus ne sont pas une des moindres raretés de cette ville, pour ceux qui n'ont pas les yeux faits à ces équipages.

« Dans le cabinet de M. Sébastien Fesch, il y a quantité de rares Peintures, et plusieurs médailles très singulières qui ne se trouvent point ailleurs. (*Ch. Patin*). Le cabinet d'Erasmus et d'Amersbach appartient à l'Université. On y garde une vingtaine d'originaux d'Holbein entre lesquels on distingue un Christ mort, dont quelqu'un a voulu donner 1000 ducats. Il y a quatre belles suites de médailles grecques, consulaires, impériales d'argent et impériales de bronze. La médaille d'or de Flautine (femme de Trajan) est

(1) Nouveau Voyage d'Italie, etc, La Haye, 1731. 5^e édition, III, 1898.

des plus rares. Au dessous d'un portrait d'Erasmus peint à mi-corps, on lit cette épigramme :

Ingens Ingentem quem personnat Orbus Erasmus,
Illic tibi dimidium Picta tabella refert.
At cur non totum ? Mirari desine Lector.
Integra non totum Terra nec ipsa capit.

Dans la bibliothèque publique, il y a un Virgile, Manuscrit fort rare et un Alcoran, manuscrit aussi en papier de la Chine (*Ch. Patin*).

« Ceux qui aiment la peinture, en trouvent de fort belles à l'Hôtel de Ville et ne manquent pas d'aller voir la « Danse des Morts » du fameux Holbein. Ce peintre étoit de Baste et avoit tout appris de lui même. Aussi remarque-t-on quelque manière particulière dans son ouvrage. Henri VIII l'appela en Angleterre, à la sollicitation d'Erasmus. On dit que Holbein fut ravi de ce prétexte pour avoir occasion de s'éloigner de sa chagrine de femme. Sa Danse se voit dans un lieu public, contre la muraille du Cimetière de l'Eglise Française. C'est une suite de toute sorte de gens, qui se tiennent par la main, et que la Mort qui mène le branle conduit au Tombeau ; il y a des personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

« L'Eglise cathédrale est un assez considérable édifice. J'ai copié avec beaucoup d'exactitude l'épithaphe d'Erasmus qui est sur une table de marbre contre un pilier proche du chœur. *Hæres* se rapporte à *Amerbachius*, mais cet endroit est fort défectueux et en général le latin embarrassé de cette inscription est fort peu digne du grand homme pour qui elle est faite.

« Derrière l'église, il y a un grand Tilleul qui fait un agréable ombrage; le tronc a du moins six pieds de diamètre. On a eu soin de l'environner d'une terrasse pour le conserver et de revêtir ou de soutenir cette terrasse avec des planches, en sorte qu'on y peut s'asseoir. Ces vers sont gravés tout autour sur les planches :

Julius Ecclesiæ dum præfuit ecce secundus,
 Dum scepta imperii Maximalianus habet,
 Hoc opus excisum, quo Renum cernere amœnum,
 Quo nemora et pontes, monticulosque potes.
 Quo geminas turres et mœnia conspicias Urbis,
 Conventus audis Duleisonosque modos.
 An. D. 1512.

« Le pape Jules II mourût l'an 1513 et fut contemporain de l'Empereur Maximilien premier. On peut conclure que le Tilleul était déjà grand, il y a environ cent quatre vingt dix ans, puisque cette terrasse fut faite pour le conserver l'an 1512.

« Les horloges de Basle vont toujours une heure trop vite ; à midi, par exemple, elles sonnent et marquent une heure et ainsi de suite. Les uns rapportent l'origine de cette coutume, au temps que le Concile fut tenu dans cette ville en 1441 et ils disent que c'était afin que les personnes qui composaient l'assemblée se séparassent et se retirassent un peu plutôt qu'ils n'auraient fait si on ne les avait pas ainsi trompez. Les autres racontent que le Magistrat ayant eu avis que des conspirateurs devaient exécuter leur dessin à une certaine heure précise, ordonna pour rompre leurs mesures qu'on fit avancer l'horloge, et qu'en mémoire de ce stratagème, qui réussit heureusement, on a toujours fait aller les horloges d'une heure trop vite.

« A Basle, vous logerez aux *Trois Rois*, et vous y serez bien traité, mais chèrement. Voyez les cabinets de rareté de M. Fech et de M. Mangold, professeur en Logique.

L'Arsenal, de la salle où se tint le Concile général, la statue de Munatius Plancus, à la maison de ville; la maison ou demouroit David George qui se disait Père Éternel ; la bibliothèque de l'Université (il faut s'adresser à M. Buxthorph) ; le canon, les fusils et autres armes à vent chez Jean-Georges Gintner, le Grand Conseil Assemblé, le Collège, la maison d'Erasmus et son epitaphe. L'Université fut fondée par Pie II en 1460. Trouvez-vous, si l'occasion s'en présente, à la cérémonie de la réception d'un Bachelier, ou d'un Maître-ès-arts ; et à l'assemblée des Tribus ou Corpo-

raisons, aux noces de quelque riche habitant, au festin public des magistrats, ou à celui des professeurs de l'Université. On vous dira ce que c'est que la cérémonie de Œufs et de la course à Huninghe, qui se fait le lundi de Pâques (?).

« C'est une Coutume établie par toute la Suisse, même dans les petites villes que quand il passe quelque voyageur de grande qualité, on lui envoie le vin d'honneur. Ceux qui l'apportent, ont une routine de harangue, qui leur sert pour toutes sortes de gens. c'est à eux seulement d'enchaîner l'Excellence, ou les autres termes d'honneur, selon les diverses personnes à qui ils ont affaire, ce qui ne leur cause pas un petit embarras. C'en est un assez grand aussi, de bien tenir son sérieux, pendant qu'on écoute cette enfilade de beaux discours. Il faut remercier M. l'officier *pécuniairement*. (1)

II

A Strasbourg, ce 22 Juillet 1688.

« De BASLE, on descend insensiblement à HUNNINGHEN, en suivant la rive gauche du Rhin. Le Cavalier qui fut élevé élevé dans cette place, fut le bastion qui regarde Basle et la batterie de canon qui est dressée sur ce Cavalier, contre cette même ville, signifie assez qu'il y a fort loin, du village de Hunningen à la ville de Basle.

« Sans entrer dans le détail des fortifications de Hunninghen, je trancherai court, en vous disant qu'on n'a rien

(1) Charles Patin parle très longuement de Bâle (*Voyages en Allemagne, etc, Amsterdam, in 12, 1695*). Cet endroit du Rhin ou les saumons remontent de la mer pour y peupler, n'est-il pas considérable? On sait précisément la saison de leur arrivée, le temps de leur demeure et celui de leur départ; les pêcheurs font leur conte là-dessus et ne s'y trompent point. Le sablon doré qui y est en quelques endroits du voisinage, découvre assez qu'il y a des minières d'or. Je voudrais qu'elles fussent déjà couvertes par des gens qui en méritent la bonne fortune (135).

épargné pour les faire très bonnes ; l'eau du Rhin en remplit les fossés quand on veut. Cette rivière faisant une petite isle, vis à vis de la Place ; il a fallu construire un double pont sur les deux bras du fleuve : ces ponts sont bien admirablement bien fortifiés et dans l'isle, et en terre ferme, du côté d'Allemagne.

« D'Hunningen nous vîmes à Fumornig, autre place très importante... Il y a quatre bonnes heures de chemin de Fribourg à Brisach (1). Je ne m'étonne pas que cette ville fut nommée autrefois « l'Oreiller de l'Empire » ; On la nommoit aussi la Citadelle d'Alsace et la Clef d'Allemagne, mais tous ces noms appartiennent présentement beaucoup mieux à Strasbourg) et la forme et sa force, ont bien pu lui donner ce nom. Représentez-vous une hauteur, qui semble être de terres rapportées, au milieu d'un pays uni comme une glace. La ville est sur un des bouts de cet oreiller ; sur l'autre bout est la citadelle et une excellente fortification embrasse le tout au pied du Côteau (2). On passe le Rhin sur un pont de pierre et ce pont, du côté de la France, est extrêmement bien fortifié.

(1) Une des plus fortes places du monde, c'est comme tout le monde sait la Conquête de Bernard duc de Weimar qui l'a remise à la France, à qui elle est demeurée par le traité de Münster; j'ai vu la vilette où il mourut entre Bale et Brisach (à Neubourg, l'un des passages du Rhin). (*Patin*).

(2) Citons deux notes gaies modernes :

Nous sommes entrés dans la synagogue de Brisach. C'est un édifice plus propre que les hébreux qui la fréquentent. Leur quartier est d'une saleté qui n'a d'égale que leurs personnes. C'est sans doute par esprit de rivalité que les Juifs ont de l'antipathie pour les Cochons (!) Saint-Marc Girardin ajoute : Les boiseries du chœur de l'église a aussi ses grotesques. Là comme beaucoup d'autres églises, ce sont les moines qui sont représentés dans les positions du monde les plus grossières et les plus bouffonnes.

C'est Lefèvre (Steiber. 282) qui raconte ceci sur le vieux Brisach en 1823 : Arrivés au bord du Rhin, une pirogue nous conduit sur la rive opposée.

« L'un de nous, jeune militaire, a ajouté, que le Vieux Brisach fournissait à la garnison du Neuf quelques gibiers dont celui-ci était peu pourvu et qu'on faisait sur le territoire de l'autre des parties de Chasse érotique dont on revenait content ».

Nous interrompons ici le récit du voyageur pour donner quelques détails sur Vieux-Brisach, d'après un plan de l'an 1648. Le pont sur le Rhin était situé au-dessous de la Citadelle (Ville haute), il allait aboutir à une redoute dite *Italienische Ravelin* et allait en traversant un second bras du Rhin à un fort dit de Saint-Jacques, ayant deux bastions tournés vers la France et défendu par deux ouvrages l'un au Nord, l'autre dans une île.

En 1697, le pont du Rhin aboutissait toujours au même point; mais c'était alors un fort à quatre bastions, qu'on nommait de Saint-Jacques et gardant au midi la nouvelle Ville, ou Ville de Saint-Louis ou Ville de paille, création de Louis XIV, ville défendue par deux bastions au Nord et cinq au levant et au couchant; le pont arrivait par le second bras du Rhin à un fortin « le Mortier » avec deux tenailles. Les bastions de la ville de Vieux-Brisach portaient les noms de Vermandois, Ste Croix, Richelieu, Mazarin, Dauphin, la Reine, Weimar et Royal pendant l'occupation française.

D'après la vue de la ville prise au Midi il y a (en 1648) les ponts décrits ci-dessus et dans l'île « la Grange de Mr d'Haussonville » et plus au loin le clocher de Biesheim.

De nos jours, le pont joint la basse ville au sud du rocher. Le Fort-Mortier (1) que l'on cotoie est toujours en face l'ancienne forteresse.

Mais revenons à notre voyageur :

« SCHELESTAT (autrefois ville impériale) est dans la Basse-Alsace, à quatre lieues de Brisach et à trois du Rhin. Elle est située dans un pays plat, sans être commandée d'aucune hauteur et les fortifications qui l'environnent sont de la même manière que celle des autres villes dont je viens de vous parler. Quand on parle de toutes ces places, il faut avoir cent fois en un quart d'heure le mot de fortification en la bouche (2).

(1) En 1790, M. de Tredos y était commandant et il y avait une compagnie d'Invalides.

(2) Les fortifications de Schlestadt furent rasées après 1871.

« STRASBOURG (autrefois ville impériale) est un prodige qui surpasse en cela toutes les autres forteresses du Rhin, je vous en envoie un plan qui vous en donnera mieux l'idée que tout ce que je pourrais vous en dire.

« Vous pouvez vous souvenir que cette grande, belle et puissante ville impériale et toute luthérienne, tomba entre les mains du roi de France le 30 sept. l'an 1682.

« Le clocher de la cathédrale (sa hauteur est de 574 pieds. Il fut achevé l'an 1449, Erkin de Stembach en fut l'Architecte) :

Mirabele Opus, caput inter nubila condit.

Æn. Silr.

est la plus haute pyramide de l'Europe et l'Église est présentement à l'usage des Catholiques Romains. L'Évêque y célébra la messe et y harangua le Roi, peu de jours après la conquête de cette ville.

« La Grande Horloge surpasse de beaucoup dans la variété et dans la curiosité de ses mouvemens, l'Horloge de Saint Jean à Lyon. J'ai vu l'une et l'autre : Ils disent à Strasbourg que cette dernière est la plus rare de France et que la leur n'a point de pareille au monde. On nous a donné une description imprimée, avec une estampe qui la représente fort exactement.

« La petite rivière d'Ill traverse Strasbourg et s'y distribue en divers canaux. Le Rhin laisse cette ville à sa gauche et en est éloigné de près d'un mille.

« Il n'y a pas longtemps que l'Arsenal était un des plus fameux de l'Europe, mais présentement il est tout démembré.

« Je vous dirai encore avant que de finir ma lettre, que nous n'avons vu autre chose que bourgs et villages ruinés entièrement ou demi brulés, dans la partie de l'Alsace que nous avons traversée. Ce beau et malheureux Pays ayant été divers fois ravagé pendant les guerres.

« Il y a une bizarrerie extraordinaire dans les habits des femmes de Strasbourg (1).

« Je suis, etc.

Dans un supplément à son ouvrage, intitulé *Mémoire pour les voyageurs*, l'auteur, page 242, parle encore de la capitale de l'Alsace.

« Bertius (2) dit qu'il y a quatre choses principales à Strasbourg. La Tour de la Cathédrale, l'Arsenal, la Corne de Licorne et l'Université. Par sa permission, j'ôlerai ici la Corne et je mettrai l'Horloge en sa place. Erasme ne peut trouver de termes assez forts pour louer cette ville et ses habitants : *Hæc civitas inter Germanicas serenissima.... Non alia magis abundat summis viris in quibus et eruditionem commendat morum integritas et morum integritatem ornat eruditio. Hujus numquam satis laudare Urbis, laudibus dictius immorari liberet, etc.*

« De Strasbourg nous descendîmes le Rhin jusqu'à Cologne; cela coûte fort peu. Il ne faut pas prendre de ces petits bateaux qui ne sont faits que de quatre ou cinq planches clouées ensemble; il s'en trouve de plus grands et bien couverts. On pourroit prendre le Rhin dès Basle. » (p. 243)

(1) Page 101, il y a une planche contenant six costumes de femmes, savoir :

Une femme de docteur,
Une bourgeoise en deuil,
Une fille d'un bourgeois,
Une artisane en deuil,
Une paysane,
Une Épouse de village.

Ce sont les anciens costumes que tous les iconographes connaissent.

Charles Patin dit (135) : « Ce serait ici le lieu de parler de Strasbourg, si je ne remettais la chose à une autre fois. Cette ville fautiveuse mérite bien une relation particulière. »

Je chercherai à connaître ce qu'en dit le célèbre antiquaire qui dût y résider vers 1670.

(2) Bertius (Pierre) né à Beuren en Flandre en 1533; savant hollandais, voyagea beaucoup et devint professeur et bibliothécaire à Leyde. Forcé de quitter ces fonctions, il vint en 1620 à Paris où il se fit catholique. Louis XIII le nomma son cosmographe. On voyait sa tombe dans l'église des Carmes déchaussés; sa mort arriva en 1629. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres *Breviarum totius orbis terrarum*.

LETTRE XXXIX.

A Bruxelles, ce 12 Aoust 1688.

« Quelques raisons particulières nous ayant obligés de partir de Strasbourg, pour nous rendre au plutôt à Bruxelles, nous nous résolûmes de prendre la voye du Rhin.

« Entre Strasbourg et la petite ville de Germersheim, nous fîmes arrêtés au Fort-Louis (1). Cette place appartient encore à la France, et n'est pas éloigné de la force des autres. Le Rhin fait une Isle dans cet endroit. L'Isle est occupée par un fort de quatre Bastions et les deux ponts sont fortifiés de chaque côté, sur les bords des deux bras du Rhin.

« Ayant été saisis de la nuit, un peu plutôt que nos batte-liers ne s'y étaient attendus; nous fîmes obliger ce jour-là de descendre dans un méchant village, où nous trouvâmes ni lits, ni rien à manger. Mais ce ne fut pas notre plus grande disgrâce. Une multitude infinie de ces Mouchérons que je vous ai déjà nommez des Cousins, nous assassinèrent toute la nuit, sur la paille de notre grange, et ne nous donnèrent pas un moment de repos (2). »

(1) V. Extrait du Journal du Siège du Fort-Vauban en 1793 par le général Chambarliac (Mémoires de Gouvion St Cyr. 320-323).

Ce fort était un carré long régulier composé de quatre grands bastions et d'autant de demi lunes, le tout entouré de chemins couverts et de fossés. L'île était en outre défendue par un fossé baignant une enceinte de terre irrégulière composée de plusieurs bastions et de redans. Le tout était convert en outre par deux têtes de pont. Il y avait un couvent de capucins. La ville prise pendant la Révolution eut ses remparts détruits. Pour bâtir la place, on se servit des pierres de l'ancien château impérial de Haguenau et de la démolition des tours et du château de la ville de Seltz. En 1790, le maréchal de Contades était gouverneur, Marier d'Unienville, lieutenant du roi, etc. La garnison était de 200 hommes du régiment de Beauvoisis à Wissembourg. De nos jours, les pêcheurs de Fort-Louis sont renommés.

(2) C'est tout le long du Rhin que l'on souffre des piqûres de ces insectes. C'est une véritable plaie pour le touriste qui se trouve dans les environs du fleuve.

III

Le voyageur anonyme donne (note de la page 100) une description des plus fantaisistes des fameux chapiteaux de la cathédrale dont nous avons parlé au commencement de ce travail. Je vais encore en dire quelques mots, cela sera un petit supplément à la notice de mon regretté ami Ferdinand Reiber, à sur sa reproduction photolithographiée de la rarissime gravure originale représentant cette singulière « Procession et messe des Animaux » qu'il publia en 1890. (1)

Auguste Stœber, dans son ouvrage déjà cité, ne donne pas la description de ces bas-reliefs en parlant du R^d Gilbert Burnet, il dit simplement :

« Les bas-reliefs qui sont sur les chapiteaux des grands piliers de l'église cathédrale ne se voyent pas beaucoup, mais ils ont quelque chose qui surprend ».

C'est en Hollande que le pasteur Anglican eut la description de ces chapiteaux par M. d'Ablancourt, ancien envoyé du roi

(1) Voici d'après le catalogue Fd Reiber (1896) la liste des planches que l'on connaît de cette sculpture :

405. D. Johann Fischarts *genannt* Mentzer Erklärung und Auslegung einer von verschiedentlichen zam und wilden Thieren alten den Mesa, welches Monumentum allhie in Münster gegen der Cantzel über, oben in der Hohe, da die Adelichen Schild hangen, am Umgang bey den Fenstern, auf die Anno 1298, erfolgte grosse Feuers-Bunst, der fürtreffliche Werk und Ban-Meister Erwinus von Steinbach erbauet, von einem Steinmetzen in das Capital einer Senlen in Stein gehaulm worden, und noch biss diese Stund daselbst zu sehen ist. Getruht zu Strassburg bey Johann Carolo 1608. Gravure sur bois. avec pièce de vers allemands à gauche, à droite, et au bas ; in fo. RARISSIME !!!

403. Gravure sur bois. Réimpression de la planche ci-dessus. édition brûlée en 1728 par la main du bourreau en vertu d'un jugement du Grand Sénat de Strasbourg.

Epreuve avant toute lettre, grand in-4° oblong. TRÈS RARE !!!

404. Reproduction de la susdite planche en photolithographie, publiée en 1890 par Fd Reiber, avec notice historique au verso : grand in-4° oblong (Tirée à petit nombre).

1405. Même planche, avant toute lettre.

de France à Strasbourg : « Sur les chapiteaux des grands « piliers de l'église cathédrale, dit le Voyageur anonyme, il y « a en autres choses la représentation d'une procession où un « pourceau emporte le bénitier avec l'eau bénite, quantité « d'autres pourceaux et d'Asnes le suivent en habits sacerdo- « taux. Dans un autre endroit, on voit un Asne en posture « d'officiant devant un autel. Un autre Asne porte une chaise « à reliques dans laquelle il y a un Renard et tout l'attirail de « la procession est porté par des singes. *M. d'Ablancourt* (1) « cité par le Docteur Burnet (2).

Les souvenirs confus de d'Ablancourt ne peuvent pas être pris au sérieux ici. Il en est de même pour ce que dit le précepteur Keysler qui écrivait en 1727 : « Les protestans n'ont « aucune part à l'exécution des ridicules sculptures satyriques « qu'on voyait il y a peu d'années (il y avait quarante-sept ans!) « sur la corniche à l'intérieur de l'église cathédrale. Ce sont « des singes, des ânes, des porcs disant la messe habillés en « moine ».

Keysler ne parle ici que par ouï-dire et chose surprenante, il n'a pas vu la gravure de Tscherning où il l'a mal vue.

Ge que dit Ferdinand Reiber de la grande rareté de la gravure originale brûlée en 1728 est parfaitement juste. Lorsque j'eus celle-ci en ma possession, j'en fis part à M. le chanoine Straub, ardent collectionneur de tout ce qui touchait à l'Alsace; il m'en fit compliment, me dit qu'on n'en connaissait que trois ou quatre exemplaires et qu'il avait payé le sien Cent thalers (3).

(1) Parent du célèbre lettré; il fut, par la protection de Turenne, envoyé du roi à Lisbonne en 1673, puis à Strasbourg. La Révocation de l'édit de Nantes le chassa en Hollande où il mourut.

(2) Né à Edimbourg en 1643, chapelain du roi Charles II ; il se distingua par sa haine contre la religion catholique, voyagea en Italie, en Suisse, en Allemagne, etc. De retour en Angleterre il fut fait évêque de Salisbury. Il mourut en 1715 aumônier du duc de Gloucester; on a de lui beaucoup d'ouvrages théologiques. Ses voyages en 1683 et 1686 parurent à Rotterdam, 1687 et 1690. Un volume in-12.

(3) Qui possède cet exemplaire ?

Cette curieuse gravure manquait à la collection de l'œuvre Notre Dame qu'avait formée avec tant de soin l'architecte Gustave Klotz. Le respectable vieillard me dissuada d'en faire une reproduction, pour éviter, disait-il, que les esprits faibles n'y vissent une atteinte à la religion catholique. — Étant en visite, ajoutait-il, je sais de suite où je suis, rien qu'en voyant sur la table le volume de Schadicus ou l'in-folio des fêtes en l'honneur de Louis XV (1).

Expliquons maintenant ces sculptures,

Ces chapiteaux sculptés de la cathédrale, vis-à-vis la chaire à prêcher, servaient dans leur brutalité réaliste d'enseignement au prédicateur et aux fidèles : « Méfiez-vous des faux prophètes, semblaient-ils crier, méfiez-vous des faux pasteurs, méfiez-vous des faux frères ; car il existe malheureusement de ces maudits dans la société religieuse comme dans la société civile ». Et pour remonter à la source, l'Évangile ne dit-il pas : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez par leurs fruits (2) ».

Ces sculptures, si édifiantes dans leur grossièreté, furent donc deux siècles sous les yeux des catholiques sans exciter leur colère ; ils y puisaient au contraire un véritable enseignement. Il appartenait à la Réforme, maîtresse du Lieu saint, de dénaturer le sens de ces sculptures devant lesquels avait tonné Geyler de Kaisersberg.

L'étroit christianisme du Grand-Roi, qui se plaisait dans des questions insondables de la Grâce, comprit encore moins le sens élevé de ces sculptures. Les prélats et abbés de cour n'y virent qu'une insulte à la religion catholique et elles durent disparaître (3). Plus tard, en 1728, un malheureux bedeau luthérien qui avait mis en vente la gravure les représentant fut poursuivi par devant le Grand Sénat de Strasbourg, sur

(1) Brunet et Keyser ne sont pas cités par Ferdinand Reiber.

(2) MATHIEU. VII. 45. « In illo tempore, Dixit Jesus discipulis suis : Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsectus autem rapaces. A fructibus eorum cognoscetis eos. (Evangile, VII^e dimanche après la Pentecôte).

(3) Elles furent exécutées en 1293 et détruites, d'après Grandidier, en 1685.

l'ordre du Cardinal de Rohan, prince évêque, prélat tolérant comme on le sait, mais peu instruit, Tscherning fut condamné à faire amende honorable et à être banni pour avoir insulté la religion catholique dans un monument qui remontait à plus de deux siècles avant la Réforme et qui était au contraire un enseignement pour le peuple ! Les exemplaires de la gravure saisie furent tous brûlés par la main du bourreau.

L'estampe originale que nous avons sous les yeux est divisée en deux parties :

La première, la *procession des animaux*, représente un ours avec le bénitier et l'aspersoir et un loup avec la croix se dirigeant gravement vers une petite croix ; ils sont suivis par un lièvre tenant fièrement un cierge allumé et précédant un sanglier et un bouc portant un renard sur une civière sous laquelle un chien repose par terre.

Le second sujet, ou la *Messe des animaux*, montre un chevreuil lisant dans un missel placé sur un autel sur lequel est un calice. La scène se passe entre deux colonnes dont les chapiteaux représentent chacun un des deux sujets dont nous nous occupons plus loin ; à droite, un âne chantait l'évangile dont le livre est placé sur la tête d'un singe accroupi.

Les animaux étaient représentés *in naturalibus*, sans aucuns vêtements sacerdotaux ni robe de moine, malgré ce qu'on en a écrit. C'était une véritable arche de Noë ; il y avait dix animaux tant domestiques que privés, savoir : Un âne, un bouc, un chevreuil, un chien, un lièvre, un loup, un ours, un renard, un sanglier et un singe.

Et pour terminer notre dissertation, citons ce que dit Ferdinand Reiber à la fin de sa curieuse notice :

« Ayant la bonne fortune de posséder une des rares
« estampes de Tschening, échappées aux flammes du bour-
« reau, nous la reproduisons fidèlement, sans obéir à
« aucun des sentiments qui purent guider ses précédents
« éditeurs.

« Il nous a paru original de faire renaitre de ses cendres
« une curiosité qui fit jadis tant de bruit, qui suscita tant
« de haines, et dont en réalité on ne connaissait plus
« l'aspect exact ».

On ne peut écrire plus impartialement.

Arth. BENOIT.

THÉOPHILE CONRAD PFEFFEL

ESSAI BIOGRAPHIQUE

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

3. *Le Fabuliste (suite)* (1)

4^e volume.

L'année 1797 renferme trois pièces assez connues: *Le Melon et la pomme sauvage* et *Hippocrate* (p. 73) dédiés à Hirzel de Zurich, et surtout *Les quatre fêrs*, écrite pour les fiançailles d'Amélie de Berckheim et du baron de Dietrich. L'année suivante commence par les *Pensées patriotiques* présentées au mariage d'Octavie de Berckheim avec le baron thuringien de Stein, et suivies de près (p. 24), par la *Grotte de Métusine*, à Emma (Henriette de B.), pour ses fiançailles avec Aug. Périer, et par la *Fleurette d'hiver* destinée à orner la couronne d'Annette de Rathsamhausen, fiancée au baron de Gérando. Celui-ci reçoit *Jupiter et Démocrite* (p. 48); Nicolaï de St-Pétersbourg, *Apollon et Minerve* (p. 68), et Fanny de Berckheim, la fable qui porte son nom (p. 46), *Cupidon*

(1) Voy. pp. 107 à 121, 197 à 206.

et la mort (p. 109), ne doit pas être oublié ici. Mais le bijou de cette année, c'est *Ma fleurette*, composée en souvenir d'Emélie D., cette petite parisienne de 6 ans, enlevée subitement à l'affection et aux soins des dames Pfeffel dans les premiers jours de février.

Les deux premières fables de 1799 sont dédiées, l'une au jurisconsulte Pfeffel, l'autre à sa seconde femme. Le poète ne les avait pas revus depuis qu'ils avaient émigré ; ils purent rentrer en France d'eux ans plus tard, à la grande joie du frère de Colmar, qui dans l'ode que nous venons de mentionner (*L'immortalité*, p. 95), leur avait déjà dit au revoir dans l'autre monde. Nous citerons en outre le quatrain consacré à la mémoire de Schlosser, qui était allé mourir dans sa ville natale de Francfort, et deux adaptations de légendes espagnoles : *Guarin et Lydie* (p. 110) et *Le pont de la veuve* à Valence (p. 131).

1800. — *L'image de la vérité* (p. 98), modeste pendant à la belle ballade de Schiller *Das verschleierte Bild zu Saïs*. A *Emma* (Mme Aug. Périer) après la mort de son premier né, dont la tombe se voit encore à Ostheim (*Revue d'Als.* 1895, p. 78) *La légende du navire*, racontée par l'auteur à ses petits-enfants en mars. *Le tigre aux enfers*, à Lucé, dont le jugement sur cette fable est conservé dans sa correspondance, que le *Jahrbuch des Voy. Clubs* publiera cet automne. *Epître à la postérité*, (p. 154), un peu longue et emphatique : en 1859, lors de l'inauguration de la statue du poète, Aug. Stœber l'a rééditée et annotée son père qui l'avait déjà donnée à la fin des *Blätter dem Andenken*, etc.

1801. — *Ode au nouveau siècle* (p. 161). Élégie sur la mort (en février) de *Fanny* de Berckheim (p. 162). *Kalligone*, quatrain sur l'œuvre de Herder qui porte ce titre (p. 171). Enfin *Les trois Fleurettes* (p. 173), dont nous ne pouvons que recommander la lecture.

Cinquième volume

Encore 1801. — *Ode A mes amis inconnus*, en hexamètres, genre de vers qui ne réussissent guère à notre auteur. Ce

titre, ainsi que plusieurs de ceux que nous venons d'énumérer, pourrait paraître prétentieux au lecteur qui n'a pas pénétré dans l'âme de Pfeffel. En réalité, il y a là moins une marque de suffisance qu'une nouvelle preuve de la grande candeur du fabuliste qui est si peu vaniteux qu'il ne songe même pas à éviter les apparences de ce sentiment. *Alsa* (p. 22) est un éloge délicat du préfet Noël, qui venait de fonder la *Société d'Emulation*, dont Pfeffel fut vice président.

1802 est une des années les moins fécondes, et il est facile d'en deviner la cause. Les travaux du nouveau secrétaire-interprète de la préfecture commençaient à empiéter sur les loisirs studieux du poète; aucune des huit fables de cette période ne mérite de mention spéciale. Nous n'en dirons pas autant de celles de

1803. Arrêtons-nous dès la première, *A Annette* et lisons les trois strophes destinées à consoler Mme de Gérando de la perte de son premier-né la petite Fanny, *Les deux dryades* sont dédiées à Félix Desportes, successeur de Noël comme préfet et comme président de la *Société d'émulation*, laquelle accueillit avec faveur la lecture de cette pièce dans sa séance publique de l'année. L'allusion des derniers vers rappelle le fait que le préfet Desportes venait de faire planter 556,000 arbres sur les routes du département. Deux autres petites bluette s'adressent (p. 43) l'une à l'album d'Henriette Schlosser l'autre Wilhelmine Müller, née Maisch (1), femme poète qui habitait alors Carlsruhe. Enfin *Zensis et Parrhasius* (p. 64) est pour le peintre colmarien Casimir Karpf.

1804. — *Le dogue et le mendiant*, à son gendre Ehrmann (page 24).

Complainte d'un rossignol privé de la vue (p. 44)
Les deux brigands (page 51).

(1) E. Störber dit d'elle : « Pfeffel unterhielt mit dieser unglücklichen, geistig gefühlvollen, oft hässlich misskann Frau bis an ihren Tod einen freundschaftlichen Briefwechsel ». Parmi ses poésies, il cite celles auf den Erzherzog Karl, an Selmar, Mein Thälchen an Edgar, der Todtengräber.

1805. *La fontaine de Jouvence* (p. 4), à Valérie Guernler, compagne des jeux de son adolescence et belle-sœur de son frère, et dont le souvenir lui suggère ces beaux vers :

« Wie Klopft, wie walzt mein welkes Herz,
Wenn auf der Zeit mein Blick verweilet,
Da ich mit dir baldhand in Hand
Mich durch die Duftgebüsch wand,
Womit der Lenz die Fluren schmückte,
Bald vorder vollen Rebe stand
U. ihre goldnen Beeren pflückte...

Wie Kindich, Freundin, war es nicht.
Noch schönre Tage zu erwarten !
Das Leben gleichet einem Garten,
Der oft in Frühling mehr verspricht,
Weit mehr als er im Herbst erfüllet ».

Après la mort de son père (1782), le pasteur réformé de Strasbourg, qui résidait à Wolfisheim par suite d'un vieil usage interdisant aux Calvinistes d'exercer leur culte dans l'intérieur de la ville, Valérie Guernler s'était retirée à Worms. Sa mort est mentionnée dans une lettre du 27 décembre 1808, adressée à Pfeffel par le colonel de Gœsnitz, son ami de jeunesse (Voir *Rev. d'Als.*, 1897, p. 232) auquel il dédie *Le Derviche et le Khan* (p. 62. Ce titre est emprunté aux *Feuilles de Palmier* de Herder), en même temps qu'il adresse *l'Image de la vertu* (p. 42) à sa filleule Louise Lavater. Parmi les productions de cette même époque, nommons encore la rhapsodie à ses amis de Strasbourg, *Ma Muse* (p. 61) (1), et l'ode à *Ma canne* (p. 59) qui peut se comparer à celle de Béranger *A mon habit*.

1806. — *La pieuse candeur* (p. 81), longue épître à Gérando sur la tolérance. Le texte fait allusion au mot de Jean Huss voyant une pauvre vieille apporter un fagot pour son bûcher. Le *Cygne noir* (p. 104), à son éditeur Cotta.

(1) en réponse à une poésie de Dahler lui exprimant au nom de ses autres admirateurs strasbourgeois, leurs vœux pour le cinquantenaire de son activité poétique. Voir *E. Stieber, Blätter dem Andenken*, pages 36 et 51.

Le nouveau siècle (p. 135), courte vision prophétique que la suite n'a pas démentie. Le lecteur de notre fin de siècle s'en convaincra en la relisant :

Ich sah auf einem Feld, das um u. um
Frisch umgepflüget war, das neu Sækulum,
Au seinem Gürtel hing ein Rozenkranz von Kronen,
Indess aus seiner vollen Hand
Ein schwarzer Samen fiel. — Was sæ'st du auf dies
Freund, sprach es, Revolutionen. — ! Land ?

Avant de quitter cette année, empruntons-lui une autre citation, celle du quatrain adressé *A Napoléon* (page 173), qui venait d'accorder au poète une pension non sollicitée.

Wie ! du suchst in meiner Siedelei
Mich mit einer Wohlthat ? Das macht Freude.
Sie ist nicht der Lohn der Schmeichelei
Dies, o Cæsar, ehrt uns alle Beide.

1807. — *Thrénodie* (p. 149), sur la tombe de son frère (1). *L'image de l'homme* (p. 128), à M. de Montbrison, gendre de Mme d'Oberkirch et, par suite, cousin par alliance de Mme de Gérando. *La Modiste* (p. 103), au conseiller aulique Beckert à Dresde, sur ce thème ; la vérité est éternelle, mais son costume vieillit, car chaque génération le façonne à son goût.

1808. — *Le hobereau et le paysan* (p. 140), tableau amèrement ironique du triste sort d'un fermier qui dépend d'un maître despotique. *Le Rémouleur* (p. 154), anecdote joliment racontée. *Plainte d'un écolier* (p. 164), satire du professeur pédant :

Den Leisten schnitzt der Formenschnneider
Nach meinem Fuss. Der Sauertopf,
Mein Rector, ach ! der schnitzet leider
Nach seinem Leisten meinen Kopf.

(1) insérée dans *l'Alsat Taschenbuch* de 1808.

1809. — On voit que l'activité du poète ne s'arrête qu'au bord de la tombe. Les quatre mois de cette année qu'il eut encore à vivre ont vu naître onze pièces, dont la dernière, touchant hasard, nous montre *Fénelon* (p. 168) ramenant à la pauvre paysanne sa vache égarée (1) et dont deux autres méritent aussi une mention : *Le voleur en justice* (p. 163), relâché parce qu'il ne savait pas l'allemand, bien que sa culpabilité fût établie, et *Der Postzug*, imité d'une fable polonaise de l'évêque Krazinski de Gnesen.

Nous avons épuisé l'œuvre poétique et allons aborder les *Essais en prose*, non sans prêter toutefois, auparavant, un instant d'attention à la *Traduction des Fables* publiée en 1840 (2) chez Silbermann et Derivaux, par Paul Lehr qui avait passé plusieurs années dans la maison Pfeffel comme pensionnaire de Berger.

Son livre porte l'épigraphe, caractéristique dans sa modestie et empruntée à la Fontaine :

« *Si de vous agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.* »

Dans la notice biographique qui introduit ses *Fables*, il les peint en ces termes :

« La culture des lettres était redevenue sa consolation et l'unique ressource de sa famille. Son esprit plein de sève tendait toujours à faire preuve de vie et les poésies nombreuses qu'il composa alors sont les plus spirituelles et les plus philosophiques qui soient sorties de sa plume. Il s'est surtout exercé dans un genre qui, malgré son apparente facilité, a été l'écueil d'une foule d'hommes d'esprit et de talent, parce qu'il faut pour y réussir encore autre chose que des talents et de l'esprit.... La supériorité que nous accordons à La Fontaine, les Allemands l'ont reconnue dans les fables de Pfeffel. Elles se distinguent par l'invention, par une précision pleine d'élégance et par des aperçus aussi nouveaux qu'ingénieux; beaucoup d'entre elles ont une haute portée philosophique,

(1) Écrit en mars, au milieu des douleurs de la maladie suprême : ce chant de cygne ne se ressent pas de l'affaiblissement du corps. Rieder la communique à la fin de sa biographie.

(2) Une édition plus petite en fut faite plus tard.

et la plupart se terminent soit par une morale sublime, soit par un trait vif, épigrammatique ou d'une spirituelle bonhomie. Dans ses contes et vers on retrouve souvent une haute intelligence des événements, la verve piquante et facile de Voltaire avec un sentiment plus profond de moralité. Ses morceaux élégiaques, pleins de charme et de simplicité, sont la douce expansion du cœur du poète aveugle, et nous le font aimer et vénérer. Heureux imitateur de nos classiques, Pfeffel est aussi un des premiers qui ait su transporter dans sa langue une partie des richesses de la nôtre, dont il connaissait à fond tous les bons auteurs. »

L'on voit que Lehr est admirateur enthousiaste de son auteur, dont il dissimula ou se dissimule toutes les faiblesses. C'était peut-être la meilleure disposition d'esprit pour réussir dans sa périlleuse entreprise. Y a-t-il réussi en effet ? Voyons-le à l'œuvre.

Pfeffel au lecteur

Jeune et timide, une vierge d'Athène,
Fille d'un jardinier, vendait de simples fleurs,
Riant tribut de son domaine.
Dans sa corbeille offerte aux amateurs
Se pressaient le jasmin, la rose et l'amarante. —
Vient une dame, pâle, à l'œil dur et hagard,
Vrai spectre, inspirant l'épouvante
Elle s'arrêta et dit d'un tou criard :
« Quoi des bouquets ! Je n'en veux pas ma chère !
Bien avant le déclin du jour,
On les verra se faner sans retour ».
« Madame, permettez, vous êtes trop sévère :
Je n'abuse en rien l'acheteur ;
En offrant mes fleurs les plus belles,
Je ne les dit pas immortelles ».
De mes écrits je pense autant, lecteur.

Ici le traducteur sort de son rôle et entre lui-même en scène pour communiquer ses réflexions sur les vers qu'il

vient de paraphraser et ses vœux pour le succès de sa propre œuvre.

Quelle simplicité ! Quel modeste langage !
Non, Pfeffel ! non, tes fleurs ne sauraient se flétrir ;
 Sur le **fleuve du temps** ta corbeille surnage.
 Puisse un Alsacien, **plein de ton souvenir**,
 Payer à ta mémoire une honorable dette,
 Et lorsque ta verve jaillit,
Être l'heureux écho du cœur et de l'esprit,
Qui nous font aimer l'homme à l'égal du poète...

Du vrai, du **beau tu propages l'empire**.
 Pour immortaliser ton talent, tes **vertus**,
 En marbre de Carrare, au sein de ses élus,
 L'Allemagne a placé ton vénérable buste
 Si l'hommage est flatteur, le goût dit qu'il est juste.
 Mais la patrie où tu reçus le jour,
 Fière aussi des lauriers d'un enfant de l'Alsace,
 La France doit, Pfeffel ! te reconnaître à son tour.
Ah ! puissent mes accents répondre à mon audace
 Et prouver que ta muse a droit à son amour ! »

L'allusion qu'on vient de lire dans ce vers :

L'Allemagne a placé ton vénérable buste

s'explique par ce passage d'une lettre écrite par le poète à son neveu, le 16 juin 1808 (Stœber, *Ecole Militaire*, p. 31) :
 « Votre bon prince royal m'a adressé, il y a un mois,
 « un habile sculpteur suisse nommé Christen, chargé
 « de faire pour son musée mon buste en marbre et en
 « grandeur colossale. Le modèle en terre est achevé
 « et tout le monde le trouve très ressemblant (1).

(1) Le musée de sculpture dont parle Pfeffel est d'après une note de Lehr la Glyptothèque de Munsch. Edel au contraire raconte ainsi le fait (p. 14) : Noch als Kronprinz hatte Ludwig v. Baiern den Plan zu seiner Walhalla bei Regensburg entworfen, als Ruhmestempel grosser Deutschen. Auch Pf's Bildt wollte er darin aufnehmennu schickte Christen, Canova's Schüler, nach Colmar, um das Modell zu einem Kolossal. Büste des Dichters zu verfertigen, u. sie dann in carrarischem Marmor ausführen zu lassen (Cp. Rieder page 85).

L'ardeur sympathique et l'inépuisable bonne volonté témoignée par Lehr, méritaient d'être couronnés de succès. Et le fait est qu'en parcourant son recueil, on ne saurait nier que plusieurs de ses fables ont réellement gagné à passer dans notre langue et y font meilleure figure que dans l'original. Voici par exemple :

Le ver luisant

Dans un asile obscur, sans soins, sans embarras,
Un vers luisant brillait et ne s'en doutait pas.
Un monstre, un vil crapaud, le voit de son repaire;
Il s'approche sans bruit, et, gonflé de colère,
Lance un impur venin sur l'insecte éperdu.

« Hélas ! que t'ai-je fait ? — Eh ! pourquoi brilles-tu ?

Tout lecteur en état de comparer le texte et la traduction avouera, croyons-nous, que cette dernière met plus fortement en relief l'amère et saisissante vérité de ces vers, que n'a pu le faire la langue allemande dans sa pénombre et sa lenteur.

Et le morceau suivant, qu'il est vrai et digne d'être médité aujourd'hui comme il y a un siècle :

La Noix

Pour une noix,
Un écureuil contre un rusé putois,
Soutenait un combat acharné, sanguinaire ;

Le Colmarien Casimir Karpf, élève de David, avait déjà fait le portrait de Pf. en 1796. Le premier octobre de cette année, l'éditeur Zurichois H. H. Füssli écrivait à Wieland : « Wenige Tage nach Ihrer Abreise machten wie die Bekanntschaft eines jungen Künstlers von Colmar..... Er wies uns eine mit schwarzer Kreide ganz vollendete Zeichnung vor, deren Hauptgegenstand sein vortrefflicher Mitbürger Pfeffer ist. In seinem gewohnten einfachen Costüm (Uniform n. Stiefeln) sitzt derselbe vor dem Kamin, das Gesicht ein wenig gegen seinen Sekretar gewandt... Der Kamin ist mit einer anliquen Vase, Lavaters Büstlers u. einem Spiegel verziert, in welchem jene reflectiren : im Hintergrund steht ein Bücherschrank, u. Wander Wand erblickt man Chodowiecki's Abschied von Calas, etc.

Comme ces coqs de la vieille Angleterre,
 Duellistes éperonnés,
 Qui, pleins d'une aveugle colère,
 S'entr'égorgent en forcenés.
 L'écureuil succomba sous le putois avide.
 Aussitôt le vainqueur se saisit du butin,
 Le croque avec transport... Mais la noix était
 [vide. —
 O vous que la discorde aigrit de son levain,
 Princes et nations éblouis par la gloire !
 Avant que de verser des flots de sang humain,
 Pesez bien les lauriers que vous tend la Victoire !

Nous ne résistons pas au plaisir de donner d'autres exemples de l'art heureux avec lequel Paul Lehr a su plier la pensée de l'auteur aux exigences de notre langue. Nous ne choisirons que des morceaux dont nous n'avons pas encore parlé, afin de joindre au charme poétique l'attrait de la nouveauté, sans oublier celui de la brièveté.

Harpagon

Vraiment, disait quelqu'un, la Bible m'édifie
 En nous prêchant partout l'active charité ;
 Malheur à qui repousse un pauvre avec fierté ! —
 Oui-dà ! dit Harpagon, dès demain je mendie.

Nous passons à regret *La pipe Turque*, trop longue pour figurer ici, bien qu'elle le mérite à tous égards, *Mon grillon*, dont nous avons déjà communiqué l'original, *Ma Fleur*, trop connue pour que nous nous y attardions, malgré son charme mélancolique.

Voici la morale du *Joueur d'orgues*.

... Sans effort de cervelle
 Tu ne fais que tourner la pauvre manivelle.
 Plaisant aveu ma foi ! Bien des gens ici-bas,
 Tournent la manivelle et n'en conviennent pas.

Et celle de *La Girafe* :

Avant d'appeler *grands* tous ceux qu'ainsi l'on nomme,
Il te faut en tous sens examiner ton homme,

L'art de mourir n'est qu'un quatrain :

A l'hôpital un moine débonnaire

Disait en sermonnant un vieillard aux abois :

« Apprenez à mourir ! — Quoi ! l'apprendre ? Eh, mon père,
Cela se sait dès la première fois. »

Les degrés de l'échelle ont un sinistre refrain qui sonne
comme un glas :

« Non, répond l'assassin, je te tiens, tout est dit ;
Car je suis grand et toi petit. »

Le quatrain à *Napoléon* est rendu ainsi :

Quoi ! ton regard me cherche, et dans mon ermitage
J'éprouve tes bienfaits ! J'en suis tout glorieux ;
Car ils ne sont le prix d'aucun servile hommage ;
Un tel fait, ô César, nous honore tous deux.

Timanthe finit par ce trait charmant :

« Le Père des humains ne sait-il que punir ?
Si vous armez ses deux mains de la foudre,
Il n'en aura plus pour bénir. »

Le Captif (p. 495), par cet autre, dont la vérité est banale,
mais trop souvent oubliée :

... il ne faut jamais entreprendre
D'éclairer tout à coup le bas peuple ignorant.

Jupiter et les tigres (p. 497) nous rappelle d'autre part qu'

Au peuple tigre il faut un joug rude et sévère ;
Un peuple sage est seul digne de liberté.

L'encens (page 205)

convient aux Dieux, mais il nuit aux mortels.

Le barbet et le matou évoque cette expérience :

La vertu peut braver les chagrins, les revers ;
Mais dites, dites nous, cœurs généreux et fiers !
Pour elle n'est-ce pas le plus poignant supplice
Que de se voir confondre encore avec le vice ? (p. 210)

Le matou, dédié au pasteur Grinæus (p. 217) rappelle cette autre vérité :

... de ses passions vaincre l'entraînement,
C'est là que git la force ainsi que le mérite.

Citons encore *Le brochet dans la mer* (p. 224) ; *La nébuleuse* (248), qui, comme la vérité, ne

Laisse arriver vers nous une clarté douteuse
qu'après des milliers d'ans ; *Le vaisseau* (269), c'est-à-dire la France ballottée par les tempêtes de la Révolution, puis menée d'une main forte par Napoléon

Vainqueur de l'anarchie et couronné de chêne,
S'il borne ses vœux au beau lot
De se voir premier matelot ;
S'il étouffe en son sein toute voix de sirène
Qui vers l'ambition facilement entraîne...
Alors jamais nul héros dans l'histoire
N'aura conquis autant de gloire.

Il convient de rappeler que ce morceau, un des plus longs du recueil, date de mars 1800.

L'hirondelle (299), à laquelle le poète adresse ce touchant adieu :

Avec les fleurs tu reviendras,
Sans me revoir peut-être...
Mais toujours tu retrouveras
Ton nid sous ma fenêtre.

Le vieux général (303), qui

près de perdre l'usage
De l'ouïe et des yeux, disait à ses enfants :
« Je vais battre en retraite, accablé par les ans,
Et me fais précéder par mon menu bagage. »

Les deux Brigands (306) qui eurent « toujours de la religion. »

La vierge (313), c.-à-d. la pureté du cœur, considérée par le poète

comme le bien suprême.
Que ce trésor brave les ans !

Et quand un jour la mort fermera ma paupière,
Que le dernier de mes accents
Soit un cri de victoire au bout de ma carrière.

La tourterelle et le perroquet (349). La première dit au second :

Je te vois trop l'ami de la fortune
Pour que tu sois jamais le mien.

Ajoutons, en quittant ce volume, qu'il comprend quatre livres et se termine par une liste des souscripteurs, où nous relevons les noms suivants :

Altkirch (par M. Behrer, libraire (4) : Cassal, avoué. Chauffour, percepteur. Doll, sous-préfet. Durthaler, avoué. Lœtscher, principal du collège, Pflieger maire. De Reinach, à Hirzbach.

Bdle : Mérian, pasteur. *Beaucourt*, Japy. *Benfeld* : Niklès (Napoléon).

Colmar : Abry, libraire. Beyser, Bourcart, fabricant à Guebwiller. Chapuis père, négociant. Colonel de Goll. Kaepelin et George, libraires. Kiener frères, fabricants de papier. Muller, pasteur à Gunsbach. De Neyremand, avocat. Rauscher fils pasteur. Reiflinger, libraire.

Mulhouse : Mieg (Mathieu) fils. Risler, libraire. Thierry, Zuber père (Jean), ancien manufacturier.

Munster : Billing (Léonce). Binder (G. Fréd.). Hartmann (Fréd.), député et Henri Kirschleger (V^{ie} Fréd.)

Paris : Hetzel et Paulin, libr.-éditeurs. Lehr (Gust), ancien négociant. Matter, insp. gén. des études.

St. Dié : Chanzy, juge. Ferry, père. Lung, négociant.

Ste-Marie. Freppel (Ch.) fils *Saverne* : Féburier, sous-préfet.

Scharrahbergheim : Caspari, pasteur.

Strasbourg : Bäckel, D^r en médecine. Bruch, doyen. Brunner, pasteur. Cottard, recteur. Dietrich (Eug. de), député. Dürrbach, past. Engelhardt (H.), prof. au gymn. Eschenauer, négociant. Fahlmer, pharmacien. Fritz, professeur de théol-

(4) Voir *Rev. d'Als.* 1897, p. 361.

Goguel, chef de pension. Hepp, prof. de droit. Herrenschneider, prof. Hermann. past. Hoffet. Hohenzollern-Hechingen (L. A. R. le prince et la princesse régnants de). Jung, prof. de théol. Kern (Aug.), secrétaire du Consist. gén. Levrault (Louis), contrôleur à la Monnaie. Maeder, prés. du Consist. Pfeffel (Frédérique). Schmidt, prof. Schuler, pasteur (père du peintre). Schweighauser, prof. Schwilgué, Sengenwald (Jules). Sers, préfet Silbermann (les ouvriers de l'imprimerie). Ströbel, prof. Treuttel et Würtz. Willm, inspecteur de l'Acad. etc.

IV.

L'œuvre en prose.

Les *Essais poétiques* de 1761 se terminent par trois petits récits en prose que nous ne citons point à cause de leur valeur littéraire (ils n'en ont guère), ni uniquement pour mémoire, mais plutôt parce qu'ils montrent bien le chemin parcouru par l'auteur qui, parti de la sentimentalité débordante (*Ueberschwenglichkeit*), on l'avait entraîné l'imitation de Klopstock, a fini par atteindre à ce calme épique, cette simplicité classique, répandus dans plusieurs de ses dernières Nouvelles. Le premier et le dernier des trois récits de 1761 débordent d'exaltation religieuse ; ils sont intitulés *L'autel de la réconciliation* et *La mort* ; celui-ci cependant, très court et de ton moins redondant, peut se lire encore ; il suffirait d'atténuer quelques expressions outrées pour l'accommoder au goût moderne. Le morceau qui les sépare, *La chenille printanière*, présente sous une forme idyllique des réflexions philosophiques si bien amenées et si éternellement vraies que quelques légères retouches réussiraient, ici aussi, à nous les rendre agréables.

Le recueil de 1766, *Neue Beiträge zur deutschen Maku-latur*, finit également par quatre fables en prose, assez semblables d'allure à leurs compagnes rimées et qui, elles aussi, n'ont d'autre valeur à nos yeux que de marquer nettement le point de départ du style de Pfeffel et de nous offrir des exemples de sa première manière et des tâtonnements de sa jeunesse. Partout d'ailleurs y règne déjà la préoccupation didactique et moralisante.

Cela dit, analysons rapidement le contenu des neuf petits volumes, dans lesquels Cotta a réuni (1810-12) les Nouvelles et Récits qui, pour la plupart, avaient déjà figuré dans sa revue trimestrielle *Flora*. Voici, en guise d'introduction, le jugement de Rieder (p. 82) : « Dans la dernière période de sa vie, il a encore abordé un nouveau domaine de la poésie en écrivant les nombreux petits récits romantiques qui, réunis et revus par lui-même (1), sont prêts à former un recueil d'*Essais en prose*. Ils se distinguent par la simplicité du plan, la description fidèle de caractères moralement bons, surtout féminins et par une connaissance profonde du cœur humain. Leur sujet est souvent emprunté à des scènes réelles de la vie de l'auteur, si féconde en expériences intimes ; et c'est surtout dans ces histoires racontées sans apprêt que se reflète, de la manière la plus pure et la plus touchante, sa candide âme d'enfant. »

LIVRE I.

P. I. *Adolphe et Rosette*. C'est la correspondance de deux amoureux ; Adolphe Oswald et Rose Reinhardt. Le père de celle-ci (la scène se passe dans l'Allemagne centrale) s'oppose brutalement à leur union, et pour se débarrasser sans retour de l'importun prétendant, qui dirige avec zèle et succès l'école d'un village voisin, il le fait enlever par des racoleurs prussiens. Mais Adolphe se distingue parmi les hussards où l'on l'incorpore, devient officier, est chargé de missions délicates, réussit, au cours de l'une d'elles, à sauver la vie de Reinhardt et arrive ainsi au terme de ses vœux.

P. 113. *La chère perdue*. Le chevalier souabe Arnulphe a eu le malheur de tuer son adversaire au tournoi de Worms. Banni par l'empereur, il quitte sa femme Berthe et sa fille Emma, qui a six ans, erre à travers l'Europe, se signale en

(1) Il en est qu'il ne termina que l'année de sa mort, par ex. *Marianne* (II, 71), qui en même temps se distingue de tous les autres en ce qu'il est complètement emprunté à la réalité.

Portugal dans la lutte contre les infidèles, est comblé de biens par Emmanuel le Grand et retourne chercher, au bout de dix ans, sa femme et sa fille qu'il retrouve après de longues recherches, dans une retraite solitaire des Alpes et qu'il emmène en Portugal.

P. 118. *Le rêve de Mirzah*. Un derviche de l'Arabie heureuse est guéri par un rêve des doutes qui l'ont longtemps tourmenté.

P. 123. *La dame blanche*. Ida, l'unique enfant du chevalier Wolfgang de Wolfsberg, dans la Forêt-Noire, est recherchée en mariage par Cunon de Læwenstein et Adalbert de Schœnbörn, voisins de son père. Pressée de faire son choix, elle répond qu'elle épousera celui qui passera trois nuits dans le vieux donjon que l'on dit hanté. Les deux prétendants se soumettent à l'épreuve. Mais Cunon cherche à l'emporter sur son rival par ruse, en promettant cinquante couronnes à une jeune fille pour qu'elle joue le rôle de la dame blanche, dont l'apparition doit faire fuir Adalbert. Celui-ci est préféré par Ida, qui déjoue et dévoile le stratagème de Cunon et décide ainsi son père à consentir à son union avec Adalbert.

P. 139. *Don Melchior de Suse*. Histoire d'un gentilhomme de Léon, sorte de Don Quichotte, qui refuse la main de son unique héritière, Chimène, à Don Diègue de Castro, officier de la garde royale, parce que la famille de Castro est d'origine mauresque. Il finit par céder à la générosité de Don Diègue qui a eu le bonheur et l'adresse de le délivrer de ses créanciers.

P. 169. *Biographie d'un barbet* (1). C'est plutôt autobiographie qu'il faudrait dire, pour être tout à fait exact. En effet, arrivé aux Champs-Élysées des chiens, dans une île d'un des lacs de la lune, ce barbet doit, selon l'usage établi parmi les ombres qui l'accueillent sous la présidence d'Argus, chien d'Ulysse leur raconter les péripéties de son existence terrestre. L'énumération des différents maîtres auxquels il

(1) Reproduite par Reclam à la fin de ses *Ausgewählte poet. Werke*.

s'attacha successivement jusqu'à ce qu'il retrouva son premier propriétaire, le grenadier prussien Laffeur, dont il partage le trépas, lui fait faire une naïve description (qui est en réalité une âpre satire) des classes de la société avec lesquelles il entre en contact.

LIVRE II.

P. 1. *Marianne, encore une histoire de couvent*. L'auteur affirme, dans un avant-propos, que cette histoire est véritablement arrivée jusque dans ses moindres détails. La découverte de plusieurs lettres inédites est venue confirmer l'entière exactitude de son assertion et nous a permis de restituer leurs vrais noms aux différents personnages de cet émouvant récit, dont il a d'ailleurs été déjà question dans cette Revue même (1896, p. 103 Cp. *Annales de l'Est* 1895, p. 540). Nous épargnons au lecteur, en conséquence, la répétition de ce qui y a été dit alors.

P. 72. *Usbeck, récit oriental*. Ce délicieux conte moral nous retrace l'expérience faite par un jeune Arabe qui demande à Allah de le guérir de son irascibilité. Sa prière exaucée, il s'aperçoit que toute sensibilité, toute compassion est tarie en même temps dans son cœur et supplie l'ange Ariel, son bon génie de lui rendre son impressionnabilité. Il voit ce vœu également réalisé et comprend alors qu'il n'est point de victoire réelle sans combat.

P. 77. *Le chêne creux*. Ce modèle du genre romantique raconte comment Berthold de Wildeck se vit capturer par des brigands et sauver miraculeusement par son fils Engelbert. Sa femme Adeline nous offre un de ces gracieux portraits d'épouse et de mère que Pfeffel savait si bien tracer et que nous retrouverons souvent sous sa plume.

P. 94. *Joël et Héman*. P. 98. *Phanuel*. Idylles bibliques contemporaines l'une du juge Ehud, l'autre de Salomon. Dans les deux, la vertu est reconnue et récompensée par une intervention divine.

P. 103. *Mathilde, nouvelle écossaise*. Mathilde Douglas,

orpheline d'un compagnon d'armes de Robert Bruce, est élevée par sa tante, lady Dunbar, qu'elle perd également à seize ans. Son oncle, homme débauché et avare, épris de sa beauté autant que de ses richesses, veut la forcer à l'épouser. Elle s'enfuit avec une suivante et réussit à se cacher, sous l'habit et l'existence de bergère, dans une retraite champêtre, où un ermite, ami d'enfance de son père et jadis, lui aussi, un des plus vaillants guerriers de Bruce, reconnaît sur ses traits ceux de sa mère et va solliciter pour elle l'appui du roi. Celui-ci la prend sous sa protection et lui fait épouser le comte d'Argyl qu'elle avait rencontré et aimé, pendant qu'elle gardait les troupeaux.

Cette fiction exquise, riche en scènes émouvantes ou gracieuses et en sentiments élevés fait le plus grand honneur à l'imagination autant qu'au cœur du poète.

LIVRE III.

P. 1. *Louise, tableau de famille (historique)* (A), et P. 126. *Fragments de la vie de Gilbert*. Ces deux récits se complètent et nous présentent les mêmes personnages principaux. Si nous saisissons bien une allusion contenue dans une lettre de Pfeffel à Aug. Périer (16 frim. VI, bibliothèque de Colmar), l'original de Louise serait Henriette de Berckheim, autrement dit Mme Aug. Périer ; ce fait expliquerait le choix du Dauphin comme théâtre de l'histoire, dont certains épisodes sont incontestablement trop vivants pour ne pas être empruntés à la réalité.

Louise est la fille d'un baron veuf, qui s'est retiré avec le grade de colonel dans son château de St Julien, pour se consacrer à l'éducation de ses deux enfants (le fils s'appelle Théodore), dont il confie la direction à l'abbé Gilbert, qui fut son compagnon d'armes à la guerre de sept ans. Théodore se prépare ainsi à l'École Militaire, partageant études et jeux avec sa sœur. Il est officier, lorsque survient la Révolution, dont la tourmente détruit le bonheur de cette paisible famille, mais dont les tragiques péripéties jettent sur tout le récit une

(1) V. cette *Revue*, 1893, p. 228. *Louise* parut dans *Flora* en 1796.

intensité de vie qui a dû le rendre bien captivant pour les contemporains, puisqu'il nous inspire encore aujourd'hui un grand intérêt. Théodore, après s'être distingué à Jemmapes, fuit à l'ennemi devant une mutinerie de ses soldats. Ses odyssées en Suisse, où il cherche à entrer en rapports avec son père qu'il ne réussit qu'à compromettre et à faire arrêter, et où il rencontre Gilbert qui lui apprend cette triste nouvelle, rappellent certainement ce que Gérold et Camille Jordan ont dû raconter à Pfeffel de leur fuite et de leurs aventures dans ce pays. Le baron va languir dans une prison de Paris, où il tombe malade et où Louise s'apprête à le rejoindre, lorsqu'arrive la nouvelle de sa mort et l'ordre de confisquer ses biens.

Le récit est trop long pour pouvoir être détaillé ici ; il nous suffit d'en avoir donné une idée et de faire naître le désir de le connaître tout entier. Même une analyse plus développée n'en remplacerait pas la lecture et en affaiblirait trop les réelles beautés. Le mariage de Louise, le retour de son frère, la vie et le bonheur qui renaissent sur les ruines accumulées, tout cela forme un tableau ravissant, où l'imagination alliée dans un heureux mélange les vives couleurs romantiques aux teintes austères de l'histoire réelle.

Les *Fragments* qui suivent nous apprennent le séjour de Gilbert à Cassel pendant la guerre de Sept ans ; il y épouse la fille d'un riche négociant, morte après quelques semaines à peine de mariage et dont, pendant la Révolution, il retrouve la sœur, épouse du pasteur d'une des communautés huguenotes d'Allemagne.

P. 168. *Charibert et Adalgunde, légende d'autrefois*, rattachée à l'histoire du couvent d'Alspach fondé à deux Kil. de Kaysersberg, à la fin du dixième siècle, par le comte d'Eguisheim pour des Bénédictins et vendu aux Clarisses de Kientzheim en 1282.

Le sujet est celui de la ballade de Schiller *Le chevalier de Toggenburg*.

P. 181. *Pour servir à l'histoire des souffrances de l'humanité, Extrait d'un inédit français*. Les lecteurs de cette Revue connaissent déjà, par la correspondance d'Aug. Poirier

(1895 p. 227) l'émouvante origine de cet authentique souvenir révolutionnaire, dont l'héroïne est présentée comme l'auteur de la petite allégorie intercalée dans le récit (P. 201-204) sous le titre de *Les petites sources*.

(A suivre).

TH. SCHOELL.



HISTOIRE

DE LA

VILLE & DU BAILLIAGE DE SOULTZ

Suite (4)

Au commencement de ce siècle (1808), le gouvernement fit une enquête sur l'usure ; elle mit à jour les agissements de plusieurs juifs de Sultz. L'un d'eux avait en la spécialité d'acquiescer toute la vaisselle d'étain, le luxe de table des bourgeois d'alors. La pénurie d'argent les forçait à le lui donner en gage pour la moitié de sa valeur et comme souvent on ne pouvait la dégager au terme fixé, la vaisselle demeurait la propriété du juif. C'est ainsi que la vaisselle d'étain de notre bisaïeul a passé entre les mains du juif Bloch.

Comment s'étonner alors que, détenant des hypothèques sur presque tous les biens du cultivateur, d'où il s'arroge le droit de se mêler jusque dans les affaires intimes de la famille, le mariage des filles, l'instruction industrielle des garçons, comment s'étonner que le juif n'inspire à ses débiteurs qu'une haine contenue en temps ordinaire, mais qui se manifeste à certains moments par de violents éclats !

C'est ainsi qu'en 1848 encore, à la nouvelle des événements de Paris, une grande effervescence se produisit contre les juifs, parmi les paysans de Sundgau, et, sans l'intervention de la force armée, le pillage de Durmenach se serait étendu à tout le pays.

(4) Voy. *Revue* 1893, p.p. 319-394 ; 1894, p.p. 61-210-331 ; 1895, p.p. 57-231-437 ; 1896 p.p. 208-248 ; 1897, p.p. 297-309 ; 1898, p. 269.

Le juif peut prétexter pour son excuse le régime exceptionnel, absurde et oppressif auquel le moyen âge l'a si longtemps soumis ; mais voici un siècle qu'il est rentré dans le droit commun, qu'il est l'égal des autres citoyens devant la loi et l'Etat, que toutes les professions lui sont ouvertes ; il n'a plus de raison pour former une race à part, ennemie de celles au milieu desquelles il vit.

Quand les juifs revinrent à Soultz, après la guerre de Trente-Ans, ils établirent leur temple dans une maison située au fond d'une impasse, entre la rue des Juifs et celle des Vignerons. Après la Révolution la communauté israélite, qui ne comprenait en 1788 que dix familles, s'augmenta rapidement. Le temple devint insuffisant. Ils acquérèrent la maison située au fond de la rue des Bouchers, sur le passage dit Mœlle, ancien héguinage qui faisait partie des biens de la ci-devant confrérie de St-Sébastien. Aujourd'hui ce bâtiment sert d'école israélite, de logement aux préposés du culte et de bains pour les femmes. Une vaste synagogue a été construite en 1837, à côté de cette maison et a été inaugurée en juillet 1838. La communauté israélite de Soultz comptait en 1880, trois cent cinquante membres.

Fortifications et murs d'enceinte de la Ville

La construction d'un mur de fortification autour de Soultz fut le point de départ de la transformation de cette localité en ville. Nous avons vu que cet événement eut lieu vers 1270. On peut encore parfaitement reconnaître le tracé de cette première enceinte ; en effet la ville ne s'est guère agrandie depuis. Alors déjà, l'enceinte englobait le château, l'église paroissiale et la chapelle des Cisterciens, or ces trois monuments lui sont encore aujourd'hui contigus.

L'emplacement de la ville de Soultz présente à peu près la forme d'une demi lune. Elle est assise sur la rive droite de la rivière de Rimbach, qui prend à Soultz le nom d'Altbach et sépare la ville de la colline du Kleinberg et du faubourg.

Il est probable que l'enceinte fut double dès l'origine, ainsi qu'on en peut conclure par un acte du 7 octobre 1317, par

lequel les moines cisterciens donnent en emphythéose à Doribert de Soultz, procureur de la cour de Bâle, *unam domum sitam inter mœnia oppidi in Sultz, prope portam qui est versus Gewilr.* (1)

Les deux murailles couraient à peu près parallèlement l'une à l'autre; chacune avait un fossé extérieur et était revêtue intérieurement d'un rempart en terre, avec talus en pente vers la ville. Les murailles avaient environ dix mètres de hauteur sur deux à trois pieds d'épaisseur et le rempart cinq mètres de haut. Les murs étaient percés de deux rangées de meurtrières, l'une au ras du rempart, l'autre plus élevée que hauteur d'homme et l'on y parvenait, sans doute, par une galerie en bois dont le plancher était au niveau des meurtrières. Les créneaux qui couronnaient la muraille étaient alors à hauteur d'homme. Les fossés avaient dix à quinze mètres de largeur et environ quatre de profondeur.

Du côté de la montagne, le rempart extérieur suivait le cours d'Altbach qui lui servait de fossé, à partir d'une tour ronde placée au sommet d'un angle près le pont dit Langebruck (2). Cette partie est flanquée par une seconde tour ronde, accolée aujourd'hui à la maison Belzung, puis par une petite tourelle hexagonale placée près du Grabenwahl. Non loin de ce point le rempart va rejoindre celui du château, auquel il s'unit sans transition. En ce point de la muraille on remarque des meurtrières disposées pour le tir oblique afin de défendre l'accès de la poterne du château, dont on remarque l'arcade ogivale murée depuis le XVI^e Siècle. Près du point où la muraille de la ville quitte de nouveau celle du château, on voit la bouche de l'égout qui servait de déversoir au fossé intérieur du château. Le rempart rencontre peu après, toujours en suivant la rivière, la route de Guebwiller. Là il y avait une porte dite *Spitalthor*, à cause de la proximité de l'hôpital. Les traces du rempart se perdent ici, mais il est

(1) Trouillat. Mon. hist. de l'év. de Bâle, III p. 702.

(2) Ce pont est établi sur le canal et la rivière avant leur entrée dans Soultz, sur le chemin qui va de l'Oberthor vers le vignoble du Kleinberg.

probable qu'il longeait encore la rivière jusqu'à l'ancien abattoir, puisqu'il allait rejoindre obliquement la muraille encore visible derrière l'ancien presbytère. On peut suivre cette dernière avec son fossé jusqu'à sa rencontre avec la route de Bollviller. Là se trouvait une porte appelée *Feldthor* déjà dans un titre du 22 février 1287 (*apud portam Sulze que dicitur Vellelor* (1).

A partir de cette porte le rempart extérieur est encore occupé par la promenade dite *Feldgraben* (2). Elle présente deux angles saillants obtus, l'un à la hauteur de la maison *Weinzäpfel*, l'autre à l'ancienne maison de tir. Après sa rencontre avec la route de Wuenheim, où se trouvait la porte haute (*Oberthor*), la muraille va rejoindre en ligne droite la tour du pont dit *Langebruck*. Les fossés qui défendent tout ce pare de muraille pouvaient être inondés par un canal dérivé de la rivière près du *Zipfelmuhl* et qui va de nouveau rejoindre l'*Altbach* derrière l'église.

L'enceinte intérieure était distante en moyenne de vingt-deux mètres de la première. A partir de la porte haute elle contourne la propriété de M. de Waldner, laissant entre elle et l'enceinte extérieure, le canal et le chemin dit *Bachgraben*. On le suit parfaitement jusqu'à la maison *Lach*. Arrivée derrière la synagogue, elle passe sous la maison d'école israélite où l'on remarque un chemin couvert appelé *Melle*. Cette construction semble avoir été primitivement une sorte de *castel* ou *propugnaculum*. On y voit de longues meurtrières et plus bas les corbeaux qui soutenaient la galerie supérieure en bois. De la maison *Lach*, la muraille passe derrière la source minérale près de laquelle une poterne, dont on voit encore l'encadrement dans la muraille, donnant accès au rempart extérieur et à la tourelle hexagonale.

Puis le mur contourne le château, qu'il sépare de la ville en laissant une grande porte de communication. On remarque encore le rempart intérieur derrière la maison *Kageneck* (fabrique *Kusmanl*), puis il se perd et on ne le retrouve que

(1) Tronillat, loc. cit. II p. 441.

(2) Cette promenade est ombragée de tilleuls qui ont été plantés en 1805.

derrière la maison Krafft, à partir de laquelle il se voit de nouveau sans interruption parallèlement au rempart extérieur jusqu'à la Feldthor, puis le long du Feldgraben jusqu'à l'Oberthor. Cette partie est de nouveau mieux fortifiée. Remarquons d'abord, en arrière de l'enceinte, dans la rue du Temple, une maison appelée Heidentempel, mais qui, par sa forme carrée, par ses angles appareillés en bossage, par l'épaisseur de ses murs qui atteint trois pieds, ne peut qu'avoir appartenu à un édifice militaire. Ce devait encore être un *propugnaculum* destiné à défendre la Feldthor. Le mur d'enceinte intérieur est lui-même flanqué par deux tours, la première, appelée tour verte, a été rasée dans sa partie supérieure en 1805 et complètement détruite vers 1866 ; l'autre, qui est hexagonale, est appelée tour des Sorcières, elle se trouve à la hauteur de l'ancien tir ; entre les deux près de la maison Weinäpfel on voit les restes d'une poivrière. Le fossé qui défend cette partie de l'enceinte fut donné, par un acte du 31 mai 1303, en emphytéose, aux moines cisterciens, dont il longeait la chapelle et ses dépendances. Ceci d'autant plus facilement que les moines l'avait augmenté et amélioré à leurs frais et qu'ils promettaient de le revêtir d'un mur à l'intérieur (1).

Dans cet acte la tour des sorcières est ainsi désignée : *propugnaculum quod vocatur Meggentornes Wichus* (2). Cette tour était déjà en ruines au siècle dernier ; elle fut rasée jusqu'à la hauteur des remparts en 1805 puis aliénée à un particulier.

Tous ces prés étaient inondés par un canal dérivé de l'Altbach au pont dit Laugebenck. Ils sont aujourd'hui aliénés à des particuliers ou donnés en jouissance à l'hôpital. Au siècle dernier ils étaient déjà affermés.

La commanderie de l'ordre de St Jean, situé à la porte de Guebviller, était elle-même fortifiée et n'avait pas été comprise dans l'enceinte primitive de la ville. Comme la présence

(1) Trouillat, loc. cit.

(2) Wichus ou Wig-hus, arx, castrum, castellum, suivant le glossaire de Wachter, désignait une vigie ou tour d'observation.

de cette fortification à la porte de Sultz, pouvait constituer un danger pour cette dernière et que, d'un autre côté, plusieurs habitations avaient été construites en face de la commanderie, il fut jugé nécessaire d'englober aussi ce faubourg dans une enceinte et de la rattacher au corps de la place. Cette construction eut lieu vers 1328, car il existe dans le cartulaire de la commanderie un acte du samedi après St-Mathieu de la dite année, qui contient un accord entre l'évêque de Strasbourg et le magistrat de Sultz d'une part, et les chevaliers de l'ordre de St-Jean d'autre part, au sujet de cette fortification. Il y est dit que la ville ayant résolu pour plus de sûreté de comprendre dans son enceinte le faubourg et la commanderie, les chevaliers devront, en conséquence, laisser entrer dans leur maison quiconque y sera envoyé par la ville pour y loger, s'y défendre et y veiller, si elle en voit la nécessité. Il sera permis aux chevaliers d'avoir une porte avec un pont sur le fossé pour aller dans leur verger, à condition qu'ils en livrent les clefs au conseil de la dite ville, si elle en voit le besoin. Il sera également permis à la ville d'établir sur les toits de la commanderie, en cas de besoin, des poivrières et autres constructions défensives.

L'enceinte du faubourg ne se composa que d'un mur défendu par un fossé ; elle partit du point où la première enceinte de la ville joint celle du château, près de la bouche d'égoût des fossés. Elle longea la commanderie en ligne droite, entre celle-ci et le verger qui en dépendait et qui communiquaient, par la porte dont il a été question, placée entre deux grandes tours carrées. De là, l'enceinte faisait un angle droit pour contourner la commanderie et arrivait à la route de Guebwiller où il y avait une porte de ville. Elle continuait ensuite, toujours en ligne droite, jusqu'à une tour ronde qui se voit encore dans la propriété d'Anthès (1). On voit à la base de cette tour des embrasures pratiquées ultérieurement pour le tir de l'artillerie. Au-dessus il y a une rangée de meurtrières pour le tir à l'arquebuse, le couronnement crenelé est un pastiche moderne. La muraille allait de là rejoindre l'enceinte

(1) Toute cette partie de la muraille est aujourd'hui démolie.

de la ville derrière l'église. A quatre-vingt-dix mètres environ de la première existait une seconde tour ronde, démolie en 1868 pour permettre l'accès de la gare. Elle était placée entre les deux arceaux par lesquels le canal et la rivière sortaient de la ville. Exactement entre les deux ponts on voit les montants d'une large porte, c'était la *Mattenhor*, condamnée en 1525, selon M. Knoll, pour avoir facilité l'entrée de la ville aux paysans révoltés.

Une note, insérée dans le livre des extances de la ville de Soultz, mentionne que la porte de Guebviller fut reconstruite en 1596 et comme il y avait peu de fonds de réserve, on y employa une somme de 70 livres provenant d'une rente due à la ville et que l'on venait de racheter.

Comme il y avait deux enceintes, chaque porte de la ville était double sauf celle de Guebviller percée dans l'enceinte du faubourg; en avant du pont qui relie celui-ci à la ville, il y avait une fausse porte sans gardes. Les portes extérieures étaient de simples arcades surmontées d'un machicoulis. Elles étaient munies d'une herse et d'un pont-levis. Les portes de l'enceinte intérieure étaient dominées par une tour carrée bâtie sur deux arceaux. L'arceau intérieur se fermait par une porte à deux battants en bois, l'extérieur par une herse précédée d'un pont-levis. De petits bâtiments servant de corps de garde et de logement pour le portier, étaient accolés à la tour.

Ces portes entravaient beaucoup la circulation, elles furent démolies en 1805. En 1822, pour faciliter la surveillance et maintenir l'ordre public, on construisit des grilles ou barrières avec un bâtiment de garde pour le portier, aux portes de Bollviller et de Guebviller; cette dernière fut déjà enlevée vers 1868, l'autre l'a été en 1881.

Il est à remarquer que dans la construction de ces fortifications on s'est attaché surtout à la défense de la ville du côté de la montagne. C'était le côté le plus exposé dans la tactique imposée par les armes de cette époque. Non seulement l'enceinte extérieure est flanquée de tours qui battaient le fossé, mais le rempart intérieur est muni d'une casemate avec *propugnaculum*, et le château formant citadelle renforçait encore cette partie. Les fortifications imposantes de la commanderie donnaient aussi un puissant appui sur l'un des

flancs, tandis que de l'autre côté les moulins, établis hors de la ville le long de la rivière et qui eux aussi étaient fortifiés, formaient autant de redoutes qui arrêtaient l'ennemi. Du côté du sud, l'enceinte intérieure seule est flanquée de tours et il semble que le rempart extérieur ait été élevé postérieurement.

Du côté de la plaine, l'enceinte ne présente d'autre point d'appui que l'église du haut, de laquelle on faisait le guet et d'où l'on pouvait lancer des projectiles sur l'ennemi. Il y avait encore de ce côté les deux petites tours du faubourg, mais elles servaient plutôt à la défense de la Mattenthor. Il est vrai que les prés et les ramifications de la rivière forment de ce côté un marécage propre à gêner considérablement les mouvements de l'ennemi.

Milice bourgeoise

Nous avons déjà dit que la défense de la ville était confiée aux bourgeois eux-mêmes, organisés en milices sous le commandement du prévôt. Leur chef supérieur était le bailli qui avait sous ses ordres toutes les milices du bailliage qui devaient concourir éventuellement à la défense du château.

Tout bourgeois de Soultz et de Wuenheim devait se procurer un harnachement de guerre à ses frais et le tenir en bon état, ne le prêter à personne, ni le vendre ou mettre en gage sous peine de 5 livres bâloises d'amende payables par chacun, vendeur et acheteur (1).

En outre des gardes de nuit, du guetteur de la tour de l'église, et des portiers aux portes de la ville, ces dernières étaient gardées pendant le jour par les bourgeois, à tour de rôle. Ceux qui avaient été désignés pour la garde devaient se rendre à leur poste dès que la cloche de la porte avait tinté le matin et y rester jusqu'à ce que cette porte fut de nouveau fermée sous peine d'une amende d'une livre denier (2).

Sous la domination française la ville de Soultz fut mainte-

(1) Livre des serments.

(2) Ibidem.

nue comme place forte de l'Etat et la garde en fut donnée à un ancien officier, appelé lieutenant du roi. Cet officier devait veiller à ce que nul dommage ne fut apporté aux fortifications. Quand aux milices bourgeoises elles furent maintenues pour la garde de la ville en temps de paix ; elles furent même réorganisées par le maréchal de Contades, commandant de la province. Une ordonnance fut rendue en conséquence le 4 novembre 1762. Elle prescrivait à la milice de fournir chaque jour, à midi, six hommes et un sergent qui devaient se rendre armés de pied en cap sur la place. Le sergent devait s'y trouver le premier ; armé d'une lance et d'un sabre, il conduisait ses hommes au corps de garde pour relever la précédente garde. Une sentinelle était placée à chaque porte, elle était relevée toutes les deux heures en hiver et toutes les quatre heures en été. La garde faisait aussi le service de la police dans la ville et fournissait des patrouilles qui parcouraient les rues la nuit d'heure en heure. Tout bourgeois et habitant, à quelque rang qu'il appartint, devait obéissance à la garde et lui prêter main forte en cas de besoin. Le sergent, en quittant sa garde, devait en rendre compte au bailli, ou en son absence, au prévot, ou au bourgmestre. Les bourgeois et habitants étaient tenus de faire leur garde en personne, à moins de raison grave, et dans ce cas ils devaient fournir un remplaçant accepté par les autorités et le sergent. En 1762 la milice bourgeoise se composait de 136 hommes divisés en 39 sections de six hommes et un sergent. La milice bourgeoise fut réorganisée en garde nationale le 2 août 1789. Le 29 nov. elle fut convoquée et mise sous les ordres du commandant Werner, chevalier de St Louis, ancien capitaine du régiment de Lamarek, mais celui-ci donna sa démission le 28 février 1790 et fut remplacé par Laurent Neef, ancien capitaine de hussards, major breveté. Le 27 septembre 1790 la garde nationale de Sultz se composait de 695 hommes, parmi lesquels 178 hommes non mariés âgés de 18 ans. Ils reçurent leur drapeau le 22 janvier 1792 en l'église paroissiale ; la cérémonie fut faite par le curé constitutionnel Moguntz. Le 20 décembre, elle fut armée de piques, en remplacement de ses armes qu'elle avait dû livrer à l'armée active. Nous ne suivrons

pas plus loin cette milice qui fut plusieurs fois dissoute et réorganisée dans le cours de ce siècle.

Compagnie d'arquebusiers

Il y avait à Sultz une compagnie d'arquebusiers dont l'origine remonte au moins au 16^e siècle. Son lieu de réunion et son champ de tir étaient dans le fossé à gauche de la Feldthor, en sortant. Ce terrain est encore appelé Schutzenrain. La compagnie jouissait de certains revenus qui étaient destinés à l'achat de prix pour encourager le tir. Le magistrat avait le privilège du tir à l'arc, c'était l'exercice de l'aristocratie. Elle s'exerçait sur une place appelée Bogenrain, dont l'entretien était à sa charge (1).

En 1566, par lettre imprimée, scellée du sceau de Marx Kunenberger prévôt, la ville de Sultz invita celle de Mulhouse à concourir pour le tir à l'arbalète, pour lequel le commandeur de St Jean, Conrad de Schwalbach, le noble Ulric Théobald de Schauenbourg, seigneur de Junghlotz et les frères Balthasar et Christophe de Baden, avaient donné chacun 10 florins en prix. La distance du tir était de 260 pieds.

En 1578, la ville de Sultz invite encore celle de Mulhouse à concourir à l'arbalète, en 18 coups, pour un prix consistant en un banc portant une couverture de l'Inde (Lindischen Decket) et deux écus d'or. Le tout valait environ 10 florins (2).

En 1700, la compagnie d'arquebusiers touchait de la ville une subvention de 6 livres 13 sols 4 deniers. Elle fut supprimée à la Révolution et ses biens furent vendus comme biens nationaux. Ses derniers chefs furent Caspard Bouillon et Jean Meyer, nommés le 24 mai 1796 en remplacement des nommés Larger et Bonsch (3).

Une Société de tir fut organisée au cours de ce siècle; elle faisait ses exercices dans le fossé extérieur du Feldgraben. La

(1) Arch. de Sultz. Transaction de 1743.

(2) Chem de Mulh. Mieg de Mulhouse p. 217.

(3) Archives de Sultz, passim.

raison de tir, dont les ruines se voient encore, en face de la tour des sorcières, a été incendiée vers 1866. Depuis ce temps la société a cessé d'exister.

Organisation contre l'incendie

Il est un fléau aussi terrible que l'ennemi, c'est le feu, et la ville prit de bonne heure des mesures pour le combattre.

En 1578 nous trouvons dans l'ordonnance pour la réception des bourgeois, que les récipiendaires devaient fournir un seau à feu. Mais en 1663, selon la Chron. als. miracul. (1), un violent incendie avait menacé de brûler toute la ville et celle-ci n'avait échappé que par miracle, quand le magistrat eut fait faire la procession avec le St Sacrement. Ne voulant pas tenter Dieu, le magistrat élaborà, en 1696, une ordonnance pour le service en cas d'incendie. Cette ordonnance fut renouvelée en 1751 et le 6 juin 1763. Aux termes de cette dernière, tout habitant de Sultz devait, au premier coup de tocsin, se rendre sur la place ou sur le lieu de l'incendie pour y recevoir les ordres des préposés et y accomplir son devoir, sous peine de 10 écus d'amende et de la perte des droits civiques.

Les gens de Wuenheim étant co-bourgeois devaient accourir également. Chacun devait remplir ses fonctions et exécuter les ordres reçus, après s'être humblement recommandé à la protection du Dieu tout-puissant, à l'intercession de sa très sainte Mère, des SS. Maurice et Georges, protecteurs et patrons de la ville.

Le meunier de la Zipfelmuhl devait, au premier coup de tocsin ou à la première réquisition du portier de l'Oberthor, arrêter son moulin et diriger toute l'eau dans la ville par le fossé dit Fènergraben. Ce fossé devait être ouvert deux fois par an, en octobre et en mai, à la diligence du bourgmestre qui en était responsable.

Dès que le tocsin annonçait un incendie, un homme de la garde, le jour, et deux la nuit devaient venir patrouiller

(1) Publiée par Arth. Bénéit dans Rev. d'Alsace 1874 p. 444.

autour de l'église pour veiller à ce qu'il n'y soit commis ni vol, ni sacrilège. Le bedeau ne devait pas quitter l'église et sonner le tocsin dès qu'il en serait requis, sans autre autorisation. Cependant il devait aussitôt en faire avertir le bailli ou le prévot.

Les préposés, dès qu'ils entendaient le tocsin, devaient également accourir sur la place ou sur le lieu du sinistre et prendre les mesures nécessaires pour le combattre.

Dès qu'un incendie éclatait la nuit, tout habitant devait suspendre une lanterne allumée devant sa maison, sous la peine précitée. D'autre part deux bourgeois désignés allumaient les onze torchères fixées en différents points de la ville contre les maisons. Le receveur devait veiller à ce qu'en tout temps, ils soient munis d'une quantité suffisante de poix afin de n'en point manquer. Il devait, avec le collecteur des amendes, veiller à l'entretien et à la réparation de ces torchères et les visiter chaque année dans la semaine sainte. D'autres torchères étaient portées à la main par le maître fontainier et les valets de tribus, afin de diriger l'eau convenablement. Le bourgeois, Georges Studter, était désigné avec vingt-quatre hommes pour le service de la nouvelle pompe à incendie; Maurice Laucher et douze hommes pour celui de la vieille. Onze hommes devaient porter l'eau avec des hottes dans la nouvelle pompe, et huit dans la vieille. Ils étaient tenus d'emmener leurs domestiques, leurs fils et apprentis pour aider à porter l'eau. Ils étaient commandés par les gourmets. Sept hommes étaient chargés des échelles et quatre des crocs qui se trouvaient à l'hôtel de ville. Ils étaient commandés par le plus âgé des membres de la tribu Tiergarten, autant d'hommes étaient chargés des échelles et crocs de la tribu haute et ils étaient commandés par le plus âgé des membres de cette tribu. Enfin, il y en avait autant commandés par le second de la tribu Tiergarten pour les échelles et crocs de cette tribu. Les maçons, tailleurs de pierre et charpentiers devaient arriver sur le lieu du sinistre avec leurs haches et marteaux, soit vingt-deux hommes commandés par Jean Hodel et ils ne devaient enfoncer et abattre les maisons que sur l'ordre des autorités. Les membres des tribus étaient chargés de veiller à ce qu'il ne se commette aucun vol et porter les ordres des magistrats.

La garde et la patrouille dans la ville, étaient assurés pen-

dant l'incendie par vingt personnes, divisées en deux sections commandées par les procureurs du conseil. Les portiers devaient fermer les portes de la ville, à l'exception des petites portes et ne laisser personne transporter quoi que ce soit hors de la ville pendant l'incendie, afin d'éviter tout vol. Et comme il n'y avait pas suffisamment de seaux pour porter l'eau, chacun devait apporter un baquet ou cuveau et tous ceux qui se trouvaient à moins de cent pas de l'incendie, devaient mettre des cuves à vendange et des cuves à lessive devant leurs maisons et les tenir pleines d'eau.

Afin que personne n'en ignore, cette ordonnance était lue tous les trois mois devant la bourgeoisie assemblée dans les deux tribus et deux fois par an, les engins et matériel étaient essayés sur la place le premier mai et le premier dimanche d'octobre, après le service divin. De plus ceux qui amèneraient la première pompe sur le lieu de l'incendie, recevraient trois livres de gratification et ceux qui amèneraient la seconde 30 sols (1).

Après la Révolution on créa à Soultz une compagnie de pompiers qui existe encore, comme dans les autres localités.

Juridiction haute et basse

L'empereur Wenceslas avait accordé en 1385, à ceux de Ruffach et du Mundat, le privilège de juger sans appel ; ce privilège qui se trouvait aux archives de Rouffach fut renouvelé par les empereurs Sigismond et Frédéric III (2). Il ne s'agissait, sans doute, que de la basse juridiction, car la haute a toujours appartenu à l'évêché. La première instance se faisait devant le grand bailli de Rouffach, la seconde à l'officiel ou Régence de l'évêché, qui résidait d'abord à Strasbourg et après la Réforme à Saverne. La Régence de Saverne connaissait, lorsqu'il y avait nombre de sept juges, de tous les différends, les terminait en dernier ressort quand il n'était

(1) Archives de Soultz.

(2) Schœpflin, Als. ill. I p. 81.

question que de la somme de 500 livres et ce qu'elle ordonnait était exécuté par provision jusqu'à la somme de 1000 livres, sauf l'appel au Conseil souverain d'Alsace qui connaissait des procès où il s'agissait de plus grande somme. Enfin, ce dernier recours pouvait avoir lieu au Conseil d'Etat sous la domination des rois de France (1). Mais rien n'était plus confus et moins bien délimité que la compétence de ces tribunaux ; car, dans tous les procès, nous voyons les avocats et procureurs commencer par discuter la compétence du tribunal où l'affaire était portée, et cette compétence n'était reconnue souvent qu'après d'interminables débats.

Les différends entre nobles se réglaient, au moyen âge généralement, par le droit du plus fort, jusqu'à la création des tribunaux d'Empire. C'est ainsi que la querelle entre Soultz et le seigneur de Jungholtz, après des voies de fait, fut réglée en 1505 par un tribunal arbitral présidé par le landvogt de Ribeaupierre.

Quand il s'agissait d'un crime, l'instruction était faite par le bailli ou à son défaut par le prévot, assisté du greffier et du procureur fiscal, les huissiers ou sergents étaient chargés de s'emparer de l'accusé et de le mener dans les prisons de Soultz, puis, sur l'arrêt rendu par le grand bailli à la suite du rapport instructif, l'accusé était transféré à Rouffach où il était soumis à la torture pour en obtenir l'aveu complet de son crime. Après le jugement qui était prononcé par des juges commis par la Régence de l'évêché, s'il était reconnu coupable, il subissait sa peine dans la localité où le crime avait été commis.

Lorsque le coupable était en fuite, on affichait aux portes de l'église une assignation à comparaître avec ordre de s'en emparer à quiconque le trouverait. Il existe aux archives de Soultz une semblable affiche datée du 24 avril 1662, scellée par l'évêque Léopold Guillaume et sommant le nommé Wolff Dietrich Raùch, accusé d'assassinat commis à Soultz, de se présenter devant les tribunaux et enjoignant quiconque le découvrirait de le dénoncer et de l'arrêter.

(1) Règlement royal de 1682.

Quand un criminel était pris sur le territoire d'une autre juridiction, il pouvait être extradé, car l'inventaire des titres des bailliages de l'évêché, enrégistre en 1571 une reverse de la Régence d'Ensisheim pour raison de l'extradition d'un criminel arrêté et détenu dans les prisons de Sultz.

Le grand bailli avait seul le droit d'appliquer la torture à l'accusé. Les peines infligées au coupable étaient variées selon le crime. Le meurtre, l'assassinat, le vol qualifié étaient punis de la pendaison. Le gibet se trouvait sur la route nationale, au point où les bans de Sultz, d'Isenheim et de Raedersheim se joignent. Le corps restait suspendu jusqu'à ce que les oiseaux de proie et les bêtes fauves l'aient dévoré et dispersé ses ossements. L'infanticide était puni avec la dernière rigueur et les malheureuses mouraient souvent dans les tortures les plus raffinées (1). Pour le crime de lèse-seigneur, le coupable était passé par les armes, l'espionnage et la trahison étaient punis de l'écartèlement. Le faux-monnayeur était bouilli. Le crime de sorcellerie était puni par le bûcher (2). Les injures au magistrat, les coups et blessures, les délits de chasse, le larcin, la banqueroute étaient punis de prison du pilori (3) ou d'amende. Les mauvaises mœurs étaient punies d'amende, du bannissement, de fustigation ou de peines souvent plus indécentes que le crime qu'elles punissaient. Les mauvaises langues devaient porter une pierre suspendue au cou avec un lien de paille, dit la tradition. Cette pierre existe encore ; elle est suspendue contre le pilier à l'angle Sud-ouest de l'église paroissiale, et représente une tête de Méduse sculptée sur une sorte de cul de lampe de 0^m 23 de long sur 0^m 19 de large et de haut. Elle pèse environ treize kilogr.

Une grande latitude était laissée au juge dans l'application de la peine et du supplice. Aussi l'arbitraire était-il une plaie dans la juridiction ancienne. La monarchie française y apporta

(1) Voir Mercklen, Hist. d'Ensisheim.

(2) Tous les biens des suppliciés revenaient au seigneur (Urbaire).

(3) Le pilori, der Stock, était installé à Sultz devant l'église sur la place du marché.

quelques réformes. C'est ainsi que la pendaison ou le fusillement furent seuls maintenus comme peines capitales. La torture fut abolie par Louis XVI. Mais la Révolution seule parvint à amener la procédure actuelle qui présente encore bien des défauts.

L'exécuteur des hautes œuvres pour tout le Mundat résidait à Rouffach, siège du tribunal criminel. Il se déplaçait éventuellement pour les exécutions.

Les chroniques ont conservé le souvenir de quelques exécutions.

En 1276 on fit bouillir ou brûler un faux-monnayeur, domestique du seigneur Jean de Jungholtz (Chron. des dom. de Colmar et des Franc. de Thann).

Vers 1490, lors de la guerre de Soultz contre les Waldner, deux individus furent écartelés par les gens du Mundat, comme coupables de trahison. A la conclusion de la paix il fut ordonné que les membres de ces malheureux, qui étaient restés suspendus aux portes de la ville, seraient détachés, réunis et ensevelis honorablement (Chron. Thann).

Le 31 déc. 1527, Marquart Nériot, bourgeois de Soultz, fut fusillé comme auteur principal de la rébellion de cette ville dans la guerre des paysans (Chron. Guebw.)

En 1589, on brûla six sorcières à Soultz, mais la Chron. de Thann qui rapporte de fait ne donne aucun détail ni sur les personnes ni sur la procédure.

Le 1^{er} avril 1720, une servante de Porrentruy, qui servait chez la femme Kramer de Soultz, tua son enfant dont elle était accouchée depuis 14 jours et cacha le petit cadavre sous son lit. La femme Kramer le découvrit, la fille fut arrêtée et conduite à l'hôpital. Le 27 elle fut condamnée par la cour de Saverne à être pendue et son corps à rester suspendu au gibet deux heures durant. Le jugement fut confirmé par la cour de Colmar et l'exécution fut remise au 30. Comme tout était prêt et que beaucoup de monde était venu pour voir ce spectacle, on apprit que la fille avait disparu avec l'aide de quelques soldats masqués et le chroniqueur ajoute plaisamment : *Werden also die Sultzzer hinfüran niemandt mehr henchken oder sie haben ihn dann.* (Chron. Guebw.).

Le 7 déc. 1549, Jacques Becklin, grand bailli de Rouffach

et Jacob Zündt, bailli de Soultz condamnent à une amende de quatre-vingt couronnes d'or, le nommé Peter Crumlein, bourgeois de Soultz, coupable d'injures envers le conseil de cette ville (1).

Le registre de dépositions des témoins aux archives de Soultz, et qui va de 1590 à 1593, contient peu de faits intéressants. Il y a des dépositions pour différentes affaires civiles et quelques crimes. Les unes, datées du 6 février 1590, se rapportent à une querelle, avec coups et blessures, qui avait surgi entre un aubergiste de Soultz et un compagnon charron. D'autres dépositions du 2 mars 1590 ont trait à une querelle survenue entre un bourgeois de Soultz et un Reiter dans une auberge de Soultzmatt. Les bourgeois ayant pris fait et cause pour celui de Soultz, une bataille avait été engagée contre les Reiters, et l'un d'eux avait été tué. Cette affaire avait suivi le passage des troupes françaises dans le pays.

Voici la plus curieuse affaire: Le 20 septembre 1590, le nommé Adam Elpach, bourgeois de Wuenheim, âgé de soixante ans, dépose que sa fille étant venue de Steinbach, lui avait raconté le fait suivant: Son mari, Mathieu Volmar, revenait de la fête paroissiale de Wattviller avec son ami Mathieu Martin. Ils s'étaient arrêtés pour se reposer près de la montagne St Antoine, et la nuit étant venue, ils entendirent un bruit singulier dans le bois. Martin prit peur, mais Volmar le rassura disant, d'après ses parents, qu'en cas de danger il suffisait de s'écrier Jésus! pour qu'il n'arrive aucun mal. Ils devaient ainsi quand ils virent un veau, avec une sonnette de vache pendue au cou, et le prévenu, Conrad Kugel d'Uffholtz à cheval, sur le veau. Les deux hommes s'étant écrié Jésus! le veau s'était enfui dans la montagne tandis que Kugel était resté près d'eux. On se demande quel fut le résultat de cette déposition et si Kugel ne fut pas un de ceux qui périrent si nombreux à cette époque sous l'inculpation de sorcellerie.

Dans une affaire de diffamation, Grégoire Bernhart, chapelain de Soultz, dépose que lorsqu'il était curé de Feldkirch, le 20 juin 1587, le passage des troupes suisses avait eu lieu et

(1) Orig. parch. arch. de Soultz.

qu'il s'était réfugié au château de Bollviller où il avait mangé, avec feu Kilian Bruckner, bailli et prévot du régiment d'Ensisheim. Celui-ci lui avait raconté alors que le nommé Hans Prensche avait été condamné à la potence comme voleur, par la cour d'Ensisheim et qu'en effet il avait vu lui-même, quelques jours après, le jugement affiché au tribunal supérieur d'Ensisheim.

Citons encore une instruction ouverte par le grand bailli de Nauenstein et le fiscal de Soultz au sujet d'un meurtre commis à Soultz le 22 août 1678 par un individu en état d'ébriété (1).

Le 8 décembre 1705 le bailli et le prévot de Soultz, assistés de deux chirurgiens, font un rapport sur un assassinat commis par deux soldats français de régiment inconnu, sur le nommé Schiélé, meunier hors la ville de Soultz et sur son fermier Henri Muller. Le premier a été tué d'un coup de fusil tiré à balles coupées, l'autre a été blessé à l'épaule du même coup et au bras d'un coup de sabre (2).

Nous avons dit que la basse juridiction appartenait au magistrat de Soultz. En 1708, l'évêque de Strasbourg promulgua un règlement qui embrassait toutes les matières de police et même les matières civiles, mais les magistrats de Soultz et de Rouffach s'y opposèrent comme étant attentatoires à leurs anciens droits et privilèges (3).

On trouve dans le livre des serments de la ville de Soultz les dispositions et ordonnances suivantes, concernant la basse juridiction :

Les audiences du conseil ne devaient pas se tenir après midi, mais toujours avant le repas. Celui qui, après avoir été cité, ne comparait pas devant le conseil, payait une amende d'une livre trois schilling et, si c'était en audience de justice, huit schilling quatre pfenning.

En cas d'appel d'un jugement, il fallait d'abord payer seize schilling.

Tout bourgeois, qui en citait un autre devant l'audience hebdomadaire, devait payer un schilling pour le jugement.

(1) Coll. Knoll.

(2) Coll. Knoll.

(3) Inv. cit.

Quiconque était cité devant le conseil devait donner un fierer au sergent et si c'était devant le tribunal, un rappen.

Les audiences commençaient en été à six heures, en hiver à sept heures, à l'hôtel-de-ville. Celui qui était convoqué et ne se présentait pas à l'heure précise, sans excuse valable, devait payer un schilling balois et faire amende honorable au prévôt, au greffier et aux conseillers.

Nul ne devait paraître devant le conseil ou le tribunal en pantalon et justaucorps, à peine de cinq schillings d'amende.

Aucun conseiller ne pouvait prendre part à une sentence s'il était parent ou allié, jusqu'au quatrième degré, de l'une des parties.

Si une affaire concernait des étrangers qui ne pouvaient attendre les jours d'audience, et demandaient une audience extraordinaire, ils devaient payer huit schillings balois dès que la cloche appelait l'audience et deux schillings au courrier pour droit de caution dès que l'affaire était appelée.

Si l'on voulait faire passer en jugement un criminel passible de la peine de mort, on devait l'en prévenir quatre jours d'avance afin que, s'il le voulait, il puisse se préparer à la confession et à la réception de la sainte Communion.

Quand les témoins étaient cités en justice, le greffier leur lisait d'abord la formule du serment qui est assez longue ; ensuite chaque témoin à son tour levait la main droite, deux doigts levés, et la main gauche sur la poitrine répondait : Je donne ma foi et j'affirme que je vais dire la vérité fidèlement et sans félonie, avec l'aide de Dieu et des saints. Enfin le greffier avertissait les témoins que celui qui prête un faux témoignage renonce à Dieu et à ses saints, et aux grâces et mérites des souffrances et de la mort de N. S. Jésus-Christ, ensuite le faux témoin enlève à celui pour lequel il doit témoigner, l'honneur et les biens, enfin il induit les juges à prononcer une sentence injuste et enlève le bien de l'un pour le donner à celui à qui il n'appartient pas, en sorte qu'il ne pourra désormais avoir son salut qu'en restituant ce qu'il a détourné. Il se damne lui-même, se retranche de toute Société honorable et sa fausseté arrive toujours au jour. En un mot le Tout-Puissant punit le faux témoin dans le temps et dans l'éternité.

Tout témoin cité en justice payait au conseil une taxe de deux et plus tard cinq schillings.

Tout témoignage devant le conseil ou le tribunal était recueilli par le courrier juré selon la coutume ; quant aux annonces pour héritage ou par le commissaire priseur elles étaient faites par le courrier de ville moyennant une taxe de huit rappen.

On trouve encore enregistrée dans le livre des serments une ordonnance du mercredi avant la Chandeleur 1443, prise par le conseil avec l'assentiment du seigneur Conrad de Busnang, du bailli Henri Cappler et du receveur Jean Rostmus, par laquelle toute personne qui ne comparaissait pas après citation devant le conseil ou le tribunal, devait payer au prévôt une amende de huit schillings.

Une autre ordonnance prescrit que l'on ne pouvait faire appel d'un jugement à moins que la sentence ne porte que la plainte ne pouvait être renouvelée. On ne pouvait également faire appel d'une sentence où il s'agissait de moins de huit florins. Mais, dans le cas contraire, on appelait au bailli de Rouffach en déposant le jugement et une livre bâloise. De même on pouvait appeler de tout jugement touchant des rentes emphytéotiques, des héritages et des contrats de mariage quels qu'ils soient. Celui qui n'appelait pas immédiatement dans l'audience, devait faire son appel devant notaire dans le délai de dix jours et onze nuits.

Dans tous les cas, l'appelant devait déposer les pièces à la chancellerie de Saverne ou à Rouffach dans le délai de deux mois faute de quoi le jugement de première instance devait avoir cours. Dans le cas où un empêchement valable s'opposait à la remise des pièces dans le délai prescrit, on devait accorder à l'appelant, sur sa demande, tout délai nécessaire.

Les coutumes de droit civil étaient les mêmes à Soultz que dans toute l'Alsace, le livre des serments n'en enregistre que quelques-unes qui méritent d'être relevées :

Dans le cas de séparation des conjoints, le tribunal engageait les parties à se réconciler ; si après toute exhortation elles persistaient dans leur inimitié, le tribunal prononçait la séparation et l'enregistrait.

Si l'un des conjoints dans un mariage avait des enfants avant ce mariage soit illégitimes, soit nés d'une première union, il ne pouvait les donner en don matutinal. Cette ordonnance fait voir que la coutume du don matutinal était en vigueur à Sultz. C'était un vieil usage que l'on retrouve déjà à l'époque franque. Sous les Mérovingiens le lendemain du mariage, comme un gage spécial de reconnaissance et de tendresse, le mari remettait à sa jeune femme la *Morgengabe*, dont le montant, laissé à sa discrétion, fut fixé par la loi ripuaire en l'absence de stipulations précises au tiers des acquêts conjugaux.

Voici dans quelles formes cela se faisait d'après les débats au sujet de la Morgengabe que devait donner à Gatesvind, Hilpéric, roi des Francs en 567 : Le lendemain à son lever Gahswint reçut le morgengabe avec le cérémonial prescrit. En présence de témoins choisis, le roi Hilpéric prit dans sa main droite la main de son épouse et de l'autre jeta sur elle un morceau de paille en prononçant à haute voix les noms des cinq villes qui devaient devenir la propriété de la reine. Voici l'acte de cette donation tel qu'il a été rétabli. Puisqu'il a été commandé que l'homme abandonne père et mère pour s'attacher à sa femme, qu'ils soient deux en une même chair et qu'on ne sépare point ceux que Dieu a unis, moi Hilpéric, roi des Francs, homme illustre, à toi Gahswint ma femme que j'ai épousée suivant la loi salique par le sol et le denier, je donne aujourd'hui par tendresse d'amour pour le nom de dot et de *Morgâne ghiba*, la cité de Bordeaux, Cahors, Limoges, Béarn, et Bigorr (1). Je veux qu'à compter de ce jour tu les tiennes et possèdes en propriété perpétuelle et je te les livre transfère et confirme par la présente charte comme je l'ai fait par le brin de paille et par le *Handelang* (2).

(1) Ex. formul. Bignonian. ap. script. Re. franc. t. IV p. 529. C. Gregor enron. p. 344.

(2) Per hanc Chartulam libelli datis sive per festucam atque per handelangun. Ex. formul. Lindembrog. ap. Script. R. IV p. 353. — Conf. aussi Thiery, nouvelle lettre sur l'hist. de Franc, Rev. des Deux-Mondes 1833 p. 274 et P. Gregor Enron. hist. francor. Eccl. Lib. IV p. 21.

D'après une note remise à M. de Corberon le 24 déc. 1738 par M. d'Haville, bailli des seigneuries de Bollviller, Jungholtz et Rimbach et insérée dans l'ancien statuaire d'Alsace, on connaissait dans ces seigneuries deux sortes de douaires, l'un appelé *Morgengaab*, l'autre *Wittumb*. Le Morgengaab que les juristes allemands appellent *morgenatica* est défini par eux : *sponsalitia largitas, quae datur in praemium defloratae virginitatis*, et par cette raison elle n'est régulièrement accordée qu'aux filles, et par des veuves aux garçons qu'elles s'associent en secondes noces.

La Morgengaab était ordinairement une somme d'argent ou des immeubles ou meubles que la femme fait les siens, de façon qu'elle en pouvait disposer en toute propriété après la mort de son mari ou de son consentement, même pendant le mariage ; elle transmettait cette Morgengaab à ses enfants par son décès, mais si elle décédait avant son mari sans enfants issus de ce mariage, ses héritiers ascendants ou collatéraux étaient exclus à y prétendre et la morgengaab retournait au mari à moins qu'il n'en soit autrement convenu par contrat de mariage.

Il paraît que l'on donnait des personnes en Morgengab, ainsi qu'il ressort de la coutume de Soultz et de la suivante : *So mag er sinem wibe geben ann siner erben wilop ainen KNECHT und ain MAGT, die ze iren jarn komen sint unt gezüne und gezimmer ob der erde...* in jure Prov. Suev. cap. 20 n° 1 (1).

Dans le cas de naissance illégitime, on inscrivait sur les registres paroissiaux le nom du père d'après la déclaration de la mère.

Si alors l'individu inscrit voulait protester il était admis à faire la preuve qu'il n'était pas le père et s'il y parvenait un jugement ordonnait la radiation de son nom sur les registres (2).

(A suivre).

Aug. GASSER.

(1) In Albert Argent. in Chronic. Urstisium Scrip. Rer. Germ. II p. 113. Voy. encore Thèse sur le Morgengaab par Jean Rud Dinckel, univ. de Stasb. 1764.

(2) Registres paroissiaux, passion.

UNE PAGE

de

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ALSACE

A CONSERVER ET EMPRUNTÉE

à L'EUROPE NOUVELLE (1)

Mulhouse le 15 Mars 1798. — Il y a aujourd'hui un siècle, la ville de Mulhouse se donna librement à la France. Au moment où fut consommée cette union, que tous alors croyaient devoir être éternelle comme la patrie française elle-même, la petite République pouvait à bon droit se glorifier — et c'était là sa très grande originalité parmi les autres membres de la famille alsacienne — de plusieurs siècles d'autonomie et de liberté. A l'occasion du centenaire, nous avons pensé qu'il était bon de faire connaître les faits essentiels de ce long passé avec son aboutissement suprême, l'union volontaire de Mulhouse à la France.

Mulhouse, si l'on en croit la tradition, fut d'abord un moulin bâti sur les bords de l'Ill, à l'entrée de la grande plaine d'Alsace, à peu près à égale distance du Rhin et des Vosges. De quelques misérables habitations, huttes ou cabanes, groupées autour de ce moulin, une bourgade naquit. Quand ? on ne sait. Cette bourgade devint plus tard une ville ceinte de murs, qui fut rattachée au royaume de Germanie par les hasards des partages carolingiens ; plus tard encore, un acte

(1) Cinquième année, n° 51, du 1^{er} avril 1898.

de Frédéric II, dans la première moitié du XIII^e siècle, en fit une ville impériale. La ville impériale était gouvernée par un prévôt impérial qui jugeait souverainement, percevait les impôts, commandait la milice, veillait au maintien des droits et de l'autorité des empereurs. Il était assisté d'un vice-prévôt et d'un conseil de douze membres appelés échevins, dont huit choisis parmi la noblesse de la haute Alsace, et quatre dans les familles bourgeoises notables qui formèrent plus tard une véritable classe patricienne.

De ce point de départ, Mulhouse s'achemina lentement vers l'indépendance. Les pauvres empereurs des XII^e, XIV^e et XV^e siècles, qui aimaient les villes, parce qu'elles étaient à peu près seules à aimer l'empereur, et qui leur accordaient volontiers des privilèges parce qu'elles les payaient, reconnurent aux bourgeois de Mulhouse le droit d'être jugés uniquement par les juges de la ville et le droit de choisir leur bourgmestre ; ils s'obligèrent à prendre le bourgmestre parmi les bourgeois, et finirent par supprimer la charge même de prévôt impérial. A la fin du XIV^e siècle, Mulhouse n'avait plus de rapport avec l'empereur que par le paiement de quelques revenus ; quand elle eut racheté les droits impériaux en 1457, la ville devint une véritable république. Elle s'était organisée pour vivre d'une vie distincte et indépendante. Sa population était répartie en tribus ou corporations, dont les chefs étaient de droit membres du conseil de la cité. En réglementant la production et la consommation, elle réalisa, sur une petite échelle, ainsi que le dit fort bien un de ses historiens, ce que nous appelons aujourd'hui l'organisation du travail. Elle pourvut à tous ses intérêts matériels et moraux. Bref, elle était devenue un Etat minuscule, — son territoire était de deux à trois lieues carrées, — mais se suffisant à lui-même, libre et autonome.

C'est un miracle que cette ville ait pu défendre son existence, du XIII^e à la fin du XV^e siècle contre les ennemis acharnés qui de près ou de loin menaçaient son indépendance. Elle est d'abord assaillie par les évêques de Strasbourg, et conjointement avec eux, par les féodaux dont les repaires se dressent à deux pas des murailles de la cité. Mulhouse est industrieuse, laborieuse, riche relativement, bien résolue à ne partager avec personne le fruit de son travail. Les féodaux

le savent ; ils la bloquent, l'affament, détruisent les cultures, s'entendent avec quelques familles nobles établies dans la ville, où elles jouissent du droit de bourgeoisie et sont toujours prêtes à trahir les compatriotes bourgeois. Vains efforts ! Les Mulhousiens rendent coup pour coup. Comme on n'a guère de libertés au moyen-Âge que celles qu'on a conquises et dont la force assure le maintien, ils s'acharnent à se rendre forts et y réussissent. Tout comme les seigneurs et en manière de représailles, ils arrachent les vignes, ravagent les cultures, pillent, massacrent. Ils ne se contentent plus d'attendre l'ennemi derrière leurs murs ; ils se risquent en rase campagne et vont enfumer dans sa tanière la bête féodale.

Décidément, la petite cité s'obstine à vivre. Mais, voici que, de tous les points de l'horizon, à la noblesse féodale, cet ennemi permanent soutenu un moment par l'Autriche, viennent s'ajouter d'autres ennemis, et combien plus redoutables ! Ce sont les routiers des Grandes Compagnies, auxquels la paix de Brétigny a fait des loisirs, les bandes des Armagnacs, retour de Bâle et de la bataille de Saint-Jacques ; c'est le grand-duc d'Occident, Charles le Téméraire, auquel le landgraviat d'Alsace vient d'échoir comme garantie d'une somme prêtée à la maison d'Autriche, etc. C'est un miracle, on ne saurait assez le dire, que Mulhouse ait pu résister. Il est vrai qu'elle faisait partie de la Ligue des dix villes impériales de la Décapole d'Alsace. Mais, comme elle est située à l'extrémité méridionale du territoire confédéré, il était rare qu'elle pût être secourue par des alliés d'ordinaire très lents à se mouvoir. D'ailleurs la Ligue était elle-même en proie à des dissensions, et ne tenait que médiocrement à entrer en conflit avec la maison d'Autriche.

Mulhouse se détacha peu à peu de ses confédérés d'Alsace dont elle n'avait rien à attendre. Elle ne se souvenait déjà presque plus de l'Empire ; mais au moyen âge, et principalement dans cette Germanie anarchique, en proie à tous les déchaînements de la force brutale, vivre dans l'isolement, c'était se condamner à périr. Mulhouse le comprit et pourvut à sa sûreté : elle s'agrégea aux cantons helvétiques ; l'acte d'Union date des premières années du XVI^e siècle. C'était de bonne politique : les Suisses et Mulhouse avaient le même

ennemi, l'Autriche ; de plus, les cantons étaient alors une puissance militaire redoutable, avec laquelle toutes les puissances de l'Europe étaient obligées de compter.

En 1516, François I^{er} conclut avec eux la fameuse paix dite perpétuelle. Mulhouse se trouva comprise dans ce traité qui donnait à la France le droit, moyennant une pension annuelle de sept cent mille écus d'or, de recruter des soldats dans les cantons fédérés. Désormais les Mulhousiens versent leur sang au service du pays dont les rois les appellent dans leurs lettres : « très chers et grands amis alliés et confédérés. » La petite République est à un des tournants de son histoire : désormais, se détournant de l'Allemagne, c'est vers la Suisse et la France qu'elle regarde.

Survient la grande crise de la Réforme religieuse. Les désordres du clergé, le relâchement des ordres monastiques, la fiscalité de la cour de Rome, les scandales des indulgences, l'élimination à peu près complète de Jésus du christianisme, toutes ces causes agissent à Mulhouse, comme dans le reste de la chrétienté, et notamment dans les villes de la rive droite et de la rive gauche du Rhin. A Mulhouse, comme dans les autres villes de la région, la révolution religieuse ne se fit pas brusquement et par une seule et violente secousse. Pendant plusieurs années, dans les débuts de la Réformation, dit un historien éminent, cette partie de l'Allemagne n'aurait pu dire si elle était protestante ou catholique. Catholique romaine, il est fort clair qu'elle ne l'était plus ; mais protestante, au sens que prit ce mot plus tard quand il impliqua des croyances communes en dépit des diversités confessionnelles, certainement, elle ne l'était pas encore. Dès 1523, le conseil municipal de Mulhouse décide qu'on chantera les psaumes en allemand et que la communion sera faite sous les deux espèces. Deux ou trois ans après, la messe est abolie, la confession auriculaire supprimée. En 1528, les biens du clergé sont convertis en propriétés communales ; le catholicisme est interdit, la religion réformée seule permise. La révolution religieuse est consommée, mais une partie de la population était restée sinon catholique, tout au moins flottante ; il faut l'admettre, ou renoncer à expliquer, par des

raisons plausibles, les désordres sanglants dont Mulhouse fut le théâtre dans les dernières années du XV^e siècle.

En effet, vers 1580, une effroyable guerre civile y éclate sous l'œil médiocrement bienveillant des confédérés suisses, divisés eux-mêmes en cantons catholiques et en cantons protestants. C'est pour la domination qu'on s'égorge. Au plus fort de la lutte, le chef d'un des partis abjure la Réforme, fait retour au catholicisme, invoque l'appui des cantons catholiques, se faisant fort auprès d'eux, s'il l'obtenait, de ramener Mulhouse à l'ancienne foi. La lutte prend un caractère de plus en plus atroce : les cantons catholiques et les cantons protestants interviennent tour à tour, ces derniers à main armée, et, à la fureur de la mêlée, sans pitié, sans merci, on sent bien que les passions religieuses sont en jeu. Aucun des deux partis ne dispose de forces suffisantes pour écraser l'adversaire ; le vainqueur de la veille est le vaincu du lendemain, et la guerre se poursuit ainsi jusqu'à la fin du siècle, implacable, avec son cortège ordinaire d'exils, de délations, d'amendes de confiscations, de supplices. Par centaines on compte les morts. C'est la première page sanglante dans l'histoire de Mulhouse, c'en sera aussi la dernière.

La petite République sortit de cette épouvantable crise brisée, anéantie, réduite à l'alliance des cantons protestants, à peu près exclue de la Confédération helvétique, où l'hostilité des cantons catholiques ne lui permettra de rentrer qu'en 1777. Ses ennemis relevèrent la tête. La maison d'Autriche crut que le moment était enfin venu de l'assujettir. Il fallut l'intervention d'Henri IV pour couper court à des convoitises qu'aucun échec n'avait pu décourager. La guerre de Trente Ans vint s'ajouter à toutes ces misères ; l'Alsace fut en proie aux Suédois, aux Français, aux Impériaux. Coupée de ses communications, Mulhouse faillit deux ou trois fois mourir de faim. La paix de Westphalie rendit enfin pour un moment la paix à l'Europe (1648). L'Alsace fut cédée à la France, et Mulhouse reconnue comme Etat libre et partie intégrante de la Confédération helvétique. Après quelques années de paix précaire, la guerre reprit, une longue guerre d'un demi-siècle, soutenue par la France de Louis XIV contre l'Europe coalisée.

Mulhouse en souffrit cruellement, malgré ses rapports généralement bons avec le gouvernement français.

Les cantons protestants durent plusieurs fois l'aider à protéger sa neutralité : ce qui ne l'empêcha pas de leur résister, lorsque un jour, à propos d'un incident d'assez mince importance, ses alliés firent mine de méconnaître sa pleine et entière souveraineté de juridiction. L'épreuve passée, Mulhouse, avec la décision des peuples qui voient les abus et ont la volonté d'y remédier, porta résolument la main à sa constitution, afin d'y introduire des modifications reconnues nécessaires. La ville était sagement démocratique ; le caractère démocratique se marqua davantage. A partir de 1739, le gouvernement se composa, comme dans la plupart des Etats suisses, d'un grand et d'un petit Conseil, et, en matière civile, il y eut appel du petit au grand Conseil. « Ce changement apporté à la constitution de la République fut le dernier, dit un de ses historiens, et elle continua d'exister sous cette forme jusqu'à sa réunion à la France. C'est aussi à peu près à cette époque, vers le milieu du XVIII^e siècle, que Mulhouse entre dans la période moderne de son histoire, et que commence à s'y développer ce génie industriel et commercial qui en a fait un des centres les plus importants de la France et du monde. »

..

Avant le XVIII^e siècle, l'industrie de Mulhouse était à peu près insignifiante. On y exerçait quelques petits métiers ; on y fabriquait des cuirs, des draps de qualité médiocre, en petite quantité, car la loi se montrait toujours attentive à réglementer la production et la consommation, de façon à maintenir entre les fortunes un certain équilibre qu'à tort ou à raison on jugeait indispensable au bon ordre et à l'harmonie de la cité. Ses relations commerciales étaient renfermées dans de très étroites limites : son existence était presque exclusivement agricole. L'introduction de l'industrie cotonnière vint modifier profondément cet état de choses. Elle existait depuis quelques années à Bâle et sur quelques autres points de la confédération helvétique. C'est de Bâle qu'elle passa à Mulhouse. Jacques Schmaltzer, Samuel Kœchlin et Jean-Henri Dollfus y

fondèrent, en 1746, la première fabrique d'indiennes. Six ans après, un autre établissement fut créé. En 1768, on comptait déjà quinze manufactures d'indiennes ; l'élan était donné et rien désormais ne pouvait l'arrêter, ni la réglementation légale, ni la jalousie des autres corporations, ni les imperfections de l'outillage et de l'installation, très imparfaite au début. C'est de Bâle et de Neuchâtel que, dans le principe, les fabricants mulhousiens avaient fait venir leurs ouvriers, graveurs, imprimeurs, etc. ; ils en trouvèrent bientôt chez eux qui furent supérieurs à ceux des pays voisins, leurs maîtres. Les procédés de fabrication s'améliorèrent ; les débouchés se développèrent rapidement et des industries complémentaires ne tardèrent pas à s'établir à côté de l'industrie principale. Mulhouse prenait de plus en plus l'aspect d'une ville industrielle moderne.

Aussi bien, la situation douanière de Mulhouse était alors on ne peut plus favorable : elle avait liberté entière de commerce avec la Suisse, l'Allemagne et l'Alsace. Il ne faut pas oublier que l'Alsace, bien que française depuis plus d'un siècle, n'en était pas moins, au point de vue économique, traitée comme pays étranger ; les Mulhousiens, commerçant avec l'Alsace, ne rencontraient donc pas l'obstacle des douanes françaises. Quant à la France, elle était, pour Mulhouse, un incomparable débouché. Les produits manufacturés mulhousiens y étaient frappés, à l'entrée, de droits assez élevés ; mais ils n'y trouvaient d'autre concurrence que les indiennes proprement dites, les indiennes de l'Inde ; la Compagnie des Indes orientales avait fait interdire l'établissement dans le royaume de manufactures de toiles peintes.

Cité à peu près fermée jusqu'alors, Mulhouse, en s'enrichissant, fut obligée de s'ouvrir ; les paysans y affluèrent, attirés par l'appât d'un salaire relativement élevé ; des étrangers vinrent s'y fixer. Au-dessus de la médiocrité générale et vraiment démocratique des temps passés, des fortunes s'élevèrent ; une prospérité générale se développa, dont le maintien était intimement lié à la conservation du marché français. Retenons bien ce fait capital, où se trouve l'explication des événements qui préparent la réunion de Mulhouse à la France. En effet, ce marché hors de pair, la

France le tenait ouvert ; mais, pour des raisons dont elle seule était juge, elle avait incontestablement le droit de le fermer ; et alors, c'était une catastrophe ; c'était la ruine de l'industrie[•] cotonnière, et, par suite de toute industrie. Mulhouse était donc à la merci de la France.

En 1785, une ordonnance royale du moi d'avril créa une nouvelle Compagnie des Indes orientales, et une ordonnance du mois de Juin de la même année interdit d'une manière absolue, au profit de la Compagnie, l'importation des toiles de coton étrangères. Appliquée dans toute sa rigueur, cette mesure entraînait la cessation de la fabrication mulhousienne. Le magistrat s'alarma et se hâta d'envoyer à Paris une députation à la tête de laquelle se trouvait un homme respectable entre tous, le plus dévoué, le plus éclairé des serviteurs de la République, Josué Hofer. Des pourparlers s'engagèrent. Les députés demandèrent que Mulhouse fut traitée comme le reste de l'Alsace. Le gouvernement français leur fit observer que la situation de leur cité était tout à fait particulière : soustraite à l'action de l'autorité française, elle deviendrait un dépôt de marchandises de contrebande ; il leur donna à entendre qu'on accorderait à Mulhouse les privilèges les plus étendus, si elle consentait à se mettre sous la puissance du roi. Bref, les pourparlers n'aboutirent pas, et, en mars 1789, un nouveau règlement soumit l'importation de ses toiles à des droits sensiblement supérieurs à ceux qui pesaient sur les produits similaires de l'Alsace.

Ces mesures, dont les premiers troubles de la Révolution aggravèrent encore les fâcheux effets, frappèrent si cruellement Mulhouse, que plusieurs maisons durent renvoyer la plus grande partie de leurs ouvriers. En 1790, la situation empira. L'Assemblée Constituante substitua les départements aux provinces, et, en matière d'impôts, d'administration et de douanes, elle fit disparaître, au grand profit de l'unité française, ces diversités locales et provinciales sur lesquelles l'ancien régime n'avait pas osé porter la main. L'Alsace cessa d'être considérée comme pays étranger, et la ligne de douanes qui s'arrêtait auparavant à la frontière de Lorraine, fut portée jusqu'à la ligne du

Rhin. Enclavée dans le département du Haut-Rhin, par quelque côté que Mulhouse tentât de sortir, c'est à l'Alsace complètement assimilée à la France, ou, pour mieux dire, c'est à la France qu'elle venait se heurter. Pour communiquer avec la Suisse et l'Allemagne, c'est par le territoire français qu'il fallait passer. En présence d'une situation si menaçante, les deux conseils, renforcés de quarante bourgeois élus par les tribus, envoyèrent à Paris une députation composée de Josué Hoffer, de Nicolas Thierry, Hartmann Kœchlin, et Jacques Dollfuss, avec mission d'obtenir, si possible, du gouvernement français, que le commerce mulhousien fût admis aux mêmes avantages, et soumis aux mêmes charges que celui de l'Alsace.

Il furent reçus à l'Assemblée constituante le 18 novembre ; la demande qu'ils exposèrent fut renvoyée au comité de commerce et, par celui-ci, au pouvoir exécutif. La réponse fut, que c'était à Mulhouse et non au gouvernement français de se prononcer sur la nature et les bases du traité qu'elle entendait conclure. Mis en demeure de faire connaître leurs prétentions, les députés demandèrent un traité de commerce ; il l'obtinrent, et plus avantageux même qu'ils n'avaient osé espérer. Malheureusement pour Mulhouse, toutes conventions devaient être approuvées par l'Assemblée avant ratification ; or, la Constituante touchait à son terme ; il fallait attendre l'Assemblée Législative. D'autre part, la situation générale devenait de plus en plus sombre : la journée du 10 août 1791 avait consommé la chute de la royauté, et une coalition se formait contre la France. Le traité ne fut même pas discuté. Les députés rentrèrent à Mulhouse.

Dès lors, les événements se précipitent. Les intérêts opposés à Mulhouse l'emportent définitivement ; les mesures les plus rigoureuses sont prises. Le 2 mars 1792, un arrêté du département du Haut-Rhin déclare la ville et ses dépendances territoire étranger et l'enserme dans un cercle de donanes, établies, au nombre de douze dans les villages les plus rapprochés. La situation devenait intolérable : non seulement tout commerce était anéanti, mais l'existence

même de la ville était en jeu ; les denrées n'entraient plus que par contrebande, la nuit, à des prix inabordables ; le blocus était complet. Coupé de toutes ses communications avec le dehors, prise comme dans un étau, Mulhouse étouffait. Les négociations furent donc reprises. Il ne pouvait plus être question des exigences primitives : la députation mulhousienne se borne à demander le transit, la libre communication avec l'étranger. Un arrêté du Comité de Salut public rendu en mars 1794 veut bien autoriser le transit, mais pour certaines marchandises nettement spécifiées, dont la quotité devra être débattue par deux bureaux de douanes, sous peine de confiscation, et cette faveur était accordée pour la durée d'une année seulement, bientôt étendue à quinze mois.

Avec sa décision habituelle, Mulhouse se hâte de profiter du répit. Elle se remet au travail ; elle rétablit ses relations commerciales avec l'Allemagne et la Suisse ; elle renouvelle ses ressources à peu près épuisées. Quand les quinze mois sont révolus, la convention est maintenue d'un consentement tacite jusqu'à la fin de l'année 1796. C'est la dernière faveur de la fortune. Il faut sortir à tout prix d'un provisoire éternel pour les deux parties. Le gouvernement français devient pressant. Le Grand Conseil envoie à Paris une nouvelle députation, toujours avec mission d'obtenir, si possible, un traité de commerce et, au pis-aller, la continuation du transit. Mais, dès les premières démarches, les députés comprennent l'inutilité de toute négociation qui n'aurait pas pour base la réunion de Mulhouse à la France. Peu de temps après, comme pour leur enlever toute illusion à cet égard, le Directoire ordonne que toutes les mesures de rigueur soient reprises contre la petite République, et déclare aux membres de la députation qu'il est temps de mettre un terme à des hésitations qui ne peuvent plus que retarder, au détriment de tous, un événement désormais inévitable.

La nation qui parlait sur ce ton, venait de vaincre l'Europe coalisée et de signer la paix de Campo-Formio. Du dehors, rien à attendre, pas même de la Confédération

Helvétique, dont les rapports avec la France commençaient à se tendre, Que faire ? céder à d'inéluctables nécessités. Les députés le comprennent, et leur opinion ne va pas tarder à devenir celle de l'immense majorité de leurs concitoyens. Le bourgmestre et le syndic sont invités à faire au Grand conseil un rapport fidèle sur la situation. Le 3 janvier 1798, le Grand Conseil et les Quarante sont assemblés pour entendre la lecture du rapport et du projet de traité de réunion avec la France. On procède au vote : quatre-vingt-dix-sept voix contre cinq, se prononcent pour la réunion. Le lendemain, les bourgeois au nombre de six cent six, se rendent à l'église Saint-Étienne, où, suivant la coutume, ils sont appelés individuellement à donner leur avis. C'est, pour ainsi dire, à l'unanimité (cinq cent quatre-vingt-onze contre quinze) qu'ils confirment le vote de leurs magistrats. Le même jour, noblement, simplement, avec une sorte de gravité religieuse, les cantons helvétiques autorisent Mulhouse à reprendre sa liberté et lui envoient un suprême et fraternel adieu. Le 28, le traité est signé ; il est soumis au peuple réuni à l'église Saint-Étienne et reçoit de lui une formelle et définitive ratification. La France le ratifie le 1^{er} mars, et la fête de la réunion est fixée au 15 du même mois. Un vaillant petit peuple venait de se donner librement à la France.

Oui, librement, en dépit des apparences qui semblent entacher de contrainte le vote du traité de réunion. Il faut s'expliquer sur ce point. Qu'on veuille bien se rappeler, d'abord, que la vieille monarchie avait toujours été respectueuse des droits de ses chers alliés et confédérés ; et ceux-ci, à leur tour, sans rien abandonner de leur autorité, sans rien compromettre de leur dignité de peuple libre, n'avaient jamais laissé échapper une occasion de montrer combien ils étaient sensibles aux bons procédés du peuple puissant qu'ils avaient pour voisin. En 1790, il est vrai, ces rapports avaient perdu quelque chose de leur ancienne cordialité ; les années suivantes, ils s'étaient tendus ; vers 1796-97, ils menaçaient de se rompre.

Mais, dans ce fait, peut-on raisonnablement voir autre chose qu'une de ces fatalités historiques qui déconcertent toutes les combinaisons de la sagesse humaine ? Ce conflit entre Mulhouse et la France, peut-on l'isoler de l'histoire générale de ce temps, et, si l'on veut avoir un juste sentiment de la réalité, ne faut-il pas se représenter l'Europe d'alors : les États du pape diminués, Venise rayée de la liste des nations, le pays de Vaud émancipé de de la domination de Berne, la constitution de la Suisse menacée dans ses œuvres vives, la rive gauche du Rhin faisant retour à la France ?

Au milieu de cette Europe ébranlée jusque dans ses fondements, à côté de cette France glorieuse, agrandie, débordant par delà les frontières que la vieille monarchie lui avait léguées, pouvant réduire son adversaire à merci sans employer la force, rien qu'en usant en toute rigueur de son droit strict, était-il possible que Mulhouse conservât son autonomie ? Était-il possible que, lorsque tout changeait en Europe, elle restât ce qu'elle était avant 1789 ? Evidemment non. — C'est ce que comprirent les vieux Mulhousiens ; ils firent résolument le sacrifice de leur indépendance, et la petite République confondit ses destinées avec celles de la France.

Ce ne fut pas sans émotion. Le jour où fut voté le traité de réunion, lorsque fut définitivement consommée la rupture avec le passé, avec les ancêtres, avec la liberté plusieurs fois séculaire, un des assistants éclata en sanglots ; beaucoup se sentirent atteints au plus douloureux de leur cœur. Mais combien d'autres, parmi les plus jeunes surtout, s'élançèrent, pleins d'espérance, vers un avenir qui ouvrait à l'action et au rêve un champ illimité ! Ce n'était pas un honneur si méprisable, après tout, celui de faire partie d'une nation qui faisait si grande figure dans le monde.

D'ailleurs, Mulhouse n'était point resté fermée, tant s'en faut, aux idées qui passionnèrent le XVIII^e siècle et furent le programme de la Révolution française commençante. Et nous pouvons affirmer, en forçant un peu la

valeur des termes, qu'antérieurement à cette date de mars 1798, il y avait depuis longtemps à Mulhouse un parti français ; en 1789, il était déjà assez fort, et depuis il ne fit que grandir. Nul doute que son active propagande n'ait incliné les esprits vers les idées françaises d'abord, et, plus tard, vers la France. Oubliés, méconnus, démodés aujourd'hui ces principes d'humanité, de justice, de progrès, étaient alors dans tout l'éclat de leur rayonnement, avec je ne sais qu'elle fraîcheur d'aube. Même dans les mots, signes de ces idées, une vertu résidait, une sorte de charme fascinateur. Comme tant d'autres, les Mulhousiens se laissèrent *charmer*. Si la réunion eut lieu, ce fut, sans doute, par calcul, par intérêt, par nécessité de vivre, sous la pression de cette fatalité qu'on appelle la force des choses, mais aussi par sentiment, entraîné, pour ces *raisons du cœur* où la raison n'a rien à voir. Ce ne fut point à une France quelconque, banale, que Mulhouse s'annexa, ce fut à la France de la Révolution, de la République, des droits de l'homme. Ce que l'intérêt et la nécessité avaient commencé s'acheva paternellement par une sorte de communion dans un noble idéal de liberté, de justice, de large et généreuse humanité.

La fête de la Réunion avait donc été fixée au 15 mars. La veille, les délégués du gouvernement français arrivèrent à Mulhouse ; le 5, au point du jour, des salves d'artillerie annoncèrent la solennité. De nombreux arbres de la liberté attiraient les regards. Un beau cortège se forma, composé des anciens magistrats, des autorités françaises, de détachements de troupes françaises et mulhousiennes, de jeunes gens tenant en main des bèches et des pioches ornées de banderoles, de jeunes filles soutenant un cousin de satin blanc sur lequel était posée la Constitution française, d'un autre groupe de jeunes gens portant des rameaux et des fleurs, etc. Ce cortège se rendit à la grande place où deux tribunes avaient été préparées, l'une pour les magistrats mulhousiens, l'autre pour les autorités françaises. Le commissaire français adressa une allocution à l'ancien Conseil, et lui demanda s'il y avait encore quelque acte de souveraineté qu'il désirât accomplir. En réponse, le magistrat délia les habitants d'Illzach de tous

leurs devoirs envers Mulhouse — ces petites républiques avaient des sujets — et leur remit leur lettre d'affranchissement. Le traité de réunion fut lu une dernière fois. La nouvelle municipalité fut installée ; vers deux heures de l'après-midi, banquet, où de nombreux toasts furent échangés. On y but à la République, à la liberté fondée sur les lois, à l'égalité, aux nations alliées de la République. On parla des enfants de la victoire, du temple de la liberté, du bonheur du monde, de la perfide Albion, des délices de la paix. — Le langage du temps était déclamatoire, mais les sentiments n'avaient rien d'artificiel. Peu de temps après Fructidor, sous la menace de Brumaire, on croyait sincèrement à la liberté, et, à la veille d'une guerre de dix-sept ans, pendant une embellie, on croyait non moins sincèrement à la fraternité des peuples.

Ce que cette ville, industrielle entre toutes, avait été avant sa réunion à la France, elle le fut après, c'est-à-dire une personne, une individualité ; telle elle est restée, sous un régime de centralisation extrême, pendant près de trois quarts de siècle. C'était là, dans la patrie française, sa marque propre. A Mulhouse, point de trace de ce qu'on appelle l'esprit fonctionnaire ; les enfants étaient élevés pour être des commerçants et des industriels. Comme par une sorte d'atavisme, Mulhouse avait jusque dans les moelles, avec l'impérieux besoin de l'action, les mœurs, la passion et les pratiques de la liberté. Pays protestant, l'instruction à tous ses degrés y était en honneur : écoles de filature, de tissage, de chimie, cours d'enseignement secondaire pour jeunes filles, société industrielle, cités ouvrières, dispensaires, cercles d'ouvriers, cercle de vieillards, établissements d'instruction, de bienfaisance, de perfectionnement industriel, toutes ces institutions qu'on aurait eu bien du mal à trouver disséminées ailleurs, on les avait là, sous la main, accumulées sur un seul point ; et tout cela sans le moindre concours de l'Etat, par le seul et libre jeu de l'initiative individuelle. Grand et salutaire exemple ! Que ne nous a-t-il été donné d'en jouir plus longtemps ! Nous en aurions peut-être tiré un encouragement à agir par nous-mêmes et à déployer librement toutes nos énergies.

Mulhouse en était là de son magnifique épanouissement lorsque la politique de fer et de sang vint l'arracher à la mère-patrie. Celui qui écrit ces lignes était de ceux qui espéraient fêter à Mulhouse le centenaire de la réunion à la France. Hélas ! il a vu de ses yeux la séparation ; il était là et il garde au cœur un deuil éternel.

XX

Le gérant : Victor RICHERT.

JEAN-JACQUES HENNER

Les œuvres qui ont valu à M. Henner la médaille d'honneur sont les suivantes : le *Lévite d'Ephraïm et sa femme morte* ; *Portrait de Mlle L. L...*

Esquissons maintenant la silhouette du victorieux :

M. Henner a soixante-neuf ans. Il est né en 1829 à Bernwiller, dans la Haute-Alsace, près d'Altkirch. Fils d'un petit cultivateur, et le dernier d'une nombreuse lignée, il a manifesté de très bonne heure ses goûts artistiques en copiant, avec une ardeur à laquelle s'intéressait tout le village, des images de piété, des gravures. Quoique les ressources du père fussent modiques, on envoya l'enfant au collège d'Altkirch, où il eut la chance de rencontrer un professeur de dessin vraiment épris de son métier, très artiste, qui lui transmit avec joie ce qu'il savait. A quatorze ans, Jean-Jacques en eut assez de la vie de collège et déclara tout net qu'il voulait apprendre à peindre pour de vrai.

On le dirigea sur Strasbourg où un artiste alsacien très renommé, Gabriel Guérin, tenait alors un atelier d'élèves très couru. Il y rencontra, dans la bande de rapins qui recevait l'enseignement du maître, un petit groupe de jeunes gens d'un ou deux ans plus âgés, qui devaient se faire un nom à ses côtés dans les arts, Haffner, Brion, Théophile Schuler, Jundt. Il y éprouva, par contre, une déception des plus vives. On refusa, dans les premiers mois, de l'autoriser à étaler des couleurs sur une toile, et on le mit au régime exclusif du dessin. Si son amour-propre en souffrit, son talent naissant y gagna. Tandis que les camarades, dans l'atelier du maître, presque toujours absent, se livraient à de folles plaisanteries, Henner, son carton sur ses genoux, travaillait d'après les maîtres dans le musée. Il sut ainsi dessiner à fond avant de

peindre, et, quand il vint, vers l'âge de dix-huit ans, à Paris, prendre place dans l'atelier de Drolling, il s'y affirma, dès le début, comme quelqu'un. S'il n'obtint qu'en 1858 le prix de Rome, c'est qu'il s'était vu obligé à deux reprises, mourant de faim, de rentrer sous le toit paternel et de renoncer pendant des douze ou quinze mois à l'enseignement de l'école.

Cette interruption lui fut plus utile que nuisible. Le musée de Bâle était tout proche de Bernwiller. En deux heures, le chemin de fer y transportait le jeune Henner, qui allait pendant des journées entières, s'y installer en contemplation devant les chefs-d'œuvre de Holbein.

Les menus frais que lui occasionnaient ces voyages étaient couverts par le prix des portraits que le débutant exécutait, pour dix francs, dans tous les villages d'alentour, et qui, malgré la modicité de la rémunération, n'en étaient ni moins consciencieux, ni moins fermes.

De 1856 à 1859, Henner vécut sans cesse à Paris. De l'atelier de Drolling, il avait passé dans celui de Picot, où le père Ingres venait, de temps à autre, corriger les compositions des élèves. La première fois qu'Henner y vit le grand homme, empesé et gourmé, se pencher sur l'esquisse de nu qu'il venait de peindre, il en eut un tremblement dans les membres. Il lui semblait que de ces lèvres serrées allait tomber un arrêt que rien ne pouvait révoquer. L'arrêt, fort heureusement, ne fut pas un arrêt de mort. Ingres avait passé, sans rien dire, devant dix autres élèves, et la désapprobation que renfermait ce silence n'avait pas peu contribué au toc-toc que faisait le cœur d'Henner. Ingres, devant son esquisse à lui, s'arrêta, la regardant longuement.

— Ça, c'est bien ! fit-il, et il passa, sans regarder le jeune homme, au suivant.

— Je l'aurais embrassé, dit Henner, quand il raconte l'histoire. Du moment que le père Ingres m'approuvait, je me sentais sauvé. J'étais sûr que je décrocherais un jour ou l'autre le prix de Rome.

Et le prix de Rome, au bout de trois ans, vint enfin, apportant au jeune peintre, avec la consécration de ses efforts, la délivrance du terrible souci qui pesait, depuis son arrivée à Paris, sur sa vie, de cette crainte de mourir de faim dont la

hantise l'obsédait. Au pain noir qu'il avait mangé jusque-là succédait le pain blanc de la villa Médicis. Tout pour lui, dans son séjour de Rome, fut lumière. Les quatre ans qu'il y passa furent une suite ininterrompue de ravissements, de jouissances quotidiennement renouvelées, de pures extases. Il en revenait en 1865 avec cette *Suzanne au bain* qui est au Luxembourg et qui fit sensation, la même année, au Salon. Après les deux ou trois ans nécessaires pour asseoir définitivement sa renommée, Henner était célèbre. La médaille d'honneur qu'on lui décerne aujourd'hui n'ajoute rien à sa gloire. Elle fait juger sévèrement les artistes qui ont attendu, pour la lui conférer, qu'elle eût été discréditée quelque peu par l'imprévu et la bizarrerie de certains choix.

Inutile d'esquisser ici la carrière du maître. Elle est suffisamment connue de tous ceux qui s'intéressent à l'art pour qu'il soit nécessaire de la retracer.

Journal Le Temps du 28 mai.

NOTES HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE DU LUTHÉRANISME

à Strasbourg ⁽¹⁾

La *Revue* a publié en 1866 des notes importantes relatives aux origines de la Réforme, ou plus exactement du Luthéranisme, à Strasbourg et en Alsace. Ces notes provenaient des papiers de Grandidier dont le Directeur de la Revue avait pris copie d'un certain nombre en 1852. Un plus grand nombre lui est revenu après le bouleversement de 1870. C'est de cette provision que sont extraites les Communications de 1866. A la fin de ces communications, nous avons lâché, un peu à la légère, l'habituelle finale : *à suivre*. Soit que cette formule n'engageât pas, dans notre esprit l'obligation de tenir parole, soit que nous ayons jugé à la légère, que les notes inédites ne méritaient pas l'honneur d'un examen plus serré, soit qu'un grain de paresse ait dominé notre pensée, l'engagement : *A suivre* est demeuré inaccompli. Or, on a l'occasion, non de nous le reprocher, mais de nous le dire, simplement et, sans aucun doute, sans arrière-pensée. Précisons ;

M. l'abbé Ingold s'exprime ainsi page VIII de l'avant-propos de son second volume :

« Depuis l'apparition de son second volume, quelques articles oubliés dans la « *Bibliographie* de Grandidier » lui ont

(1) Voy. livrais. de Juillet-août-septembre de la *Revue d'Alsace*, de 1896, p. p. 396-417.

été signalés par des lecteurs auxquels il témoigne sa reconnaissance. De ce nombre sont : *Notes historiques sur l'origine du luthéranisme à Strasbourg*, dans la *Revue d'Alsace*, 1896, p. 306-417 ». Puis il ajoute dans une note au bas de la page :

« ET A SUIVRE, MAIS CETTE SUITE N'A PAS ENCORE ÉTÉ PUBLIÉE ».

Le fait est vrai. Nous venons d'en dire les raisons, bonnes ou mauvaises. Mais nous tenons essentiellement à dégager la promesse faite aux lecteurs de la *Revue* et que l'on a eu raison de nous rappeler. Voici donc la fin de ce que nous possédons à cet égard.

. .

Nous sommes arrivés à l'épiscopat de N... (1), époque aussi remarquable dans l'église de Strasbourg que celle de Charles-Quint, qui monta sur le trône impérial vers le même temps, est célèbre dans l'Europe. Mais ce qui plongea l'Eglise et l'Empire dans un abîme de misère, ce fut l'hérésie de Luther *au quel* l'Alsace s'est vue en proie jusqu'au règne de Louis-le-Grand; et le diocèse de Strasbourg fut un des premiers qui ait eu le malheur d'ouvrir son sein aux novateurs. La contagion corrompit premièrement la ville de Strasbourg, d'où elle se répandit comme de son centre, avec une rapidité prodigieuse, dans toutes les parties de cette province.

Luthéranisme

On a si savamment et si souvent écrit sur cette matière, que nous ne nous étendrons pas à faire sentir combien peu le nom de Réformation convient à ces entreprises sur l'autorité de l'église. Nous nous contenterons d'observer que pour entreprendre un aussi grand ouvrage, il fallait au moins avoir un caractère : or quel caractère, quelle mission légitime avaient

(1) Guillaume de Honstein, élu le 9 octobre 1506. — Voyez T. IV, p. 370 et suivantes des *œuv. hist. inéd. 1866*, concernant l'introduction du Luthéranisme à Strasbourg et en Alsace.

Luther, Bucer et autres réformateurs ? Ils ne tenaient pas leur pouvoir de l'église, ils le tenaient encore moins immédiatement de Dieu. La mission extraordinaire dont leurs défenseurs ont voulu les décorer, n'a été soutenue ni de miracles, ni de prophéties, ni d'aucune des autres marques qui ont éclaté dans Moïse et dans J. C. Quels abus ont-ils prétendu corriger ? La foi de la présence réelle, de la transsubstantiation, du mérite des bonnes œuvres, la prière pour les morts, les jeûnes, les vœux monastiques, le célibat des prêtres etc ? Mais il suffit d'ouvrir l'histoire ecclésiastique pour reconnaître qu'on avait cru et pratiqué toutes ces choses dans l'église dès la première antiquité ; et que s'il ne tient qu'à se parer du prétexte de réformation et du titre de réformateur, chaque particulier va bientôt renverser tout ce qu'il y a de plus solidement établi en fait de créance ou de morale. C'est ce que n'ont que trop justifié et leurs propres principes et l'expérience ; leurs principes, en attribuant à chaque particulier le droit de régler sa foi sur l'intelligence qu'il a des écritures et par là même, en n'établissant au milieu d'eux aucune autorité légitime pour décider les questions de foi ; l'expérience par leurs propres variations, et par cette multitude de sectes sorties, depuis deux siècles, du protestantisme.

..

Un moine de Saxe, courageux jusqu'à la témérité, doué d'une imagination forte — Si nous examinons en gros l'ouvrage de la Réformation, il faut convenir qu'il en résulta un avantage, c'est que les théologiens des deux Communions, obligés de combattre de la plume, étaient forcés de s'instruire, le besoin de savoir les rendit savants. De grands hommes parurent en chaque parti.

Tel fut le bien que produisit la Réforme. Si nous le comparons aux maux qu'elle causa, il faut convenir que le bénéfice qu'il opéra a été chèrement acheté.

..

On lit ces paroles dans un ouvrage de Jean Marbach, page 91 « Die papisten hauchen in ihrer mess Zaubersche wort
« über die element brod und wein. »

..

L'Eglise catholique de Strasbourg connaît si parfaitement le mérite de la plupart des ministres protestants, qu'elle se féliciterait à jamais de les voir dans son sein. Il ne s'agirait plus de rappeler les querelles passées ; de reproduire ces temps orageux où chacun, emporté par la vivacité, sortit des règles de la modération chrétienne. Mais il serait question de réunir dans une même croyance fondée sur l'écriture et sur la tradition, telle qu'on la trouve chez les apôtres, les conciles et les pères.

..

Je ne dirai rien qui ne soit tiré le plus souvent des propres écrits des Protestants et toujours d'auteurs peu suspects ; de sorte qu'il n'y aura dans tout ce que j'en dirai aucun fait qui ne soit authentique et incontestable. Pour ce qui regarde les actes publics des Protestants faits à Strasbourg, outre leurs confessions de foi et... etc. qui sont entre les mains de tout le monde... etc. Au reste pour le fond des choses, il est bon de dire quel est mon sentiment ; car assurément je suis catholique et enfant soumis aux décisions de l'Eglise. Après cela, aller faire le neutre et l'indifférent, à cause que j'écris une histoire, ce serait faire au lecteur une illusion trop grossière ; mais avec cet aveu sincère, je prie les Protestants de ne pas me refuser leur croyance, puisque dans tout ce que j'aurai à dire sur la Réformation, je n'en raconterai rien qui ne soit tiré de leurs auteurs ou prouvé clairement par leurs propres témoignages.

..

1523. - - On imprima à Strasbourg, en 1523, chez Jean Schott, le recueil des sermons de Luther, in-4°. On y voit en tête la figure de Luther habillé encore en moine augustin.

ayant la tête de même rasée, tenant un livre en main, une couronne rayonnante à l'entour de la tête comme on représente les saints, et le S^t Esprit au-dessus. Au bas de l'estampe on lit ces mots : *Martinus Luther ein dyner Jhesu Christi. und ein wider-Uffrichter christlicher leer.*

..

1525. — On imprima à Strasbourg, en 1525, le nouveau testament de Luther, in-fol., sous ce titre : *Das neue testament, recht grundlich teuscht, mit schænen vorreden, und der schweresten arten Kurtz, aber gut, ausslegung.... Gedruckt zu Strasburg durch Johan Knoblauch. im jar MDXXV.*

Le même ouvrage fut imprimé, chez le même imprimeur en 1528, aussi in-folio.

..

L'hérésie de Luther donna occasion à la guerre des paysans : Sleidan, lui-même, l'avoue au commencement de son cinquième livre. Luther lui-même disait : *das Evangelium muss rumoren wo es hinkommet: thuts nicht, so ist nicht recht.* — Tisch-reden Lutheri getruck zu Eissleben an. 1566, fol. 195, und zu Dresden an. 1723, fol. 456.

La même année 1525, les Strasbourgeois suivant la doctrine de Bucer, envoyèrent des Députés à Luther pour l'avertir de conserver l'unité de la religion, afin qu'unis ensemble ils puissent détruire le papisme plus facilement. — *Lavather in his. sacram, pag. 6. Pappus, in der Widerlegung des Zweybrückischen berichts, p. 424.*

Luther, entr'autres choses, écrivit aux strasbourgeois, en 1525, qu'il pouvait se glorifier d'avoir prêché le premier J.-C. — « Christum à nobis primovulgatum, et neminem unum gloriarum » — Voyés Pappus *Widerlegung des Zweybrückischen berichts, pag. 427 et 428.*

..

Conrad Dannhauer, célèbre ministre de Strasbourg, avoue dans son : *Staets-Wachenden Schutz-Engel*, pag. 400. que le génie Strasbourgeois était fort semblable au Calvinisme, et que les cérémonies antérieures ressemblaient beaucoup au Calvinisme. « dass der Strasburgische genius dem Calvinismo schier gleich seye, und das die ausserliche Ceremonien auch nach dem Calvinismo riechen, etc.

Dans le catéchisme luthérien, imprimé à Strasbourg en 1691, les rédacteurs avaient inséré que le Pape avait voulu ôter J.C. de son trône et que le Pape mentait, comme le Diable son idole. Les Luthériens furent obligés, par autorité publique, d'effacer et d'oter ces paroles fanatiques et injurieuses. — *Weistlinger Friss Vogel oder stirb.* — *Vorred*, num 8, p. 243.

..

Godefroi Røederer de Strasbourg soutint et fit imprimer en 1713, une thèse publique de théologie: *de Aretissimo credendorum et agendorum rerum*, sous le *presidium* de Daniel Pfeffinger. On y lit cette phrase, pag. 37. — « Cum consiliotridontino..... eandem virgulam sensoriam merentur turcarum alcoranus et Judeorum. — Talmud.

Luther, dans une lettre aux strasbourgeois, dit que ce n'est qu'avec peine qu'il s'est porté à croire la présence de J.C. dans l'Eucharistie, parcequ'il savait qu'il aurait donné un grand coup au papisme en la niant. Voici ses propres paroles insérées dans l'édition de ses œuvres imprimées à Jena en 1556, *Tom. 3, fol. 113*, à Wittenberg en 1548, *tom. 2, fol. 110* et à Altenberg, en 1661, *tom. 3, fol. 101*. « dass er sich grossen gewalt angethan, die gegenwart Chisti in heiligen sacrament zu glauben, zumahlen da er durch verlaugnung der selben dem pabstum hâte können den grøesten strofs geben ».

Pergamen de anno 1525, mardi 13 septembre*(Original dans les archives de l'hôpital de Strasbourg)*

Le Gardien et Cordeliers du couvent des Déchaussés représentent au Mayer que dans le temps de leur jeunesse et ignorance, ils furent engagés par leur père et parents d'entrer dans le couvent, mais que pour la conservation de leur âme et de leur corps ils demandent à sortir et à être quittes de vœux ; comptant plutôt faire leur salut dans le monde qu'au couvent.

Pergamen de anno 1525. — 14 mars*(Original aux archives de l'hôpital de Strasbourg)*

Même requête présentée par l'Abbesse prieure, secretaire et religieuses Claristes de la Werd.

Même requête présentée le 26 avril 1525, par les Claristes du Rossmarck.

Recès

de l'Empire conclu à la diète tenue à Spire par le vicaire et les commissaires de l'Empereur Charles V. On y conclut que rien ne sera entrepris de nouveau dans les affaires concernant la foi et la religion; qu'un concile général ou du moins national sera convoqué, que sa Majesté impériale sera suppliée d'y employer ses soins et son autorité, et de venir en personne en Allemagne le plus tôt qu'il sera possible ; que cependant l'édit de Worms et la paix publique seront observés etc. Donné à Spire le 27 août 1526.

Germanicé étidèrunt : Lunig, Reichs-archiv. part. général. contin. p. 460. — Rousset supplément au cod. diplomatique de Dumont, tom. 2, part. 1, p. 78.

A ce recès assistèrent, en personne Guillaume, évêque de Strasbourg, Martin Herlin et Jacques Sturm députés de la ville de Strasbourg.

..

En 1589 les Strasbourgeois publièrent un nouveau Directoire ou *Kirch-ordnung*, qui fut renouvelé en 1670, et changé en plusieurs points notables. Ce Directoire de 1589 ne plut point aux Calvinistes, et voici ce que ceux-ci en pensèrent dans la préface d'un livre imprimé à Deux-Ponts en 1603, sous le titre de *Warhafftigen bericht von der Strasburgischen veran derten Kirch-Ordnung*.

« Der jetzigen Strasburgere unordentliche neuerung ist
« nichts anders, als ein offentlicher, leichtfertiger ab fall von
« ihrer vorigen rechten evangelischen lehr, zu einer neuen
« falchen opinion... Sie stecken selbst in der alber grösten
« und schädlichsten Ketzerey, die jemals auf erden gewesen,
« oder noch Kunfftig entstehen werden Kænnen. Die liebe
« warheit ist von ihren (Strasburgischen) verblendten und
« mit dicker unvergöenglichen finsterniss geschlagenen prædicanten verdunckelt vorden ».

..

1594. — Il y a près de deux cents ans qu'on chantait encore dans les églises et écoles luthériennes de Strasbourg les hymnes : *Vexilla Regis* et *Pange lingua*. — Voyez *Cantica ex sacris litteris in ecclesia cantari solita etc, in usum scolæ Argentinensis*. — *Argentorati exudebat Josias Rihel. 1594*.

..

1603. — On imprima à Strasbourg, en 1603, chez Lazare Zetsner, in-folio, la Bible de Luther, selon la version de ce docteur. On n'y trouve pas le fameux verset de Saint-Jean, *1 joh. v. 7*, ainsi que dans les éditions du nouveau testament imprimé dans la même ville en 1617 et 1618. Cependant ce

verset se trouve dans les Bibles imprimées à Strasbourg en 1619, in-4°, en 1620 et 1624, in-fol., en 1626, in-8°, en 1630, in-fol., en 1648, in-24 et en 1708, in-4°.

..

On lit dans les éléments de l'histoire de l'abbé de Vallemont, *tom. 3, liv. 7, art 4, pag. 291*, que Bucer disait publiquement de Saint Thomas d'Aquin : *Tolle Thomam aquinatem et dissipabo ecclesiam*. Cependant Jean-Georges Dorchée, ministre de Strasbourg, en voulut faire un prédécesseur de la Confession d'Augsbourg et publia à ce sujet, un livre à Francfort en 1636 sous le titre de : *Thomas aquinus, dictus doctor angelicus, confessor veritatis evangelicæ Augustand repetitur*.

Sur Martin Luther

Martin Luther, Augustin de profession, docteur et professeur de théologie à l'Université de Witembergke.

Il avait de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et les ravissait ; son savoir était médiocre au fond, mais grand pour le temps ; une hardiesse extraordinaire quand il se vit et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples ; de sorte qu'ils n'osaient le contredire, ni dans les grandes choses, ni dans les petites. — *Bossuet, Histoire des variations des églises protestantes, liv 1, pag. 6*.

..

Il faudrait ici raconter les commencements de sa doctrine s'ils n'étaient connus de tout le monde. Mais qui ne sait la publication des indulgences de Léon X et la jalousie des Augustins contre les Jacobins, qu'on leur avait préférés en cette occasion ! Qui ne sait que Luther, Docteur-Augustin,

choisi pour maintenir l'honneur de son ordre, attaque premièrement les abus que plusieurs faisaient des indulgences et les excès qu'on en prêchait ? Mais il était trop ardent pour se renfermer dans ces bornes : Des abus il passe bientôt à la chose même. Il avançait par degrés ; et, encore qu'il allât toujours en diminuant les indulgences et les réduisant presque à rien par la manière de les expliquer, dans le fond il faisait semblant d'être d'accord avec ses adversaires puisque lorsqu'il mit, en 1517, ses propositions par écrit, il y en eut couchée avec ces termes num. 74. « Si quelqu'un nie la vérité des indulgences du Pape, qu'il soit anathème !

Sur Erasme

Quoiqu'Erasme n'ait jamais quitté la communion de l'Eglise, il a toujours conservé, parmi ces disputes de religion, un caractère particulier qui a fait que les Protestants lui donnent assez de créance dans les faits dont il a été témoin.

Sur les Mariages

Bucer introduisit une nouveauté étrangement scandaleuse. Il se maria et cet exemple fit des effets surprenants dans l'ordre sacerdotal et dans les cloîtres. C'était une des maximes de la nouvelle Réforme que les vœux étaient une pratique judaïque, et qu'il n'y en avait point qui obligent moins que celui de chasteté. Bucer avait alors..... ; et cet homme qui, à la faveur de la discipline religieuse, avait passé toute sa jeunesse sans reproche dans la continence, ne rougit point de quitter un état de vie si parfait. Luther s'était marié en 1513.

Sur Zwingle

Zwingle, pasteur de Zurich, était un homme hardi et qui avait plus de feu que de savoir. Il avait beaucoup de netteté dans son discours et aucun des prétendus réformateurs n'a expliqué ses pensées d'une façon plus précise, plus uniforme et plus suivie ; mais aussi aucun ne les a poussées plus loin, ni avec plus de hardiesse. — Livre 2, paragraphe 19.

Sur les Réformateurs

Tels étaient les chefs de la nouvelle Réforme, gens d'esprit à la vérité et qui n'étaient pas sans littérature, mais hardis, téméraires dans leurs décisions et enflés de leur vain savoir, qui se plaisaient dans des opinions extraordinaires et particulières, et par là croyaient s'élever non seulement au-dessus des hommes de leur siècle, mais encore au-dessus de l'antiquité la plus sainte.

Sur les Mariages

Fatigué du célibat comme les autres Réformateurs, il épousa une jeune fille dont la beauté l'avait touché. Il semble, dit Erasme dans une de ses lettres, que la Réforme aboutisse à défroquer quelques moines et à marier quelques prêtres ; et cette grande tragédie se termine enfin par un événement tout à fait comique, puisque tout finit en se mariant comme dans les comédies.

La doctrine sacramentaire

Carlostad écrivit le premier contre la présence réelle. Zwingle et Ecolampade écrivent pour défendre ce dogme nouveau ; le premier avec beaucoup d'esprit et de véhémence ; l'autre avec beaucoup de doctrine et une éloquence si douce

qu'il y avait, dit Erasme, lib. 13, Epist. 9, de quoi séduire s'il se pouvait, et que Dieu le permit, les élus même.

La doctrine de Carlostad se répandait de plus en plus ; Zwingle et Écolompade, avec des expressions un peu différentes de celle de Carlostad, convenaient au fond que ces paroles *Ceci est mon corps* étaient figurés. *Est*, veut dire *signifie*, disait Zwingle ; *Corps*, c'est *le signe du corps*, disait Écolompade. Ceux de Strasbourg entrèrent dans les mêmes interprétations. Bucer et Capiton, qui les conduisaient, devinrent zélés défenseurs du sens figuré. La Réforme se divisa, et ceux qui embrassèrent ce nouveau parti furent appelés *Sacramentaires*. On les nomme aussi *Zwingliens*, parce que Zwingle avait le premier appuyé Carlostad, ou que son autorité prévalut dans l'esprit des peuples entraînés par sa véhémence.

Le célibat des prêtres

Le mariage des Prêtres est un de ces changements remarquables que la Réformation ait produit dans le clergé protestant. Je ne prendrai pas pour règle les décisions de l'église catholique et romaine, que les Protestants ne veulent pas reconnaître, mais celles d'une saine politique à laquelle tout le monde doit se soumettre et de l'expérience qui ne nous trompe guère dans les choses de ce monde. Le mariage des ecclésiastiques diminue le respect qu'on avait pour eux. Les travers d'une femme sont capables de faire tomber un ministre dans le mépris qui rejaillit sur son caractère.

Les hommes raisonnables, satisfaits des ridicules que la nature a attachés à chaque individu, se mettent le moins qu'ils peuvent dans la nécessité de répondre de ceux des autres. C'est peut-être cette raison qui de tout temps empêche la plupart des philosophes et des hommes de lettres de se marier. Un grand homme auprès du peuple perd du respect qui lui est dû à mesure qu'il a plus de choses communes avec les autres hommes.

Le mariage met souvent des entraves aux qualités des Grands-hommes. Ceux qui sont libres de ce joug travaillent

davantage à faire passer leur mémoire à la postérité. Il n'y a pas à craindre que cette remarque fasse perdre des sujets à l'Etat. Ceux qu'elle regarde sont rares.

Nous devons ce qui a été fait de plus recommandable pour la société à des hommes qui ne sont pas mariés. Ceux qui, par leur état, ne peuvent fixer sur une seule personne le penchant secret qui nous porte à aimer, sont communément plus humains et plus charitables que les autres. C'est une nouvelle raison qui décide en faveur du célibat des ecclésiastiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'esprit de charité que demande leur ministère, qu'ils n'en sont détournés par aucune affection mondaine. Le célèbre Bacon, lui-même, le regarde comme le seul état qui leur convienne. *Il est rare, dit-il, qu'on s'occupe à arroser des plantes, lorsque l'on a besoin de l'eau pour soi-même.*

« Qu'un homme se prive, lui-même, de ce dont il pourrait « jouir légitimement, et cela pour se livrer plus parfaitement « et plus librement au soin de l'Eglise, on ne voit pas pourquoi « il n'aurait point à espérer une grande récompense dans la « vie future. » dit un Protestant, Jacques Wetstein. — Voyez les actes de Leipsick, *Janvier 1756.*

Purgatoire

L'enfer, un des principaux points de la foi Catholique, n'en est presque plus un pour les plus sensés Protestants. Ce serait, selon eux, faire injure à la Divinité d'imaginer que cet être, également bon et juste fut capable de punir, par des tourments éternels des fautes passagères. Ils expliquent et détournent les passages formels de l'écriture sainte qui sont contraires à leur opinion, et ils prétendent qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les livres saints tout ce qui paraît blesser la raison et l'humanité. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie. En ne bornant leur durée avec Zwingle, ils croient encore que ces peines ne sont que pour un temps. Ainsi le Purgatoire qui a été une

principales causes de la séparation des protestants d'avec l'Eglise romaine, paraît aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entre eux admettent après la mort.

La Doctrine Sacramentaire

Carlostad écrivit le premier contre la présence réelle. Zwingle et Œcolampade écrivirent pour défendre ce dogme nouveau ; le premier avec beaucoup de doctrine et une éloquence si douce qu'il y avait, dit Erasme, lib. 13, epist. 9, de quoi séduire, s'il se pouvait et que Dieu le permit, les élus mêmes. La doctrine de Carlostad se répand de plus en plus Zwingle et Œcolampade, avec des expressions un peu différentes de Carlostad, convenait enfin que ces paroles : *ceci est mon corps* étaient figurées *est* veut dire *signifie*, disait Zwingle ; *corps*, c'est le *signe du corps*, disait Œcolampade. Ceux de Strasbourg entrèrent dans les mêmes interprétations. Bucer et Capiton, qui les conduisaient, devinrent zélés défenseurs du sens figuré. La Réforme se divisa, et ceux qui embrassèrent ce nouveau parti furent appelés *Sacramentaires*. On les nomma aussi Zwingliens, parce que Zwingle avait le premier appuyé Carlostad ou que son autorité prévalut dans l'esprit des peuples entraînés par sa véhémence.

Antoine-Ulric de Brunswick-Wolfenbüttel, le même qui avait voulu conserver à la paix de Riswick un canonical protestant dans la cathédrale de Strasbourg, et qui se fit catholique en 1710, avait engagé Leibnitz et Molanus à traiter par écrit avec les meilleurs théologiens catholiques, pour faire cesser le schisme qui divise, depuis le XVI^e siècle, l'Eglise d'Occident. Les pièces de cette grande négociation, qui malheureusement n'a pas réussi, sont dans la collection de M. Du-tens.

Un professeur en droit de l'Université de Riswick doit avoir entre les mains une démonstration mathématique du mystère de la transsubstantiation par Leibnitz. — *Journal encyclopédique du mois de Janvier 1774* pag 333.

Il serait assez singulier que la géométrie eut conduit au catholicisme le même homme que l'on accusait de n'être pas chrétien, parcequ'il était bon géomètre.

Extrait d'une lettre de capiton à Fare son ami,

(1537. *Epist. Calvini, pag. 15*)

« L'autorité des Ministres est, dit-il, entièrement abolie, « tout se perd, tout va en ruine. Il n'y a parmi nous aucune « église, pas même une seule où il y ait de la discipline..... « Le peuple nous dit hardiment ! vous voulez vous faire les « tyrans de l'église qui est libre ; vous voulez établir une « nouvelle papauté. Et peu après... Dieu me fait connaître « ce que c'est qu'être pasteur et le tort que nous avons fait « à l'église par le jugement précipité et la véhémence inconsidérée qui nous a fait rejeter le pape ; car le peuple « accoutumé et comme nourri à la licence, a rejeté tout à « fait le frein, comme si, en détruisant la puissance des « papistes, nous avions détruit en même temps toute la « force des sacrements et du ministère. Ils nous crient : Je « sçais assez l'Evangile : qu'ay-je besoin de votre secours « pour trouver Jésus-Christ ? Allez prêcher ceux qui veulent « vous entendre. »

Quelle Babylone est plus confuse que cette église qui se vantait d'être sortie de l'église romaine comme d'une Babylonne. Voilà qu'elle était l'église de Strasbourg, elle que les nouveaux réformés proposaient sans cesse à Erasme, lorsqu'il se plaignait de leurs désordres, comme la plus réglée et la plus modeste de toutes les églises, voilà qu'elle elle était environ vers 1537, c'est-à-dire dans sa force et dans sa fleur.

..

Il ne faut pas s'étonner si la nouvelle Réforme plût tant au Magistrat de Strasbourg, qui s'y rendit maître de tout et même de la doctrine. C'était un malheur inévitable ; la Réforme s'était établie en se soulevant contre l'évêque sur les ordres

du Magistrat. Le Magistrat suspendit la messe et donna la forme au service divin. Les nouveaux pasteurs étaient institués par son autorité ; il était juste après cela qu'il eut toute la puissance dans l'église. Ainsi ce que l'on gagna dans la Réforme en rejetant le pape ecclésiastique, successeur de St Pierre, fut de se donner un pape laïc et de mettre entre les mains des Magistrats l'autorité des apôtres. C'est aussi la plainte que fit en ce tems Mycon, ministre de Bâle : Les laïques, dit-il, s'attribuent tout et le Magistrat fait le pape.

ALSACE

ET

RÉGIONS VOISINES

EN TEMPS DE GUERRE

(1794)

(Suite (1))

Cavalerie de l'armée du Rhin

28 Avril 1794 (9 floréal an 2). Le Directoire enregistre un arrêté du citoyen Duroy, représentant du peuple, député par la Convention-nationale près l'armée du Rhin pour y surveiller l'incorporation et l'organisation des troupes à cheval. Cet arrêté est daté de Colmar, le 15 germinal an 2 (4 avril). Il ordonne :

Que l'Inspecteur des dépôts des régiments de cavalerie de cette armée réunira, autant que possible, dans Colmar, les cavaliers destinés aux régiments de ladite armée ;

Que ceux de dragons réunis à Phalsbourg y resteront. Cependant, vu l'absence d'eau dans cette place, l'Inspecteur pourra, si cela est nécessaire, les transférer à Schlestadt ;

Qu'il accélérera la confection des effets d'habillement, équipement et armement ; qu'il emploiera d'abord les ouvriers des ateliers, et en cas d'insuffisance, les corps administratifs mettront en réquisition le nombre d'ouvriers nécessaires ;

Que les corps administratifs sont tenus de procurer et disposer les emplacements pour loger les soldats, ouvriers et

(1) Voy. pp. 145-160 du trimestre Avril-Mai-Juin 1898.

chevaux ; que le grand hangard, situé derrière le château de Saverne sera converti en écuries ; que le district donnera les ordres nécessaires pour cette opération ;

Qu'il fera également faire les appropriations utiles pour convertir en caserne la partie ancienne du château ;

Que toutes les matières et objets propres à la confection des effets d'équipement et armement seront mis à la disposition de l'Inspecteur par les corps administratifs etc. etc.

D'autres prescriptions de l'arrêté sont relatives aux mesures organiques et à la comptabilité de ce service.

Autorisation commerciale

28 Avril 1794 (9 floréal an 2). Le Directoire enregistre le brevet d'invention obtenu par Jean Immer, Sébastien Gavey, Abichel Kessel l'aîné, et Conrad Florer, citoyens de la ville de Riquewihr, ayant pour objet la vente et le débit sur tout le territoire de la République, du goudron ou brais gras, de la poix navale, de l'huile de thérébentine et du noir de fumée fabriqués par les procédés définis au procès-verbal du dépôt qu'ils ont fait, le 3 juillet 1792, au secrétariat du département du Haut-Rhin.

Partage des biens Communaux

30 Avril 1794 (11 floréal an 2). Les administrateurs du département du Haut-Rhin écrivent la lettre suivante aux administrateurs composant le Directoire du district de Belfort.

« Des citoyens de différentes communes se sont plaints de l'exécution des lois des 10 juillet 1793 et 26 nivose (15 janvier) derniers, relatives au partage des communaux et du bois de chauffage : ils ont obtenu des arrêtés qui enjoignaient aux municipalités des lieux de mettre les dites lois à exécution ; et non obstant, quelques unes de ces municipalités se refusent obstinément à un partage égal entre ce qu'ils appellent encore des Bourgeois et les Manans, à moins que ceux-ci ne paient au profit de la commune une rétribution.

« Pour faire cesser un pareil brigandage, nous vous invitons, sur des plaintes de non exécution d'arrêtés pris à ce sujet, d'envoyer des Commissaires, aux frais personnels des municipalités en défaut, qui mettent ensuite les citoyens en possession de ce que la loi leur accorde notamment des *Gobes* de bois de chauffage.

« *Hte Collombel - J^e Buob le jeune - Probst - Ortlieb - Blin.*

« Pour le procureur général »

FONTAINE.

Deniers publics — Vérifications

17 mai 1794 (28 floréal an 2). En exécution du décret du 23 août 1793 (6 fructidor an 1), qui établit un nouveau mode de comptabilité, l'administration du département arrête :

« Que, par le citoyen Ortlieb, accompagné d'un Commissaire que les Directoires des districts de Colmar, Altkirch et Belfort, chacun pour son arrondissement, seront invités de nommer dans leur sein, il sera, de la manière et dans la forme prescrite, procédé, au domicile de tous les anciens comptables, receveurs d'impôts indirects résidant dans l'étendue du département, à la vérification de leurs comptes, pour constater leur situation et faire verser au trésor public les sommes qui auraient pu rester entre leurs mains.

« A quel effet le vérificateur et le Commissaire sont autorisés à faire telles réquisitions qu'ils jugeront convenables pour le succès de leur opération. »

Réquisitions arriérées — Réquisitions nouvelles

11 juin 1794 (22 prairial an 2) A la suite d'une lettre du citoyen Prieur, Commissaire ordonnateur en chef de l'armée du Rhin, l'administration du département ordonne que, dans les six jours, l'arriéré de la réquisition du 25 germinal soit livré dans les magasins de l'armée du Rhin, et qu'à l'avenir le contingent nouveau soit levé avec la plus grande célérité.

Les Directoires des districts rendront compte, toutes les décades, des livraisons faites.

Le 10 juillet (22 messidor), Le contingent requis le 25 germinal est loin d'être réalisé. L'administration prescrit de nouvelles mesures pour en hater la livraison.

Réserves et distractions de linges

30 juin 1794 (12 messidor an 2). L'administration du département arrête que les réserves et distractions de linge ordonnées par arrêté du comité de salut-publie du 26 floréal (15 mai), seront faites par les Commissaires nommés pour procéder aux inventaires et ventes mobilières qui auront lieu à l'avenir dans les maisons d'émigrés, déportés ou autres condamnés, dont les biens sont confisqués au profit de la République.

Réquisitions de chevaux et de seigle

3 juillet 1794 (15 messidor an 2) Le représentant du peuple, le citoyen Goujon, notifie à l'administration du Haut-Rhin la réquisition, datée de Landau, de fournir cent chevaux qui devront être rendus le 24 messidor (12 juillet) au quartier à Bourg-libre (Saint-Louis, canton de Huningue) aux ordres du général Galbose. — Le district d'Altkirch en fournira quarante, celui de Belfort trente et celui de Colmar aussi trente.

6 juillet 1794 (18 messidor an 2). Nouvelle réquisition de huit mille quintaux de seigle de la nouvelle récolte dont l'administration du Haut-Rhin prescrit la diligente levée et termine ainsi son appel :

« Le triomphe de la liberté sur les despotes, et leur pro-
« chaine destruction présagée par les victoires signalées que
« nos défenseurs viennent de remporter dépendent particu-
« lièrement de l'approvisionnement de l'armée. Tous les
« citoyens, toutes les sociétés populaires, comités de
« surveillance et autorités constitués réuniront, dans ces

« moments précieux, leurs efforts pour le prompt versement
« de ce contingent et dénonceront au tribunal criminel comme
« ennemis de la Patrie tous les malveillants qui, par paroles
« ou actions, empêcheraient l'exécution de cette réquisition. —
« Ortlieb, président. — Jourdain, secrétaire général. »

Hôpital militaire

13 juillet 1794 (24 messidor an 2). Le dépôt d'Ensisheim est mis à la disposition des Commissaires ordonnateurs près l'armée du Rhin pour y établir un hôpital militaire. Les enfants qui y sont établis seront transférés au couvent des récollets de Rouffach.

Récolte de biens d'émigrés

6 juillet 1794 (18 messidor an 2) Le Directoire du district de Colmar arrête que tous les biens des pères et mères d'émigrés déjà ensemencés, ainsi que leurs prairies non louées encore, ne le seront qu'après la récolte des blés et des foins ; que les fruits seront vendus aux plus offrants et derniers enchérisseurs, après affiches et publications préalables et que les acquéreurs verseront le montant de leur adjudication en nature dans les magasins militaires de Colmar jusqu'au 1^{er} frimaire (21 novembre) prochain.

L'administration départementale homologue cette décision du district de Colmar et la rend également exécutoire dans les districts d'Altkirch et de Belfort.

Seigneur de Florimont

23 juillet 1794 (5 thermidor an 2). Le représentant du peuple, le citoyen Hentz, avait ordonné l'arrestation de Xavier de Ferrette à Florimont et son transfert dans les prisons de Belfort ; mais celui-ci déjoua la vigilance de la

gendarmerie et passa à l'étranger. L'administration du département ordonne son inscription sur la liste supplémentaire des émigrés et nomme le Chirurgien Lacour, de Faverois, pour apposer les scèlés sur les meubles, effets et denrées délaissés par Xavier Ferrette.

Réquisitions

29 juillet 1794 (11 Thermidor an 2). La Commission du commerce et des approvisionnements réquisitionne 22,000 quintaux de grains à prélever sur la nouvelle récolte. L'administration du département prescrit les mesures nécessaires pour la levée, mais se dispense de la répartir entre les districts.

2 août 1794 (15 Thermidor an 2). L'administration du département est informée par les préposés aux subsistances que les magasins sont vides. Elle prescrit les réapprovisionnements dans l'espace de quatre décades.

Le district de Colmar fournira aux magasins de :

Colmar	4.000	quintaux de foin	2.000	quintaux de paille
Brisach	4.000	»	2.000	»
Ensisheim	3.000	»	1.500	»
Soultz	1.000	»	600	»

Le District d'Altkirch fournira aux magasins de :

Altkirch	2.000	quintaux de foin	1.000	quintaux de paille
Huningue	5.000	»	2.500	»
Otmarsheim	1.000	»	500	»
Sieratz et Kembs	1.000	»	500	»
Haesingen	1.200	»	600	»
Habsheim	6.000	»	3.000	»

Le district de Belfort pourvoiera, également dans le délai de quatre décades, au réapprovisionnement des magasins de Belfort et de Cernay au moyen de 10.000 quintaux de foin et 5.000 de paille pour les magasins de Belfort. Les magasins de Cernay recevront de leur côté 2.000 quintaux de foin et 1.000 de paille.

Altkirch, 17 Fructidor an II (3 septembre 1794),

Le 3 septembre 1794, on procéda à la vente en bloc des objets déposés dans un magasin dépendant de l'ancienne école d'Altkirch et provenant des églises du district : Ils consistaient en croix de fer, chandeliers, encensoirs, navettes, eaubenitiers, clochettes, battans de cloches etc, chassubles en soie, fond de dais et quantité d'autres menus objets, venant des communes de Lutterbach, Franken, Galfingen, Sausheim, Rixheim, Zimmersheim, Ballersdorf, Mertzen, Wittenheim, Landser, Illfurth, Huningue et Blotzheim. Ces objets sont adjugés pour 38 liv. 10 sous 3 deniers par Coudre, Kauffmann et Hoffmann, notaire et membres du Directoire du district.

Elenberg, 27 Frimaire an III (7 décembre 1794).

L'inventaire du mobilier de cette maison comportait 292 articles dont on n'a pu retrouver la monenclature. La vente eut lieu le 13 décembre 1794 par l'ordre du Directoire d'Altkirch et le ministère de M. Neuville, notaire au dit Altkirch. Elle produisit 6336 livres.

Enclos de l'Abbaye de Lucelle — Description — Estimation

7 décembre 1794 (17 frimaire an 3). Antoine Schwartz d'Oberlarg et Ambroise Terrier, de Delle, procédèrent à la reconnaissance et à l'estimation de l'Abbaye, se composant de :

1° Un corps de bâtiment appelé *la menuiserie*, situé à la gauche de l'entrée de la grande cour, composé d'un rez-de-chaussée, de deux étages non compris les greniers, et distribué en 22 pièces de différentes longueur, prenant jour au levant et au couchant.

2° Entre ce bâtiment et l'Abbaye, se trouve l'Eglise qui consiste en une grande nef et deux petites, de la longueur

d'environ 200 pieds, sur une largeur d'environ 70 pieds, prenant jour des quatres faces.

3^e L'Abbaye, qui est composée d'un rez-de-chaussée avec deux étages, non compris ses greniers, et de grandes caves voûtées, formant un carré avec l'Eglise et divisé en 83 pièces de différentes longueur et largeur, avec de grands vestibules, prenant jour dans les quatre parties.

4^e Un bâtiment appelé la grosse *Kellerie*, situé à la droite de l'entrée de la grande cour, composé d'un rez-de-chaussée avec deux étages, distribué en 47 pièces, outre ses greniers et vestibules, prenant jour de tous cotés.

5^e Un grand corps de bâtiment, à deux ailes, dont l'une consiste en trois grandes écuries doubles, deux grandes remises et deux chambres pour les harnais et logement des domestiques ; prenant jour de trois cotés, avec six grandes caves voûtées et des greniers pour déposer le foin.

Et l'autre [aile] consiste en un rez-de-chaussée avec un étage, où se trouvent un moulin, une boulangerie, une buanderie, une boucherie et une tannerie, le tout consécutivement, contenant des logements pour chacun des ouvriers respectifs.

6^e Un bâtiment situé dans le fond d'un grand jardin, servant ci-devant à une orangerie avec logement d'un jardinier, consistant en un rez-de-chaussée avec un étage et des greniers.

7^e Plus des cours, jardins et vergers, traversés par le ruisseau dit *La Lucelle*, qui, avec les susdits bâtiments, ne forment qu'un même enclos contenant environ 12 arpens enfermés d'un mur dans toute la circonférence.

8^e Plus et finalement, près de la grande porte du dit enclos, un grand bâtiment servant d'auberge, consistant en un rez-de-chaussée avec un étage, une grande cave et des greniers. Le rez-de-chaussée et l'étage se trouvent distribués en 17 pièces de logement. A côté du bâtiment est une écurie double et une simple ; au-dessus, des greniers à foin, avec jardin et un verger.

Ces bâtiments nous ont paru exclusivement propres et avantageux à établir une manufacture ; d'autant que les

communes environnantes présentent une population assez nombreuse qui ne demande que du travail. Et, après cela, nous avons jugé qu'il ne pouvait y être fait aucune division sans porter préjudice à l'entreprise principale à laquelle ils pourront donner lieu, pourquoi nous estimons qu'ils valent, en leur ensemble et état actuel, une somme de 140.157 livres.

Le 17 frimaire an 3 (7 décembre 1794).

Schwartz Antoine, d'Oberlag. Ambroise Terrier, de Delle.

PREVOTS, ABBÉS & DOYENS

de Honau, Rheinau et Saint-Pierre-le-Vieux

(NOTES DE GRANDIDIER)

Abbés de Honau

Saint Benoît, premier abbé et Corevêque en 723.

Saint Tuban, ou Duban, second abbé et Corevêque en 748, 749 et 760.

Thomas, troisième abbé.

Etienne, quatrième abbé en 770.

Saint Béatus, cinquième Abbé et Corevêque en 776, 778, 782 et 810.

Saint Egidan, sixième abbé.

Prevôts de Honau

Brunon en 1104. Devient Evêque de Strasbourg en 1123.

Adalbert en 1160.

H... en 1180.

Ulrich de Sigenowe + le 14 janvier.

Bertholde I d'Ochsenstein, doyen de la cathédrale de Strasbourg en 1209, vivait encore en 1237 + 27 avril.

Bertholde II d'Ochsenstein, custos de la Cathédrale en 1244 et 1261.

Bertholde III d'Ochenstein, custos de la cathédrale en 1264.

Henri en 1269, et 1279, et 1284 + 15 février.

Honau est transféré à Rheinau en 1291.

Prevôts de Rheinau

Henri dernier prévôt de Honau et premier de Rheinau en 1291 et 1292.

Gebeharde de Fribourg, prévôt de la cathédrale de Strasbourg, était prévôt de Rheinau es années 1308 et 1327. Il mourut le 31 mars 1337.

Jean en 1340 et 1348.

Hugues de Mullenheim en 1354 et 1378, + le 2 octobre.

Gauthier de Mullenheim, en 1383 et 1391.

Rheinau est transféré à Strasbourg dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux en 1398.

Prevôts de Saint-Pierre-le-Vieux

Pierre de Epfich, dernier prévôt de Rheinau et premier prévôt de Saint-Pierre-le-Vieux en 1398 + en 1400, 3 mai.

Georges de Zorn en 1448.

Nicolas de Mullenheim + 28 octobre.

Pierre II de Epfich en 1437 et 1447.

Eberharde de Pfaffenlaap en 1448.

Pierre de Zorn en 1448 + le 11 décembre 1482.

Thomas Wolff, dit le vieux d'Eckbolsheim, 1484 + 16 août 1511.

Jérôme Betschelin, élu le 20 décembre 1511 + 1542, le 23 septembre.

Jean Wolff, nommé en 1542, par le cardinal Moron, légat du Saint-Siège ; mais sa nomination n'eut pas lieu.

Jean Braun, élu le 25 septembre 1542 + le 1^{er} février 1562.

Jean Zesler, élu le 26 février 1502 + 1568.

Iodoque Frontzing, élu en 1568 + 1569.

Paul Grave + 1571.

Jean Delphius, évêque de Tripoli et suffragant de l'évêché de Strasbourg est nommé par le Pape Pie IV en 1571, mais cette nomination n'eut pas lieu.

Mathieu Gering, élu le 22 octobre 1571 + 1613, le 10 août.

Exupérance Langhans, élu et confirmé le 17 septembre 1613 + le 17 février 1624.

Adam Petz, évêque de Tripoli et suffragant de l'évêché de Strasbourg, élu le 14 mars 1624 + le 25 novembre 1626.

Martin Merckel, élu le 2 janvier 1627, + le 3 janvier 1661.

François Schlitzweck, élu coadjuteur le 3 avril 1658 + le 15 mai 1671.

Constantin Heldt, élu le 25 mai 1671, se démet en 1683. Le Pape nomma le sieur Rauch, et le chapitre, l'abbé le Laboureur: le Roi de France confirma l'élection du dernier.

Nicolas le Laboureur, élu le 2 juin 1683, mort le 25 juin 1741, ayant permuté avec son frère le 29 mai 1731.

Jean le Laboureur devint prévôt en 1731 + le 19 novembre 1739.

Jean-Charles de Boisgautier, élu le 29 décembre 1739, mort le 31 mars 1742.

Nicolas Payen de Montmort, élu le 17 mai 1742 + le 9 mars en 1770.

Guillaume-Eléonore Mackau d'Hurtigheim, élu le 18 avril 1770, mort le 29 septembre 1774.

Jean-François-Joseph Hüffel, élu le 22 novembre 1774.

Doyens de Honau

Sigefroi en 1180.

Rodolphe en 1259 et 1262.

Conrad en 1281.

Doyens de Rheinau

Herman, dernier doyen de Honau et premier du Rheinau en 1291.

Ysenharde en 1308.

Henri de Molsheim en 1383.

Frédéric en 1398 et Hartman de Wüttelsheim, vice-doyen.

Doyens de Saint Pierre le vieux

Henri Schaffner, dernier doyen de Rheinau et premier de St Pierre le vieux en 1398 et 1402.

Jean Kugman en 1408.

Nicolas Rymer en 1407, le 12 août.

Jean Iselin en 1415 + 1455.

Jean Reiffstec + 20 septembre 1447.

Nicolas Dürrüger en 1447 et 1454 + 1455.

Nicolas Reiner en 1456 + 1492.

Louis d'Odratzheim 1493 + 1500.

Jean Wolff en 1501 + en 1509, à Rome, un frère du prévôt.

Nicolas Betschelin + le 2 novembre 1510.

Martzollffe Vesler vice-doyen 1523.

Jean Wetzel de Marsilli en 1511 et 1533 + 1534.

Wolfgangue Jench en 1538 + 1561.

Mathias Gering en 1571, devient prévôt.

Paul Gartner + 1573.

Michel Reinlin, élu le 15 décembre 1573 + en 1608.

Exupère Langhaus en 1611. Devient prévôt en 1613. Il était vice-doyen en 1607.

Martin Merkel était doyen en 1614. Mort le 17 juin 1638.

Gabriel Hlang, suffragant de l'évêché de Strasbourg et évêque de Tripoli en 1646 et 1652 + le 10 janvier 1691.

Lambert de Laer en 1684. Résigne en 1686 à M. Merlin.

Edouard Merlin obtient le doyenné par une Bulle en 1686 ; vivait encore en 1713.

Jean-Charles Boisgautier, doyen, devient prévôt en 1739.

Jean-Louis Dutruck + 1742 le 21 juin.

Geges-Louis Geiger, élu le 28 juin 1742 + 1765.

Pierre-Joseph de Martigny, élu le 15 janvier 1766.

PORTRAITS & PAYSAGES

SOUVENIRS D'ALSACE

par M. Charles GOUTZWILLER

On a lu, par fragments détachés, les portraits et paysages qui sont l'objet du bel in-8° dont la parcimonieuse édition causera des regrets, car il n'y a qu'environ soixante-dix à quatre-vingts exemplaires à la disposition de nos bibliothèques spéciales concernant le pays annexé. Bien que le moment entraîne les esprits à des préoccupations plus absorbantes, il est certain que cette mince provision ne répond pas, ou ne saurait répondre aux besoins complémentaires de nos bibliothèques communales et de nos bibliothèques privées. Nous faisons cette remarque et ne parlons de cette belle collection de souvenirs à *travers le passé*, que pour en rappeler un moment l'actualité et en dehors de tout sentiment spéculateur qui ne saurait avoir de place là où la préoccupation artistique et littéraire n'a cessé de régner.

Ce qui ne nous empêche pas d'ajouter que M. C. Goutzwiller est le professeur du collège d'Altkirch sous les encouragements duquel M. Jean-Jacques Henner a fait ses débuts ; et que le volume du maître de près de cinq cents pages, est taxé à 8 francs l'exemplaire.

Tout aussi spécial, en fait d'édition, se trouve un in-8° de XXXV — deux cent quatre-vingt-neuf pages et taxé 7 f. 50, ayant pour titre :

SEIGNEURS, PAYSANS ET PROPRIÉTÉ RURALE

EN ALSACE AU MOYEN-ÂGE

par Ch. Schmidt, professeur émérite de Théologie

De même que les lecteurs de la *revue d'Alsace* connaissent partiellement les portraits et paysages de M. Goutzwiller, de même aussi le lecteur des *Annales de l'Est* connaît les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace, qui est un tirage à part de ce recueil académique.

L'auteur de cette étude, que la mort ne lui a pas permis d'achever, est trop connu par ses autres travaux et même sa collaboration à la *Revue d'Alsace* pour que, dans cette note, nous insistions, pendant une minute, à le rappeler à la mémoire de tous. Notre confrère des *Annales* s'est chargé de ce soin en consacrant, troisième biographe, trente-cinq pages à l'édition qui nous occupe et que nous devons nous borner à signaler en même temps que l'œuvre alsatique, captivante, historique et littéraire de notre collaborateur, M. Charles Goutzwiller.

Frédéric KURTZ.

CORRESPONDANCE INTIME
ENTRE
ULRIC OBRECHT, PRÊTEUR ROYAL
ET
JEAN-BAPTISTE KLINGLIN, AVOCAT GÉNÉRAL
ET SYNDIC
DE LA VILLE LIBRE DE STRASBOURG
(1688-1698)

*publiée d'après un manuscrit de la Bibliothèque
Municipale de Strasbourg*

AVANT-PROPOS

Lorsque la riche bibliothèque de M. Ahlfeld, curé de Saint-Pierre-le-Vieux, fut vendue aux enchères à Strasbourg en 1878, la Bibliothèque municipale fit l'achat d'un certain nombre de numéros, manuscrits et imprimés rares, intéressant l'histoire provinciale et locale. Parmi ces acquisitions se trouvait, sous le n° 1798, un volume ainsi annoncé : « (Obrecht) Lettres manuscrites in-quarto, copiées par Gambs. » En l'examinant de plus près, je dus malheureusement constater que le recueil était incomplet et qu'il avait existé, cent ans auparavant, un second volume de cette correspondance entre Obrecht et Klinglin. Il ressort également de la note, placée en tête du manuscrit par l'archiviste Gambs, que ce n'est pas lui mais le sieur Fleischmann, qui, dans le premier

tiers du XVIII^e siècle déjà, avait tiré la présente copie sur les minutes originales d'Obrecht (1), qui sont perdues, car, si elles ont jamais été déposées aux Archives de la Ville — ce dont je doute fort — elles ont disparu depuis.

Cette correspondance, toute fragmentaire qu'elle est, mérite cependant d'être mise au jour, non pas tant pour les quelques affaires administratives qui y sont relatées que parce qu'elle jette un jour curieux et partiellement nouveau sur les procédés gouvernementaux du temps et sur les personnages qui furent les représentants directs de Louis XIV auprès de la « ville libre royale » de Strasbourg. On y peut étudier sur le vif les intrigues nées de la jalousie féroce d'Ulric Obrecht et de Christophe Güntzer ; on y verra comment chacun de ces hauts fonctionnaires dénonce l'autre, comment il tâche de dépasser son rival en obéissance obséquieuse vis à vis de l'intendant et des ministres ; on y verra surtout comment l'un et l'autre, nouveaux-convertis tous deux, demeurent en butte aux attaques violentes ou surnoises du haut clergé qu'ils ne cessaient pourtant de servir, mais qui, là comme partout, n'était satisfait d'aucun succès lorsqu'il n'était pas le maître absolu. Nous trouvons ainsi dans cette correspondance intime des indications précieuses sur l'état moral de Strasbourg dans les dernières années du XVII^e siècle, indications qui complètent, d'une façon fort heureuse, en ce qu'elles viennent du camp opposé, les doléances du *Mémorial* de l'ammeistre François Reisseissen, publié par nous, il y vingt ans. Nous avons pris copie autrefois du manuscrit de la Bibliothèque Municipale (2) ; pour en élucider certains détails, nous avons parcouru les procès-verbaux du Conseil secret des XIII, relatifs aux années

(1) A moins que le prêteur n'ait redemandé, de son vivant, les lettres écrites à son subordonné, il semble peu probable que Klinglin ait pu avoir l'idée de se dessaisir de papiers aussi curieux : comme il survécut de beaucoup à Obrecht, dont il fut le second successeur à la prévôté royale, on doit admettre que ce sont les minutes de cette correspondance intime que Fleischmann retrouva dans les papiers du fils Obrecht, en les triant après décès.

(2) Il porte actuellement le n° 302 dans le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de la Ville.

durant lesquelles furent écrites les lettres qui nous restent, et nous en avons tiré quelques renseignements supplémentaires, consignés dans les notes ou servant de transition entre les pièces de la correspondance elles-mêmes.

Rod. Reuss.

Lettres de M. Obrecht

En tête du manuscrit de Fleischmann se trouve la notice suivante :

Ces deux volumes de lettres de M. Obrecht (1) à M. Klinglin (2) avocat puis Syndic royal, enfin Préteur royal de la ville de Strasbourg m'ont été donnés en présent par M. Fleischmann, qui en ayant trouvé les originaux dans le dépouillement qu'il fit des papiers de M. Obrecht fils décédé à Paris, (où il avait la ville pour prison, après sa révocation de la charge de Préteur royal de Strasbourg) en 172... (3) ayant trouvé les originaux de ces lettres, en fit tirer des copies.

(1) On vient de voir, par l'avant-propos, que malheureusement le second volume est perdu ou du moins qu'il ne figurait pas dans la collection Ahlfeldt; peut-être le rencontrera-t-on quelque jour dans une autre bibliothèque.

(2) Jean-Baptiste de Klinglin, était le fils cadet de François Klinglin conseiller au Conseil souverain d'Alsace. L'aîné, François-Romain, succéda à son père en 1676, devint second président du Conseil en 1697 et mourut en 1719. Jean-Baptiste fut d'abord avocat au Conseil souverain, puis il entra au service de la ville de Strasbourg, après la capitulation, comme avocat général, devint le collaborateur le plus intime d'Obrecht, et après la révocation du fils de son protecteur, lui succéda comme préteur royal de la ville libre et occupa ce poste important jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juin 1725.

(3) Henri Obrecht, né le 17 mars 1675, successeur de son père comme préteur royal à vingt-deux ans, fut déposé de ses fonctions par ordre du roi, après une gestion de cinq années seulement (1701-1706), et mourut à Paris en 1728.

M. Fleischmann (1) a également les avis de M. M. les intendans de la Province d'Alsace jusqu'après le ministère de ces Intendans, donné par eux à la Cour sur les affaires de la Province, qu'il a tirés sur les originaux, que la veuve du Sr... secrétaire de M. de La Houssaye (2) lui avait confiés.

Strasbourg, ce 29 novembre 1773

GAMBS (3) Archiviste.

Lettres de M. Obrecht à M. de Klinglin pendant son séjour à la Cour, depuis 1688 jusqu'à 1701.

A Strasbourg, ce 25 mars 1688.

Monsieur,

J'ay différé jusqu'à présent de vous mander la mort du Sr Grad, avocat général de cette Ville (4), parce que je voulois auparavant faire les préparatifs nécessaires pour vous pouvoir offrir cette place avec plus de sûreté : en quoy j'ay tellement avancé qu'il ne manque plus que votre déclaration si vous la voudriés bien accepter, si (fol. 3^b) elle vous étoit conférée par le Magistrat. En ce cas j'ay déjà écrit à M. de Louvois pour

(1) Le jurisculte G. G. Fleischmann est l'auteur d'une thèse historique sur la Guerre des Paysans, qu'il soutint devant la faculté de droit de Strasbourg en 1712 : il entra plus tard au service de la ville et occupa diverses fonctions administratives : il vivait encore au moment où l'archiviste Gambs rédigeait sa notice, mais il était décédé quand Grandidier rédigeait la sienne sur la famille Obrecht (Oeuvres inédites, V, p. 182).

(2) M. Le Pelletier de la Houssaye fut intendant d'Alsace de 1700 à 1716.

(3) Jacques-Sébastien Gambs fut nommé archiviste de la ville en 1759 : il partagea successivement ses fonctions avec le dernier des Wencker, Pettmesser et Horrer. En 1787 il fut nommé archiviste honoraire et remplacé par C. Ehrlen. (Brucker, Les Archives de Strasbourg, p. 12).

(4) Jean-George Grad mourut dans les premiers jours du mois (XIII, 3 mars 1688).

vous avoir une dispense d'incompatibilité avec la charge d'avocat et de secrétaire interprète que vous avés au Conseil (1), et M. l'Intendant m'a assuré qu'elle ne vous sera pas refusée, si vous la jugez nécessaire. J'ay ajouté à celle-cy les appointemens que j'ay eu lorsque je faisais cette fonction. En attendant l'honneur de votre réponse, je vous prie d'être persuadé que je suis plus que personne du monde, etc.

P. S. Cette charge ne vous empêche pas d'avoir de la pratique étrangère (2), pourvu que ce ne soit pas contre la Ville et les bourgeois.

*Lettres écrites à M. de Klinglin pendant son séjour
à la Cour (3).*

A Strasbourg, ce 8 novembre 1691.

Monsieur,

Vos lettres du 31 octobre, 1 et 3 novembre, viennent de

(1) Il s'agit du Conseil souverain d'Alsace siégeant à Brisach. Obrecht qui, depuis le 30 avril 1685, occupait le poste de prêteur royal la ville libre de Strasbourg, désirait avoir sous la main un homme habile et de confiance qu'il pût déléguer à la cour pour traiter les affaires délicates avec le ministre ou qui pût surveiller de près le Magistrat quand il devait s'absenter lui-même. Non pas le Magistrat lui-même, dans son ensemble, car, au fond, il était bien docile, mais les menées de Guntzer, son aîné de beaucoup, qui au lendemain de la capitulation de 1681 avait été nommé par Louis XIV syndic royal à Strasbourg et exerça, de fait, les mêmes fonctions qu'Obrecht lui-même après 1685. Celui-ci, incontestablement mieux doué, plus énergique, moins « grapillard » que Guntzer, plus chaudement soutenu à la cour, avait fini, grâce à sa conversion, préparée par Bossuet, par l'emporter sur le vieux secrétaire de la Ville, qui manquait par trop de prestige au sein des Conseils secrets où il avait tenu jadis un rôle subalterne. A partir de ce moment il y eut entre Guntzer et Obrecht une haine sourde mais profonde, dont cette correspondance est la preuve éclatante.

(2) De la clientèle. — Les avocats-généraux de la république de Strasbourg pouvaient donner des consultations aux particuliers, pourvu que ce ne fût pas au détriment de la cité, usage qui s'est conservé en Angleterre pour les légistes de la couronne jusqu'à ce jour.

(3) Cette première lettre se rapporte à la mission donnée par

m'être rendues à la fois. Vous n'avez qu'à présenter à Mr de

le Magistrat à Klinglin de présenter à Versailles les condoléances de la ville libre sur la mort de Louvois, et de s'assurer en même temps les bonnes grâces de son successeur. La délégation de l'avocat-général avait été précédée d'une violente passe d'armes entre Obrecht et Güntzer. Dans la séance du Conseil des Treize, du 8 octobre 1691, le syndic prit la parole pour dire que la veille, entre neuf et dix heures, Klinglin était venu le soir pour lui annoncer son départ pour la Cour, d'après la proposition faite par M. Obrecht. Lui, Güntzer, se trouvant à Ostwald ce jour là, n'a pas eu l'honneur de siéger avec ces Messieurs quand ils ont pris cette décision là ; ce voyage est-il bien nécessaire ? Sans doute, il n'a dans tout cela qu'un vote consultatif, mais il se demande si cette ambassade ne fera pas plus de tort que de bien, sans compter que Paris et Versailles sont « un très cher pavé ». En tout cas, si Klinglin part, il faut délibérer sur ses instructions en Conseil ; la *questio quomodo* devront être examinées en comité, d'autant plus que Klinglin n'a pas encore prêté serment, « encore qu'il doive ne penser que du bien d'un honnête homme. » L'absence d'Obrecht, qui gardait la chambre, fit que les Treize, entraînés par cette harangue, décidèrent que le serment serait prêté et l'instruction rédigée par Klinglin lui-même. Le préteur, avisé par une députation du Magistrat, se montra fort irrité et l'avocat-général Geiger transmit l'expression peu atténuée de son mécontentement au Conseil. Il n'est nul besoin d'une instruction, puisqu'il n'y a aucune question spéciale à traiter ! Güntzer répond alors, assez logiquement, que s'il n'y a rien à négocier à la Cour, il est bien inutile d'envoyer un personnage et que le premier honnête homme venu peut remettre à Versailles les dossiers dont parle M. le préteur.

Le lendemain Klinglin lit son instruction, en français, et dit que M. de Chamlay lui a écrit que le moment est propice pour discuter à loisir les affaires strasbourgeoises, qu'il doit se hâter de venir. Güntzer se plaint de ce que le document n'ait pas été mis en allemand, comme par le passé ; il revient sur la question de la dépense ; il raconte que M. de Souvré, arrivé hier de l'armée, lui assure que le moment est peu propice aux entretiens d'affaires puisque M. de Barbezieux, son frère (le nouveau ministre) va se marier, etc. Là dessus les autres avocats-généraux opinent aussi pour une discussion générale sur la matière. Klinglin déclare que, personnellement, il n'a aucun intérêt à ce voyage, qu'il n'a point d'ambition, qu'il obéit à M. le préteur ; ces Messieurs feront ce qu'ils voudront, mais il doute fort que M. le syndic ait le droit, en vertu de sa charge, de proposer rien de pareil. « Si vous aviez assisté à la dernière séance, comme c'était votre devoir, interrompt Güntzer, vous sauriez que je ne veux nullement escamoter votre voyage ! » — « Je suis un honnête homme, » crie de son côté Klinglin, et je connais mes devoirs

Barbesieux (1) la lettre qui vous a été envoyée touchant les divorces : mais il faudra lui marquer dans des termes les plus perceptibles qu'il se pourra, qu'elle vient de la part des magistrats luthériens et que c'est de l'ordre de M. Güntzer que l'on vous l'a adressée (2). Car elle n'a ny été lue dans aucune assemblée (3), ni communiquée qu'à luy en particulier (fol. 4^b) ; ainsy c'est à luy à répondre du contenu et j'ai pris les devans afin que le Roy en soit informé avant que Mr de Barbesieux la porte au Conseil.

Comme il ne se fera rien au changement des routes sans l'avis de M. le marquis d'Huxelles (4) ou de M. l'Intendant (5), il vous sera facile de renvoyer les solliciteurs de la communauté de Dorlisheim à celui de ces deux que M. de Chamlay (6) vous indiquera. Ladite communauté a promis cent pistoles à

et ce que m'impose mon serment ! » — Le procès-verbal officiel ajoute diplomatiquement : « Ici s'élève un petit malentendu entre M. le syndic et M. l'avocat Klinglin, mais il a été supprimé (*getilgt*) par l'autorité des Messieurs du Conseil. »

En définitive Güntzer propose d'ajouter une dizaine de points secondaires, affaires de détail, à ceux que l'envoyé traitera dans les bureaux du ministère, et le Conseil adopte ces additions. Dans une séance du soir (le même 9 octobre) la paix est faite évidemment, car le syndic déclare qu'il n'y a plus qu'à présenter à M. Klinglin les meilleurs vœux et souhaits pour son voyage, persuadé qu'il y saura faire voir, dans les occasions données, son habileté ordinaire.

(1) L. F. Marie Le Tellier, marquis de Barbezieux, fils et successeur de Louvois.

(2) Les rapports entre Güntzer et Obrecht avaient été si tendus durant l'automne que, pendant des semaines, le prêteur, dénoncé par le syndic à Versailles, n'avait pas mis les pieds à l'Hôtel-de-Ville, pour bien marquer qu'il ne voulait point être responsable de ce qu'on y faisait. (XIII, 18 septembre 1691).

(3) Séance officielle.

(4) Nicolas du Blé, marquis d'Huxelles avait remplacé Montclar comme gouverneur de la province. (XIII, 20 mars 1690).

(5) L'intendant était Jacques de La Grange.

(6) M. de Chamlay était l'un des principaux « commis » de Louvois, et restait le conseiller en titre de son jeune et peu capable continuateur.

M. Gützer en cas de réussite et c'est ce qu'il voudrait profiter de votre voyage.

Il ne faut pas que vous songiez avant votre retour (fol. 5^a) à la répartition des fourrages, qui ont été imposés aux villages de M. de Chamlay ; j'en ay parlé à Mr l'intendant, qui n'a pu refuser les deux mil et tant de rations auxquelles les dit villages ont été taxés au dernier quartier. Je vous instruiray pleinement de l'état des affaires de M. Gützer par le premier ordinaire, étant un peu trop pressé présentement.

A Strasbourg, ce 9 novembre 1691.

Monsieur,

Vous verrez par la copie cy-jointe de la lettre de M. de Barbesieux, qui ne m'a été rendue qu'hier, que le Roy trouve bon que je fasse remettre à Monsieur (1) les papiers que je vous ay confiés (fol. 5^b), touchant les pierreries engagées aux Cantons suisses protestans par feu M. l'Electeur palatin. Ainsy vous n'aurez qu'à prendre les ordres de Monsieur pour sçavoir à qui Son Altesse Royale veut que vous les donniés, pour en retirer une décharge qu'il suffira de me rapporter à votre retour.

Je fais tout mon possible pour vous faire avoir les pièces qui peuvent servir à éclaircir les articles nouvellement ajoutez à votre instruction (2), mais vous sçavez la lenteur de notre Chancellerie, à laquelle on m'a pourtant assuré aujourd'huy que la plus part des dites pièces étoient actuellement en chemin. Je suis encore d'avis (fol. 6^a) que lorsque vous aures

(1) Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, gendre de l'Electeur palatin Charles-Louis, beau-frère de l'Electeur palatin Charles, le dernier représentant de la branche de Simmern ; j'ignore lequel des deux princes avait engagé ses pierreries en Suisse.

(2) Il s'agissait surtout de plaintes entre les entrepreneurs des fortifications nouvelles, de réclamations contre Mayence relativement à la navigation sur le Rhin, du pavage des rues, des dépenses de la garnison, etc. (XIII, 9 octobre 1691).

expédié le sujet principal de votre voyage, vous renfermées toutes les minuties des additions de Mr Guntzer dans un placet et en laissiés la poursnite à M. Le Correur (1), lorsque vous partirés de Paris. L'article du bois enlevé par les entrepreneurs n'est qu'un piège. Car, à ce que j'ay appris de M. Ursinus (2) si vous en faisiés des plaintes, elles retomberaient sur M. l'Intendant, et la chose en elle-même est de si peu de conséquence qu'elle ne vaut pas la peine d'en parler.

Le P. (3) a dit à M. l'Intendant que (fol. 6^b) vous luy aviés écrit une grande lettre de complimens mais qu'elle ne l'empêchoit pas de croire que vous luy jouiriés (sic) tous les plus méchans tours que vous pourriés. Auprès de ses confidens il fait passer cette lettre pour une espèce d'hommage et réparation d'honneur. Il a fait casser ces jours son frère le *lohner* (4), par la Chambre des Vingt-Un en mon absence, mais lorsqu'on a voulu procéder ensuite à l'élection d'un nouveau *lohner*, j'ay représenté au Conseil des Quinze, où elle se devait faire, qu'il ne falloit avoir aucun égard à la proposition du P. ni au décret qui l'a suivi, 1^o parce qu'il ne luy (fol. 7^a) appartenait pas de faire casser un officier en mon absence, 2^o parce que la dite proposition procédait d'un esprit de vengeance auquel le P. s'étoit laissé aller, parce que son frère l'avoit accusé de plusieurs violences, et qu'il ne seroit pas séant que le Magistrat fut l'instrument de l'injure d'autrui, 3^o qu'il seroit d'un très méchant exemple de casser un officier, quelque négligent qu'il put être, sans l'avoir entendu. Sur quoi il a été ordonné qu'il sera informé de la conduite du *lohner*, pour voir s'il mérite d'être continué dans sa charge ou d'être cassé.

(fol. 7^b) Mr de Cageneck a été élu samedy passé, au Conseil

(1) C'était l'agent ordinaire de la ville à Paris, commis de confiance de Louvois.

(2) « Le P. est le syndic Guntzer. » (Note de Gambs).

(3) Un des employés subalternes de la Chancellerie strasbourgeoise.

(4) Le *lohner* était un entrepreneur chargé soit de l'enlèvement des boues, immondiées (*Horblohner*), soit de l'entretien du pont du Rhin (*Rheintlohner*) etc.; nous ignorons laquelle de ces entreprises municipales était dirigée par le frère de Guntzer.

des Treize à la place de Mr Voltz, décédé trois jours auparavant. Le P. a fait tout ce qu'il a pu pour porter les magistrats à élire un luthérien, quoique l'alternative établie par la lettre de cachet du Roy demandât incontestablement un catholique (1). Son but a été de tirer M. de Wormser hors du Conseil des Quinze, de confirmer les magistrats luthériens dans l'opinion qu'ils ont conçue de luy qu'il protège leur religion, même au péril de sa fortune, et de me rendre odieux, en me jettant dans la nécessité (fol. 8^a) de défendre les intérêts de la Religion catholique, comme j'ay fait effectivement, avec toute la fermeté requise, par laquelle j'ay dessigné toutes ses intrigues et mis la fausseté de ses raisons dans un si grand jour qu'il n'y en a eu aucun qui ait osé opiner en faveur du luthéranisme, de sorte que Mr de Cageneck a eu toutes les voix, excepté une seule, qui a été pour Mr de Rotzenhausen (2).

J'en ay écrit à Mr de Barbesieux et j'enverray une copie de ma lettre à Mr de Chamlay par le premier ordinaire. Car comme le temps s'approche (fol. 8^b) du renouvellement des magistrats, je serois bien aise de scavoir l'intention du Roy au sujet des ordres que S. M. m'a donnés par feu Mr de Louvois pour faire entrer des catholiques. Je suis avec tout l'attachement possible, etc.

A Strasbourg, ce 12 novembre 1691.

Monsieur,

J'ay cru vous pouvoir donner plutôt quelque éclaircissement sur l'affaire de Mr Güntzer, mais il m'est survenu depuis quelques occupations plus pressantes, et à vous dire la vérité (fol. 9^e), je n'y vois pas moi-même presque plus clair que le premier jour. M. l'Intendant continue toujours à dissimuler qu'il en ait reçu des ordres. Cependant outre ce que m'a

(1) Reisseisen a rapporté longuement dans son Mémorial (p. 156-157) les raisons alléguées par les deux antagonistes.

(2) Rathsamhausen.

mandé Mr de Chamlay, je m'aperçois du contraire par les instances qu'il m'a fait de luy donner des mémoires sur le sujet de nos contestations. Je ne scay quel usage il en veut faire, cependant j'espère toujours d'obtenir le but que je me suis proposé, qui ne tend qu'à ce que le Roy soit informé des désordres que ce malheureux commet icy (1) afin que l'un (fol. 9^b) de ces jours l'on ne me puisse pas imputer les suites qui en arriveront, ni me tenir pour complice.

Je crois vous avoir mandé que sur une proposition qu'il a faite au Conseil des XXI, en mon absence, pour faire casser son frère, le *lohner*, il a été ordonné ensuite à la Chambre des XV, qu'il seroit auparavant informé de sa conduite. On a commencé de le faire avant-hier et il s'est trouvé du premier abord qu'il a volé tous les ouvriers qui ont travaillé pour la ville et qui ont reçu le payement de ses mains. Il prétend cependant (fol. 10^a) se laver en montrant que son frère le Syndic est un plus grand voleur que luy ; et c'est pour cet effet qu'il a donné le mémoire cy-joint que je vous prie de remettre à Mr de Chamlay, afin de lui faire connaître plus naïvement le sort déplorable des affaires de cette ville, pendant qu'elles sont entre les mains de pareilles harpies (2). Mr de Louvois en étoit instruit et il commençoit à se mettre en train pour nous en délivrer, comme vous pourrez encore faire connaître à mondit Sr de Chamlay par la lettre cy-jointe qu'il m'a écrite en réponse d'un récit que je luy avois fait de tout (fol. 10^b) le détail des malversations du P. et vous savez de quelle manière il l'avoit fait calculer pendant prez de six semaines. D'ailleurs, je suis certain par ce que j'ay vu dudit calcul, que si mondit seigneur de Louvois avoit vécu seulement encore un mois, il luy en auroit payé la peine de la façon qu'il a déjà long tems mérité. Je ne scay quelles assu-

(1) On ne connaît, à la charge de Guntzer, aucun « désordre » de nature politique, et il semble bien que, malgré son amour extrême de l'argent, il ait été plus populaire dans les Conseils que Obrecht, parce qu'il était moins cassant ; mais c'est là précisément ce qui irritait le prêteur.

(2) Nous ne connaissons pas, malheureusement, ce document d'amour fraternel.

rances il peut avoir eu du côté de la Cour ou de la part de Mr l'Intendant (1), mais il n'a encore en rien relâché de ses anciennes manières, même de celles qui sont les plus (fol. 11^a) criminelles, scavoir la vexation des sujets du Roy par corvées et impositions dans les hailliages, et les intrigues pour empêcher que les catholiques ne soient avancés aux charges, pour lequel sujet il vent par force faire supprimer la charge de greffier de l'*Ungelt* (2), devenue vacante par la mort de Mr Flach, et ne fait pas procéder à l'élection d'un greffier criminel, parce que l'un et l'autre de ces emplois doit tomber à un catholique, conformément aux ordres du Roy (3).

Mr Frid m'a dit qu'il vous a mandé (fol. 11^b) de tâcher d'obtenir un ordre contraire à celui que nous a envoyé feu Mgr de Louvois, pour fournir la moitié des frais pour la construction de l'hôpital (4). Si vous voyiez quelque jour à y réussir, il seroit effectivement à souhaiter que la Ville pût être exemptée d'une dépense si considérable, mais comme vous savez qu'il y a un ordre réitéré de mondit seigneur de Louvois et qu'à ce qu'il paroît par les discours du P., il a déjà capitulé pour les premiers termes du payement, j'apprehende qu'il se serve encore en cecy de son ancienne méthode, qui est de porter (fol. 12^a) les magistrats à s'opposer à l'exécution des ordres du Roy et de représenter cependant à la Cour que par son crédit et par ses soins, il les déterminera à s'y conformer. Cela va toujours à son but, qui est de s'acquérir de la faveur, au risque de perdre tout le magistrat en le rendant

(1) M. de la Grange semble avoir eu pour mission secrète de brouiller de son mieux les deux adversaires pour pouvoir d'autant mieux les surveiller l'un par l'autre.

(2) L'*Ungelt* était une espèce d'octroi payé pour les vins introduits dans la ville.

(3) Cette accusation était absolument fausse, puisque Gützer faisait tout le possible pour plaire au gouvernement dans les questions relatives à l'introduction des catholiques dans tous les emplois, grâce à l'alternative, imposée par Louis XIV, mais Obrecht savait bien que c'était la plus meurtrière qu'il pût diriger contre le syndic.

(4) Il s'agit de l'Hôpital militaire (*Welsch Spital*) que l'on bâtit alors dans la Krutenau.

odieux par des remontrances importunes et déraisonnables. Ce qui me le fait soupçonner en cette rencontre, c'est le mouvement qu'il s'est donné pour faire envoyer des députés à Mr l'intendant, afin d'en obtenir une (fol. 12^b) surseance de l'ordre qu'il avoit donné de payer mille écus en déduction de la somme qui reviendrait sur la Ville de cette dépense. Si vous en avez le moindre vent qu'il agisse doublement en cecy, comme s'est (sic) sa coutume, il ne faudra pas hésiter de répondre à M. Frid (1) que l'on vous a dit, sur vos remontrances, que ce n'étoit pas la coutume du Roy de rétracter ses ordres, surtout lorsqu'il les a donnés pour la seconde fois. J'oublois presque de vous dire qu'il a fait faire ladite députation en mon absence, profitant de l'assemblée du *Cammergericht* (fol. 13^a) après dîné, où il sçait bien que je n'assiste jamais. On avoit été assemblé le matin du même jour, sans que personne ait eu envie de mettre cette matière sur le tapis, quoique l'ordre de Mr l'intendant eût déjà été donné.

P. S. J'avois écrit ce que dessus, le matin, avant d'aller à la Maison-de-Ville, où, m'étant rendu, j'ai assisté à la lecture des informations contre le *lohner* et j'ay remarqué que les charges qui y ont d'abord paru touchant les ouvriers, procèdent de la rancune (fol. 13^b) du P. et que, du reste, les petits vols et concussions du *lohner* comparés à ceux de celui-ci, ne sont que des mouches comparées à des éléphants.

Messieurs du Directoire de la Noblesse ont fait apposer le scellé à la succession du Sr Voltz (2), quoique bourgeois et du Conseil des Treize et ils se servent du prétexte que les héritiers qu'il a laissés, sont de leur corps. Mr l'intendant ne m'en a pas parlé mais j'ay appris d'ailleurs qu'il goûtait fort leurs raisons et qu'il les appuyeroit aussi en ce cas. Nous y avons cependant aussi fait apposer le scellé de notre côté (fol. 14^a) et j'ay dit à Mr Salomon (3), qui a passé par icy, de prendre

(1) Jean-Jacques Frid, secrétaire du Conseil des XIII, puis avocat-général en 1697.

(2) Il s'agit du stettmeister Henri-Thierry Voltz, mort le 4 novembre 1691; il y eut conflit de juridiction entre la Ville et le Directoire de la Noblesse.

(3) M. Salomon était alors procureur de la Ville au Conseil souverain d'Alsace.

une commission en chancellerie afin de faire assigner ces messieurs en troubles. Si par le moyen de Mr l'Intendant cette affaire étoit portée en Cour, j'espère qu'il ne vous seroit pas difficile d'obtenir à être renvoyé à la justice ordinaire.

Je vous supplie surtout, monsieur, pour le bien de la Ville, de faire tout votre possible à pénétrer la route que prendront les affaires et de sçavoir au juste les départemens, et où il faudra s'adresser pour chacune, car je vois que ceux-même, qui (fol. 14^b) devroient s'y connaître, se méprennent à tous momens (1). Mr de Chamlay aura la bonté de vous servir en cela de guide. Je suis sans réserve et avec toute la sincérité possible, etc.

La lettre que l'on vient de lire est la dernière du prêteur relative à cette mission de Klinglin. Les procès-verbaux du Conseil des Treize nous apprennent que, dans la séance du 29 novembre, l'aumestre en régence voulut donner lecture de deux dépêches de M. l'avocat-général, mais que les trouvant « quelque peu illisibles, M. le prêteur royal voulut bien avoir l'obligeance de les déchiffrer lui-même et de les interpréter en allemand. » La première, datée de Versailles, le 22 novembre, expose qu'il n'a pas encore de réponse à ses mémoires, messieurs les *ministri regii* étant accablés de besogne. Au sujet de la défense de battre dorénavant monnaie, la demande en autorisation a été remise à M. LePelletier; la question de l'Hôpital militaire ne sera pas tranchée en faveur de la Ville; les bureaux lui ont répondu: « C'est déjà la seconde fois que Sa Majesté a réglé cet article; il n'y sera rien changé. » Dans la seconde lettre, écrite le 24, Klinglin annonce pour bientôt une réponse de Barbezieux; le ministre lui a dit fort poliment la veille que S. M. avoit vu le mémoire, qu'il y avoit quelques points qui ne pouvaient être accordés, mais que sur d'autres M. M. de Strasbourg seraient satisfaits. Le Conseil ordonne l'insertion de la lettre au procès-verbal et vote des remerciements à son délégué.

Celui-ci paraît à la séance du 10 janvier 1692 et présente un rapport détaillé sur sa mission, vantant la bienveillance des ministres et se louant en particulier de l'amabilité de M. le

(1) On voit que les plaintes contre le désordre dans les bureaux des ministères datent de loin.

marquis de Chamlay. Là-dessus, Güntzer félicite M. l'avocat d'avoir montré son talent accoutumé, déclare qu'on lui doit des remerciements et demande qu'on en exprime aussi *nomine Magistratus*, à MM. de Barbezieux et Chamlay. Obrecht prend également la parole pour se réjouir de l'heureuse issue des négociations de Klinglin à Versailles ; on a ainsi jeté les fondements solides d'une entente avec la Cour, pour les occasions futures.

Quelques mois plus tard, en effet, la nouvelle transpirait dans les sphères gouvernementales à Strasbourg, qu'un édit royal allait être promulgué, créant une foule de charges nouvelles, contre finance, et spécialement à Strasbourg des charges de conseillers-procureurs, de secrétaires-greffiers, de conseillers-receveurs, etc. On devine l'agitation des esprits dans le Magistrat, qui voyait déjà ses attributions légales méconnues et des étrangers usurper, au prix de quelques milliers d'écus, sa juridiction et s'immiscer dans son administration financière. Le Conseil des XIII se réunit le 25 septembre 1692, fait prêter serment à ses membres de ne pas divulguer pour le moment la fatale nouvelle et envoie son secrétaire chez le syndic, souffrant et alité à Ostwald, pour avoir d'urgence son avis. Le lendemain le secrétaire présente son rapport ; il a montré les affiches de l'Edit, expédiées de Paris, à M. Güntzer ; celui-ci, bien évidemment, n'a pas voulu se compromettre vis à vis du pouvoir royal ; ces créations de charges nouvelles sont contraires à la capitulation ; mais il ne sait que conseiller à ces Messieurs et se sent trop faible pour envoyer un avis motivé par écrit. Après de longues discussions, confuses et montrant l'effarement des esprits, Obrecht tâche de calmer ses collègues. Certes le danger est sérieux ; si l'on exécute l'Edit, les magistratures politiques et financières de la Ville deviennent désormais un objet de trafic et il n'y aura plus aucune liberté d'élection, etc. Pour lui, il n'a reçu aucune communication de la Cour à ce sujet, il ne peut donc parler des intentions de S. M. mais, en tant que relatif à Strasbourg, l'Edit doit être l'œuvre de quelques ignorants ou de gens hostiles à l'ordre des choses établi ici. M. de Courcelles (le maître des postes) avait déjà parlé de la chose devant M. Klinglin dans les salons de M. l'Intendant. Cependant il ne faut pas

désespérer ; le Roi a gardé jusqu'ici religieusement la parole donnée. Il faut écrire immédiatement à M. M. de Barbezieux et Chamlay, et offrir « un don gratuit » de conséquence, si l'Edit était révoqué. En attendant il faut tenir la chose elle-même secrète, « *quia nulla magna civitas est quæ non improbos habeat cives.* »

Le 2 octobre, les Treize décident que Klinglin partira pour Paris, et celui-ci donne lecture, le lendemain, des instructions qu'il emporte, inspirées par Obrecht et déclarées excellentes par Güntzer. Elles se résument en une autorisation de gagner les bonnes volontés des bureaux à tout prix, afin d'échapper à « la mise en finances » des charges de la ville (« *Herr Klinglin bekommt offene Haende in die bureaux nach seiner dexterictaet zu verehren.* » XIII, 3 octobre 1692).

A ce moment, où il est plus occupé que jamais des affaires importantes de son ressort, le prêteur royal se voit attaqué avec violence et dénoncé par le grand-vicaire épiscopal de Strasbourg, l'abbé de Hennequin, ainsi que nous l'apprend la pièce suivante de notre manuscrit.

Lettre à M. de Barbezieux, du 1 Octobre 1692.

Monseigneur,

Je ne scaurois me défendre plus long tems d'implorer le secours de Votre Grandeur, contre le procédé que tient à mon égard Mr l'abbé de Hennequin, notre grand-vicaire (1). Ce n'est pas que je trouve mauvais (fol. 15^a) qu'il censure ma conduite sur la religion. Comme je n'ai pas le bonheur d'avoir été élevé dans l'Eglise catholique, je reconnois assez de moi-même que je puis être sujet à plusieurs défauts, dont cependant je me serois fait une application particulière à me corriger, s'il avoit bien voulu m'en avertir charitablement. Mais,

(1) Le prince-évêque de Strasbourg, ne résidait presque jamais à Strasbourg (c'était alors Guillaume-Egon de Furstenberg). Son grand-vicaire était un personnage important dans la cité.

au lieu de cela, il me décrie auprès de ceux qui l'approchent et débite dans la Ville qu'il a des mémoires en main pour prouver que je ne favorise pas les catholiques et que je m'oppose aux (fol. 15^b) intérêts et à l'avancement de la religion, et qu'il attend réponse de Votre Grandeur sur une lettre qu'il lui a écrite, pour obtenir la permission d'adresser les dits mémoires immédiatement au Roy. Quoiqu'il n'ait pas encore daigné s'expliquer sur le détail des dits mémoires, je suis néanmoins sûr qu'ils ne peuvent contenir que des impostures, par rapport à la source dont ils viennent, et sachant qu'il puise de chez Güntzer la plus part des avis qu'il envoie à la Cour. Et ce n'est pas pour le détourner du dessein d'informer Sa Majesté (fol. 16^a) de ce qu'il trouve à moy à redire, que je me plains à Votre Grandeur, c'est seulement pour le supplier très humblement d'avertir Mr le Grand-Vicaire que, s'il croit avoir contre moy des chefs d'accusation si atroces, que ni mes supérieurs, qui sont icy, de la part du Roy, ni même Votre Grandeur y puisse remédier, mais qu'il en faille avoir recours personnellement à Sa Majesté, il diffère du moins, en attendant que j'en sois convaincu ou justifié, de me décrier icy, parce que, quelque bien établie que soit ma réputation en cette ville, (fol. 16^b) particulièrement contre les imputations de la nature cy-dessus. Cela seul qu'on me sache avoir été déferé au Roy par une personne de son caractère, ne peut pas manquer de diminuer le crédit dont j'y ai besoin pour soutenir l'autorité du Roy. Je suis, Monseigneur, etc.

Lettre à M. de Klinglin

Strasbourg, 12 octobre 1692.

Monsieur,

J'espère que vous serez heureusement arrivé à Paris et que vous vous souviendrez de ce dont nous sommes convenus, qu'avant que de rien entreprendre en Cour, vous travaillerez de concert avec Mr le Correur pour (fol. 17^a) découvrir dans les

bureaux si nos lettres à Messieurs les Ministres ont été rendues dans le tems et ce qui peut avoir été écrit par Güntzer, ou d'ailleurs, à ce sujet. Le traître s'est indubitablement mis de moitié avec Courcelles (1) ; mais il commence à abandonner les grandes espérances qu'il avoit conçues parce qu'il sait que Mr de Pontchartrain (2) s'est déjà déclaré par avance que le Roy est intentionné de réunir les charges portées par l'Edit, aux Villes moyennant quelque rétribution. L'abbé Hennequin a sçu tout le contenu de votre instruction, et que vous avez ordre d'offrir cent mille écus (fol. 17^b). Je ne sçais si c'est immédiatement de Güntzer, ou par le moyen de Mr le Prince de Soubize (3), à qui ce malheureux en a fait confidence. Mr l'Intendant, de qui je le sçais, en est extrêmement outré et il est d'avis que vous le niés fortement et qu'en cas que le Grand-Vicaire ou Courcelles l'ait mandé en Cour, vous leur donniés un démenty, le plus vigoureusement que vous pourrés. Cependant comme vos ordres vous mèneront toujours aux dits offres, je suis d'un autre sentiment, aussi bien que Messieurs les députés du Magistrat (fol. 18^a) qui sont commis pour terminer cette affaire, et il nous paroît que d'abord que vous aurés vu jour à obtenir les assurances nécessaires contre toutes sortes de finances, que vous devez solliciter en vertu de votre instruction, vous alliés rondement et ouvertement avec Mr de Pontchartrain et sans vous arrêter aux deux cent mille livres, vous disiés d'abord où va et à quoi se borne votre commission. Cependant vous devés toujours supposer que, sur tout ce qu'on vous écrit, l'avis de Mr de Chamlay surpasse et doit régler les ordres que vous recevrés. Je ne sçauois vous exprimer combien (fol. 18^b) la lettre qu'il a écrite aux

(1) Directeur des postes à Strasbourg.

(2) Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain, secrétaire d'Etat depuis 1690.

(3) Le prince de Rohan-Soubise, l'un des comtes chanoines du Chapitre de Strasbourg et plus tard coadjuteur, puis le successeur de Guillaume de Furstemberg.

magistrats les a consolés. Il m'a conseillé d'écrire de cette affaire au Roy, ce que j'ai fait, il y a quatre jours, et je vous enverrai demain une copie de ma lettre parce que j'y ai employé quelques raisons lesquelles nous n'avons pas encore employées auprès des ministres (2). Je suis avec tout l'attachement possible, etc.

De Strasbourg, 22 octobre 1692.

Monsieur,

Je viens de recevoir celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 de ce mois. Si celles que je vous ay adressées sous l'enveloppe de (fol. 19^a) Mr le Correur, vous ont été rendues, vous sçavés déjà en partie de quelle manière le contenu de votre instruction a été publié ici et il n'est pas mal aisé de deviner par quelle voye il sera allé à la Cour. Le P. a dit déjà avant votre départ au Grand-Vicaire, au prince de Soubize et à Courcelles, la somme que vous deviez offrir en dernier lien et jugez de là s'il se sera fait un scrupule de la mander à Mr de Pontchartrain. Quant à moy, j'ai employé d'autres raisons et je leur ay donné un autre tour dans les lettres que j'ay écrites à Messieurs de (fol. 19^b) Pontchartrain et Barbezieux, que dans celle que j'ay adressée au Roy, mais, quant aux offres je me suis partout contenu dans des termes généraux, me paraissant absurde qu'on envoyât un député en Cour tout

(1) Cette lettre de M. de Chamlay, envoyée de Fontainebleau, avant que Klinglin y fût arrivé, lettre très polie et dans laquelle il assurait spontanément Messieurs de Strasbourg de son affection, fut lue à la séance des XIII, le 11 octobre 1692 et calma un peu l'effroi du Magistrat, Obrecht ayant déclaré que désormais « une bonne partie des appréhensions pouvait tomber. »

(2) Reisseissen, qui pourtant n'aimait pas beaucoup Obrecht, analyse dans son *Mémorial* la dépêche du préteur en l'appelant « *ein über die massen statliches und zu seinem ewigen Ruhm dienendes Schreiben.* » (p. 162).

exprès et quasi uniquement pour traiter avec les ministres de la somme qu'il conviendra d'offrir au Roy, et que l'on déclarât par avance à quoi ces offres devront aboutir finalement. Comme vous aurés déjà fait les dites offres lorsque vous recevrés la présente je n'ajouteray (fol. 20^a) rien à ce que je me suis déjà donné l'honneur de vous mander à ce sujet. Je réitère seulement de vous supplier que vous ne perdiez pas de vue le principal but de votre négociation, qui est de procurer à la Ville et à ses dépendances une seureté générale contre toute sorte de finances. Mr l'Intendant veut toujours que nous acheptions les charges portées par l'Edit pour les faire réunir à notre magistrature. Mais cela ne nous distingue pas des moindres villes de la Province, auxquelles il a conseillé de faire (fol. 20^b) la même chose par des lettres circulaires qu'il a fait imprimer et qu'il a envoyées partout, même aux villes seigneuriales, comme sont Molsheim, Vasselonne, Chatenoy, etc. En outre cette réunion est sujette à tous les inconvéniens de la finance, et bien loin d'en exempter les autres charges, emplois et vacations, elle frayeroit le chemin pour l'y introduire et entraîneroit avec elle quantité de réunions pareilles. Du reste, si nos offres viennent à être acceptées (fol. 21^a), il faudra régler avec Mr de Pontchartrain les termes du payement et tâcher de les étendre à deux ou trois ans, ce qui ne sera pas trop difficile d'obtenir parce que les traités même qui se font avec le Roy à forfait, portent presque toujours, à ce que l'on m'assure, des semblables termes. Et comme vous avez les pièces en main pour faire voir que nous ne pourrons pas satisfaire à nos offres des revenus ordinaires de la Ville, il faudra indispensablement venir à demander la permission (fol. 21^b) d'en emprunter une partie et de tirer le reste des bourgeois et manans (1) de la Ville par une imposition extraordinaire. Vous vous souvenez sans doute que le P. a soutenu, en pleine assemblée, que nous pouvons faire l'un et l'autre de notre propre chef, mais comme il ne l'a fait que dans un mauvais dessein, il ne faut pas s'y arrêter. Je joins

(1) Les protégés (*Schirmer*) ou habitants *non bourgeois* du territoire de la ville.

ici le certificat que Mr le Correur vous a demandé et persévère d'être, avec tout l'attachement possible, etc.

(fol. 22^a)

De Strasbourg, 25 octobre 1692.

Monsieur,

En attendant de vos nouvelles je n'ay point d'autres à vous donner, sinon que les partisans commencent à désespérer eux-mêmes du succès de leur projet touchant les charges qu'ils ont voulu introduire ici. Mr de Courcelles m'a dit avoir reçu une lettre de Mr Goujon⁽¹⁾ par laquelle il luy mande que le Roy et Mr de Pontchartrain sont entièrement portés à favoriser Messieurs de Strasbourg.

Le P. de La Chaise a écrit au P. Dez qu'il a parlé au Roy en votre faveur et qu'il se dispose d'en faire de même auprès de Mr de Pontchartrain. Ainsi si l'occasion s'en présentait il ne (fol. 22^b) seroit pas hors de propos de luy témoigner votre reconnaissance, tant en votre nom qu'en celui du Magistrat (2).

Lorsque vous aurés la résolution de S. M. touchant la suppression de la finance et la révocation de l'Edit, il faudra, s'il vous plait, incessamment et avant que les lettres patentes soient expédiées, travailler à vous faire donner des provisions de Procureur du Roy de la Ville, en supprimant la charge de Syndic pour le Roy, et vous attribuant les mêmes fonctions et émolumens (3). Vous n'avez qu'à m'indiquer, après que

1) J'ignore quel était ce personnage, évidemment mêlé aux affaires du temps.

2) L'inquiétude fut si grande, un moment, que le Magistrat s'adressa au R. P. Dez, supérieur du Collège des Jésuites à Strasbourg, pour demander son appui, et le P. Dez s'empressa de donner à l'ammeistre Luc Weinemer (le premier catholique qui occupât cette charge, en 1690) des lettres de recommandation pour le P. La Chaise, le confesseur si influent du roi (XIII, 28 octobre 1692). —

3) « Le projet de M. Obrecht était de joindre la charge de Pro-

vous en aurez (fol. 23 ^a) conféré avec M^r de Chamlay, à qui j'en dois écrire, et je suis assez muni de raisons pour faire toucher au doigt que l'intérêt du Roy et de la Ville requiert indispensablement un pareil changement. Je pourray même me constituer pour garant que ni le peuple, ni les magistrats n'en seront point fâchés. M^r Guntzer doit se contenter s'il garde la place de greffier en chef ou de directeur de la Chancellerie, qu'il auroit perdu, il y a déjà long tems, si on luy avoit voulu rendre justice. Il s'est voulu mettre en train à mener sa première vie (1) : ce qui a pensé le faire crever, il y a (fol. 23 ^b) trois jours, à Vasselonne, et il en a actuellement la fièvre plus fortement que jamais. Ce qui me fera agir en cela, n'est ni aversion pour luy, ni l'affection que je vous porte, mais uniquement le bien du service de S. M. et le salut de ma patrie, aimant mieux réserver à d'autres occasions à vous témoigner avec combien d'estime et d'attachement je suis etc.

Du 27 octobre 1692.

Monsieur,

J'ay reçu hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce mois, avec celle qui y étoit jointe pour M^r Geiger (2). Je n'ay eu garde de (fol. 24 ^a) la luy rendre,

enreur du roy à celle d'avocat-général, auquel la Ville aurait donné de sa part le titre de Syndic de la Ville et de Directeur de la Chancellerie, en faveur de M. Klinglin, pour lors avocat-général de la Ville, afin de débâsquer le Sr. Guntzer, syndic royal, en réunissant sa charge supprimée à celles dont la disposition appartient au Magistrat conformément à la capitulation, et s'en rachetant à l'occasion de l'Edit de 1692, portant création de nouvelles charges, du payement de la finance desquelles et de l'exécution duquel Edit la Ville fut exemptée moyennant la somme de 300.000 livres ou cent mille écus. » (Note de Gambs).

1) Obrecht veut dire évidemment qu'il s'est livré à des débâches que son âge ou son état de santé ne lui permettaient plus de supporter impunément.

2) L'avocat-général Jean-Jacques Geiger, avait épousé la fille aînée de l'ammeistre Reisseissen, Salomé, et cette parenté rendait défiant Obrecht. Né en 1656, Geiger mourut en 1701.

ne jugeant nullement à propos d'abandonner à sa discrétion les expressions dont vous vous servez contre ceux qui ont relevé notre secret et qui n'auraient pas assurément manqué de se faire un mérite d'être maltraités pour avoir, à ce qu'ils prétendent, rendu service au Roy, en luy faisant gagner deux cent mille livres.

Mais j'en ay rapporté la substance aujourd'huy moi-même à l'assemblée générale des trois chambres et, quant à la divulgation du secret, j'ay dit qu'à la Cour on regardoit comme une chose infâme et très indigne (fol. 24^b) que les offres que vous deviez porter au Roy et que, par conséquent, personne ne devoit sçavoir avant Messieurs de Pontchartrain et de Barbezieux, eussent éclaté ici et à Paris, avant que vous eussiez mis le pied hors de la Ville. Et c'est ce tour que vous devez donner, monsieur, à la première lettre que vous écrirez à Messieurs du Magistrat, et même à votre rapport que vous ferez de votre négociation dans la suite, à moins que vous ne vouliez donner lieu à ces fourbes de profiter et de se glorifier de leur friponnerie : ce qui arriveroit (fol. 25^a) indubitablement si nous témoignions d'être fâchés de ce que Mr de Pontchartrain a été informé du contenu de votre instruction, ou qu'il en a informé le Roy. Mais comme il arrive ordinairement que les scélérats sont aussi aveugles en leur conduite, Gützer ne s'est pas contenté de s'ouvrir à l'abbé Hennequin, ni l'abbé Hennequin d'en écrire à Mr de Pontchartrain, mais l'autre en a aussi fait part au Prince de Soubize et à Courcelles et celui-ci l'a prôné partout, de sorte que l'un et l'autre donne assés de prise à les traiter suivant leur mérite. Mr (fol. 25^b) l'Intendant en est au désespoir, et c'est ce qui luy a fait échaper (*sic*) un secret qu'il n'auroit eu garde de nous communiquer dans une autre conjoncture, qui est que Gützer cherche la survivance de ses charges pour son fils. Vous pénétrés combien il importe au Roy, à la Ville, à toutes les honnêtes gens, qu'il échoue en cette poursuite (1) et c'est

(1) Quand on songe qu'Obrecht en agissait absolument de même et qu'il trouva tout naturel que son fils incapable lui succédât, on trouve son indignation assez comique.

pourquoi il faut absolument que vous disposiez Mr de Chamlay qu'il nous assiste présentement de ses conseils et dans la suite de sa protection. Jamais le Roy ne pourroit rien faire de plus pernicieux pour son service, ni de plus chagrinant (fol. 26 ^a) pour tout le Magistrat et la bourgeoisie que d'éterniser, pour ainsi dire, le chagrin que tout le monde aurait de voir récompenser et autoriser par cette survivance les crimes et la tyrannie d'un homme qui fait depuis long tems l'opprobre de toute la magistrature.

Comme Mr l'Intendant a envoyé ses lettres circulaires à Barr et à Wasselonne, il ne faudra pas oublier de faire insérer dans les lettres qu'on expédiera pour la révocation de l'Edit, les dépendances de la Ville. Je suis sans réserve, etc.

(fol. 26 ^b)

Du 28 octobre 1692.

Monsieur,

J'ay reçu aujourd'huy l'honneur des vôtres du 21 et du 23 de ce mois, avec celle que vous avez pris la peine d'écrire aux magistrats. Pour répondre autant que le tems me le permet, aux points les plus essentiels, vous savez déjà que ces messieurs souhaitent d'avoir la permission d'en emprunter une partie sur les bourgeois. Quant aux deniers d'octroy, après avoir examiné tous nos droits, je n'en ai point trouvé qu'on puisse hausser, ni même aucun lieu d'en introduire de nouveaux (fol. 27 ^a). Cependant comme dans votre lettre aux dits magistrats vous marquez qu'il dépend de vous d'obtenir la faculté d'employer tous ces moyens ensemble, nous sommes tous d'avis qu'il les faudra tous trois faire comprendre dans le même arrêt, sauf à nous de nous en servir suivant les occurrences ; sans cela j'aurais cru qu'il vaudroit mieux de réserver les deniers d'octroy à des occasions plus pressantes, ou du moins à former dans la suite un fond pour rembourser les deniers que nous emprunterons. Quant aux assurances que Mr de Pontchartrain (fol. 27 ^b) vous demande, j'en ai parlé au

trésorier, Mr le (1), qui recevra l'ordre que Mr de Pontchartrain lui enverra de toucher la somme en question sur la Ville, pour argent comptant. Ainsi l'expédient de Mr de Chamlay est sans doute le plus convenable, et vous pouvez en même temps donner avis à Mr de Pontchartrain, de ce que je viens de remarquer. Ce n'est pas la première affaire que le magistrat fait avec lui et comme on lui a toujours tenu parole (fol. 28 ^a), il sait qu'il ne risque rien en se fiant à nos promesses. Vous verrez par la lettre cy-jointe, ce que Mr l'Intendant a fait espérer à Messieurs les députez, touchant les termes. S'il en écrit à Mr de Pontchartrain et obtient les dits termes, nous aurons sujet de l'en remercier, sinon il ne conviendra pas que nos offres et votre négociation perde sa grâce en voulant de nouveau marchander pour lesdits termes. On ne sauroit être plus content (*sic*) que le sont tous nos magistrats (fol. 28 ^b) de l'issue de votre voyage, mais le tems ne souffre pas de vous le marquer plus amplement présentement. Il n'y a que le malheureux que l'on pousse comme il faut, aux termes que je vous ai mandé par ma précédente, qui est dans un dépit à crever (2). Je me réfère à ce que j'ay eu l'honneur de vous dire touchant la charge de procureur du Roy, il y a quelques jours. Indiquez moi seulement à qui il faudra écrire là dessus, et laissez moy faire ensuite. Le (fol. 29 ^a) Magistrat est dans une si grande animosité contre le traître que s'il dépendoit de lui, il n'attendroit pas l'ordre de la Cour pour le casser. Je suis très parfaitement, etc.

Du 29 Octobre 1692.

Monsieur,

Plus je réfléchis sur la nécessité qu'il y a pour le service du Roy et le bien de la Ville, qu'il y ait ici un Procureur du Roy

(1) Ce nom propre est illisible dans le manuscrit ; sans doute Fleischmann n'avait pu le déchiffrer.

(2) Gützer.

plus je la trouve pressante, et il faut absolument ne pas manquer de faire insérer dans la déclaration que vous devez obtenir, à l'endroit où le Roy confirme au Magistrat la liberté de toutes les élections (f. 29^b) que S. M. se réserve néanmoins le pouvoir de pourvoir aux charges qui concernent directement son service, comme sont celles de Procureur du Roy, à la place de celle de Syndic qu'elle veut demeurer supprimée, et celle de Préteur royal, etc. Je ne vous marque que l'idée confuse que j'en ay ; c'est à vous de luy donner le tour qu'il conviendra. Surtout ne tardés pas de dire mon sentiment à M^r de Chamlay, et que je l'assure en foy d'homme d'honneur que le (fol. 30^a) Roy ne scauroit rien faire de plus agréable aux magistrats et à la bourgeoisie que de les délivrer de cet homme, qui les a si long tems et si cruellement volé et tyrannisé.

Je luy en écrirai amplement lorsque je scauray de vous à qui il faudra en outre s'adresser, afin que tout ce que je représenterai à ce sujet arrive et opère à la fois. Pour retarder votre retour jusqu'à ce que vous ayez vos provisions, il sera bon d'enfourner l'affaire de la Monoye auprès de M^r le Peletier (1), et mander aux magistrats (fol. 30^b) que vous êtes occupé à la terminer, et je vous feray avoir un ordre pour le faire. Je vous envoie à cet effet les réponses qu'on m'a remises de la Chambre des Monoyes à votre mémoire, sur lesquelles il ne sera pas mal fait de conférer avec M^r Dietrich, qui en a une parfaite connaissance (2).

Dans l'assemblée d'aujourd'huy il a été résolu qu'on lèvera un simple *stallgelt* (3), encore avant Noël, et un autre, entre

1) Michel Le Pelletier, surintendant des finances. —

2) Il s'agit de Jean Dietrich, fils du vieil ammeistre Dominique Dietrich, si indignement traité par Louis XIV et Louvois ; il siégeait cette année-ci (1692) pour la première fois au Grand-Sénat, comme représentant de la tribu de la *Moresse*, celle des grands commerçants, et était à Paris sans doute, à ce moment, pour affaires personnelles.

3) Le *Stallgelt* était un impôt direct sur le revenu, prélevé en temps de crise surtout, sur les bourgeois, et parfois même à deux reprises dans une même année. On voit qu'il s'élevait à 25.000 écus, ce qui, pour une ville de 30.000 âmes, constituait une somme assez considérable.

Noël et Pâque, qui feront les 50.000 écus (fol. 31 ^a), c'est à dire la moitié de la somme totale, et on empruntera l'autre moitié. Le P. a soutenu que vous aviez mal fait de demander la permission pour faire ladite imposition, parceque le Magistrat le pouvoit faire sans la participation du Roy, en vertu de ses privilèges et de la capitulation (1). Je l'ay recoigné comme il faut, et ay fait remarquer à l'assemblée qu'aucune privilège ne pouvoit déroger à la souveraineté et à la loy générale de l'Etat, en vertu de laquelle il ne se doit faire aucunes nouvelles (fol. 31 ^b) impositions sur les sujets du Roy, dans tout le Royaume, sinon de l'autorité de S. M. et que la capitulation portoit bien que le Roy ne ferait point d'imposition extraordinaire, mais non pas que le magistrat en feroit sans sa participation. Il a été sifflé d'une commune voix et n'a fait que confirmer ce que tout le monde sçait, qu'il s'est fait un attache de s'opposer en tout aux ordres du Roy et d'exposer le Magistrat à encourir sa juste indignation. La poste (fol. 32 ^a) va partir, et je suis très parfaitement, etc.

Du 30 octobre 1692.

Monsieur,

On vient de m'avertir que notre Grand-Vicaire fait un vacarme terrible de ce qu'on a loué l'endroit que vous sçavés dans la maison de M^r de Chamlay, aux comédiens (2). Il doit

1) Il ne semble pas douteux qu'au fond Guntzer n'eût raison et que le Magistrat avait aussi bien entendu se réserver le droit de lever des impositions que celui de frapper monnaie, en se mettant sous la protection du roi de France. Mais Obrecht était dans la logique du pouvoir absolu en profitant de toutes les occasions pour réduire à de simples apparences l'indépendance administrative du Magistrat. —

2) Il ne s'agit point évidemment d'une maison *particulière* dans ce passage, bien que le texte d'Obrecht semble l'affirmer. La salle de théâtre des comédiens dont il parle ici, devait être un local plus vaste que les demeures de ce temps, et de plus, ayant servi autrefois de lieu de culte et maintenant de magasin militaire, puisque M. de Chamlay y possédait un pied à terre.

même en avoit écrit en Cour, du moins menace-t-il de le faire. Vous sçavez que depuis que Calvin y a prêché, ce lieu a toujours servi à des usages profanes, et que c'est actuellement un grenier et rien autre chose (1). Si le Roy (fol. 32^b) venoit à en être informé et que S. M. désapprouvât que les comédiens s'en servissent, il faudroit tacher de faire en sorte que l'ordre qui les obligera d'en sortir, les fit en même tems décamper de la Ville, sous quelque autre prétexte, ou même sans aucun prétexte. Pourvu que le Grand-Vicaire n'ait pas l'occasion de faire le même usage de cet ordre qu'il a fait de tous ceux qu'il a regus, en s'en servant que pour insulter les honnêtes gens. Je suis entièrement, etc.

Fol. 33 *

Du 5 novembre 1692.

Monsieur,

Ce mot n'est que pour accuser la réception de celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 23 du mois passé et pour vous dire que, bien loin que vous deviez être en peine des termes du payement de la somme accordée au Roy, il est à propos que vous informiez M^r de Pontchartrain de la part du Magistrat, que nous travaillons à acquitter 50.000 écus avant Noël, pour être d'autant mieux en état de fournir le

1) Calvin, lors de sa venue à Strasbourg, en septembre 1538 prêcha d'abord dans l'église de Saint-Nicolas-aux-Ondes, le quartier de cavalerie Saint-Nicolas d'avant 1870; mais bientôt il transporta le culte français au couvent des Filles-Repenties, l'église Sainte-Madeleine actuelle; enfin, à partir de 1540, il célébra le culte dans le chœur de l'église des Dominicains, l'ancien Temple-Neuf, incendié durant le bombardement de 1870, avec les riches bibliothèques strasbourgeoises qu'il abritait. Il ne peut pas être question de ce dernier édifice qui avait été magasin de l'Etat jusqu'en 1681 mais était occupé depuis lors par la paroisse protestante éloignée de la Cathédrale par la capitulation; c'est donc vraisemblablement de Saint-Nicolas-aux-Ondes qu'il s'agit.

reste avant Pâques, et marquer en (fol. 33^b) même temps le zèle avec lequel nous embrassons cette occasion pour contribuer à l'avancement du service de S. M. Tout ce que vous devés tâcher le plus, c'est d'éviter que nous ne soyons compris dans une déclaration générale que Mr l'Intendant prétend d'obtenir par toutes les villes d'Alsace et dans laquelle, si on l'écouloit, il voudroit effectivement nous faire comprendre. Notre cause (fol. 34^a) n'a rien de commun avec la leur et quoiqu'elles donnent, cela ne peut avoir la figure de notre don, soutenu comme il est, de la capitulation.

Ne négligés pas d'y faire insérer que S. M. réserve de pourvoir aux charges de Préteur Royal, et à celle de Syndic pour le Roy, en substituant à la place de cette dernière, dès à présent, celle de Procureur du Roy. Il faut absolument que S. M. fasse sortir de la magistrature Guntzer (fol. 34^b) si elle ne veut voir détruire tout ce que l'on a fait jusqu'icy pour le bien de son service et de la Religion (1). Cet homme ne s'occupe qu'à ruiner l'un et l'autre. Les magistrats et les bourgeois y sont portés par d'autres motifs et je ne vois point de voye plus naturelle que celle-cy. Si cependant vous en trouvez une plus commode avec Mr de Chamlay, enfournés toujours la chose et soyez persuadé que je vous seconderay, comme il faudra (fol. 35^a) et cela partout, sans exception, étant sans réserve, etc.

Du 6 novembre 1692.

Monsieur,

J'ay reçu aujourd'huy à la fois celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Versailles, le 29, et de Paris le 31 du mois passé. La première ne demande point de réponse et vous aurez vu, par ce qui vous est revenu depuis, que si on s'est attendu à un plus grand délai pour le payement, des cent

1) Tout le caractère impéieux d'Obrecht se marque dans cette déclaration et aussi la conviction qu'il a d'être indispensable.

mille écus, ce n'a été qu'à la (fol. 35 ^b) suggestion de Mr l'Intendant, qui s'est offert de son chef, et sans être prié, d'en écrire à Mr de Pontchartrain.

On a fait part de l'heureuse issue de votre négociation aux trois cents Echevins qui en ont témoigné une satisfaction générale, et, comme je vous disois dernièrement, on se met actuellement en état à payer du moins la moitié encore avant Noël.

Je ne vois rien qui (fol. 36 ^a) presse d'envoyer l'arrêt de Baslé (1), quand même vous devriez rester encore quelque tems en Cour, et il vaut mieux, par plusieurs raisons, que vous l'apportiez avec vous, pour le joindre au raport (sic) que vous ferés de bouche du succès de votre voyage.

Quant à la seconde, je suis ravi d'apprendre que Mr de Chamlay soit de notre avis qu'il se faut servir dans cette occasion pour faire supprimer la charge de syndic (fol. 36 ^b) pour le Roy, qui n'est plus qu'un masque affreux d'intrigues et de friponneries, pour y substituer en sa place celle d'un Receveur du Roy de la Ville. Ce n'est pas simplement le service de S. M. ni le bien du public, mais une nécessité indispensable pour l'un et pour l'autre, qui le requiert. Je me mettray dès à présent après à travailler à la lettre pour Mr de Pontchartrain, et s'il m'est possible, je la donneray demain à la poste, pour vous la faire (fol. 37 ^a) tenir au plutôt. Mr votre frère (2) m'a promis les raisons qui luy tomberont dans l'esprit et j'en ay à la main qui me paraissent ne point souffrir de réplique. Il faut que dans les bureaux on ne sache pas que Güntzer a une espèce de commission de la Cour, pour croire que le Magistrat le pourroit destituer. En outre il faudroit qu'il ne fût pas protégé, comme il l'est, de Mr de la Grange, qui ne manquera pas en cette occurrence de faire tous ses efforts pour rendre les nôtres (fol. 37 ^b) inutiles, à moins qu'il n'apprenne par quelque avis charitable, soit de Mr de Chamlay, ou des bureaux, que l'on y est las de supporter un vant-rien,

(1) Nous ignorons quelle était l'affaire pendante entre Baslé et le Magistrat; c'était un huissier de Brisach (XIII, 18 mai 1697).

(2) François-Romain de Klinglin, conseiller au Conseil souverain d'Alsace.

qui n'a pas autrement profité de toutes les corrections qui luy en sont venues que pour répandre plus en cachette sur les affaires du Roy et de la Ville le poison dont il est rempli et qui, depuis la dernière mercuriale qu'il a reçue de Mr de Barbezieux, fait la consistance de toutes ses occupations.

Il n'y a rien de gâté (fol. 38 ^a) pour ce que vous me manderés ou rapporterés de bouche touchant le mauvais effet qu'a produit la révélation du secret de vos instructions, attendu que dans le récit que j'ay fait du contenu de votre lettre du 19 du mois passé, j'y ay donné le tour que je vous ay indiqué dernièrement, sçavoir qu'à la Cour on avoit été extrêmement surpris de ce que les offres que vous deviez faire au Roy eussent été divulgués ici et à Paris, avant qu'ils eussent pu parvenir à S. M. par votre (fol. 38 ^b) moyen, mais que vous aviez répondu que les magistrats avaient pris toutes les précautions pour tenir la chose secrète, qu'ainsi ce ne pourroit être que des parjures de qui elle pût être émanée en public.

Il sera d'autant plus nécessaire de faire insérer à la déclaration que vous obtiendrés, les dépendances de la Ville, parce que j'ay vu chez Mr de Courcelles que Wasselonne et Marlen sont encore actuellement sur l'état (1). J'ay été présent lorsque Mr l'Intendant ouvrit la lettre de Mr de Chamlay, (fol. 39 ^a) dans laquelle il luy propose de vous employer pour faire les accomodemens des autres villes d'Alsace. Il me la lut tout haut, mais je remarquay d'abord un changement en son front, et pendant le reste du tems que je fus avec luy, il me demanda plus de six fois si vous ne reveniés pas bientôt, et me répéta autant de fois qu'il falloit que vous revenniés aussitôt que vous auriés vos expéditions pour cette Ville. Vous concevés ce que cela signifie et ce que vous en devez attendre à ce sujet, sans avoir besoin d'interprète. Vous ne doutez pas (fol. 39 ^b) que je ne preune toute la part que je dois à l'augmentation que le Roy vient de faire de votre pension, étant à un point, et avec l'attachement que je le suis, etc.

1) C. à d. sur la liste des localités d'Alsace que M. de la Grange voulait faire dispenser, par édit général, de la création des charges imposées par l'Edit de 1692.

Du 6 novembre 1692.

Monsieur,

Je viens de voir entre les mains de Mr de Labbatie (1) une lettre par laquelle Mgr de Barbezieux luy mande que le Roy a été informé qu'il ne s'occupe ici qu'à susciter des brouilleries et à mettre partout la désunion et que, s'il continue, Sa Majesté prendra de fâcheuses résolutions contre luy. Il ne faudroit point du tout connoître (fol. 40 ^a) la carte pour douter que cet avis ne fût venu de l'abbé Hennequin et que ce ne fût l'un des articles que luy a fourni Güntzer; et par cet endroit je vous avoue que cette lettre m'a touché aussi vivement que si elle me regardoit moi-même. Il n'y a que trois semaines que vous êtes hors d'icy et vous sçavez qu'il n'y a aucune désunion si ce n'est que toutes les honnêtes gens qui se tiennent éloignées de Güntzer, ni d'autres brouilleries que celles que l'abbé Hennequin s'est à toute force voulu faire avec Mr d'Huxelles, Madame de Chamilly (fol. 40 ^b) (2), Mr l'Intendant, moi et le Magistrat en général, sans que néanmoins il y ait pu parvenir, et auxquelles Mr de la Bastie n'a pas plus de part qu'à celles qu'il a actuellement suscitées dans le Grand-Chapitre. Si donc ces rapports qui n'ont aucune ombre de vérité sont néanmoins écoutés et peuvent produire des effets si facheux, que ne doit on pas appréhender lorsque ce scribe trouvera quelque peu matière, innocente en soy-même, mais susceptible d'une interprétation sinistre et capable d'être habillée (fol. 41 ^a) de fausses circonstances? En quoi je sçai

(1) M. de la Bastie, major de la place de Strasbourg depuis 1682, et très mal vu du Magistrat qu'il accablait de réclamations perpétuelles pour grossir ses émoluments. Les procès verbaux des Treize le mentionnent à tout moment, sollicitant un supplément de fourrages, une réparation à son logement officiel, une fourniture de bois, etc. On peut apprécier la véracité d'Obrecht, membre du Magistrat et son chef officiel, quand il affirme ici que cette dénonciation de la Bastie n'est qu'une nouvelle calomnie de Güntzer et de ses acolytes.

(2) Il est bien difficile de croire que le grand-vicaire ait cherché querelle à Mme de Chamilly, la femme du gouverneur de Strasbourg, qui avait déployé un zèle dévorant pour la conversion des hérétiques, accompagnant elle-même, à ce qu'on assure, les capucins et les jésuites envoyés pour convertir les paysans de la Basse-Alsace.

par ma propre expérience qu'il n'est pas moins habile maître que Giltzer. Je n'ay jamais eu aucun démêlé avec luy, et qui plus est, je ne me suis jamais trouvé dans aucune occasion prochaine d'en avoir, l'ayant toujours évité de fort loin, parce que d'abord, dans la deuxième entrevue, je l'avois reconnu par ses discours et jugemens indiscrets des personnes du premier rang, pour un homme de très dangereuse conversation : cependant il me fait (fol. 41^b) écrire (1) contre luy, par des dialogues qu'il débite, les plus extravagans du monde et que le caractère qu'il porte le devoit assurément empêcher d'inventer, comme il l'a fait contre vérité. Je ne sçay quel bien il pourra faire en ce pays cy pour la Religion, s'étant attiré en si peu de tems et de gayeté de cœur, l'aversion de tout le monde comme il l'a fait ; mais je sçay bien que quand même il seroit révoqué dès à présent, son successeur aura beaucoup de peine à effacer (fol. 42^a) le mal qu'il y a causé. Je me voy contrainct d'en informer à la fin le Roy par la voye du R. P. de la Chaize. Cependant j'ay cru devoir vous en faire part afin qu'en travaillant dans le pays où vous êtes, pour le bien et les intérêts de cette Ville vous n'ignoriez pas le danger dont elle est menacée, si on laisse éclore les pernicious desseins que le Grand-Vicaire s'est laissé inspirer par ceux qui n'en peuvent souffrir le repos et qui nous envient le bonheur de posséder les bonnes grâces du Roy et de ses ministres. Je suis avec tout l'attachement imaginable, etc.

(fol. 42^b)

Du 7 novembre 1692.

Monsieur,

Les députés du corps des Marchands viennent de m'apporter la lettre et le mémoire cy-joints pour me demander mon approbation à vous l'envoyer. Mais comme je suis d'ailleurs extrêmement pressé d'affaires, j'ay seulement prié ces

(1) M'exprimer ?

messieurs de m'en dire de bouche le contenu, et croyant d'ailleurs qu'il n'y avait pas un moment de tems à perdre pour vous le faire tenir, je l'ay retenu sans qu'il fût signé ni autrement expédié, afin de vous l'adresser incessamment. Si dans le mémoire (fol. 43 ^a) ils ont fait mention des étoffes de laine, comme ils me l'ont dit, c'est une extravagance à laquelle vous ne devés avoir aucun égard. Du reste vous en userez suivant l'air du bureau. J'ay aussi reçu les raisons de Mr votre frère, auxquelles je m'en vay travailler sans perte de tems.

On vous a voulu envoyer des lettres de remerchments ; je les ay retenues parce qu'elles m'ont paru trop seiches, et qu'il me semble qu'il faudroit les différer à vos audiences de congé, et je m'appliqueray à ce que la (fol. 43 ^b) reconnaissance, du moins envers Mr de Chamlay ne consiste pas en pures paroles. Mandez moi je vous en supplie, votre pensée là-dessus, et soyez très persuadé qu'il n'y a personne qui soit avec plus d'attachement, etc.

Du 9 novembre 1691.

Monsieur,

J'avois déjà minuté la lettre pour Mr de Pontchartrain lorsque j'ay reçu par la voye de Mr de Courcelles, l'Edit dont copie est cy-jointe, qui après m'avoir un peu embarrassé à la première lecture, m'a fait envisager (fol. 44 ^a) présentement notre projet comme très facile à exécuter. L'embarras qu'il m'a donné d'abord est que le Roy, en unissant et incorporant aux Corps des Villes les offices des Procureurs du Roy et des secrétaires ou greffiers, dispense les particuliers qui seront nommés par les Magistrats de prendre les provisions de S. M. d'où il arrive que si Elle en usait autrement à l'égard de Strasbourg, en se réservant de pourvoir à la dite charge de procureur du Roy, cette Ville seroit de pire condition que les moindres communautés du Royaume, et on nous pourroit accuser (fol. 44 ^b) d'avoir trahi ses intérêts. Mais aussi d'ailleurs je vois que si nous obtenons seulement de Mgr de Pontchartrain la grâce de faire ajouter à la déclaration qu'il

nous fera expédier, ce qu'il y a de favorable dans ce même Edit, cela suffira pour délivrer le Magistrat des impostures et la Ville des voleries de Guntzer et vous ouvrir la carrière de servir le Roy et le public en sa place, soit en qualité de syndic pour Sa Majesté et la Ville, soit en celle de Procureur du Roy et de la Ville, dont les noms ont la même signification, comme les fonctions sont les mêmes (fol. 43^a).

Sur quoy je ne vois pas qu'il y puisse avoir la moindre difficulté, ni que Mgr de Pontchartrain veuille hésiter à nous accorder pour notre don ce qu'il a offert, de son chef, à toutes les communautés où les dites charges n'ont pas été levées, et qui, par conséquent, ne peuvent pas être des plus considérables. Et il n'y aura qu'à veiller seulement à ce que les termes de la déclaration soient en cecy accomodés à l'état de notre gouvernement. Par exemple, qu'après la révocation de l'Edit et la confirmation des privilèges et capitulation de la Ville, le Roy dise : que pour donner (fol. 43^b) une assurance entière au Magistrat et à la Ville de Strasbourg à l'égard des charges portées par ledit Edit des Conseillers Procureurs du Roy et de la Ville, Greffiers ou secrétaires et Conseillers receveurs, Sa Majesté les a réunis et incorporés aux Corps des Villes avec les fonctions y attribuées, sans que les particuliers qui seront nommés par les Préteurs, Consuls et Magistrats de la Ville de Strasbourg aux dites fonctions soient tenus présentement et à l'avenir en cas de vacance par mort ou autrement, de prendre ses lettres de provision ny qu'ils puissent (fol. 46^a) prétendre d'autres gages, appointemens et vacations que ceux dont jouissaient autrefois les syndics, secrétaires ou greffiers et receveurs pourvus par lesdits magistrats, révoquant pour cet effet toutes commissions, lettres et provisions qui pourroient avoir été obtenues de Sa Majesté des charges de syndic, Directeur de Chancellerie, greffier ou secrétaire, ensemble les dons de droits de greffe ou de chancellerie, comme contraires à la dite union et incorporation, à condition toutesfois que celui qui sera nommé à ladite charge de Procureur du Roy et de la Ville fasse profession (fol. 46^b) de la religion catholique, apostolique et romaine et qu'à l'égard des greffiers, secrétaires et receveurs soit observée l'alternative entre ceux faisant profession de ladite religion catholique et les Luthé-

riens, de la manière qu'il se pratique à toutes les autres charges et emplois de la dite Ville, etc. Après cela une Lettre de cachet écrite en votre faveur ou une simple recommandation de Mr de Pontchartrain ou de Mr de Chamlay, vous vaudra des lettres de provision. Je me ferois même fort d'y mener le Magistrat par moi-même si je n'appréhendois de trouver Mr (fol. 47 ^a) l'Intendant en mon chemin.

Voilà mes dernières pensées sur cette affaire. Si cependant Mr votre frère m'envoît ses raisons encore aujourd'hui, je ne manquerais pas de vous adresser ma lettre à Mr de Pontchartrain, afin que vous vous en puissiez servir suivant que Mr de Chamlay et vous le jugerez à propos. Guntzer à été dépeint au Roy par le R. P. de la Chaize qu'il n'est pas besoin d'employer d'autres raisons en cet endroit là (1). Je suis tout à vous, etc.

OBRECHT.

(fol. 47 ^b)

Du 10 novembre 1692.

Monsieur,

Voici la lettre pour Mr de Pontchartrain avec les raisons de Mr votre frère, que je n'ay pu faire autrement entrer que de la façon que vous le voyés. Si Mr de Chamlay et vous les trouviés propres à faire plus facilement réussir la chose, il faudroit les mettre dans un mémoire séparé et les donner avec ma lettre. A quoi il faudra principalement prendre garde, c'est d'informer ce seigneur de bouche, des engagements que Mr l'Intendant a avec le P., même de (fol. 48 ^a) l'endroit par où il s'y trouve embarqué (2). Voyez aussi avec Mr de Cham-

(1) Ce mot en dit long, et sur l'influence du célèbre confesseur du monarque et sur l'autorité que s'était acquise le prêtre royal par ses relations personnelles à la Cour.

(2) La Grange passait — on le verra plus loin — pour un des plus grands voleurs du royaume ; il est possible qu'il ait employé Guntzer pour lui préparer certaines affaires illicites ; sous ce rapport Obrecht leur était incontestablement supérieur, encore que son indignation soit bien bruyante et sa haine bien cauteleuse.

lay quelles mesures, il conviendra de prendre avec Mr de Barbesieux, et s'il ne sera pas à propos de luy remettre un mémoire au contenu de ma lettre, afin qu'il n'ait pas sujet de traverser notre dessein qui ne tend, je le dis comme je le pense, devant Dieu, qu'au bien public, que le malheureux va détruire d'une façon ou d'autre, si le Roy n'y met pas la main.

En tout cas ma lettre me servira toujours de décharge envers le ministre, et je persévère d'être, avec un attachement inviolable, etc.

(fol. 48 ^b)

Du 12 novembre 1692.

Monsieur,

J'ay fait lire aux magistrats la lettre que vous leur avés écrite le 6 de ce mois. Le projet de la déclaration est admirable : mais si nous avons un arrêt du Conseil d'Etat particulier pour les chirurgiens, barbiers et perruquiers, voyés s'il ne sera pas nécessaire d'en avoir au sujet du café (1), etc. dont la finance est actuellement introduite, et et contre l'Edit qui établit des furets, que vous sçavés avoir été envoyé ici par Mr le Procureur-Général (fol. 49 ^a) de Brisac, et si enfin la confirmation de la capitulation aura plus de force que la capitulation même pour empêcher que Le Fèvre et les autres commis des maltotiers et traitans n'inquiètent nos cabaretiers et artisans, comme ils ont menacé, à moins que vous n'obteniez des deffenses expresses d'exécuter ici les Edits, arrêts et ordonnances qui sont contraires à la capitulation.

Quant au projet de la permission d'emprunter, etc. on n'y peut rien ajouter ni souhaiter de plus avantageux.

Sur la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois, j'ay incessamment (fol. 49 ^b) fait sortir les comédiens de chez Mr de Rotzenhausen (2) et je vous supplie de

(1) C'est sans doute *des cafés* qu'il voulait écrire.

(2) Rathsamhausen.

faire auprès de Mr de Chamlay, que le grand-vicaire ait la confusion d'avoir été prévenu, en cas qu'il ait écrit en Cour, et que l'on sache que Mr de Chamlay y a remédié de son chef (1), sur le premier avis qui luy en a été donné par vous et moi, comme c'est effectivement la vérité. Ils n'y ont joué que quatre ou cinq fois et comme cet établissement n'étoit pas de mon goût, je leur avois conseillé de ne pas abattre le théâtre qu'ils avoient au Poêle des Massons (2), de sorte que leur retour audit poël (sic) s'est (fol. 50 *) fait sans bruit et sans scandale.

Mr de Chamlay a mandé à Mr l'Intendant, qu'il a de l'obligation au Grand-Vicaire de luy en avoir donné avis : je vois qu'il veut parler du vacarme qu'il en a fait. D'ailleurs je vois bien que, comme il vous a dit, il ne connoit pas encore le personnage, car sans doute il ne me chargeroit pas de luy en faire quelque civilité, s'il savoit que c'est un homme envers lequel on ne peut pas user d'honnêteté à moins de courir risque de s'en faire étrangler.

Si vous avez gardé mes lettres vous y trouverez que je vous ay mandé d'abord au commencement (fol. 50 b) que Guntzer avoit révélé le secret de votre commission à Mr le prince de Soabize et à Mr l'abbé Hennequin. Quant au premier, il l'avait dit luy-même à Mr l'Intendant, et du dernier, Guntzer l'avoit avoué à plusieurs des magistrats. Je vous répète ici ces circonstances parce que le Grand-Vicaire s'étant aperçu qu'il s'est attiré par là l'aversion de tout le magistrat et de la meilleure partie de la bourgeoisie, s'en doit avoir fait un mérite auprès de Mgr de Pontchartrain, afin que si l'occasion se présente, vous fussiez connoître (fol. 51 *) que ces messieurs se sont attirés l'indignation publique, non pas pour avoir donné des

(1) Il semble résulter de cette indication que M. de Chamlay demeurait chez M. de Rathsamhausen à Strasbourg.

(2) La *Maurerstub* ou Poêle des Maçons, se trouvait dans la rue des Juifs ; on y avait installé une salle de spectacle en 1692 ; elle brûla en 1700, par suite d'imprudencé, après la représentation d'une pièce de Molière. Ce fut longtemps le seul théâtre existant à Strasbourg.

lumières à la Cour sur le sujet de votre voyage, mais pour s'être fait fête ici, dans la Ville, d'un secret dont le magistrat croyoit être en droit de prétendre en devoir être le maître et en espérer seul tout l'honneur auprès du Roy et ses ministres. Car effectivement, si Guntzer ne s'étoit trahi luy-même envers les magistrats de s'être laissé tirer les vers du nez par l'abbé Hennequin, et si celui-ci ne s'étoit vanté en plusieurs occasions d'avoir (fol. 51^b) prévenu vos négociations par ses avis, l'un et l'autre auroient été exempts de la haine publique et l'on auroit en tout cas attribué les discours qui se sont tenus chez Mr le Prince de Soubize au peu de sens que tout le monde croit que la dernière maladie a laissé à Guntzer. Je suis très parfaitement, etc.

Du 3 décembre 1692.

Monsieur,

Je n'ay pas présentement le tems de répondre à tous les chefs des lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 26 et le 30 du mois passé (fol. 52^a). Je vous diray seulement que pour exécuter le dernier avis de Mr de Chamlay au sujet du P. il faut que vous me renvoyiés incessamment la lettre que je vous ay adressée pour Mr de Pontchartrain. Le scélérat pousse les choses à un tel point de fourberies et d'impostures que je ne puis plus balancer à l'entreprendre ouvertement. Et je prendray la route qui m'auroit d'abord paru la plus naturelle et la plus efficace, qui est d'écrire en même tems au Roy par Mr de Chamlay et à Mr de Barbezieux en droiture. Je vous supplie de (fol. 52^b) m'envoyer en même tems quelques provisions ou autres pièces contenans les devoirs d'un Procureur du Roy, afin que je puisse montrer d'autant plus clairement de quelle manière le P. s'en acquitte. Je tiens à un grand bonheur que l'affaire n'a pas encore été entamée pendant que son jumeau, Mr le Grand-Vicaire a été encore dans son lustre, qui ne s'offusquera pas peu, si je ne me trompe, entre cecy et le temps que mes lettres viendront en cour, et je ne les

retarderai pas un moment, (fol. 53 ^a) d'abord que j'auray reçu celle de Mr de Pontchartrain dont j'ay parlé cy-dessus.

Vous verrés du reste à quoi m'a poussé notre bon pasteur (1), par la copie cy-jointe de la lettre que j'ay adressée par la poste à Mr de Barbezieux, et que je vous prie de montrer à Mr de Chamlay et à Mr d'Huxelles. Je l'ay fait partir lundy dernier et vous me ferés plaisir de sonder si elle est arrivée à bon port et de quelle manière elle a été reçue. Ce n'est pas que ses extravagances me fassent de la peine ; mais je suis pourtant curieux (fol. 53 ^b) de savoir de quel côté penchera la balance auprès du ministre. Je suis avec tout l'attachement, etc.

Du 8 décembre 1692.

Monsieur,

Ce mot n'est que pour vous donner avis que j'ay mis à la poste, sous l'adresse de Mr le Correur, des échantillons de nos monnoyes. J'ay écrit au dos du paquet que ce sont des monnoyes de la Ville de Strasbourg pour Mr le Pelletier. Ainsi il ne pourra pas manquer, à ce qu'il me semble, d'arriver à bon port. On a écrit de la part du magistrat à Mr de (fol. 54 ^a) Barbezieux pour obtenir la permission de vendre quatre mil sacs de blé, et l'on devoit vous envoyer une copie de la lettre. Mais je viens d'apprendre qu'elle n'est pas encore partie, à cause d'une indisposition survenue à Mr Gambs. Je la feray partir demain sans faute. On s'est plaint en même tems que Minville (2) a acheté sur les greniers des particuliers six mil sacs, sans avertir les magistrats, sous prétexte des ordres de Mr de Pilles (3), et que cela a fait enchérir considérablement les grains au marché. Je ne sçay quel compte il en tiendra à

(1) Le vicaire-général de Hennequin. Il doit s'agir d'une autre lettre que celle du même au même sur ce personnage, écrite le 1 octobre et donnée plus haut.

(2) Monitionnaire de l'armée du Rhin,

(3) Intendant général de l'armée.

Mr de (fol. 54^b) Pilles, mais je sçais bien qu'il a payé de la paire huit écus à Guntzer, quoique partout ailleurs on ne les luy ait vendus qu'à vingt et trois livres au plus (1). C'est une nouvelle espèce de concussions. Je suis très passionnément, etc.

Du 9 décembre 1692.

Monsieur,

Je vois par celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 de ce mois que j'ay été un peu trop prompt à vous envoyer des échantillons de notre monnoye, puisque vous en avez trouvé chez les banquiers (fol. 55^a) de Paris. Cependant les dits échantillons serviront à faire voir à Mr le Pelletier quelles monnoyes nous avons fabriquées autrefois, particulièrement en or, pour lesquelles il est bon que vous lui fassiez connoître que nous avons des lettres patentes des Empereurs.

Puisque vous avez toutes vos expéditions, il n'est pas besoin que vous attendiez l'issue de l'affaire de la monnoye, ni de celle du commerce et il dépendra absolument de vous de reprendre le chemin de Strasbourg quand et comment vous le jugerez à propos.

(fol. 55^b)

On n'a pas encore expédié à notre misérable chancellerie la copie que l'on devoit envoyer de la lettre du Magistrat à Mr de Barbezieux, touchant la vente des grains. Et je croy même qu'il n'est plus tems de la faire partir, puisqu'avant qu'elle puisse vous être rendue, il faut que la chose soit résolue de l'une ou de l'autre façon.

Nos négocians se font fort de prouver ce qu'ils ont avancé, touchant des étoffes que l'on doit fabriquer (fol. 56^a) en Suisse, de la façon d'Angleterre. C'est à eux de voir de quelle manière ils s'y voudront prendre, et à moins que Mr le marquis d'Uxelles ne soit d'un autre avis, il ne faut pas que

(1) On ne voit pas l'intérêt qu'aurait eu Minville à faire gagner cet argent à Guntzer, ni comment celui-ci aurait pu en profiter.

cela vous arrête un seul moment. Il m'a témoigné qu'il souhaiterait fortement de vous rencontrer encore en ce pays là, mais il ne m'a pas dit quelle raison il en avoit.

Je vous souhaite un prompt et heureux retour, et suis très passionnément, etc.

Ici s'arrête, pendant plusieurs années, la correspondance d'Obrecht avec Klinglin, soit que l'avocat-général n'ait plus quitté Strasbourg pendant qu'Obrecht y résidait (1), soit que les lettres du prêteur aient été perdues. Le document de notre dossier le plus rapproché date de la fin de 1695. Le prêteur royal allait avoir la satisfaction de se voir enfin délivré de son rival détesté, non par un acte du pouvoir royal -- qui avait trop intérêt à prolonger cette surveillance jalouse pour sacrifier absolument l'un des adversaires à l'autre -- mais par la mort. Le syndic Güntzer meurt en effet le 14 décembre 1695, pendant qu'Obrecht est à la Cour, et le 12 le Conseil des XIII notifie le décès à M. de Barbezieux et demande la permission de désigner lui-même un successeur et de reprendre le maniement des revenus de la chancellerie dont le feu syndic « s'était impatronisé *ex propria autoritate* » (XIII, 15 déc. 1695). C'est quelques jours avant le décès de son intime ennemi qu'Obrecht écrivait à Klinglin le billet par lequel s'ouvre une nouvelle série de ses lettres.

(A suivre.)

ROD. REUSS.

(1) (fol. 56 b) Autres lettres de Mr Obrecht, de Paris, de Versailles et de Francfort, depuis le 5 décembre 1695 — 2 avril 1701.

LE CHAPEAU DE SAINT-CHRISTOPHE

ET

LA BOURSE DE SAINT-DENIS

DE BELFORT

Voici deux Saints qui tiennent beaucoup de place dans l'histoire de Belfort. Christophe est le premier occupant, Denis ne vient que de longs siècles après lui s'y fixer assez opulemment et éclipser, en quelque sorte, la renommée de son compagnon. Mais l'éclipse ne sera pas éternelle, car, il faut le reconnaître aujourd'hui, Christophe a un peu repris le rang qui lui appartient et, à son tour, Denis est descendu dans l'ombre, pour ne pas dire dans l'oubli.

Christophe a sa légende (a) au canton de Belfort. La voici, telle que nous la détaillait, il y a vingt-huit ans, une bonne femme du voisinage :

Ai y avai enne foi — ai y é bin lontemp, bin lontemp!! — n saint hanne que regnai de		Il y avait une fois — il y a de ça bien longtemps, bien longtemps!! — un saint hom-
--	--	---

(a) J. de Voragine, Légende dorée. Il (Christophe) se voua après sa conversion, à transporter les voyageurs d'une rive à l'autre d'un grand fleuve. Un jour un enfant sollicite le passage. Christophe le prend sur ses épaules, mais au milieu du fleuve il se sent fléchir comme cerné par un fardeau accablant. Quand il eut atteint le bord opposé, il dit à l'enfant : « Tu m'a mis en grand danger, car si j'avais porté le monde entier sur mes épaules, il ne m'aurait point pesé plus lourd que toi. » L'enfant répondit : « Ne t'étonne point, car tu as porté le monde et celui qui l'a créé.

Ce récit valut à St Christ, une immense popularité en France, Allemagne, Espagne et Italie.

vé Lion chu le Rin. Ai s'erraté
 tol pré d'enne petête velle
 qu'en aipelai *Arcrique*. C'étaï
 in Ermite et té djens d'*Arcri-*
que djagin enne âtre langue
 que lai sine, ça po quoi quai
 l'ain renvoyé po mentre ai
 sai piaice in nomé *Morant*
 que vegnai di pays des Diaices.
 Not Ermite, que s'aipelai
Cristof repregnet le tchmin
 de Lion et a bou d'ennegrande
 djoinai de mertsche, el airri-
 vêt chû enne lairdje revière
 que n'aivai pe de pon et que
 foyai pessai po entrâ dain lai
 velle qu'étai de l'âtre sent. Ai
 y aivai achi in boueba, que
 s'aipelai *Criste*, et que n'ouè-
 geai entrâ dain l'ave po alai
 dain la velle. Din là à, *Cristof*,
 son gro baton ai lai main, le
 preguet chû ses épaes et le
 poitschet dain lai velle. *Cris-*
tof y a achi demoirai, y a fait
 enne magenate, enne tschai-
 pèle, y a prayé bin des an en
 Ermite, y a moué et y feut
 enterrai. Ça po quoi el a deve-
 gnu le Patron de Bèfoue.

me, venu de vers Lyon sur le
 Rhin. Il s'arrêta tout près
 d'une petite ville qui s'appelait
 Altkirch. C'était un hermite
 et les gens d'Altkirch parlaient
 une autre langue que la
 sienne ; c'est pourquoi qu'il
 l'ont renvoyé pour mettre à
 la place un nommé Morand
 qui venait du pays des glaces.
 Notre hermite, qui s'appelait
 Christophe, reprit le chemin
 de Lyon et au bout d'une
 grande journée de marche, il
 arrivait sur une large rivière
 qui n'avait pas de pont et
 qu'il fallait traverser pour
 entrer dans la Ville qui était
 de l'autre côté. Il y avait aussi
 un jeune garçon, qui s'appelait
 Christ, et qui n'osait
 entrer dans l'eau pour aller
 dans la ville. Alors Christophe,
 son gros bâton à la main, le
 prit sur ses épaules et le porta
 dans la Ville. Christophe y est
 aussi resté, y a fait une petite
 maison, une chapelle, y a prié
 bien des années en hermite,
 y est mort et y fut enterré.
 C'est pourquoi il est devenu le
 Patron de Belfort.

L'histoire locale nous dit que dès l'arrivée de Denis, en 1342
 jusqu'en 1756, les deux Saints vécurent, côte à côte, en assez
 bonne intelligence et que si, en 1756, des difficultés surgirent
 dans le ménage commun, ce ne fut pas la faute des deux
 Patrons, mais le fait de leurs lieutenants. Denis, il est vrai,
 fut toujours absorbant, quoique dernier venu au pays, ou
 peut-être parce que dernier venu ; tandis que Christophe eut
 la sagesse de se contenter de la portion dont on voulut bien
 lui laisser la jouissance. En fait, Denis ne tarda pas à devenir
 le Patron des citadins, le protecteur intéressé des paysans ;

alors que Christophe ne cessa point d'être leur modeste serviteur. Mais sa bonhomie alla si loin que citadins et paysans durent enfin prendre fait et cause pour Christophe, négligé, oublié en quelque sorte, et à propos d'un couvre-chef, d'un toit dont la vétusté et les intempéries avaient fait une loque absolument délabrée.

Christophe était venu au pays en pauvre pèlerin et dans les temps les plus sombres du Christianisme, tandis que Denis y fut apporté beaucoup plus tard et opulemment installé par Jeanne de Montbéliard, devenue Comtesse de Katzélenbogen, par sa troisième étape matrimoniale. Sans doute il y avait dans les esprits égalité parfaite entre les deux saints au point de vue religieux, mais en était-il de même au point de vue temporel ? — Une simple question de couvre-chef devait suffire pour troubler profondément la circonscription paroissiale et amener le Conseil-Souverain de l'Alsace, siégeant à Colmar, à formuler un arrêt qui mécontentera les paroissiens de Saint-Christophe et satisfera les bénéficiaires de Saint-Denis. Voici donc la cause de ce conflit.

En 1751, le chapeau, ou toiture, du chevet de l'église Saint-Christophe, était arrivé à un degré de détérioration si grand que l'on dut reconnaître l'urgence de le remplacer par une coiffure neuve, ou tout au moins, par une grosse réparation de l'ancienne. La dépense était assez importante pour éveiller les esprits et les amener à poser la question : à qui devait incomber cette dépense ? — Les paroissiens de Saint-Christophe, qui étaient alors les habitants de Valdoie, Offemont, Cravanche, Salbert ainsi qu'un certain nombre de Belfortains et surtout ceux des faubourgs, déclarèrent qu'elle incombait au curé de la paroisse, lequel n'était autre que le Prévôt du chapitre, fondé par la comtesse de Katzenellenbogue. Somnation lui fut faite d'y pourvoir. Les paroissiens basaient leur demande sur les usages de la Province et sur des arrêts du conseil d'Etat qui mettaient à la charge des curés l'entretien du chœur de l'église paroissiale dont ils percevaient la dîme. Or l'église de Saint-Christophe, ou de Brace, était, selon eux et de temps immémorial, église paroissiale et, à ce titre, le curé demeurait essentiellement tenu de pourvoir aux frais d'entretien et de décoration du chœur, tandis que l'entretien

et la décoration de la nef étaient à la charge des paroissiens, ou de la fabrique. Le Prévôt et le chapitre de Saint-Denis ne furent pas embarrassés pour répondre aux exigences des paroissiens de Saint-Christophe : ils alléguèrent que depuis 1342, ou la fondation de la collégiale et l'institution de son Prévôt comme curé de la paroisse, l'église de Brace avait perdu sa qualité *paroissiale*, au profit de Saint-Denis et qu'ainsi, quoique décimateur ecclésiastique, le curé, Prévôt du chapitre, n'avait rien à fournir pour les réparations et l'entretien du chœur de Brace. Engagé dans ces termes, le différend ne pouvait être résolu que par l'autorité judiciaire. On dût y avoir recours sans tarder, car le chef de Saint-Christophe ne pouvait demeurer plus longtemps à découvert. Cependant, on eut d'abord recours aux moyens de conciliation, mais ils n'aboutirent pas. Il fallut donc plaider et l'on arriva au Conseil Souverain, devant lequel les deux thèses furent défendues et développées très amplement. Dans son mémoire de défense, la fabrique de St Christophe soutint que son église n'avait pas cessé d'être l'église paroissiale de Belfort ; que si les fonds baptismaux et le Saint Viatique furent transférés en ville, ce fut pour être en quelque sorte dans la main du curé, sous le toit de Saint-Denis, mais que cette mesure de convenance personnelle ne dépouillait pas l'église mère de sa qualité d'église paroissiale. Le conseil de fabrique ajoutait ;

« On a toujours dit à Brace (a) une messe paroissiale, tous les dimanches et fêtes, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, pour la commodité des paroissiens externes ; on y fait, en carême, le catéchisme trois fois la semaine pour préparer les enfants des paroissiens externes à leur confession et communion pascales. Les lendemains de Pâque et de Pentecôte, on y va processionnellement et le service solennel s'y célèbre. On y fait le prône, on y offre le pain béni, on y va à l'offrande, on y publie les bans, on y prêche et tout service de paroisse cesse en ville ; on y célèbre l'office paroissial le jour des morts. Saint-Christophe, patron de Brace, y est fêté dans toute l'étendue de la paroisse ; la vigile et le service du

(a) Extraits des pièces de procédure.

jour du patron, ainsi que l'office de la dédicace, le dimanche suivant, se font à Brace et tout service solennel et paroissial cesse en ville, au lieu que Saint-Denis, patron de la collégiale, n'est fêté que dans l'intérieur de la ville, sans l'être dans le reste de la paroisse, pas même par les paroissiens des faubourgs situés devant la ville.

« Il y a dans Brace d'anciennes chapellenies. Le Seigneur, le Chapitre et le Magistrat y ont leurs bancs. Le Chapitre y perçoit les offrandes ; il tire seul la rétribution qu'on paye pour les fosses dans le chœur, et il partage avec la fabrique celles de la nef.

« En un mot, hors les fonds baptismaux et le Saint-Viatique, il n'est aucun caractère d'Eglise paroissiale qui ne se rencontre dans Brace depuis un temps qui excède toute mémoire d'hommes.

« Aussy est-elle reconnue et qualifiée pour telle dans le pouillé du diocèse et dans toutes les visites diocésaines dont les procès-verbaux existent, et c'est dans ce principe, qu'en 1686 M. l'archevêque de Besançon a fait, contradictoirement avec le Magistrat et le Chapitre, un règlement des droits curiaux relativement au service qui se fait dans les deux églises paroissiales. »

Le 5 février 1752, le curé, Prévôt de la collégiale, fournit défense alléguant de nouveau que l'église de Brace n'était plus paroissiale, que la demande tendait, à tort, à lui imposer une charge qu'il n'avait jamais supportée et à laquelle de droit, il n'était pas plus tenu que ses codécimateurs de la paroisse, M^{me} la duchesse de Mazariu, les Sieurs de Staal, Klinglin et le curé de Danjoutin.

Cette défense continuant, en apparence du moins, à mettre en problème la qualité paroissiale de l'église Saint-Christophe, le Conseil-Souverain ne crut pas pouvoir se prononcer sur la question sans entendre les codécimateurs du curé et du chapitre. En conséquence, il ordonna, par un arrêt du 22 juin 1752, la mise en cause des dits codécimateurs.

M^{me} la Duchesse soutient qu'étant décimatrice laïque elle ne peut être tenue à rien, tandis que les autres dirent que les dîmes qu'ils percevaient « étaient par leur nature exemples de toutes charges. » Les habitants des quatre villages, avec

le Magistrat de Belfort, restèrent fermes sur le point de fait que Brasse n'avait pas cessé d'être leur église paroissiale,

Une année avait passé en préparations chicanières et le chef de Saint-Christophe demeurait exposé aux intempéries et aux détériorations qui s'en suivent. Mais on était prêt, de part et d'autre, à commencer le débat et ce fût le Magistrat de la ville qui, dans un intérêt de salubrité, formula une requête urgente, concluant à ce que, *provisoirement*, les décimateurs soient condamnés, conjointement ou séparément, à faire les réparations nécessaires. Le Conseil-Souverain ne pouvait manquer de donner satisfaction provisionnelle aussi au Magistrat, sauf à aviser ensuite qui paierait les pots cassés. Un arrêt du 9 mars 1753 condamna le chapitre décimateur ecclésiastique à faire réparer le chœur, sauf à récupérer, s'il y avait lieu, après arrêt définitif.

Deux années de discussions et de manœuvres procédurières avaient donc abouti à ordonner que des mesures seraient prises par le Chapitre de Saint-Denis pour préserver désormais Saint-Christophe du rhume de cerveau et de l'anémie : *po voidjai saint Cricheotof die reuchena et de lai pieuvre*. Mais enfin l'arrêt provisionnel était rendu ; il ne restait plus qu'à se mettre à la besogne pour abriter convenablement le chœur de l'une des plus anciennes églises, sinon de l'église primitive, du val de la Savoureuse.

Il semble que ce n'était pas une grosse affaire que d'édifier une coiffure neuve ou seulement de procéder au raffistolage de l'ancienne. Eh bien ! l'on se trompe : le chapitre avait toujours négligé de se constituer une réserve qui lui permit de faire face à des besoins éventuels, de sorte qu'il fallut boursiller pour couvrir Christophe, fort honoré sans doute au spirituel, mais en ce moment là fort ennuyeux au temporel. La plupart des chanoines n'apparaissaient que rarement au chapitre, dont ils se partageaient religieusement l'intégralité de la dîme, et dont le Prévôt, Curé de la paroisse, avait double part, sauf à participer aussi pour double part dans la dépense. On comprend que ces circonstances n'étaient pas favorables à une prompt réalisation des ressources nécessaires pour commencer les travaux. Christophe dut donc patienter, et il patienta jusqu'à ce qu'il plût aux chanoines

de lui accorder, occasionnellement, une petite part de la compétence de chacun d'eux. Or, la nouvelle période d'attente et de privation devait être plus longue encore que la période préparatoire; commencée en janvier 1751, celle-ci aboutissait à l'arrêt provisionnel du 9 mars 1753, c'est-à-dire après deux ans et deux mois de manœuvres et de discussions intéressées, mais peu intéressantes; puis, Messieurs de la collégiale, condamnés à faire les frais du couvre-chef, sauf à les récupérer sur qui de droit, s'il y avait lieu après arrêt définitif, n'eurent terminé la besogne que dans les premiers mois de 1756, c'est-à-dire plus de trois années après la condamnation.

Ce n'est pas le défaut de ressources qui occasionna ce retard dans la marche des travaux, mais la difficulté de les faire sortir des mains qui en disposaient. Aussi, dès que l'œuvre fut achevée, Messieurs les chanoines s'empressèrent de mettre en demeure le Conseil-Souverain de dire son dernier mot dans la question dont il était saisi depuis près de six années. Ce dernier mot fut prononcé le 6 juillet 1756 et signifié le 7 août suivant par un arrêt condamnant le Magistrat de la ville de Belfort à restituer au Chapitre tous les frais de la couverture du chef de Christophe, de l'entretien et de la décoration de son chœur; et cela, à l'exclusion de ses paroissiens des communes de Cravanche, Valdoie, Salbert et Offemont.

Une lettre d'un avocat de Belfort à un avocat de Colmar exprime le mécontentement du Magistrat de sa ville et se livre à la critique de l'arrêt du Conseil-Souverain. Selon lui, et il avait raison, le Magistrat de Belfort n'était pas en cause, mais bien le conseil de fabrique de Saint-Christophe ou les habitants des quatre villages de la paroisse. D'un autre côté, un des cinq juges qui ont rendu l'arrêt, M. de Boug, est le neveu du Prévôt du Chapitre, intéressé pour deux parts. A ce titre, il aurait dû se récuser; ne l'ayant pas fait, il fournit un moyen décisif de cassation.

Nous ignorons si le magistrat de la ville eut recours à ce moyen, car toutes nos recherches aux archives de la ville sur ce sujet, et beaucoup d'autres concernant son territoire, ont été peine perdue. Quoi qu'il en soit, nous constatons que la guerre entre Saint-Denis et Saint-Christophe de Belfort fut aussi une *Guerre-de-Sept ans*.

J. LIBLIN.

THÉOPHILE CONRAD PFEFFEL

ESSAI BIOGRAPHIQUE

DEUXIÈME PARTIE

L'Œuvre en prose (*fin*) (1)

LIVRE IV

P. 1. *Charlotte* Hellborn était la fille d'un pasteur du Holstein et d'une descendante de réfugiés huguenots. Son demi-frère, Gustave Sommer, fruit d'un premier mariage de M^{me} Hellborn, interrompant ses études à Kiel, s'embarquait pour les Indes comme secrétaire d'un voilier danois, au moment où celle-ci suivait son second mari dans la tombe. Devenue orpheline et presque sans ressources, Charlotte gagna d'abord sa vie comme apprentie modiste à Hambourg, puis comme femme de chambre chez Emilie Woldemar, fille unique d'un riche négociant de Copenhague. Emilie et Charlotte deviennent bientôt d'excellentes amies, au grand déplaisir de la mère, femme orgueilleuse et mondaine qui n'attend qu'une occasion pour congédier la dernière. Cette occasion se présente au bout d'un an, à la visite d'un jeune millionnaire d'Altona, Edouard Osten, auquel on espère marier Emilie, et

(1) Voy. pp. 107 à 121, 197 à 206, 343 à 362.

qui n'a d'attention que pour sa suivante, dont l'éducation et les qualités forment un singulier contraste avec ses humbles fonctions. Mais Charlotte a une généreuse amie qui lui ménage une paisible retraite, où elle peut se remettre à ses travaux de modiste. Osten vient l'y surprendre par l'offre de sa main, que l'aimable jeune fille n'accepte que pour le moment où Emilie serait mariée, afin d'éviter jusqu'à l'apparence de lui enlever un prétendant. Comme elle refuse aussi la subvention trimestrielle de cent thalers qu'il veut lui faire, il prend ses dispositions pour que le fruit de ses travaux soit aussitôt acheté à bon prix et qu'elle retrouve tous ces objets chez lui. Au bout de six semaines, Emilie se fiance avec Gustave Sommer, qui vient de revenir de l'île de Ste-Croix, où il a fait fortune, et qui ne tarde pas à reconnaître sa sœur. Les deux heureux couples se marient en même temps.

P. 99. *Les Esclaves*. Histoire de corsaires et de rénégats. Rosalie Négroni, voguant de Palerme vers Naples pour s'y marier, est enlevée avec son frère et son fiancé par un pilote tripolitain, qui, par un hasard certes peu commun, se trouve être le plus vertueux des hommes. Si le récit était authentique, il faudrait avouer que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable

Malgré cette teinte d'invraisemblance et la banalité du sujet, l'honnêteté et la cordialité du style pfeffélien, qui embellit tout ce qu'il touche, lui donne un cachet et un charme inattendus. Après une série de péripéties ou merveilles ou touchantes, Rosalie et ses compagnons retrouvent dans leur maître Omar le frère de leur père et par conséquent dans Sélîm, son fils, qui les a capturés, leur propre cousin. Francesco, frère de Rosalie, se fiance avec sa ravissante cousine Sofana, et les deux heureux couples (comme dans le récit précédent) s'en vont à la première occasion se marier à Rome accompagnés d'Omar, qui s'empresse de reprendre, avec sa fille, la foi de ses pères.

LIVRE V

P. 1. *Lettres de l'époque de la Terreur*. Ces douze lettres retracent l'histoire du chevalier de Beaumont, officier de

marine sous l'ancien régime, et de Clémentine de Rochefort, orpheline d'un fédéré de Lyon. Tous deux sont obligés de se cacher pendant la Révolution, lui comme soldat du train des équipages puis comme secrétaire d'hôpital à Delemont, elle (1) comme fille adoptive de la veuve qui la logeait et la nourrissait.

Les jeunes gens s'aiment sous leur humble déguisement, sont brusquement séparés par les événements et se retrouvent à Paris après le 9 Thermidor, qui leur permet de reprendre leur rang dans la société et de s'épouser.

P. 458. *Walter de Géroltseck* tombe dans un guet-apens préparé par un méchant voisin, qui le jette dans une oubliette du château de Lützelhardt, en faisant croire à la femme et aux fils de sa victime que celle-ci a péri sous le poignard des brigands. Mais Walter parvient à s'échapper au bout de deux ans d'une horrible captivité et réussit à se faire reconnaître de son épouse après avoir été repoussé par ses fils comme un imposteur. — L'épisode est emprunté à la Chronique de Bernard Herzog, publiée à Strasbourg en 1592.

P. 469. *L'enfant trouvé*. Le prince Salomon de Géorgie, fuyant devant le Schah Séfi, abandonne son fils unique à la générosité du négociant arménien Théodore, auquel il laisse ignorer son rang, et revient le chercher au moment où Alexis (c'est le nom de l'enfant) va épouser la fille de Théodore.

P. 478. *Ewald et Lina*. Encore une histoire d'amoureux, dont les vœux, contrariés par les hommes autant que par les événements, finissent par se réaliser en leur permettant même de témoigner leur gratitude envers ceux qui leur ont été secourables. Le lieu est le château de Lenzbourg en Thuringe.

P. 205. *Hésir et Iédida*. Scénette biblique du temps de Salomon.

(1) Son frère échappe aux massacres de Lyon et se soustrait aux poursuites en s'engageant dans un régiment de cavalerie, tout comme Joseph de Gérando.

LIVRE VI

P. 4. *Ernestine*. Développement un peu long et assez semblable à ceux qui précèdent, cependant point du tout banal, de la situation d'une jeune veuve qui, de séjour dans une ville d'eau, est recherchée par deux prétendants bien différents d'esprit et d'origine. Le contraste de ces deux natures ressort nettement, bien qu'en général l'esquisse des caractères ne soit pas le côté saillant du talent de Pfeffel. Les personnages sont trop uniformément vertueux et ses portraits de femme notamment sont d'une simplicité qui est tout à l'honneur de son entourage, auquel ils les a empruntés, mais qui permet à peine de les distinguer les uns des autres et qui, surtout, ne trahit pas une étude psychologique bien approfondie. Gervinus ne se fait pas faute de reprocher à notre auteur et à son ami Jacobi le ton doux et fade sentimentale auquel ils ont accoutumé leur cercle de lecteurs ou plutôt de lectrices. Car la *Flora* était surtout une revue pour dames, presque autant que l'avait été la première *Iris* de Jacobi. Le reproche nous semble exagéré. Chez Pfeffel du moins, ce ton est parfaitement naturel, il répond à son sentiment intime, et quand on y est familiarisé, surtout quand on a pénétré dans l'intimité du poète et du cercle féminin qu'il sut créer autour de lui dans la dernière période de sa vie, on oublie la critique pour se laisser aller au charme de cette voix toujours honnête, profondément vertueuse, qui ignore le fard, les apprêts et les réticences et vous transporte dans un monde idéal où, si l'on n'en sort pas meilleur, l'on oublie du moins un moment les misères du monde réel.

P. 488. *Charité*. Courte pastorale écrite dans le goût du temps, mais où rien ne blesse le nôtre.

P. 499. *Phanor et Dina*. Scène de la captivité de Babylone, avec reproduction très réussie du style et des idées bibliques.

LIVRE VII

P. 4. *Henriette ou l'enfant trouvée*. Les descriptions que Gérando, Périer, Jordan firent à Pfeffel du siège de Lyon ont

dû bien impressionner le vieillard, pour lui fournir le canevas de tant de scènes touchantes. Car voici encore une nouvelle dont le point de départ et le cadre sont fournis par ce tragique événement. Comme les récits analogues qui le précèdent, celui-ci a gardé pour nous tout son intérêt et sa fraîcheur, grâce à l'attrait irrésistible et irraisonné qui se dégage de toute allusion aux grands faits et personnages historiques, surtout au fait capital des temps modernes, la Révolution, dont les suites réagissent encore si vivement et si directement sur notre vie et notre pensée d'aujourd'hui.

La trame authentique du récit est fournie par la prise de Lyon, les excès qui en furent la conséquence, la fuite des proscrits sous divers déguisements, la surexcitation des passions politiques et autres, jusqu'aux plus basses, l'exploitation des circonstances par les intrigants inconscients, représentés ici par l'ex-capucin Morant devenu prêtre constitutionnel, puis président du comité de surveillance du village où habite Henriette (1) Dufort avec son vieux père infirme, vétéran de la guerre de Sept ans. Celui-ci est affecté par les horribles nouvelles venues de Lyon au point d'en mourir, laissant sa fille seule au moment où elle aurait le plus besoin d'assistance, pour échapper aux poursuites de Morant, type de l'ambitieux sensuel, dont les événements viennent attiser le désir et favorise les projets. A côté du traître dont les manœuvres louches ne sont que trop bien secondées par la propre servante d'Henriette, congédiée après la mort de Dufort, il y a nécessairement l'honnête homme qui protège la vertu et se dévoue même pour elle. C'est le rôle du voisin Robert, qui est la Providence d'Henriette dans sa détresse, en lui apportant de l'argent et des consolations dans sa prison de Lyon, où Morant l'a fait jeter, parce qu'elle repousse ses avances, et où elle fait la connaissance de la mère et des sœurs de celui qu'elle finira par épouser, après avoir été abandonnée par son fiancé Ménard, qui ajoute foi aux

(1) Ce nom est emprunté à celle des Delles de Berekheim qui fut Mme Aug. Pèrier la grande-tante du 4^e président de notre République.

calomnies de Morant. Nous laissons forcément de côté bien des détails touchants, surtout ceux qui ont trait à l'enfant trouvé qu'Henriette recueille et soigne comme sa propre fille et qui se trouve être la nièce de son futur époux. En somme cette nouvelle est une des plus captivantes et des plus habilement exposées, parmi toutes celles qui sont sorties de la plume de Pfeffel. Nous en recommandons tout spécialement la lecture à ceux qui voudraient juger par eux-mêmes le talent du narrateur.

P. 147. *Réginald et Pauline* est le titre d'un récit tiré de l'histoire de Lorraine. En effet, Réginald de Vassy, garde du corps de Charles le Téméraire, est blessé au siège de Nancy et soigné chez les Béguines de Lunéville par une novice, Pauline, orpheline d'un marchand flamand ruiné. C'est encore l'histoire d'un amour contrarié, dénouée par un heureux mariage.

LIVRE VIII

P. 1. *Lina de Saalen. Extraits de son Journal et de diverses lettres.* Nous revoici en Allemagne. Le premier fragment, emprunté au journal intime de Lina, nous transporte à Mannheim, le 14 janvier 1788 ; le dernier, de la même source, est du 30 avril. Le récit, bien que relativement long, se trouve ainsi resserré dans un laps de temps de trois mois et demi. L'histoire est un peu plus mondaine que les autres, Lina, la fille d'un officier recruteur d'Heilbronn, qui est de passage dans un hôtel de Mannheim, y est remarqué par le lieutenant Charles de Dorneck, que les suites fâcheuses d'un duel ont obligé de quitter momentanément son régiment à Strasbourg, et qui communique ses impressions par lettre à son cousin demeuré à Strasbourg. Le capitaine de Saalen est joueur, perd non seulement tout ce qu'il a, mais encore des sommes qui lui sont confiées, et fuit en Hollande, laissant sa fille presque sans ressources. Elle se réfugie cachée sous le nom de sa mère, Roland, chez une modiste, M^{me} Mailer, dont la fille Frédérique, devient son amie, et où Dorneck trouve le moyen de la découvrir pour lui avouer son amour. Mais sa

famille veut le marier à une Delle de Palmfeld. Il ne peut donc encore dévoiler son amour. Dans ces conditions, Lina remet son offre à des temps meilleurs et accepte une place de lectrice chez M^{me} de Sonnenstein à Waldingen. D'ailleurs elle n'a pas dix-huit ans et il n'en a pas vingt-et-un. On devine le reste; plutôt non, on ne peut deviner que Dorneck n'est qu'un nom d'emprunt, que le vrai nom du lieutenant est Sonnenstein, que Lina gagne par sa seule présence l'affection de ses futurs beaux-parents et que tout finit par s'arranger selon les désirs des divers personnages.

P. 170. *La vengeance fraternelle, légende alsacienne.* C'est l'histoire bien connue de Goëtz et Seyfried de Lichtenberg et du prêtre Benno, qui après avoir trahi Goëtz auprès de Seyfried, est obligé par celui-ci de partager avec lui la mort qu'il cherche dans l'abîme au pied du château, pour échapper aux tortures de sa conscience.

P. 183. *Kenan*, C'est le nom du seul Israélite qui d'après la tradition, reste en Egypte au moment de l'Exode, et dont un descendant accorda l'hospitalité à Joseph et Marie fuyant devant Hérode. Pfeffel raconte son histoire, qui est mêlée à celle de Moïse.

LIVRE IX

P. 1. *Correspondance d'Agathe.* Trente-trois lettres de ou à Agathe Léonhard, fille d'un hôtelier allemand qui veut la marier contre son gré. Elle finit par se résigner à cette union, lorsque la mort subite de sa mère vient en retarder la réalisation. Pendant une visite de quelques jours qu'elle fait chez son amie Joséphine, son père se brouille avec le prétendant, qui est congédié, dès qu'elle revient, et remplacé dans le cœur d'Agathe par Charles, le frère de Joséphine, nommé bailli dans le voisinage. Léonhard surprend des signes de cette inclination et juge le moment venu de révéler à Agathe qu'elle n'est pas sa fille et qu'il désire l'épouser lui-même. Epouvantée de cette perspective, la jeune fille s'enfuit dans la nuit. En route elle fait la rencontre (par trop miraculeuse) de sa véritable mère qui lui révèle son vrai nom de Léopoldine

et toute son origine. Cette mère, orpheline, à seize ans d'un secrétaire de chancellerie viennois, et trompée par un simulacre de mariage, se laisse séduire par un officier véronais, de Bonaldi, qui l'abandonne au bout de deux ans. Elle en devient folle et c'est alors que son enfant est recueillie par Léonhard qui avait joué le rôle de témoin dans la cérémonie nuptiale simulée, et dont la mère guérie, après trois ans, cherche en vain les traces de Vienne à Munich.

Par contre, elle rencontre dans cette dernière ville une tante, dont elle savait à peine l'existence et qui lui lègue en mourant la petite propriété où Agathe, devenue désormais Léopoldine, trouve dans sa fuite un refuge si inespéré. Le merveilleux déborde partout : une bataille est livrée dans le voisinage et le colonel Bonaldi, grièvement blessé, est transporté chez le bailli Charles, auquel il se fait connaître en lui dictant son testament en faveur d'Agathe, et qui lui apprend l'existence de cette fille qu'il désespérait de retrouver. Il meurt en mariant Charles et Agathe.

P. 118. *La harpiste* nous reporte au moyen âge alsacien. Albert de Lützelbourg, fiancé à Hélène de Landscron, est parti pour l'Italie avec Reinold, son futur beau-frère, et oublie ses serments auprès d'une belle et astucieuse Romaine. Hélène, prévenu par son frère, essaie d'oublier l'infidèle au couvent. Mais ce couvent n'est qu'une retraite temporaire et non le tombeau de la vie ; c'est le cloître noble d'Andlau, dont l'abbesse, Bertrade, est la tante d'Hélène ; et d'où cette dernière peut ressortir, lorsqu'Albert repentant vient lui demander son pardon. Elle le lui accorde après avoir mis sa sincérité à l'épreuve en allant l'observer elle-même au château de Lützelbourg sous le déguisement d'une harpiste ambulante. D'où le titre du récit.

P. 150. *Adeline*. Cette nouvelle nous est présentée sous la forme d'un petit drame en douze scènes et nous introduit également dans un couvent, où Adeline de Schœnau se réfugie pour échapper à un mariage auquel son beau-père veut la contraindre. Elle a été fiancée à Adolphe d'Helmar, jeune officier hollandais parti pour le Cap et dont on lui a confirmé la mort. Mais cette nouvelle est fausse, et il vient la retirer du couvent dès le lendemain.

P. 474. *La grotte de Crotone*. Scène de l'expulsion des Pythagoriciens par le tyran Cylon. L'un d'eux, Agénor, retrouve miraculeusement son amante Zoé dans la grotte qui avait servi de retraite à Pythagore méditant sur sa philosophie. Celui-ci accourt de Métaponte à Tarente pour bénir l'union de son disciple favori avec la fille de son meilleur ami.

CONCLUSION

Si après la revue de ces divers récits, revue sommaire sans doute, mais cependant, croyons-nous, complète en ce sens que nous nous flattons de n'y avoir rien omis d'essentiel et d'y avoir réuni les matériaux d'un jugement raisonné sur le talent narratif et descriptif, ainsi que sur le style de notre auteur, si, dis-je, nous essayons de formuler ce jugement, en analysant l'impression esthétique que la lecture des *Nouvelles* produira sur l'esprit d'un lecteur de notre temps, nous aurons à faire la part de l'éloge comme de la critique.

Répondons d'abord aux exigences de cette dernière et ayons que le plan en est trop uniforme et trop simple, que le merveilleux et l'in vraisemblable y jouent un rôle trop marqué, que la plupart des caractères ne sont pas creusés et ont un trop grand air de famille, surtout les types féminins ou plutôt le type féminin — car nous n'en voyons guère qu'un, qui est charmant, il est vrai, mais finit par lasser en se reproduisant constamment. Tout au plus pourrait-on distinguer le type de la jeune fille, de la mère, de l'épouse et de la veuve. En un mot du tout se dégage une conception naïve de la vie et de l'art; les *Nouvelles* nous transportent dans un monde enfantin, inachevé, celui d'un infirme qui n'entre en contact avec la réalité que par l'intermédiaire de cœurs amis habiles à ménager ses nerfs et son impressionnabilité.

Et voilà le secret de la vogue qu'elles ont eue auprès des femmes, qui y ont retrouvé, comme peut-être nulle part ailleurs, leur manière particulière d'envisager et de comprendre la vie, leur tendance à juger les hommes et les choses par leur petit côté et sous un angle étroit; leurs instincts de compassion et de dévouement y ont aussi trouvé une ample

satisfaction, leur psychologie rudimentaire et leur logique capricieuse ne s'y sentaient pas moins à l'aise, enfin les invraisemblances et les excès de merveilleux qui nous choquent ont dû au contraire les attirer et les flatter. Partout d'ailleurs, elles se retrouvent entre elles, dans leur monde d'amour, de charité, de sacrifice ; les personnages masculins ne font qu'y passer, ne servent pour ainsi dire que de repoussoir, n'agissent que dans la mesure indispensable et que dans leurs rapports avec la femme, comme amants tendres ou odieux, comme époux dévoués ou tyranniques, comme pères affectueux ou chagrins.

Mais à côté de ces ombres — ombres subjectives, si l'on veut nous permettre l'alliance de ces deux mots, qui s'étonnent sans doute d'être unis — que de gracieuses échappées, que de ravissants coups-d'œil dans ces frais tableaux ! A côté de ces faiblesses — infirmités de malade et inexpérience de solitaire — quelle droiture, quelle candeur, que d'enseignements profonds et utiles ! Pfeffel ne connaît ou du moins ne révèle la connaissance que d'un côté de la vie et du cœur humain ; mais ce côté spécial, comme il le dévoile et l'éclaire ! On prend plaisir, après un premier moment de surprise, à vivre dans ce cercle choisi, honnête et compatissant, à respirer cette atmosphère saine et vivifiante, au sortir de notre morbide fin de siècle qui exhale la décomposition d'une littérature naguère si florissante, et qui trahit la décadence d'un grand peuple. Combien ces *Nouvelles* mériteraient de passer dans notre langue, si pauvre en productions simples, et naïves, capables d'élever le cœur de la jeunesse vers un idéal haut placé, de lui inspirer des sentiments virils et des aspirations généreuses, alors que tant de publications autour de nous travaillent à la dégrader, en flattant son égoïsme et sa vanité, en lui prêchant la basse satisfaction de toutes ses passions.

Pfeffel aurait certainement réussi en français comme il a réussi en allemand, et nous ne pouvons qu'exprimer notre vif regret de ce qu'il n'a pas cru devoir s'y essayer. Les sollicitations ne lui ont certainement pas manqué de ce côté ; car il comptait dans les lettres françaises plus d'un ami qui partageait l'avis de Marmontel adressant à Pfeffel du fond de

sa retraite d'Abbeville (Eure), le 1^{er} février 1793, cet éloge qui n'est pas un vain compliment : « Votre lettre m'annonce une plume exercée, et celui qui écrit si purement et si élégamment le français, doit le bien traduire » (1).

L'auteur des *Contes moraux*, de *Bélisaire* et des *Incas* n'exagérail rien en disant cela, la correspondance de Pfeffel nous le prouvera.

(A suivre).

TH. SCHOLL.

(1) Voir la lettre entière dans les *Souvenirs biographiques* consacrés par Mme Beck-Bernard à son arrière-grand-père (Lausanne, 1866).

LA VIE A STRASBOURG

AU

commencement du XVII^e siècle

Suite (1)

CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIÈME

De la sage-femme

Que faut-il à nostre voisine, qu'elle enfle à vue-d'œil de jour à autre ? Auroit-elle bien l'hydropisie ? Ce seroit dommage.

Bien près ! c'est une enfleure, qui se passera plus aisément à l'aide de Dame Elisabeth, que du docteur. Vous estes encore bien de vostre pays, ne voyez-vous pas qu'elle est enceinte ou grosse d'enfant ?

Je ne pensois pas que ce püst estre celà, à cause qu'il y a desjà six ans qu'elle est en mariage sans devenir grosse, mais est demeurée stérile jusques icy.

Celà n'est rien de nouveau. J'ay une cousine, qui est enceinte du premier enfant, bien qu'il y aye desjà dix ans, qu'elle est mariée.

Comment s'appelle-elle ?

(1) Voyez pages 78 à 103 ; 243 à 281 ; 387 à 426 ; 497 à 526 de l'année 1897 et 209 à 264 de l'année 1898.

Vous la cognoissiez très bien. C'est la cousine Geneviève qui demeure auprès de la Montée des Chats (1).

Il n'y a toutesfois guère d'apparence qu'elle aye quatre pieds dans deux souliers (2).

Si est-ce qu'elle ne conte plus : car il y a quinze jours qu'elle asseura une sage-femme, et me dit, en retournant de chez elle, qu'elle n'avoit plus que douze jours de terme. Elle ne conte plus, son mari attend à chasque heure qu'elle crie les petits pasteux, et face pieds neufs (3). Ils ont desjà au logis la selle à accoucher, de la chair fresche, de l'eau de lys blancs, un cuveau à bain, une éponge, et la hoüette au castoreum. Le berseau n'est pas encore fait, mais le mennisier le doit aujourd'huy achever. Quant au reste, il est tout prest, la paillace remplie de paille ou bale, ou bien de menuës raboteuses, à la mode du pays, les coussinets, maillots et la bandelette avec le cercle.

Qui est-ce qui lèvera l'enfant ?

Je ne sçay, si ce n'est moy : car il y a longtemps qu'ils m'en font tous deux la feste, et disent que puis que ie fay tant de bien à mes filleuls et filleules, qui ne sont pas mes parens, ils ne veulent point d'autre marraine que moy pour leur premier enfant : ni d'autre parrain que mon mari pour le second ; car ce n'est pas la coustume en ceste ville, que le mari leve un enfant avec sa femme (4).

D'où vient celà ?

C'est un reste de superstition venuë de l'Eglise de ceux,

(1) Le *Katzensteg* était un pont jeté sur le canal du Rhin qui se détache du fleuve en amont du petit pont du Rhin et rejoint l'Ill en plein Strasbourg. Il a été comblé peu de temps après la guerre et forme anj. la rue de Zurich. De sinistres légendes se rattachaient à ce quartier de la ville ainsi qu'à la vieille tour qui se dressait à l'angle du quai et qui a disparu également. (Piton II 14. Seyboth Alte Strassbg 213).

(2) *Dass sie mit vier Füssen um den Herd herum gehe.*

(3) *Dass sie zerfallen oder zu hauffen fallen solle.*

(4) Cette défense a été faite par le concile de Mayence 813. Voir pour plus de détails l'étude de l'abbé J. Corblet : *Parrains et marraines* (dans *Revue de l'art chrétien* 1881) et à part : Paris, J. Baur, 1881, in-8° 48 pp.

qui en font une parenté spirituelle, et tiennent pour inceste l'habitation et le mariage d'un compère avec sa commère. A propos de quoy ie vous raconteray combien servit ceste doctrine à une grande putain nommée Frédégonde. Les historiens racontent qu'un Roy de France nommé Chilpéric ou plutost Hilprich (ou *Hilffreich*, c'est-à-dire Riche en secours) estant en voyage, la Reine accoucha d'une fille, laquelle la pauvre simplette tint sur les fonts, par l'induction des ecclésiastiques corrompus par la dicte Frédégonde, qui estoit une belle courtisane, rusée au possible, dont le Roy se servoit. Cella fait, et le Roy de retour en cour, les gens d'Eglise l'avertissent de ceste parenté spirituelle, et lui remontrant l'inceste, qu'il commettrait s'il avoit charnellement à faire avec la Reine, luy conseillent par mesme moyen d'en prendre une autre, et luy annonçant la fine Frédégonde, de laquelle sans cellà il estoit coëffé, ou embeguiné. Ainsi fut la simple Dame desarçonnée et recluse en un monastère : et la fine matoise ayant heureusement ioüé au boute-hors ou à vostre place me plait, fut mise en son lieu, mais comme une peste mortelle en la Maison Royale : car le Roy estant un matin entré en sa chambre, et l'ayant doucement frappée d'une houssine sur la teste, comme elle se peignoit et avoit les cheveux espars sur les yeux, la fausse femme pensant que le Roy fut desjà allé à la chasse, et que ce fust son estallon Landri (ou *Landreich*, c'est-à-dire, riche en pays), qu'elle entretenoit secrètement, dit : O Landri Landri, tout bon cavalier frappe (on attaque) par devant, et non pas par derrière (1).

Que dit le Roy la dessus ?

Rien du tout : car la Reine s'estant retournée et devenue muette d'estonnement, le Roy le devint aussi de colère, et après un hochement de teste, pour secouer ses cornes en bas ; il s'en alla à la chasse, plus tost pour penser aux moyens de prendre et chastier convenablement les adultères, que le gibier ordinaire. Mais Frédégonde ayant adverti de bonne heure son Landri du *Qui-pro-quo*, qui leur cousteroit la vie,

(1) Ce récit est tout à fait fantaisiste. Grégoire de Tours (liv. VI) n'en parle pas.

s'il ne preveuoit le Roy, il apposta en haste des assassins, qui massacrèrent le misérable Hilpérik en un lieu escarté, et dénué de secours, contre la signification de son nom.

Mais pour en revenir à nos moutons. Qui est-ce qui fournit la lavayole (1), et le beau lange avec quoy on porte l'enfant à l'Eglise ?

La sage-femme, si les gens, qui font la nopce de paille (comme on l'appelle icy), n'en ont point.

Je plains ma bonne cousine, si elle a autant de peine, que sa sœur à allaiter son enfant. Ses mammelles (ou poitrines) se sont endurcies comme pierres enflammées, et fenduës de sorte, que l'enfant teltant, le pur sang en sortoit avec une douleur extrême. Par ainsi elle a esté contrainte de le sevrer, et de luy donner à boire de l'eau avec une tuterolle (*Luttkannlein*), dans quoy estoient dissoutes des tablettes de manus-Christ.

Selon que ie puis iuger à ses bouts, que i'ay veus, elle ne tombera pas en cet inconvénient.

Que vous semble de vostre nièpce, qui crache de travers, et est desgouté ? Voudroit-elle bien multiplier le monde, ceste jeune femmelette avec son vieux mari ?

Elle a, sans doute, beu à la bouteille. Son homme n'est pas si vieux, que vous scauriez bien dire : outre cela on dit en allemand, *un vieillard et une jeune femme font asseurement des enfans*.

Vous en appercevez-vous d'aujourd'huy ? Elle est à plus de demi-terme, et a fait auparavant une descharge.

O que le bon vieillard seroit resjouy si elle accouchoit d'un garçon ou fils.

Vous le pouvez bien penser, puisqu'il traictoit en princesse sa première femme en ses couches, ou durant sa gésine : bien qu'elle n'aye iamais fait son chef-d'œuvre, mais toutes fillettes, qu'en France on appelle Pisseuses, ou compagnons fendus (2).

C'est un fort bon homme à femmes : les poules bouillies ne luy manqueront point, et deussent-elles renchérir de trois

(1) *Tauftuch*.

(2) *Die man Feuerblasen, Schlitzgabeln unnd drey Heller zuhr heisst*.

schillings sur pièce, et couster un florin. Elle n'aura qu'à dire, *Bouche, que veux-tu ?* Quand son terme sera proche ou passé, il demeurera de pied ferme en la maison, pour luy assister, lors que les douleurs d'enfantement seront vendées, et qu'elle sera en travail d'enfant, et lors on le verra de fois à autre se retirer en une chambre à part pour prier Dieu de la vouloir bien tost et heureusement délivrer. Une pauvre femme estant en ces angoisses, a grand besoin d'aide Divine et humaine : c'est pourquoy l'Escrature Sainte parlant d'une extrême douleur, l'accompare à celle de l'enfantement. Cause qui m'a cent et cent fois fait esmerveillir, moy, qui ay si souvent passée par les piques, et ay tant de fois esté assise sur la selle d'angoisse, comment ces pucelles à la mode (qui font de si petits enfants, qu'ils ne savent encore ni marcher ni parler) se peuvent délivrer et accoucher toutes seules, sans aide ou consolation d'aucune personne. Il est à présumer, et vray semblable, que l'Esprit immonde, qui les a induit à faire des membres d'une paillardie de leur corps, qui doit estre le Temple de Dieu le Saint Esprit, leur presta la main : afin que ces filles dessillées en estans eschappées à la sourdine et à la desrobbée, deviennent aussi par après (comme fières lionnes desnaturées) bonrrelles damnables de leur misérable fruct, qui las ! n'en peut mais. En suite dequoy la vengeance divine les saisit au collet, pour les tirer sur un eschaffaut, afin de rendre sang pour sang par la perte de leur teste : ou bien faire la culbute du haut en bas du pont des Escorcheurs (1) en la rivière, pieds et mains liez, avec un

(1) La Schindsbruck auj. Pt du Corbeau s. 439 tire son nom allemand du fait qu'il servait de lien d'exécution pour les criminels condamnés à être noyés. Jadis il y avait d'un côté quelques maisons adossées contre la Douane et vis-à-vis des cassines, occupées plus tard par des boutiquiers, dont la partie de derrière reposait sur des pilotis. L'une de ces cassines, servait alors de chapelle où les pénitents faisaient leurs prières devant une très belle croix, artistement sculptée qui se dressait sur le pont ; dans l'autre qui portait le nom de *Scheuchhaus*, on plaçait les condamnés à mort dans un panier suspendu au-dessus de la rivière et auquel on faisait faire la bascule pour précipiter le condamné dans l'eau. Dans notre ancienne législation ce supplice était réservé aux parricides et aux infanticides que l'on jetait dans l'ill après les

baillon en la bouche : comme i'en vis noyer une en ceste ville l'an (si ie ne me trompe) mille six cens dix sept ou dix huit. Que si la longue patience, et inépuisable miséricorde de l'Oeil tout-voyant, permet qu'un !e! fait demeure caché devant le monde, ces carognes font bonne mine en inauvais jeu, se disent pucelles triées sur le volet, et à l'espreuve, bien qu'elles aient pissé des os (1), portent la couronne virginale en allant aux nocces, et morguent les mesdisans : tellement qu'un pauvre malheureux s'embarquant à yeux clos, et teste baissée sur l'Océan du Mariage avec une telle pièce de chair, et pensant passer la première nuit au destroit de Gibraltar, se trouve ietté dans les basses de Hollande (c'est-à-dire, pays creux) et de là en un large pays, qui est la route ordinaire de Cornoüaille.

Parlons d'autre chose, M'amie : Ce discours m'est ennuyeux :

Ilé pourquoy ?

Parce qu'il me gratte où il ne me dérange pas, en me ramentevant la lourde faute de ma niépce N. qui sous promesse de mariage s'est laissée abuser et engrossir par un Escolier : mais le vilain putier a bien monstré qu'il entendoit *le mariage de Jean des Vignes, tant tenu tant payé* : Car ayant emprunté de la pauvre sotte un pain sur la fournée, il a pris la clef des champs, comme c'est l'ordinaire de tous mauvais garnemens.

avoir cousus tout vivants dans un sac ; les femmes convaincues d'adultère subissaient également cette peine. Au XVI^e siècle l'adultère était puni pour la première fois de quatre semaines de prison, au pain et à l'eau et d'une amende de cinq livres pfen. : la seconde fois la punition était doublée, le coupable ne pouvait plus être élu à aucun emploi public, et s'il en avait un, il en était dépossédé ; aux femmes il était interdit de se présenter aux bals, noces, festins et en toute honorable réunion publique aux poëles des diverses tribus, comme aussi de porter des vêtements en soie et des parures en or. La troisième fois ils étaient incarcérés, exposés sur le dit pont et transportés hors du territoire de la ville et de l'évêché ; le condamné qui y revenait sans l'autorisation du Magistrat était décapité si c'était un homme ; si c'était une femme on la noyait du haut de ce pont. (R. Reuss. La justice criminelle... à Strasbourg, p. 208-9).

(1) *Wiewol sie ein huffeisen abgerennet haben.*

Comment est-ce que ces rusées font pour cacher leur grossesse, que leurs mères mesmes, beaucoup moins les gens de la rue, n'en apperçoivent rien ? tellement qu'il arrive par fois qu'une mariée réputée pucelle : et allant à l'Eglise avec le turban virginal, accouche le lendemain, et mesme le jour de ses nocces.

Elles font des bourrelets, qu'elles grossissent par derrière à mesure que le ventre croist, jusques à tant qu'elles ressemblent à des tours rondes. Quand donc vous voyez de ces gros culs à courts habits, et un visage maigret et décoloré, sachez que la vache est preste à veeler, ou ie n'y entends rien. Les dames et demoiselles françoises (car sachez que chaque pays a ses villaines) avoient à ceste mesme fin inventé les vertugadins (*Reiffschürtz*).

Bien que ie ne puisse nier que ce fait de vostre niepce ne soit une tache ternissant le lustre de vostre honorable race : toutesfois il ne vous en faut pas beaucoup affliger ou avoir honte, puis que les Empereurs, Rois et Princes n'en sont pas exempts : tesmoing ce grand Empereur, qui voyant à Nuremberg (comme i'ay entendu de plusieurs) une escriture de ceste teneur, *Celuy, qui n'a putain ni larron en sa race, avance icy sa main, et l'escriture efface*, se voulut mettre en devoir de l'effacer, mais il en fut destourné par un seigneur à luy familier, qui luy chuchetant en l'oreille, luy ramentent la faute d'une sienne tante ou cousine (car le mot allemand signifie tant l'une que l'autre) qui avoit fait la folie aux garçons.

Changer de propos resjouît l'homme, (disent les François). Et les femmes aussi, ainsi que ie l'expérimente en moy-mesme et en d'autres. Car quand ie suis moy troisième ou quatrième sur nostre banc devant la porte, ou ailleurs en lieu tenable, où il ne face ni trop froid ni trop chaud, i'enfile un discours bigarré de cent diverses couleurs, sautant du coq à l'asne à chasque bout de champ.

Mes compagnes, qui sont mes sœurs d'alliance, n'ayans pas la pépie, mais des langues habiles et bien pendues, me secondent courageusement avec leur Tiquetaque-tiquetaque : et encor que les hommes disent que plusieurs peuvent bien chanter tous ensemble, mais non pas parler, si trouvons-nous

la règle fausse entre nous, veu que ce bruit confus est si mélodieux et harmonieux en nos oreilles, que rien plus.

Qui vous fournit le subject de tant de discours ? De quoy parlez-vous si longtemps (1) ?

Comme nous estions hier en nostre caquetoir (2), ie racontay comment j'avois une fois fait enrager nostre voisin le savetier du coin, en luy demandant si sa paille estoit à vendre : car le bon compagnon faisant l'estonné, et demandant d'où luy pourroit venir de la paille, ie lui repartis, qu'il en devoit bien avoir, puisqu'il avoit battu le jour de devant. Or sachez qu'il avoit battu sa femme. J'avois à peine achevé de parler qu'une autre mit sur le bureau une liste des défauts de son double-Jean (car Jean est son nom de baptême), dit qu'il avoit les dens longues et aigues, les maschoires souples, et le gosier ample, le tout bien disposé à manger en homme sain, et boire en malade, mais que l'estomac ne pouvoit digérer le travail : qu'il vit de son bien qu'il n'avoit pas une bonne chemise, lorsqu'ils se marièrent, qu'elle l'a relevé de gueuserie, et en a fait une honneste homme : que quand il mourra les cendres ne demeureront pas sur l'atre : mais qu'elle a envie de se tenir à son apport, et le laisser placarder comme saffranier (*Bankrotierer*).

Une autre interrompant le discours de ceste femme, (qui de colère commençoit à escumer, et planter les deux pouces sur ses hanches pour faire le pot à deux anses) se prit à nous demander de quoy elle se devoit servir, d'autant que son enfant faisoit si difficilement des dens, qu'il crioit presque jour et nuit depuis six semaines, et si n'apparoissoient encore que deux petites dents. L'autre, sans attendre que nous missions en avant nos receptes, et luy conseillassions de luy acheter un hochet avec une dent de loup, pour en frotter

(1) *Warron papelt ihr so lang ?* Voici un exemple assez curieux d'une vieille locution strasbourgeoise qui s'est maintenue. On en trouve un autre exemple au chap. IX : Halte dich nit auff der Gassen ein stund lang mit *papeln* auff. Daus Moscheresch (Phil. von Sittewald II. 354) on trouve : Was hast viel mit diesem alten Narren zu *bapplen*. Auj. on dit *babble* qui vient de babiller. (Schmidt Wörterbuch der Strassburger Mundart V^o *Babble*).

(2) *Schwätzplatz*.

ses gencives, se iette à la traverse nous racontant la plaisante farce, qu'elle avoit veu iouer depuis quatre ou cinq jours en la Haute-rue, devant le Poile des Mareschaux (1), c'est qu'un railleur de paysan regardant la maison d'un boulanger grande et nouvellement bastie, se seignoit, faisoit de grands agios et signes d'estonnement, et estant enquis d'un autre de quoy il s'esbahissoit si fort, respondit qu'il s'esmerveilloit comment les petits pains pouvoient bastir de si grandes maisons.

Toc toc toc.

Regarde, Apollonie, qui c'est qui frappe ainsi en sourd. l'ay toute tressaillie (2), le sang en a rougi dans mes veines.

C'est une vieille à large barette de drap (*Schlapphut*) qui semble avoir autrefois esté noir; elle tient un papier long et estroit en une main, et du crayon-rouge (*Redelstein*) en l'autre.

C'est sans double N. la semonneuse de baptesmes, qui me veut prier à quelque nopce de paille, comme on dit en ces quartiers. Elle n'en fait point d'autres, c'est une vraye Hurluburlu (*Riltze*).

Laisse-moy mettre la teste à la fenestre pour ouyr sa harangue.

Madame, i'ay charge de la part de Mad. N. de vous prier d'assister demain à une heure et demie au baptesme de son enfant que l'on portera au Monstier.

Qu'est-ce que Dieu luy a donné, un fils ou une fille, ou bien tous deux en deux gemeaux ?

C'est un beau gros garçon.

Dieu le vueille garder. Je m'en resjouys pour l'amour d'elle.

Ah ! ie vous prie, ne manquez point d'y venir.

Ie ne manqueray pas, si Dieu me preste vie et santé A Dieu.

(1) Auj. Grande rue, portait successivement les noms de Oberstrasse (1249 au XVIII^e siècle) Strata superior (1230, 1282, 1296) puis au XVIII^e s. rue Haute et Grande Rue (Schmidt Strassb. Gassen n. Hausernamen 130-1 — Seyboth Das alte Strassbg. 78). Le poêle des maréchaux se trouvait antérieurement au XV^e siècle au n^o 129 actuel. Dès 1427 nous le trouvons établi au n^o 138 actuel (Pilon I, 203).

(2) *Ich bin gantz in einander gefahren.*

Regardez, voisine, comme ceste halebreda court en verrier deschargé (1).

Pour fournir aux frais des repas, la vieille redouble le pas. Je n'ay jamais esté à aucun baptesme, ie ne sçay comment il s'y faut comporter. Instruisez-moy un peu, ie vous prie.

Ie n'y fay pas beaucoup de chimagrées, si tost que ie suis entrée au poile de l'accouchée, ie m'en vay droict à son liet, luy présente la main (i'eusse quasi dit la patte (*die dappe*), et use de ce compliment raccourci, car si i'aime quelque chose de long, ce ne sont pas les discours) Madame, Dieu vous donne ioye et tout contentement en l'enfant qu'il vous a donné de sa grâce: le faisant croistre en tous biens tant spirituels que temporels.

Pour féliciter la marraine ie dis: Madame, ie vous souhaite tout bonheur en l'action saincte, où vous avez esté jugée digne d'estre employée: et prie Dieu que par le prolongement de vostre vie, et la continuation de vostre bonne santé, vous la puissiez souvent réitérer à vostre honneur et ioye.

Qu'est-ce qu'elles ont accoustumées de respondre là-dessus?

Elles payent quasi en mesme monnoye celle, qui parle à elles, souhaitans de la voir bien tost en leur place, si c'est chose qui luy soit agréable. Quand c'est un baptesme, où ie sçay qu'il y viendra beaucoup de braves dames, et glorieuses paonnes (2), ie me retire du poile en l'antichambre, là où, au retour de l'Eglise, les femmes de bas estat boivent à l'allemande, sans retenuë (3).

Quoy donc, les femmes de qualité ne boivent-elles point?

Si font bien, car on porte un gobelet ou une grande coupe d'argent pleine d'excellent vin (*Butzelwein*) ou d'hypocras à l'entour, que l'on leur présente à la ronde, mais elles ne font quasi que l'attoucher du bout des lèvres.

(1) *Jene lange Nette rennet eben wie ein Schuster der den Markt versaumt hat.*

(2) *Da ich weiss das viel stattliche Frauen und Sperrlecher oder stoltze Sprützen kommen sollen.*

(3) Antichambre — Hauszehr... *Ohn scheur sauffen wie die Bürstenbinder.* Voir plus haut au chap. 22 (*de la lavandière*) un autre exemple du goût exagéré des femmes de la basse classe pour le vin.

Quelques-unes ne rentrent pas en la maison, mais s'en retournent au logis, ou bien dès l'Eglise mesme se joignent à une autre partie, reconduisans un enfant des fonts au logis, après en avoir conduit un autre au baptême.

Je croy qu'il me faudra bien tost tenir un enfant : dites moy comment l'auray à faire devant l'autel.

Quand le Pasteur sera au milieu, ou vers la fin de sa lecture touchant l'institution de ce Saint Sacrement, la sage-femme vous présentera l'enfant, avec lequel vous vous tiendrez debout devant l'autel, jusqu'à Amen. Alors vous vous approcherez du Pasteur, qui ayant pris l'enfant d'entre vos bras, pour le baptiser, vous vous retirerez en vostre place, d'où vous pourrez voir que l'enfant estant baptisé, le principal parrain le reprendra du Pasteur, et le présentera au second parrain (si c'est un fils), lequel le vous viendra rendre, afin que vous le r'apportiez en la maison de sa mère. Or avant que de partir de l'Eglise, assavoir après la bénédiction du Pasteur, les deux parrains vos compères vous viendront féliciter vos honneurs, et en mesme temps poseront sur l'enfant leurs médailles, ou présens baptismaux (*Schawpfenninge oder Pfettergeld*) en quelque pièce d'or ou d'argent. Pour la marraine (*Gættel*), elle diffère à le donner jusques à ce qu'estant de retour vers l'accouchée, elle prenne congé d'elle : car alors en la remerciant de l'avoir estimée digne d'un tel honneur, elle luy met, comme par mesgarde, ledit présent à la main. Que si l'enfant est une fille, il n'a qu'un parrain, mais deux marraines, et en ce cas le parrain doit rendre l'enfant baptisé à la seconde marraine, pour le reporter (comme dit est) au logis.

Il ne me reste plus qu'un doute. Qui est-ce qui déclare le nom de l'enfant au curé, ou ministre ?

C'est la marraine, qui luy présente l'enfant.

L'avois quasi oublié de vous advertir, que celles qui ont envie de faire faire un pelliissonnet ou robbette (*Peltzlein oder Ræcklein*) à leur filleul ou filleule, ne donnent qu'une pièce de trois sols à l'accouchée. Si la dite accouchée est de plus basse qualité que la marraine, on luy doit envoyer une poule, du pain blanc, des œufs avec un bon pot de vin vieux : les riches veulent seulement estre visitées de fois à autre

durant les six semaines de leurs couches ou purification, après quoy elles se font accompagner à l'Eglise par quelque dame de bonne cognoissance, avant que de sortir pour d'autres affaires.

CHAPITRE SOIXANTIÈME

Du Marchand de bestail

Quel traffique est ce que meine vostre père ? De quoy se mesle-il ? De quoy s'entretient-il ?

Il est marchand de bestail (*Vieheteiber*) ; pourtant a-il fait bastir une grande maison ou plus tost hale distinguée en plusieurs estables pour mettre chasque espèce à part. Il y a une vacherie ou stable à vaches, veaux, bœufs et taureaux ; une à chèvres, boucs et cabris ou chevreux : une bergerie, ou stable à brebis, moutons, belliers et agneaux ; un tect à pourceaux, truyes, verrats et cochons.

Où est-ce que se tient le marché aux bestes ?

Devant la porte des bouchers.

Puis que vous oyez tous les jours parler de ceste marchandise, et que vostre grand-père estoit boucher, vous vous entendrez bien, sans doute, en habines de vaches, et me pourrez bien dire quel est le plus profitable et avantageux d'acheter un porc à la livre sur le pied et vivant, ou tué.

Je vous assure (bien qu'il vous semble incroyable) qu'un porc vif avec sa foye, ses trippes, boyaux, fiente et sang, est plus léger qu'un tué, brûlé (ou pelé) ouvert et vuide de sang et d'entrailles, ou habillé.

D'où peut provenir la cause de cela ?

Cela vient de l'ame vivante, du souffle, et esprits de la beste, qui soulevent en partie le corps, et le rendent plus léger ; comme il s'en void un petit eschantillon ès corps sans âme, qui sont poreux ou spongieux, contenant de l'air en eux ; car à ce sujet ils sont légers ; et les massifs sont pesans, comme l'or, le plomb.

Vous estes quasi trop savant philosophe pour demeurer en la vocation de vos ancestres. Dites-moy un peu les propres termes concernans la génération des bestes : car ie croy qu'il y a des mots divers pour diverses espèces

Le vous diray ce que i'en sçay. Le masle du bestail est dit saillir ou monter sa femelle : la vache veele ; la chèvre chevrette ; les brebis aguellent ; les truyes cochonnent ; les asnes baudouinent ; les béliers belinent. Et si vous voulez savoir ces actions en d'autres bestes, ie vous les diray. Les chiens couvrent les chiennes, lesquelles puis apres chientent ou chienettent ; les jumens poulinent ; les chattes ayans esté à marcou, chatonnent.

Racontez-moy tout d'un train le nom propre de leurs voix.

Le cheval hannit ; le taureau et le bœuf beugle ; la vache meugle ; l'asne braie ; le pourceau grogne ; les grands chiens clabaudent, les moyens abayent, les petits jappent et tous ensemble grondent ; les renards glapissent ; les cerfs brament ; les lions rugissent ; les chats miaulent ; les brebis beellent.

Puis que vous en estes venu si avant, achevez de dire quelque chose des autres bestes à quatre pieds.

Le sanglier est un manger de prince, principalement la hure, qu'on doit servir une fois à la table d'un Empereur, deux fois à celle d'un Roy ou Prince, et jusques à la fin à celle d'un gentilhomme. Le marcassin est aussi un manger royal : sa mère s'appelle laye ; les longues dens sont défenses ou armes. Un quartier de chevreul ou biche vaut mieux que la cuisse d'un mulet (n'en déplaie aux Espagnols), ou d'un buffle. Les chameaux sont bestes de somme ou charge, dont se servent les Turcs en leur caravane, allans en pèlerinage, au sepulchre de leur faux prophète Mahomet. Pour les singes, babion ou babouines, et guenons, ce sont bestes de bateleurs, comme aussi les ours qui savent danser. Les lièvres, connins ou lapins sont fort souvent hermaphrodites, car tel est masle une année, qui l'autre est femelle portant des levrauts ou levreteaux, et levreteant comme haze, ou faisant des connilleaux, ou lapreaux, comme connille. Les bestes farouches deschirans les autres, et parfois les hommes pour s'en repaistre, sont outre les susdits, le loup qui aligne la

louve, pour faire des louveteaux; le loup-garou; la hyène, qui fait la civette, à ce qu'on dit; le tigre, la panthère; on parle aussi fort de la férocité du loup-cervier, qui est comme un chat sauvage de la grandeur d'un léopard, et a une veüe si aiguë et perçante, qu'il peut voir à travers une muraille.

Je le croy fort bien pourveu qu'elle soit percée a jour, à peu près comme le clocher de Strasbourg.

Si vous ne le croyez, charbonnez-le.

Il y a encore d'autres bestes dommageables ou nuisibles, mais non si dangereuses, comme la martre, la belette, la fouïne, le putois, qui mangent les pigeonneaux et poulets, et hument les œufs dans les bougeottes des colombiers, et nids des poullailliers. Pour les rats, souris et mulots, ils mangent le grain; les loirs et les taupent gaslent les jardins et rongent les racines dessous la terre. Les daims, chamois, elends, hérissons, porc espics, taissous, hermines, soublines, loutres sont bestes, que ie n'ay, pour la plus part, jamais veües vives; mais seulement les peaux ou la fourrure. Les escurieux ont ce nom des Grecs, par ce qu'ils font ombre à tout leur corps et le couvrent de leur queue. Le furet est une bestelette, dont on se sert à la chasse, comme s'ensuit: On luy pend une sonnette au col, et si on le fourre dans le trou d'un lièvre, ou d'un clapier, alors courant d'une tanière à l'autre et visitant tous les recoins, il fait sortir les lièvres ou lapins, qui y sont, lesquels les chiens attendent au sortir pour se ruer dessus; de là vient qu'on dit furer pour chercher exactement partout comme furets, ou *fures* en latin.

A quoy pensez-vous d'avoir oublié les deux plus puissantes et grosses bestes du monde, la licorne et l'éléphant?

J'ay tort, ie l'advouë: les peignes d'ivoire faits des dents d'éléphant, et la corne de licorne d'admirable grandeur, que j'ay veüë icy dans la Thrésorerie (1), m'en devoient bien

(1) Cette corne de licorne avait été achetée en 1363 par la ville de Strasbourg d'Adam de Clermont, bourgeois d'Anvers. Le certificat d'authenticité en latin qui l'accompagnait a été donné par Schilter (Königshoven éd. 1698 page 1115). Ces défenses de narval ont joué un grand rôle au moyen âge, étaient considérées comme des objets extrêmement précieux et soigneusement conservés dans les trésors. La cathédrale de Strasbourg en conserva également

avoir fait ressouvenir. Mais à propos de la grandeur de l'éléphant avec son énorme trompe; il faut que ie conclue ce chapitre par ce récit, assavoir qu'une fille se voulant deffaire d'un importun discoureur, luy demanda quelle estoit la plus grande beste du monde: luy ayant respondu que c'estoit un éléphant, elle luy repartit: Allez-vous-en donc arrière de moy, monsieur l'Eléphant.

Foin de la pauvre mémoire! si ie n'eusse jetté l'œil sur vostre chapeau, i'eusse mis tout à fait en oubli la beste, du poil de laquelle il a esté fait, assavoir le Castor, qui a receu ce nom de l'Hebreu Kotsar, couper, rogner (par transposition Kastor), parce qu'estant chassé et près d'estre attrappé, il se coupe les couillons pour sauver le reste: sachant par un instinct naturel, qu'il est poursuyvi pour l'amour d'iceux, dont on se sert en médecine sous le nom de Castoreum, comme escrivent les docteurs en médecine.

CHAPITRE SOIXANTE-UNIÈME

Du Ferronnier

Bon jour, Monsieur.

Soyez le bienvenu Monsieur. Que demandez-vous? Que voulez-vous acheter?

Du fer de Rotau, si vous en avez.

Vrayement on n'en peut recouvrer en toute la ville, quand on en donneroît six sols de la livre. Mais il y en a bien de celui de N. de toutes sortes, du dur et du mol.

Combien vendez-vous le cent de celui de N. Celui de N. est trop dur pour moy.

Ie ne le vous surferay pas, puisque vous estes mon chaland: ie vous le laisseray pour six florins.

une dans son trésor. Voir sur ces cornes la note de F. Reiber dans: L'histoire naturelle des eaux strasbourgeoises de Léonard Baldner p. 415 et suivantes.

C'est trop cher, ce seroit assez de cinq florins et un quart.

Ie ne sçauois donner ma marchandise à ce prix. Vous l'aurez à cinq florins cinq schillings.

Ie n'y mettray pas un denier d'avantage : i'en auray bien à ce prix ailleurs. Ne perdez pas ma marchandise pour peu de cas.

Choisissez, ie ne sçauois longtemps barguigner

Mais est-ce du fer de N. ? Je ne voy pas la marque.

La voilà.

Pesez-moy ces trois barres.

Elles pèsent cent vingt-cinq livres.

A combien montent-elles ?

A six florins et demi, sept liards et un heller (qui est un denier et maille).

Voilà l'argent, il ne s'en faut que les sept pfennings et le heller.

Quel argent est-ce là ?

N'est-il pas donc bon ?

Ie ne say : mais puis qu'on ne le veut pas prendre de moy, aussi ne le veux-je pas prendre d'un autre.

Ah ! c'est le meilleur argent de nostre pays. L'ay encore six cens florins en pièces de cinq sols. S'il en va ainsi il me les faut changer, avant qu'elles soient aussi descriées en nos quartiers. A quel prix prenez-vous cet or ?

Les pistoles à cinq florins et huit schillings.

Ie les ay receuës à six florins.

Ie ne les y prendray pas : ma marchandise m'est plus chère que de l'argent à si haut prix.

Ie les retiendray donc. Voilà treize testons, qui font justement vostre conte.

Ilé bien, cet argent est bon, ce sont testons de France. N'achetez-vous point d'autre marchandise ?

Nenny, pour l'heure. Ie prendray bien d'avantage de marchandise, mais ie n'ay plus de voicturier, chartier, ou en Lorraine charton. Quelle marchandise avez-vous donc ? Avez-vous de toutes sortes d'acier, de barre et de ballon ?

Il y a fort peu d'acier de ballon icy.

Avez-vous aussi de toutes sortes de fil de fer, comme des vergettes, fil d'apraphes, et de Bohème ?

Ouy, il y en a. Voilà qui seroit bien vostre fait, toutes sortes de fourneaux, comme l'histoire de Susanne, d'Absalon, la Justice, etc. larges estroicts, longs, courts, hauts, bas, moyens et petits, des cruches à eau, pots de coins, ou coins de fer, platines de fer, toutes sortes de plaques, courtes, noires, doubles et simples, et blanches, qu'on appelle fer-blanc.

Excusez-moy, ce n'est pas marchandise pour moy, elle est de trop grand coust. Qu'est-ce que vaut une Susanne avec les viz et les listes ?

Trente florins.

C'est trop cher. Toutesfois s'il y avoit paix, et que les paysans pussent se rétablir aux villages, nous tomberions bien d'accord, car ils seroient de débit : parce que les soldats ont enfoncé et emmené tous les fourneaux, aussi bien que les serrures, gonds et pivots des portes, les cremailliers des cheminées, les chenets ou landiers. J'ay aussi de beaux fers de chevaux de trois, deux et une marque, cloux de mareschaux, bande : de rouës, et cloux de charrettes, grands, moyens, et petits, à rondes testes et quarrées.

Desfoncez moy un tonneau.

Voilà un beau tonneau.

Ouy, ie prendray cestuy-là quand ie reviendray. N'avez-vous pas aussi des paeles, doubles et des simples, des faux, faucilles et coutres ?

Ouy dà, tout est icy, et aussi des fers de charrue.

Que vaut la bote ?

Quatre florins : mais la double bote, sept florins et demi.

L'aurois aussi volontiers de la colle.

J'en ay de très belle de Cologne et de Haguenau.

Monstrez la moy.

Là voilà.

Qu'elle est moite !

Si ceste colle est moite, il n'y en a point de seche en ceste ville. Elle est tousjours icy à l'air, et non en la cave, comme l'y tiennent quelques espiciers.

Elle n'est pas aussi belle et claire.

Que dites-vous ! Elle est transparente ou diaphane, comme un crystal.

Ouy, elle reluit comme une escarboucle au tron d'un four-

neau, dit l'Allemand, ou comme dit le François, ainsi qu'un estronc dans une lanterne, sauve-correction.

L'aime beaucoup mieux qu'on ne méprise ma marchandise, que de la louer.

A quelle occasion ? Cela semble estre contre toute raison.

Parce que ie voy par là qu'on a envie d'acheter : mais quand on la louë, c'est un signe qu'on n'y veut pas mordre.

Que pèse bien une cordelette ?

Selon que vous la prendrez.

N'avez-vous point de potiers en vos quartiers ? L'ay de toutes sortes de marchandise pour eux, comme de l'escume de fer du pays-bas et de la Haute-Allemagne, gros et petit airain, cendres de cuyvre, couleur de fer, de la simple et de la meilleure. Il y en a plusieurs, mais ils viennent eux-mesmes en ceste ville pour acheter ce qu'il leur faut.

Venez avec moy en la chambre aux stocfishes ou merlus secs, ie vous monstreray de bonne marchandise pour le Quaresme, où nous allons entrer. Voilà de toutes sortes de rouleaux de stocfishes, grands et petits, comme vous les pourriez désirer. Voilà aussi des plies (1) : il est bien vray qu'il n'y en a plus que cinq ou six contes. L'ay aussi de belles rayes (2) ; quelques tonnes de laperdans, merlans, lamproyes, harengs-sorez : il y a aussi des harengs, mais plus des cercles, mais seulement de petites marques.

Ie verrois volontiers une de ces caques ouverte : car K. B. est ordinairement fort défectueux, et est piétrement empaqueté, en quoy nous autres graissiers, qui la débitons, avons une insigne perte.

Si vous les voulez voir, il vous faut venir avec moy à la Douane (3) : mais ie vous monstreray premièrement mes fromages : Voilà du fromage de Hollande, Friselande, d'Emlden,

(1) *Platteisstein*. D'après F. Reiber il s'agirait ici du flet (*Platea fletus*) très goûté au XVII^e s. en Alsace mais complètement délaissé de nos jours sauf par les Allemands qui l'ont ramené avec eux en 1870 sous le nom de *Flunder*. (*Küchenzettel und Regeln eines strassburger Frauenklosters des XVI Jhr*, p. 42-43).

(2) *Rochen, Laperdan, Rheinfisch, Pricking, Bicking-Herring*.

(3) Le *Kaufhaus* actuel date de 1358 et 1389. (Seyboth. *l. c.* 508)

Parmesan, de Münster, de Suisse. Voilà aussi des jambons de Mayence.

Ilé bien, toute ceste marchandise est bonne : Allons donc à ceste heure voir les harengs.

En voilà une caque ouverte : ce sont de beaux harengs : mais ie doute si on en laissera passer une tonne. Il le faut demander.

Où le dois-je demander ? En la doñane, ou au bureau de la gabelle ?

Ne savez-vous pas encore cela ? vous qui avez desjà si longtemps traffiqué en ceste ville. Il vous faut payer l'acquit en la doñane, et puis le faire seeller en la cave de la gabelle. (1)

La guerre est cause qu'il y a longtemps que ie n'ay esté icy. l'y vay donc, et de là au Coin-des-Fripons (2), quérir un cheval à deux pieds (3) pour mener le fer à la girue (4) dans le bateau.

Quand il viendra, laisse-le luy prendre.

Bien Monsieur.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIÈME

De l'Oiseleur

Comment est-ce qu'on appelle ce quartier de la ville de là l'eau auprès des moulins ? (5)

(1) *Im Ungeld.*

(2) Le *Bubeneck*, se trouvait entre le Pont du Corbeau et la Douane qui n'arrivait pas encore alors jusqu'au pont. Il doit son nom à une famille du nom de Bube déjà citée en 1286. (Schmidt l. c. 117.) D'après Seyboth ce nom viendrait de ce que les commissionnaires, porte-faix, etc., stationnaient là aux abords de la grande halle et offraient leurs services aux marchands (Strasbourg hist. p. 509.)

(3) *Ein Kärchelzieher.*

(4) Voir plus haut.

(5) *Über der Preisch nahe bei den Mühlen.*

On l'appelle le Hameau des Pinçons (4) : là demeurent (comme l'entends) force oiseleurs et vendeurs de pigeons.

Né vendent-ils donc que des pinçons ?

Ouy-dà : ie les ay souvent veus devant le Palais contre la court de la Chancellerie (2), et le dimanche dessous la hale aux pois (3) avec des voliers remplies de pigeons, coulombs et colombes par paires : Item des cages ayant leurs iucs ou iuchoirs, baquets, abreuvoirs (4), pleines de toutes sortes d'oiseaux et oiselets, comme fauvettes, tarins, serins, char-donnerets, verdmontans, loriots, hochequeuës, mesanges, moineaux, roitelets, gorgerouges, grosbecs, linottes, coucous (5).

Comment prennent-ils ces oisillons ?

Au trébuchet, à la glu, ou avec des filez (6). Ils engluent une quantité de vergettes (qu'on appelle gluaux ou gluons (7) lesquelles ils arrangent sur le bord d'un ruisseau ou fontaine avec un appellant auprès, qui appelle les pauvres alterez

(1) *Finckweyler*, quartier de la ville ainsi nommé d'après les nombreux pinçons qui nichaient jadis dans les arbres. Anciennement hors des murs et s'étendant jusqu'au Heiritz la moitié fut englobée dans la nouvelle enceinte de 1228. Pendant très longtemps encore il y eut dans ce quartier de vastes jardins et des maisons habitées seulement par les jardiniers comme dans le Bruech. Au XV^e s. ils furent assez nombreux pour avoir un poêle particulier. *Zum Holtzapfel*. La partie située près des Ponts Couverts s'appelait *la Tenn* (Schmidt l. c. 65-66) A. Seyboth Strasbg. hist. p. 583).

(2) *Vor der Pfaltz an der Cantzley Hoff*.

(3) *Unter der Erbstauben*. Anciennement le marché aux pois se tenait là (*lobium pisarum* 1351). Les pois étaient au moyen âge un aliment de première importance. Peu à peu les boutiques furent occupées par d'autres denrées et le sens primitif s'oublia et devint *Gewerbstauben* (les Grandes-Arcades). Toutefois le peuple emploie parfois encore la forme primitive. (Schmidt l. c. 83-84).

(4) *Mit sampt den stengeln oder sprengelntrieglein, trinck-geschirrlein*.

(5) *Grasmucken, zeisse, zitrinle, distelfincken oder stighitz, grünfincken, goldhammer oder hammerling, bachsteltzen meysen, spatzen, zaunköniglein oder zaunschlupfferlein, roth-brüstlein, kirschfincken, flachfincken, gukeruch*.

(6) *Mit dem Vogelschlag, mit tegm oder garne*.

(7) *Leimruthen*.

pour engluer leurs pattes et ailes, et être pris à la main en pensant estancher leur soif.

Comment prend-on les canards, oyes sauvages, francolins, vaneaux, corneilles, geais, corbeaux, cormorans, ou corbeaux-pescherets, coqs de bruyère, poules de bois, poules d'eau, perdrix, beccasses, pluviers, faisans, grives, estourneaux, plongeurs, grues, hérons, hérons blancs, dont viennent les plumes nommées aigrestes, torcols, pigeons ramiers, pelligans, pies ou agasses, pivers ou becbos ou bechebois, austruches, oustardes, et huppés (1) ?

Quelques-uns sont tirés à l'arquebuse de chasse, avec des balles coupées en quartier, des postes et de la dragée (2). D'autres sont pris aux filets, d'autres à la pipée avec une chouëtte, chat-huant ou hibou attaché sur un arbre garni de gluaux. Le rossignol (que le Canarin contrefait) est pris par sa curiosité avec un ver dans une fossette. Quant aux cigognes et arondelles ou hirondelles, elles ont un passeport pour n'estre point guettées et arrêtées. J'ay vu attrapper les chauve-souris avec un espée nue remuée, à l'entour de laquelle elles viennent voleter, alors elles sont aisées à blesser et ietter par terre.

Quels oiseaux sont-ce qu'on appelle oiseaux de proie ?

Ce sont ceux qui mangent de la chair, et vivent de rapine ou proye : comme l'autour, l'esmerillon, l'espervier, le mouchet, l'aigle, le sacre, le corbeau, le faucon, le griffon, le milan, le vautour, le gerfaut, le lanier (3).

Et les oiseaux passagers ?

Ceux qui l'hiver approchant quittent le pays.

(1) *Antvægel, wilde gänss, Haselhüner, Gywitzen, Krähen, Herren, Raben oder Krappen, Wasserraben, Ahruan, Waldhüner, Wasserhüner, Rebhüner, Schnepfen, Regenvegel, Fasanen, Krametsvegel, Staaren, Taucher, Kränch, Reyger, weisse Reyger davon die weisse spissfedern kommen, Drachalz, Holtztauben, Löffelgans, Atzeln oder Hetzen, Grunspecht, Straussen, Trappgans und Widkopffen oder Kothanen.*

(2) *Mit dem bistrohr so man mit ugeleirteln, schrætenu nd dunst geladen.*

(3) *Der Habick, Schmirtlin, Sperber, Sprintz, Adler, Sackerfalck, Rabe, Falck, Greiff, Weihe, Geyer, Geyrfalck, Lanetenfalck.*

N'y a il point d'autres oiseaux que les susdits ou susmentionnez ?

Il y en a possible quelques uns, dont j'ay parlé au chapitre du coquetier, ausquels il faut adioster ceux-cy, assavoir une buse ou un busart, un butor, un martinet, aleyon, cygne, paon, perroquet, phenix (1), que l'on dit estre unique en son espèce, dont on dit aussi qu'estant parvenu en son extrême vieillesse, il amasse un tas de buchettes et autre matière combustible et qui prend aisément feu, sur quoy il se couche, et se brusle, les rayons du soleil ayans allumé le dit buscher, et que de ses cendres naist un ver, qui à la longue devient oiseau et nouveau phenix.

Dispensez-moy de ne pas le croire, ie vous prie Ceste matière est difficile à digérer en l'esprit d'un parent de l'in-crédule Thomas.

Je vous le rends pour le prix, que ie l'ay receu, vous avez le choix de le croire ou de le laisser : vous ne serez pas damné pour une telle mescreance.

Il me souvient encore que vous m'avez dit cy-dessus quelques proprietiez des voix des bestes à quatre pieds ; faites en de mesme es bestes qui ne peissent ni ne pissent.

Je ne suis pas chiche de ce peu, que ie say, mais aussi vous, ne soyez pas insatiable, ains vous contentez de ce qui s'ensuit : la colombe roucoule, le coulomb caracoule, la perdrix cacabe, le corbeau croaille ou croasse, le coq chante ou coquelique, le coq d'Inde glouglotte, la poulle glosse et caquette, le poullet p'pie et piaule, la caille courcaille, le geay cageole, le rossignol gringotte, le grillon gresillonne, l'arondelle gazoûille, le milan huyt, le iar jargonne, la grue craque ou trompette, le pinçon fringotte, le hibou hue, la huppe pupule, le merle siffle, le perroquet et la pie causent, la tourterelle gémit, l'aloüette tirelire (2). Pour la bonne bouche ou le surcroist, ie vous nommeray quelques parties des oiseaux. L'humidité, qui se change en pissat es autres bestes. se tourne en plumes : les plumes à gros tuyaux s'appellent pennes, comme sont

(1) *Ein busshard, rohr reyer, spirschwalb, eissvogel, schwan, pfauc, papegay, phenix.*

(2) Non traduit par D. Martin.

celles des ailes : les menues et molles se nomment duvet. La matière des dens se tourne en la corne du bec. Ce qui est estomac es personnes, et pance au bestail, se dit gésier es oiseaux, où leur viande se digère en sortant de leur poche ou jabot. Les pattes s'appellent griffes, et serres ès oiseaux de proie.

CHAPITRE SOIXANTE-TROISIÈME

De l'exerceur des soldats apprentifs

Marchez avec la fourchette en la main. Marchez, et portez la fourchette ioincte au mousquet. Prenez le mousquet en la main gauche, et portez la fourchette ioincte au mousquet. Prenez la meche en la main droite. Laissez baisser la fourchette ; et prenez le mousquet de dessus l'espaule. Tenez le mousquet haut de la main droite, et le laissez couler en la main gauche. Soufflez la mèche et la tenez bien. Mettez la mèche sur le serpentin. Compassez ou essayez la mèche. Soufflez la mèche, et ouvrez le bacinnet. Tenez haut le mousquet et enjouëz, ou couchez en jonë. Tirez. Reprenez le mousquet, et le portez ioinct à la fourchette. Reprenez la mèche, et la remettez entre les doigts. Soufflez le bacinnet. Secouëz le bacinnet. Tournez le mousquet. Tirez la baguette. Prenez la baguette courte. Bourrez et battez la poudre. Retirez la baguette hors du mousquet. Prenez la baguette courte. Remettez la baguette. Ramenez le mousquet en devant avec la main gauche. Tenez le mousquet droict avec la main droite, et reprenez la fourchette. Mettez le mousquet sur l'espaule. Marchez, et portez la fourchette ioincte au mousquet. Tenez le mousquet sur la fourchette en contrepoids de la main gauche seulement. Couvrez le bacinnet et vous tenez prest. Tenez le canon haut.

Termez de l'exercice de la pique

La pique étant plantée, portez la haute en trois temps. Remettez, ou plantez la pique. Mettez la pique sur l'épaule, et la portez plate. Portez la pique de biais. Baissez, ou présentez la pique par la porte. Portez la pique haute en trois temps. Présentez la pique en un temps. Prenez la pique à la pointe. Traînez la pique. Présentez la pique en palmiant en trois temps. Posez la pique contre le pied droit, et tirez l'espée. Ayant la pique sur l'épaule, présentez là en arrière en trois temps.

L'exercice des soldats ès mouvemens

A droite. Remettez-vous. A gauche. Remettez-vous. Demi-tour à droite. Demi-tour à gauche. Serrez vos rangs. Remettez-vous. Ouvrez vos rangs à double distance. Serrez vos files à droit. Remettez-vous. Serrez vos files à gauche. Remettez-vous. Ouvrez vos files. Serrez vos rangs et vos files. Doublez vos rangs à droite, à gauche. Doublez vos files à droite, à gauche. Jouër ou faire de la pique. Manier le drapeau ou l'enseigne.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIÈME

De l'Arquebusier

L'ay une bonne paire de pistolets : mais il y a si longtemps que l'on ne s'en est servi, qu'ils sont tous enroûillez.

Faites-les démonter, et nettoyer le canon dedans et dehors. Qui est-ce en ceste ville qui le voudra faire à la haste : car ie n'ay pas le loisir de beaucoup attendre après

Un pauvre arquebusier, qui n'aye guère à faire, ou un

monteur d'arquebuses, ou bien un serrurier (1).

Obligez-moy donc de tant que de les luy envoyer, et luy bien encharger qu'il n'y change ni rouët, ni coq, ni pierre à feu, ni visse, ni baguette : car comme le canon, qui a un gros calibre, et l'affust sont bons par excellence, aussi l'est le surplus.

Que vous semble de ce mousquet ?

Il me semble beau et bon, la croce ou la couche est bien faite, le serpent in et le bacinet bien travaillez, la doüille si grande qu'elle peut servir de charge, à laquelle on peut attacher un tirebourse, tirabelle, et un racloir mais la pesanteur veut une fourchette.

Avez-vous un fourniment ou un flasque (2) ?

Nenny, ie n'ay qu'une bandolière, à laquelle pend une douzaine de charges, à y mettre la poudre et le poulverin pour amorcer, et un petit fer poinctu à nettoyer la bouche du poulverin.

Qu'est-ce qu'on appelle la garde-serre ?

Ce qui empesche que le pistolet ne se desbande contre la volonté de son maistre. La clef ou le bandage est ce avec quoy on bande et desbande le rouët. Le fourreau sert à mettre le pistolet et les cartouches. Avez-vous un moule à ietter des balles ?

Ouy, et aussi des postes et de la dragée pour tirer de gros et petits oiseaux.

Nommez-moy un peu les outils d'un arquebusier, et autres appartenances.

Je me confesse incapable de vous satisfaire en celà, n'ayant point eu de familiarité avec telles gens en leurs boutiques. Je vous diray ce peu que i'en say, qui est presque commun à tous les forgerons, qui manient le marteau. Ils ont une forge avec les soufflets, un baquet d'eau-de-trempe, du charbon ou de la houïlle (ie n'ay pas ouy dire qu'ils bruslent des tourbes), une enclume, des estocs, limes, pour limer le fer, et faire de la limeure ou limaille. Puis que vous demeurez desja court, recompensez le reste par quelques proverbes tirez de telles

(1) *Ein armer Büchschmidt, ein Büchschiffster oder aber ein Schlosser.*

(2) *Pulverflasch.*

boutiques. En forgeant on devient forgeron. Chacun est forgeron de sa propre fortune. Il faut battre le fer, pendant qu'il est chaud. Il ne faut pas mettre le doigt entre l'enclume et le marteau. C'est une vraie lime sourde.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIÈME

Du Canonnier

Mon maistre, ie say que les noms de toutes les pièces d'artillerie vous sont connus, avec les appartenances d'un canon; c'est pourquoy ie m'adresse à vous pour en estre bien informé.

Excusez-moy, Monsieur, vous me prenez pour mon frère, à que ie ressemble fort de visage et d'habits. Toutesfois si vous voulez prendre en-gré ce que i'en ay appris par ses discours, ie vous le communiqueray très volontiers.

Vous m'obligerez de le recognoistre à la première occasion.

Escoutez donc bien. Pour forcer une place, qui, comme un mauvais chat, monstre les griffes, et ne se laisse pas prendre sans mitaines, il faut avoir des pièces de batterie, des demi-pièces, des mortiers, pour y envoyer des grenades (les canons-perriers ne sont plus en usage), des coulevrines doubles, coulevrines ou dragons esperviers, faucons, fauconneaux, pièces-de-campagne, coulevrines bastardes, aspics, pellicans, basilics ou serpentines, petards, arquebuse-à-croc; les feux d'artifice, trainées, fusées, et semblables appartiennent aussi à un canonnier.

Racontez-moy tout d'un train les parties et appartenances d'un canon.

Il y a les bras, les daulphins, les frises, la culasse, le calibre, l'âme, la bouche ou emboucheure, le niveau-de-l'âme, la lumière, des balles ou boulets, le bouschon, une cuillier-de-charge ou un chargeoir, une caque de poudre, un quintal de poudre, la portée, une canonnade ou une volée de canon, un martinet, guindal, eschellette, pied-de-chevre, rouleau, levier,

l'affust. Les actions du canonnier sont braquer ou pointer le canon, charger, faire joûer l'artillerie, faire breche suffisante ou raisonnable, de sorte que six cavalliers y puissent monter de front, miner un rempar, faire ioûer la mine, battre une ville en ruine, attacher un pétard, pétarder une porte et l'enfoncer, dresser une batterie, charger de cloux, cailloux et chaines. On ne peut mettre le feu à un canon encloué. Je conclurois volontiers ce chapitre par une plaisante et vraye histoire, que j'ay depuis environ huict jours ouy raconter à un de mes escoliers, qui en a esté tesmoing oculaire.

Communiquez-la-moy, ie vous en prie.

L'an mille six cens trente-six, au mois de may, les Impérialistes ayant fait amener quantité de grosses pièces d'artilleries du pays ou de la Duché de Wûrtemberg à *Schwabische Hall* pour les fondre, et en faire de plus petites, qu'on appelle pièces de campagne, ils en firent faire neuf entre autres avec les armoiries de France, et les montèrent d'affusts parsemez de fleurs de lys blanche à fond bleu.

A quel dessein cela ? estoit-ce pour en faire présent au Roy de France ?

Bien près ! ils les envoyèrent à l'Empereur, comme un trophée de ses ennemis.

On appelleroit cela en France, beffler un Seigneur, le mener par le nez, luy faire accroire que vessies sont lanternes, luy passer la plume par le bec, le repaistre de bayes et de bourdes.

Cette plaisante farce me ramentoit le semblable tour des traistres ligueurs du temps passé, lesquels ayans esté bien frottez, et souvent batus à platte cousture par Henri quatrième ou le Grand, père de nostre Louys le Juste, faisoient néantmoins faire à la haste plusieurs drapeaux semblables à ceux de leur dit ennemi, et les envoyent à Messieurs les Parisiens leurs partisans pour les embabouïner, et pour une fausse joye de la desroute du Béarnois (comme ils l'appelloient) tirer une bonne somme d'argent de leurs bourses pour les frais de la guerre.

O que la sentence est bien vraye ! qui dit que *La vérité est un rare mets à la table des Grands, où l'on ne l'apporte que fardée*, ou bien que *les bourdes et la flatterie sont les vian-*

des ordinaires, dont on repaist les Rois et Princes.

Que pouvoient bien penser les bourgeois voyans ceste drollerie ?

Ils ne pensoient pas seulement, car ils disoient selon leur patois que ces gens vouloient vendre un chapeau pointu à leur Maistre, mais ie n'entends pas bonnement que veut dire ceste façon de parler.

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIÈME

Du Fourbisseur

Mon maistre, i'ay icy une bonne lame d'Espagne, de Solingue, de Vienne, ou une lame au vieux loup, que ie voudrois faire monter d'une bonne garde à coquille, ou d'une autre à la mode avec un pas d'asne artistement fait, et une poignée de fil d'argent avec un pommeau à iour à la mode toute nouvelle.

Où est ceste lame ? Voyons que c'est.

La voilà en ce fourreau.

A la voir par dehors, elle ressemble à une vieille rapière de patrouillard ou vieux sergent. Il n'y a point de bouterolle à la gaine, ou plus tost au fourreau : la garde est faite à l'antique : la croisée et les branches sont tortues, et si tout en est enrouillé : ie ne say si elle sera mieux qualifiée par dedans.

Tirez-là vous le verrez.

Là voilà dehors à toute peine. C'est dommage qu'on l'a ainsi laissé manger à la rouille. Je voy bien qu'elle est excellente et de bonne trempe. Ne l'avez-vous jamais esprouvée ?

Ouy dà, et plusieurs fois. Je l'ay frappé trois fois de suite sur une table, sur un liect et sur l'eau et si elle n'est pas faulcée.

Il la faudra esmoudre, fourbir et aiguïser un peu la pointe.

Où avez-vous pesché ceste antiquaille ?

Je l'ay prise en l'arsenal de la villette de N. qui dernièrement nous fut donnée en pillage. Il n'estoit guère bien fourni d'artillerie, mais il y avoit force mousquets, cuiraces, et de

toutes sortes d'armes de vostre métier aux rasteliers, savoir est des espadons ou espées-à-deux-mains, un estoc, espée de duel, item une espée de cheval, une espée de chasse, un braquet, un malchus, un sable ou cimeterre, une espée rabbatue ou fleuret, une bayonnette, dague et poignard. Une halebarde une parthisane ou pertuisane avec la crespine de soye, et la hante parsemée de cloux à testes iaunes, un espieu, une iaveline ou iavelot.

CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIÈME

De l'Ingénieur

Vous entendez-vous bien à la fortification ?

Si peu que rien, la plus-part de ce que i'y sçay est de sçavoir discerner les parties par leur figure, et les nommer par leurs noms.

Obligez-moy de me les raconter.

Premièrement ce qui rend une place forte est l'assiette, les rempars, avec les murailles, parapets, plattes-formes, terre-pleins, faussebraye, escarpe, bastions ou boulevarts, cavaliers, casemattes, tours, tourrions, demi-lunes, cornes, fossez en dos d'asne ou en talus, à fond de cuve, au-delà desquels sont les palissades, la contrescarpe, le corridor ou chemin couvert, le banquet, les barricades, stoccades, l'esplanade, les fortifications de dehors que l'on nomme en quelques lieux les dehors, comme forts royaux et estoilles, retranchemens.

Quelles sont les parties d'un bastion ?

La face, les espaules, les flancs, qui flanquent la courtine. J'ay oublié de vous dire les tenailles, les canonnières, corps-de-garde et eschauguettes ou sentinelles. Une ville qui a toutes ces parties, et n'est commandée d'aucune montagne semble imprenable. Si est-ce quelle ne l'est pas, car ce que les mains des hommes peuvent faire, elles le peuvent aussi desfaire par des inventions et ouvrages, dont voicy les noms Pour assiéger une vilté et la prendre, on fait les approches, trenchées, travers, redoutes, batteries pour faire la breche, des galleries, pour miner le rempar et le faire sauter, le fossé estant comblé

de fascines et saulsices (si on n'en est empêché par une contremine), et puis monter à l'assaut.

Quelles gens a-on pour faire tout cela ?

Des pionniers avec leurs pics, paeles, sappes, hoyaux, hottes, broïettes et clayes. Si le terroir est marescageux, on a des poseracques pour le mettre à sec, comme Messieurs les Etats avoient devant Boisleduc, qu'on prononce Bolduc. Pour bien faire ces ouvrages et commodément planter le camp du siège, il faut bien recognoistre la ville, ou en avoir le plan bien tracé.

CHAPITRE SOIXANTE-HUICTIÈME

Du Serrurier

Allez quérir un serrurier pour lever la serrure de la porte de mon cabinet (1) ; car ni crochet, ni passepartout ou rossi-gno! ne la scauroient ouvrir, parce qu'elle est double, et a de bonnes garnitures.

Avez-vous enfermé la clef dedans ?

Ouy, comme i'en suis sorti en haste.

Pour remédier à cet inconvénient, on fait en nostre pays des serrures, qui ne se peuvent fermer qu'avec la clef : par ainsi on ne la peut oublier dedans, et n'est besoin d'envoyer quérir le serrurier, si non quand un larron a faulsé ou plustot forcé la serrure en la voulant ouvrir avec quelque ferrement, ou clef, qui ne s'y rapporte pas.

Voicy le serrurier.

Bon jour, Monsieur. Qu'y a il à faire icy ?

Mon maistre, i'ay derechef oublié, comme la semaine passée, la clef de mon cabinet au comptoir, penduë à mon poulpître : mais pour obvier à l'avenir à ce fréquent inconvénient, ie l'osteray hors du clavier, et la sépareray de celles du poulpître et du coffret.

I'ay donc bien fait d'avoir apporté mon marteau, mes tenailles et des cloux : car tous mes engins, que voicy, n'en

(1) *Schreibstüblein oder Cavettein.*

sçauroient venir à bout sans lever la serrure.

Combien prenez-vous pour la façon d'une clef ?

Selon qu'en sont les gardes : trois sols, six sols ; selon l'argent l'ouvrage.

L'ay une vieille serrure, dont le ressort est gasté, et la clef enrouillée. Je voudrois que vous me la desrouillassiez, et racommodassiez comme il faut.

CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIÈME

Du Verrier

Va quérir le verrier de dessus la place des Deschaussez, ioignant l'appenti et le vendeur de farine sourdaut (1), pour refaire nos vitres. Il y a deux ou trois rondeaux cassez en nostre poille et quatre losenges en nostre chambre.

Qui les a cassées là-haut ?

Les meschants garçons de la rue en ioûant à la balle.

Vos fenestres sont garnies par-dehors de bons eventillons (2), mais non les nostres : elles n'ont que des volets par dedans.

Le voicy, Madame, avec son panier plein de rondeaux, losenges, quarreaux et triangles. Il a aussi son esmery (3).

Qu'y a-il à refaire icy, Madame ?

Voyez vous-mesme ce qui manque à ces vitres.

(1) *Auffm Parfüsserplatz neben dem Überhang.* Place Kléber actuelle. Son nom ancien lui venait d'un couvent de cordeliers fondé en 1230 à l'endroit où se trouve actuellement l'Aubette. La partie postérieure du couvent touchait au Fossé des Tanneurs sur lequel était jeté un pont; non loin de là se trouvait le *Rintburgetor* (*porta boum*, porte datant de l'ancienne enceinte et par laquelle on faisait sortir les troupeaux de la ville) qui fut démolie en 1321 et sur son emplacement on éleva le *Pfennigthurm* pour conserver les deniers de la ville et les archives.

(2) *Läden.* Dans le texte allemand D. Martin ajoute que les volets intérieurs étaient en usage à Paris.

(3) *Mit seinem bogenkorb voll scheiben, rauten, vierteln und hornaffen. Er hat auch ein schmirgel bey sich.*

En vérité elles sont bien malades, vous en devriez faire faire de neuves en la place : car encor qu'il n'y aye que trois ou quatre rondeaux de cassez tout-à-fait, la plus part des autres sont feslez, le plomb est vieux, et ne tient plus guère (1) : les vergettes sont destachées, et le premier tourbillon de vent qui y viendra heurter, enfoncera tout dedans.

Despendez les donc, et les portez en vostre logis, pour les refaire comme il faut, les chassis sont encore bons. L'ay veu ceste semaine un char, venant d'une verrière, arrêté devant vostre maison, quelle belle marchandise vous a-on amenée.

Des verres communs de feuchère (2), d'autres de crystal, des verres à distiller, des bouteilles de toutes façons, petites, moyennes et grandes, de rondes et quarrées, des attrape-mousches, des bouteilles clissées, des pistolets, trompettes, fourchettes et gargoïlles pour les biberons (3). Nous avons aussi des verres si espais, que les bons compagnons les ayans vuidez, jettent pardessus leurs testes ou derrière la porte sans les casser, si d'aventure ils ne tombent trop rudement sur un clou ou quelque autre fer.

CHAPITRE SEPTANTIÈME

Du Sorcier et de la Sorcière (4)

Quelles gens sont-ce qu'on appelle sorciers ?

Ce sont proprement des hommes, qui ayans renoncés à leur baptême et à leur Créateur, et receus la marque du Grand-Guillaume, du Diantre (5) ou en bon François du Diable d'un

(1) *Und hebt nich mehr.*

(2) *Gemeine gläser von farenarschen.*

(3) *Muckengläser, gezäunte Gläser, pistolen, trommeten, gabeln, und engster oder gutter für die Weingurgeln*

(4) Pour plus de détails voir l'excellente étude de R. Reuss. *La Sorcellerie au XVI et au XVII^e siècle* (Paris 1871), puis Stöber *die Hexenprocesse im Elsass* (Alsatia 1857). — Klelé *Hexenwahn und Hexenprocesse in der ehemaligen Reichsstadt und Landvogtei Hagenau* (Hagenau 1893) — Levraut *Procès de sorcellerie en Alsace* (Revue d'Alsace 1835).

(5) *Teuhencker.*

coup de griffe profondément empreinte en quelque endroit de leur corps, en signe qu'ils sont devenus ses esclaves, s'addonnent par son commandement à détruire les œuvres de Dieu, faisans mourir, ou du moins estropians gens et bestes par le moyen des drogues et poisons diaboliques, qu'ils mettent ou jettent en un lieu par-où doit passer celui qu'ils veulent faire mourir ou maléficier, appelans cela jeter le sort sur quelqu'un, et de ce mot sort (en latin *sorts*) est venu sorcier, sorcière, sorcellerie, ensorceller.

Ne se servent-ils point d'autres moyens ?

Ouy dà : ils estropient au font clocher un cheval en le frappant de la main ou d'une houssine. Une sorcière ayant un jour donné un morceau de tourteau à une autre, icelle après l'avoir mangé, fut trouvé avoir un couteau, des cloux, de la bourre, des cheveux, etc. dans une apostume, qui s'éleva en son corps. Telles gens aussi font (à leur advis) élever des tempestes, geler les vignes.

Quel plaisir prennent-ils à cela ? puis qu'ils sentent eux-mêmes une partie du dommage par la cherté du blé et du vin.

Par l'instigation de Satan (qui est à dire adversaire haineux) ils se bruslent pour eschauffer leur prochain, et prennent plaisir à détruire les œuvres de Dieu, à l'exemple de leur maistre-mousche Beelzebub, qui s'appelle aussi Sathan avec un H, du mot hébreu Nathas renversé, qui signifie détruire, par ce qu'il est l'Ange Destructeur.

Quel loyer leur donne en ce monde le Prince des ténèbres, pour récompense de leurs services si fidèlement rendus ?

Rien autre que des danses et banquets imaginaires, qu'ils font en leur sabat (1), qui est une assemblée nocturne de sorciers et sorcières de divers pays, en un bois ou sur une montagne

Comment s'y peuvent rendre si tost des gens de si loing ? car en telles assemblées se trouvent souvent des personnes éloignées de plus de cent lieues de là.

Ils se graissent d'un onguent diabolique, se mettent à-chevauchons sur un manche de balay ou queue de ramon,

(1) *Die sie auf ihrem Heyberg halten.*

et là-dessus (comme par le chevalet de Pacolet) sont emportés par la cheminée, comme en un instant, au lieu assigné. Là ils font hommage au Diable en forme de bouc, le baisans au derrière : puis se mettent à table bien couverte de quartiers de chevreux, de grives, cailles et perdrix en apparence, dont quelques-unes ayant rapporté des morceaux enveloppez en leur mouchoir au logis, on a trouvé que c'estoit de la charogne de la voierie, des grenoïlles et crapeaux. et le tout non salé.

C'est donc de là que vient le proverbe, dont on use envers les servantes, qui oublient de mettre la salière sur la table, lorsqu'on leur dit, comment carogne nous veux-tu faire faire un repas de sorcières, sans sel ?

Vous avez raison. Après ce beau repas, ils s'empoignent tous par les mains, et dansent un branle ou une danse en rond, les visages tournés en-dehors au son de quelque meschant violon, cornemuse ou sifflet.

Quelles gens sont ce ceux qu'on appelle magiciens et négromantien ?

Ce sont sorciers sçavans, usans de conjurations, faisans des cernes (1) et invoquans les esprits malins en lisant dans un grimoire (2).

Quelle fin prend une telle vermine ?

De telle vie telle fin. Ils meurent ordinairement du chaud mal, ou de la fièvre chaude, pour avant-ieu de la fournaise infernale ; car il n'y a ni apparence, ni espérance que celui, qui a commis félonnie contre son Créateur et Seigneur, pour se rendre esclave d'un bourreau, qui attend luy-mesme son supplice, doive estre fait cohéritier du Fils de Dieu.

Que vous semble des Egyptiens qu'on appelle aussi Bohémiens et Irlandois en France, en Italie Zingari, en Allemagne *Zigainer* ou *Heyden* qui disent la bonne aventure à la sotte populace, ne sachans pas la leur propre.

Je les tiens pour cousins-germains des susdits (3).

(1) *Circkel*

(2) *Ein schwartzkünstlersbuch.*

(3) *Sie seind vier hosen eines tuchs.*

De quoy est-ce que ces vagabonds se nourrissent ; n'ayans nulle demeure assurée ?

Ils savent iouër des tours de passe-passe, et faire passer l'argent de la bourse des gens en la leur : desrobent à toutes mains, gaignent de l'argent à dire les vérités aux curieuses et lascives garses, et volages garnemens.

Tout beau, Monsieur. Il y a de braves gens qui leur vont montrer leurs mains, afin que par l'inspection des lignes d'icelles, ils puissent apprendre ce qui leur doit arriver.

O que vous estes simple ! Pensez-vous donc qu'il n'y ait que les gens de bas estat capables de folie ? le tiens et soustiens tout le contraire, savoir est qu'il y a plus de fols de qualité que d'autres, et le prouveray quand la nécessité le requerra. Il est bien vray que c'est un paradoxe, par ce que la sagesse d'un pauvre est estimée folie et qu'au rebours les folies d'un riche s'appellent sagesse, ou du moins galanteries.

Sont-ils Egyptiens, comme ils se disent, et que leur couleur le semble tesmoigner ?

Nenny, autant que moy ou vous ; mais ils se graissent tout le corps d'un onguent composé pour la plus-part (comme on dit) de graisse d'oye, qui les noircit de la sorte et rend insensibles au froid, tellement qu'au cœur de l'hyver ils courent nuds, mesmes deschaux parmi la neige, avec leurs enfans qu'ils traînent de mesmes après eux. Or, en ce point void-on bien qu'ils savent plus que leur pain manger, qu'estant logez dans une grange, ils font du feu grand et clair, dont la flamme touche les gerbes, la paille et foin sans rien allumer, et cependant demeurent sans aucune appréhension assis ou dormans à l'entour.

De quel pays sont-ils donc ?

Je ne say, ils parlent ordinairement la langue du pays avec les estrangers, mais entre eux ils ont un langage particulier qu'on appelle jargon (1).

Et de ceux qui vont aux devins, ou font tourner le tamis, quand ils ont perdu quelque chose, pour savoir qui l'a trouvée ou desrobée, qu'en dites-vous ?

Je le mets au nombre des novices et apprentifs de Lucifer.

(1) *Rothwelsch*.

Pourquoy cela ? vous estes bien rigoureux en vos jugemens : est ce si grand mal de dire quelques mots de nulle importance, après lesquels si on nomme le nom de celui, qui a la chose perdue, le crible ou tamis posé en balance sur la poignée d'une force, tourne de soy-mesme ?

Ne croyez pas celà : un corps inanimé ne se peut mouvoir de soy mesme, si non vers son lieu naturel, et siège de son élément. C'est pourquoy il faut tenir pour assuré que ce tamis n'ayans pas plus d'inclination à se mouvoir de costé, et se tourner au son de la prononciation d'un nom que de l'autre, il s'en suit qu'il est poussé par un esprit, non de lumière, mais de ténèbres : puis que nous n'avons nulle promesse en la sainte Escriture, ni nul exemple que les bons anges de Dieu comparoissent au gré de chasque galefretier (1) barbotant des paroles barbares, pour leur faire retrouver une pièce d'argent ou de ménage.

CHAPITRE SOIXANTE-ONZIÈME

Du Berlandier (2)

L'ay souvent ouy parler des berlandiers sans entendre que c'est ; rendez-moy un peu plus savant, ie vous en prie.

Vous estes encore bien de vostre pays (3) comme ie voy : c'est un fripon, qui du ieu en fait un mestier : à qui on trouve plus tost un ieu de cartes dans la poche, qu'un livre de prières ou de pseumes, qui n'ose sortir en rue sans avoir sur soy une couple de dez, de peur que le Diable ne le prenne sans verd : qui est quasi jour et nuict ès brelands, que profanément ils appellent Académies ou Cadémies de ieu : comme les bordeaux ou bordels, Académies d'amour.

Mais que veut dire ce mot Berland ? car ayant la racine, ie viendray bien au tronc et aux branches.

(1) *Ein Kahler Bernheiter.*

(2) *Vom Russler oder ex-professo Spieler.*

(3) *Ihr seyd nicht weit her* fripon — *schlemmer* ; poche — *futtersack.*

C'est proprement un recoin caché, ou logis secret, où les fainéants, garnemens, fripons, filoux, escrocs (1), et semblables canailles, gens de sac et de corde s'assemblent pour jouer, et attraper l'argent les uns des autres en trichant.

Mais quand ils entrent en dispute ou castille qui est ce qui les met d'accord, n'y a-il personne, qui par son autorité décide leurs différens.

Es disputes du berland le Diable y est président. Le Père de discorde en voyant deux piquez, l'un contre l'autre, pour avoir pipé les dez (2), ou joué quelque autre tour de souplesse, excite ces pendards l'un contre l'autre, les pousse à renier, renasquer, maugréer et diablasser, et finalement à vider la querelle à belles gourmades, coups de couteaux, poignaldes ou estocades.

Où pensez-vous que ces âmes acharnées l'une contre l'autre, vont, s'estant ainsi délogées de leurs corps.

Le jugement n'en est pas à nous, qui devons estre jugez ; toutesfois il est à présumer qu'ayans suyvi la piste ou trace du vieux Dragon ou Serpent iusqu'au dernier soupir, elles n'arrivent pas au sein d'Abraham, mais vont se loger chaudement pour leur hyver au poile, où se rostissent les pomures sur la fenestre (3), au logis appelé Nebenauss par les Allemands.

Pour conclusion dites moy d'où vous pensez que puisse avoir son origine ce mot de Berland.

Je ne say, s'il ne vient pas d'aventure de l'hébreu Borlat, c'est à dire fosse cachée.

CHAPITRE SOIXANTE-DOUZIÈME

Du Joueur de quilles

Pourquoy avez-vous la mine si endormie ?

C'est par ce que ie n'ay pas dormi mon saül cette nuit ; car ie me couchay hier à une heure après minuit, et me suis

(1) *Beschissene dieb und schmarotzer.*

(2) *Wegen Knüpfung der Würfel*; pendard — *Gatgenregel*; diablasser — *den Teufel im Maul herumführen.*

(3) *Derinnen man die äpfel auff'm simbser brætet.*

levé à six heures ; voilà pourquoi ie suis d'advis de me iecter en chausses, et pourpoint sur mon lit incontinent après le disner pour faire un petit sommeil (1).

L'escole de Salerne enseigne que le sommeil est mal sain après midi. Il vaudroit beaucoup mieux vous divertir, et chasser le sommeil par quelque exercice du corps.

Et quel exercice ? ie ne monte point à cheval, ne tire point des armes, ne fay point de la pique, et ne say jouër à la paume, ni au ballon.

L'ay envie de faire une promenade hors de la ville après le disner, si vous en voulez estre, nous chercherons une couple de bons amis pour passer le temps ensemble à jouër aux quilles en nostre jardin ; par ce que ie ne suis pas aujour d'huy en bonne humeur d'estudier.

le suyvray vostre conseil, puis qu'il est profitable à ma santé, et vous iray trouver en vostre logis entre midi et une heure.

Ilé bien, l'envoyeray un peu devant nostre servante à mon compatriote N. le prier de venir chez moy, et d'amener son camarade (2) avec soy, pour pouvoir iouër deux à deux.

Qui est-ce qui dressera nos quilles ? Quant à moy, ie suis trop lasche et paresseux aujour d'huy pour me baisser si souvent.

L'y mettray ordre, c'est à faire à un sol que nous donnerons au premier garçon que nous rencontrerons.

A Dieu donc iusqu'au revoir.

A Dieu, Monsieur, ne manquez pas de venir ; nous vous attendrons.

Dieu vous gard' Monsieur, me voicy desjà. Les autres ne sont-ils pas encore venus ?

Nenny, mais ils m'ont fait dire que nous allassions devant, et qu'ils nous suivroient bien tost après. Ils savent bien où est le jardin. Allons devant. Voicy tout à propos un garçon mendiant qui sera très aise de gagner un sol, et un morceau de pain à dresser nos quilles.

(1) *Ein nickerlein.*

(2) *Stubengesellen.*

Garçon, veux-tu dresser des quilles en un jardin ? et nous te donnerons un sol, grand-blanc ou douzain avec un bon morceau de pain pour ton gouter.

Ouy-dà, Monsieur, où est-ce ?

Suy-nous un peu de loing, nous y allons. Voicy le jardin : la porte est ouverte, il y aura desjà quelqu'un. Entre, et va quérir les quilles et boules, qui sont en la maisonnette, et les dresse sur le quillier de pierre de taille, qui est sous ceste treille (1). Voicy venir nos gens. Soyez les bien venus, Messieurs, vous venez tout à propos. Nous ne faisons que de quitter les manteaux.

Nous en ferons de mesme, car la haste et la chaleur du soleil, nous ont lassez et eschauffez.

Reprenex un peu haleine sur ce banc à l'ombre : et cependant nous adviserons comment nous iouërons.

Le n'y say point d'autre difficulté que de iecter la boule, et quillier à qui sera le plus près, afin que les deux plus proches soient ensemble et compagnons, et ayent la boule, et que les deux autres monstrent le ieu. Outre cela il nous faut tomber d'accord, à combien nous iouërons : si la Dame vaut neuf ou non : si celui, qui brusle, perd le ieu, comme en France, ou recule de neuf, n'en ayans plus que quinze, comme en Allemagne.

Le suis d'avis de ne rien innover aux coustumes d'icy, car la maxime publique chante, qu'il nous faut trouver et non apporter les loix et coustumes en un pays, que tout changement est dangereux : partant nous iouerons à vingt-quatre, la dame vaudra neuf, pour proche que soit le ieu : qui bruslera n'en aura plus que quinze : qui ne fera rien de venuë, ne pourra rabbattre. La question est seulement de ce que nous iouërons, car il n'y a point de plaisir de se peiner pour néant.

Ioflons un pot de vin, s'il vous plait.

Excusez-moy, Monsieur, il vaut mieùx iofler de l'argent : car i'ay desia mis ordre qu'on nous apporte de nostre logis une bouteille de vin avec une miche de pain.

L'en suis content : pourveu que nous ne jouïyons pas trop gros ieu, car ma bourse est bas percée.

(1) *Rebheld.*

Nous jouerons seulement un plappard, ou dix-huit deniers à chasque ieu, nous ne iôions pas pour l'avarice.

Soit, i'en suis bien content pour ma part.

Et moy aussi, quillons, iectez la boule. Gare les iambes. Elle est quasi trop loing : toutesfois nous avons de bons bras. Le premier va devant, ie m'en vay quiller. Courage, me voilà tout auprès de la boule.

Et moy guère loing ; i'espère que nous serons compagnons.

Aussi sommes-nous. Monstrez le ieu Messieurs.

Iôtez de là, c'est un beau ieu pour faire la Dame.

Hé bien, i'y viseray. Là voilà par terre. Neuf à rien.

I'y viseray aussi : mais ie ne say si ie seray si adroiet que de l'assener toute seule.

La voilà aussi bas, mais elle a deux compagnes. C'est tout un, i'en ay trois à neuf. L'adresseray, peut estre, la seconde fois.

C'est à moy à rabattre. En voilà cinq. Quatorze à trois.

Vous courrez bien viste, si vous nous r'atteignez. Rabattez aussi, mais pieteZ bien.

Ne vous en mettez point en peine, et ne comptez jamais quatre, que vous ne les ayez dans le sac. Ie ne vous donne pas encore gaigné. En voilà six, qui avec les trois font neuf. Si mon compagnon me seconde bien, nous rendrons le jeu bien douteux, et si le vostre, qui n'est pas grand abbatteur de bois, pouvoit faillir de venné, ie ferois mon conte de gagner par ce que nous aurions sur vous l'avantage, que vous avez sur nous.

Iouez donc, Monsieur.

Ceste boule est trop pesante, j'ay grand peur de ne rien faire.

Roullez-la seulement droiet au quillier, le chemin est uni : vous serez bien maladroiet si vous n'en faictes une, pour pouvoir rabattre.

A las ! la boule m'est échappée : elle n'ira pas iusques aux quilles.

Si fera : mais elle passe sans rien faire.

Ie serois bon roulier, ie charrie droiet : mais i'en suis mal salarié, car i'en perds le rabbat.

Courage, compagnon : ils ont perdu leur avantage : ne vous

amusez point à la Dame, mais abbattez le plus de quilles que vous pourrez.

Je suis de votre avis, il vaut mieux joier au seur. En voilà cinq, qui avec nos neuf en font quatorze : nous sommes tant à tant. et si ay encore mon rabbat de bon. En voilà encore cinq. Conte, pendant que j'aideray à dresser mes quilles.

Nous en avons dix-neuf à quatorze.

Donnez-m'y votre boule, faible compaignon : ie ne voudrois pas qu'elle fust plus légère pour moy. Il me faut faire la Dame encore une fois, autrement nous sommes décrottez, et avons perdu. La voilà derechef abbattné, mais ma boule est bien éloignée des quilles : ie doute fort si i'en pourray rabbattre une toute seule de si loing.

Compaignon, ie vous prie de ne vous point éloigner du quillier, et n'en faire qu'une ou deux : car ie say asseurement que Mr N. bruslera de là où il est, s'il piète bien, ou ne fera rien du tout.

Hé bien, en voilà deux, nous en avons vingt-une, et ay la main aux quilles ; ie ne saurois manquer d'en faire trois, si nostre contre partie manque à faire sa quille.

Prenez bien garde à vous, M. c'est un coup de partie. Prenez ceste-là par la poincte.

La voilà bas. Hé, courage ! vous devez Messieurs.

Il est vray, nous le confessons, prenez l'argent : mais laissez vostre enjeu ; car nous voulons avoir nostre revenge. Peut estre que le ieu nous en dira mieux à ceste heure que nous avons la boule.

CHAPITRE SOIXANTE-TREIZIÈME

Du Joüeur de dez

Quelle est vostre opinion touchant le ieu des dez ?

C'est un ieu de laquais, soldats, goujats et berlandiers, inventé pour attraper le bien d'antruy. Un tel gain et acquest

ne vaut guère mieux qu'un larcin, car ces ioueurs usent de toutes sortes de ruses pour dupper les simples en charmant et escamotant les dez, qui sont de petits os en forme cubique. C'est pourquoy ces pendants ne se fians plus les uns aux autres ne laissent plus manier les dez à la main, mais les iettent dans un cornet (1), et avec iceluy les lancent sur la table.

On auroit tort de me mettre au rang de ces gens-là : car ie n'en ay iamais manié que pour iouër au trictrac, et mesme il n'y a pas plus de trois semaines que ie say (2) que c'est d'ambez, double deux, ternes, quadernes, quines, senes, et un point.

Une telle ignorance vous tourne plus à loüange qu'à blâme ; car i'ay leu un proverbe latin, qui dit que *Quo peritior alear magister, eo vir improbius*, c'est à dire, tant meilleur iouëur de dez, tant plus meschant homme.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZIÈME

Du Iouëur de cartes

Que direz-vous du ieu des cartes ? il me semble que c'est un ieu d'adresse, au quel iouent plusieurs honestes gens.

Pour le couper court, ie vous diray qu'il vaudroit mieux qu'il n'y en eust iamais eu au monde : car cept hommes s'y sont plustot appauvris, qu'un enrichi. En l'espace de quarante trois ans ou environ que Dieu m'a fait la grâce de vivre, ie n'en ay cognu qu'un saul, qui y ay fait sa bourse : encore ne say-je pour l'heure si ceste richesse est parvenue jusques à ses enfans, car il y a plus de vingt ans que ie n'ay ouy nouvelles de luy.

(1) *Ein Kuckenhauß, scharnützel oder dutte.*

(2) *Dass ich weiss was sey, was alle, dauss alle, oder alle dæuser alle drey, alle quatuor, alle cinq, alle sechs und ein aug.*

Que si l'on manie les cartes, comme un iouët et amusoire pour charmer les pensées chagrines (ce que toutesfois pourroit beaucoup plus utilement faire la lecture de la parole de Dieu) et qu'on n'en face pas des outils à gagner par la perte et dommage de son prochain, encore passe : comme quand on iouë au trente et un, à la triomphe, au piquet, etc. et qu'on ne couche pas gros ieu, mais seulement quelques liards pour faire prendre garde au ieu, autrement il n'y auroit aucune attention, ni plaisir. Mais la grimpe est un ieu pour rendre un homme de moyens, gueux en peu de temps, en enviant et renviant : car outre l'enieu l'on peut perdre pour une fois vingt ou trente risdales, ou autant de pistoles, selon la qualité des ioueurs.

L'y ay quelques fois ioué par cy-devant, mais peu gagné : parce que ie m'opiniastreis à tenir, et renvier sur un flus, ou une grimpe de neuf, mon adverse partie ayant un flus de trente un, une grimpe de quatre ou cinq un tricon, ou bien la main en ieu égal. Le lansquenet est un ieu de lansquenets, goujats et laquais, duquel ie fay gloire de ne savoir aucune particularité. Pour le jeu de l'homme, qu'on appelle icy la Beste, i'y ay souvent ioué, tantost à gain, tantost à perte. C'est celui qui me plait le mieux, pourveu que l'on ne iouë pas pour l'avarice. Le plaisir est de faire la beste à celui, qui entreprend de jouer sans bon ieu, ou bien sans l'adresse de le bien conduire. Tel fait les de *ix* premières mains, qui ne gagne pas pourtant : à cause qu'un autre prend les trois dernières.

Pourquoy appelle-on celà faire la Beste ?

Pour le bien entendre, il faut que vous sachiez que Beste estant dit d'une personne, signifie sot et lourdaud, partant faire la beste c'est faire le sot, entreprenant de iouer : sans le moyen ou l'adresse de gagner.

Monstrez-moy le ieu de trente et un.

Il est bien aisé à comprendre, c'est un ieu de femmes et d'enfans. Coupez, nous iouerons un ieu ou deux.

Ne regardez pas sous la coupe, il est défendu, car cela importe de beaucoup.

Qui brusle perd. Tenez en voilà trois. Contez bien, les testes valent dix poincts, l'as n'en vaut qu'un, et non onze : autre-

ment on en pourroit avoir trente et un en trois cartes. En voulez-vous encore ?

Nenny, ie m'y tiens.

Sans doute vous en avez trente, ost bien près.

L'ay ce que l'ay : prenez-en pour vous.

Ie ioueray à descouvert ; en voilà vingt-cinq, ce n'est pas assez : il m'en faut encore. Ça, un six. Foin ! c'est un sept, l'ay brulé. L'apprentif a gagné le maistre.

Monstrez-m'en autant au ieu de la triomphe, et premièrement nommez-moy les quatre plus hautes cartes avec leurs couleurs.

Il y a l'as de cœur, le Roy de quarreau, la Dame de pique et le Valet de treffle. On coupe pour voir qui fera, celui qui a la plus basse donne. Qui mesdonne perd. Après qu'on a donné neuf cartes à chacun, on tourne la première qui suit, laquelle est tenuë pour la triomphe. Celui qui a l'as de ceste couleur, pille ceste triomphe, et tant qu'il s'en ensuit immédiatement, en la place de quoy il en faut remettre autant d'autres meschantes par un profitable eschange, et cela s'appelle escarter : si on oublie de le faire, on perd le ieu, comme aussi quand on renonce. Qui a le plus de poincts, gaigne. L'as en vaut quatre, le Roy trois, la Dame deux, et le Valet un : le reste des cartes n'est conté pour rien. La triomphe s'appelle aussi de l'atout, et ietter de la triomphe se dit autrement iouër à tout. Quand chacun a un meschant ieu, on refait, si tous si accordent. On dit de celui, qui a tout pris, ou fait toutes les mains, qu'il a fait la volte, et gaigné deux ieux d'un coup, ou l'a fait double. L'as emporte le Roy, et une triomphe pour basse qu'elle soit, emporte toutes autres couleurs.

Faisons-en l'apprentissage avec ce beau ieu de cartes toutes neuves et tarautées. Il en a deux, qui s'entrebaissent, remettez-les. Frottez-les sur le tapis elles couleront mieux.

Comment est-ce que les prophanes berlandiers appellent les cartes ?

Un livre descousu, ou le livre des Roys.

CHAPITRE SOIXANTE-QUINZIÈME

Du ieu des galets (1)

Voilà une belle table à iouër aux galets. Voulez-vous y iouër pour une pinte de vin ?

Ouy, si vous me voulez donner de l'avantage, car il me seroit impossible de vous iouër but à but avec espérance de gagner : vous me meneriez viste comme le vent.

Hé bien, ie vous donneray deux coups de vingt.

C'est trop peu, donnez m'en six.

O que ie m'en garderay bien : vous voudriez que ie vous donnasse à demi gaigné avant que de commencer à iouër.

Donnez-m'en donc cinq.

Non feroy, s'il vous plaît : vous en aurez quatre, pour vous monstrez qu'avec vous la perte et le gain me sont choses indifférentes.

Où sont les galets ? Ah ! les voilà dans le tiroir. Les uns de fer, les autres d'airin ou de laiton. Lesquels voulez-vous ? Pour mon regard, ce m'est tout un.

Ie prendray ceux de fer. Iouïons à croix ou pile à qui commencera. Iettez en haut.

Que prenez-vous ?

Croix. Foin ! C'est pile. Commencez.

Courage, le premier est noyé.

Ouy, mais vous ne dites pas que le second est si franc qu'il en vaut bien deux, et que vous ne sauriez le devancer.

Hé bien, ie le débiteray.

Ouy bien, si le pouvoir seconde le vouloir : mais du dit au fait y a grand trait.

(1) *Vom Spiel auff der Schiesstaffel oder Bilckensteinenspiel.*

CHAPITRE SOIXANTE-SEIZIÈME

Du ieu des Dames

Voulez-vous passer une heure de temps à iouër aux Dames ?
Voilà un Damier pendu à ce croc.

Pardonnez-moy c'est un tablier à iouër au trictrac.

Ouy bien par dehors, mais par dedans il y a un ieu de merelles d'un costé, et un de Dames de l'autre, sur lequel on peut aussi iouër aux eschets.

Comment l'ouvre-on ?

Donnez-le-moy, i'en say bien l'adresse.

Or ça, comment est-ce que nous iouérons ?

But à but, et à toute rigueur, c'est-à-dire, Dame touchée, Dame iouée. Qui oublie à prendre, perd le ieu. Qui gagne sans que son adversaire aye esté à Dames, l'a double.

L'accorde tout, horsmis que ie veux qu'il soit permis de se laisser souffler le pion, où la Dame, qui pouvoit prendre.

Soit, poussez donc.

Iouéz vous-mesme, ie ne fay point d'avantage en la primanté.

Tenez, faisons une pour une pour avoir plustost fait.

Comment vous desdamez-vous desja.

Il m'est bien force.

Ie seray par ce moyen bien tost à Dames.

Ie ne saurois qu'y faire.

Damez ce pion : ça, à ceste heure par derrière. Voilà désia une besace : l'un ou l'autre ne me peut eschapper.

A qui me suis-je frotté ?

A votre maistre, comme vous voyez : ie vous feray faire la vieille.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME

Du Ieu des Echecs

Ioûez-vous, ou, savez-vous bien ioûer aux echecs ?

Nenny. Ce ieu me semblant trop sérieux long et mélancolique, qui sont qualitez contraires à la récréation, ie ne me suis pas mis en peine de l'apprendre : toutesfois les termes m'en sont assez bien connus.

Les pièces ont ces divers noms-cy.

Le Roy, la Reine ou Dame, les deux fols, deux Chevalliers, deux Rochs ou Tours, et huict Pions. En tout, il y a seize pièces de chasque costé. Le coup de la partie est donner echecs et mat.

Les proverbes que les François ont tiré de ce ieu sont mémorables. Les fols sont ordinairement auprès des Rois, pour dire qu'il y a des gens plus heureux que sages, et qu'en l'hospital sont les bons ouvriers, et en dignité les gros asniers. Il ne craind ni Roy ni Roch, pour lequel les allemands disent, il ne craind ni le Diable ni sa mère. La vie des hommes est un ieu d'eschecs, lequel estant achevé, on iette Roys, Reines, fols, cavalliers, rochs et pions pesle-mesle dans le sac.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-HUICTIÈME

Du Ieu du Ballon

Où allez-vous, faiseur de ballons ? Que vous avez la mine altérée.

Il y a quatre ou cinq estudiants, qui veulent passer l'après disnée à iouer au ballon sur la place des Deschaussez : ie m'en vay chez tels et tels voir s'ils veulent estre de la partie.

L'en serois moy-mesme, si j'avois un bon brassail.

Trouvez-vous à une heure sur la place, ie vous en apporteray un, et en mesme temps la syringue à enfler le ballon.

le ne suis pas encore grand ioëur : dites-moy quelque bonne adresse pour ne me point faire mal au bras : dernièrement ie l'avois tout meurtri.

Entortillez vostre bras d'une serviette par dedans le bras-sail : frappez le ballon iustement entre le coude et le poignet, plustot plus haut que plus bas, et l'attendez au bond, laissant la volée aux maistres.

Pour ioïer aussi plus commodément, vous pouvez apporter votre calotte, ou bonnet de paysan verd : c'est maintenant la mode.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME

Du Fermier, Censier ou Métayer (1)

L'ay ouy dire que vous avez une belle cense, ferme ou métairie à trois lieues d'icy.

Vous avez ouy dire la vérité, c'est la plus belle fleur de mon bouquet. C'est ce qui fait bouillir ma marmite. Il y a une belle maison avec les estables, la grange, le charreti, et des iardins à herbes et à arbres, sans les terres qui rapportent environ deux cens sextiers de froment, cent cinquante d'orge et de seigle et quatre-vingts d'aveine, sans le fruit et les légumes.

Y avez-vous un censier ?

Vous le pouvez bien penser : car ie ne saurois prendre le soing et la peine du labourage en la charge où je suis.

Vous paye-il bien vos cens ?

Assez bien, si non depuis dix ans qu'il me doit vingt cinq ou trente sextiers d'arrérages : par ce que les soldats, et gens d'armes, par une courtoisie outrageuse luy ont fait ce fascheux et importun honneur de luy aider à battre son blé, et mesme à le seyer ou moissonner. Vous eussiez esté estonné de voir

(1) *Vom Gultmann oder Mayer.*

l'année passée les garses des soldats, les goujats, et mesme les manteaux d'escarlatte venir (en guise de caravane) en ceste ville assis sur des sacs de blé, pour le vendre au marché : ayans la faucille pendue d'un costé et le fléau de l'autre.

Mais ceux qui n'avoient point de van, comment pouvoient-ils le vanner et nettoier ?

Ils le secouoient, comme ils pouvoient, dans leurs manteaux, ou quelques linceux, pour séparer les grains de la balle ou paille, n'ayans point de crible.

CHAPITRE QUATRE-vingt-tiesme

Du Blanchisseur (1)

Monsieur mon voisin, vous plait-il me tenir compagnie ceste après disnée ?

Où voulez-vous aller ?

Ma femme veut, avec sa servante, porter quelques pièces de toile en la Prairie Robert (2), pour les soleiller, et m'a prié de l'accompagner : mais ie ne suis pas volontiers en compagnie de femmes, si ie n'ay un homme avec qui ie puisse deviser d'autre sujet que de taster les poules, filer, faire la buée, combien on donne d'œufs pour un schilling, ou à qui il appartient, ou n'appartient pas de porter des souliers veloutez, et des grenats aux poignets, etc.

Si vous voulez que i'ameine ma femme avec moy, ie vous tiendray volontiers compagnie, aussi bien luy ay-ie au disner donné parole de la mener faire une promenade.

Ma femme en sera tres-aise, et moy fort content.

Elle se pourront entretenir du discours de leur lin, chanvre, estoupe, filé, et comment leurs servantes filent du vray illé de putains, comme elles le nomment, lorsqu'il se rompt à tous coups : et quels tisserands sont les plus grands larrons.

Les voicy toutes deux. Allons devant, et marchons douce-

(1) *Vom Bleicher.*

(2) La Robertsau près de Strasbourg.

ment, comme en contant nos pas, afin qu'elles nous puissent suivre.

Madame ma voisine, hastons-nous un peu pour r'atteindre nos maris : ils se hastent comme s'ils estoient de loing.

Nous les r'attrapperons bien au giste, notre traicte n'est pas si longue que nous les puissions perdre de veüe.

A propos, que donne-on au blanchisseur pour sa peine ?

Deux liards pour aulne, si ie ne me trompe.

C'est un cher blanchissage, car l'aulne d'icy n'est pas encore une demie aulne de Paris.

Ils ont aussi beaucoup de peine sans les frais.

Quoy donc ? y font-ils autre chose que de l'estendre sur l'herbe au soleil, l'arrouser avec un arrousoir de cuyvre ou de terre, et la laisser sécher ?

Ouy dà. Il la faut aussi souvent buer, laver et battre, comme le linge sale : à quoy sont requis force servantes et valets, comme aussi de gros mastins et chiens d'attache, comme dogues d'Angleterre, qui sont enchainez de iour, et laschez de nuit pour donner la chasse aux larrons, et les deschirer, si quelqu'un estoit assez osé que de mettre le pied dans l'enclos où les pièces de toile demeurent estendues à millieurs sur l'herbe, tant la nuit que le jour.

Tout bien conté, il me semble qu'on gagneroit plus d'acheter de la toile toute faite : car premièrement la filace est souvent aussi chère que le filé mesme : puis le loyer du tisserand est grand, outre ce que quelques uns desrobent, le pain et le vin qu'il leur faut porter, quand on leur porte le filé en pelotons pour ourdir. Mais ce qui me fasche le plus est qu'ils employent quasi tout mon filé à la chaine, ou l'estaim, et qu'il me faut derechef devider d'autres escheveaux pour la trame ou traime.

L'estime que les gens de ce mestier ne seront pas plus consciencieux que ceux des autres, et que la navette saura aussi quelques tours de souplesse, aussi bien que les ciseaux des tailleurs, les quatre doigts et le pouce des douaniers et gabelleurs, la maiet des boulangers, l'aulne des marchands-drapiers, la balance des etc.

Vérité, demeure en ma bouche,

Que malheur ma teste ne touche.

CHAPITRE OCTANTE-UNIÈME

Du Chartier

De quoy doit estre fourni un charretier ou chartier, qu'entre Paris et Orléans on appelle rouleur, et en Lorraine charton ?

D'une bonne charrette neuve, dont les roues soient bien graissées de vieux-oint, afin qu'elles tournent aisément et sans crier à l'entour de l'aissieu : l'assier doit estre fort et bien attaché, de peur que la charrette cahotant, il ne sorte et que les roues se desjoignants ne tombent. En outre, il doit estre bien attelé, avoir un bon limonnier ou cheval de l'ur, un fouet ou escourgée avec quelques chassoires, et le même un martinet, des basts et colliers et une boüette à vieux-oint. Il doit aussi bien entendre les termes et divers tons de voix à gouverner les chevaux, comme Hay, Dia, Hurre ou Hurbau, Ou ou ou da (1).

Pourquoy dit-on ordinairement d'un grand iureur, qu'il iure comme un chartier.

Parce que quand leur charrette est embourbée, ils iurent furieusement, diablissent, et maugréent horriblement.

A quoy bon est cela ?

Pour chasser les chevaux et les encourager : pendant quoy le malin Esprit pousse à la roue, afin que ces maudisseurs et maudits estans desbourbez imaginaiement par ce moyen, ils iurent encore de plus belle une autre fois.

Lequel est-ce qui tire mieux d'un cheval ou d'un bœuf ?

C'est le cheval : car le bœuf pousse seulement du front, et n'a point de traits.

On s'en sert en nos quartier à mener des bennes de charbon, d'autant qu'ils charrient doucement et sans secousses (2).

(1) *Hieh, hotta, hietsch, schiru da hoooo.*

(2) *Ungeschockelt.*

CHAPITRE OCTANTE-DEUXIÈME

Du Cordier

Je vous proposeray un enigme, voyez si vous le pourrez bien soudre. Quelles gens sont-ce qui gaignent leur vie à reculons ?

Qui n'auroit iamais veu de cordier filer ses cordes auroit de quoy s'alembiquer l'esprit là-dessus. Il me semble que c'est un mestier aisé à apprendre : ie serois d'advis de le faire apprendre à mon pupille, qui n'est pas fort spirituel, et n'est pas du bois de quoy l'on fait les grands docteurs.

Vous ne ferez (ce me semble) que très bien, en considération du peu de bien qu'il a, qui toutesfois luy suffira à acheter du chanvre, dont il pourra faire de toutes sortes de cordage, des chables, des cordes à puits, des traicts de chevaux des cordelettes, des chassoires, de la ficelle, de la mèche. Comme aussi des sangles, licols, muselières, et sondes, des cordes à pendre, et des trenchefiles à estrangler, qui est la sauce.

Les proverbes tirez du cordier sont :

A longue corde tire, qui mort d'autrui désire.

Les pères et mères indulgens sont aussi cordiers, car ils filent la corde pour pendre leurs enfans.

(La fin prochainement)

CHARLES NERLINGER.

HISTOIRE D'UNE VILLE D'ALSACE

ET DE

SES ENVIRONS

PAR

G. DURRWELL

DEUXIÈME PARTIE

(Suite) (1)

VI

FELDKIRCH

La Thur et Pulversheim — Staffelfelden

Feldkirch : son histoire. — L'église de Feldkirch et son cimetière. — La Thur : souvenirs d'un pêcheur à la ligne. -- Pulversheim : souvenirs d'un gourmand -- Le couvent de Schœnen-Steinbach, Staffelfelden et son histoire.

A deux pas de Bollwiller, de l'autre côté de la ligne du chemin de fer, qui traverse sur un double viaduc la route d'Ensisheim et le ruisseau, se trouve située la petite commune de Feldkirch. La paroisse formée par le village est la plus

(1) Voy. pp. 333-339 et 490-496 de l'année 1897.

ancienne de la contrée ; son église a été, pendant longtemps, la seule qui se soit élevée entre Marbach et Easisheim. C'est même dans cette particularité qu'il faut rechercher l'origine du nom du village, en le traduisant par « église qui dessert toutes les campagnes environnantes » *feld-Kirch*. Le patronage de cette église a appartenu jusqu'au commencement du quatorzième siècle au comté de Horbourg, qui le vendit en 1319 à l'abbaye de Marbach (1). Quant à la commune elle-même, elle dépendait de la seigneurie de Bollwiller qui la tenait en fief de la Maison d'Autriche. Une ancienne habitation appelée le « Châtelet », qui paraît avoir servi de résidence aux ducs d'Autriche, existe encore dans le village. Les armes de Feldkirch consistaient en trois fers à cheval.

Le territoire de la petite commune, aujourd'hui si paisible, a servi jadis de champ de bataille aux gens de Colmar et de Rouffach. C'était à l'époque de la lutte de l'empereur Frédéric II avec le comte Guillaume de Hollande. Frédéric ayant été excommunié par le pape Innocent IV, et déclaré déchu du trône, la cour de Rome avait offert sa succession au prince Guillaume ; et deux partis s'étaient aussitôt formés dans l'empire. En Alsace, les habitants de Colmar étaient restés fidèles à la cause de l'ancien souverain, tandis que l'évêque de Strasbourg s'était déclaré en faveur du candidat papal. Profitant de ce différend, l'évêque Henri de Stahleck, que la prospérité de la nouvelle cité inquiétait, lança sur Colmar ses gens d'armes du mandat de Rouffach. Les deux petites armées se rencontrèrent, en 1248, aux environs de Feldkirch ; et la lutte se termina par une victoire complète des partisans de l'évêque. Ajoutons que Colmar prit sa revanche quelques années plus tard, et infligea à son tour, en 1256, aux gens de Rouffach, une sanglante défaite au Tieffenbach.

(1) L'abbaye de Marbach, fondée en 1094 par Mangold de Luttenbach (Lautenbach), s'élevait entre le village de *Vorglingshoffen* et celui de *Hüsseren*, dans le canton de *Wintzenheim*, à une dizaine de kilomètres de Colmar. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques ruines.

Feldkirch est presque uniquement composé d'une longue rue formée par les maisons de paysans qui bordent la route de Bollwiller à Ungersheim. L'église, en forme de croix latine, avec son clocher surmonté d'une flèche hardie et lancée, est fort élégante.

Selon la coutume du bon vieux temps, et contrairement à toutes les règles modernes de l'hygiène, le petit cimetière campagnard, tout vert de cette verdure grasse des sépultures, entoure le sanctuaire : les braves paysans dorment là leur dernier et paisible sommeil au milieu même de ceux qu'ils ont aimés ; et l'on peut voir leurs tombes de toutes les maisons environnantes.

À sa sortie de Bollwiller, après avoir traversé la voie ferrée, la route de Mulhouse ne tarde pas à gagner les bois qui bordent la Thur. Que de souvenirs ce nom me rappelle encore, et combien de joyeuses parties de baignade dans les eaux transparentes de la jolie rivière ! Et la pêche ! je ne parle pas des grandes battues au filet, qui ne sont que des massacres d'un pur intérêt gastronomique, des hécatombes de truites et de brochets ; mais de la douce et tant poétique pêche à la ligne, dont je me déclare sans fausse honte un amateur passionné. N'en déplaise au sceptique qui a inventé la sottise définition que tout le monde sait, et auquel la confrérie attaquée peut retourner son compliment, ce paisible exercice a des charmes infinis. Mais il faut pour cela que le cadre s'y prête ; que la rivière soit belle et claire ; que ses eaux coulent à l'ombre de grands arbres bien verts ; et que la capture souvent problématique d'une friture ne soit enfin qu'un prétexte et qu'un accessoire. Peu de rivières peuvent, à ce point de vue, être comparées à la Thur, qui joint à l'agrément du site, l'incontestable avantage de nourrir un peuple nombreux de poissons exquis. Allez y taquiner le goujon et l'ablette, incrédules endurcis, et vous reviendrez convertis.

Un magnifique pont en fer est jeté sur la rivière. Parfois, par les belles journées d'été ou d'automne, les lavandières des environs viennent étendre, sur les sables et les galets des deux rives, leur lessive d'une éclatante blancheur ; et donnent à ce petit coin de paysage une gaieté et une animation toutes particulières.

De l'autre côté du pont, les bois, plus touffus et plus hauts, rejoignent presque la route, dont ils ne sont séparés, de chaque côté, que par une simple bordure de prairies. On ne tarde pas arriver à Pulversheim.

Ce petit village, auquel le joli ruisseau qui court tout le long de sa rue principale, donne un charmant aspect de fraîcheur, est un des buts de promenade les plus appréciés des gourmets des environs. A l'extrémité du pays, vers Mulhouse, se trouve, en effet, au milieu d'un jardin bien aménagé, une bonne auberge campagnarde, dont l'hôtesse, véritable cordon bleu, a su se créer une spécialité qui fait une active concurrence à la fameuse carpe frite d'Uffholtz.

Pulversheim s'est appelé jadis Wulfersheim, puis Bulversheim. La commune dépendait, au moyen-âge, de la Seigneurie de Bollwiller qui la tenait en sous-fief de la maison de Ribeaupierre : elle avait été précédemment cédée à cette dernière par le comte de Wurtemberg. Elle appartenait enfin, au moment de la révolution, au comte de Forbach, qui y avait une résidence.

Ne quittons pas cette partie de la plaine sans nous arrêter en passant, au hameau de Schœnen-Steinbach, qui dépend de la commune de Wittenheim et est situé à proximité de la croisière des routes de Guebwiller à Lucelle et de Mulhouse à Colmar. Il s'y trouvait autrefois un couvent de Dominicaines, fondé en 1135, par Nokter de Wittenheim ; et dont les religieuses suivaient originairement la règle de l'abbaye de Cîteaux. Les vastes bâtiments de l'ancien monastère sont aujourd'hui convertis en auberge.

Sur la Thur, en amont de Pulversheim, et dans la direction de Cernay, se trouve la commune forestière de Staffelfelden, tout entourée de prairies et de bois. L'ancien château de Staffelfelden a appartenu d'abord à la maison de Ferrette qui l'offrit en fief, en 1310, au duc Léopold d'Autriche, landgrave de Haute-Alsace. Dix années plus tard, en 1321, le comte Ulrich de Ferrette le sous-inféoda, avec le village, aux nobles de Masevaux. Puis il passa successivement de Jean-Rodolphe Bapst aux Reding de Bibereg pour échouer

enfin aux Peschery (1), qui le possédaient au moment où éclata la révolution française. Un bel établissement industriel s'élève aujourd'hui sur l'emplacement de l'ancien manoir féodal.

(*A suivre.*)

G. DURRWELL.

(1) La famille de Perchery, installée en Alsace après les traités de Westphalie, possédait, en outre, les offices de Reichsvogt à Kaysersberg, et de prévôt à Ensisheim.

NOTE

SUR UN PASSAGE DE LA BROCHURE

« WISSEMBOURG »

PAR LE

GÉNÉRAL DUCROT

C'est une bien petite rectification que je propose : le général Ducrot est arrivé à Lembach le 4 août 1870 à huit heures du matin et non à midi (1). C'est peu : mais en guerre souvent les minutes sont des heures. Ici, il n'en était pas ainsi. Le général ne pouvait plus porter secours à la division Douai et s'il avait été à Wissembourg, il aurait peut-être rendu le malheur plus grand. Il alla reprendre son ancienne position à Fröschwiller et il fit bien.

Mais laissons le parler :

« Le lendemain, 4, de bonne heure, nous nous mîmes en route pour Lembach (2), et il était midi environ quand nous arrivâmes sur l'emplacement du bivouac ; nous étions encore à cheval occupé de l'établissement de nos troupes, lorsque nous reçûmes la dépêche suivante du colonel de Franchessin (3), commandant le 96^e de ligne :

(1) Guerre des Frontières. Wissembourg. Réponse du général Ducrot à l'Etat-major allemand. Paris, 1873, in-8° 32 p. p. Le général déclare n'avoir donné aucun ordre au général Douai et c'est la vérité.

(2) Lembach est à 14 kil. de Wissembourg et à 5 de Klimbach.

(3) Le colonel de Franchessin occupait depuis la veille Klim-

« Klimbach, le 4 août 1870, à 11 heures.

« Mon Général,

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que l'ennemi tire
« sur Wissembourg; on me dit que le feu s'est déclaré dans
« plusieurs maisons. Cet avis nous est donné par le poste du
« Pigeonnier.

« Le 78^e vient d'arriver; je fais plier mes bagages et lever
« le camp. Je ne me mettraïen route qu'à midi. »

« Je suis, etc.

Le colonel DE FRANCHESIN.

« Immédiatement nous fîmes mettre sac au dos, prîmes
nos dispositions pour marcher au premier signal et de notre
personne, nous courûmes à la redoute du Pigeonnier, d'où
l'on découvre toute la vallée de la Lauter.

« Nous y arrivâmes justement pour voir nos troupes
débordées de toutes parts et obligées d'évacuer le Geisberg,
en se repliant dans les directions de Cléebourg et de
Pfaffenschlick. »

Nous ne comprenons pas que le Général Ducrot dise qu'il
prit « ses dispositions pour marcher au premier signal ». Car le général Douai, commandant la 2^e Division du Corps d'armée de Mac-Mahon, était sous ses ordres et il n'avait par conséquent aucun signal à lui donner. On sait que la plus grande partie de la division battue rallia par Cléebourg le général Ducrot à Klimbach et que tous, le lendemain, ils étaient campés à Fröschweiler et dans les environs.

La mémoire du général Ducrot lui fait défaut pour l'heure de son arrivé à Lembach, il n'arriva pas dans ce village à « midi environ », mais bien entre huit et neuf heures du matin.

Et voici mes preuves :

Ayant montré vers 1874 la brochure du général Ducrot au docteur Bierk, maire de Lembach en 1870 et alors médecin

bach, le Pigeonnier et Pfaffenschlick. Le colonel tomba glorieusement deux jours après à Fröschwiller. Le 78^e faisait partie de la division Douai; il venait relever le 9^e qui devait se porter en avant vers Nothweiler. Un escadron du 3^e hussards était aussi à Klimbach.

à Fénétrange ; celui-ci, après avoir lu me fit de suite cette réflexion : « Le général fait erreur, il est venu chez moi en-
« tre huit et neuf heures du matin ; je m'en souviens comme
« si c'était aujourd'hui et ma femme lui ayant demandé s'il
« voulait déjeuner, le général lui dit qu'il viendrait prendre
« du café au lait dès qu'il aurait visité l'installation de ses
« troupes. »

Cette assertion du docteur Bierk (mort depuis quelques années) est corroborée par le récit qu'un habitant de Lembach nommé Georges Müller fait des événements passés dans son village en 1870. C'est écrit avec naïveté, mais avec un grand air de vérité. (1)

Voici ce qu'il dit page 67 :

« Aujourd'hui, 4 août, il fait très beau temps et tout le monde est levé de bonne heure, parce qu'il y aura beaucoup à voir et à entendre.

« Déjà, le général de Bernis (2) est à l'auberge du *Mouton* et hier le cuisinier du général Ducrot est arrivé et a apporté des pigeons et des petits coqs pour être préparés dans la cuisine de M. le Maire.

« Le général arrivera avec deux régiments venant de Fröschweiler ; cela va commencer, dit-on. A huit heures du matin, le général s'arrête devant la maison du docteur Bierk, échange quelques paroles, disant qu'il va faire un tour au camp et qu'il reviendra déjeuner chez lui.

« L'idée que le général était venu de si bon matin, fait penser à quelques uns qu'il pourrait bien avoir une rencontre aujourd'hui. Nous ne l'espérons pas si proche. Mais voilà qu'un hussard du 3^e régiment arrive comme une flèche en criant : « L'ennemi est là » ! et tout le monde de répéter : « L'ennemi est là » ! On voit des soldats sortir de toutes les maisons et se diriger en toute hâte au camp ou nous nous rendons en observant tristement que tout à l'heure on criait : Victoire ! et que maintenant on dit : L'ennemi est là !

(1) 1879. *Krieges Erinnerungen eines Elsassers*. Weissemburg, 1894, in-8°, 287 p.p. Ouvrage très intéressant.

(2) La brigade de Bernis arriva une des premières à Niederbronn avec le 3^e hussards. Les tentes des officiers furent dressées sur la promenade.

« Au camp, tout est en mouvement ; on bat la générale ; les soldats mettent sac au dos ; l'artillerie attelle et un régiment part.

« Un autre cavalier arrive et remet une dépêche au général, qui se trouvait devant l'auberge du *Mouton*. On le voit après l'avoir lue se promener d'un air très agité dans la cour de l'auberge ; il donne une réponse au cavalier qui retourne à Klimbach.

« Le propriétaire du *Mouton* (M. Schilleins-Licht) voyant le général à cheval, lui demande : Est-ce que le combat prend une mauvaise tournure ? — Laissez-les venir, lui répond vivement le général, nous leur réglerons leur compte. Et il partit vers le Galgenfeld où l'artillerie était campée.

« Pendant toutes ces péripéties, nous oublions d'aller dîner, et la femme de M. le Maire et le cuisinier préparaient un bon dîner ; on rôtissait les petits coqs, mais ils ne devaient pas être mangés par le général, mais bien le lendemain par les soldats bavares.

« Le général attendait une nouvelle dépêche, mais vers midi, il ordonna au docteur Bierk de se rendre à Klimbach, pour soigner les blessés du combat de Wissembourg ; le docteur trouva dans cet endroit soixante-dix blessés dont beaucoup de Turcos ; il resta à les soigner jusqu'à dix heures du soir.

« Avant de partir, le docteur avait ordonné de faire charger les bagages de la troupe sur des voitures et de les conduire à la Scherholl où se trouvait alors le général. Les soldats quittèrent alors le campement de Lembach. » Fröschweiler fut le point de ralliement.

Ainsi d'après le docteur Bierk et Georges Müller, le général Ducrot n'arriva pas à Lembach à « midi environ » mais bien entre huit et neuf heures du matin. A midi ou environ, il se retirait sur Fröschweiler. Il ne pouvait rien changer à l'issue du combat de Wissembourg ; mais il n'était pas loin de cette ville, de même que le surlendemain, 6 août, les trois divisionnaires du maréchal Bazaine n'étaient pas loin du général Frossard, occupé alors à Spickeren ! Mais il y a une différence....

ARTH. BENOIT.

BULLETIN

HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE

DU COMITÉ

DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

DU

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

ANNÉE 1897

N^{os} 1 et 2

Cet in-8° de 554 pages est publié par le Ministère de l'instruction publique et sort, comme de règle, de l'imprimerie nationale. C'est une série nouvelle qui correspond à la transformation de nos *sociétés savantes* en *Académies régionales*; ce qui n'empêche pas l'ancien *Comité des travaux historiques et scientifiques*, établi précédemment, de coexister, de présider en quelque sorte les groupes forains, d'analyser et même de publier les communications directes qui lui arrivent, de se réunir chaque mois et de publier son Bulletin à la fin de chaque année. Le Comité a, comme autrefois, ses Président, Vice-président, Secrétaire et ses membres, soit ensemble 21 hommes de sciences, et compte 37 membres honoraires résidents, 59 non résidents, 86 Correspondants honoraires et 200 Correspondants actifs, soit ensemble une famille de 400 membres, ou hommes de savoir et relativement laborieux.

Quand on se met en présence de cette statistique, il semble que son Bulletin doit offrir une grande série de travaux variés et instructifs au suprême degré. Eh-bien ! on éprouve une déception quand on a parcouru l'ensemble des travaux qu'il renferme ; mais cette déception disparaît à la première considération que les nombreuses notabilités dont on a lu les noms sur les listes du Bulletin ministériel, font partie des Académies régionales et donnent à celles-ci l'éminent contingent de leur savoir, de leurs recherches et de leurs travaux. C'est donc dans ces diverses publications qu'il faut puiser les éléments d'une appréciation équitable du mouvement littéraire et scientifique de l'époque.

On serait encore dans l'erreur si, de ce qui précède, on concluait que les rapports dont les procès-verbaux des séances mensuelles sont remplis, offrent peu d'intérêt, peu de vie, peu de variété. Il y a, au contraire dans ces laconiques analyses, toute la substance historique qui ne se dégagerait que confusément d'une dissertation plus étendue, plus fleurie. Ici, la compétence est presque toujours d'une lueur, d'une clareté qui coupe court au doute et à toute contestation. C'est la science, non la littérature, qui a la belle place dans notre Bulletin ministériel.

Cependant, en fait de littérature, ce Bulletin n'est pas plus exempt qu'un Procès-verbal de police judiciaire n'est exempt de la formule imposée au commencement et à la fin aussi de toute pièce impliquant authenticité. Cette enseigne nous a toujours paru nuire à l'examen d'un livre ne relevant que du savoir, du goût et de l'intelligence de son auteur. Si nous avons obéi à ce préjugé, nous n'aurions certes pas l'avantage d'appeler particulièrement l'attention des lecteurs de la *Revue d'Alsace* sur un travail extraordinaire, que le *Comité ministériel* a l'avantage et l'honneur de lancer au grand-jour. Ce travail est dû à M. JEAN GUIBEAUD, archiviste de la ville de Perpignan. Il a pour titre : *Etude sur les noms de baptême à Perpignan de 1516 à 1738*.

Cette étude se compose de 148 pages dont une notice critique et explicative fort claire et bien écrite, initie le curieux, le chercheur au système et à la pensée de l'opérateur. Des tableaux, au nombre de 117, savamment étagés, captu-

rent l'attention et démontrent à l'esprit le plus indifférent que la statistique, ainsi comprise, devient une source extrêmement riche en déductions irréfutables, à l'appui de la vérité de fait et ne laisse aucune place à la contradiction. Nous ne pouvons que renvoyer le penseur à l'examen de ce beau et excellent travail de M. l'archiviste de la ville de Perpignan et féliciter, encore une fois, le Comité des travaux historiques et scientifiques de lui avoir réservé une belle place dans son Bulletin de 1898.

PROGRAMME

DES PRIX A DÉCERNER EN 1898-99 PAR LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE
DE MULHOUSE

« Ce programme des prix paraît chaque année » et celui que nous signalons « annule les éditions précédentes ». Les modifications résolues se rapportent à la suppression de trois questions concernant les arts chimiques et une quatrième relative aux beaux arts. Sept autres propositions se rapportant aux fondations, aux arts chimiques et à l'utilité publique ont été modifiées par la Société, de sorte que les concurrents feront bien de réclamer le programme à la *Société industrielle*, qui s'empressera de les satisfaire, sans frais à leur charge.

Les grandes divisions de ce concours pour les prix à décerner en 1898-99, embrassent donc les fondations, les généralités, les arts chimiques et ses nombreuses subdivisions, les arts mécaniques, l'histoire naturelle, le commerce, l'histoire, statistique et géographie, l'utilité publique et les Beaux-Arts. Les questions formulées et bien définies pour chacune de ces grandes divisions, sont au nombre de 140 et offrent ainsi un vaste champ d'exploration à toutes les connaissances du travail humain. On ne peut qu'applaudir aux efforts de la *Société industrielle* pour exciter et récompenser l'émulation des travailleurs dévoués au progrès de la civilisation.

PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN PENDANT L'ANNÉE 1896-1897

Le volume que l'Académie de Rouen fait paraître en 1898 contient le résumé de ses travaux et la liste des prix qui seront distribués pour la période correspondante de 1898-1899 et 1900. Ce volume, in-8°, se compose de 349 pages, embrassant, outre les discours et réponses de réception ainsi que les procès-verbaux des séances, des notices spéciales concernant l'histoire et les intérêts de la Normandie. La liste des prix qu'elle distribuera n'est pas aussi longue que la liste du même genre présentée par la *Société industrielle de Mulhouse* dont il vient d'être question ; mais elle est assez convenablement dotée pour stimuler les concurrents et les encourager dans leurs études et leurs recherches.

La Classe des *Belles-Lettres et des Arts* occupe la plus grande place des travaux de l'Académie dans le *Précis analytique* que la *Revue d'Alsace* s'empresse de signaler.

LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE

ET LE VERSANT ALSACIEN DES VOSGES

M. Henri Bardy, Président de la Société philomatique vosgienne, nous donne, dans un in-12 de 20 pages, un rapide aperçu des travaux réalisés par la société qu'il préside et dont la création du Musée de Saint-Dié est le principal résultat tangible. Il saisit cette occasion pour faire une rapide et bien intéressante excursion sur les sommets de la Vosg des deux arrondissements de Saint-Dié et de Remiremont, qu'il sait par cœur, et ne peut se dispenser de prolonger son voyage sur le versant oriental, partout enfin où le versant occidental, l'abbaye de Remiremont notamment, étaient intéressés avant 1789.

Bonne et utile remémorance, remplaçant avantageusement un discours de fin d'année, fréquemment ennuyeux.

CLUB ALPIN FRANÇAIS

SECTION DES HAUTES-VOSGES

(Belfort-Epinal)

Bulletin N° 10

Ce Bulletin est annuel. Il est publié par le groupe des Alpinistes de Belfort. On ne devine pas pourquoi les Spina-liens sont associés, ou figurent comme tels, au groupe de Belfort plutôt qu'au groupe Nancéien, fondateur de ces réunions dès le lendemain de la nouvelle frontière à l'Est, vers le Rhin. Il n'y a vraisemblablement d'autre cause à cette anomalie apparente que le recrutement du grand nombre des Belfortains établis à Epinal et le département des Vosges ; de sorte que la remarque n'a d'autre portée que la constatation d'un fait en passant.

Le Bulletin du groupe de Belfort est donc annuel. Il est imprimé par Devillers, 23 et 25 rue Thiers. C'est un bel in-12 de 72 pages. Il contient le compte des recettes et celui des dépenses de l'année, les procès-verbaux des réunions et du banquet ; les discours, les allocutions, les toasts et autres manifestations d'usage. Il y a, en outre, une notice sur les dernières années de l'abbaye de Masevaux et une légende sur le moulin de Delle.

Le Bulletin du Club générateur, c'est-à-dire du Club de Nancy, est bi-mensuel et ses trois premiers numéros de l'année, formés de 52 pages, demeurent dans la donnée primitive des excursions projetées ou accomplies et des diverses voies de communications améliorées, rectifiées, créées ou à créer sur ces hauteurs et leurs versants. La question forestière n'y est point déplacée et y est toujours traitée avec toute la compétence des excursionnistes appartenant à l'administration.

CORRESPONDANTS

DE GRANDIDIER — DOM LA FORCADE ET DOM POIRIER

On trouve, parmi les manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, trois lettres de Grandidier dont Mr l'abbé Ingold a fait l'objet d'une intéressante brochure de 22 pages in-8. Le nom de l'imprimeur est oublié ou passé sous silence, ce qui permet de penser que ces vingt-deux pages font partie de l'*Alsatia sacra* annoncée et peut être en cours de composition.

Les trois lettres de Grandidier demandent, à Dom la Forcade et Dom Poirier, copie des pièces qui existent aux archives bénédictines de Saint-Denys concernant les prieurés de Lièvre, au val de ce nom, et de Saint-Hyppolyte, près de Schlestadt, prieurés dont Saint-Fulrade fut le fondateur. Ces copies furent livrées et il est probable que Grandidier les indique dans la note du tome VI, p. 20 et suiv., des œuvres inédites de 1865.

La brochure de M. l'abbé Ingold est accompagnée de la reproduction d'un « double dessin de l'ancienne église de Lièvre, qui existe aux archives de Callsruhe ». On aurait bien fait de donner la traduction française des légendes allemandes dont ce double dessin est orné et dont certaines parties, de *seconde main*, sont d'une lecture presque insaisissable à cause de leur extrême ténuité.

ALSATICA

OU CATALOGUE N° 1 D'OUVRAGES SUR L'ALSACE

En Alsace, le collectionneur ne fait de différence entre les livrets de ce genre qu'en faveur d'un catalogue concernant la bibliothèque d'un particulier, d'un concitoyen, d'un compatriote tout au moins et se composant de livres voués à la vie, aux faits, à la chose, en un mot, de l'ancien Duché de la rive gauche du Rhin. Dans ce cas, le catalogue a sa place dans une section de la bibliothèque alsatique, lorsque la mort ou

autre évènement de force majeure, condamne la collection à être déposée sur les tables du marché local.

Est-ce le cas dans la circonstance qui nous dicte ces quelques mots ? ... Assurément non ! Et cependant, il y a des raisons, ayant leur origine dans le passé, pour que nous nous montrions, cette fois, moins exclusif, un peu plus libéral que la doctrine généralement professée dès les premiers jours du désastre national.

Et d'abord M. J. Noriel, libraire à Strasbourg, avait, en quelque sorte, le privilège de la spécialité des livres concernant l'Alsace. Son successeur, M. F. Staat, a jusqu'à présent, suivi les traces de M. Noriel et c'est sous l'invocation commerciale et permanente de ce nom que le catalogue vient de paraître.

En second lieu, après avoir parcouru ce livret de 1984 numéros, j'y ai renouvelé connaissance avec de bons et vieux amis dont le sympathique et salulaire idéal a suffi pour me décider à revivre un instant avec eux, et me promettre encore de revenir quelques fois dans leur instructive et agréable société. D'autres aussi feront de même.

On ne rencontre plus, dans le petit groupe du successeur de Noriel, les principales notoriétés littéraires de nos premiers temps d'alsatiqueur, mais assez de titres sonnants donnés à des produits de minces dimensions. Le prix de ces brochures se trouve imprimé à la queue de leur enregistrement et empêche l'amateur de se tromper sur l'importance de l'objet. Bref, le catalogue est bâti un peu à la façon d'outre Rhin et dans le système alphabétique, quant aux noms des auteurs.

FRÉDÉRIC KURTZ.

UNE PAGE DE BIBLIOGRAPHIE

M. Marckwald bibliographe

Le docteur Kassel — Les Beitræge

C'est de quelques publications faites récemment en Alsace même, et pour la plupart en langue allemande, que nous désirons parler ici.

I

Voici d'abord, pour commencer par la bibliographie de la bibliographie, la suite des utiles travaux de M. le bibliothécaire Marckwald, qui donne depuis plusieurs années dans la *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*, après l'avoir donné dans le *Jahrbuch des Vosgesen - Clubs*, l'exact inventaire de tout ce qui a été imprimé sur l'histoire de de l'Alsace. Son dernier tableau, paru ce printemps (*Zeitschrift* etc XIII, p. 302), comprend les publications de l'année 1896, classées comme dans les tableaux précédents, sous les XVII rubriques suivantes :

1) Dix-neuf périodiques, dont cinq français (*Annales de l'Est* et de la *Société d'émulation des Vosges*, *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* et de la *Société philomatique vosgienne*, *Revue d'Alsace*) et quatre alsaciens en langue française (*Bulletin de la Société des monuments historiques* et du *Musée historique de Mulhouse*, le *Passe-Temps* et la *Revue catholique d'Alsace*). Le *Touriste*, journal hebdomadaire illustré paraissant depuis 1889 chez Sallé à Colmar, dans les deux langues, a malheureusement disparu avec la fin de l'année 1895. C'était l'organe officiel de l'association

des hôteliers d'Alsace. Il mérite bien que nous lui consacrons un souvenir et un regret.

2) Douze bibliographies ou catalogues tels que celui de la collection Reiber, ou les *Notes et documents* publiés ici-même, le *Répertoire méthodique du moyen âge français* par Vidier, etc.

3) Vingt-sept écrits divers sur l'histoire générale, par exemple un extrait du *Bull. of the geogr. Club of Philadelphia*, intitulé *Some facts about Alsace und Lorraine*; le *Guide pour Strasbourg et les Vosges* d'E. Kœnig, en trois langues; celui d'A. Stegmüller pour *St Dié et ses environs*, etc.

4) Époque préhistorique et romaine onze numéros, dont le *Guide pour les recherches archéologiques de l'Est de la France* par Bleicher et Beaupré, et *La guerre Germanique* de Fl. A. Guiliano par L. Oberziner.

5) Moyen Âge. Citons ici en première ligne l'*Histoire de Nancy* de M. Pfister, dont la *Revue d'Alsace* a parlé l'année dernière (p. 289).

6) *Temps modernes : Les premiers combats de 1814* par F. Bouvier, *L'invasion austro-prussienne (1792-94)* par L. Pingaud, etc.

7) Historiographie locale : G. Kern, *Geschichte des Colmarer Vernahmerungsvereins*; Ch. Lenoir, *Les trois sièges d'Huningue* (Extrait de la *Revue du Génie militaire*); P. Girard, *Excursion à Ferrette* (Extrait de l'almanach des Kneippistes de Mulhouse), etc.

8) Études biographiques, telles que celles de Maurice Bloch, *Femmes d'Alsace*, analysée ici-même il y a deux ans (p. 127) et de Henri Jouve dans les *Dictionnaires départementaux*. Articles nécrologiques de la *Revue de l'Art chrétien*, du *Journal de la Société d'Archéologie Lorraine*, de l'*Almanach d'Alsace et de Lorraine*, du *Centralblatt der Bauverwaltung* et de la *Deutsche Bauzeitung* sur l'architecte strasbourgeois E. Buswillwald; ceux que les *Annales des mines* et *La Nature* ont consacrés à M. Daubrée et celui que L. Mougérot a tracé sur J. Macé dans *La ligue de l'Enseignement*. Essai de F. Lienhard sur Moscherosch dans *Das 20 Jahrhundert*; communication d'E. Müller dans la

Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte sur *Pfeffel im Urteil zweiss Zeitgenossen*; *Biographie de Quintenz*, l'inventeur de la bascule décimale, et origine de l'Usine de Grafenstaden, par F. Brauer, au *Bulletin de la Société des Sciences, Agriculture et Arts de la Basse-Alsace*; *Lettres inédites de Ramond* publiées par Tamisey de Larroque dans la *Revue des Pyrénées*; enfin *Mémoires du général Rapp*, revus et annotés par D. Lacroix.

9) Histoire ecclésiastique et 10) des Juifs.

11) Art et archéologie.

12) Histoire savante et littéraire, archives et imprimerie. A citer surtout *Das Markchen von Oberkirch*, cette piécette de Goethe qui évoque un souvenir de la Terreur à Strasbourg et qu'Erich Schmidt a étudiée dans *Cosmopolis* (Elle figure au 18^e vol. des œuvres de Goethe, que G. Rocke vient de publier), puis les drames imités des Anciens par Wolfart Spangenberg (1) et Isaac Frœreisen, représentés sur le *Theatrum academicum* du Gymnase et publiés maintenant dans la *Bibliothek des litter Vereins* de Stuttgart.

13) Histoire de la civilisation et des mœurs.

14) Légendes et folklore.

15) Linguistique.

16) Héraldique et numismatique.

17) Cartographie. Cette rubrique reste aussi vide en 1896 qu'en 1895 et en 1894.

II

Voici maintenant quelques nouveaux travaux du docteur Auguste Kassel de Hochfelden, dont les *Notes sur Ingwiller aux XVII^e et XVIII^e siècles* ont été résumées ici même l'an dernier (p. 62). Depuis, il a complété ces Notes, au dernier

(1) Fit imprimer à Strasbourg son *Hécube* (1605) et son *Amfitruo* (1608) et traduit l'*Ajax* de Sophocle d'après le latin de Scaliger; fut un auteur dramatique fort apprécié de son temps. Frœreisen traduisit le *Crésus* de Crinsins, l'*Andromède* de Bralovins, les *Nuées* d'Aristophane, etc. Pour plus de détails sur ces deux écrivains alsaciens, voir *Gervinus III*, p. 71 et suivantes.

Jahrbuch des Vog.-Clubs (et en tirage à part), dans une étude sur les familles nobles d'Ingwiller du XVI^e au XVIII^e siècle, dont il a puisé les matériaux aux archives de Strassbourg, Ingwiller, Niederbronn, Dunzenheim, Oberbronn, etc, et qui donne des renseignements nouveaux, absents du *Deutsches Adelslexicon* de Kneschke (1861), du *Grosses Wappenbuch* de Siebmacher (1871), du *Goldenes Buch von Strassburg* de Kindler de Knobloch (1885), ainsi que de l'*Alsace noble* de Lehr et de l'*Histoire d'Ingwiller* récemment écrite par l'instituteur Charles Detz. M. Kassel nous fournit des détails inédits plus ou moins étendus sur cent quatre-vingt-sept familles qui ont demeuré ou passé à Ingwiller. Celles dont il parle le plus longuement sont les Bernhold, Bœcklin, Callenstein, Freudenstein, Hanau-Lichtenberg, Hoym, Kippenheim, Lœben, Nelspach, Schmidtbürg, Simmern, Waltdmanshausen, etc. Un appendice renseigne sur les résultats des fouilles opérées dans les caveaux de l'ancienne église d'Ingwiller, qu'on démolissait au moment même où s'imprimait l'étude du docteur Kassel.

Rappelons aussi qu'il a communiqué au *Jahrbuch* de 1895 une contribution *Zur Volkskunde im alten Hanauerland*, où il parle de la curieuse « planchette à tonnerre » employée dans beaucoup de villages d'Alsace pour désigner l'habitant, qui devait sonner les cloches au prochain orage et briser ainsi la force de l'éclair (*fulgura frango* dit la *Cloche* de Schiller), selon l'opinion populaire bien connue. La planchette de Minversheim (canton de Hochfelden), dont M. Kassel s'occupe spécialement, fut retrouvée en 1868; elle est en bois de chêne, longue de vingt-trois centimètres, large de quinze.

Il mentionne ce même village de Minversheim au *Jahrbuch* de 1896, pour prouver par de nombreux textes que le *w* (double *v*) introduit dans l'orthographe du mot est apocryphe. Cette lettre, en effet, n'apparaît qu'en 1810 dans les titres du Recueil officiel des Actes de la préfecture du Bas-Rhin, et elle ne figure que sporadiquement dans les documents locaux de 1818 à 1831. Les formes primitives sont *Munsfredouilla* (en 711) et *Munifredesheim* (743).

Un autre travail de M. Kassel est inséré dans la *Strassb. Post* des 16 et 23 Janvier derniers sous le titre de *Aus den*

« *guten alten Zeiten* ». Cet appoint à l'étude des mœurs alsaciennes au XVIII^e siècle tend à montrer que le « bon vieux temps » si vanté ne valait guère mieux que le nôtre. Les documents utilisés à cet effet sont notamment les Actes presbytéraux de Mittelhausen, conservés pour les années 1737, 1740-42, 1756-70. Ce sont les comptes rendus des séances et des jugements du tribunal ecclésiastique, composé du pasteur et de deux anciens, qui fonctionnait dès 1659 au *Hanauer Ländel* et qui, sa juridiction étant tombée en désuétude, fut réorganisé en 1736, c'est-à-dire aussitôt que la région devint hessoise. Les censures publiques qu'il eut à prononcer dans la période qui nous occupe visent notamment les jurons, l'ivrognerie, l'immoralité, les querelles, fréquentation des danses, transgression du repos dominical, etc. Les punitions consistent en amendes, rétractations et pénitences publiques. Pendant ces dix-neuf ans, il se produisit à Mittelhausen vingt cas graves d'immoralité, dont un seul adultère, il est vrai, et dont un seul autre ne put être réparé par le mariage, parce que le jeune homme qui avait compromis deux jeunes filles, ne put évidemment pousser le repentir jusqu'à les épouser toutes deux.

Détail curieux : la sage-femme aussi était soumise à ce tribunal ecclésiastique.

Enfin notons à l'actif de M. Kassel le feuillet des 6, 8, 11 et 13 janvier du *Neuer Zornthal-Bote*, organe officiel du cercle rural de Strasbourg, paraissant à Brumath trois fois par semaine et qui se trouve dans la quatorzième année de son existence. Le feuillet en question est intitulé : *Aus dem Notizbuch eines hanauischen Schreiners (1785-94)*. Ce maître menuisier eut en sept ans vingt apprentis, dont sept catholiques ou, au point de vue de la nationalité, neuf Allemands (de Ratisbonne, Hechingen, Berlin, du Palatinat, deux de Hambourg, deux Wurtenbergeois). L'époque était importante pour le brave menuisier de Mittelhausen ; car c'est de 1788 à 1790 qu'on restaura l'église et que notamment on en renouvela le mobilier. Le local rénové fut inauguré le 14 février 1790 par le *pastor loci* Pétri, ceux de Pfaffenhofen, G. J. Schaller, et de Brumath, Martin Barth. Ce dernier nom a son importance ; car sa présence sert

à rectifier une erreur faite par M. Kiefer à la page 121 de son *Pfarrbuch der Grafschaft Hanau-Lichtenberg*. Autres détails : l'introduction en 1790 de la monnaie française permet de donner d'utiles indications sur la valeur changeante des assignats, qui dès juillet 1793 valent moins que la moitié du numéraire (3 florins en argent — 7 fl. 5 ss. en papier). Le 4 octobre 1792, 3500 prisonniers de guerre traversent Brumath pour aller se loger à la caserne de la Finkmatt.

III

Nous arrivons à une collection de publications alsatiques qui paraissent depuis onze ans à des intervalles indéterminés. « Elle se compose d'études détachées sur l'histoire proprement dite, sur l'histoire littéraire, sur la langue de nos anciennes provinces de l'Est » (*Annales de l'Est* III, 598). Chaque fois que cinq de ces études ont paru, on en forme un volume. C'est ainsi que les *Beiträge zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen*, c'est le titre de la collection, comprennent déjà quatre volumes, analysés successivement par les *Annales de l'Est* (III, 598. VI, 483. XI, 455), auxquelles nous nous permettons d'adresser le lecteur désireux de puiser des renseignements précis sur les *Beiträge*. Quant au 5^e volume, en voie de formation, nous allons rendre compte ici des trois fascicules qui en ont déjà paru et qui portent dans la collection complète les nos 21, 22 et 23 (1).

N° 21

Théodor Vulpinus, *Ritter Friedrich Kappler* 1896, 111 pages.

On sait que Vulpinus est l'ingénieux pseudonyme de M. Renaud, inspecteur scolaire, qui cache sous ce transparent voile latin son nom si français. Cela rappelé passons à l'analyse de son œuvre.

(1) Ajoutons que c'est M. Heitz qui est, depuis le début, l'éditeur de cette intéressante publication.

Les frères Frédéric et Guillaume Kappler sont connus surtout par le rôle qu'ils jouèrent aux côtés de Pierre de Hagenbach lors du drame de Brisach (Voir *Annales de l'Est* V, 62-76). Frédéric fut « l'un des plus grands capitaines de son temps », (Ravenet) « vaillant chevalier et bien expérimenté tant en France qu'en Italie » (Commines); Sébastien Brant le cite avec éloge.

Le village d'où sa famille semble tirer son nom est au canton de Landser et apparaît en 1144. En 1284, les frères Otton et Jean *Cappeler* sont cités comme bourgeois de Mulhouse; et dans une procuration donnée pour Brunon de Ribeaupierre (Luxeuil, 20 janvier 1381), un *messire Cappelaire* figure parmi les témoins. Mais voici le père de nos deux frères, Henri, conseiller du Landvogt, Jean de Thierstein à Ensisheim en 1422, bailli à Masevaux en 1430, vassal du sire de Ribeaupierre, qui l'investit de la colonge d'Eguisheim (1441). Un an après, il guerroya, avec d'autres chevaliers, contre Mulhouse. La lutte, interrompue par l'invasion des Armagnacs, est reprise de plus belle et ne cesse que par l'intervention de l'empereur qui écrit à Henri *Capler* une lettre conservée au Cartulaire de Mulhouse (1446). Mentionné encore en 1452 comme conseiller de la régence d'Ensisheim, il a dû mourir bientôt après. Sa veuve, de la famille des Ferrette, se retira à Gildwiller (non loin de Hagenbach) avec ses deux fils, dont l'aîné, Frédéric, avait environ vingt ans. Héritier de la haine de son père contre Mulhouse, il prit part au *Plappertkrieg* (1465), en qualité de vassal de Ribeaupierre, et à l'incursion du chevalier Bock de Stauffenbourg en Lorraine. En 1471, il est, d'après Schœpflin, *praefectus Ensisheimio*. Un an avant, il était déjà au service de Hagenbach qui, les 17 et 19 septembre 1470, réclame de Mulhouse le paiement d'un cheval appartenant à Kappler et tué par des bourgeois de la ville. Cette réclamation est renouvelée le 11 novembre à la diète de Colmar. Les négociations qui s'en suivirent et la situation officielle de Kappler à Ensisheim l'empêchèrent de prendre part à l'expédition contre Ortemberg (*Annales de l'Est* VIII, 32) et à la levée de troupes faite le printemps suivant contre Louis XI. Son frère, par contre, partagea l'emprisonnement du grand bailli à

Oberkirek (*ibid.* III, 529).

Lorsque le Téméraire vint à Brisach le 24 décembre 1473, Frédéric y commandait déjà les lansquenets allemands. C'est lui qui paraît avoir été le bourgmestre noble que Hagenbach, revenant après son mariage, mit à la place du bourgmestre roturier Stéhelin (l'auteur de la *Reinachronik* d'après Moue) et qui fut destitué à son tour avec tout le conseil après l'attaque nocturne des Fribourgeois. Lorque, le 6 avril, le bailli arriva à la tête des mercenaires picards et ordonna aux lansquenets de leur faire place, Kappler et ses officiers demandent leur congé, ne restent à Brisach qu'à la prière des bourgeois et interviennent de leur mieux entre ces derniers et Hagenbach. Les révoltés l'emportent, le mardi de Pâques 11 avril, et veulent mettre la main sur le bailli. Kappler obtient qu'on le garde simplement prisonnier dans sa maison et il est des quatre chevaliers qui partagent avec quatre bourgeois et quatre lansquenets la surveillance du captif. Lorsque ce dernier fut enfermé dans la tour le vendredi suivant et qu'après l'arrivée des députés de Sigismond (et de la ligue de Constance) annonçant le rachat du pays, un tribunal fut institué pour juger son ancien chef, Kappler quitta la ville pour ne pas devoir figurer comme témoin à charge et ne retourna sans doute à Gildwiller qu'après avoir conféré avec Guillaume de Ribeaupierre, auquel il avait déjà envoyé, de Brisach même, un rapport que Mone date du 15 ou du 16, mais qui ne peut pas avoir été écrit avant le 20. Son frère resta auprès du bailli et reçut ses dernières volontés (*Revue d'Alsace*, 1895, p. 386).

Leur maître mort, les deux frères furent un moment sans ressources. Comme on leur devait un arriéré de solde, ils se payèrent eux-mêmes, d'après l'usage de l'époque, en allant piller la seigneurie de Blamont (1^{er} juillet), provoquant ainsi les représailles des Bourguignons qui, le mois suivant, ravagent le Sundgau pendant quatre jours. La Basse-Union entre en campagne : Kappler prend part à la victoire de Chénebier (13 novembre), au siège (8-16 nov.) et à la prise d'Héricourt, dont il est nommé commandant. Laissé seul pendant l'hiver avec deux cents cavaliers et autant de lansquenets, il soutient plusieurs escarmouches victorieuses,

s'empare le 10 juin 1475 du château de Lomont près de Lure et, en novembre, de Luxeuil. Sa dernière expédition (3 mars 1476) le mène à Montbozon sur l'Oignon et à Grammont près Rougemont, où il se heurte à Etienne de Hagenbach.

Le matin du 22 juin, à la lisière de la forêt de Morat, les deux frères sont frappés chevaliers par le *Landvogt* Oswald de Thierstein, en même temps que René de Lorraine, Wecker de Bitche et plus de cent nobles de Sundgau et de Brisgau. Après la victoire, ils poussent jusqu'au pays de Vaud avec la plupart des chevaliers d'Alsace et ne sont de retour à Bâle que le 6 juillet. Etant vassal de Guillaume de Ribeaupierre, qui succéda à Thierstein et conduisit le contingent alsacien contre Nancy, Kappler a dû assister à la mort du Téméraire.

Ses autres expéditions nous intéressent moins. Disons seulement que, dans la campagne de 1487 contre Venise, il fut commandant de la ville de Trente, et défit, le vendredi 10 août, à Calliano, un ennemi beaucoup supérieur en nombre, ayant sous ses ordres Christophe de Hattstat, Louis de Reinach, Caspar Brecklin, Henri d'Andlau, Simon de Ferrette, Hermann Waldner. Cette brillante victoire lui rapporta la possession du village de Gildwiller et le titre (que son père déjà avait porté) de bailli de Masevaux.

Le 19 janvier 1493, il fut encore vainqueur à Dournon près de Salins, contre Baudricourt, le commandant de la place de Poligny. Son succès, chanté par Sébastien Brant, ne contribua pas peu à la conclusion de la paix de Senlis, le 23 mai.

Le 26 mars 1495, tous les vassaux wurtembergeois assistaient à la diète de Worms, où le comte de Wurtemberg était proclamé duc. Kappler figure parmi eux, soit comme homme lige de Ribeaupierre, soit qu'il défendit directement quelque fief wurtembergeois. De Worms, il alla en Italie, où il commanda les troupes autrichiennes au siège de Navare. Après l'issue malheureuse de la guerre dite de Souabe, au moment même (sept. 1499) où la paix de Bâle rompait les derniers liens qui rattachaient encore cette ville à l'empire, il entra au service du Wurtemberg et devint bailli de Montbéliard, tout en restant, semble-t-il, celui de Masevaux. Pendant la guerre de la succession de Bavière (1504), il commanda la cavalerie

wurtembergeoise et contribua à la prise de Besigheim et de Weinsberg. Après la mort du dernier sire de Neuchâtel, il fut chargé d'occuper la seigneurie de Blamont (oct. 1303), ce qui l'entraîna dans des démêlés avec le bailli d'Ensisheim. Quatre mois après, il mourait, ne laissant qu'une fille qui épousa d'abord un Reich de Reichenstein, puis un Landeck, mais non pas Simon de Ferrette comme le veut Ravenet, qui rattache aussi la femme de Kappler à la famille de Waldner, tandis qu'elle appartenait à celle de Hattstadt.

Guillaume Kappler, le frère de notre héros, eut une descendance illégitime qui garda le nom et dont la dernière représentante entra dans un couvent d'Ensisheim au début du XVII^e siècle.

N^o 22 (1)

Cette 2^e édition, quoiqu'augmentée, ne diffère pas, pour le fond et la tendance, de la première, que M. Pfister a brièvement appréciée dans les *Annales de l'Est* (II, 427). On y trouvera d'abord un aperçu géographique (p. 4-8) et administratif (10-13) de l'Alsace en 1648 et l'exposé des articles du traité de Munster relatifs à cette province (16-21); puis un des jugements sur la politique française vis-à-vis de la décapole (22-23, 28-30, 35-36), sur la diète de Ratisbonne (*Annales de l'Est* III, 309) et l'activité du Conseil Souverain érigé en Chambre de Réunion (39-42) (2); enfin une nouvelle

(1) De Mullenheim, Rechberg, *die Annexion des Elsass durch Frankreich*, 1896, 73 p.

(2) A cette occasion, l'auteur fait une erreur qui a déjà été relevée par la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* (1897, p. 374). Pour prouver les droits de souveraineté de la France sur toute l'Alsace, l'avocat général Favier avait rappelé qu'en 1625 l'évêque de Strasbourg, en sa qualité de Landgrave, convoqua les Etats de Basse-Alsace à Schlestadt. Le roi, héritier des attributions du landgrave, avait donc, concluait Favier, les droits de souveraineté sur les Etats de Basse-Alsace. M. de Mullenheim objecte que cette convocation, sans précédent connu dans l'histoire, n'est à considérer que comme la démarche d'un homme influent désireux de conférer avec ses égaux, et non comme l'acte officiel d'un supérieur réunissant ses subordonnés en diète provinciale.

relation de la capitulation de Strasbourg et de ses conséquences, surtout religieuses (43-63; opinion de Fénelon p. 48) et, en guise de conclusion, quelques remarques sur la politique du gouvernement allemand en Alsace.

(*A suivre.*)

F. B. BALTZWEILER.



En réalité, cette convocation, loin d'être un fait isolé, se renouvelait chaque année depuis le début du XVI^e siècle et était bien, comme l'entendait Favier, un des derniers vestiges de l'autorité souveraine exercée jadis par le landgrave.

Inclinons-nous, en quittant le livre de M. de Mullenheim, devant l'esprit de louable impartialité qui a dicté à la *Zeitschrift* cette note rectificative.

TABLE DES MATIÈRES

Année 1898

JANVIER — FÉVRIER — MARS

	Pages
<u>ARTH. BENOIT. — Strasbourg et Vieux-Brisach, d'après un auteur du XVII^e siècle. — Alsace. — Strasbourg. — Brisach. — Fort-Mortier. — Neuf-Brisach</u>	4-25
<u>Dr H. WEISGERBER. — Mémoire inédit de l'Intendance. — L'Alsace au commencement du XVIII^e siècle. — Noblesse et fiefs. — Présidial de Basse-Alsace — Droits et corvées. — Corvées aux évêques. — Strasbourg. — Juridictions — Tribus. — Bâtimens publics. — Université. — Monnoyes. — Impositions, etc.</u>	26-46
<u>AUG. GASSER. — Ville et baillage de Soultz. — Institutions communales. — Privilèges communaux. — Domaines et rentes. — Droits de la ville. — Sceaux. — Offices. — Fiscal. — Greffier. — Prévot. — Conseil. — Réformes. — Gardes des portes. — Forestiers. — Veilleurs de nuit. — Poste, etc., etc.</u>	47-82
<u>CH. GOUTZWILLER. — A travers le passé. — Portraits. — Paysages. — Grad. — Reichstag. — Pèlerinage à Lourdes. — Panama. — Famille Herzog. — Miniaturiste Hertrich. — Le chanoine Mainbourg. — Colosse de New-York. — Monde de la féerie, etc., etc.</u>	83-106
<u>TH. SCHÖLL. — Essai biographique. — Théophile Conrad Pfeffel. — Récréations théâtrales. — Essais poétiques. — Fabuliste</u>	107-121
<u>ARTH. BENOIT. — Notes et documents pour servir à l'histoire de la presse en Alsace-Lorraine. — Périodiques de la Meurthe et appendice des Vosges</u>	122-129
<u>CH. BERDELLÉ. — Traduction de quelques poésies d'Aug.</u>	

	Pages
Stræber. — A. Guillaume Tell. — Gutenberg. — Les Héros. — Dans les montagnes. — En automne. — En Février. — La mère. — Les Œufs de Pâques. . . .	130-138
J. LUBLIN. — Hôtel de l'ancienne Douane de Colmar par André Waltz. — Émulation de Belfort. — Église d'Alsace en 1789 par Schikelé, curé de la Madeleine Strasbourg. — Thèse au Doctorat de M. Rod. Reuss. . .	139-144

AVRIL — MAI — JUIN

J. LUBLIN. — Alsace et Régions voisines en temps de guerre — 1794 — Commissaire des guerres — Réquisition et Répartition — Alimentation civile — Admonitions ministérielles — Anniversaire de la mort du tyran — Nouvelles réquisitions — Landau — Brisach — Toiles peintes — Contribution — Poudres et Salpêtres — Importations et Exportations — Mission Mairan de Belfort — Dons patriotiques — Evacuation du Palatinat — Armes de Guerre — Assistance interdépartementale — Fer blanc — Armées du Rhin et de la Moselle — Rassemblement séditieux en Suisse	143-160
CH. GUTZWILLER. — Excursion de deux Alsaciens en Belgique et Hollande — Musées de Bruxelles, Gand, Bruges, Anvers — Impressions du touriste — Flandre à vol d'oiseau — Architecture des Jésuites — Harlem et ses tulipes — Artistes — Diamants — Lahaye — Trésor d'un musée — Fayence de Delft, etc., etc.	161-196
TH. SCHÖLL. — Essai biographique — Théophile Conrad — Pfeffel	197-206
CH. NERLINGER. — La vie à Strasbourg au commencement du XVII ^e siècle — De l'écorcheur et cureur de privez — Du Colporteur -- Du Cordonnier -- De l'Enterreur de morts -- De l'Escuyer-Tranchant -- Du Faquin -- Du Fendeur de Bois -- Du Revendeur d'amorces et de fusils -- Du Jardinier -- De la Lavandière -- Du Larron -- De la Lingère -- Du Sellier et Soliloque -- Du Maquignon -- Du Mareschal -- Du Prédicateur -- Du Relieur de livres -- Du Mari.	207-268
AUG. GASSER. — Histoire de la ville et du bailliage de Soultz	

	Pages
-- Bourgeoisie -- Tribus -- Manants -- Juifs, etc., etc. .	269-294
FRÉD. KURTZ. -- Nouvelles œuvres inédites de Grandilier -- Tome 2 ^e -- Ce qu'il contient -- Le <i>Joujou</i> du chanoine Métrot -- Tomes en préparation -- Aperçu de ce qu'ils contiendront	295-299
F. B. BATZWEILLER. -- Le premier Jubilé de l'Ancienne Université de Strasbourg.	300-304

JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

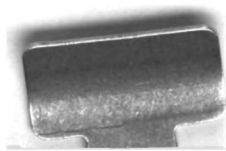
Dr H. WEISSGERBER. -- Les mines de Sainte-Marie. -- Reprise des travaux de recherche. -- Historique. -- Causes de l'abandon. -- Eugène Kœchlin. -- Abbé Hanauer. -- Leberthal. -- Fouilles. -- Vieilles galeries. .	305-312
S. DÉGERMAN. -- Bibliographie des mines et du val de Lièpvre	313-315
Ch. NERLINGER. -- Le surnom de <i>Maiselocker</i> donné aux Strasbourgeois. -- <i>Pipeurs de Mésanges</i> . -- Surnoms fréquents en Alsace. -- Jeux de mots. -- Exemples. -- Canon appelé <i>Meysenlocker</i> . -- Point de départ d'une légende. -- Explication étymologique. -- Appendice . .	316-327
ARTH. BENOIT. Notes d'un voyageur anonyme sur Bâle, Brisach et Strasbourg vers 1688. -- Bâle. -- Cabinets particuliers. -- Anciennes peintures. -- Bibliothèques publiques. -- Huningue, Fribourg, Vieux-Brisach, Schelestat, Strasbourg, etc., etc.	328-342
Th. SCHÖELL. -- Théophile-Conrad Pfeffel. L'œuvre litté- raire. -- Fabuliste. -- Au lecteur -- Le ver luisant. -- La noix -- Harpagon -- L'œuvre en prose	343-362
Arg. GASSER. -- Histoire de la ville et du bailliage de Soultz. -- Enquête sur l'usure des Juifs. -- Arrestations. -- Effervescence en 1848. -- Pillage dans le <i>Sundgau</i> . -- Fortification de la ville. -- Milice bourgeoise. -- Arque- busiers. -- Incendies. -- Haute et basse justice.	363-384
NOUVELLE EUROPE. -- Une page de l'histoire contemporaine de l'Alsace. -- Véritables causes de la réunion de Mul- house à la France	385-399
LE TEMPS. -- Jean-Jacques Henner. -- Esquisse biogra- phique. -- Son œuvre pour la médaille d'honneur au	

	Pages
salon de 1898.	400-402
P. A. GRANDIDIER. -- Origine du Luthéranisme à Stras- bourg. -- Sur Martin Luther. -- Sur Erasme. -- Sur les mariages. -- Sur Zwingle. -- Sur les réformateurs. -- La doctrine sacramentaire. -- Le Célibat des prêtres. -- Purgatoire. -- Extrait d'une lettre de Capiton à Fare son ami	403-418
J. LIBLIN. -- Alsace et Régions voisines en temps de guerre. -- Prévôts et Doyens de Saint-Pierre-le-Vieux de Strasbourg. -- Honau. -- Rheinau.	428-430
FRÉD. KURTZ. -- Portraits et Paysages par M. Charles Gontzwiller. -- Seigneurs, paysans et propriété rurale en Alsace au moyen-âge, par M. Ch. Schmidt.	431-432

OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

RODOLPHE REUSS. -- Correspondance intime entre Ulrich Obrecht, prêtre et Jean-Baptiste Klinglin, syndic de la ville de Strasbourg. -- 27 lettres de 1688 à 1698. -- Préface. -- Commentaires. -- Annotations	433-474
J. LIBLIN. -- Le Chapeau de Saint-Christophe et la Bourse de Saint-Denis de Belfort. -- Légende. -- Saint-Christo- phe et Saint-Morand. -- La paroisse de Saint-Christo- phe. -- Le chapitre de Saint-Denis. -- Procès. -- Guerre de sept ans	475-481
THÉODORE SHOELL. -- Théophile-Conrad Pfeffel -- L'œuvre en prose -- Charlotte Helborn. -- Lettres de l'époque de <i>La Terreur</i> . -- Ernestine. -- Henriette ou <i>l'enfant trouvé</i> . -- Lina de Saalen. -- Correspondance d'Agathe Conclusion	482-492
CHARLES NERLINGER. -- La vie à Strasbourg -- La sage- femme. -- Le marchand de bétail. -- Le Ferfonnier. -- L'oiseleur. -- Le soldat apprenti. -- L'arquebusier. -- Le canonnier. -- Le fourbisseur. -- L'ingénieur. -- Le serrurier -- Le verrier. -- Le sorcier. -- Le joueur de quilles. -- De Dez. -- De cartes. -- De Galets. -- De Dames. -- Aux échecs. -- Au ballon. -- Le fermier. -- Le blanchisseur. -- Le charretier.	493-544

	Pages
G. DURRWELL. — Histoire d'une Ville d'Alsace et ses environs. — Feldkirch. — La Thur et Pulversheim. — Staffelfelden. — Son histoire. — L'église de Feldkirch et son cimetière. — La Thur : Souvenir d'un pêcheur à la ligne. — Pulversheim : Souvenirs d'un gourmand. — Le couvent de Schönen-Steinbach. — Staffelfelden et son histoire	545-549
ARTH. BENOIT. — Note sur un passage de la brochure « Wissembourg », par le Général Ducrot	550-553
FRÉD. KURTZ. — Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — Programme des prix à décerner en 1899 par la Société Industrielle de Mulhouse. — Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, pendant l'année 1896-1897. — La Société philomatique et le versant alsacien des Vosges. — Club Alpin Français, section des Hautes-Vosges. (Belfort-Epinal). — Correspondants de Grandidier. — Dom La Forcade et Dom Poirier. — Alsatica ou Catalogue n° 1 d'ouvrages sur l'Alsace.	554-560
F. B. BALZWEILLER. — Une page de bibliographie. — M. Marckwald, bibliographe. — Le docteur Kassel. — Les <i>Beiträge</i>	561-571
TABLE DES MATIÈRES	572-576



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 109685534